BYZANTION

REVUE INTERNATIONALE DES ÉTUDES BYZANTINES

fondée en 1924

par Paul GRAINDOR et Henri GRÉGOIRE

Organe de la Société belge d'Études byzantines

TOME LIII
(1983)

Publié avec le concours du Ministère de l'Éducation nationale et de la Culture française, et de la Fondation Universitaire de Belgique

BRUXELLES
BOULEVARD DE L'EMPEREUR, 4
1983

EUSÉBIE, HÉLÈNE ET JULIEN

II

Le témoignage des historiens

Il n'est certainement pas inutile, pour comprendre les rapports qui ont existé entre Julien d'une part, l'Impératrice Eusébie, Hélène et Constance II d'autre part, d'exposer brièvement la généalogie de Constance et de Julien et de préciser les liens de parenté qui unissaient ces différents personnages entre eux.

Le grand-père commun de Julien et de Constance II, Constance Chlore, eut pour épouse légitime la princesse syrienne Théodora. De Constance Chlore et de Théodora naquit, entre autres, vers 292-293, Jules Constance. Théodora avait supplanté une ancienne servante d'auberge, Hélène, concubine de Constance Chlore, dont il avait eu un fils, né entre 280 et 288. Ce dernier se débarrassa de tous ses rivaux et obtint définitivement le pouvoir en 306 : il s'agit du fameux empereur Constantin.

Constantin épousa Fausta qui mit au monde successivement Constantin II, Constance II, Constant, Constancie et Hélène.

Son demi-frère, Jules Constance, fils de Théodora et de Constance Chlore, épousa en premières noces Galla, qui donna le jour à une fille dont le nom ne nous est pas parvenu, à un fils dont nous ignorons également le nom, et au futur César Gallus. La deuxième épouse de Jules Constance, Basiline, mit au monde Julien en 331.

On peut déjà constater que les droits de Julien à revêtir la pourpre sont égaux, sinon supérieurs, à ceux de Constance. En effet, son père, Jules Constance, est le fils légitime de Constance Chlore et de Théodora. Constance II est bien le fils du grand Constantin, mais ce dernier n'est, après tout, qu'un bâtard de Constance Chlore. Dès le début de sa *Lettre aux Athéniens*, Julien affirme : «Que ma lignée

paternelle ait la même origine que celle de Constance, c'est un fait notoire. Son père et le mien étaient frères consanguins» (1). Il ne peut, bien sûr, insister sur la bâtardise de Constantin, qui jouissait d'un très grand renom dans l'empire romain.

Rappelons, d'autre part, que Constance II et Julien étaient cousins, que le même Constance avait épousé, en premières noces, la demi-sœur de Julien dont nous ignorons le nom, que Gallus, demi-frère de Julien, avait pour femme Constancie, sœur de Constance, et qu'enfin Julien lui-même reçut de Constance la main de sa sœur Hélène déjà cousine de Julien ! On voit combien étaient étroites les mailles du réseau qui resserraient les membres de la famille impériale autour de son chef, et l'on comprend qu'à défaut d'un héritier légitime et capable d'exercer le pouvoir, le parent le plus proche de l'Empereur, ou le plus entreprenant, ait tenté de secouer la fragile hiérarchie familiale et de faire valoir ses droits à l'Empire. C'est là le drame qui secoue Rome et Constantinople depuis l'éclatement, en 306, du système de la Tétrarchie instauré par Dioclétien.

L'intérêt que l'Impératrice Eusébie et l'Empereur Constance II portèrent à Julien ne fut certainement pas fortuit : il reçoit un début d'explication si l'on considère les difficultés que rencontrèrent à leurs débuts Constantin I et son fils Constance II. Ce dernier fut créé César par son père en 324, soit à l'âge de sept ans ! Constantin mourut en 337, laissant trois fils : Constantin II, Constance II et Constant. Il commit la faute d'associer au partage de l'Empire ses neveux Dalmace et Hannibalien (2).

Si nous en croyons Julien, Constance II, au commencement de 337, excita la soldatesque qui se précipita sur le palais de Constantinople et égorgea tous les neveux de Constantin et ses autres parents, dont Jules Constance. N'échappèrent au massacre que Gallus, parce qu'il était gravement malade, et Julien, encore trop jeune pour porter ombrage (3). Il est possible aussi que les soldats

(1) Julien Empereur, *Au Sénat et au peuple d'Athènes*, dans *L'Empereur Julien, œuvres complètes*, t. I, 1re partie, texte établi et traduit par J. Bidez (Les Belles Lettres), Paris, 1932, 270 c, p. 215.

(2) Ils étaient fils de Dalmace,frère de Jules Constance, et ces deux derniers étaient fils de Constance I et de Théodora. Dalmace et Hannibalien étaient cousins de Julien et de Gallus.

(3) Julien, *Au sénat et au peuple d'Athènes*, 270 c-d, pp. 215-216.

eux-mêmes, ou que les trois frères ensemble, aient machiné cette tuerie (4).

Quoi qu'il en soit, ces derniers purent dès lors se partager l'Empire. Constantin II régna sur les Gaules, l'Espagne et la Bretagne ; Constance II sur la Thrace et sur l'Orient ; Constant sur l'Illyrie, l'Afrique et l'Italie. Tout d'abord, Constantin II et Constant s'affrontèrent : Constantin fut tué à Aquilée en 340. Constant fut exécuté par Magnence, un de ses officiers, qui prit sa place en 350. Enfin Constance écrasa Magnence à Mursa, en Pannonie, en 351, et après la mort de ce dernier, en 353, il resta seul Auguste dans l'Empire. Il lui avait encore fallu triompher de Nepotianus, à Rome, et de Vétranion, un vieux général que ses troupes avaient proclamé Auguste, en Illyrie, en 350. D'autres tentatives de complot se manifesteront durant son règne.

Ainsi Constance II, né en 317, avait vingt ans à la mort de son père, Constantin I, en 337, et trente-six ans, en 353, quand il fut définitivement délivré de Magnence. Il lui avait fallu treize années de guerres presque continuelles pour asseoir une autorité, d'ailleurs chancelante, jusqu'à sa mort, en 361, à l'âge de quarante quatre ans. Sur trente-sept ans de règne, il ne gouverna seul que huit ans, dans une tranquillité relative. Comment, au milieu d'une vie aussi agitée, ne serait-il pas devenu soupçonneux et méfiant même envers ses meilleurs serviteurs ? Comment – et c'est ce qui importe ici – n'aurait-il pas recherché la stabilité, et surtout un moyen sûr de transmettre le pouvoir sans les effusions de sang qu'il avait connues dans sa jeunesse ?

Il lui fallait donc avoir au moins un héritier mâle. Comme l'a écrit Jean Béranger : «L'histoire de l'Empire est celle de familles qui ont détenu le pouvoir suprême et l'ont transmis à leurs membres ... Quelle que soit l'idée que l'on se fasse du principat, on ne peut méconnaître son caractère dynastique ...» (5). Ainsi le problème de la succession dynastique est, pour Constance II, capital. Or, marié une première fois en 335, avec la sœur de Gallus, la demi-sœur de

(4) Cf. par ex. J. W. LEEDOM, *Constantius II, Three Revisions*, dans *Byzantion*, t. 48, fasc. I, Bruxelles, 1978, pp. 135-136.

(5) Jean BÉRANGER, *Principatus, Études de notions et d'histoire politiques dans l'Antiquité gréco-romaine*, Genève, 1973, p. 138.

Julien, il se retrouve sans enfant à la mort de cette dernière (6). On se demande, par parenthèse, quels sentiments pouvait éprouver cette jeune femme envers son époux, s'il était le principal instigateur du massacre de sa famille, comme l'assure Julien ... (7).

Alors qu'il est encore engagé dans la lutte contre Magnence, et que sa propre situation n'est pas pleinement assurée (8), Constance II se remarie avec Eusébie, en 352/353, avant d'entreprendre une expédition dans les Gaules (9). Le mariage est donc célébré dans une période troublée, et bientôt l'Empereur ne pourra suffire seul à sa tâche écrasante. Pendant douze ans, de 338 à 350, il avait guerroyé en Mésopotamie, sans résultat décisif, contre le roi de Perse Sapor II. Puis il avait dû se défaire de Magnence, de Népotianus, de Vétranion, d'Africanus, de Marinus et de Silvanus, sans parler des heurts avec Athanase, patriarche d'Alexandrie, et avec le pape Libère. Enfin, en 355, de mauvaises nouvelles ne cessaient d'affluer depuis tous les points de l'Empire : de la Pannonie, livrée aux Quades et aux Sarmates, de l'Orient où les Perses ne relâchaient pas leur pression, et surtout des Gaules, où «les barbares dévastaient tout de fond en comble, sans que personne leur résistât» (10). Nous avons donc affaire, en cette année cruciale de 355, à un Empereur accablé par l'adversité, las et démoralisé.

Un cruel drame familial n'avait pas peu contribué à saper le moral de Constance : c'était l'exécution du César Gallus, son cousin germain, le demi-frère de Julien, exécution qui se déroula en de lamentables circonstances (11).

Julien subit les conséquences de cette sombre affaire : «Il était impliqué», dit Ammien, «dans une double accusation au jugement de ses ennemis : celle d'abord, d'avoir quitté le domaine de Macellum ..., puis celle d'avoir vu son frère qui traversait Constantinople.

(6) Julien Empereur, *Au sénat et au peuple d'Athènes*, 272 d, p. 218. Cf. Ammien Marcellin, *Histoire*, t. I, texte établi et traduit par E. Galletier et J. Fontaine (Les Belles Lettres), Paris, 1968, n. 157, p. 234.

(7) Julien Empereur, *op. cit.*, 270 c-d, p. 215.

(8) Cf. Julien César, *Éloge de l'Impératrice Eusébie*, dans *L'Empereur Julien, œuvres complètes*, t. I, 1er Partie, Paris, 1932, 109 b, p. 81. Voir aussi, *ibid.*, la note 3 de la p. 81.

(9) Cf. *R.E.*, VI[1], col. 1365 (Seeck).

(10) Ammien Marcellin, *Histoire*, t. I, XV, VIII, I.

(11) *Ibid.*, XIV, XI, 1-24.

Julien se justifia de ces griefs et montra qu'il n'avait rien fait sans ordre, mais il eût pourtant succombé sous la pression d'une cabale de flatteurs si, sur l'inspiration de la divinité suprême et avec la faveur de l'Impératrice Eusébie (*Eusebia suffragante regina*), il n'eût été conduit à Côme, ville voisine de Milan» (12).

Eusébie apparaît ainsi brusquement dans le récit d'Ammien et dans la vie de Julien, et c'est sans aucun motif apparent qu'elle prend fait et cause pour son cousin. On remarque cependant qu'elle s'oppose à une «cabale de flatteurs» qui accable Julien, et l'on devine aisément qu'elle est bien vite devenue la conseillère de son époux, qu'elle essaie de le soustraire à l'influence d'une coterie qu'elle juge néfaste. Eusébie avait la fibre familiale : nous connaissons les bienfaits qu'elle prodigua à sa mère et à tous les siens durant son règne (13). Elle n'a peut-être pas approuvé le meurtre précipité de Gallus. D'après des historiens chrétiens, l'Empereur, au dernier moment, aurait tenté de sauver son cousin ; qui lui avait inspiré ce tardif repentir ? N'était-ce pas Eusébie, qui essayait de regrouper la famille impériale autour de son chef, pour faire face aux difficultés intérieures aussi bien qu'extérieures (14) ?

(12) *Ibid.*, XV, II, 7-8. Cf. la n. 156, pp. 233-234 : «Les autres sources font état d'une rencontre de Julien et Gallus à Nicomédie en 351. Ammien a-t-il confondu ce renseignement avec le passage, par Constantinople, de Gallus revenant d'Antioche dans l'été de 354 : *sup.* 14, 11 ? La contradiction entre une telle indication et les dénégations de Julien dans sa *Lettre aux Athéniens*, sur une rencontre quelconque avec son frère, laisse à penser, et l'affirmation que la phrase suivante d'Ammien prête à Julien accroît la difficulté : car Julien ne nie pas une rencontre avec son frère, mais seulement qu'il ait accompli l'un de ces deux actes sans ordre précis (de l'Empereur)».

Socrate raconte que Julien, fait prisonnier sur l'ordre de Constance II, échappa à ses gardiens, qu'il changea plusieurs fois de refuge mais que l'Impératrice Eusébie le découvrit enfin dans sa retraite (*κρυπτόμενον ἀνευροῦσα*) et persuada l'Empereur de ne point lui faire de mal, mais de l'envoyer plutôt à Athènes. (*P.G.*) 67, col. 372 C.

(13) Cf. *L'éloge de l'Impératrice Eusébie*, 116 a, b, c, p. 89.

(14) Le rôle de Théophile n'a peut-être pas été non plus négligeable. Cf. J. BIDEZ, *La vie de l'Empereur Julien*, Paris (Les Belles Lettres), 1965, pp. 37-39. Constance était sujet à des accès de repentir : «Dans ces voix intérieures, nous pouvons reconnaître presque à coup sûr un écho des propos de certains prêtres qui étaient des familiers de l'Empereur, entre autres de Théophile l'Indien, le thaumaturge guérisseur qui s'était arrogé le droit de tout lui dire» (pp. 37-38).

Qu'Eusébie ait eu la tête politique, le verbe *suffragari* employé par Ammien pour caractériser son action, suffirait à le prouver. *Suffragari*, c'est «voter pour quelqu'un», «soutenir sa candidature». L'Impératrice apparaît ainsi comme une «militante», une sorte de chef de parti. Dès 354, elle a misé peut-être sur Gallus, à coup sûr sur Julien. Or Julien avait des détracteurs. Quelle était donc la partie entamée par cette rude jouteuse ?

Pour pénétrer les raisons de l'accession de Julien au titre de César grâce au soutien d'Eusébie, il faut céder la parole à Ammien Marcellin. On peut faire confiance à Ammien. Guy Sabbah a mis en relief son exigence de la *fides* qui est au centre de sa conception de l'histoire. Ce mot désigne la vérité des faits, puis la véracité de l'historien. Il faut ainsi, d'après lui, «faire son chemin sur les sommets de l'histoire et ne pas condescendre à scruter les poussières des choses sans noblesse» [15]. Il n'est donc pas l'homme des histoires d'alcôve, des basses intrigues de cour. Surtout, l'information d'Ammien est généralement de première main : «C'est sur ce point qu'il se rattache plutôt à la tradition de l'historiographie grecque, qui vaut surtout par sa *diligentia*, c'est-à-dire par une exigence de vérité scientifique plus poussée que celle des historiens romains, orientés davantage vers la leçon morale ou patriotique ...» [16]. Il a trouvé un «irréprochable témoin de l'intimité de Julien, ce grand chambellan Euthère, dont l'histoire a loué sans réserve la haute moralité, la mémoire prodigieusement développée» [17].

Pour remédier à la situation désastreuse des Gaules, dit Ammien, Constance «trouva enfin le parti raisonnable (*consilium rectum*) et songea à s'adjoindre, pour l'associer à l'Empire, son cousin Julien, qu'il avait fait venir depuis peu des régions d'Achaie et qui portait encore le pallium», c'est-à-dire le manteau de philosophe. «Quand, sous la pression des maux qui le menaçaient, il eut fait cet aveu à ses proches, en leur montrant (ce qu'il n'avait jamais fait) qu'étant seul,

(15) AMMIEN MARCELLIN, *Histoire*, t. II, texte établi et traduit par Guy SABBAH, Paris (Les Belles Lettres), 1970, *Introduction*, p. 9.

(16) *Ibid.*, p. 16. G. W. Bowersock émet cependant des réserves sur Ammien dans *Julian the Apostata*, Cambridge, Massachusetts, 1978, pp. 6-7.

(17) Jacques FONTAINE, *Le Julien d'Ammien Marcellin* dans *L'Empereur Julien, de l'histoire à la légende (331-1715). Études rassemblées par René Braun et Jean Richer*, Paris (Les Belles Lettres), p. 48. Cf. AMMIEN, XVI, VII, 5-6.

il ployait sous le faix de tant de crises graves et si souvent répétées», ceux-ci se comportèrent en courtisans en lui affirmant qu'il viendrait une fois de plus à bout de toutes les difficultés, et lui rappellèrent les agissements du César Gallus [18].

On sent le désarroi de Constance à travers ces lignes aux termes soigneusement pesés. L'instant est exceptionnel : l'Empereur se comporte «comme il ne l'avait jamais fait» (*quod numquam fecerat*) ; son isolement (*unum se*) est devenu un fardeau insupportable ; lui, d'ordinaire si secret, il éprouve l'irrésistible besoin de se confier à ses proches (*confessus est proximis ... aperte demonstrans*). Malgré les mauvais conseils de son entourage, il prit enfin un *consilium rectum*, c'est-à-dire qu'Ammien approuve cette décision. L'Empereur désemparé n'était certes pas en état d'y parvenir lui-même : les courtisans refusaient en effet d'appeler au pouvoir un nouveau Gallus.

Mais, reprend Ammien, «A leur résistance obstinée s'opposait l'Impératrice seule» (*Quis adnitentibus obstinate opponebat se sola regina*) [19]. Eusébie lutta seule contre tous ! Seule elle soutint Julien malgré lui-même ; il fut vraiment sa «créature».

Mais pourquoi cette ténacité de l'Impératrice dans un choix apparemment aussi étrange ? Julien était surtout un philosophe et un lettré. Il n'était pas, cependant, dépourvu de toute popularité, en Bithynie notamment, et il portait les espoirs des païens convaincus [20].

(18) AMMIEN, t. I, XV, VIII, 1-2.

(19) *Ibid.*, XV, VIII, 3.

(20) Cf. J. BIDEZ, *La vie de l'Empereur Julien*, pp. 93-96. On peut se demander si Jean Béranger est dans le vrai lorsqu'il écrit : «Sincère, bannissant tout calcul égoïste, Julien souhaitait la venue au monde d'enfants qui comblerait les vœux du couple princier. Les témoignages sont irréfutables. Pendant les jours d'angoisse avant son élévation au «césariat», craignant de subir le même sort que son frère Gallus, Julien écrivit une supplique à Eusébie. Il croyait ne pas exprimer plus éloquemment son absence de prétention qu'en formulant la prière : «Puissiez-vous avoir des enfants pour vous succéder, et que Dieu vous accorde ses faveurs, pourvu que vous me renvoyiez chez moi le plut tôt possible» (Jean BÉRANGER, *Julien l'Apostat et l'hérédité du pouvoir impérial*, dans *Bonner Historia Augusta Colloquium*, 1970, Bonn, 1972 (*Antiquitas*, IV, 10), Bonn, 1972, p. 81. Julien pensait surtout à sauver sa vie en écrivant les lignes précédentes, et il devait prêter une oreille complaisante aux païens qui l'entretenaient dans l'espoir de monter un jour sur le trône.

Eusébie était elle-même fort cultivée. Alors, en des circonstances aussi graves, pourquoi ne pas s'attacher un jeune homme sans doute malléable, et qui pourrait rallier l'élite intellectuelle et les adeptes de l'antique religion ? Julien, officiellement chrétien, ne pouvait-il servir de lien entre païens et chrétiens ?

Ammien n'insiste pas, en vérité, sur ces différents aspects de la personnalité de Julien ; il paraît lui-même surpris de l'attitude de l'Impératrice et propose deux solutions : «Qu'elle redoutât un voyage en lointain pays, ou que sa prudence naturelle veillât au bien public, elle rappelait que l'on devait à tout autre préférer un parent» (21).

La première raison est plus sérieuse qu'il n'y paraît au premier abord. Ce n'est peut-être pas tant Eusébie qui craignait un voyage en lointain pays, que l'Empereur lui-même.

Constance n'était pas un foudre de guerre. Certes, il avait longtemps fait campagne en Mésopotamie ou dans les Gaules, mais c'étaient ses généraux qui combattaient ; lui-même ne vainquit jamais personne (22). Devenu seul Auguste, il est bien possible qu'il ait préféré les charmes de Constantinople aux longues chevauchées contre les barbares, d'autant que bien des événements pouvaient survenir, au centre du gouvernement, en l'absence de l'Empereur !

La deuxième raison a cependant plus de poids. Elle fait ressortir la *prudentia* de l'Impératrice, c'est-à-dire sa φρόνησις ou sa σωφροσύνη tant vantées par Julien (23). En vertu de cette «sagesse», Eusébie veille au bien public, en évitant toute démesure. Le couple impérial ne doit point partir à l'aventure pour une expédition à l'issue incertaine ; sa place est au milieu de l'Empire. Seul un César, parent de l'Empereur, peut représenter son autorité en ces contrées lointaines.

La souveraine insiste sur le fait que l'on doit, «à tout autre préférer un parent». Elle connaît pourtant le sort des parents de Constantin, celui des parents de son propre époux, et, pour ne parler que du drame le plus récent, l'exécution du César Gallus. On n'est d'ailleurs jamais trahi que par les siens. Cependant, elle s'obstine à soutenir la candidature forcée de Julien sans qu'Ammien nous donne les raisons profondes de son choix. L'historien se borne à signaler

(21) AMMIEN, t. I, XV, VIII, 3
(22) *Ibid.*, XVI, X, 1-2.
(23) Cf. la première partie de cette étude, p. 79 ss.

l'âpreté des négociations : «Quand on eut tourné et retourné ces questions au cours de délibérations incertaines, la résolution de l'Empereur fut arrêtée fermement» – grâce à Eusébie, pourrait-on ajouter – «et, rejetant les vaines discussions, il décida d'associer Julien à L'Empire» (24).

Un historien du Ve siècle, Zosime, a cependant rapporté en détail les conseils prodigués par Eusébie à son époux. D'après Fr. Paschoud, on peut arriver à placer la composition de l'*Histoire Nouvelle* de Zosime entre 498 et 518, sous Anastase I (25).

Le troisième livre de cette œuvre est presque entièrement consacré à Julien. Zosime aurait suivi, avec plus ou moins de servilité, l'*Histoire* d'Eunape de Sardes, qui aurait eu accès au journal d'Oribase, médecin à la cour de Constance II et ami de Julien (26). Si l'auteur de l'*Histoire Nouvelle* n'est pas à l'abri de graves reproches (27), il est, en revanche, parfois irremplaçable. Ainsi, «... avant d'aborder le récit du règne de Julien, il précise que beaucoup d'ouvrages historiques et poétiques ont déjà été consacrés à ce thème ... et que lui se bornera à un rapide résumé, en s'attardant pourtant sur ce que les autres ont passé sous silence» (28). Il pourrait donc se faire que, par l'intermédiaire d'Oribase et d'Eunape, Zosime rapportât, avec une certaine précision, les raisons qui ont poussé Eusébie à soutenir Julien, raisons sur lesquelles Ammien Marcellin ne s'étend guère.

Nous lisons donc dans l'*Histoire Nouvelle* qu'«Eusébie, la femme de Constance, qui était extrêmement cultivée, (*παιδείας τε εἰς ἄκρον ἥκουσαν*) et que son intelligence plaçait au-dessus de son sexe, lui fait une suggestion (*γνώμην*) en lui conseillant de désigner un César pour les provinces transalpines en la personne de Julien, le frère consanguin de Gallus, le petit-fils de Constance, celui précisément qui avait été proclamé César par Dioclétien ; comme Eusébie savait que l'Empereur Constance était plein de suspicion envers toute sa

(24) AMMIEN, t. I, XV, VIII, 3.

(25) ZOSIME, *Histoire Nouvelle*, t. I, texte établi et traduit par Fr. PASCHOUD, Paris (Les Belles Lettres), 1978, *Introduction*, pp. XVI-XVII.

(26) *Ibid.*, t. I, p. XLIII ; t. II, p. XVI ss. Cf. aussi G. W. BOWERSOCK, *op. cit.*, pp. 7-9.

(27) *Ibid.*, t. I, pp. LXVII-LXVIII ; t. II, pp. XIII-XIV.

(28) *Ibid.*, t. I, p. XXXI.

famille, elle persuada son mari de la manière suivante» (*τρόπῳ τοιῷδε τὸν ἄνδρα παρήγαγε*) [29].

En plus de l'allusion à l'intelligence et à la science d'Eusébie, ce passage montre la diplomatie dont elle sut faire preuve à l'occasion : elle donne apparemment un simple avis à Constance, mais elle l'amène par des voies «parallèles», par persuasion et séduction (*παρήγαγε*), vers le but qu'elle s'est fixé. Elle se garde de le brusquer, car ses réactions, comme il advient chez les caractères faibles, pourraient être imprévues et brutales.

Donnant la parole à Eusébie, Zosime lui attribue ces réflexions à propos de Julien : «Il est jeune ... et d'un naturel simple ; il a passé toute sa vie à s'adonner aux études, se trouve sans grande expérience des affaires, et sera mieux disposé envers nous que qui que ce soit d'autre ; ou bien la chance le favorisant dans ses entreprises, il fera en sorte que l'Empereur prenne à son compte ses succès, ou bien il aura été tué après avoir subi quelque échec, et Constance n'aura désormais plus personne qui, issu de la famille impériale, soit susceptible d'être appelé au pouvoir suprême» [30].

Zosime, dans ce discours fictif, mais qui rapporte assurément la teneur des propos d'Eusébie, prête à l'Impératrice un raisonnement machiavélique, dépassant la simple habileté. Elle apparaît froidement calculatrice. Elle spécule d'abord sur la jeunesse et sur la prétendue simplicité de Julien. Elle, la femme lettrée, elle retourne contre lui l'amour manifesté par le jeune Prince pour l'étude. Elle le prend pour un «intellectuel», au pire sens du terme, perdu dans ses pensées et sans contact avec la réalité. Elle aurait dû réfléchir que le goût des belles-lettres n'avait pas tué en elle celui de l'action ! Elle n'a pas prévu les succès foudroyants de Julien dans les Gaules ; elle l'a gravement sous-estimé.

Si Eusébie était rouée, elle manquait de psychologie, du moins suivant les normes actuelles. Comment Julien pouvait-il être bien disposé envers le couple impérial, et envers Constance en particulier, après le meurtre de sa famille, dont il le tenait pour responsable, après sa triste enfance à Macellum, et l'exécution de Gallus ? Il aurait eu la mémoire courte ! Il est vrai que le comportement des hauts personnages de cette époque nous déconcerte souvent. Il est

(29) *Ibid.*, t. II, III, 2.
(30) *Ibid.*, t. II, III, 3.

presque de règle que le détenteur du pouvoir se débarrasse de ses concurrents par la mort violente, surtout s'ils appartiennent à sa famille, et les survivants des massacres, trop heureux d'être sains et saufs, vivent en bonne intelligence, apparemment, avec l'assassin de leurs proches, et n'hésitent pas à resserrer leurs liens avec lui par des mariages qui deviennent les gages de leur fidélité, et peut-être de leur survie.

Quant aux succès militaires de Julien, l'Empereur, aux dires d'Ammien Marcellin, se les appropriait sans vergogne, au point de prétendre, d'après les archives de l'État, avoir réglé et remporté, en personne, la bataille de Strasbourg (31) !

Quoi qu'il en soit, l'Eusébie révélée par Zosime est bien différente de celle qui a ébloui les yeux de Julien. Ne pensant qu'à consolider le pouvoir dans les mains de son époux et dans les siennes propres, elle avance, avec un égoïsme et un cynisme rares, que si Julien est tué, plus aucun parent ne pourra régner au détriment de Constance. Ce sera tout bénéfice pour le couple impérial.

On peut se demander si Zosime n'a pas noirci le tableau. Il était farouchement anti-chrétien (32), et il ne serait pas étonnant qu'il ait systématiquement pris le parti de l'Apostat contre les chrétiens Constance et Eusébie (33). D'autre part, le raisonnement de l'Impératrice est peu convaincant. On voit mal, en effet, Constance risquer de

(31) AMMIEN, t. I, XVI, XII, 70.

(32) Cf. ZOSIME, *op. cit.*, t. I, *Introd.*, p. IX ; cf. aussi p. LXVII.

(33) Quelles furent les croyances d'Eusébie et d'Hélène ? Partagèrent-elles celles de leurs époux respectifs ? Constance n'aurait pas été un arien acharné comme on le présente parfois. D'après J. W. LEEDOM, (*Constantius II : Three Revisions*, dans *Byzantion*, t. XLVIII, 1978, pp. 137-141) «il s'intéressait plus à l'unité de l'Église qu'à son uniformité». Il s'opposa à tous les extrêmes. Il chercha surtout à concilier les catholiques avec les ariens. Eusébie était arienne et influença son mari en faveur de ses coreligionnaires (Cf. par ex. SOCRATE, *Hist. eccl.*, *P.G.*, 67, col. 188 ; SOZOMÈNE, *Hist. eccl.*, *P.G.*, 67, col. 1034). Elle entra en conflit avec l'évêque catholique Leontios (Cf. *Souda*, *s.v.* Λεόντιος). Le César Julien fut d'abord chrétien arien, vu qu'il eut pour maîtres les évêques Eusèbe de Nicomédie et Georges de Cappadoce. Il connut bien l'Anoméen Aèce. Quant à l'amour de l'Empereur Julien pour la religion païenne, il est suffisamment connu ! Son épouse, Hélène aurait été catholique. Cela n'est pas impossible, bien que Constance II et Julien aient été ariens, si Constance II n'était pas un sectaire comme on l'a vu plus haut, et si Julien était un arien fort tiède.

perdre les Gaules en envoyant sur place un César totalement inexpérimenté (*πραγμάτων παντάπασι ἄπειρος*) pour se débarrasser d'un éventuel prétendant au trône ! Il existait d'autres moyens plus directs pour atteindre le même but ! Il ne faut pas oublier non plus qu'il avait marié Julien à sa propre sœur (34). Il n'est pas jusqu'à l'épithète *νέος*, dont Eusébie qualifie Julien, qui ne sonne faux dans sa bouche. Julien avait vingt-quatre ans en 355 ; c'était probablement aussi l'âge d'Eusébie. – Elle était peut-être plus jeune que lui ! A moins qu'elle l'ait ainsi traité par rapport à Constance ? Ou que, plus vraisemblablement, Zosime lui ait, par inadvertance, prêté ce mot.

Il semble bien, d'après l'auteur de l'*Histoire Nouvelle*, que l'Impératrice Eusébie n'ait pensé qu'à elle et à son époux, et que le problème dynastique ait tenu une place prépondérante dans l'élévation de Julien à la dignité de César.

Si le couple impérial demeurait sans enfant, Julien, après la mort de Gallus, pourrait normalement succéder à Constance sans susciter de violentes réactions, puisqu'il restait le seul survivant des proches parents de l'Empereur. De plus, Julien, marié par les soins d'Eusébie à Hélène, sœur de Constance, se montrerait sans doute reconnaissant envers sa protectrice, si l'Empereur venait à disparaître.

Mais il est un fait qui n'a pas été suffisamment souligné, et qui montre bien l'invincible méfiance de Constance envers ses cousins : c'est que, nommés tous deux Césars, et tous deux pouvant légitimement aspirer au trône, ils n'ont cependant jamais été adoptés par Constance. Comme l'a bien vu Klaus Rosen, «Constance eut toujours l'intention, même après la mort de ses frères, de transmettre

(34) Les historiens byzantins n'ont guère su que penser de l'attitude de Constance. Par exemple, Socrate rapporte que Julien avait été envoyé en Gaule pour y trouver la mort. Mais il remarque que l'Empereur, l'ayant marié à sa propre sœur, c'est contre lui-même qu'il aurait tendu un piège (Cf. *P.G.*, 67, col. 373). Que chacun se fasse donc sa propre opinion. Sozomène estime très peu probable que Constance ait voulu se débarrasser de Julien, du moins au début, vu qu'il l'avait créé César, qu'il lui avait donné sa sœur, et qu'il l'envoyait redresser une situation très compromise, qui n'avait pas besoin de l'être davantage. Il n'aurait pas fait tout cela s'il n'avait pas ressenti pour lui des sentiments d'amitié (*εἰ μὴ φίλος ἐτύγχανεν*). Ce n'est qu'après la proclamation du César comme Auguste que son attitude changea envers lui. Mais il reconnaît que les avis divergent sur ce point (Cf. *P.G.*, 67, col. 1217).

le pouvoir à sa descendance directe, et il espéra jusqu'au bout un héritier bien à lui» (35).

Le plus grand désir d'Eusébie était donc de lui donner cet héritier, et, à défaut, de l'aider à consolider l'Empire entre ses mains et à le transmettre en de bonnes conditions à un successeur légitime, animé des meilleures intentions envers l'Empereur régnant ... et envers sa veuve.

Il faut remarquer cependant, avec Fr. Paschoud, que si «les autres sources parlent de bonnes dispositions de l'Impératrice envers Julien ... si elles mentionnent une arrière-pensée machiavélique dans ce projet d'élévation, c'est à Constance lui-même, et non à sa femme qu'elles la prêtent ... Ammien a ceci de particulier qu'il mentionne un dessein machiavélique sans en préciser l'auteur. Zosime reste seul à charger Eusébie» (36).

Cependant la conclusion de Fr. Paschoud : «Il semble donc que l'Impératrice ait été inspirée par des sentiments contradictoires : un intérêt sincère pour Julien, la conviction qu'un représentant qualifié du pouvoir impérial devait en personne redresser la situation sur le *limes* rhénan, le souci enfin de protéger les droits d'un éventuel descendant qu'elle espérait donner à son mari» (37), appelle quelques réserves.

Il est hors de doute qu'Eusébie désirait éperdument un enfant, et qu'elle ait cherché à préserver les droits de cet enfant est tout à fait naturel. Mais l'Impératrice a-t-elle manifesté «un intérêt sincère» pour Julien ? C'est fort douteux. Il faut se garder de la voir avec les yeux de Julien lui-même. Certes, elle l'a protégé contre ses détracteurs, elle lui a fait don d'une bibliothèque, elle a favorisé son voyage à Athènes, mais tout cela pourrait seulement prouver qu'elle connaissait ses points faibles et qu'elle les a magistralement utilisés pour l'attacher à sa personne. Et sa beauté a fait le reste.

Comment pouvait-elle croire, d'autre part, que le jeune homme était capable de rétablir, en personne, la situation sur le *limes* rhénan ? Il ignorait l'art de la guerre, et n'avait aucune autorité sur

(35) Klaus Rosen, *Beobachtungen zur Erhebung Julians 360-361 n. Ch.*, dans *Julian Apostata*, herausgegeben von Richard Klein, Darmstadt, 1978, p. 427 ; cf. n. 150 de la même page.

(36) Cf. Fr. Paschoud dans Zosime, *op. cit.*, t. II, p. 62.

(37) *Ibid.*, p. 62.

les généraux. Julien sera très mortifié de n'être qu'une effigie de l'Empereur [38], mais pouvait-il en être autrement ? C'eût été folie de la part de Constance de lui confier d'emblée un commandement effectif. Il ne s'y résoudra qu'un peu plus tard, quand Julien aura fait ses preuves, et toujours poussé par Eusébie [39]. D'ailleurs Fr. Paschoud a mis lui-même sérieusement en doute les talents militaires de Julien lors de son expédition contre les Perses [40] ; que pouvait-on penser de ces mêmes talents au début de l'expédition des Gaules !

Si Eusébie défendit seule, obstinément, contre les courtisans, l'élévation de Julien au rang de César, c'est parce qu'elle y trouvait son intérêt personnel, celui de son époux, et celui de l'enfant qu'elle désirait.

Elle était sûre de dominer Julien, qui lui devait tout. Il représentait la personne de l'Empereur aux confins de l'Empire, et, n'étant pas adopté, il ne pouvait supplanter un éventuel héritier du couple impérial. Enfin, si l'Empereur mourait sans postérité, Julien serait lié à sa veuve par la reconnaissance. On peut donc accepter sans restriction ces derniers mots de Fr. Paschoud : «Bien qu'isolé, le point de vue fourni par Zosime est plus cohérent avec le reste de la tradition qu'il n'y apparaît à première vue et me semble donc devoir être considéré comme reflétant un aspect réel de la personnalité d'Eusébie, dont Julien ne semble pas avoir percé à jour les motivations secrètes» [41].

Zosime s'est donc montré sévère envers Eusébie. Mais déjà, Ammien Marcellin lui-même, malgré son respect pour Julien et pour celle qui l'avait placé sur le trône, avait rapporté les basses manœuvres de la Reine contre son protégé et surtout contre Hélène, qu'elle lui avait elle-même donnée pour femme. Pour qu'Ammien ait parlé, il fallait que ces agissements aient été de notoriété publique.

En avril-mai 537, Constance II, pour célébrer le triomphe de sa victoire sur Magnence, cinq ans plus tôt, fait une entrée solennelle

(38) Cf. JULIEN Empereur, *Au Sénat et au peuple d'Athènes*, 278 a et c, pp. 224 et 225. G. W. BOWERSOCK, (*op. cit.*, pp. 36-37) est cependant d'avis que dès ses débuts en Gaule, «Julian had full authority as Caesar, was glad of it and used it».

(39) Cf. ZOSIME, *op. cit.*, t. II, III, 3. Voir JULIEN, *Au Sénat et au peuple d'Athènes*, 278 d, p. 225.

(40) Cf. ZOSIME, *op. cit.*, t. II, *Introduction*, XXII-XXIV.

(41) ZOSIME, *op. cit.*, t. II, p. 62.

dans Rome, qu'il n'avait encore jamais vue. «Sur ces entrefaites», dit Ammien, «Hélène, sœur de Constance et femme de Julien César (42),

(42) Les historiens byzantins Sozomène et Kédrénos appellent la femme de Julien tantôt Hélène, tantôt Constancie (*Κωνσταντία*). En fait, Hélène eut une sœur, nommée Constancie, épouse d'Hannibalien, puis du César Gallus, frère de Julien. On connaît une Constancie épouse de Licinius, et la fille de Constance II et de Faustine fut aussi appelée Constancie. Il était fatal que l'on confondît plus tard ces princesses entre elles.

C'est ainsi que Sozomène affirme que Constance II, après avoir rappelé Julien d'Athènes, lui donna en mariage Constancie, sa propre sœur (*τὴν αὐτοῦ ἀδελφήν*) (*P.G.*, 67, col. 1217). Kédrénos est plus précis. Il nous apprend d'abord que Constance, avant d'envoyer son cousin Gallus en Orient, lui imposa le nom de Constance (*Κωνστάντιον μετονομάσας*) (*Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae*, Georgius Cedrenus, Ioannis Scylitzae ope ab Immanuele Bekkers suppletus et emendatus, Tomus Prior, Bonnae, 1837, *Σύνοψις*, p. 524, l. 5-7). D'autre part, ajoute-t-il, il donna en mariage à Julien sa propre sœur Hélène (*τὴν ἀδελφὴν Ἑλένην*), celle qui est appelée aussi Constancie (*τὴν καὶ Κωνσταντίαν*) (*Ibid.*, p. 529, l. 14-15).

S'agit-il d'une erreur de Sozomène et de Kédrénos ? Sozomène écrivait au ve siècle. Au début du vi^e^ siècle, fut rédigé, d'après L. Duchesne, le *Liber Pontificalis* (*Liber Pontificalis*, texte, introd. et comment. par l'abbé L. Duchesne, Paris, De Boccard, 1955, t. I, pp. xl.vii-xl.viii), dans lequel il est question d'une sœur de Constance Auguste (Germana Constanti Augusti), qui aurait hébergé le Pape Libère et qui aurait obtenu par ses prières qu'il revînt d'exil à Rome en 358. Cette sœur de Constance est appelée Constantia Augusta ; elle aurait été «fidelis Domino Iesu Christo», c'est-à-dire catholique, et non arienne (*Lib. Pont.*, t. I, XXXVII, Liberius, p. 207). D'après la *Prosopography of the later Roman Empire* (t. I ; 1971, c. 409-410), il s'agirait bien d'Hélène, faussement dénommée Constancie.

Cependant, L. Duchesne (*Lib. Pont.*, t. I ; XXXVII, Liberius, p. 208, n. 10), a écrit : «Le mausolée constantinien et l'inscription dédicatoire de Constantina dans la basilique agnésienne lui aurait donné l'idée de faire intervenir une princesse de la maison de l'empereur (à l'auteur du *L.P.*). Mais en 358, aucune des princesses qui ont porté le nom de Constantia ou de Constantina n'était vivante : Constantia, la sœur de Constantin, était morte avant lui, vers 328 ; Constantina, la femme d'Hannibalien et de Gallus, avait été enterrée en 354, Constantia, la femme de Gratien, n'était pas encore née. C'est évidemment de la seconde de ces princesses qu'il s'agit». Mais cela n'est pas possible, puisque les événements rapportés sur le *Liber Pontificalis* datent de 358 et que Constantia, femme de Gallus, est morte en 354.

Le *Liber Pontificalis* pourrait cependant faire allusion à Hélène/Constancie, qui mourut en 360. On objectera qu'en 358, elle était dans les Gaules, auprès de son mari Julien. Toutefois, Hélène était présente à Rome, lors de l'entrée solennelle de Constance dans la Ville éternelle, en avril-mai 357. Elle a pu y effectuer un séjour prolongé.

qui avait été amenée à Rome sous un prétexte d'affection, était alors l'objet des machinations de l'Impératrice Eusébie. Celle-ci, demeurée sans enfant toute sa vie, se procura un médicament qu'elle réussit à lui faire boire par surprise et qui était destiné à la faire avorter toutes les fois qu'elle concevrait. Précédemment, dans les Gaules, Hélène avait mis au monde un enfant mâle qu'elle perdit par suite de l'artifice suivant : la sage-femme, gagnée à prix d'argent, fit périr cet enfant à peine né en lui coupant plus qu'il ne convenait le cordon ombilical, tant était grande et attentive la peine que l'on prenait pour empêcher le plus vaillant des hommes d'avoir une descendance» (43). Ammien ne met pas Eusébie nommément en cause, mais le rapprochement du deuxième attentat avec le premier rend sa culpabilité évidente.

Suivons l'ordre chronologique. Le 1er décembre 355, le César Julien part de Milan pour les Gaules, avec son épouse. En avril-mai 357, Hélène est à Rome avec le couple impérial qui l'a invitée «sous un prétexte d'affection». Entre-temps, elle a mis au monde un garçon assassiné sur l'ordre d'Eusébie. Conclusion : ni Julien ni Hélène n'ont compris que leur enfant avait été tué à l'instigation de l'Impératrice, sinon comment Hélène aurait-elle accepté une invitation «*adfectionis specie*» (44) ?

Il est vrai que le premier crime d'Eusébie pouvait facilement passer inaperçu. A cette époque, l'asepsie était inconnue et la vénalité courante. Nous avons conservé le *Traité des maladies des femmes* de Soranos d'Éphèse (45), «l'obstétricien et le gynécologue le plus brillant de l'Antiquité et de nombreux siècles à venir» (46). Ses instructions s'adressent surtout aux sages-femmes. Il leur édicte des règles de discipline et de sobriété. Il exige encore «qu'elles ne soient pas cupides d'argent et qu'une récompense ne leur fasse pas donner un abortif». D'après Ilza Veith, «ces commandements, et les critiques qu'ils impliquent, sont intéressants car ils reflètent le climat

(43) Ammien, t. I, XVI, X, 18-19.

(44) On pourrait dire aussi qu'Eusébie ne fut pas responsable de la mort du fils d'Hélène et de Julien. Mais alors, que faire de l'accusation si précise de l'honnête Ammien Marcellin ? Cf. *infra*, n. 49.

(45) Deuxième moitié du 1er siècle après J.C.

(46) Ilza Veith, *Histoire de l'hystérie*, Paris, 1973, p. 33.

social et moral qui régnait au temps de Soranos» (47). Les mêmes pratiques devaient être à l'honneur au temps d'Eusébie et de Julien, trois siècles plus tard. Il ne fut pas difficile de soudoyer une sage-femme, et le malheureux petit Prince mourut probablement d'une péritonite ou d'une hémorragie, accidents sans doute communs en ces temps d'ignorance, où la mortalité infantile était effroyable.

D'autre part, le comportement d'Eusébie envers Hélène, lors de leur voyage à Rome, révèle l'état d'esprit déjà dénoncé par Zosime.

Ammien insiste sur les procédés déloyaux mis en œuvre par l'Impératrice pour nuire à sa belle-sœur : elle l'amène à Rome «sous un prétexte d'affection» ; elle monte contre elle une machination (*insidiabatur*) ; elle lui fait boire une drogue par surprise (*uenenum bibere per fraudem inlexit*). Et que dire de Constance, très probablement au courant des agissements de sa femme contre sa propre sœur ! Le mensonge et le cynisme paraissent, hélas, familiers à Eusébie. Cette jeune provinciale arriviste compte bien se maintenir au pouvoir par tous les moyens, le meurtre y compris ; elle s'appuie sur sa beauté, profite du caractère soupçonneux de Constance et abuse de la naïveté d'Hélène et de Julien.

Sa seule excuse ? Sa stérilité. Pour se maintenir à la cour, il lui faut donner un fils à l'Empereur, et cet enfant tarde à venir. En attendant, elle pare au plus pressé : elle réduit les obstacles qui pourraient se dresser devant le futur héritier légitime de l'Empire, qu'elle seule peut mettre au monde. Avec la complicité au moins passive de Constance, elle élimine le fils de Julien et rend stérile son épouse. Et tous ces crimes sont commis entre parents, qui font semblant de s'aimer (48) !

Il est curieux que, pour J. Bidez, la culpabilité d'Eusébie dans le meurtre de l'enfant d'Hélène, si nettement attestée par Ammien

(47) Cf. Ilza VEITH, *op. cit.*, p. 33, qui renvoie à *La gynécologie de Soranus*, trad. et introd. d'OSWEI TEMKIN, Baltimore, 1956, p. XXIII.

(48) Cf. J. BÉRANGER, *Julien l'Apostat et l'Hérédité du pouvoir impérial*, dans *Antiquitas*, IV, 10, 1972, p. 82 : «La stérilité d'Eusébie, loin de clarifier la situation et de passer pour une chance providentielle permettant l'accession du «meilleur», assombrissait la vie du ménage princier. D'aucuns, comme Constance même, voyaient, dans cette privation d'enfants, un châtiment du ciel et les effets de la malédiction qui s'appesantissait sur l'empereur depuis le massacre de 337, dont il était moralement responsable» (Voir la *Lettre au Sénat et au peuple d'Athènes*, 271 A, p. 216).

Marcellin, ne soit qu'un «racontar» [49]. L'image que Julien a tracée de sa bienfaitrice s'est imposée au long des siècles, et la sinistre réalité heurte les âmes sensibles, qui ne voient en l'Impératrice que l'ange sauveur de l'opprimé. On était autrement positif à Constantinople, et les auteurs chrétiens n'ont pas manqué de reprendre les affirmations d'Ammien et de Zosime, et d'apporter des renseignements sinon toujours exacts, du moins curieux et vraisemblables.

Giuseppe Ricciotti a le mérite d'étudier assez longuement la question, mais l'on sent bien qu'il ne peut pas croire coupable une femme aussi magnifiée par Julien et par la postérité [50].

Pourtant, le témoignage d'Ammien, historien honnête et sérieux, est formel. A lui seul, à nos yeux, il a valeur de preuve. Zosime dévoile aussi la fourberie de l'Impératrice. Après Ammien, l'arien Philostorge [51], dont J. Bidez fait grand cas, donne le premier des précisions sur la stérilité d'Eusébie.

C'est ainsi qu'il parle longuement d'un vieux missionnaire, Théophile l'Indien [52], originaire de l'île de Diu, sur la côte ouest de l'Inde. Ce saint homme, pour son malheur, connaissait Gallus : il avait été le témoin des serments d'amitié échangés entre Gallus et Constance, et il tenta de sauver le César malheureux [53]. Il ne put échapper à la vague de répression qui s'abattit sur tous les partisans de Gallus, notamment sur Aèce, le fondateur de la secte des anoméens, ami de Gallus et de Julien. Constance, se fiant aux accusations de Basile, ennemi d'Aèce, et circonvenu par les femmes de la cour, fit exiler Théophile à Héraclée du Pont, en Bithynie [54].

Ce fut l'Empereur qui le rappela d'exil. Ce coup de théâtre fut l'œuvre d'Eusébie. Philostorge nous apprend en effet que «Cons-

(49) J. Bidez, *La vie de l'Empereur Julien*, p. 131.

(50) Cf. Giuseppe Ricciotti, Julien l'Apostat, traduit de l'italien par Fernand Hayward, Paris, 1959, pp. 73-76.

(51) Sur Philostorge, cf. par ex. Vacant-Mangenot, *Dictionnaire de théologie catholique*, Paris, t. 12, 2e partie, 1935, col. 1495-1498. Voir aussi Philostorgius, *Kirchengeschichte*, éd. J. Bidez, Leipzig, 1913, *Introduction*.

(52) Cf. Philostorge, *Ex ecclesiasticis Historiis Philostorgii Epitome, confecta a Photio patriarcha*, *P.G.*, 65, col. 481 ss. Cf. J. Bidez, *La vie de l'Empereur Julien*, pp. 36-38.

(53) Cf. *P.G.*, 65 ; col. 517

(54) *Ibid.*, col. 522.

tance, alors que sa femme, qu'il aimait éperdument, souffrait de métromanie (*τῆς μητρομανίας ἀλούσης*), fut contraint de rappeler Théophile d'exil. Ce dernier, en effet, jouissait d'une immense réputation de guérisseur, grâce à un pouvoir divin. Constance implora le pardon de ses torts envers lui, et le pressa de guérir son épouse. Sa prière ne fut pas inutile ... En effet, lorsque Théophile imposa sur elle ses mains réparatrices, elle fut libérée de son mal» [55].

Quelle était donc la maladie dont souffrait Eusébie [56] ? Les historiens byzantins : Philostorge, Kédrénos et Zonaras sont formels : ils la nomment : la métromanie (*ἡ μητρομανία*). La métromanie, le *furor uterinus* des latins, n'est autre que l'hystérie, voire la nymphomanie. On connaît la curieuse théorie des anciens, et d'Hippocrate [57] en particulier, sur la mobilité de la matrice. «On croyait en effet que la continence prolongée», entre autres causes, «entraînait des changements organiques sensibles dans la matrice. L'opinion voulait que, dans ce cas-là, l'utérus se dessèche, qu'il perde du poids et que, en quête d'humidité, il remonte jusqu'aux hypocondres, interceptant ainsi le flot d'air inspiré qui devait normalement descendre dans la cavité abdominale. Si l'organe restait dans cette position, il provoquait des convulsions semblables à celles de l'épilepsie ... Mais quand il s'élevait jusqu'à la tête, il provoquait des douleurs autour des yeux et du nez, la tête devenait lourde, la somnolence et la léthargie s'installaient» [58]. Galien [59], qui croyait pourtant que le corps et l'esprit exerçaient l'un sur l'autre une mutuelle influence, accepte aveuglément que l'hystérie soit la manifestation des troubles de l'utérus, mais avec Soranos, il refuse à la matrice la possibilité de se mouvoir. Nous sommes loin cependant des théories de Charcot et de Freud ...

Plus précisément, la nymphomanie, l'une des formes de l'hystérie, est ainsi définie, en 1771, par D. T. De Bienville : «Elle commence par un délire mélancolique dont on trouve la cause dans le vice de la

(55) *Ibid.*, col. 520 et 521.

(56) J. Bidez parle d'un «mal secret» (p. 108) ; G. Ricciotti n'en dit rien. Cf. Benoist-Mechin, *L'Empereur Julien ou le rêve calciné*, Paris, 1977, p. 115 : Eusébie «souffrait d'un mal dont personne n'était parvenu à déceler la nature ...».

(57) Né à Cos en 460 av. J.-C.

(58) Ilza Veith, *op. cit.*, p. 19.

(59) IIe siècle après J.-C.

matrice, ensuite elle se tourne en délire maniaque qui a son principe dans le dérangement du cerveau. Quand ces deux accidents concourent ensemble, ils forment ce que nous appelons Nymphomanie» (60).

Philostorge reste discret sur la cause du mal d'Eusébie. D'après lui, l'imposition des mains de Théophile l'Indien suffit pour la guérir.

La foi de Philostorge était robuste ; on peut cependant douter qu'une maladie aussi tenace ait cédé au magnétisme du vieux thaumaturge ; tout au plus a-t-il pu obtenir une rémission du mal ou calmer une crise. Deux autres historiens byzantins plus tardifs, Kédrénos et Zonaras, nous apportent des renseignements complémentaires.

D'après le premier (XIe-XIIe s.) (61), «l'épouse de Constance fut la célèbre Eusébie, dont la beauté fut renommée sur toute la terre. Mais son mari étant anormalement insuffisant (*μαλθακώτερος ὑπάρχων τοῦ πρέποντος*), et en outre maladif, ne pouvait prendre soin de sa femme (*οὐκ ἠδύνατο θεραπεῦσαι τὴν ἄνθρωπον*). Aussi, dans l'effervescence de la fleur de l'âge, et dans l'éclat de sa nature (*ἥ τῷ τῆς νεότητος ἄνθει καὶ τῷ κάλλει τῆς φύσεως*), elle tomba dans la métromanie (*τῷ τῆς μητρομανίας περιέπεσε πάθει*) et mourut de consomption lente (*φθίνουσα δὲ κατὰ μικρὸν ἐτελεύτησε*) sans avoir joui ni de sa beauté, ni de sa jeunesse, ni de la royauté» (62).

Quant à Zonaras (63), après avoir célébré la beauté d'Eusébie, il ajoute : «Mais elle ne fut pas heureuse avec son mari (*περὶ δὲ τὸν γαμέτην ἠτύχησε*), qui était insuffisant et trop peu porté à l'amour (*μαλθακὸν ὄντα καὶ τὰ πρὸς ἀφροδίτην νωθέστερον*), par suite de maladies, et par nature (*ἐκ νόσων τε καὶ ἐκ φύσεως*). C'est pourquoi elle se consuma lentement (*ὅθεν κατὰ βραχὺ φθίνουσα*) et mourut avant

(60) M. D. T. De Bienville, *La nymphomanie ou traité de la fureur utérine*, Amsterdam, 1771, p. 29. (Nous rajeunissons l'orthographe du texte).

(61) Sur Kédrénos, cf. Karl Krumbacher, *Geschichte der Byzantinischen Literatur von Justinian bis zum Ende des oströmischen Reiches* (527-1453), Munich, 1897, p. 368, n° 152.

(62) Georgios Kedrenos, *op. cit.*, p. 529, l. 15-22.

(63) Krumbacher, *op. cit.*, pp. 370-371, n° 154. Krumbacher fait grand cas de Zonaras.

Constance (*τοῦ Κωνσταντίου προτέθνηκεν*), étant demeurée stérile tout au long de sa vie (*ἅπαις διὰ βίου μείνασα*) (64).

A propos de ce dernier texte, D. T. De Bienville a écrit : «Zonaras ... dans ses *Annales*, rapporte qu'Eusébie, femme de l'Empereur Constance, fils de Constantin le Grand, fameuse par sa beauté, mais plus encore par ses disgrâces avec son époux qui était faible, froid, et conséquemment très peu propre aux plaisirs dont il se privait à cause de ses infirmités habituelles, est tombée dans une langueur mortelle à laquelle ont succédé les accès les plus violents de la fureur utérine qui ont terminé ses jours avant ceux de Constance» (65). On voit que le cas d'Eusébie était encore fameux au XVIIIe siècle et qu'elle était bien atteinte, selon la rumeur publique, de nymphomanie.

Problème complémentaire posé par les deux chroniqueurs byzantins : celui de l'impuissance, ou de la quasi impuissance, de Constance. Malgré la beauté de son épouse, l'Empereur reste sans vigueur (*μαλθακός*) en sa présence. L'emploi de ce mot est très suggestif ! Il ne s'agit pas d'une défaillance momentanée, mais d'un état naturel, d'une paresse sexuelle invétérée (*νωθέστερον*), aggravée par la maladie. De son côté, Eusébie, malgré son éclatante beauté, et en dépit du portrait enchanteur, mais abstrait, qu'en a tracé Julien, devait se signaler par un comportement bizarre. Constance ne pouvait prendre soin de sa femme (*τὴν ἄνθρωπον*), nous dit Kédrénos. Le mot *ἄνθρωπος* est employé habituellement au masculin. Au féminin, il signifie souvent «une esclave», et se dit aussi de toute autre femme avec une nuance de mépris. La maladie dont Eusébie était affligée devait certainement influer sur sa conduite.

Quoi qu'il en soit, on peut objecter, contre l'impuissance de l'Empereur, la naissance de sa fille posthume Constancie, née de l'Impératrice Faustine, et future épouse de l'Empereur Gratien (66). Personne n'a paru mettre en cause la légitimité de Constancie. Constance était donc apte à procréer. Malgré son grand amour pour

(64) *Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae, Ioannis Zonarae Epitomae Historiarum, libri XVIII*, ex recensione Mauricii Pinderi, tomus III, Bonnae, 1897, p. 58, l. 17-18 ; p. 59, l. 1-3.

(65) M. D. T. De Bienville, *op. cit.*, p. 23.

(66) Cf. *Ammianus Marcellinus*, with an english translation by John C. Rolfe (Collection Loeb), t. II, London-Cambridge (Massachusetts), 1963, XXI, 6, 4 ; XXI, 15, 6. Cf. aussi Ammien, XXVI, 7, 10 ; 9, 3 ; XXIX, 6, 7

Eusébie, il la pleura assez peu, et il se hâta d'épouser Faustine, certainement pour des raisons dynastiques (67).

Des auteurs païens comme Ammien Marcellin ou Aurélius Victor sont peut-être responsables des doutes émis par les Byzantins à propos de la virilité de l'Empereur.

Si Constance n'était pas impuissant, il était, du moins, d'une chasteté remarquable. Aurélius Victor le décrit «sobre, chaste et maître de toutes ses passions» (*cibi omnis libidinis atque omnium cupidinum victor*) (68). De même, d'après Ammien, «durant toute sa vie il fut si extraordinairement chaste (*impendio castus*) qu'il ne donna prise à aucun soupçon de la part d'un serviteur malveillant témoin de sa vie privée», fait d'autant plus remarquable que la malignité publique est toujours prompte à s'exercer sur un pareil sujet, particulièrement envers les grands de ce monde (69).

Une telle retenue, plutôt inhabituelle à cette époque chez un Empereur, a pu frapper les contemporains, qui, abusivement sans doute, en ont conclu à une déficience physique de Constance, légende que les historiens byzantins ont recueillie, comme si virilité et chasteté étaient incompatibles. L'impression que l'on retire de la lecture de Kédrénos et de Zonaras, c'est plutôt qu'Eusébie ne pouvait être satisfaite ; c'était elle la malade, et non pas Constance.

Les deux historiens byzantins mettent en cause le caractère souffreteux de l'Empereur, mais quelles étaient leurs sources ? Ammien Marcellin affirme, au contraire, que grâce à son mode de vie équilibré, à sa frugalité, Constance conserva une santé si robuste (*vale-*

(67) Ammien, résumant les faits et gestes de Constance en 361, pendant que Julien s'apprêtait à marcher contre lui, a écrit : «Eodem tempore Faustinam nomine sortitus est coniugem amissa iam pridem Eusebia, cujus fratres erant Eusebius et Hypatius consulares». «Iam pridem» signifie : «depuis longtemps». L'Impératrice était encore vivante en 358, puisque l'Empereur nomma le nouveau diocèse de Nicomédie «Pietas» en l'honneur de sa femme (AMMIEN, XVII, VII, 6). En 359, ses frères, Eusebius et Hypatius, furent nommés consuls, probablement sur sa demande. Elle serait donc morte en 359, et plus probablement en 360. Il ne semble donc pas que Constance l'ait pleurée bien longtemps.

(68) AURELIUS VICTOR, *Livre des Césars*, texte établi et traduit par Pierre DUFRAIGNE, Paris (Les Belles Lettres), 1975, 42, 23, p. 63. Sur Aurelius Victor, cf. *ibid.*, *Introd.*, surtout pp. XVIII-XXV.

(69) AMMIEN, XXI, 16, 6.

tudinem ita retinuit firmam), qu'il fut rarement malade (*ut raros colligeret morbos*), mais que les maladies dont il souffrit mirent presque sa vie en danger (70). Le genre de vie peut-être étriqué et mesquin de cet Empereur devait trancher à un point tel avec celui de ses prédécesseurs, Constantin par exemple (71), que la légende s'est créée d'un homme de petite santé, au comportement anormal avec les femmes (72).

Selon toute vraisemblance, Eusébie possédait un époux capable de la rendre mère, mais non de satisfaire tous ses besoins sexuels.

Kédrénos le suggère fort bien lorsqu'il dit de cette «femme guerrière» (ἡ ἄνθρωπος), *virago* auraient dit les Latins, qu'elle était «dans une effervescence extrême» (ὑπερζέουσα) à cause de sa jeunesse et de la richesse de son tempérament (73). D. T. De Bienville a noté, à propos de la nymphomanie, que «les femmes mariées n'en sont point exemptes, surtout celles qui se trouvent unies à des époux d'un tempérament faible, qui exige de la sobriété dans les passions, ou à un homme froid, qui semble peu sensible aux délices de la jouissance» (74). Tel était probablement le cas de Constance.

Malheureuse destinée que celle d'Eusébie, si telle fut la gravité de sa maladie qu'elle en mourut à la fleur de l'âge ! Kédrénos s'attendrit sur la jeune femme, exclue prématurément des douceurs de la vie et des privilèges de la couronne. Zonaras, plus réaliste, constate qu'elle est restée stérile jusqu'à la fin de ses jours, et touche certainement du doigt sa plaie secrète. Le ciel, qui lui avait tout donné, lui refusait l'enfant qui aurait comblé les vœux de son époux, assuré sa place à la cour, affermi l'avenir de la dynastie, assouvi son besoin de tendresse.

Cet ardent désir d'être mère lui coûta-t-il la vie, ou succomba-t-elle aux suites de sa maladie ? Les deux thèses ont été soutenues.

(70) AMMIEN, XXI, 16, 5.

(71) Cf. p. ex. JULIEN, *Les Césars*, dans *L'Empereur Julien, Œuvres complètes*, t. II, 2e partie, texte établi et traduit par Christian LACOMBRADE (Les Belles Lettres), Paris, 1964, 335 b, p. 69 ; 336 a, p. 70.

(72) Dans un autre ordre d'idées, la taille de Constance est qualifiée de minuscule par Ammien (*corpus perhumile*, XVI, X, 10) qui l'avait vue de ses yeux, et de très grande par Kédrénos (τὴν τοῦ σώματος ἀναδρόμην εὐμήκης, t. I, p. 520, l. 23-521, l. 1).

(73) KEDRENOS, t. I, p. 529, l. 18-19.

(74) M. D. T. DE BIENVILLE, *op. cit.*, pp. 12-13.

Sur ce sujet aussi les auteurs païens ont été fort discrets. Julien ne fait aucune allusion à la mort d'Eusébie ; Ammien Marcellin signale simplement sa disparition et rédige à son sujet un éloge bref et conventionnel (75).

Les chrétiens ont apporté quelques données, d'ailleurs contradictoires, sur la mort de l'Impératrice. Si nous suivons, après O. Seeck (76), Saint Jean Chrysostome (77), Eusébie serait morte, en 360, d'un soi-disant remède administré par une guérisseuse qui prétendait la délivrer de sa stérilité.

Le texte de Jean Chrysostome est loin d'être clair. A propos de l'utilité que l'on peut tirer des épreuves – en particulier de celles qui ont frappé récemment la Cour –, est-il par trop téméraire d'imaginer que le patriarche ait désigné par allusion Constance et Eusébie dans ce passage : «Un autre vit son épouse périr sous l'effet d'un pessaire. En effet, comme elle ne pouvait enfanter, une femme malheureuse et infortunée ... lui ayant administré un pessaire, fit périr la reine ...» (78).

S'il est vrai, en effet, qu'Oribase, l'autorité médicale du siècle et l'ami de Julien, attribue à certains *πεσσοί* le pouvoir de «guérir les femmes dont la matrice est trop froide» – et donc d'aider à leur fécondation –, traitement qui, suivant le même Oribase, n'est pas exempt de risques (79), il n'est pas impossible que l'Impératrice ait succombé des suites d'une septicémie.

En revanche, d'après Kédrénos et Zonaras, Eusébie n'aurait pas rendu l'âme aussi brutalement, mais elle aurait péri des suites naturelles de la métromanie. Les deux historiens emploient à peu près les mêmes mots pour caractériser la phase ultime de cette maladie : «*φθίνουσα κατὰ μικρόν* chez le premier, *κατὰ βραχὺ φθίνουσα* chez l'autre» (80). L'Impératrice se serait donc éteinte peu à peu. Il

(75) AMMIEN, XXI, 6, 4.

(76) Cf. *R.E.*, t. VI[1], col. 1366.

(77) *Homélie XV sur les Épîtres de Paul aux Philippiens*, écrite probablement vers 397/400. Cf. p. ex. Anne-Marie MALINGREY. *La Littérature grecque chrétienne* (Que sais-je ?), Paris, 1968, p. 103.

(78) *Sancti Patris nostri Joannis Chrysostomi In Epistolam ad Philippenses Commentarius*, Cap. IV, *Homil.*, XV, dans *P.G.*, 62, col. 295.

(79) ORIBASE, *Synopsis*, dans *Œuvres d'Oribase*, texte grec, trad. franç. BUSSEMAKER et DAREMBERG, t. V, Paris, 1873, IX, 43, pp. 533-534.

(80) Cf. *supra*, pp. 440-441.

n'est guère probable qu'Eusébie, sévèrement gardée dans le gynécée par une nuée d'eunuques et de courtisans qui ne l'aimaient guère, ait pu se livrer aux débordements sexuels qui caractérisent les dernières périodes de la nymphomanie.

On la verrait plutôt, pendant ses derniers jours, durement réprimée par le cérémonial de la cour, en proie à ses idées fixes, semblable aux malades décrites par De Bienville : «Elles sont inquiètes, solitaires, tristes, pensives, taciturnes et refusent avec soin la société de leurs compagnes ... Elles en perdent la faim, la soif et le sommeil et ne donnent presque rien à ces besoins naturels pour ne point se distraire des objets qui les inquiètent» (81).

Bref, pour les historiens byzantins, Eusébie aurait souffert de métromanie, c'est-à-dire de nymphomanie, responsable d'une anorexie fatale.

Mais le tempérament de l'Impératrice ne la poussa-t-il pas à trouver des compensations au manque d'empressement de son époux, en particulier auprès de Julien ? C'est ainsi que d'après J. Viteau : «Elle aimait vraiment Julien, trop même au dire des contemporains» (82). De même, G. Ricciotti se fait l'écho des bruits qui auraient circulé à propos de l'Impératrice et de son protégé : «Cependant, dans les sphères de la Cour et dans les milieux populaires de ce temps-là, on trouva aussitôt la raison» (de l'avortement d'Hélène et de sa mort par suite d'un empoisonnement) «parce qu'on découvrit dans ce fait une réédition du mythe incestueux de Phèdre et d'Hippolyte, où beau-fils et belle-mère étaient représentés comme épris l'un de l'autre. Quant à Hélène, aucun bruit semblable ne circula sur son compte ; au contraire, on fit retomber sur elle les conséquences du prétendu adultère de son mari avec Eusébie, en désignant Hélène comme victime ...» (83). Le malheur, c'est que ni J. Viteau ni G. Ricciotti ne citent leurs sources, et que, d'autre part, Julien et Eusébie n'étaient ni beau-fils ni belle-mère, mais cousin et cousine par alliance, et à peu près du même âge. Julien était moins parent avec Eusébie qu'avec sa propre femme Hélène. Rien d'incestueux dans leur union, si union il y eut, ce qui est hautement

(81) De Bienville, *op. cit.*, p. 51.
(82) Vacant-Mangenot, *op. cit.*, t. VIII, col. 1946.
(83) G. Ricciotti, *op. cit.*, p. 75.

improbable, quand on voit par exemple Julien hésiter à envoyer secrètement une lettre à l'Impératrice. Qu'il ait été ému par la beauté d'Eusébie, cela est certain, mais de là à passer aux actes, il y avait un fossé que le jeune César n'a certainement pas franchi. Et quand l'aurait-il pu ? Sûrement pas durant les cinq années qu'il demeura dans les Gaules !

D'ailleurs, Julien était-il capable de trahir son épouse ? Tous les témoins de son époque, tous ses historiens postérieurs ont célébré à l'envi sa chasteté. Il est donc inutile de s'étendre sur ce sujet. Quant à la mort d'Hélène, elle constitue elle aussi un mystère.

Et tout d'abord, si Ammien Marcellin affirme qu'Eusébie fit absorber par ruse à Hélène une médication «qui était destinée à la faire avorter toutes les fois qu'elle concevrait» ([84]), il ne dit pas qu'Hélène en mourut. Il se contente de constater son décès, sans commentaire, en l'an 360, peu de temps après le *pronunciamiento* de Paris. Il ajoute que, pendant que Julien célébrait ses «quinquenalia» à Vienne, en Gaule, il envoya à Rome les restes d'Hélène pour qu'elle reposât, auprès de la voie Nomentane, en compagnie de sa sœur, Constancie, l'épouse de Gallus ([85]). Nous ne connaissons donc pas la date exacte de la mort d'Hélène.

On ne sait pas non plus dans quelles circonstances elle mourut. Lors du coup d'état de Paris, les deux époux semblent vivre en bonne intelligence ; il n'est même pas exclu qu'Hélène ait pris part à l'élévation de son mari au rang d'Auguste, en janvier-février 360 ([86]). Le 6 novembre, pour le cinquième anniversaire de l'avènement de Julien, elle était morte. D'après Kédrénos, durant la première année de son règne, l'Empereur Julien renvoya les eunuques du palais «parce qu'il avait répudié sa femme (*διὰ τὸ ἀποβαλεῖν τὴν γυναῖκα*) que Constance, frère d'Hélène, lui avait fait épouser» ([87]). Pourquoi l'Impératrice fut-elle répudiée ? Kédrénos n'en souffle mot. Zonaras reprend cette assertion, mais l'agrémente d'une variante : pendant que Julien négociait un arrangement avec Constance et se préparait, en fait, à la guerre, «son épouse mourut», dit-il, «selon les uns en

(84) AMMIEN, XVI, X, 18.
(85) AMMIEN, XXI, 1, 5.
(86) Cf. 1er partie, p. 99.
(87) Kédrénos, t. I, p. 532, l. 17.

accouchant auprès de lui (*τίκτουσα παρ' αὐτῷ*), selon d'autres, alors qu'elle était déjà répudiée» (*ἤδη ἐκβεβλημένη*) [88]. Pour Zonaras donc, Hélène est morte en couches, soit chez Julien, soit séparée de lui. De toute façon, le poison donné par Eusébie se serait montré efficace. Cependant, Zonaras ne nous dit pas non plus pourquoi Julien aurait répudié Hélène. Jugea-t-il que l'enfant n'était pas de lui ? Nous n'avons aucune raison de le croire, et personne n'a jamais soupçonné sa femme d'inconduite.

De toute façon, l'Empereur ne se remaria pas.

D'après Libanios, qui connut bien Julien, surtout lorsqu'il était étudiant à Nicomédie, puis lors de son passage à Antioche, avant l'expédition contre les Perses, l'Empereur, s'il ne s'était pas marié, «aurait fini ses jours sans rien connaître des relations sexuelles entre les humains, sinon par ouï-dire, tant il était naturellement porté (*φύσει*) à la continence» [89]. Libanios nous apprend surtout, dans son *Oraison funèbre de l'Empereur*, écrite en 365, que les intimes de Julien le supplièrent de se remarier, afin d'avoir des enfants pour lui succéder sur le trône. On constate, une fois de plus, l'importance de la transmission du pouvoir dans l'Empire Romain. Constance s'était marié une troisième fois avec Faustine pour des raisons dynastiques ; Hélène disparue, Julien est sollicité de procréer au plus vite. Mais il refusa, «de peur que ses enfants, s'ils étaient dégénérés (*μὴ κακοὶ φύντες*) ne soient les héritiers légitimes de la puissance de l'État et ne la détruisent» (*παραλαβόντες διαφθείρωσι τὰ πράγματα*) [90]. On

(88) ZONARAS, t. III, XIII, p. 54, l. 11-13.

(89) LIBANIOS, *Orat.*, XVIII, 179 (LOEB).

(90) *Ibid.*, 181. Cf. J. BÉRANGER, *Julien l'Apostat et l'hérédité du pouvoir impérial*, dans *Antiquitas*, IV, 10, 1972, pp. 84-85 : «... Sa femme, Hélène, sœur de Constance, était morte en 360. Il n'y avait pas d'enfants. Julien ne convola pas en secondes noces. L'avenir n'était pas engagé. C'était le moment unique d'appliquer la théorie du «choix du meilleur», hors considérations dynastiques. Les arguments des défenseurs de l'abstention volontaire, pratiquée par les Antonins et leurs émules en vue de l'adoption de l'homme capable choisi par tous, prennent consistance. Julien semble apporter son écot. Il précise sa position relativement à ses prédécesseurs dans les *Césars* ... Dans la sélection des meilleurs, Marc-Aurèle remporte le prix d'excellence.

Pour Julien, Marc-Aurèle est le prince idéal ..., à une critique près, et qui concerne précisément la succession politique : Marc-Aurèle essuie le reproche d'avoir causé la ruine de l'empire en le transmettant à son fils Commode, un incapable, alors qu'il avait sous la main quelqu'un de digne, son gendre Ti. Claudius

comprend cette réaction du malheureux Empereur, qui avait vu périr son, ou ses enfants, en Gaule. D'autre part, Julien avait-il conscience de certaines bizarreries qui étaient en lui ? Craignait-il une hérédité fatale ? Quoi qu'il en soit, «il en revenait, apparemment, au choix du meilleur» pour son successeur (91).

Malgré les éloges qu'il a prodigués à son ami, il se peut que Libanios soit à l'origine des bruits malveillants qui ont couru à l'époque de Kédrénos et de Zonaras, sur la mort d'Hélène. D'après Paul Petit, Libanios «se montre excessif en tout dans l'éloge d'abord, puis dans l'invective et la violence verbale ; mais on sait que la rhétorique cultive volontiers l'exagération» (92). D'autre part, il possédait une excellente mémoire, qui s'appuyait sur des dossiers, sur des transcriptions de lettres. «Dans ces conditions, on peut admettre qu'il n'y a guère d'erreurs matérielles dans ses récits. Ce qui naturellement n'exclut pas le mensonge, très rare en fait, la prétérition, bien plus fréquente, et surtout la déformation et l'exagération» (93).

Dans son Discours à Polyclès (94), composé après 366, il réfute avec véhémence des bruits qui désignaient Julien comme le meurtrier de sa femme. Le dénommé Polyclès, ancien gouverneur de la Phénicie, s'était fait l'écho des contes répandus par Elpidios, préfet du prétoire d'Orient en 361, sous l'Empereur Constance (95).

Cet Elpidios n'était pourtant pas un méchant homme : il avait même l'âme sensible, car il ne pouvait supporter la vue du sang, et il avait tranquillement répondu à Constance, qui lui ordonnait de faire

Pompeianus, mari de Lucilla. Donc, Julien paraît, sinon condamner, du moins contester le principe de l'hérédité dynastique, et concevoir le principat comme dévolution au «meilleur», indépendamment des héritiers directs».

(91) Cf. Paul Petit, *L'Empereur Julien vu par le sophiste Libanios*, dans *L'Empereur Julien, de l'histoire à la légende* (331-1715), pp. 85-86. A lire pour ce qui concerne l'hérédité du pouvoir impérial vue par Julien.

(92) Libanios, *Discours*, tome I, *Autobiographie* (*Discours* I), texte établi par Jean Martin et traduit par Paul Petit, Paris, (Les Belles Lettres), 1979, *Introduction*, p. xvi.

(93) *Ibid.*, p. xvii.

(94) Libanios, *Oratio XXXVII, Ad Polyclem*, dans *Libanii opera*, recensuit Richardus Foerster, vol. III, *Orationes*, XXVI-L, Lipsiae (Teubner), 1906. Réimpr. Hildesheim, 1963.

(95) Cf. *The Prosopography of the later Roman Empire*, vol. I, Cambridge, 1971, s.v. *Polycles*, p. 712.

torturer un innocent en sa présence, de s'adresser à plus compétent que lui [96] ! Il affirmait cependant, sous la foi du serment – et Polyclès après lui – que Julien avait enjoint à un médecin d'empoisonner sa femme, et qu'il lui avait promis, pour récompense, la parure de sa mère [97].

Libanios s'indigne à la pensée que Polyclès, qui devait tout à Julien, ait pu trahir ainsi sa mémoire, mais l'Empereur l'avait renvoyé pour incompétence,et Polyclès lui gardait rancune [98]. Certains arguments de l'orateur sont purement rhétoriques et peu convaincants. Ce n'est pas parce que l'Empereur passait ses nuits et ses jours en prières, ou dans la fréquentation des démons, qu'il n'a pas tué sa femme [99]. Plus sérieuse est l'objection tirée de la parenté de Julien avec Hélène, et surtout du fait qu'elle était la sœur de Constance. «Et certes», ajoute-t-il, «il n'y a pas qu'un seul médecin dans le palais, mais une multitude, de sorte qu'un seul, après avoir reçu son salaire, pourrait cacher son sacrilège, mais que tous les autres le proclameraient. Et Constance ne l'aurait pas ignoré et ne serait pas resté inactif, mais, comme il s'agissait de sa sœur et d'une Princesse, il aurait remué ciel et terre, d'autant plus qu'il avait besoin d'un prétexte pour agir contre l'homme qui cherchait à lui ravir son sceptre» [100].

D'autre part, foisonnent à la cour les dénonciateurs, les calomniateurs. «Le premier d'entre eux», poursuit Libanios, s'adressant toujours à Polyclès, «c'était Elpidios ; il était alors gouverneur, et une affaire n'aurait pu lui échapper ; s'il s'en était aperçu, il ne l'aurait pas tue, alors qu'il était en situation de rendre service à l'Empereur (Constance). Si donc il a parlé, prouve-le ...» [101].

Il semble, dans ces conditions, que le prétendu assassinat d'Hélène n'est qu'une calomnie d'Elpidios, qui n'aimait pas Julien. Si nous en croyons Libanios, en effet, Elpidios avait excité l'armée contre lui-même par de nombreuses et graves injustices, probablement en

(96) AMMIEN, XXI, 6, 9.
(97) LIBANIOS, *Oratio*, XXXVII, *Ad Polyclem*, 3.
(98) *Prosopography*, s.v. *Polycles*.
(99) LIBANIOS, *Oratio*, XXXVII, 5.
(100) *Ibid.*, 8.
(101) *Ibid.*, 10.

361/362, et il n'avait dû son salut qu'aux larmes de Julien ([102]). Il est des bienfaits qu'on ne pardonne pas.

Hélène a-t-elle été exécutée sur l'ordre de Julien ? Quelle fut la mort d'Eusébie ? La simultanéité de leur disparition, au moment où s'envenimaient les rapports entre leurs époux, fut-elle fortuite ou voulue ? Il est de fait qu'après leur mort, plus rien ne retint les deux Empereurs sur le chemin de la guerre. Ces deux jeunes femmes furent, apparemment, étroitement unies, mais Eusébie, comme on sait, n'hésita pas à trahir la confiance d'Hélène.

L'éloge funèbre que lui consacre Ammien Marcellin est d'ailleurs fort bref. Après avoir souligné sa beauté physique et morale (*Eusebia ... corporis morumque pulchritudine pluribus antistante*), son humanité, malgré sa position élevée (*et in culmine tam celso humana*), il rappelle enfin qu'elle a sauvé Julien dans des situations difficiles et qu'elle l'a fait nommer César.

On hésite à suivre Ammien quand il parle de sa «beauté morale», et on est tenté d'évoquer le passage dans lequel il rapporte lui-même les machinations de l'Impératrice contre Hélène, mais la contradiction n'est qu'apparente : dans cette courte «oraison funèbre», Ammien n'a voulu voir en Eusébie que la bienfaitrice de Julien, et il ferme obstinément les yeux sur ses attentats contre Hélène. Pour Ammien, avoir soutenu, seule contre tous, son héros Julien, absout Eusébie des méfaits et même des crimes qu'elle a pu commettre. Si «Tout Paris, pour Chimène a les yeux de Rodrigue», la postérité a eu, pour Eusébie, les yeux de Julien et d'Ammien.

Mais déjà Zosime, au ve siècle, grand ennemi des chrétiens, dénonce le machiavélisme d'Eusébie. Alors qu'Ammien ne précise pas quel est l'auteur du complot ourdi contre le jeune César lors de son départ pour les Gaules, Zosime, en revanche, accable l'Impératrice. Il voit le problème dynastique qui se pose au couple impérial, et étale au grand jour les calculs d'Eusébie. D'après Zosime, Julien a été mystifié pas Eusébie qui ne se préoccupait que de la transmission du pouvoir à un enfant qui devait naître d'elle.

Si les chrétiens n'ont pas repris contre elle l'accusation d'infanticide suggérée par Ammien, ils ont, en revanche, apporté quelques lueurs sur sa fin. Tous les historiens, tant païens que chrétiens, ont

(102) *Ibid.*, 10.

insisté sur la stérilité d'Eusébie et ont vu dans cette infirmité, soit la cause de son comportement criminel, comme Ammien, soit, comme Kédrénos et Zonaras, l'origine du mal qui devait l'emporter. Que la malheureuse ait été atteinte d'une névrose obsessionnelle due à sa stérilité n'est guère douteux. Le désir d'un enfant et l'amour du pouvoir, inextricablement mêlés, ont engendré en elle un sentiment de frustration et une effervescence sexuelle que la froideur de son époux ne faisait qu'exacerber.

Est-elle morte d'un remède de charlatan ou de l'état de langueur dans lequel l'avait plongée le refrènement des excès de la nymphomanie ? Au fond, peu importe. Elle a été, pour ainsi dire, la victime de la loi de l'hérédité qui régissait la passation du pouvoir impérial, et, plus prosaïquement, de sa soif de domination.

Elle n'a certainement jamais été la maîtresse de Julien : elle était trop intelligente,et trop ambitieuse, pour s'abandonner ainsi à un homme au destin encore incertain. Elle s'est plutôt servie de lui comme d'un instrument. Ce n'était pas Julien qu'elle aimait, mais le pouvoir, et le pouvoir, c'était Constance, et un fils légitime.

Julien n'était d'ailleurs pas homme à s'engager dans des intrigues amoureuses compliquées. Il a bien su, dira-t-on, dissimuler ses véritables sentiments religieux à la cour de Constance, mais jusqu'à quel point ? Tout le monde était au courant de ses relations avec les philosophes et de sa popularité chez les intellectuels de la Bithynie. Il a fait preuve de retenue et de prudence, pas forcément de dissimulation. Sa réputation de chasteté est si bien établie par ses amis comme par ses ennemis, qu'elle exclut toute liaison coupable avec Eusébie.

D'autre part, pourquoi aurait-il répudié, voire assassiné Hélène ? Il semblerait qu'elle ait vécu en bonne intelligence avec lui, et qu'elle l'ait soutenu lors du coup d'état de Paris. Déchirée entre son mari et son frère, les dernières années de sa vie ont dû être cruelles. Que dire si elle s'est doutée sur le tard du crime perpétré contre son enfant par son frère et sa belle-sœur ? Elle ne pouvait que souhaiter le châtiment des coupables et servir Julien contre Constance.

Hélène, et surtout Eusébie, sont mortes trop jeunes pour donner pleinement leur mesure. Eusébie aurait-elle évité, si elle avait vécu, un conflit sanglant entre les deux Augustes ? Ou bien que serait-il advenu d'elle si, de son vivant, Julien était devenu seul Empereur ? Peut-être vaut-il mieux pour sa «gloire» qu'elle ait tôt disparu.

Les historiens anciens, quand ils évoquent l'épouse de l'Empereur, lui décernent, en général, quelques éloges conventionnels. Ce n'est pas le cas d'Eusébie. Elle est plus qu'un nom dans l'histoire de l'Empire Romain ; elle est restée la belle, la bonne, la savante, la volontaire Eusébie.

Mais ceux qui ont parlé d'elle n'ont éclairé, semble-t-il, que l'une ou l'autre face de son caractère. On l'a aimée, souvent, et parfois détestée. Autant d'auteurs, presque autant de portraits. C'est la preuve de la forte personnalité d'Eusébie, qui ne laissa personne indifférent.

Durant sa courte vie, exemple achevé de la condition humaine, le meilleur, en elle, a côtoyé le pire.

Université de Toulouse-Le Mirail. Noël AUJOULAT.

DÉVALUATION DES DIGNITÉS ET DÉVALUATION MONÉTAIRE DANS LA SECONDE MOITIÉ DU XIe SIÈCLE

On constate au cours du XIe siècle une dévaluation accélérée des dignités portées par les personnages importants de l'empire, en même temps que la création d'un certain nombre de nouveaux titres dans l'échelle des dignités. La dernière liste officielle connue est celle

OUVRAGES ET ARTICLES CITÉS EN ABRÉGÉ

AHRWEILER, L'administration : Hélène AHRWEILER, Recherches sur l'administration de l'empire byzantin aux IXe-XIe siècles, *B.C.H.*, 84, 1960, pp. 1-109 = *Variorum Reprints* : Études sur les structures administratives et sociales de Byzance, n° 8, 1971.

Alexiade : ANNE COMNÈNE, *Alexiade*, ed. LEIB, réed. Paris, 1967.

Conseils et Récits : *Conseils et Récits de Kekaumènos*, ed. LITAVRIN, Moscou, 1972.

Esphigmenou : J. LEFORT, *Actes de l'Athos, Esphigmenou*, Paris, 1973.

GAUTIER, Blachernes : P. GAUTIER, Le synode des Blachernes (fin 1094), étude prosopographique, *R.E.B.*, 29, 1971, pp. 213-284.

Lavra : *Actes de Lavra*, ed. P. LEMERLE, A. GUILLOU, N. SVORONOS, Denise PAPACHRYSSANTHOU, vol. I, Paris, 1970.

LAURENT, *L'administration* : V. LAURENT, *Le corpus des sceaux de l'empire byzantin, t. II : L'Administration centrale*, Paris, 1981.

LAURENT, Les gouverneurs d'Antioche : V. LAURENT, Les gouverneurs d'Antioche, *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, t. 38, Beyrouth, 1962, pp. 219-254.

LEMERLE, La roga : P. LEMERLE, «Roga» et rente d'État aux Xe-XIe siècles, *R.E.B.*, 25, 1967 : *Mélanges V. Grumel, II*, pp. 77-100.

M.M. : F. MIKLOSICH-J. MULLER, *Acta et diplomatica medii aevi*, I-VI, Vienne 1860-1890.

MORRISSON, La dévaluation de la monnaie : Cécile MORRISSON, La dévaluation de la monnaie byzantine au XIe siècle : essai d'interprétation, *Travaux et Mémoires*, t. 6, pp. 3-47.

OIKONOMIDÈS, L'évolution : N. OIKONOMIDÈS, L'évolution de l'organisation administrative de l'empire byzantin au XIe siècle (1025-1118), *Travaux et Mémoires*, t. 6, pp. 125-152.

OIKONOMIDÈS, *Listes de préséances* : N. OIKONOMIDÈS, *Les listes de préséances byzantines*, Paris, 1972.

du taktikon de l'Escurial, datée par son éditeur des années 971-975 (1). Parallèlement à cette dévaluation des dignités, on constate une dévaluation du titre de la monnaie d'or byzantine (2). L'objet de cet article est d'essayer de mettre en parallèle ces deux dévaluations, afin de vérifier si elles ont un rapport entre elles, sachant qu'aux dignités sont attachées des rogai dont l'importance économique est évidente.

L'empereur utilise les rogai attachées aux dignités pour payer – au moins en partie – les fonctionnaires, tant civils que militaires de l'empire, et pour récompenser leur zèle et leur fidélité. Les largesses importantes peuvent évidemment prendre la forme d'attribution de biens immobiliers, mais ce mode de récompense n'a pas d'incidence immédiate sur la circulation monétaire. Les rogai sont d'autre part un instrument bien connu de la politique étrangère de l'empire, par les donations de nombreuses rogai à des princes étrangers qui peuvent même les redistribuer à leur gré parmi leurs propres fidèles (3). Ainsi, d'un côté le gonflement des paiements en numéraire nécessités par l'utilisation croissante des soldats de métier dans l'armée byzantine, les versements de rogai d'autre part représentent deux des postes essentiels des dépenses de fonctionnement du budget byzantin. D'ailleurs ces deux postes se confondent partiellement

PSELLOS, *Chronographie* : MICHEL PSELLOS, *Chronographie*, ed. E. RENAULD, réed. Paris, 1967.

PSELLOS, *M.B.* : MICHEL PSELLOS, ed. SATHAS dans *Mesaiônikè Bibliothèkè*, t. IV et V.

SCHLUMBERGER, *Sigillographie* : G. SCHLUMBERGER, *Sigillographie de l'empire byzantin*. Paris, 1884.

SEIBT, *Bleisiegel* : W. SEIBT, *Die byzantinischen Bleisiegel in Osterreich, I Teil, Kaiserhof*, Vienne, 1978.

SEIBT, *Skleroi* : W. SEIBT, *Die Skleroi : eine prosopographische-sigillographische Studie*, Vienne, 1976.

SKYLITZÈS : SKYLITZÈS, ed. THURN, *C.F.H.B.*, Berlin, 1973.

ZAKOS-VEGLERY, *Seals* : G. ZAKOS et A. VEGLERY, *Byzantine Lead Seals*, t. 1, 1-3, Bâle, 1972.

Les historiens et les chroniqueurs byzantins qui ne figurent pas dans la liste ci-dessus et qui ont été cités sans précision spécifique, sont lus dans l'édition de Bonn.

(1) OIKONOMIDÈS, *Listes de préséance*, pp. 258-261.

(2) MORRISSON, *La dévaluation de la monnaie*.

(3) Sur tous ces aspects, voir LEMERLE, *La roga*, pp. 77-100.

dans la mesure où une grande partie de la rémunération des officiers est précisément constituée par l'octroi de dignités et des rogai afférentes.

Nous choisissons, pour observer ce phénomène de dévaluation, la période qui commence avec le règne de Constantin Monomaque et qui s'achève au cours du règne d'Alexis I Comnène, dans les premières années de la décennie 1090. Pourquoi ce choix ? Tout d'abord, ce sont les deux empereurs qui se sont le plus attachés à réorganiser l'administration de l'empire byzantin. En ce qui concerne la hiérarchie des dignités, on peut en effet considérer qu'au moins jusqu'au règne de Constantin Monomaque inclus, il n'y a pas de bouleversement notable depuis l'époque du taktikon de l'Escurial, dans la mesure où la dignité de magistre représente la limite supérieure d'une carrière couronnée de succès se terminant par une fonction élevée : domestique des Scholes, duc ou stratège d'un grand thème (4).

Les seules exceptions notables à cette limite s'expliquent par la parenté avec l'empereur : parmi les frères de Michel IV, Constantin, d'abord proèdre, fut nommé nobelissime par son neveu Michel V (5). Le frère d'Isaac I, Jean Comnène et son neveu, Théodore Dokeianos furent curopalates (6). Le frère de Constantin X, Jean Doukas, fut César (7). Enfin, le frère d'Alexis I, Isaac Comnène, fut fait sébastocrator (8). A ce propos, il convient de remarquer que, chaque fois

(4) Depuis le taktikon de l'Escurial, il y a peu de nouvelles dignités ; seule celle d'hypatos, ancienne dignité disparue au cours du xe siècle, est de nouveau attestée en 1039. Cf. Oikonomidès, *Listes de préséance*, p. 296. A titre d'exemples de hautes fonctions accompagnées de la dignité de magistre, relevons:

– Argyros duc d'Italie et magistre (Skylitzès, p. 440) ;

– Georges Maniakès, commandant toutes les forces byzantines en Italie et en Sicile, venait d'être nommé magistre par l'impératrice Zoé en 1042 (Skylitzès, p. 422) ;

– Basile Théodôrokanos, le vainqueur des Russes en 1043, est magistre (Skylitzès, p. 431).

Voir aussi *infra* le tableau des grands commandements.

(5) Skylitzès, p. 417.

(6) Jean curopalate, cf. Zonaras, p. 666 ; Théodore Dokeianos curopalate, cf. Weiss, *Forschungen zu den Schriften des Michael Psellos*, dans *Byzantina*, t. 4, 1972, p. 49.

(7) Zonaras, p. 682.

(8) *Alexiade*, I, p. 113.

que des empereurs n'ont pas hérité leur trône de leur père, ils ont pourvu leurs propres frères de dignités d'importance toujours croissante : proèdre, curopalate, césar, sébastocrator enfin, suivant l'ordre chronologique des règnes. L'autre raison justifiant l'accès à une dignité supérieure à celle de magistre réside dans la volonté impériale d'honorer tel préféré : ainsi Constantin VIII fait proèdres ses trois eunuques favoris (9).

Le choix des années 1090-1095 comme limite chronologique de cette étude se justifie par le fait qu'à cette période, la nouvelle hiérarchie des titres est en place, comme nous le montre la liste du synode des Blachernes, datée de 1094 (10). On distingue, parmi l'importante liste des personnalités civiles qui assistent au synode, trois groupes distincts. Le premier est représenté par ceux, liés aux familles impériales des Comnènes et des Doukas, qui sont tous sébastes (11) quelle que soit leur fonction et même s'ils n'en exercent aucune. Le second groupe représente tous ceux qui bénéficient de la nouvelle hiérarchie qui se maintiendra pendant toute la période de la dynastie des Comnènes, hiérarchie qui s'étend du proèdre (12) au prôtonobelissime. Le dernier groupe porte encore une dignité qu'on peut qualifier de résiduelle, celle de vestarque et ne comprend que deux membres. Comme nous le verrons, à cette époque, la stabilisation monétaire a été accomplie par Alexis I (13).

Deux occasions se présentent habituellement aux Byzantins d'acquérir des dignités ou de progresser dans l'échelle de la hiérarchie : l'avènement d'un nouvel empereur – particulièrement si la légitimité de la succession n'est pas reconnue par tous – et l'accomplissement d'un exploit pour les militaires ou la bonne gestion pour les

(9) Skylitzès, p. 370.

(10) Gautier, *Blachernes*, pp. 217-220.

(11) Marinos de Naples est peut-être sébaste à titre d'étranger, comme le doge de Venise est prôtosébaste à la même époque. Sur le personnage et les hypothèses concernant son titre de sébaste, cf. Gautier, *Blachernes*, p. 239.

(12) En fait, les proèdres et prôtoproèdres disparaîtront au cours du XIIe siècle. Cf. Oikonomidès, *Listes de préséance*, p. 299.

(13) Cf. Morrisson, *La dévaluation de la monnaie*, le premier tableau. De la même, *La logarikè : réforme monétaire et réforme fiscale sous Alexis I Comnène*, dans *Travaux et Mémoires*, t. 7, Paris, 1979, p. 447. Cécile Morrisson, J. N. Barrandon, *L'or monnayé de Rome à Byzance : purifications et altérations*, CNRS (sous presse).

civils (14). Ces phénomènes existent déjà à la période précédente (15), mais présentent un caractère exceptionnel, puisqu'il n'y eut pas d'avènement impérial de la mort de Tzimiskès jusqu'à celle de Basile II, soit pendant près de cinquante ans. De plus, les plus grands exploits militaires n'entraînaient pas nécessairement une amélioration des dignités. Ainsi Nicéphore Phokas, ayant reconquis la Crète, demeura magistre. Nicéphore Ouranos, magistre avant la victoire contre Samuel en 997, l'est encore dix ans plus tard, après de nouveaux succès comme duc d'Antioche (16). Ceci confirme ce que nous avons dit plus haut, sur la limite supérieure que représente le titre de magistre.

Au XIe siècle, la situation est différente. Dans le demi-siècle qui précède la prise du pouvoir d'Alexis Comnène, près de dix empereurs se sont succédé rapidement et tous pratiquèrent la distribution des dignités, dont certains fort libéralement. Cette anomalie a été perçue par les contemporains, qui reprochent aux empereurs cette libéralité, mais n'avancent aucune explication (17). Nous avons en fait peu de renseignements précis sur le volume et le niveau des dignités offertes, mais nous pouvons attester (18) que chaque

(14) *Conseils et Récits*, p. 166.

(15) Jean Tzimiskès, monté sur le trône à la suite de l'assassinat de son prédécesseur Nicéphore Phokas, jugea bon d'augmenter les distributions de rogai : LEON DIACRE, p. 100.

(16) SKYLITZÈS, p. 341 et J. DARROUZÈS, *Epistoliers byzantins*, Paris, 1960, p. 176.

(17) La réaction de Kékaumènos est caractéristique : il ne comprend pas que les empereurs accordent à des étrangers des dignités telles que celle de patrice, ce que les empereurs jusqu'à Romain III n'avaient jamais fait. Il y a là deux traits de caractère de Kékaumènos, son hostilité marquée envers les étrangers, son conservatisme qui s'oppose à la politique de distributions libérales des dignités par les empereurs à partir de Constantin X. *Conseils et Récits*, p. 278, 280.

(18) Les distributions massives de dignités sont attestées pour :

– Constantin Monomaque : MICHEL ATTALIATÈS, p. 18 ; ZONARAS, p. 616 ; PSELLOS, *Chronographie*, I, p. 132, et plus précisément encore lors de l'éloge de Xiphilin dans PSELLOS, *M.B.*, IV, pp. 430-431.

La libéralité de Monomaque s'est illustrée, semble-t-il, beaucoup plus par l'augmentation du nombre des sénateurs bénéficiaires de rogai que par une accélération des promotions. Nous verrons dans les tableaux suivants que les plus hautes charges sous Monomaque ne sont pas affectées de dignités très élevées. On ne peut donc pas parler de vraie dévaluation des dignités accordées, en dépit de l'assertion contraire de Psellos, déclarant que tous ceux que Constantin Mono-

empereur à son avènement en fit d'abondantes distributions. Le témoignage manque dans le cas de Michel VII ; nous ne pouvons en conclure qu'il n'ait pas observé la même coutume. Deux empereurs semblent avoir été particulièrement généreux, Michel VI et Nicéphore III. Michel VI accorda des promotions de plusieurs échelons «comme il ne convenait pas» (19), mais seulement aux dignitaires civils,ce qui provoqua un mécontentement des généraux. Michel Attaliatès pense que, de tous les empereurs, le plus généreux fut Nicéphore Botaneiatès, qui ne se contenta pas de faire avancer dans la hiérarchie les dignitaires d'un palier, mais de plusieurs. Nous essaierons de vérifier ces assertions (20).

Les nombreux avènements ne furent pas les seules occasions d'élévation. Les exploits militaires permettaient toujours d'obtenir de nouvelles dignités : ainsi Romain Diogène reçut de Constantin X la dignité de vestarque, qu'il avait méritée par une victoire sur les Petchenègues. La lettre du basileus lui indiquant qu'il ne s'agit pas

maque fit entrer au Sénat furent élevés aux dignités les plus hautes : PSELLOS, *Chronographie*, I, 132.

– Michel VI Bringas, ZONARAS, p. 654 ; PSELLOS, *Chronographie*, II, p. 83.

– Isaac Comnène a promis des dignités pour ceux qui se joindraient à sa révolte et une fois vainqueur, a bien évidemment confirmé ses donations, SKYLITZÈS, p. 497.

– Constantin X Doukas, même pour les gens du vulgaire, augmenta les échelons des dignités, PSELLOS, *Chronographie*, II, 145.

– Romain IV Diogène : M. ATTALIATÈS, p. 104, précise que cette distribution fut réservée aux militaires.

– Nicéphore III Botaneiatès : M. ATTALIATÈS, p. 275.

– Alexis Comnène, *Alexiade*, I, pp. 113-114 ; ZONARAS, pp. 731-732. Il semble qu'Alexis ait réservé ses faveurs aux conjurés et à sa famille.

(19) PSELLOS, *Chronographie*, p. 83 «Michel fit les distributions de dignités avec plus de faste qu'il ne convenait, car il ne porta pas chaque bénéficiaire au grade immédiatement supérieur, mais il l'éleva et au grade qui dépassait celui-ci et à celui qui était encore au-dessus ...».

(20) MICHEL ATTALIATÈS, p. 275 : au temps de Nicéphore III, «quant à tout le Sénat qui se compte par myriades d'hommes, chaque membre fut jugé digne de grands honneurs qui lui faisaient franchir dans la hiérarchie jusqu'à quatre ou cinq échelons d'un coup». Cette information se situe dans un contexte de louanges dithyrambiques sur la générosité extraordinaire de Nicéphore III et comporte manifestement de l'exagération. Il s'agit de vérifier s'il y a eu réellement accélération des carrières par rapport aux règnes précédents.

d'un don, mais d'une récompense de son exploit, laisse entendre que dans bien d'autres cas, les dignités étaient données sans même la contrepartie de tels exploits (21).

Il nous reste à mesurer la vitesse de dévaluation des dignités, en essayant de dater les principales étapes de cette dévaluation. La difficulté est de différencier un avancement dû au mérite personnel, tel qu'il a toujours existé, d'un avancement dû à un affaiblissement de la valeur des dignités. Nous utiliserons deux méthodes. Nous étudierons d'abord le «cursus honorum» de quelques personnages pour lesquels notre critère de choix sera la connaissance d'un nombre suffisamment important de paliers de leur carrière et la précision de leur datation (22). Nous éliminerons les gens dont une parenté avec l'empereur a faussé le déroulement de la carrière.

D'autre part, nous choisirons quelques fonctions importantes de l'empire dont nous conservons des listes assez abondantes et bien datées. Parmi les fonctions militaires, nous en avons retenu deux concernant l'Orient – celle de duc d'Antioche et celle de stratège ou duc des Anatoliques – et deux concernant l'Occident – celle de domestique d'Occident et celle de stratège ou duc de Dyrrachion –. Parmi les fonctions civiles, nous avons essayé d'établir les listes des éparques, *ἐπὶ τῶν δεήσεων, ἐπὶ τοῦ κανικλείου*, logothètes du drome et des juges du velum ou de l'Hippodrome. En fait, les fonctions civiles ont en général des titulaires moins bien connus et moins précisément datables que les fonctions militaires. Ainsi, les listes des *ἐπὶ τοῦ κανικλείου* et des logothètes du drome apparaîtront fort incomplètes, mais nous ne pouvons établir de listes plus fournies pour d'autres fonctions civiles. Quant aux juges de velum ou de l'Hippodrome – nous considérons que les deux titres sont de même niveau – nous ne pouvons pas davantage établir de listes continues. En effet, la fonction de juge se présente rarement isolée mais associée avec

(21) ZONARAS, p. 684.

(22) Nous ne pourrons pas ainsi utiliser les carrières connues seulement par des sceaux, car leur datation n'est pas assez précise ; en revanche, nous utiliserons les sceaux comme source complémentaire, lorsque certains éléments de carrières sont datés par d'autres documents, la présence de dignités sur les sceaux permettant de les ranger chronologiquement selon l'ordre normalement croissant des dignités. En réalité, nous ne disposons pas de carrières bien connues qui s'étendent du règne de Constantin IX à celui d'Alexis I. En conséquence, dans certains cas, nous privilégierons des carrières assez brèves, mais exemplaires pour notre propos.

d'autres fonctions civiles importantes ; il est donc difficile de déterminer au titre de quelle fonction est octroyée la dignité portée par le fonctionnaire. Mais nous avons tout de même retenu la fonction de juge, parce que nous disposons de deux séries nombreuses de juges du velum ou de l'Hippodrome, bien datées, l'une du règne de Constantin IX, l'autre de celui d'Alexis Comnène, règnes qui forment précisément les limites chronologiques de notre étude.

Tableau des carrières

* indique une parenté impériale.

Empereur	Aaron [23]	Basile Tzirithon [24]	Michel Maurix [25]
Constantin IX	patrice vestès et gouverneur de la Médie (1048)	prôtospathaire *ἐπὶ τοῦ Χρυσοτριχλίνου*, kritès de l'Hippodrome (1045)	
	magistre et duc d'Édesse avant 1054		
Théodora, Michel VI, Isaac I	magistre et duc d'Ibérie (1055-56), proèdre et duc de Mésopotamie (1059) (*)		patrice et hypatos

(23) Pour les références concernant sa carrière, voir M. Lascaris, *Sceau de Radomir Aaron*, dans *Byzantinoslavica*, t. 3, 1931, pp. 404-412 et P. Lemerle, *Cinq études sur le XIe siècle byzantin* : Le testament d'Eustathe Boïlas, Paris, 1977, p. 41 et note 44 de la même page.

(24) Pour les références à sa carrière, voir Laurent, *L'administration*, sceau n° 1032.

(25) Toutes les références sont citées dans Seibt, *Bleisiegel*, sceau n° 58. Il faut ajouter que Michel Maurix fut curopalate sous Alexis I, et en conséquence, la ville d'Antioche dont il est le duc ne peut être la grande Antioche de Syrie qu'Alexis I n'a jamais contrôlée. Michel Maurix fut un de ces ducs de thème constitué autour d'une ville isolée pendant la période de désorganisation des grands thèmes due aux invasions. Il s'agirait dans ce cas d'Antioche du Méandre : Ahrweiler, *Administration*, p. 87.

Empereur	Aaron	Basile Tzirithon	Michel Maurix
Constantin X	encore en activité	patrice, anthypatos, kritès du velum et gérotrophe	vestès et stratège de Chio vestarque et catépan de Dyrrachion (1066)
Eudocie, Romain IV, Michel VII		prôtovestarque, kritès du velum et des Cibyrréotes	magistre, vestès et catépan
Nicéphore III			proèdre et duc des Bucellaires
Alexis I		prôtoproèdre et exisotès d'Occident (1082), prôtoproèdre et éparque avant 1089	curopalate et duc d'Antioche

Empereur	Nicolas Sklèros (26)	Nicéphore Botaneiatès (27)	Nicéphore Basilakios (28)
Constantin IX		vestarque et vestès	
Théodora, Michel VI, Isaac I	vestès et kritès des Bucellaires	magistre, magistre et duc d'Édesse	

(26) Seibt, *Skleroi*, pp. 93-97. L'auteur estime que Nicolas Sklèros a été ἐπὶ τῶν δεήσεων vers 1060, parce qu'il pense qu'il s'agit du Nicolas engagé dans un complot contre Constantin X ; mais P. Gautier a montré qu'il s'agit en réalité de Nicolas Cheilas ; cf. P. Gautier, *Un Chrysobulle de confirmation de Psellos*, dans *R.E.B.*, t. 34, 1976, p. 90, n. 4. Nicolas Sklèros fut donc un prédécesseur ou un successeur immédiat de Cheilas.

(27) Pour toutes les références, Zacos-Veglery, *Seals*, pp. 1464-1465 et sceaux du n° 2686 et n° 2690. Il faut remarquer que Nicéphore Botaneiatès, sébaste et préteur de l'Hellade n'est pas le futur empereur, mais un descendant (petit-fils ?), qui acquit cette dignité de sébaste parce que les Botaneiatès étaient liés par mariage à la famille des Comnènes (*Alexiade*, I, 76).

(28) Zacos-Veglery, *Seals*, p. 1469.

Empereur	Nicolas Sklèros	Nicéphore Botaneiatès	Nicéphore Basilakios
Constantin X	magistre et *ἐπὶ τῶν δεήσεων*	duc de Bulgarie duc de Thessalonique et proèdre (1062), duc de Paristrion	vestarque
Eudocie, Romain IV	proèdre (1070)	proèdre et duc d'Antioche (1067)	magistre et duc de Théodosioupolis (1071)
Michel VII	prôtoproèdre et grand skeuophylax des Blachernes	prôtoproèdre et duc de l'Hellade et du Péloponnèse, prôtoproèdre et duc du Boleros, Strymon, à partir de 1073, curopalate et duc des Anatoliques	proèdre et duc de Paphlagonie prôtoproèdre et duc de Dyrrachion (1078)
Alexis I	grand drongaire et curopalate (1084)		

Empereur	Michel Attaliatès (29)	Nicéphore Bryennios (30)	Alexis Comnène (31)	Léon Kephalas (32)
Constantin X, Eudocie, Romain IV	patrice (1069)	magistre et duc de tout l'Occident (1071)		

(29) P. Gautier, *La diataxis de Michel Attaliate*, dans *R.E.B.*, t. 39, 1981, pp. 15-16.

(30) P. Gautier, *Nicéphore Bryennios, Histoire*, C.F.H.B., Bruxelles, 1975, introduction, p. 16 à 20. L'attribution à Nicéphore Bryennios des sceaux lui donnant la dignité de prôtonobelissime est controversée : Seibt, *Bleisiegel*, n° 153, les attribue au mari d'Anne Comnène.

(31) Zacos-Veglery, *Seals*, pp. 1490-1496, sceaux n° 2703 à 2707 bis.

(32) *Lavra*, t. I, p. 243, 246, 258.

Empereur	Michel Attaliatès	Nicéphore Bryennios	Alexis Comnène	Léon Kephalas
Michel VII	anthypatos (1072-3) vestès, entre 1075 et 1079	duc de Bulgarie (1074-5) proèdre et duc de Dyrrachion (1077)	proèdre prôtoproèdre et grand domestique d'Occident	
Nicéphore III	magistre (1079) proèdre		nobelissime et domestique d'Occident (été 1078) sébaste et domestique d'Occident (été 1078)	?
Alexis I		curopalate prôtonobelissime		vestarque, primicier des Vestiarites (1082) magistre (1084) proèdre et catépan d'Abydos (1086)

Tableau des fonctions

Empereur	duc d'Antioche [33]	stratège ou duc des Anatoliques
Constantin IX	Romain Sklèros (*), magistre (1054) puis proèdre	
Théodora	Katakalon Kekaumenos magistre	
Michel VI	Michel Ouranos magistre	

(33) Laurent, *Les gouverneurs d'Antioche*, pp. 219-254.

Empereur	duc d'Antioche	stratège ou duc des Anatoliques
Isaac I		Michel Bourtzès magistre (34) Romain Sklèros (*) proèdre (35)
Constantin X	Nicéphoritzès, sébastophore Nicéphore Botaneiatès, proèdre (1067)	
Eudocie Romain IV	Pierre Libelisios, magistre	Nicéphore Antiochos, proèdre, stratège ou duc des Anatoliques (36)
Michel VII	Joseph Tarchaneiôtès, proèdre puis prôtoproèdre Isaac Comnène, prôtoproèdre	Constantin Doukas (*) prôtoproèdre (37) Nicéphore Botaneiatès, curopalate (38)
Nicéphore III	Philarète Brachamios, curopalate, prôtocuropalate (39), peut-être sébaste (40)	Nicéphore Mélissène, prôtoproèdre (41)
Alexis I		

(34) Ce sceau inédit m'avait été communiqué par le regretté G. Zacos. Michel Bourtzès est vestarque lors de la révolte de Isaac I Comnène en 1057 (cf. Skylitzès, p. 483) : sa promotion à la dignité de magistre et à la fonction de stratège des anatoliques est donc légèrement postérieure.

(35) Seibt, *Skleroi*, p. 82.

(36) P. Schreiner, *Die byzantinischen kleinchronisten*, t. I, chronique n° 4 & 3, CFHB, Vienne, 1975. Le texte ne dit pas expressément que Nicéphore Antiochos, victime de l'attaque des Turcs, était stratège ou duc des Anatoliques, c'est cependant fort vraisemblable.

(37) Seibt, *Bleisiegel*, n° 36.

(38) Zacos et Veglery, *Seals*, n° 2690 bis.

(39) V. Laurent, *Les sceaux byzantins du Médailler Vatican*, Vatican, 1962, n° 113.

(40) La seule mention connue de Philarète sébaste est donnée par Michel le Syrien, éd. Chabot, Paris, 1905-1910, rééd. 1963, p. 173. Elle est jugée douteuse par V. Laurent, *Les gouverneurs d'Antioche*. Notons cependant que Botaneiatès a donné le titre de sébaste à Alexis le domestique d'Occident ; il peut donc l'avoir donné à Philarète, lequel, comme duc d'Antioche, cumulait la charge de domestique d'Orient : cf. V. S. Šandrovskaja, sceau de l'Ermitage M. 9916, compte rendu dans *B.Z.*, t. 69, 1976, p. 662.

(41) V. Laurent, *Documents de sigillographie. La collection Orghidan*, Paris, 1952, sceau n° 196.

Empereur	duc d'Occident (42)	stratège ou duc de Dyrrachion
Constantin IX	Constantin Kabasilas patrice et duc d'Oc. (1042) Constantin Areianitès, magistre et archonte d'Oc. (1048-1050)	Michel, patrice (43)
Théodora, Michel VI, Isaac I		
Constantin X	Romain Sklèros, proèdre et domestique des Scholes d'Oc. (vers 1060) Nicéphore Batatzès, magistre vestès et duc d'Oc. (1060-65)	Michel Maurix, vestarque (1066) (44)
Eudocie et Romain IV	Nicéphore Bryennios, magistre et duc d'Occident (1071)	
Michel VII	Michel Saronitès, magistre et duc d'Oc. (1072) Alexis Comnène, prôtoproèdre et domestique d'Oc. (1077-78)	Nicéphore Bryennios, proèdre (45)
Nicéphore III	Alexis Comnène, protonobelissime, puis sébaste et grand domestique d'Oc.	Nicéphore Basilakios (46), prôtoproèdre Georges Monomachatos (47), prôtoproèdre (1081)
Alexis I	Grégoire Pakourianos, sébaste (1081-1086)	Georges Paléologue (*), sébaste (48)

(42) Cf. la liste des domestiques/ducs d'Occident établie dans J. C. CHEYNET : *Une nouvelle hypothèse à propos du domestique d'Occident cité sur une croix du Musée de Genève*, dans *Byzantinoslavica*, 1981, t. 42, pp. 197-202.

(43) SKYLITZÈS, pp. 424-425.

(44) Cf. *supra*, note 25.

(45) Cf. *supra*, note 30.

(46) Cf. *supra*, note 28.

(47) *Alexiade*, I, 57. La dignité portée par Monomachatos est donnée par le sceau de l'Ermitage M. 6118 : ŠANDROVSKAJA, *Pal. Sbornik*, t. 23, p. 36.

(48) *Alexiade*, I, p. 138. Sa dignité est attestée par le sceau publié dans SCHLUMBERGER, *Sigillographie*, p. 685, n° 5.

Empereur	duc d'Occident	stratège ou duc de Dyrrachion
	Adrien Comnène (*), sébaste (après 1086)	Jean Comnène (*), sébaste [49]

Empereur	éparque [50]	ἐπὶ τῶν δεήσεων
Constantin IX	Anastase, prôtospathaire [51], ἐπὶ τοῦ Χρυσοτριχλίνου (en 1042)	Nicolas, prôtospathaire [53] Jean, magistre [54]
Théodora, Michel VI, Isaac I		
Constantin X		Nicolas Sklèros, magistre [55]
Eudocie, Romain IV		
Michel VII	Épiphane Kamatèros, proèdre [52]	

(49) *Alexiade*, III, p. 148.

(50) Sur l'éparque, cf. R. GUILLAND, *L'éparque de la ville*, dans *Byzantinoslavica*, t. 41, 1980, pp. 17-32 et t. 42, 1981, pp. 186-195 et cf. GAUTIER, *Blachernes*, pp. 241-242. On enlèvera de la liste des éparques de P. GAUTIER, le prôtospathaire Pierre, éparque en 1084, comme on retirera p. 247, le spatharocandidat Basile de la liste des ἐπὶ τῶν δεήσεων. L'acte qui nous les fait connaître n'est pas du patriarche Eustrate, mais de Eustathe et donc de l'époque de Basile II. Sur ce point, cf. W. SEIBT, *Prosopographische Konzequenzen aus der Umdatierung von Grumel*, Regestes 933 (Patriarch Eustathios austelle von Eustratios), *J.O.B.*, t. 22, 1973, pp. 103-115. On remarquera combien les dignités de ces personnages auraient été peu en rapport avec celles que portaient leurs collègues s'ils avaient exercé leurs fonctions en 1084.

(51) LAURENT, *L'administration*, n° 1020.

(52) LAURENT, *L'administration*, n° 1028.

(53) PSELLOS, *M.B.*, t. 5, pp. 216-7.

(54) MANSI, *Sacrorum Conciliorum nova et amplissima collectio*, t. 19, col. 820, réed. Graz, 1960.

(55) Cf. *supra*, note 26.

Empereur	éparque	ἐπὶ τῶν δεήσεων
Nicéphore III		
Alexis I	Serge Hexamilitès, prôtoproèdre, dikaiophylax et éparque (avant 1082) (56) Michel Machetarios, ép. et vestarque (vers 1087) (57) Basile Tzirithôn, protoproèdre et éparque (avant 1089) (58) Jean Skylitzès – Thrakésios, proèdre et éparque (en 1090) (59) Michel Philokalès, prôtoproèdre, mystikos et ép. (60), puis prôtonobelissime	Constantin Iasitès, prôtoproèdre avant 1094 (61) Constantin Choirosphaktès, prôtoproèdre en 1088 (62) Jean Solomôn, prôtoproèdre (63) vers 1092 Jean Taronitès, prôtocuropalate (64) vers 1094

Empereur	ἐπὶ τοῦ χανικλείου	logothète du drome
Constantin IX	Jean, préposite, ἐπὶ τοῦ κοιτῶνος (1052) (65) Basile, vestarque (66)	Jean, vestarque (1055) (67)

(56) LAURENT, *L'administration*, n° 1031.
(57) *Ibidem.*, n° 1026.
(58) *Ibidem.*, n° 1032.
(59) GAUTIER, *Blachernes*, p. 241.
(60) LAURENT, *L'administration*, n° 1033 et GAUTIER, *Blachernes*, p. 217.
(61) LAURENT, *L'administration*, n° 253.
(62) *M.M.*, VI, p. 45.
(63) LAURENT, *L'administration*, n° 254.
(64) GAUTIER, *Blachernes*, p. 217.
(65) *Lavra*, I, pp. 189-190.
(66) SKYLITZÈS, p. 478, nomme Basile «ἐπὶ τοῦ χανικλείου», sans mention de dignité. D'autre part, Psellos, à une époque où il n'est lui-même que vestès (c'est-à-dire sous Constantin IX), écrit une lettre à un vestarque, ἐπὶ τοῦ χανικλείου, appelé Boïlas au cours de la lettre (PSELLOS, *M.B.*, t. 5, pp. 331-332). On peut donc confondre les deux personnages en un seul et connaître sa dignité.
(67) LAURENT, *L'administration*, n° 434.

Empereur	ἐπὶ τοῦ κανικλείου	logothète du drome
Théodora, Michel VI, Isaac		Nicolas Xylinitès, proèdre (71)
Constantin X, Eudocie, Romain IV, Michel VII, Nicéphore III		
Alexis I	Jean, prôtoproèdre (1082) (68) N., prôtoproèdre (1087) (69) Manuel Philokalès, prôtonobelissime (1094) (70)	Jean, prôtoproèdre (1086) (72) Andronic Sklèros, prôtonobelissime (1094) (73)

LISTES DE KRITAI DE L'HIPPODROME ET DU VELUM ET DE LEURS DIGNITÉS ATTENANTES

En 1045 (74)

Michel, *prôtospathaire, ἐπὶ τοῦ Χρυσοτρικλίνου* kritès du velum, notaire de l'*εἰδικοῦ λογοθέτου, ἐπὶ τοῦ κοιτῶνος ἐπὶ τῆς καταστάσεως*.

Basile, *prôtospathaire, ἐπὶ τοῦ Χρυσοτρικλίνου*, kritès de l'Hippodrome, notaire de l'*εἰδικοῦ λογοθέτου* et mystographe.

Romain Agallianos, kritès du velum, *patrice, anthypatos, vestès*, notaire de l'*εἰδικοῦ λογοθέτου*.

Jean, *prôtospathaire, ἐπὶ τοῦ Χρυσοτρικλίνου*, kritès de l'Hippodrome, notaire de l'*εἰδικοῦ λογοθέτου* et démarque *τῶν Πράσεων*.

Basile Tzirithôn, *prôtospathaire, ἐπὶ τοῦ Χρυσοτρικλίνον*, kritès de l'Hippodrome, notaire de l'*εἰδικοῦ λογοθέτου*.

Jean Kamatèros, *prôtospathaire*, kritès de l'Hippodrome, notaire de l'*εἰδικοῦ λογοθέτου*.

(68) Jean, asecretis, prôtoproèdre, signe de sa main «*διὰ χινναβάρεως*». Il est donc *ἐπὶ τοῦ κανικλείου*. M. GOUDAS, *Actes de Vatopedi*, dans *E.E.B.S.*, t. 4, 1926, p. 126.

(69) *M.M.*, VI, p. 26.

(70) GAUTIER, *Blachernes*, p. 217.

(71) LAURENT, *L'administration*, n° 435.

(72) *Lavra*, I, p. 258.

(73) GAUTIER, *Blachernes*, p. 217.

(74) *M.M.*, V, p. 1 et 2.

En 1088 (75)

Basile Gorgonitès, *prôtovestarque*, kritès, grand chartulaire *τῶν οἰκειακῶν*.
Basile Kamatèros, *magistre*, kritès du velum.
Léon Hexamilitès, *magistre*, kritès du velum et grand chartulaire *τοῦ γενικοῦ*.
Épiphane Hexamilitès, *magistre*, kritès du velum et notaire de la sacelle.
Nicolas Beriôtès, magistre, kritès du velum, notaire de la sacelle.
Georges Promoundènos, *magistre*, kritès du velum et *ἐπὶ τῆς βασιλικῆς σακέλλης*.
Léon Karamallos, *magistre*, kritès du velum et grand chartulaire *τοῦ γενικοῦ*.

Cette double liste nous permet de dire avec certitude que la dignité qui accompagne normalement la fonction de juge du velum ou de l'Hippodrome est, sous Constantin IX, celle de prôtospathaire et sous Alexis I, vers 1088, celle de magistre.

Avant d'établir, d'après les tableaux précédents, la mesure de l'affaiblissement de la valeur des dignités, il nous faut étudier le système de la roga liée à ces dignités et comment les nouvelles dignités seront intercalées entre les anciennes – sans pour autant tenter de reconstituer des listes de taktika pour le XIe siècle, travail qui dépasserait de beaucoup le cadre de cette étude. Nous nous appuyons sur l'étude de P. Lemerle (76), qui, à travers l'exemple du prôtospatharaton, montre la stabilité de la roga d'une dignité, depuis le règne de Léon VI jusqu'à celui de Michel VII. Nous reprenons également l'hypothèse établie par Hélène Ahrweiler, à propos de la liste des rogai données par Michel VII à Robert Guiscard en 1074 (77). Il y aurait eu doublement de la roga entre chaque échelon de la liste primitive des dignités et la hiérachie des rogai exprimées en livres se présente de la façon suivante :

- le curopalate touche 32 livres,
- le magistre touche 16 livres,
- l'anthypatos touche 8 livres,

(75) E. VRANOUSSI, *Βυζαντινὰ ἔγγραφα τῆς μονῆς τῆς Πάτμου, Α' Αὐτοκρατορικά*, Athènes, 1981, p. 338, 339, 340, 345, 346.

(76) LEMERLE, *La roga*, p. 95.

(77) LEMERLE, *La roga*, p. 94. Pour l'étude de ce chrysobulle en faveur de Robert Guiscard, voir aussi Hélène ANTONIADES-BIBICOU, *Une page d'histoire diplomatique de Byzance au XIe siècle : Michel VII Doukas, Robert Guiscard et la pension des dignitaires*, *Byzantion*, t. 29-30, 1959-1960, pp. 43-75.

- le patrice touche 4 livres,
- l'hypatos touche 2 livres,
- le prôtospathaire touche 1 livre,
- le spatharocandidat, une demi-livre.

La date de la mise en place de cette hiérarchie primitive fait difficulté. Elle serait antérieure au taktikon conservé par le manuscrit de l'Escurial, puisque la dignité de vestès, présente dans le taktikon, est absente de la liste ci-dessus. Elle correspondrait donc à une situation contemporaine de la liste du Clétorologe de Philothée, ou du taktikon édité par Ouspensky. En ce cas reste un problème, qui semble insoluble : comment justifier l'introduction, dans cette liste primitive, de la dignité d'hypatos, réapparue seulement sous Michel IV ([78]), entre le prôtospathaire et le patrice, avec une roga de deux livres, qui est bien le double de la roga attachée à la dignité précédente, et la moitié de la suivante. Dans la hiérarchie primitive, supposée de la première moitié du xe siècle, il aurait dû y avoir un doublement entre le prôtospathaire et le patrice ([79]).

Cependant, nous acceptons l'hypothèse d'Hélène Ahrweiler, car elle est la seule à pouvoir justifier la somme de 200 livres de rogai accordées à Robert Guiscard. Nous devons maintenant étudier comment de nouvelles dignités, attribuables aux hommes barbus, sont apparues au cours du xie siècle, et comment elles ont pu s'intercaler dans l'échelle des rogai existantes. Trois d'entre elles sont mentionnées dans le chrysobulle de 1074, et Hélène Ahrweiler leur a supposé associées les rogai suivantes :

- le proèdre touche 28 livres ([80]),

(78) Oikonomidès, *Listes de préséance*, p. 296. Cette dignité existait bien au xe siècle, mais elle était alors inférieure au prôtospatharaton.

(79) Pour les eunuques au xe siècle, il existait toutefois la dignité intermédiaire de préposite : cf. Oikonomidès, *Listes de préséance*, p. 292.

(80) La roga accordée au titre de proèdre semble élevée, car elle rompt la relative régularité des écarts de rogai des différentes dignités : 12 livres la séparent du magistraton et 4 seulement du kouropalaton. Sur le proèdre et le prôtoproèdre, cf. l'étude de Ch. Diehl, *La signification du titre de proèdre à Byzance*, dans *Mélanges G. Schlumberger*, I, Paris, 1924, pp. 105-107. Le premier proèdre non eunuque est sans doute Théodose Monomaque : Skylitzes, p. 481, nommé sans doute par son cousin germain l'empereur Constantin IX. Puis, sont attestés sous Michel VI, Constantin Leichoudès et Théodore Alôpos : Skylitzes, p. 496.

– le vestarque touche 14 livres ([81]),
– le vestès ([82]) touche 12 livres.

On note l'absence, dans cette distribution, des titres de prôtoproèdre et prôtonobelissime.

L'existence du premier titre avant 1074 est attestée ([83]), en revanche, celle du prôtonobelissime n'est pas assurée ([84]).

(81) Il semble que les premiers vestarques non eunuques soient attestés sous Constantin IX. On peut penser qu'Eustathios, eidikos, vestarque en 1045 (*M.M.*, V, p. 1) est encore eunuque. Mais Michel Dokeianos, vestarque, tué à la bataille d'Andrinople en 1050 face aux Petchenègues, ne l'était sûrement pas (MICHEL ATTALIATES, p. 34). Toutefois, un doute subsiste quant à la titulature de Dokeianos, car SKYLITZÈS, p. 470, le fait mourir avec le titre de patrice. Or Skylitzès est en général bien informé.

(82) Le vestès est déjà cité dans le taktikon de l'Escurial, OIKONOMIDES, *Listes de préséance*, p. 263.

(83) La première mention sûre d'un titulaire de cette dignité est Manuel Comnène, prôtoproèdre en 1070 quand Romain IV le fit curopalate : M. ATTALIATES, p. 138. Les sceaux de prôtoproèdres, que leurs éditeurs ont placés avant cette date, sont attribuables à des personnages plus tardifs : ainsi, le Constantin Diogène, prôtoproèdre et catépan de Thessalonique (SCHLUMBERGER, *Sigillographie*, p. 104, n° 5), serait l'aîné des fils de Romain IV tué devant Antioche en 1074 – si toutefois la lecture prôtoproèdre est bien exacte. Autre exemple d'une attribution à corriger : Jean Xiphilin, prôtoproèdre et juge (LAURENT, *L'administration*, sceau n° 876), est en fait le neveu du patriarche homonyme, comme le fait remarquer W. SEIBT, *Ibidem*, note sur le même sceau 876. LAURENT, *Les gouverneurs d'Antioche*, p. 240, attribue à Nicétas, frère de Michel IV, duc d'Antioche, la dignité de prôtoproèdre, sur la foi d'un sceau de la même collection Orghidan n° 198 que lui-même avait édité. Ce titre, exceptionnel, pourrait s'expliquer par la parenté avec l'empereur. En fait, rien ne prouve que Nicétas ait été prôtoproèdre, car le sceau est en mauvais état et porte ... *EΔPW*, que V. Laurent transcrit (*πρωτοπρο*) *έδρῳ*, mais compte tenu du nombre de lettres manquantes, le mot se lirait plus vraisemblablement *ΠPOEΔPW*.

(84) La première mention en est de 1067 : J. et P. ZEPOS, *Jus graecoromanum*, Athènes, 1931, t. I, p. 279, n. 1 : Théodore Dalassène prôtonobelissime, remet un hypomnèma à Eudocie, épouse de Constantin Doukas. Cette mention nous semble pourtant sujette à caution. Le même Théodore Dalassène, quatre ans auparavant, alors duc de Thessalonique, ne portait que la dignité de proèdre. Il est difficile d'admettre qu'en tout juste quatre ans, il ait pu recevoir les dignités successives de prôtoproèdre (encore trés rare), de curopalate, de prôtocuropalate, si cette dignité existait, et de nobelissime. On pourrait alléguer une faveur exceptionnelle de la part de l'impératrice, mais on ne voit pas pour quelle raison, même si par Anne Dalassène, on peut supposer que Théodore se rattache au clan des Comnènes, déjà en faveur. Il faut tout de même rappeler que Romain IV,

Faut-il déduire de l'absence du prôtoproedraton qu'il ne s'agit pas d'une dignité nouvelle par rapport à celle de proèdre avec une roga différente [85] ? Cela semble difficile à croire, car jamais dans les carrières de ceux qui ont porté de tels titres, il n'y a confusion entre la dignité et l'échelon supérieur marqué par prôto-. Au XIIe siècle, il y a confusion entre le sébaste et le pansébaste, mais le prôtosébaste est hiérarchiquement supérieur au simple sébaste. Rappelons, pour une période plus ancienne, que le prôtospatharat est bien distinct du spatharat et donne droit à une roga supérieure [86]. La raison pour laquelle Michel VII ne propose pas de telles dignités à Guiscard est que l'une – le prôtonobelissimaton – n'existe pas encore, et que l'autre – le prôtoproèdraton – est d'usage récent et n'offre point l'attrait de dignités plus anciennes. Nous admettrons donc que le préfixe prôto-signifiait un nouvel échelon de la hiérarchie. Cette hiérarchie est complétée, à des dates que nous essayerons de préciser [87] avec les dignités de dishypatos [88], illoustrios [89],

voulant marquer son extrême amitié envers Manuel Comnène le fils d'Anne Dalassène, l'avait nommé «seulement» curopalate, dignité inférieure à celle de nobelissime : cf. *supra*, n. 83. Il faut donc plutôt admettre que le titre de prôto-nobelissime, porté par Théodore Dalassène, lui aura été attribué au moins dix ans plus tard. Il ne semble pas en effet qu'on puisse attester ce titre avant le règne de Nicéphore III.

(85) Oikonomides, *L'évolution*, p. 126.

(86) Cf. *infra*, note 95.

(87) Toutefois, pour un certain nombre de ces dignités intermédiaires, nous n'avons qu'un petit nombre d'attestations bien datées ; en conséquence, la date de la première mention peut être éloignée de plusieurs années de la date réelle de la création. L'attribution à un empereur précis est dans ce cas impossible.

(88) La dignité est portée pour la première fois par un juge du velum et de Thessalonique, Léon, nettement avant 1078 (cf. J. Lefort, *Actes de l'Athos, Esphigmenou*, Paris, 1973, p. 52) et postérieurement à 1056 où il n'est encore qu'hypatos, juge de l'Hippodrome, du Boleros, Strymon et Thessalonique (Oikonomides, *Archives de l'Athos, IV, Actes de Dionysiou*, Paris, 1968, n° 1, pp. 115-116). Il acquit donc ce titre entre 1060 et 1070. Cette dignité est inférieure à celle de patrice : voir les commentaires sur ce point dans *Lavra*, I, p. 221 et 222.

(89) On rencontre quelques illoustrioi sur des sceaux. Par exemple, Laurent, *L'administration*, n° 217, n° 875. S'il s'agit bien d'une dignité, et non d'un simple qualificatif, le premier titulaire pourrait être Jean Xiphilin le futur patriarche, quand il fut nommé skeuophylax en 1047 : Jean Xiphilin, illoustrios, kritès de l'Hippodrome, d'après la novelle de Constantin IX (éd. P. Lagarde, Gottingen, 1882, p. 198). Dans ce cas, illoustrios semble être un qualificatif. Mais le sceau de Jean Xiphilin cité ci-dessus, n° 875 le mentionne comme illoustrios *et* kritès, ce

prôtovestès (90), prôtovestarque (91), et surtout celle de sébaste (92), qui toutes viennent s'intercaler à des échelons inférieurs à ceux existants. Alexis I crée pour son frère Isaac la première dignité dépassant la hiérarchie traditionnelle avec le titre de sébastocrator en 1081. Sous son règne probablement apparaît la dignité très secondaire de prôtoanthypatos (93).

Dans une première période donc, les empereurs multiplièrent les dignités intermédiaires jusqu'à celle de magistre ; ensuite, surtout à partir de Nicéphore III, ils fragmentèrent les échelons supérieurs jusqu'au titre de césar. Donc, dans les premières années du règne d'Alexis I, le tableau hiérarchique peut s'établir ainsi :

═══ dignité primitive,
——— « » mentionnée dans le chrysobulle de Guiscard.

- sébastocrator
- césar
- sébaste
- prôtonobelissime
- nobelissime
- prôtocuropalate
- curopalate, avec une roga de 32 livres (94)
- prôtoproèdre avec une roga de 30 l.

qui indique dans ce cas une dignité. Mais il n'est pas sûr qu'on puisse lui attribuer ce sceau : ce peut être un sceau de son neveu homonyme. Si Jean Xiphilin, en 1047, portait bien la dignité d'illoustrios, il ne peut s'agir d'une dignité trop modeste, puisque cet homme jouissait de la faveur impériale. Peut-être pourrait-on situer cette dignité entre celles de patrice et d'anthypatos ?

(90) Basile Malesès était prôtovestès en 1071 lorsqu'il fut pris à Mantzikert : MICHEL ATTALIATES, p. 167.

(91) Christophore L ... en 1978 : J. LEFORT, *Archives de l'Athos Esphigmenou*, Paris, 1973, pp. 52-54.

(92) Pour la date de création, voir OIKONOMIDES, *L'évolution*, p. 126.

(93) La dignité fut rare et de brève durée ; la première mention date du règne d'Alexis I : Georges Machètarios, notaire impérial en 1082 : TAFEL-THOMAS, *Urkunden zur älteren Handels- und Staatsgeschichte der Republik Venedig*, I-III, Vienne, 1856-57, p. 121.

(94) Nous ne proposons pas d'hypothèses pour les rogai supérieures à celle de curopalate : si l'on supposait un doublement, il faudrait accorder 64 l. au nobelissime, 128 au césar. Les sommes sont si importantes qu'on hésite à les proposer. Dans le cas où elles seraient effectives, on comprend que les empereurs aient souvent laissé ces dignités sans titulaire.

- proèdre avec une roga de 28 l.
- magistre avec une roga de 16 l.
- prôtovestarque avec une roga de 15 l.
- vestarque avec une roga de 14 l.
- prôtovestès, avec une roga de 13 l.
- vestès avec une roge de 12 l.
- prôtoanthypatos avec une roga de 10 l.
- anthypatos avec une roga de 8 l.
- ? illoustrios avec une roga de 6 l.
- patrice avec une roga de 4 l.
- dishypatos avec une roga de 3 l.
- hypatos avec une roga de 2 l.
- prôtospathaire avec une roga de 1 l.
- spatharocandidat avec une roga de 1/2 l.

Si les dignités sont bien attestées, il faut répéter que les chiffres proposés sont seulement des hypothèses ; mais cette liste permet de montrer que de spatharocandidat jusqu'à magistre, on a désormais toute une série de dignités qui permettent un avancement spectaculaire mais très progressif en ce qui concerne la roga. On ne peut tirer de conclusion de l'écart important entre le magistre et le proèdre, vu le caractère hypothétique des rogai.

Une telle suite d'échelons très progressifs ne se retrouve, semble-t-il, qu'à l'époque du Clétorologe de Philothée pour les dignités situées entre mandatôr et prôtospathaire. Si l'on admet la proportionnalité de la roga avec le prix payé pour l'achat d'une dignité d'après le texte de Constantin VII (95), on obtiendrait une roga de $12/12^{es}$ pour un prôtospathaire, $6/12^{es}$ pour un spatharo-candidat, $5/12^{es}$ pour un spathaire, $4/12^{es}$ pour un stratôr, $3/12^{es}$ pour un candidat, $2/12^{es}$ pour un mandatôr. Désormais le titre de magistre, au début du règne d'Alexis I, tient pour peu de temps le rôle, détenu jadis par le prôtospathaire, de charnière entre les dignités modestes et les dignités élevées.

Lorsqu'on observe les tableaux établis plus haut, des fonctions et dignités, depuis le règne de Constantin IX jusqu'à celui d'Alexis I, on constate tout d'abord que les militaires ne semblent pas avoir été défavorisés par rapport à leurs collègues civils, même sous le règne d'empereurs jugés a priori hostiles aux militaires comme Michel VII.

(95) *De Cerimoniis*, I, pp. 692-694.

D'autre part, s'agissant des militaires, on constate que jusqu'au règne de Michel VII inclus, les chefs exerçant en Orient obtiennent des dignités supérieures à celles de leurs collègues d'Occident et ont prééminence sur eux. Il faut attendre le règne d'Alexis I pour voir cette situation cesser, parce qu'il n'y a plus de commandements en Orient. Ces impressions, pour être confirmées, devraient s'appuyer sur une étude systématique de tous les postes importants de l'empire et pas seulement sur l'échantillonnage proposé ; mais ce n'est pas le propos de cette étude.

On constate que jusqu'au règne de Michel VII inclus, la dévaluation des dignités reste modérée, puisque la nouvelle limite des dignités accordées à ceux qui remplissent des emplois importants est celle de prôtoproèdre, laquelle ne donne pas droit à une roga double de celle de magistre – puisqu'il aurait fallu atteindre le niveau de curopalate – dignité qui n'est encore distribuée qu'exceptionnellement. Or, la valeur de la monnaie byzantine a baissé de moitié au cours du règne de Michel VII, par rapport à sa valeur au début du règne de Constantin IX. Dans ces conditions, on peut estimer que les hauts fonctionnaires byzantins ont tout juste maintenu leur «pouvoir d'achat»mesuré en or, et, à l'extrême fin du règne de Michel VII où sont mises en circulation des monnaies encore plus dévaluées (96), on peut même dire qu'ils n'ont pu maintenir ce pouvoir d'achat. Cette situation explique les jugements portés sur la ladrerie de Michel VII (97) et la nécessité pour son successeur de se montrer généreux. De fait, les carrières sous Nicéphore III se sont accélérées vivement, comme le montrent à des niveaux d'importance différente les cursus d'Alexis Comnène et de Michel Attaliatès. Cette accélération se poursuit sous le règne d'Alexis, au point qu'au moment du synode des Blachernes, la dignité supérieure pour les fonctionnaires est celle de prôtonobelissime quand ils ne sont pas membres de la famille impériale.

Théoriquement, le passage du prôtoproédraton au prôtonobelissimaton implique plus qu'un nouveau doublement de la roga correspondante. Dans ce cas, compte tenu d'une nouvelle diminution de la

(96) Pour toutes les références concernant la composition et la valeur de la monnaie byzantine, cf. *supra*, note 13.

(97) MICHEL ATTALIATES, pp. 210-211. Cette situation explique aussi que le trésor impérial à la fin du règne de Michel VII était loin d'être vide : *idem*., p. 274.

valeur de la monnaie d'or, de moitié par rapport au règne de Michel VII, on supposerait une légère augmentation du pouvoir d'achat. Cette augmentation de la valeur réelle théorique de la roga serait encore beaucoup plus forte pour le juge de l'Hippodrome qui, passant de prôtospathaire à magistre, entre Constantin IX et Alexis I, aurait ainsi reçu une roga multipliée par 16. En réalité, nous savons que depuis le règne de Nicéphore III, l'équilibre des finances de l'État byzantin est rompu, aussi bien par une diminution des recettes, due aux invasions en Orient comme en Occident, que par une croissance des dépenses, due plutôt à la multiplication du nombre des bénéficiaires qu'à l'augmentation de la valeur réelle des rogai.

A partir de l'époque de Nicéphore Botaneiatès, le paiement des rogai n'est plus assuré. En effet, comme le dit Nicéphore Bryennios, avec les distributions abondantes de dignités et d'offices par Botaneiatès, les dépenses atteignent plusieurs fois le revenu. Au bout de peu de temps, l'argent manqua, le nomisma fut dévalué, et les dôreai attachées à ces dignités et offices furent supprimées (98) – c'est-à-dire que leur paiement fut suspendu, mais la valeur théorique de la roga ne fut probablement pas modifiée.

Nous voyons ainsi les liens qui s'établissent entre l'affaiblissement de la valeur des dignités et la dévaluation monétaire, comment l'accélération du premier de ces phénomènes est simultanée avec le second. Il ne faut donc pas voir seulement dans cette dévaluation des dignités une conséquence du goût immodéré des Byzantins pour les titres et de la démagogie impériale, favorisée par les nombreuses accessions au trône d'empereurs peu sûrs de leur légitimité. Il s'agit bien d'un phénomène économique, d'une lutte des hauts personnages de l'empire, pour maintenir et si possible améliorer leurs revenus, en dépit de la dévaluation de la monnaie d'or dans laquelle ils étaient payés. La multiplication des échelons dans l'échelle des dignités s'explique de la même façon, elle permet de corriger avec davantage de précision la dévaluation des rogai, sans pour autant créer de trop grands écarts entre chaque échelon, comme à l'époque où entre deux échelons la roga doublait.

Sur le plan économique, l'État byzantin n'a sans doute pu éviter une augmentation des dépenses de rogai en valeur réelle pour le

(98) N. Bryennios, éd. P. Gautier, p. 257, 259.

paiement de ses dignitaires ; en revanche, on peut imaginer que ceux qui avaient une roga du fait d'un placement d'État ont été lesés, car ils ont payé en une monnaie plus forte que celle dans laquelle ils ont touché des revenus nominalement fixes ([99]).

Parmi ceux qui avaient utilisé la roga comme rente d'État pour placer leur fortune mobilière au cours du XIe siècle figuraient sans doute de nombreux marchands, artisans. A partir du règne de Nicéphore III et d'Alexis Comnène, ils ont été atteints dans leur puissance économique. A cette diminution de la puissance économique – et peut-être facilitée par elle – s'est ajoutée la marginalisation de cette catégorie par la législation d'Alexis Comnène ([100]).

Enfin, on pourra remarquer qu'après le siècle de stabilité de l'époque des Comnènes on assiste de nouveau à la fin du XIIe siècle, à une période de troubles monétaires, et que précisément, on entre à nouveau dans une période de dévaluation des dignités, en particulier du titre de sébaste : celui-ci, jusque-là réservé à la famille impériale, se trouve attribué à de bien modestes fonctionnaires ([101]).

Ces troubles monétaires ne concernent pas tant l'hyperpère, la monnaie byzantine qui sert aux transactions internationales, que le trachy. Peut-être faudrait-il discerner là un indice du paiement des rogai du XIIe siècle en trachy ? Cette pratique pourrait remonter précisément à la réforme monétaire d'Alexis I en 1090-1091 ([102]).

Jean-Claude CHEYNET.

(99) Le mécontentement provoqué par ces paiements en monnaie dévaluée est suggéré par le texte de ZONARAS, p. 738, qui indique qu'Alexis I exigeait des monnaies fortes en paiement des impôts, mais assurait les dépenses de l'État en monnaie dévaluée, notamment les rogai. Quand Alexis I a voulu honorer l'empereur d'Allemagne en lui accordant des rogai, il précise que le paiement se fait en monnaie du temps de Romain (IV) : *Alexiade*, I, p. 134.

(100) P. LEMERLE, *Cinq études sur le XIe siècle byzantin*, Paris, 1977 : Byzance au tournant de son destin, pp. 309-310.

(101) Par exemple, en 1203, portent le titre de sébaste :
- Constantin Schoinâs, notaire impérial du bureau de la mer ;
- Jean Sgouros, notaire impérial du bureau de la mer ;
- Andronic Splèniarès, notaire impérial du bureau de la mer ;
- Constantin Radènos, parathalassitès.

Toutes références : *M.M.*, t. VI, p. 124.

(102) Cette dernière hypothèse nous a été suggérée par Cécile MORRISSON.

ANOTHER UNEDITED HOMILY OF PS. CHRYSOSTOM ON THE BIRTH OF JOHN THE BAPTIST (BHG 847i)

Introduction

In a previous article containing the *editio princeps* of a homily of ps. Chrysostom on the Birth of John the Baptist (BHG 843k), we demonstrated that this homily, together with others – in particular a sermon of Leontius, presbyter of Constantinople – had formed the source of a later compilation, BHG 848. Given the large number of manuscripts in which it is transmitted, this latter text was apparently a favourite reading on the feast of the Baptist's birth (1). On that former occasion our intention was primarily to show how these homilies were interwoven ; here we shall consider whether a second homily should perhaps be attributed to the author of BHG 843k.

In five of the six manuscripts which contain BHG 843k, the text is followed by another homily on the birth of John the Baptist, namely *Ἐπέστη σήμερον ἡ τῶν χρεωστουμένων ἀπαίτησις* (BHG 847i, CPG 4913). Both texts have exactly the same title : *εἰς τὸ γενέθλιον τοῦ ἁγίου Ἰωάννου τοῦ προδρόμου καὶ βαπτιστοῦ*, and in the oldest manuscript (*Florentinus Laur.*, LXX 26, s. XII) we find in addition after the title of the first homily *λόγος α΄*, and after the second, *λόγος β΄*. We are consequently entitled to wonder whether BHG 847i is the sequel to BHG 843k, the more so since at the end of BHG 843k the homilist envisages a sequel to his homily, and because at the beginning of BHG 847i there is talk of settling a debt. By way of answering this question we shall give first the text of BHG 847i with a translation, and follow this by a consideration of its relationship with BHG 843k.

(1) C. Datema, *An unedited homily of ps. Chrysostom on the Birth of John the Baptist (BHG 843k)*, in *Byzantion*, LII, 1982, 72-82.

EDITIO PRINCEPS OF BHG 847i

In the constitution of the text the following manuscripts have been used (2):

F *Florentinus Laurentianus*, LXX 26, m. s. XII, ff. 12-15^{v} (3).
H *Hierosolymitanus S. Sepulcri*, 134, chart. a. 1582, ff. 385^{v}-389 (4).
O *Oxoniensis Bodl. Auctarium, T.* 3.4., chart. s. XVI, ff. 261^{v} (265^{v})-264 (268) (5).
V *Vaticanus Ottobonianus gr.*, 409, chart. a. 1626, ff. 350^{v}-358^{v} (6).

These four manuscripts exhibit such close agreement that they must derive from a common model, to which F stands closest. A number of common errors in H and V leads one to assume that both these manuscripts descend from a common, intermediary exemplar (7), unless V is a copy of H. The small differences between H and V do not stand in the way of this supposition (8). In the constitution of the text, we have mostly followed F.

(2) Cod. *Hieros. S. Sepulcri*, 135, chart. s. XIV, has not been taken into account because the folios of this manuscript which contain our homily have become disordered and our text as a consequence has been only partly transmitted : f. 130^{r-v}, BHG 847i, 1-64 (*οὐδὲν*) ; ff. 131-133 a part of Antipater of Bostra's homily on John the Baptist, *PG*, 85, 1765, 24 (*παιδὸς τὰ σκιρτήματα*) – the end ; f. 134 blank ; f. 135^{r} the end of BHG 847i (from 149 *μέσος*) ; f. 135^{r-v} the beginning of Antipater's homily ; f. 136-137^{r} blank ; f. 137^{v} Chrysostom on Peter and Paul (Cf. Ehrhard III, 276).

(3) This is a small codex of 38 folios containing seven texts on John the Baptist ; cf. EHRHARD, III, 896-897.

(4) Together with *Hier. S. Sepulcri*, 133 this manuscript forms a "nicht-menologische Sammlung" ; cf. EHRHARD III, 867-868.

(5) This manuscript contains a collection of homilies of (ps.) Chrysostom ; cf. M. AUBINEAU, *Codices Chrysostomici Graeci, I Brittaniae et Hiberniae*, Paris, 1968, pp. 165-167.

(6) This manuscript contains a non-menological collection of homilies ; cf. EHRHARD III, 774. Dr. Sever J. Voicu kindly collated this manuscript for me, and at the same time made several useful suggestions.

(7) Cf. 19, 23, 25, 63, 83, 116, 144, 160 and 163.

(8) Cf. 9, 39, 63 and 174.

Τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Ἰωάννου
ἀρχιεπισκόπου Κωνσταντινουπόλεως
τοῦ Χρυσοστόμου
εἰς τὸ γενέθλιον τοῦ ἁγίου Ἰωάννου
τοῦ προδρόμου καὶ βαπτιστοῦ.

1. *Ἐπέστη σήμερον ἡ τῶν χρεωστουμένων ἀπαίτησις, πάρεστιν ἡ μεθοδεύουσα ἡμέρα ἡμᾶς τὸ ὄφλημα, ἐπίκειται ἡ ἐμπρόθεσμος τῶν δανεισθέντων ὀξύτης· δεδανείσμεθα γὰρ ὡς ἀληθῶς καὶ τὸν παρόντα καιρὸν καὶ τὸ λεῖπον τοῖς λόγοις. Τί δὲ λέγω τὸ λεῖπον, ὅπου καὶ ἀποδιδόμενον αὔξει τὸ χρέος καὶ πληρούμενον ἑτέραν ἡμῖν ἀρχὴν ὀφλήματος ἀπεργάζεται. Τοιοῦτοι γὰρ οἱ εἰς τὸν ἅγιον Ἰωάννην τὸν βαπτιστὴν γινόμενοι λόγοι· φιλονεικοῦντες μὲν ἀποδιδόναι τὸ χρέος, ὑποπίπτοντες δὲ ἀεὶ τῷ ὀφλήματι.*

2. *Τί γὰρ ἔστιν εἰπεῖν ἐπὶ τῷ μεγέθει τῶν τοῦ δικαίου πραγμάτων ἢ ἐπὶ τῇ τοσαύτῃ τῶν κατορθωμάτων λαμπρότητι; Ἢ μόνον τάχα ἐκείνῃ χρήσασθαι δίκαιον τῇ φωνῇ· «*Ἀμὴν λέγω ὑμῖν, οὐκ ἐγήγερται ἐν γεννητοῖς γυναικῶν μείζων Ἰωάννου τοῦ βαπτιστοῦ.*»*
Αὕτη γὰρ ἀξία τῶν ἐγκωμίων ἡ μνήμη,
αὕτη τῆς ὀφειλομένης τιμῆς ἡ ἀλήθεια·
δεσπότης γάρ ἐστιν ὁ καὶ λέγων ἀψευδῶς καὶ ἐπαινῶν ἐπαξίως.

3. Οὐκ ἐγήγερται *φησιν*, ἐν γεννητοῖς γυναικῶν μείζων Ἰωάννου τοῦ βαπτιστοῦ.
Οὐδεὶς γὰρ ἐν γεννητοῖς *τῶν δικαίων οὕτως* ἐγήγερται· *Ἱερεμίας ὁ προφήτης* ἐκ μήτρας *ἡγίασται, ἀλλὰ Ἰωάννης ὁ βαπτιστὴς καὶ τούτου πλέον τετίμηται.*
Ἀλλὰ καὶ αὐτοῦ τοῦ ἁγίου πνεύματος πληροῦται κυοφορούμενος· πνεύματος *γάρ φησιν,* ἁγίου πλησθήσεται ἐκ κοιλίας μητρὸς αὐτοῦ. *Διὸ καὶ ἔνδον τῆς γαστρὸς σκιρτήσας εὐαγγελίζεται καὶ τικτόμενος τὴν ἐπὶ τῷ πατρὶ εὐθὺς θεραπείαν ἐργάζεται.*

4. *Ἀμέλει* πάντες *φησιν,* οἱ ἀκούσαντες ἔλεγον· τί ἄρα τὸ παιδίον τοῦτο ἔσται;

16-17 *Mt.*, 11, 11. 21-22 *Ibid.* 24 *Ier.*, 1, 5. 27 *Luc.*, 1, 15. 30-31 *Luc.*, 1, 66.

9 τὸ[1]] τὸν F^{ac} HO. 19 αὕτη] αὕτης HV. 23 οὕτω HV. 24 ἀλλ' V. 26 κυοφορούμεν HV. 28 τικτόμενος] -κ- *sup. l. add.* V.

Our saintly father John Chrysostom,
archbishop of Constantinople,
on the birth of Saint John,
the Precursor and Baptist (9).

1. There is upon us today the demand of (returning) what we owe ; there is present the day which will exact from us our debt ; there hangs (over us) the sting (of repaying) within the appointed time what was borrowed. For we have truly borrowed both the present opportunity and the words which are wanting. But why do I speak of the words which are wanting, when the debt increases even while being repaid, and when it is paid in full occasions the beginning of a new debt for us. For such are words which concern Saint John the Baptist : they strive to repay what they owe, but still fall incessantly into debt.

2. What can one say of the magnitude of the deeds of the just man or of the great brilliance of his achievements ? One can perhaps only use these words rightly : *Truly, I say to you, among those born of women there has risen no one greater than John the Baptist*. This is a commemoration worthy of songs of praise ; this is the truth of the honour which is owed him. For the one who speaks no falsehood and praises according to merit is the Master.

3. "*Among those born of women*", he says, "*there has risen no one greater than John the Baptist*". No one *among those born* of the just *has risen* in this way. Jeremiah the prophet was hallowed from the womb, but John the Baptist is honoured more than even he. Moreover, he was filled with the Holy Spirit himself while he was still being carried in the womb. For it says : *He will be filled with the Holy Spirit from his mother's womb*. This is why even within the womb he leapt for joy as he announced the good news, and, on being born, immediately cured his father.

4. And, indeed, *all who heard this*, it says, asked : "*What, then, will this child be ?*". Because they were puzzled seeing the Baptist working miracles before his time, and they were amazed at the

(9) The translation was made by my colleague Pauline Allen.

Ἀδημονοῦσι γὰρ θαυματουργοῦντα τὸν βαπτιστὴν πρὸ τοῦ καιροῦ θεωροῦντες,
θαυμάζουσι τὴν τοῦ βρέφους ὑπὲρ δύναμιν ἀξίαν.
Βλέπουσι τὸ παιδίον καὶ χρόνων τοῦ βίου καὶ τρόπων ἀνώτερον.
Τὰ πρὸ τοῦ τόκου μαθόντες ἐκπλήττονται,
τὰ μετὰ τὸν τόκον ὁρῶντες ξενίζονται.
*Καὶ ἀποροῦντες κεκράγασιν · «*Τί ἄρα τὸ παιδίον τοῦτο ἔσται ;*»*

5. *Θέλετε μαθεῖν τὴν προκοπὴν τοῦ παιδίου ;*
Θέλετε τὴν προσγινομένην αὐτῷ γνῶναι ἀξίαν ;
Ἀκούσατε τοῦ ἀγγέλου περὶ αὐτοῦ κεκραγότος ·
*«*Ἔσται *φησι,* μέγας ἐνώπιον κυρίου.*»*
Ἰδοὺ καὶ πάλιν τὸ μεῖζον ἀπονέμεται τῷ δικαίῳ,
τῷ τῆς ἐρήμου ποθεινῷ.
Οὕπω ἐμάνθανε τὴν πλοκὴν τῶν πραγμάτων,
καὶ προλαμβάνων φυλάττει τῆς ψυχῆς τὴν ἁπλότητα.
Οὐ γὰρ ἀνέχεται τὸν ἀνθρώπινον ἐμπορεύεσθαι πλοῦτον,
οὐκ ἐρᾷ δόξης λυομένης ἐν βίῳ,
οὐ παρέχει τῇ γαστρὶ τὴν ἀκόρεστον γεῦσιν,
οὐ τὴν τῶν βρωμάτων ποικιλίαν γινώσκει,
οὐκ ἐσθῆτος καλλωπισμὸν περιβάλλεται.

6. Εἶχε *γάρ φησι,* τὸ ἔνδυμα αὐτοῦ ἀπὸ τριχῶν καμήλων καὶ ζώνην δερματίνην περὶ τὴν ὀσφὺν αὐτοῦ.
Τὸ γὰρ ἴδιον τῆς ἐν ἐρήμῳ ἀσκήσεως σχῆμα πρόσφορον τῆς ἀνδρείας αὐτοῦ τὸ ἔνδυμα.
Ἀχθοφόρου γὰρ ζῴου τὰς τρίχας ἐφόρει, σημαίνων ὡς τὸ ἐπικείμενον αὐτῷ κατὰ τὴν ἔρημον βάρος φέρειν καὶ αὐτὸς ἀνέχεται κούφως · βαρὺς γὰρ ἦν ἀληθῶς ὁ εἰς τὴν ἔρημον βίος. Εἶχε δὲ καὶ δερματίνην ζώνην, *δι' ἧς τήν τε νενεκρωμένην τῆς γαστρὸς ἐπιθυμίαν ἐδήλου καὶ τῆς ψυχῆς ἐν ταὐτῷ τὴν ἀνδρείαν ἐνέφηνεν.* Ἡ δὲ τροφὴ ἦν αὐτῷ *φησιν,* ἀκρίδες καὶ μέλι ἄγριον. *Καὶ τοῦτο τῆς πολυτελεστάτης ἥδιον ἐν ἐρήμῳ.*

7. *Δεσπότου δὲ καὶ ποιητοῦ ἀποφηναμένου μὴ ἐγηγέρθαι* ἐν γεννητοῖς γυναικῶν *μείζω* Ἰωάννου τοῦ βαπτιστοῦ, *καὶ τοῦ ἀγγέλου εἰρηκότος ἐν*

38 *Ibid.* 42 *Luc.*, 1, 15. 52-53 *Mt.*, 3, 4. 60-61 *Ibid.* 62-63 *Mt.*, 11, 11.

40 *προσγινόμενον* O, *προγινόμενον* H, *προγινομένην* V. 45 *πραγομάτων* H. 46 *προλαμβάνων*] *-μ- sup. l. add.* V. 53 *ὀσφὴν* HV. 54 *ἐν*] *add.* V^{c}. 62 *ἐγηγέρθαι*] *-γη- sup. l. add.* H. 63 *μείζων* F^{ac} HV. | *τοῦ*] *om.* HV.

virtuousness of the babe, which surpassed his years. They gazed at the child who was superior both to the seasons of life and its ways. They were astounded by what they learned (had happened) before the birth ; they were astonished by what they saw (had happened) after the birth. And in their consternation they cried out : "*What, then, will this child be ?*".

5. Do you wish to learn of the progress of the child ? Do you wish to know of the virtuousness which accrued to him ? Listen to the angel proclaiming in this regard : "*He will be great*", he says, "*before the Lord*". See again the greatness which is assigned to the just, to the one desirous of the desert. He was as yet unaware of the web of events, and still anticipated it by preserving the simplicity of his soul. For he refused to traffic in human riches and did not covet the glory which disintegrates with life, nor did he ply his belly with the taste-sensations that do not satisfy, nor was he acquainted with the diversity of foodstuffs, nor did he clothe himself in ornamental wearing-apparel.

6. *For*, it says, *he wore a garment of camel's hair, and a leather girdle around his waist*. The manner of dress distinctive of ascetic desert life was the garment appropriate to his courage. He wore the hair of a beast of burden as a sign that he, too, bore easily in the desert the weight which rested on him. For life in the desert weighs truly heavily. He wore a *leather girdle* too, by which he demonstrated that the desires of the belly had been killed, and through this he exhibited his courage of soul. *His food*, it says, *was locuts and wild honey*. And in the desert this is sweeter than the most expensive food.

7. Since the Master and Creator declared that *among those born of women* there had risen *no one greater than John the Baptist*, and

πρώτοις καὶ μέγαν ἔσεσθαι λέγοντος ἐνώπιον τοῦ κυρίου, οὐδὲν τῶν ἐπὶ
γῆς, οὐδὲν τῶν ἐν τῷ οὐρανῷ εἰς τὴν τοῦ βαπτιστοῦ τιμὴν παραλέλειπται.
Ἔδει γὰρ ἀληθῶς καὶ παρὰ θεῷ καὶ παρ' ἡμῖν τὸν βαπτιστὴν
μεγαλύνεσθαι · καὶ γὰρ ἔστιν ἰδεῖν τὸν παράδοξον τόκον τῆς στείρας
καὶ τῆς αὐξήσεως αὐτοῦ τὰ θαύματα
καὶ τῆς πολιτείας τὰ κατορθώματα.

8. Ἤὔξανε γάρ φησιν, καὶ ἐκραταιοῦτο πνεύματι.
Ταῦτα τῆς ἡλικίας καὶ τῆς χάριτος τὰ γνωρίσματα ·
συνηύξει γὰρ τῷ σώματι τοῦ νέου καὶ ἡ τῆς ψυχῆς ἀρετή. Καὶ τὸ
θαυμαστότερον ὅτι ἦν φησίν, ἐν ταῖς ἐρήμοις ἕως ἡμέρας ἀναδείξεως
αὐτοῦ πρὸς τὸν Ἰσραήλ.
Ἦν ἐν ταῖς ἐρήμοις.
Καὶ τί μεῖζον τούτου τοῦ κατορθώματος ;
Παιδαγωγουμένης ἐν ἐρήμῳ νεότητος, παιδίον
οὔπω τὴν πεῖραν τοῦ βίου λαμβάνει
καὶ τὴν ἐν ἐρήμῳ πολιτείαν ἁρπάζει,
οὔπω γινώσκει τοῦ κόσμου τὴν ὄχλησιν
καὶ τὴν ἡσυχίαν ἀσπάζεται.

9. Ἀλλὰ τί τούτοις ἐνδιατρίβειν ἔτι φιλονεικοῦμεν τοῖς λόγοις,
συνέχοντος ἡμᾶς ἤδη καὶ τοῦ λαοῦ τοῦ πρὸς αὐτὸν εἰς τὴν ἔρημον
τρέχοντος ; Ἐπεσπᾶτο μὲν γὰρ ἕκαστον πρὸς αὐτὸν ἀπιέναι ἡ λαμπρὰ τοῦ
ἀνδρὸς πολιτεία · ἐξάκουστος γὰρ ἀεὶ ὁ ἐνάρετος βίος καὶ πᾶσαν φιλάρετον
ψυχὴν πρὸς ἑαυτὸν ἐφελκόμενος. Συνέρρει δὲ πλέον πρὸς Ἰωάννην τὰ
πλήθη τῷ ξένῳ θαύματι τοῦ κηρύγματος · μετὰ γὰρ τὸ ἀναδειχθῆναι
αὐτόν, ὡς προείρηται, παρεγένετό φησι κηρύσσων ἐν τῇ ἐρήμῳ καὶ
λέγων · μετανοεῖτε · ἤγγικε γὰρ ἡ βασιλεία τῶν οὐρανῶν · καὶ πάλιν ·
ἑτοιμάσατε τὴν ὁδὸν κυρίου, εὐθείας ποιεῖτε τὰς τρίβους αὐτοῦ.

10. Ταῦτα δὲ ξένα τοῖς τότε καὶ παράδοξα τὰ λεγόμενα ·
πρόδρομος γὰρ ἦν, τὴν προσεγγίζουσαν δηλῶν βασιλείαν,
εὐτρεπίζων τῷ ἐπιδημοῦντι δεσπότῃ,
ἑτοιμάζων τῷ βασιλεῖ τὴν πορείαν,
διεγείρων εἰς ὑπάντησιν πάντας,

64 *Luc.*, 1, 15. 70 *Luc.*, 1, 80. 73-75 *Ibid.* 88-89 *Mt.*, 3, 1-2. 90 *Mt.*, 3, 3.

64 τοῦ] *om.* H. 84 ἐπεσπάσατο HV. | ἕκαστον] *om.* V. 87 ἀναδεχθῆναι V. 89 γὰρ] *add. sup. l.* O^{c}. 93 εὐπρεπίζων V.

since the angel said that he would be among the first, and added that he would be *great before the Lord*, nothing on earth, nothing in heaven can be omitted in our praise of the Baptist. Indeed, the Baptist had to be extolled both by God and by us, because you can see the marvellous childbirth of the barren woman, and the marvels of his adolescence and what he achieved in his way of life.

8. *For he grew*, it says, *and became strong in spirit*. These are the signs by which age and grace can be known. For the quality of his soul increased together with the young man's body. And what was more wonderful was that, it says, *he was in the wilderness until the day of his manifestation to Israel. He was in the wilderness*. And what is greater than this achievement ? Trained in the desert in his youth, a child who as yet had no experience of life, and adopted desert-life, who as yet did not know the distress of the world, and embraced tranquillity.

9. But why do we strive to dwell on this topic, when the crowd of people running after him into the desert is now claiming our attention ? The man's brilliant way of life attracted everyone to come to him. For a victorious life is always famous and draws to itself each virtue-loving soul. But the multitude streamed together more towards John because of the strange wonder of his message. After his manifestation, as was said before, he appeared, it says, *preaching in the wilderness and saying, Repent, for the kingdom of heaven is at hand*. And further : *Prepare the way of the Lord, make his paths straight*.

10. These words were strange to the people of the time, and marvellous. For he was a precursor, revealing the kingdom that was at hand, making it ready for the king who was coming, preparing the route for the king, rousing all to come to meet him, explaining the wonders that were to come, recommending heavenly riches. For

ἐξηγούμενος τὰ μέλλοντα θαύματα,
προξενῶν τὸν οὐράνιον πλοῦτον.
Εἰσῆγε γὰρ μετάνοιαν τὴν τῶν ψυχῶν θεράπειαν,
ἐδίδου καὶ βάπτισμα προσεγγίζον τῇ χάριτι.

11. *Ὅθεν* **ἐξεπορεύετο πρὸς αὐτόν** *φησιν,* **πᾶσα Ἱεροσόλυμα καὶ πᾶσα ἡ Ἰουδαία καὶ πᾶσα ἡ περίχωρος τοῦ Ἰορδάνου, καὶ ἐβαπτίζοντο ὑπ' αὐτοῦ.**
Ἔδειξεν ἀξιόπιστον τῆς πολιτείας αὐτοῦ τὸ κήρυγμα, μᾶλλον δὲ προσέλαβεν ἡ πολιτεία τὸ τοῦ κηρύγματος χάρισμα. Καὶ ἦν ὁ πρώην μονώτατος εἰς τὴν ἔρημον νῦν καὶ αὐτὴν κατασκευάζων πόλιν τὴν ἔρημον. Τί λέγω πόλιν ; Ὅλην αὐτὴν οὐρανὸν ἀπειργάσατο · ἄκουε γὰρ λοιπὸν τῶν ἐπουρανίων ἐντεῦθεν πραγμάτων.

12. **Τότε** *φησίν,* **παραγίνεται ὁ Ἰησοῦς ἀπὸ τῆς Γαλιλαίας ἐπὶ τὸν Ἰορδάνην πρὸς τὸν Ἰωάννην τοῦ βαπτισθῆναι ὑπ' αὐτοῦ.**
Ἦλθε γὰρ ὁ τῶν οὐρανῶν δεσπότης πρὸς τὸν ἐρημοπολίτην,
παρεγένετο **ὁ αἴρων τὴν ἁμαρτίαν τοῦ κόσμου**
πρὸς τὸν κηρύττοντα τὴν μετάνοιαν,
τὸ φῶς τὸ ἀληθινον *πρὸς τὸν λύχνον τὸν φαίνοντα ·*
οὗτος γάρ φησιν, **ἦν ὁ λύχνος ὁ φαίνων.**
Ἦλθεν ἡ πηγὴ τῆς ζωῆς πρὸς σταγόνα βαπτίζουσαν,
ὁ πόταμος τοῦ θεοῦ πρὸς βραχύτατον ῥύακα,
τὸ πέλαγος τῆς σωτηρίας πρὸς ὀχετὸν παροδεύοντα ·
τοῦτο γὰρ ἦν ὁ Χριστὸς πρὸς Ἰωάννην ἐρχόμενος.

13. *Ὅθεν καὶ καλῶς αὐτὸν ὁ βαπτιστὴς* **διεκώλυε λέγων · ἐγὼ χρείαν ἔχω ὑπὸ σοῦ βαπτισθῆναι, καὶ σὺ ἔρχῃ πρὸς μέ ;**
« Ἐγώ φησιν, τοῦ σοῦ φωτὸς ἐπιδέομαι
καὶ σὺ πρὸς μὲ παραγίνῃ ;
Ἐγὼ παρὰ σοῦ διεπλάσθην,
καὶ σὺ ἔρχῃ παρ' ἐμοῦ βαπτισθῆναι ;
Ἦλθον ὡς δοῦλος ἐγὼ περὶ σοῦ τοῦ δεσπότου κηρύττων,
οὐχ ὡς βαπτίσαι τὸν ἐμὸν δεσπότην ὀφείλων.
Ἔασον τῇ σῇ χειρὶ τὴν ἐμὴν μᾶλλον κεφαλὴν ὑποκύψαι,
οἶδα γὰρ τὴν ἐξουσίαν τοῦ ἐμοῦ φοβεῖσθαι δεσπότου.

100-102 *Mt.*, 3, 5-6. 108-109 *Mt.*, 3, 13. 111 *Ioh.*, 1, 29.
113 *Ioh.*, 1, 9. 114 *Ioh.*, 5, 35 119-120 *Mt.*, 3, 14.

105 *σκευάζων* F^{ac}. 107 *ἐνθεν* F^{ac}. 117 *τὸ] add.* τε HV. | *τῆς] om.* O.
120 *ἔρχῃ] ἄρχῃ* O. 128 *δεσπότην* O.

he introduced repentance as the cure of souls, and administered baptism as the approach to grace.

11. For this reason, it says, *there went out to him all Jerusalem and all Judaea and all the region about the Jordan, and they were baptised by him*. He showed that the message of his life-style was worth believing in – or rather, on the life-style was bestowed in addition the charism of the message. The one who was just recently all alone in the desert was now making this same desert a city. Why do I say city ? He was turning all of it into a heaven. For the rest, listen to his heavenly deeds there.

12. *Then*, it says, *Jesus came from Galilee to the Jordan to John, to be baptised by him*. The master of heaven came to the citizen of the desert ; the one who takes away the sins of the world came to the one who was proclaiming repentance, the true light to the shining lamp. For its says he was the shining lamp. The source of life came to the drop which baptised, the river of God to the shortest stream, the ocean of salvation to the channel which carries water. For this was Christ coming to John.

13. This is why the Baptist nobly *would have prevented him, saying : I need to be baptised by you, and do you come to me ?* "I", he says, "have need of your light, and do you approach me ? I was shaped by you, and do you come to be baptised by me ?
I have come as a slave proclaiming you the master, not as one who deserves to baptise my master. Rather permit your hand to bow my head low, for I know how to fear the might of my master. Do not

Μή μου τολμηρὰν τὴν δεξιὰν ἀπεργάσῃ, ναρκῶσαν ἤδη πρὸς
τὸ τοῦ βαπτίσματος ἔργον.»

14. *Τί οὖν πρὸς αὐτὸν ὁ δεσπότης ;*
«"Αφες ἄρτι,
οὐ γὰρ ἦλθον νῦν τὴν ἐμαυτοῦ ἀξίαν γυμνῶσαι,
οὐ τὸ καθαρὸν τῆς φύσεως δεῖξαι,
ἀλλὰ τὴν συμφέρουσαν ὑμῖν οἰκονομίαν πληρῶσαι.»
Τότε *φησίν*, ἀφίησιν αὐτόν.
Ὦ πόσην ἡ λέξις εὐτονίαν σημαίνει.
'Αφίησιν *ὁ δοῦλος τὸν δεσπότην,*
ὁ ὑπήκοος τὸν βασιλέα,
οὐ γὰρ ἴσχυσεν ἡ φωνὴ περιγενέσθαι τοῦ λόγου,
οὐχ ὁ λύχνος ταῖς αὐγαῖς ἀντισχεῖν τοῦ ἡλίου,
ἀλλὰ συστείλαστὸ οἰκεῖον φῶς παρεχώρησε τῇ νικώσῃ τῆς δικαιοσύνης αὐγῇ.

15. *Οὕτως δίδωσιν ὁ σωτὴρ τῷ βαπτίσματι χάριν, οὕτως τὸ καθαρὸν τοῦ κυρίου καὶ ἀναρμάρτητον σῶμα τὸν ἐμμένοντα τοῖς ὕδασιν ἀπέσμηξε ῥύπον, ὡς ἔχειν λοιπὸν τῶν ὑδάτων τὴν φύσιν οὐ μόνον τὸ καθαίρειν ἐκ φύσεως, ἀλλὰ καὶ τὸ φωτίζειν ἐκ χάριτος. Ὅθεν οἱ βαπτιζόμενοι λοιπὸν* ἐν πνεύματι καὶ ἀληθείᾳ *βαπτίζονται, καὶ τοῦτο αὐτὸς ὁ βαπτιστὴς Ἰωάννης σαφῶς κέκραγε λέγων ·* «'Εγὼ μὲν ὑμᾶς βαπτίζω ἐν ὕδατι · μέσος δὲ ὑμῶν ἔστηκεν ὃν ὑμεῖς οὐκ οἴδατε, αὐτὸς ὑμᾶς βαπτίσει ἐν πνεύματι καὶ ἀληθείᾳ.*»*

16. *Ὁρᾷς τὸν βαπτιστὴν μετὰ τοσαύτην τιμὴν καὶ ἀξίαν ἔτι σμικρύνοντα μὲν τὸ οἰκεῖον ἔργον, θαυμάζοντα δὲ τοῦ σωτῆρος τὸ δῶρον. Καὶ γὰρ ἀεὶ τὸ πρέπον τῷ Χριστῷ παρεχώρει · διὸ καὶ αὐτὸς δέχεται τὴν ἐξ οὐρανῶν ἐπ' αὐτὸν ἐλθοῦσαν μαρτυρίαν, ἄξιος ὢν τῶν ἐπουρανίων ῥημάτων τε καὶ πραγμάτων. Εἶδε γάρ φησιν, τὸν οὐρανὸν ἀνεῳχθέντα καὶ* τὸ πνεῦμα τοῦ θεοῦ καταβαῖνον ὡσεὶ περιστερὰν καὶ ἐρχόμενον πρὸς αὐτὸν καὶ φωνῆς μαρτυρούσης · οὗτός ἐστιν ὁ υἱός μου ὁ ἀγαπητός, ἐν ᾧ εὐδόκησα.

132 *Mt.*, 3, 15. 136 *Ibid.* 148 *Mt.*, 3, 11. 149-151 *Mt.*, 3, 11 ; *Ioh.*, 1, 26. 157-159 *Mt.*, 3, 16-17.

133 *ἐμαυτοῦ*] *-μ- add.* O^{c}. 137 *σημαίνει*] *-αι- sup. l. scr.* F. 145 *ἀπέμηξε* HV 153 *σμικρίνοντα* HV. 157 *πρὸς*] *ἐπ'* V^{ac}.

make my right hand foolhardy, as it has already grown numb from the task of baptising".

14. What, then, did the Master reply to him ? "*Let it be so now*, because I have not come to lay bare my dignity now, nor to show the purity of my nature, but to fulfill the divine plan which will benefit you". *Then*, it says, *he consented*. What great persistance these words indicate ! The slave *consented* to the master, the subject to the king, because the voice was not strong enough to prevail over the word, nor could the lamp withstand the rays of the sun, but, casting down its own light, submitted to the victorious beam of justice.

15. In this way the Saviour gave grace to baptism ; in this way the pure, sinless body of the Lord cleansed the waters of the filth which resided in them, in order that the waters be endowed henceforth with the propensity not only of cleansing from their nature, but also of shining from grace. This is why the candidates for baptism henceforth were baptised *with the spirit and with truth*, and this John the Baptist himself clearly proclaimed when he said : "*I baptise you with water, but among you stands one whom you do not know ; he will baptise you with the spirit and with truth*".

16. You see how after such great honour and favour the Baptist belittled his own work, while admiring the gift of the Saviour. For he always submitted, as was fitting, to Christ. Therefore he, too, received the testimony that was to come to him from heaven, because he was worthy both of heavenly words and deeds. For he saw heaven opened, it says, and *the spirit of God descending like a dove and a lighting on him, and a voice saying : This is my beloved son, with whom I am well pleased*. The words are equal to the deeds.

Ἴσα τῶν πραγμάτων τὰ ῥήματα ·
καὶ θεωρεῖ γὰρ καὶ ἀκούει Ἰωάννης βαπτίζων.
Οὗτος τὴν ἔρημον οὐρανὸν κατεσκεύασεν,
οὗτος τὴν οἰκουμένην θεοῦ παράδεισον ἔδειξε τῇ τοῦ
βαπτίσματος ποτιζόμενον χάριτι.
17. **Ὄντως ὁ νόμος καὶ οἱ προφῆται μέχρις Ἰωάννου,**
ἀπὸ τότε ἡ βασιλεία τῶν οὐρανῶν εὐαγγελίζεται.
Ἐξ ἐκείνου γὰρ ἔστη τῶν προφητῶν τὰ κηρύγματα,
ἐκείνου ὑποδείξαντος ὃν ἐκεῖνοι προειρήκασιν.
Ἔστη τοῦ νόμου τὸ βάρος,
ἐκήρυξε γὰρ μετάνοιαν θεοῦ μακροθυμίαν καταγγέλλουσαν.
Ἔστη τὰ πολλὰ τῶν Ἰουδαίων βαπτίσματα,
ἐν γὰρ ἐδείχθη δι' ἐκείνου τὸ βάπτισμα,
ὃ αὐτὸς παρέχειν εἰς μετάνοιαν ἤρξατο,
ὃ δὲ Χριστὸς εἰς ἄφεσιν ἁμαρτιῶν ἐδωρήσατο καὶ ζωὴν αἰώνιον, ᾧ πρέπει
ἡ δόξα εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων. Ἀμήν.

165-166 *Luc.*, 16, 16. 174 *Act.*, 2, 38.

161 *ἰωάννου* HV. 164 *ποτιζόμενος* HV. 175 *δόξα] add. ἀεὶ* H. | *Ἀμήν] om.* H.

For John both saw and heard while he baptised. He was in the act of making the desert a heaven ; he showed that the world of God was a paradise, watered by the grace of baptism.

17. *The law and the prophets were until John ; since then the good news of the kingdom of heaven is preached.* From that time on the proclamations of the prophets ceased because he pointed out the man of whom they had prophesied. The gravity of the law ceased, because he proclaimed a repentance which announces the patience of God. The many baptisms of the Jews ceased, for through him was shown that there was but one baptism, which he himself began to offer (as a means) towards repentance, but which Christ gave as a gift for *taking away sin* and for eternal life. To whom belongs the glory for ever and ever. Amen.

The relationship between BHG 843k and BHG 847i

An examination of the two homilies shows that both treat all the Gospel texts dealing with the birth of John the Baptist and his first public appearances. In addition, in BHG 843k particular attention is paid to Zachariah and Elizabeth (*Luk.*, 1, 7 ; 11-13 ; 20 ; 22 ; 62-64), while in BHG 847i attention is drawn to John himself. In the first part of the latter homily the well-known text *Matth.*, 11, 11 (*οὐκ ἐγήγερται ἐν γεννητοῖς γυναικῶν μείζων Ἰωάννου τοῦ βαπτιστοῦ*) is treated, and supplemented by *Luk.*, 1, 15 (*ἔσται γὰρ μέγας ἐνώπιον τοῦ κυρίου*) ; in the second part (70-107) the homilist speaks of John's appearances in the desert and by the Jordan, and finally of Jesus' baptism by John (108-164) – a passage based on *Matth.*, 3.

From BHG 843k, 96 we can conclude that the homilist genuinely intended to preach on the subject of John's proclamation in the wilderness (*Ἀλλὰ τί νῦν προλαβὼν τὸ τῆς ἐρήμου κήρυγμα λέγω*). From 118-120, however (*Καλὸν γὰρ συμμετρεῖν καὶ τῷ καιρῷ τὴν ἐξήγησιν καὶ ἐντρυφᾶν μὲν ἤδη τοῖς ὁπωσοῦν εἰρημένοις, περιμένειν δὲ σὺν θεῷ καὶ τὴν τῶν καθεξῆς θεωρίαν*), it appears that he did not get as far as he had planned and postponed his treatment of John's proclamation in the wilderness to a later occasion. The manner in which the material is divided between the two homilies poses no objection to the supposition that BHG 847i is the sequel to BHG 843k.

The question which next arises is, of course, whether we can recognise the author of BHG 843k in BHG 847i. Given the circumscribed nature of the textual evidence in both cases, it is difficult to make a dogmatic statement on this subject. Perhaps we can go no further than to restate the position that we have already arrived at, namely that there is no intrinsic objection to the possibility that one author is responsible for both homilies. Let us consider the following agreements between the two texts.

(1) The author of BHG 847i uses the word *δεσπότης* repeatedly to designate Christ : 20 *δεσπότης γάρ ἐστιν ὁ ...* ; 62 *δεσπότου δὲ καὶ ποιητοῦ* ; 110 *ὁ τῶν οὐρανῶν δεσπότης* ; 131 *ὁ δεσπότης*. The use of *δεσπότης* in 125, 126, and 128 does not concern us here, since it is called for in the context because of the contrast with *δοῦλος*, which John uses to refer to himself. In BHG 847k, where the possibilities of using *δεσπότης* are limited by the nature of the subject-matter, we find *παρόντος τοῦ δεσπότου* (108) and *ὁ δεσπότης* (122). Characteristic

in the case of both homilies is the use of the word *δεσπότης* alone, without any addition such as *Χριστός* or *τῶν ὅλων*.

(2) In BHG 847i the author expresses his modesty concerning the subject with the words *Τί γὰρ ἔστιν εἰπεῖν ἐπὶ τῷ μεγέθει τῶν ...* (14); in BHG 843k he does the same, with similar words : *τί καὶ εἰπεῖν περὶ τούτων ἰσχύσωμεν* (21).

(3) In BHG 847i the homilist introduces his appeal to the Bible with the words *ἀκούσατε* or *ἄκουε* (41, 106); in BHG 843k we find *ἄκουε* (60).

(4) In BHG 847i the homilist interrupts his sermon with the words *Ἀλλὰ τί τούτοις ἐνδιατρίβειν ἔτι φιλονεικοῦμεν τοῖς λόγοις* (82); comparable in BHG 843k is *Ἀλλὰ τί νῦν προλαβὼν τὸ τῆς ἐρήμου κήρυγμα λέγω* (96) and *Ἀλλὰ τί τῷ θερμῷ ζίλῳ τοῦ βρέφους καὶ ὁ ἡμέτερος σήμερον συνεκτείνεται λόγος* (116-117).

(5) Similarity of expression is to be found in BHG 847i, 160, *Ἴσα τῶν πραγμάτων τὰ ῥήματα* and BHG 843k, 55-56, *Ἀλλ' ἡ πρόρρησις ἴση, οὐκ ἴση δὲ τῶν πραγμάτων ἡ τάξις*.

(6) In conclusion we can note the use of *ἀξιόπιστος* in both texts : BHG 847i, 103 *Ἔδειξεν ἀξιόπιστον τῆς πολιτείας αὐτοῦ τὸ κήρυγμα* and BHG 843k, 43 *Ἀξιόπιστος τῆς ὀπτασίας ὁ πόπος*.

Taken singly, none of these points would be convincing. Considered together, however, these examples give the impression that we are dealing with one and the same author. This impression is corroborated by an examination of the style of the author : a marked preference for short sentences, parallellisms [10], and anaphora [11]. Furthermore, it is striking that neither homily contains neologisms.

As a conclusion I should like to propose that, at present, nothing prevents us from assuming that in BHG 843k and BHG 847i we are dealing with one and the same author, and that BHG 847i is the sequel to BHG 843k. This cannot, however, be proven cogently.

Vrije Universiteit, Amsterdam. Cornelis DATEMA.

(10) Cf. BHG 843k, 9-11, 20-21, 57-59, 37-38, 45-46, 52-53, 61, 76-77, 86-87, 93-95 ; BHG 847i, 36-37, 68-69, 93-97, 110-113, 115-116, 140-141, 169-172.

(11) Cf. BHG 843k, 21, 22-23, 27-28, 62-64, 72-73, 81-83, 98-99, 103-107, 108-109 ; BHG 847i, 18-19, 39-40, 47-50, 78-81, 121-124, 133-134, 144-145, 162-163, 173-174.

LA MÉDITATION DE BARSANUPHE SUR LA LETTRE *'HTA*

Cette méditation fait partie de la «Correspondance» de Barsanuphe et de Jean le Prophète, les deux vieillards qui vivaient reclus près de Gaza dans la première moitié du VIe s. (1). Elle met en lumière le fond de la pensée religieuse de Barsanuphe. Je ne prétends nullement offrir une analyse exhaustive de cette méditation. Mon intention est seulement de la présenter et d'émettre quelques hypothèses à son sujet.

Le texte grec de cette méditation, qui n'apparaît pas dans l'édition de Nicodème-Schoinas, excepté la dernière partie (= V 837), a été établi par D. J. Chitty, qui l'a découvert seulement dans trois des onze manuscrits, étudiés en vue d'une nouvelle édition (2).

Cette lettre se distingue de tout le reste de la «Correspondance» non seulement par sa structure et par son style, mais aussi par son contenu. Elle est conçue comme une prière : cinq définitions de la lettre *η*, où reviennent les mêmes expressions, telle *τὸ σημεῖον οὗν*, suivie du génitif («le signe que ...»), et où l'on pourrait considérer comme un refrain la phrase finale des cinq parties :

(1) Pour le texte grec de l'ensemble des «Lettres», sous le sigle V, je suis l'édition de Sotirios Schoinas, qui, en 1960 à Volos, a repris l'édition de NICODÈME L'HAGIORITE, publiée à Venise en 1816. *Βίβλος ψυχωφελεστάτη ... παρὰ τῶν ὁσίων καὶ θεοφόρων πατέρων ἡμῶν Βαρσανουφίου καὶ 'Ιωάννου ...* Pour la traduction française je m'inspire du volume des Pères L. REGNAULT, Ph. LEMAIRE et B. OUTTIER, *Barsanuphe et Jean de Gaza, Correspondance, recueil complet*, Solesmes 1972.

(2) D. J. CHITTY, *Barsanuphius and John. Questions and Answers, critical edition of the Greek text and English translation* (*Patrologia Orientalis*, 31.3), Paris, 1966. Les 3 mss. sont le *Vatopedi*, 2 (XIe s.) ; le *Sinaiticus*, 410 du XIIe s., qui selon D. J. CHITTY, serait une copie du précédent et le *Panteleimon*, 192 (Athos, 5699) du XIVe s. La mort a malheureusement interrompu le travail d'édition de D. J. Chitty. Le Père Fr. NEYT et moi-même travaillons à l'établissement du texte des «Lettres» pour la collection «Sources Chrétiennes».

Χαιρέτω ἐν Κυρίῳ ὁ φθάσας ταῦτα, καὶ ὁ μέλλων καὶ ὁ προσδοκῶν.

«Qu'il se réjouisse dans le Seigneur celui qui arrive à ce niveau, ainsi que celui qui va y arriver et celui qui en a l'espoir».

Pour exposer progressivement et d'une manière rationnelle ses théories, le «grand Vieillard» s'exprime en un style équilibré, régulier et emphatique où ne manquent pas les figures rhétoriques : longues périodes, gradations, renforcements successifs, oppositions, symétries, etc. Dans les autres lettres en général le vocabulaire est moins recherché, le style est plus simple et plus direct, les phrases sont rarement longues.

Ce genre de méditation sur une lettre de l'alphabet est assez peu répandu dans la littérature chrétienne : si saint Pachôme, dans quelques-unes de ses «Épîtres», emploie les lettres pour exprimer des sentences, il s'agit cependant d'un tout autre langage (3).

Le texte de Barsanuphe est introduit longuement par le moine anonyme qui a recueilli les questions et les réponses des deux vieillards. Ce moine nous explique le motif pour lequel Barsanuphe a composé la méditation sur η : certains pères ou moines écrivent par énigmes ou s'adonnent à des spéculations intellectuelles auxquelles s'oppose vivement le Vieillard, disant que c'est un manque d'humilité. Dans la deuxième partie de son introduction, le moine décrit la méthode employée par Barsanuphe pour développer sa méditation :

Ὁ αὐτὸς δὲ μέγας γέρων ἔγραψε ... παραινέσεις τινὰς καὶ δόγματα θεολογικὰ κατὰ ἀλφάβητον, ἓν ἕκαστον στοιχεῖον εἰς Θεὸν ἐκλαμβάνων καὶ συνάγων καὶ συντιθεῖς λέξεις τῷ ἑρμηνευομένῳ στοιχείῳ καταλλήλους καὶ ἐξ αὐτοῦ ἀρχομένας, εἶτα καὶ εἰς πολὺ ἐξαπλῶν καὶ εἰς διαφόρους θεωρίας ἀνάγων ἑκάστης λέξεως ἐπεξήγησιν.

«le même grand Vieillard écrivit ... des conseils et enseignements théologiques dans l'ordre alphabétique, rapportant à Dieu chaque lettre de l'alphabet, en réunissant et en groupant les uns avec les

(3) *PACHOMIANA LATINA, Règle et Épitres de S. Pachôme, Épitre de S. Théodore et «Liber» de S. Orsiesius*, texte latin de S. Jérôme, édité par A. BOON, Louvain, 1932, pp. 77-101. – D'après M. VILLER, article *Alphabets*, dans *Dictionnaire de Spiritualité*, 1, coll. 352-354, de tout temps on a recouru à la forme alphabétique dans les poèmes ou les chants. Mais il ne cite aucune méditation sur l'alphabet et de même on ne trouve pas de mention de ces méditations dans les autres encyclopédies.

autres sous la lettre expliquée, des termes qui commençaient par cette lettre, puis il développa aussi abondamment, à la lumière de différentes théories, une interprétation de chaque mot».

Le moine conclut qu'il choisit seulement une partie des considérations sur la lettre η. Il la transcrit pour nous donner «un exemple de l'admirable interprétation que le saint interrogé avait donnée pour tout l'alphabet» (4).

Il est évidemment regrettable que nous ne puissions lire toute la digression de Barsanuphe ni les «différentes théories» dont nous parle le moine.

Barsanuphe divise sa méditation en cinq parties et pour chacune de celles-ci il donne une définition de η qu'il développe ensuite longuement :

I) ἦτα représente un guide ;
II) ἦτα signifie la droite du Père ;
III) ἦτα signifie l'Hostie incorruptible ;
IV) ἦτα représente la joie du Père ;
V) ἦτα signifie «El», c'est-à-dire Dieu.

I. ἦτα REPRÉSENTE UN GUIDE

Dans cette partie Barsanuphe recourt à de petites phrases, toutes très semblables : au début, il expose une pensée, ensuite il en renforce l'idée en conseillant de ne pas agir dans le sens opposé à la pensée précitée.

Les recommandations vont progressivement de la lumière terrestre à la vie éternelle en passant par la vérité, la paix, la joie, l'humilité, la justice et la mortification.

Ἦτά ἐστιν ἡγούμενος · ὁ δὲ ἡγούμενος ὁδηγός ἐστι καὶ ὁδήγει σε εἰς τὸ φῶς · μὴ ζητήσῃς τὸ σκότος · ὁδήγει σε εἰς τὴν ἀλήθειαν · μὴ ἐκκλίνῃς εἰς τὴν πλάνην · ὁδήγει σε εἰς χαράν · μὴ δράμῃς εἰς λύπην · ὁδήγει σε εἰς δικαιοσύνην · μὴ ζητήσῃς ἀνομίαν · ὁδήγει σε εἰς ταπείνωσιν · μὴ ἔλθῃς εἰς ὑπερηφανίαν · ὁδήγει σε εἰς τὸ βαστάσαι ὕβρεις κατ' αὐτὸν καὶ ἀτιμίας · μὴ ζητήσῃς ἔπαινον καὶ κενοδοξίαν · ὁδήγει σε εἰς κακοπάθειαν · μὴ ζητήσῃς ἀνάπαυσιν · ὁδήγει σε εἰς δεξιά · μὴ στάθῃς ἐξ εὐωνύμων · ὁδήγει

(4) ... *ἐνταῦθα ἐνεγράψαμεν εἰς δεῖγμα τοῦ ὅλου ἀλφαβήτου ὃν ὁ ἅγιος ἐρωτηθεὶς θαυμασίως ἑρμήνευσεν.*

σε εἰς ζωὴν αἰώνιον · μὴ ζητήσῃς κόλασιν αἰώνιον ἐν γεέννῃ τοῦ πυρὸς τοῦ ἀσβέστου · ...

«Eta signifie guide. Le guide est celui qui conduit. Il te conduit à la lumière ; ne cherche pas l'ombre. Il te conduit vers la vérité ; n'incline pas vers l'erreur. Il te conduit vers la paix ; ne cherche pas le combat. Il te conduit vers la joie ; ne cours pas vers le chagrin. Il te conduit vers la justice ; ne cherche pas l'iniquité. Il te conduit vers l'humilité ; ne va pas vers l'orgueil. Il te pousse à supporter les injures et les infamies subies ; ne cherche pas la louange et la vaine gloire. Il te conduit à la mortification ; ne cherche pas le repos. Il te conduit vers la droite ; ne te mets pas à gauche. Il te conduit vers la vie éternelle ; ne cherche pas la peine éternelle dans la géhenne du feu inextinguible.

Le verbe *ἡγοῦμαι*, dont la lettre initiale est η, sert de prétexte pour énumérer toutes les dispositions fondamentales, que le moine doit acquérir pendant son ascèse. L'énumération des vertus requises suit un enchaînement, qui remonte à une longue tradition (5) et qui rappelle la liste des vertus, établie par Évagre le Pontique. Ce rapprochement sera rendu plus évident et étudié dans la deuxième définition de la lettre η.

Cette première partie constitue, en quelque sorte, le modèle pratique d'ascèse, que le Vieillard propose à ses disciples tout au long de ses lettres sans systématiser sa théorie. Barsanuphe conclut sa première définition en invitant à choisir les biens avec discernement et en soulignant l'importance de la prière qui conduit à la vie éternelle (6).

II. *ἦτα* SIGNIFIE LA DROITE DU PÈRE

Cette partie contraste avec la précédente : tandis que dans la première, Barsanuphe insiste sur toutes les vertus nécessaires, ici, il énumère les défauts à éviter pour accéder à «la droite du Père», qui représente le salut.

(5) A. et C. GUILLAUMONT, *Évagre le Pontique ; Traité pratique*, Paris, 1971, «Sources Chrétiennes», 170, pp. 53-54 ; voir aussi d'autres lettres de la «Correspondance» : V2, 79 ; 156 ; 160 ; 261 ...

(6) Ces deux thèmes apparaissent dans de nombreuses lettres des deux vieillards (voir Index aux termes DISCERNEMENT – PRIÈRE de REGNAULT, ... *op. cit.*, pp. 529, 537).

Τὸ ἦτα ἡ δεξιά ἐστι τοῦ Πατρός · Εἶ οὖν ἐν τῇ δεξιᾷ τοῦ Πατρός · μὴ ἀποπηδήσῃς εἰς τὴν ἀριστεράν, ἐπεὶ ἀπόλλεις τὴν περί σε γινομένην δύναμιν · Δεξιὰ γὰρ Κυρίου ὕψωσέ με · δεξιὰ Κυρίου ἐποίησε δύναμιν · ποιεῖ ὁ Θεὸς τὴν δύναμιν τοῖς ἀγωνιζομένοις, καὶ μάλιστα τοῖς μένουσι ὑπὸ τὴν σκέπην τῆς δεξιᾶς αὐτοῦ. Καί τινές εἰσιν οἱ νήφοντες καὶ μετὰ ἀκριβείας πάντοτε προσέχοντες ἑαυτοῖς τοῦ μὴ ἐκπεσεῖν ἐκ τῆς τοιαύτης σκέπης ἢ διὰ γαστριμαργίας ἢ διὰ πορνείας ἢ διὰ φιλαργυρίας ἢ διὰ λύπης ἢ διὰ ἀκηδίας ἢ δι' ὀργῆς ἢ διὰ θυμοῦ ἢ διὰ καταλαλιᾶς ἢ διὰ μίσους ἢ διὰ κενοδοξίας καὶ δι' ὑπερηφανίας, ἢ διὰ τοῦ ἁπλῶς ἀφεῖναί τι ἐκ τοῦ σπέρματος Ἀμαλὴκ εἰς τὴν νοητὴν γῆν τῶν ἐπαγγελιῶν.

«Eta signifie la droite du Père. Si donc tu es à la droite du Père, ne fuis pas à gauche, sinon tu perdras la force qui t'entoure. En effet «la droite du Seigneur m'a élevé ; la droite du Seigneur a manifesté sa puissance» (*Ps.*, 117, 16). Dieu accorde la puissance à ceux qui luttent et en particulier à ceux qui restent sous la protection de sa droite. Il en est qui sont vigilants et qui prennent soin d'eux-mêmes avec grande attention pour ne pas perdre une telle protection par la gourmandise, la luxure, l'avarice, la tristesse, le dégoût, la colère, l'emportement, la médisance, la haine, la vaine gloire, l'orgueil ou simplement en jetant quoi que ce soit de la semence d'Amalech dans la terre spirituelle des promesses».

Ce passage est particulièrement riche, non seulement pour les thèmes que développe Barsanuphe, mais également pour sa façon de les exposer. Le «Grand Vieillard» établit la liste des passions à éviter avec vigilance. Ce souci, lié à celui de prendre soin de soi-même, représente une des attitudes principales requises par les Pères de Gaza et suit la tradition d'Isaïe de Scété et celle des Apophtegmes ; il est considéré comme un lieu commun de la spiritualité orientale (7).

La liste des passions que présente le texte de Barsanuphe peut se rattacher à une tradition ancienne (8) et en particulier au «Catalogue

(7) I. HAUSHERR, *L'hésychasme. Étude de spiritualité*, dans *Orientalia Christiana periodica*, 22 (1956), pp. 176-278. – D. J. CHITTY, *The Desert a City*, Oxford, 1966, p. 75. – AUGUSTINOS-SCHOINAS, *Τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν ἀββᾶ Ἡσαΐου λόγοι κθ'*, Jérusalem, 1911, 2 éd. Volos, 1962, pp. 172-175. – Le «Logos», 27 est entièrement consacré à cette idée – *Apophtegmes*, ANTOINE 2 (*PG*, 65, 76 C) – «Lettres», V, 604, 769, etc.

(8) A. et C. GUILLAUMONT font remonter l'énumération des passions, qui s'engendrent les unes les autres, aux stoïciens : *op. cit.*, p. 53.

des huit pensées« d'Évagre : si on compare la liste de ce dernier (9) et surtout l'ordre, dans lequel apparaissent les passions, avec le texte de Barsanuphe, la similitude est frappante : les quatre termes sont identiques et cités dans le même ordre (γαστριμαργία : gourmandise ; πορνεία : fornication ; φιλαργυρία : avarice ; λυπή : tristesse).

Dans la méditation sur η, la colère (ὀργή) est en sixième position et est suivie du synonyme θυμός. Le dégoût (ἀκηδιά) y est présent mais il occupe la cinquième place. La vaine gloire et l'orgueil y sont également cités. Toutefois Barsanuphe ajoute la médisance (καταλαλιά) et la haine (μῖσος), qui ne font pas partie du «catalogue des passions» d'Évagre, même si elles occupent une place importante dans le «Traité pratique» (10).

Deux autres éléments pourraient confirmer que Barsanuphe s'inspire d'Évagre :

a) Après la liste des péchés, le Vieillard recourt à l'image biblique de la «semence d'Amalech», qu'il considère comme la base des pires pensées de l'âme (11).

Amalech et ses descendents sont unanimement représentés comme les ennemis d'Israël contre lequel ils combattent souvent (12). Évagre et, plus tard, Cassien ont identifié les vices avec les peuples de Canaan, qu'il faut supprimer (13).

b) L'expression finale de cette deuxième partie est la suivante :

> *Τὸ σημεῖον οὖν τοῦ σεσωσμένου ἀνθρώπου ἐστὶν ὁ καθαρισμὸς τούτων ἁπάντων καὶ τὸ συνᾴδειν τοῖς ἀγγέλοις τοῦ Θεοῦ.*
>
> «Le signe donc que l'homme est sauvé est la purification de tous ces défauts et le fait de chanter en compagnie des anges de Dieu».

«La purification de toutes ces passions» pourrait correspondre à la conception évagrienne de l'«ἀπάθεια» et la corrélation de cette idée

(9) *Ibidem.*, pp. 64-65 où A. et C. Guillaumont résument tout le chapitre 6 du *Traité Pratique*, et citent d'autres références.

(10) *PG*, 79, 1113 D où Évagre dénonce la médisance comme une passion grave.

(11) Dans une autre lettre encore (V, 92) Barsanuphe cite «Amalech» en corrélation avec le dégoût et l'absence de componction.

(12) *Ex.*, 17, 14-16 ; *Nb.*, 24, 20 ; *Deut.*, 25, 17-19 ; *Sam.*, 15 ; *Ps.*, 83, 7.

(13) A. et C. Guillaumont, *op. cit.*, p. 72 et note 3.

avec le «chant des anges» fait penser à la «contemplation naturelle première», à laquelle peuvent accéder seulement ceux qui ont atteint l'«ἀπάθεια» (14). Toutefois Barsanuphe n'emploie ni le mot «apatheia» ni «contemplation». Dans les autres lettres de la «Correspondance» les deux solitaires substituent presque toujours au terme «ἀπάθεια» d'autres expressions et donnent ainsi l'impression de s'écarter systématiquement de la terminologie typiquement évagrienne, condamnée par l'Église (15) : c'est que les œuvres d'Évagre et en particulier les *Kephalaia gnostica* ont altéré le climat spirituel de la Palestine vers 550, au point que les autorités orthodoxes ont rédigé les «Quinze Anathèmes» en 553 au Ve Concile œcuménique où sont condamnés les textes d'Origène, d'Évagre et de Didyme (16). Il convient toutefois de souligner que Barsanuphe et Jean de Gaza, dans le groupe de lettres V 600-607 (17), évoquent et condamnent les théories hérétiques, qui circulaient alors en Syrie et en Palestine. Ces thèmes spéculatifs ont déjà fait l'objet de plusieurs études (18). Au contraire des deux reclus, leur disciple, Dorothée, n'hésite pas à citer, dans ses «Didascalies», le nom d'Évagre et à recourir à de nombreux éléments de la théorie évagrienne. Certains verraient dans la sympathie de Dorothée pour le Pontique, un des motifs de son départ du monastère de Seridos et la cause de la disparition de son nom dans certaines lettres que lui ont adressées les Pères de Gaza (19).

(14) *Ibidem*., pp. 107-108 et A. GUILLAUMONT, *Les «Kephalaia gnostica» d'Évagre le Pontique et l'histoire de l'origénisme chez les Grecs et les Syriens*, Paris, 1962, p. 38 ; pp. 249-252.

(15) Le terme ἀπάθεια apparaît seulement dans les lettres V 72 et V 182 ; Les expressions, qui le remplacent, sont par exemple : ἀπεχομένων τῶν παθῶν – «détachés des passions» (V 136) ; ἀνεπαύσατο ἀπὸ τῶν παθῶν – «il se reposa des passions» (V 73) ; καθάρσεως τῆς ἀπὸ ὅλων τῶν παθῶν – «purification de toutes les passions» (V 78) ; κουφισθέντα ἐκ τῶν παθῶν – «soulagé des passions» (V 44) ; ἀσθενείας τῶν παθῶν – «l'extinction des passions» (V 44).

(16) A. GUILLAUMONT, *Les «Kephalaia gnostica»*, pp. 143-151.

(17) En *PG*, 86, 829-901 on trouvera la plus grande partie des lettres V 600-604, éditée jadis par MONTFAUCON sous le titre de «Didascalie sur les opinions d'Origène, d'Évagre et de Didyme» de Barsanuphe.

(18) D. J. CHITTY, *The Desert a City*, pp. 123-132 ; F. NEYT, *Lettres à Dorothée*, 2, pp. 546-567 ; A. GUILLAUMONT, *Les «Kephalaia gnostica»*, pp. 124-128.

(19) F. NEYT, *Lettres à Dorothée*, thèse non publiée, Louvain, 1969, 2, pp. 525-526. – L. REGNAULT, *Dorothée de Gaza, Œuvres spirituelles*, Paris, 1963, «Sources

Dans la méditation sur η, la phrase finale de chaque partie que nous avons citée plus haut (p. 495) pourrait aussi rappeler la théorie d'Évagre, selon laquelle l'*ἀπάθεια* se réalise graduellement, au fur et à mesure que l'ascète progresse dans la *πρακτική* (20) : «Qu'ils se réjouissent dans le Seigneur, celui qui arrive à ce niveau (*ὁ φθάσας ταῦτα*), celui qui va y arriver et celui qui en a l'espoir».

III. *Ἧτα* SIGNIFIE L'HOSTIE INCORRUPTIBLE

Le titre de la troisième partie indique que Barsanuphe s'éloigne des exemples concrets pour recourir à l'allégorie, en s'appuyant sur les Écritures (*Matthieu*, 8, 20).

> *Εἶπεν ὁ Κύριος ὅτι αἱ ἀλώπεκες φωλεοὺς ἔχουσιν εἰς αὐτόν, τουτέστιν οἱ δαίμονες καὶ τὰ πετεινὰ τοῦ οὐρανοῦ κατασκηνώσεις, τουτέστιν οἱ ἄρχοντες τοῦ ἀέρος, καὶ ὁ Υἱὸς τοῦ ἀνθρώπου οὐκ ἔχει ποῦ τὴν κεφαλὴν κλῖναι.*
>
> «Le Seigneur a dit : en lui les renards – c'est-à-dire les démons – ont des tanières et les oiseaux du ciel – c'est-à-dire les puissances du ciel – ont des nids et le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête».

Barsanuphe définit ensuite le sens de l'hostie, qui, est offerte dans l'intérêt de la vie du monde» et qui «efface la corruption spirituelle», représentée par «toutes les œuvres du diable, ses passions et ses pensées» et par «tout ce qui se cache dans l'homme comme des vers». *Ἧτα ἡ ἄφθαρτος θυσία ἐστίν, ἡ τυθεῖσα ὑπὲρ τῆς τοῦ κοσμοῦ ζωῆς : ... πάντα γὰρ τὰ ἔργα τοῦ διαβόλου καὶ τὰ πάθη αὐτοῦ καὶ λογισμοὶ αὐτοῦ διαφθορά εἰσιν, ἐμφωλεύοντα ἐν τῷ ἀνθρώπῳ, ὥσπερ τινὲς σκώληκες.*

L'image du ver, symbole de corruption apparaît dans d'autres lettres de la «Correspondance», par exemple dans la lettre V, 61, p. 62 b 9-10 : *σκώληκα ὄζοντα* («vers puant») et dans V, 156, p. 103 a 24-26, où le Vieillard reprend et commente un verset de l'Ancien Testament (*Ps.*, 22, 7) : «Je suis un ver et non un homme, l'opprobre des hommes et le rebut du peuple».

chrétiennes», 92, pp. 26-27. – P. CANIVET, *Dorothée de Gaza est-il un disciple d'Évagre ?*, dans *Revue des Études grecques*, 78 (1965), p. 338.

(20) A. et C. GUILLAUMONT, *op. cit.*, p. 108.

Dans la deuxième moitié de cette partie Barsanuphe traite de la foi : il affirme que le Fils et le Père forment une unité, en se basant sur le verset de l'Évangile selon Saint Jean (17, 20-21).

> *Τὸ δὲ σημεῖον τοῦ συγκαθίσαι ἐστὶν ὁ λόγος τοῦ Σωτῆρος ὁ λέγων τοῦ εἶναι τοὺς πιστεύοντας εἰς αὐτὸν ἕν, καθὼς καὶ αὐτὸς ἐν τῷ Πατρί. Εὑρίσκονται οὖν οἱ καθαροὶ ἀπὸ τῶν παθῶν πιστοὶ ἐν τῷ Υἱῷ καὶ ἐν τῷ αὐτοῦ Πατρὶ εἰς ἕν.*
>
> «Le signe qu'on siège avec lui est dans la parole du Sauveur demandant que «ceux qui croient en lui soient un, comme lui-même l'est dans le Père. Les croyants purifiés des passions se trouvent donc dans le Fils et en son Père dans l'unité».

La spiritualité et la théologie des Pères de Gaza à travers les «Lettres» a été récemment l'objet d'une étude intéressante qu'il convient de mentionner (21).

IV. ἦτα SIGNIFIE LA JOIE DU PÈRE

La quatrième partie de la méditation traite de façon approfondie du Fils et de la Signification de la Rédemption.

> *Ἦτα ἡ χαρὰ τοῦ Πατρός ἐστιν· Ἡδὲ χαρὰ τοῦ Πατρὸς ὁ Υἱός ἐστιν, καὶ ἐν αὐτῷ χαίρουσιν οἱ χοροὶ τῶν ἀγγέλων· καὶ ἐν τῷ ὀνόματι αὐτοῦ ἠθλοφόρησαν οἱ μάρτυρες, εἰς αὐτὸν θαρροῦντες ἀγωνίζονται οἱ ἅγιοι, ἐν αὐτῷ ἐπήρθη ἀπὸ τῆς γῆς ἡ κατάρα· ἐν αὐτῷ ἐξηλίφη τὸ καθ' ἡμῶν χειρόγραφον διὰ τοῦ σταύρου αὐτοῦ, καὶ οὐκέτι δουλεύομεν τῷ ἐχθρῷ.*
>
> «Eta est la joie du Père, et la joie du Père, c'est le Fils ; en lui se réjouissent les chœurs des Anges. En son nom, les martyrs ont combattu et les saints luttent en se fiant à lui ; grâce à lui on a supprimé de la terre la malédiction ; grâce à lui on a effacé, par la croix, l'acte rédigé contre nous (*Col*, 2, 14) et nous ne sommes plus esclaves de l'ennemi».

La notion de joie est importante pour les Pères de Gaza, qui la mettent souvent en corrélation avec l'«*ἀμεριμνία*» ou l'«*ἀνάπαυσις*» et qui considèrent qu'elle ne peut être atteinte que si l'on a écouté les conseils du Seigneur ou des Pères (22).

(21) L. PERRONE, *La Chiesa di Palestina e le controversie cristologiche*, Brescia, 1980, pp. 296-311.

(22) F. NEYT, *Lettres à Dorothée*, 1, pp. 322-325. Exemple V 257. Pour la

Ici une fois de plus, le «Grand Vieillard» recourt à plusieurs citations bibliques pour inviter les moines à se mettre «au service de celui qui nous a adressé un saint appel» (2 *Tm.*, 1, 9) et à devenir saints selon le verset (*Lev.*, 19, 2) : «Soyez saints comme moi, je suis saint». Le but à atteindre est pour le moine la délivrance des passions.

Ἐλευθερωθέντες οὖν ἀπὸ τῆς κατάρας, μὴ πάλιν γενώμεθα αὐτῆς δοῦλοι ἀλλὰ μείνωμεν ἐν τῇ ἐλευθερίᾳ. Ἀκούσατε ἰδοὺ ὑγιεῖς ἐγένεσθε μηκέτι ἁμαρτήσητε, ἵνα μὴ χεῖρόν τι πάθητε ·.

«Ainsi donc affranchis de la malédiction, ne redevenons pas ses esclaves mais demeurons dans la liberté. Écoutez ! : «voilà, vous avez retrouvé la santé, ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire» (*Jean*, 5, 14)».

Les «Lettres», conformément à la tradition, sont fortement imprégnées de citations et de réminiscences de l'Écriture et des Pères du Désert que les deux vieillards utilisent comme base didactique à leur enseignement de perfection, d'humilité et d'obéissance. Tous deux exhortent souvent leurs correspondants à vivre comme le Christ (23). Cette attitude remonte à la plus ancienne tradition monastique, celle d'Antoine, qui respecte les sentences des Prophètes et des Apôtres (24).

Il serait utile de reprendre toutes les citations bibliques des deux reclus, d'analyser leurs préférences et de comparer celles-ci avec les œuvres de leur époque pour préciser les influences spirituelles qu'ils ont subies.

Barsanuphe conclut sa quatrième définition en soulignant l'importance de la liberté vis-à-vis des passions :

> *Τὸ δὲ σημεῖον τοῦ φθάσαντος τὸ μέτρον τοῦτό ἐστι, τὸ φυλάξαι ἣν ἔλαβεν ἐλευθερίαν ἕως ὑστέρας ἀναπνοῆς ·*
>
> «Le signe qu'on a atteint ce degré de perfection consiste à conserver la liberté reçue jusqu'au dernier souffle».

fréquence du mot, voir l'index de REGNAULT, ... *Barsanuphe et Jean de Gaza*, p. 532.

(23) Par exemple V 694, p. 319 a 28-36 : «Interroger les Pères est un signe d'humilité ... Et celui, qui s'est humilié jusqu'à devenir esclave, est l'imitateur du Christ».

(24) J. DANIELOU et H. MARROU, *Des origines à Saint Grégoire le Grand*, éd. ital., Torino, 1970, pp. 319-321.

Il est curieux de voir que Barsanuphe utilise le mot *μέτρον* pour exprimer la perfection. Dans plusieurs autres lettres [25] il semble préférer ce terme à *τελειότης*, qui a la même signification (par ex. V 254). Comme dans la deuxième partie, Barsanuphe ne précise pas si la perfection, à laquelle il aspire, correspond à l'*ἀπάθεια*. Toutefois certains éléments pourraient permettre de le conjecturer : la notion de liberté, comprise comme la fin de l'esclavage des passions, la guérison des péchés et la fin des souffrances. Ici encore on pourrait penser que le Vieillard refuse d'employer le langage du courant ascétique qui suivait une direction gnostique.

La lettre V 114 vient confirmer cette définition de *τὸ μέτρον* [26] :

> *... τὸ ἐλευθερωθῆναι ἀπὸ τοῦ παλαιοῦ ἀνθρώπου καὶ σωθῆναι εἰς τὴν τοῦ Θεοῦ βασιλείαν καὶ εἰς τὴν ἀνεκλάλητον χαρὰν τῶν ἁγίων καὶ τοῦτό ἐστι τὸ χωρίον, ὃ εἶπόν σοι, τὸ μέτρον τοῦ ἀπαλλαγῆναι καὶ καθαρισθῆναι ἀπὸ τοῦ παλαιοῦ ἀνθρώπου καὶ εὑρεθῆναι ἐν τῷ ἁγιασμῷ τῆς ψυχῆς καὶ τοῦ σώματος.*
>
> (Tout cela tend à une même chose) : la délivrance du vieil homme et le salut dans le royaume de Dieu et dans la joie ineffable des saints. C'est là le domaine dont je t'ai parlé, le niveau [27] où l'on est délivré et purifié du vieil homme et où l'on se trouve dans la sainteté de l'âme et du corps».

V. *ἦτα* SIGNIFIE *ἦλ* C'EST-À-DIRE DIEU [28]

La force et l'intensité des notions exprimées dans les cinq parties croissent graduellement : en partant de l'idée de «guide» sur la terre, Barsanuphe passe à la puissance de la «droite du Seigneur», puis il précise l'action du Rédempteur ainsi que l'unité du Père avec le Fils ; enfin il recourt à la plus haute expression de la divinité :

> *ἦτα ἦλ ἐστι · Τὸ δὲ ἦλ ὁ Θεός ἐστι ·*
>
> «Eta signifie *ἦλ* c'est-à-dire Dieu».

(25) Par exemple V 2, 10, 98 ...

(26) V 114, p. 85 b, 11-17. J'ai préféré le texte du manuscrit Coislin 124 (XIIe s.) à celui de Schoinas.

(27) L. REGNAULT etc. traduisent le terme *μέτρον* par le «sommet» (*Barsanuphe et Jean de Gaza*, p. 163).

(28) Une partie du texte est publiée par NICODÈME-SCHOINAS : V 837, p. 358 col. a.

Barsanuphe s'appuie encore sur la Sainte Écriture pour expliquer cette affirmation [29].

Le Vieillard décrit cette fois le niveau de perfection, que chaque moine doit chercher à atteindre et auquel il a déjà fait allusion précédemment.

> *Τὸ δὲ σημεῖον τοῦ φθάσαντος εἰς τὸ μέτρον τοῦτό ἐστι, τὸ ἔχειν μεθ' ἑαυτοῦ πάντοτε τὸν Θεόν· πάντοτε γὰρ ἐστι μετ' αὐτοῦ ὁ Θεός· καὶ τὸ ἰδεῖν ἑαυτὸν ἔχοντα πάντα ταῦτα.*
>
> «Le signe qui distingue celui qui a atteint ce niveau (de perfection) consiste à avoir toujours Dieu avec soi (car Dieu est toujours avec lui) et à voir que l'on possède soi-même tout cela».

«Tout cela» est défini par la longue phrase qui précède : en reprenant quatre fois l'expression de *Matthieu* (1, 23) – «Dieu avec nous» –, Barsanuphe décrit en quelque sorte le comportement du Christ, qu'il invite à suivre. Il nous conseille d'aimer comme des amis ceux qui nous haïssent et qui désirent nous faire du mal, de considérer tous les hommes comme s'ils étaient un et de regarder tous les jours comme égaux.

Ici encore le Vieillard nous rappelle que l'idéal ascétique est l'imitation du Christ.

Cette riche méditation englobe, sur le plan spirituel, toute la pensée ascétique et théologique de Barsanuphe : celui-ci part des vertus à exercer, en particulier l'humilité et la vigilance ; il insiste sur les œuvres du diable qu'il faut détruire au moyen de l'hostie. Il passe à un niveau plus abstrait en invitant à s'affranchir des passions ; ce qui permet de rejoindre un «niveau» où l'on est uni au Père et au Fils. Enfin il recommande de se comporter comme le Christ et de sentir Dieu en soi.

Cette méditation pourrait suggérer l'hypothèse que Barsanuphe, extrêmement attaché à la tradition des Pères du Désert, non seulement connaissait le traité ascétique d'Évagre, mais aussi qu'il était profondément influencé par lui. Toutefois, dans les lettres V 600-607, il s'oppose avec vigueur aux théories hérétiques qui s'inspirent du Pontique et, dans les autres lettres, il tait volontairement le nom d'Évagre ainsi que tous les termes «clés» de son œuvre. L'influence

(29) *Is.*, 7, 14 – *Matthieu*, 1, 23 – *Luc.*, 1, 31.

évagrienne qui est perceptible dans la méditation pourrait aussi justifier l'absence de celle-ci dans la plupart des manuscrits.

Cette brève analyse a voulu, dans la mesure du possible, donner un aperçu de cette méditation sur la lettre η, riche sur le plan spirituel et intéressant à divers égards pour l'étude du monachisme palestinien du VIe s.

Ravenne, août 1982. Paula DE ANGELIS-NOAH.

THE EMPIRE OF THE *RHOMAIOI* AS VIEWED FROM KIEVAN RUSSIA : ASPECTS OF BYZANTINO-RUSSIAN CULTURAL RELATIONS (*)

In former times, writes a Kievan chronicler at the start of the twelfth century, each people in each locality had its own customs and beliefs : some were bad, some were good ; all were diverse and isolated. Yet now "we Christians, of whatever land, we who believe in the Holy Trinity, in one baptism and in one faith, have one law" (1). Such were the consequences of conversion, as Russia cast off its former isolation and joined the Christian community. Conversion bought a qualitative leap in being, a fundamental change in Russia's position in the world, not only in the present, but in the past and future also. For now Kievan Russia asserted its place in the operations of Providence, in the Divine Plan for mankind : from the "original" apportionment of lands among the sons of Noah, and from the division of tongues after Babel, the Russians established their place in time and space, in the universal order of things.

Christianity, so to speak, put Kievan Russia on the map. The question is : whose map ? The Kievans accepted Byzantine Christianity, and the Byzantines had their own ideas about the course of human history and about the place of various peoples within it. Byzantium was the New Rome ; its empire was coeval with Christianity, through the miraculous synchrony of Christ and

(*) I would like to acknowledge with gratitude my debt to Professor Dimitri Obolensky, which is far greater than could be expressed in any bibliographical footnote. He stimulated me to think about these topics, and encouraged the debate at every stage.

(1) *Povest' vremennykh let*, text and comm. ed. D. S. LIKHACHEV, gen. ed. V. P. ADRIANOVA-PERETTS, 2 vols. (Moscow, Leningrad, 1950 ; hereafter, *Povest'*), I, 16.

Augustus ; and this empire, blessed by the coming of Christ, finally christianized by Constantine, and perfected through seven ecumenical councils, was the culmination of God's plan for mankind. It was the fourth beast of Daniel's vision (*Daniel*, VII : 25), "the fourth kingdom on earth, which shall excel all other kingdoms and shall devour the whole earth". Byzantine was the actualization of Roman potential. The universal empire and the universal church were, ideally at least, inseparable (2).

If the Kievans accepted Byzantine Christianity, what was their relationship to the empire ? To Byzantine ears the very question may sound absurd. As the Patriarch Antony IV snapped in a much-quoted letter to Basil I of Moscow at the end of the fourteenth century : "It is not possible for Christians to have the church and not to have the emperor" (3). Many modern scholars have agreed with the patriarch's assessment, and they have used it as evidence (albeit indirect) that the Kievans in the eleventh and twelfth centuries did in fact acknowledge some form of imperial authority.

Nobody, of course, suggests that Kiev was actually ruled from Constantinople : the theory can be adapted to reality, but cannot supplant it altogether. Nor is it proposed that Kiev necessarily entered into any explicitly defined subordinate relationship with Byzantium : such an arrangement would be too easily vulnerable to the vicissitudes of real politics (4). If, therefore, the Kievans did accept the universality of the empire, then the emperor's status must have been such that it could transcend temporal imperfections, a "meta-political" authority, based less on political power than on cultural prestige. In this conveniently loose sense, it is argued,

(2) From the vast amount of writing on this subject see *e.g.* G. PODSKALSKY, *Byzantinische Reichseschatologie* (Munich, 1972) ; C. MANGO, *Byzantium : the Empire of New Rome* (London, 1980), 189-200.

(3) Cited in *e.g.* D. OBOLENSKY, *The Byzantine Commonwealth* (London, 1971), 264-5 ; J. MEYENDORFF, *Byzantium and the Rise of Russia* (Cambridge, 1981), 12, 255.

(4) For discussion of this issue see A. A. VASILIEV, *Was Old Russia a Vassal State of Byzantium ?*, in *Speculum*, VII (1932), 350-60 ; I. U. BUDOVNITS, *Obshchestvenno-politicheskaya mysl' Drevney Rusi* (Moscow, 1960), 61-5. There does seem to have been some such agreement with Galicia in the mid-twelfth century, but there is no reason to believe that this was a product of general principle rather than temporary expediency ; see OBOLENSKY, *Commonwealth*, 230.

Kievan Russia acknowledged the universality of the Byzantine empire and the supremacy of the Byzantine emperor : when the Kievans embraced Byzantine Christianity, when they entered that cultural community which Dimitri Obolensky has subtly labelled the Byzantine Commonwealth, then they implicitly accepted the preeminence (however vaguely formulated) of the Emperor of the *Rhomaioi* (5).

Unfortunately, no extant Kievan source ever states explicitly that this was the case. Scholars have therefore argued that the in direct evidence is eloquent enough, and that the Kievan acceptance of Byzantine universalism was "tacit". The hypothesis can be summarized briefly as follows.

Christianity is a religion of the book, and the most prized and praised achievement of the Slav conversion was the translation of books. The vast majority of all literature read and copied in Kievan Russia is comprised of translations from Greek, from Byzantine originals. Byzantine texts were authoritative ; they conveyed the word of truth. And many of these texts imply, state or expound, in various forms and aspects, the Byzantine imperial idea : from legal codes, from translated world chronicles, from works such as the *Apocalypse* of Pseudo-Methodius, the commentaries on Daniel by Hippolytus of Rome, or the *Mirror of Princes* by Agapetus, and perhaps above all from the liturgy, the Russians subjected themselves willingly to a sustained bombardment of Byzantine universalist principles. Chronicles explained to them the course of history culminating in the Romano-Christian empire ; the emperor was commemorated in the liturgy ; every Christmas eve the Russians were reminded that Christ came into the world "when Augustus reigned alone upon earth", to enrol all mankind in the faith just as Augustus enrolled all mankind in the empire (6). It would indeed have been perverse to set the word as received from Byzantium at the centre of one's religious and intellectual life, and then to ignore what it said.

(5) VASILIEV, *op. cit.* ; F. DVORNIK, *Byzantine Political Ideas in Kievan Russia*, in *Dumbarton Oaks Papers*, IX-X (1956), 75-121 ; M. CHERNIAVSKY, Khan *or* Basileus : *an Aspect of Medieval Russian Political Theory*, in *Journal of the History of Ideas*, XX (1959), 459-76 ; OBOLENSKY, *Commonwealth*, 223 ff.

(6) *The Festal Menaion*, transl Mother MARY and Archim. Kallistos WARE (London, 1977), 254.

Constantinople was *Tsar'grad*, the imperial city. It was a holy place, a place of pilgrimage, God-protected (7). It was also in its physical fabric a model of civilization : just as Russian writers engaged in the mimesis of Byzantine literary styles and genres, so the greatest princes, those who wished and could afford to enhance their prestige in the architecture of their cities, strove to recreate the image of the imperial city on Kievan soil (8). In worship, in writing, in painting and in building Byzantium was the source, the standard, the definitive model.

On conversion, or at any rate soon afterwards, the Russians accepted ecclesiastical status as a metropolitan see under the patriarchate of Constantinople. The head of the Russian church, the Metropolitan of Kiev, was normally a Greek appointed from Constantinople. He worked in close association with the Russian princes, and he would be certain to represent both personally and officially the patriarchal and by natural extension the imperial, point of view. The Russians generally accepted their ecclesiastical status ; therefore they generally accepted its "meta-political" implications.

Russian rulers observed a titular distinction between themselves as princes (*knyaz'ya*), and the emperor (*tsar'*). On their seals they styled themselves, in Greek, *archontes* ; only in Byzantium was there a *basileus* (9).

Such, in outline, is the case for Russian acceptance of Byzantine universalism. It is an attractive argument, but it seems to me inadequate in a number of respects. In the first place, it rests on a series of inferences which, taken individually, are hard to justify. There is as yet no evidence for the liturgical commemoration of the emperor in Russia during the Kievan period. Diplomatic titles may reflect temporal facts, not universal ideas : of course there was only one *basileus*, while there were many Russian princes (on the title

(7) See *e.g.*, *Povest'*, I, 75 ; Antony of Novgorod, *Puteshestviye v Tsar'grad*, ed. P. Savvaitov (St. Petersburg, 1900) ; A. A. Medyntseva, *Drevnerusskiye nadpisi novgorodskogo sofiyskogo sobora* (Moscow, 1978), No. 67, pp. 70-1.

(8) On Kiev as an "icon" of Constantinople see J. E. B. Shepard, *Byzantium and Russia in the Eleventh Century* (unpublished D. Phil. Thesis, Oxford, 1973), 133-200.

(9) See A. V. Soloviev, *Archôn Rôsias*, in *Byzantion*, XXXI (1961), 237-48, repr. in Idem., *Byzance et la formation de l'État russe* (London, 1979), IV ; also V. L. Yanin, *Aktovyye pechati Drevney Rusi*, I (Moscow, 1970), 14-33.

tsar' as occasionally applied to Russian princes, see below) ; but unless it can be shown that the Kievans revered monarchy above their own system of government, then there is no reason to assume that they viewed the *basileus* as superior to themselves. Certainly the Kievans had available in translation many works which conveyed the Byzantine imperial idea, but it is dangerous to posit *a priori* the Kievans' likely response to what they read.

In the second place, the argument from silence, the formulation of "tacit acceptance" can quite easily be turned on its head, so that it becomes "tacit rejection". Every proud proclamation of Kievan identity, whether in the *Primary Chronicle* or in the *Sermon on Law and Grace* by Metropolitan Hilarion ; every small crack in the facade of literary and artistic mimesis ; every new and indigenous feature of religious worship, such as the canonization of local saints, the appointment of local metropolitans, or the establishment of local festivals : all can be taken to imply a continual polemic with Byzantium, a continual attempt to justify and maintain local independence, to refute the universalist pretensions of the empire ([10]), to claim, as Basil I of Moscow later claimed, that it was possible and desirable «to have the church, but not the emperor".

We cannot escape this stalemate simply by raking through the old arguments so as to determine which is more convincing. We need a new approach to the problem, and a fresh way of examining the evidence.

In order either to accept or to reject the Byzantine imperial idea, the Russians had first to share certain basic Byzantine assumptions about the nature of the world and the course of its history. There can be neither agreement nor relevant polemic unless both sides hold certain axioms in common. Proponents both of "tacit acceptance" and of "tacit rejection" seem to assume that the Kievans viewed the matter in essentially Byzantine terms. But was this

(10) *E.g.* M. D. PRISELKOV, *Ocherki po tserkovno-istoricheskoy istorii Kievskoy Rusi X-XIIvv* (St. Petersburg, 1913) ; BUDOVNITS, *Obshchestvenno-politicheskaya mysl'*, 71-2 ; N. N. VORONIN, *Iz istorii russko-vizantiyskoy tserkovnoy bor'by XIIv.*, in *Vizantiyskiy Vremennik*, XXVI (1965), 190-218 ; T. WASILEWSKI, *La place de l'État russe dans le monde byzantin pendant le haut Moyen Age*, in *Acta Poloniae Historica*, XXII (1970), 43-51 ; D. S. LIKHACHEV, *Velikoye naslediye* (2nd. ed., Moscow, 1980), 37-8, 91-7.

necessarily so ? Byzantine universalism was not just a political ideal, nor can it been entirely reduced to the notion of cultural prestige : it was based on a teleology of history, on a belief in the unique destiny of the Romano-Christian empire in the Divine Plan for mankind. To accept or reject this belief the Kievans had first to absorb, and to reckon important, at least some of the historical facts and assumptions from which it was derived.

Rather than seek to judge the notional "end-product" (the status of the imperial idea in Kievan Russia), one should perhaps start by examining the Kievans' knowledge of, interest in, and response to, its "component parts". And to do this we need to look again at the nature and content of Byzantino-Russian cultural relations, at the processes by which Byzantine information and ideas were transmitted to Russian minds.

In recent years it has become almost a truism to say that Kievan cultural borrowing from Byzantium was not arbitrary or mechanical, but selective ; that the Russians borrowed according to their needs ([11]). An increasing awareness of nuance in such issues has led to a more subtly formed vocabulary of description : influence, impact, reception, borrowing, acceptance and rejection are joined by such metaphorical terms as cultural transplantation, radiation, osmosis, cultural redaction or recension, cultural diffusion, acculturation.

However, detailed study has not kept pace with the generalizations. Scholars have produced a large quantity of new and valuable work on the *forms* of textual transmission, but *meaning* has been largely ignored. The statement that the Russians "borrowed according to their needs" to some extent invites circular argument : one establishes the formal history of a text, and concludes that such were the formal adjustments required. Yet how do we discover what the Russians perceived these texts to mean ? To use a linguistic

(11) *E.g.* D. S. LIKHACHEV, *The Type and Character of the Byzantine Influence on Old Russian Literature*, in *Oxford Slavonic Papers*, XIII (1967), 16-32 ; I. ŠEVČENKO, *Russo-Byzantine relations after the Eleventh Century*, in *Proceedings of the XIIIth International Congress of Byzantine Studies* (Oxford, 1967), 93-104 ; cf. J. MEYENDORFF, *The Byzantine Impact on Russian Civilization*, in *Windows on the Russian Past : Essays on Soviet Historiography since Stalin* (Columbus, Ohio, 1977), 45-56.

analogy : the morphology of cultural transmission needs to be supplemented with the study of its semantics.

An imaginary filter between Byzantium and Kiev imposes what might be termed *cultural blockage*. Some material clogs in the filter and never reaches Russia ; some passes through, but is so mangled that it is near useless ; and some passes through relatively unscathed. But how relatively ? Does it actually mean the same thing in its new environment as it did in its old one ? How is it perceived and understood ? What are its new linguistic, textual and social connotations ? The elements of Byzantine culture reach Kiev often in changed form, and in a new configuration. One might establish that a particular expression or idea in Kievan Russia is of Byzantine origin, but this does not necessarily imply that it was understood in a Byzantine way. Meaning cannot be defined purely by provenance.

Thus with the Byzantine universalist idea : elements of it are bound to have been available to, and occasionally used by, the writers and rulers of Kievan Russia ; but before we can determine whether the Russians accepted, rejected, or showed any other response to, the idea as a whole, we have to examine the effects of cultural blockage on its various elements, and hence their meaning in their new environment.

To state the problem is easier than to solve it. Of course meaning changes in transmission, but it is hard to find reliable ways of discovering precisely what the changes are. The danger is to take scattered observations of change – they are not difficult to locate – and to derive great cultural generalizations from them : spot a few mistranslations, the old gloss or insertion, and use them to encapsulate the intellectual limitations and aspirations of an entire people. The legacy of texts from the Kievan period is lamentably small ; and in the case of many translations their provenance (Russian or Bulgarian) and their relationship to their Greek originals are obscure. In such circumstances almost any collection of apparently compatible "facts" is unlikely to be reliable. To minimize the consequences of the ignorance which is forced on us by the paucity of properly informative sources, we need to find not just facts, but mutually reinforcing *patterns* of change *at every stage* of cultural transmission : in the choice of text for translation, in the translations themselves, in Kievan editions and adaptations, and in the use of Byzantine material in an "original" Kievan context. The

evidence of each stage in itself is likely to be dubious ; but if we can discover distinct and repeated patterns, then at least we should have the basis for a reasonable working hypothesis.

Changes of meaning may be deliberate (*e.g.* the work of editors), unavoidable (*e.g.* the transmission of Greek concepts which have no equivalents in Slavonic language or experience) or quite accidental (*e.g.* the carelessness of translators or scribes). In a survey of cultural blockage all types of change are equally valid and important : scribal yawns can be as eloquent as the most erudite commentaries ; and lax errors, no less than any other form of adjustment, affect the result, the actual text as it is conveyed to its subsequent readers, and as it proceeds to the next stage of transmission.

So much for methodological preamble. Let us now return to the question ; what was the Kievan perception of the Byzantine imperial idea ? In an attempt to find an answer we shall look at the way in which the Kievans responded to the information they received on three topics : the Byzantine empire itself (rather than just its religious institutions and the appearance of Constantinople) ; the "Roman" aspect of the Byzantine self-image ; and the very notion of empire, or monarchy, as a significant phenomenon in the history of mankind.

The Russians' richest potential source of information on the empire was Byzantine historiography (12). But if, as has been alleged, the Kievans read translated historiography primarily to gain knowledge of Byzantium (13), then they chose a strange way to go about it, for the choice of texts for translation might almost have been specifically designed to exclude Byzantium. In the first place, the Kievans had available in translation only world chronicles, not

(12) See M. WEINGART, *Byzantské kroniky v literatuře církevněslovanské* (2 vols., Bratislava, 1922-3) ; I. SORLIN, *La diffusion et la transmission de la littérature chronographique byzantine en Russie prémongole du XIe au XIIIe siècle*, in *Travaux et Mémoires*, V (1975), 385-408 ; O. V. TVOROGOV, *Drevnerusskiye khronografy* (Leningrad, 1975), esp. 8-31 ; N. A. MESHCHERSKY, *Istochniki i sostav drevney slavyanorusskoy perevodnoy pis'mennosti IX-XV vekov* (Leningrad, 1978), 68-87 ; Simon FRANKLIN, *Byzantine Chronicles in Kievan Russia : a Study in Cultural Adaptation* (unpublished D. Phil. Thesis, Oxford, 1981), esp. 28-72.

(13) E. M. SHUSTOROVICH, *Drevneslavyanskiy perevod Khroniki Ioanna Malaly (istoriya izucheniya)*, in *Vizantiyskiy Vremennik*, XXX (1969), 137 ; SHEPARD, *Byzantium and Russia in the Eleventh Century*, 146.

detailed or contemporary "history". And in the second place, the translated chronicles were precisely those which provided *least* information on Byzantium : the Kievans used the sixth-century chronicle of John Malalas (probably in a Bulgarian translation) (14), and a composite work consisting of the ninth-century chronicle of George the Monk ("Hamartolus") and its continuation, attributed to the Logothete, down to the death of the emperor Romanus Lecapenus in A.D. 948 (possibly translated in Kievan Russia in the eleventh century) (15). The Kievans lacked the far more elaborate chronicles of, for example, Theophanes or Theophanes Continuatus, or *any* text which continued beyond 948. From the eleventh century to the fifteenth, Russian historical knowledge of Byzantium was almost entirely derived from Malalas, George the Monk and the Logothete.

If Kievan readers did scour these works for information on Byzantium, then they were particularly ill-served by translators and scribes. Perhaps the most vivid measure of distortion is the

(14) V. M. ISTRIN, *Khronika Ioanna Malaly v slavyanskom perevode* (hereafter : *Mal.*, ISTRIN) :

bk. I, *Zapiski Imperatorskoy Akademii Nauk*, I, 3 (1897) ;

bk. II, *Letopis' Ist.-Fil. Novorossiysk. Un.*, X, *Viz-Slav.*, VII (Odessa, 1902), 427-86 ;

bk. IV, *Ibid.*, *Viz-Slav.*, VIII (1905), 342-67 ;

bk. V, *Ibid.*, *Viz-Slav.*, IX (1910), 1-51 ;

bk. VI-VIII, *Sbornik Otdeleniya Russkogo Yazyka i Slovesnosti*, LXXXIX (St. Petersburg, 1911), No. 3, pp. 1-50 ;

bk. IX, *Ibid.*, No. 7 (1912), 1-39 ;

bk. X, *Letopis' Ist.-Fil. Novoross. Un.*, XVII (1913), 2-44 ;

bk. XI-XIV, *Sbornik ORYaS*, LXXXX, No. 2 (1913), 1-31 ;

bk. XV-XVIII, *ibid.*, LXXXXI, No. 2 (1914), 1-52.

On the time and place of translation, see WEINGART, *Byzantské kroniky*, I, 30-39 ; SHUSTOROVICH, *Drevneslavyanskiy perevod*.

(15) V. M. ISTRIN, *Khronika Georgiya Amartola v drevnem slavyano-russkom perevode*, 3 vols. (Petrograd, Leningrad, 1920-30 ; hereafter : *GM*, ISTRIN).

There is a long-standing controversy over the time and place of translation : see WEINGART, *Byzantské kroniky*, I, 84-95, II, 500-521 ; *GM*, ISTRIN, II, 269-309, III, pp. v-l ; the articles by N. DURNOVO, V. ROZOV and P. A. LAVROV in *Slavia*, IV (1925-6), 364-70, 446-84, 657-83 ; A. DOSTÁL, *Slovanský překlad byzantské kroniky Georgia Hamartola*, in *Slavia*, XXXII (1963), 375-84 ; MESHCHERSKY, *Istochniki i sostav*, 77-9.

transmission of proper names. Names, of course, are notoriously bad at crossing language- and culture-barriers, and a degree of inconsistency is almost inevitable. However, names from the Byzantine period fare significantly worse than those from, for example, Old Testament or Early Christian history. Most of the names, naturally enough, are Constantines, Basils, Leos, Johns and Michaels, who could be transliterated with no difficulty, and we have no means of knowing whether or not translators and scribes had any notion of who they were. But as soon as the even slightly unfamiliar turns up, the translators reveal not only a certain amount of ignorance, but an almost wanton carelessness – an ignorance and carelessness compounded by successive copyists.

One symptom of carelessness is to be found in widely differing renditions of the name of a single person. Would readers have been able, for instance, to identify a single "*Εὐδοκία ἡ Ἰγγερίνα*" from, variously, "Иеренина", "Иеросовна", "Инеровна", and "Ньеринина" ([16]) ? As for individual errors, the list is endless. Here are a few of the most striking examples : "*κατὰ τὸ ἐμπόριον τοῦ Ἀκρίτα*" is reasonably rendered "прямо веси Акритовѣ", until a scribe imposes his false erudition and turns it into "асикритовѣ", the secretaries' market ; "*Φιλόθεος δὲ πρωτοσπαθάριος*" becomes "философъ иже протоспафарь" ; "*Νικήτας τε ὁ Ἑλλαδικός*" becomes two people, "Никита и Оладик" ; "*διὰ Μιχαὴλ τοῦ διαβολίνου λεγομένου*" becomes "Михаиломъ диаволим наученіемь" ([17]).

One might note that similar chaos reigns in place-names, regional names, and the names of foreign peoples ([18]).

Thus the Kievans possessed and sought remarkably little information on post-Constantinian Byzantine history ; and even that which they dod possess reached them in greatly distorted form.

The process of adaptation continues further. By and large the Kievans preferred not to use the cumbersome full texts of the

(16) *GM*, Istrin, I, 504/28, 512/8, 518/20, 516/12.

(17) *GM*, Istrin, II, 13/18, 13/23, 23/21, 65/29-30 ; I, 514/1, 514/14-15, 525/19, 572/18.

(18) The translators fared no better with Bulgarian history : "*τοῦ ἀρχηγοῦ αὐτῶν Κρούμνου*" becomes "князя их Аптокроумля" ; see *Georgii Monachi Chronicon*, ed. C. de Boor (Leipzig, 1904 ; hereafter : *GM* de Boor), 779/19-20 ; *GM* Istrin, I, 487/17. Would a Bulgarian translator have been likely to make such an error ?

translated chronicles. Instead they prepared more convenient digests of world history, eliminating material which they reckoned superfluous, and combining the "essential" parts of their translated sources. These compendia of translated historiography (in modern Russian convention *khronografy*, but a "chronograph" in English has other connotations) provided probably the most popular versions of universal history in Russia for nearly half a millenium after her conversion to Christianity (19). At least one of the compendia, awkwardly known as the *Khronograf po velikomu izlozheniyu* ("The Compendium according to the Great Narrative" – hereafter *KVI*) was put together before the end of the eleventh century. It is based on a paraphrase of George the Monk, plus some Malalas and a few extra oddments, and its popularity is attested both by the fact that several quotations from it appear in the Primary Chronicle, and by the fact that it was incorporated into many subsequent compendia (at least for the history of the period from Solomon to A.D. 948 ; for the period before Solomon the sources and the textual traditions are more diverse) (20).

The compiler of *KVI* confirms quite dramatically the implied interests of the translators and scribes : in his paraphrase of George the Monk he finally jettisons practically all Byzantine secular history. Where there is no heresy or council to deal with, *KVI* reduces Byzantine history to a mere list of rulers. And, in the most telling editorial stroke, *KVI* eliminates almost the entire chronicle of the Logothete (that is, the continuation of George the Monk into the tenth century). The whole period from Michael III to the death of Romanus Lecapenus is reduced to less than a single folio leaf, some fifty lines (21) ; and thirty of these fifty lines contain the Logothete's

(19) On the textual background to this discussion of the compendia see *GM*, ISTRIN, II, 363-424 ; TVOROGOV, *Drevnerusskiye khronografy*, 46-159.

(20) For a description (by "fragments" of those sections of the later compendia which include *KVI*, see TVOROGOV, *Drevnerusskiye khronografy*, 240-74, 284-304. The compendia are almost entirely unpublished. The arguments below are based on manuscripts of all of them. Unless otherwise indicated, the post-Solomonic narrative of *KVI* will be cited in probably its most complete extant version, that contained in the "full" and "short" variants of the *Chronographic Paleya* : MSS GPB Pog. 1434, 1435 in the State Public Library in Leningrad.

(21) GPB Pog. 1435, ff. 440-1 ; cf. TVOROGOV, *Drevnerusskiye Khronografy*, 259-60, frags. 420-432.

accounts of *Russian* history (the attacks on Constantinople in 860 and 941). Of the eighteenth book of Malalas, with its detailed and invaluable (to us) account of the reign of Justinian, *KVI* preserves not a trace. The compiler was wholly uninterested in Byzantine secular history.

Kievan writers thus had very little available information on the Byzantine empire, and, predictably, they themselves hardly ever mentioned it. Certainly the compilers of the Primary Chronicle often quoted from the compendium, and occasionally from the full translations : on strange natural phenomena, on pagan customs, on the division of lands among the sons of Noah and the division of tongues after Babel, on the nature and categories of angels, and on the Russo-Byzantine wars of 860 and 941 [22]. The Chronicle also includes one brief list of rulers, which is used to provide a set of chronological coordinates for the start of the Chronicle's own annalistic narrative [23]. But never, to my knowledge, does any Kievan writer of the eleventh and twelfth centuries discuss, refer to, or show any interest in the history, politics and welfare of the Byzantine empire and its rulers, except in cases where Russia herself is directly involved.

We therefore find a consistent pattern of adaptation. Both deliberately and accidentally, at each stage of transmission, translators, scribes, editors and local writers are unanimous in their disregard for the imperial heritage of the country from which they took their religion.

Central to Byzantine universalism is the Byzantines' consciousness of themselves as Rhomaioi - Romans. The Byzantine empire was the Roman empire, brought to perfection through Christianity. How did the Russians perceive the "Romanness" of Byzantium ?

The question covers more than mere nomenclature. The "Roman" aspect of the Byzantine self-image involves not only the political heritage of empire, but also a broader cultural identity. The Byzantines were "Romans" not only by political succession, but also

(22) See A. A. SHAKHMATOV, *Povest' vremennykh let i ee istochniki*, in *Trudy Otdela Drevnerusskoy literatury* (*TODRL*), IV (1940), 41-61, 72-80 ; O. V. TVOROGOV, *Povest' vremennykh let i Khronograf po velikomu izlozheniyu*, in *TODRL*, XXVIII (1974), 99-113.

(23) *Povest'*, I, 17.

(as they saw it) in their culture. In its literary and rhetorical forms, in its codes of civil law, it is institutions, in its geographical, ethnographic, bureaucratic and political terminology, Byzantium expressed and described itself in terms of the "Roman" past. It matters little whether or not we regard the Byzantine view of "Romanness" as historically accurate or consistent ; the Byzantines were, or thought themselves to be, mimetic of antiquity because they admitted no distinction or discontinuity of substance.

Kievan culture was not in any remotely comparable way classically orientated. It is a matter of dispute whether or not certain individuals might have had some first-hand knowledge of ancient literature (24), but in general it is agreed that Kievan acquaintance with, or potential acquaintance with, antiquity was limited to a few quotations in translated florilegia and a few narratives in translated chronicles (25). Certainly the flowering of Byzantine scholarship in the eleventh and twelfth centuries has left almost no discernible trace in Kievan Russia. However, this is not the place to castigate the Kievans for their failure to adopt our own cultural values. The point at issue is what they actually though : their "image" of antiquity, such as it was ; their own particular interests and boredoms ; their sense of "Romanness" with regard to the Byzantines.

Byzantine chronicles themselves trimmed the history of antiquity to some extent even before it reached the Russians. In accordance with their view of world history as a succession of monarchies, they virtually ignored the Greek polis and the Roman republic (26). Greek political history passes from mythical ancestor-kings to Alexander

(24) See D. M. Bulanin, *Nekotoryye trudnosti izucheniya biografiy drevnerusskikh pisateley*, in *Russkaya literatura*, 1980, No. 3, pp. 137-42.

(25) Scholars vary in their assessments of how important this literature was in Kievan culture. For a range of views see E. D. Frolov, *Russkaya istoriografiya antichnosti* (Leningrad, 1967), 11-27 ; S. I. Radtsig, *Antichnoye vliyaniye v drevnerusskoy literature*, in *Voprosy klassicheskoy filologii*, III-IV (1971), 3-65 ; D. M. Bulanin, *Klassicheskaya kul'tura v Drevney Rusi i problemy ee izucheniya*, in *Russkaya i gruzinskaya srednevekovyye literatury* (Leningrad, 1979), 30-39 ; Jana Howlett, *Some Classical Saints in the Russian Tradition*, in *Byzantium and the Classical Tradition*, ed. Margaret Mullet, Roger Scott (Birmingham, 1981), 172-8.

(26) See E. M. Jeffreys, *The Attitudes of Byzantine Chroniclers towards Ancient History*, in *Byzantion*, XXXXIX (1979), 199-238.

the Great, with a brief interlude to take in Babylonians and Persians. Roman political history starts with Julius Caesar as the precursor of Augustus. I shall deal later with the special problems of the Alexander novel and of Josephus' *History of the Jewish War*. For the moment let us took at how the Kievans interpreted the information available in the chronicles.

The only translated chronicler who actually discusses the *culture* of antiquity is George the Monk, who digresses into a detailed refutation of ancient philosophy (27).

The Logothete pays no special attention to the classical past, but he delights in classical etymologies and toponymic glosses (he probably used a compendium of such useful curiosities) (28).

Malalas, in his first, second and fourth books, provides a substantial narrative of Greek "mythology", which he unobtrusively but firmly debunks by treating it as history : as that portion of Greek history which was supposedly contemporary with the events of the Old Testament (29).

The Kievans, with no tradition of classical learning, had little cause to be interested in the anti-classical tirade of George the Monk, and they omitted it from their historical compendia. Some of George's points (particularly the distinction between worship of creation and worship of the Creator) do appear in Kievan adaptations of Byzantine anti-pagan tracts, but devoid of all but the barest traces of a classical context (30).

Since the chronicle of the Logothete (George's continuation) was almost never used in Russia except for its passages on the Russo-

(27) *GM* DE BOOR, 58-92.

(28) *GM* ISTRIN, II, 11/7-8, 23/33-5, 31/32-3, 32/11-21, 42/28-34, 59/6-8, 60/32, 61/3, 65/5-19. For the hypothesis of an "etymological" compendium see R. J. H. JENKINS, *The Supposed Russian Attack on Constantinople in 907 : Evidence of the Pseudo-Symeon*, in *Speculum*, XXIV (1949), 403-6 ; C. MANGO, *A Note on the Ros-Dromitae*, in *Ellenika*, IV (1953), 456-62.

(29) On this "Euhemerist" treatment of mythology see J. D. COOKE, *Euhemerism : a medieval Interpretation of Classical Paganism*, in *Speculum*, II (1927), 396-410 ; on Malalas in particular see D. CHIZHEVSKY (ČIŽEVSKIJ), *Evgemerizm v staroslavyanskikh literaturakh*, in *Novyy Zhurnal*, LXXXXII (1968), 254-72, repr. In German in *The Religious World of Russian Culture*, ed. A. W. BLANE (The Hague, 1975), 23-42.

(30) Two such tracts in E. V. ANICHKOV, *Yazychestvo i Drevnyaya Rus'* (St. Petersburg, 1914), 26-80.

Byzantine wars, most of its etymologies pass by default. Some had already disappeared in translation. Thus, for example, when the Logothete states that Hieron on the Bosphorus was so named because a temple ("ἱερόν") had been built there by the Argonauts ("τῶν τῆς Ἀργοῦς πλωτήρων"), the translator misses the allusion and the point, conveying only that somebody arrived swiftly ("ἀργῶς" ?) in ships and founded a church (31). Even in the Logothete's accounts of Russo-Byzantine wars, the etymologies were clearly felt by Kievan editors to be intrusive. On the war of 860 both *KVI* and the Primary Chronicle cite almost the complete text of the Logothete, but with one omission : the information that the region of Blachernae was thus named because "a certain Scythian prince, called Blachernus, was killed there" (32). And in their accounts of the war of 941 *KVI* and (through *KVI*) the Primary Chronicle finally omit the distorted etymology of Hieron, as well as an elaborate pun on the name "Euxine", which had been *in*hospitable ("κακόξεινος") until Heracles rid it of pirates (33).

These are small matters, but together they indicate that the Kievans' lack of knowledge was compounded by (or caused by) lack of interest. Far more controversial is the Kievan tradition of citation from Malalas' "mythology". The "mythology" is the only section of Malalas' chronicle which has left any significant traces in Russian literature before the thirteenth century. If the Kievans did possess a full text of Malalas (which is probable, but not certain), then they apparently took little interest in it. The signs are that Malalas was read not for his thorough exposition of Constantinopolitan life and politics in the age of Justinian, and not for his careful record of the architectural history of Antioch, but for his reconstruction of the ancient past. Surely here, at last, is proof that the Kievans maintained a lively curiosity about antiquity and the classical heritage ?

(31) *GM* Istrin, II, 61/1-33 ; I, 567/12-14.

(32) *GM* Istrin, II, 11/5-7 ; I, 511/14-16 ; Tvorogov, *Drevnerusskiye khronografy*, p. 259, frag. 420 ; *Povest'*, I, 19.

(33) For the texts, and the elaborate textology, of this episode in *KVI* and related compendia see V. M. Istrin, *Letopisnyye povestvovaniya o pokhodakh russkikh knyazey na Tsar'grad*, in *Izvestiya ORYaS*, XXI (1916), 215-36 ; Tvorogov, *Povest' vremennykh let i Khronograf po velikomu izlozheniyu*, 110-113 ; *idem.*, *Drevnerusskiye khronografy*, 151-7 ; *idem.*, *Provest' vremennykh let i Nachal'nyy svod*, in *TODRL*, XXX (1976), esp. pp. 18-22.

Some scholars have assumed that this is so (34). Others are more circumspect : Malalas was, they point out, only a potential source of classical knowledge, but the Kievans did not necessarily grasp all that he made available ; moreover, his was a much-Bowdlerized classicism, further distorted in translation (35). Let us look at the evidence in a rather different perspective.

Extracts from Malalas appear in an historical compendium which almost certainly originated in the Kievan period (36), and also in the Primary Chronicle's entry for the year 1114 (37). These extracts treat three topics : predictions of Christ (38) ; the origins and nomenclature of certain places and peoples (39) ; and aspects of paganism. However, what the Russians read on the subject of paganism is not quite the same as what Malalas wrote. In a curiously revealing way, in translation, in copying and in citation, the information in Malalas was progressively moulded to fit local contours (40).

(34) Z. V. UDAL'TSOVA, *Khronika Ioanna Malaly v Kievskoy Rusi*, in *Arkheograficheskiy Ezhegodnik za 1965 god* (1966), 47, 58 ; E. M. SHUSTOROVICH, *Khronika Ioanna Malaly i antichnaya traditsiya v drevnerusskoy literature*, in *TODRL*, XXIII (1968), 62-70 ; A. A. DERYUGIN, *Vergiliy v drevnem slavyanskom perevode Khroniki Ioanna Malaly*, in *Antichnost' i Vizantiya*, ed. L. A. FREYBERG (Moscow, 1975), 351-62.

(35) FROLOV, *Russkaya istoriografiya antichnosti*, 3-27 ; O. V. TVOROGOV, *Antichnyye mify v drevnerusskoy literature*, in *TODRL*, XXXIII (1979), 3-4 ; HOWLETT, *Some Classical Saints*, 176-7.

(36) Partially preserved in the "introduction" to the compendium known as the *Letopisets Ellinskiy i Rimskiy (EL)*, and in the so-called *Additions to the Paleya* : See TVOROGOV, *Drevnerusskiye khronografy*, 127-35, 274-6 (frags. 1-65) ; *idem.*, *Antichnyye mify*, 11-14 ; Simon FRANKLIN, *Some Apocryphal Sources of Kievan Russian Historiography*, in *Oxford Slavonic Papers*, XV (1982), 1-27.

(37) *Povest'*, I, 197-9 ; see V. M. ISTRIN, *Khronograf Ipatskogo spiska Letopisi pod 1114 godom*, in *Zhurnal Ministerstva Narodnogo Prosveshcheniya*, CCCXIV, No. 11 (Nov. 1897), pp. 83-91.

(38) On Hermes and the Holy Trinity, and Thoulis : *EL*, frags. 44, 50 ; TVOROGOV, *Antichnyye mify*, 25 ; MS GPB Pog. 1435, ff. 449r-v, 450v-451 (the *Additions to the Paleya*) ; *Mal.*, ISTRIN, I, 17-18 ; MALALAS, *Chronographia*, ed. L. DINDORF, (Bonn, 1831), 24/19-25/17.

(39) On Cronus, Agenor and Belus : *EL*, frags. 28, 47 ; partially published in TVOROGOV, *Antichnyye mify*, 23-5 ; cf. GPB Pog. 1435, ff. 448, 449r-v ; *Mal.*, ISTRIN, I, 11-12 ; MALALAS, *Chronographia*, 30/4-31/22.

(40) On general distortion in the Slavonic Malalas see HOWLETT, *Some Classical Saints*, 176-7 ; here we are concerned with "directed" distortion at various stages of transmission.

When Kievan chroniclers discuss their own problems with contemporary paganism, they are unusually concerned with two of its forms : on the one hand, pagan ethics, especially domestic rituals (41) ; and on the other hand, the shadowy figures of the *volkhvy* – pagan magicians, or leaders of pagan cults, who on occasion led resistance to the ecclesiastical and civil authorities (42).

Malalas tells of a motley crew of sages, mystics and charlatans. Translators, scribes and editors contrive to convert his story into a tale of domestic rituals and *volkhvy*.

Where Malalas calls Hephaestus a warrior and mystic ("*πολεμιστὴς καὶ μυστικός*") the Russians read of him as a "brave *volkhv*" ("влъхвъ и храбрь") (43). Malalas relates that Thoulis went to Africa and "proudly went to an oracle" ("*εἰς τὸ μαντεῖον ἐν ὑπερηφανίᾳ*") ; on hearing a proto-Christian message he "left the oracle". But as far as the Russians were concerned, he went to Africa "to perform gloriously as a *volkhv*" ("влъхвовати въ славу"), and the experience made him quit his profession (44). He thus becomes a defeated *volkhv* losing a contest with Christian magic – a familiar figure to the Kievans, both from Christian tradition and from analogous local tales (45).

Editors contribute to this transformation of Malalas. Hermes, according to Malalas, was a wise man, or philosopher ("*ἐφιλοσόφει*"), who gave oracles among the Egyptians. The translation gives approximately the same sense ("мудръствуяше") (46). But a Kievan

(41) *E.g. Povest'*, I, 14-16 ; the *Canonical Responses* of John II, Metropolitan of Kiev, in *Russkaya Istoricheskaya Biblioteka*, VI, 1-20 ; the questions of Kirik of Novgorod, in S. SMIRNOV, *Drevnerusskiy dukhovnik* (Moscow, 1914), II, 1-27 ; also the anti-pagan tracts in ANICHKOV, *Yazychestvo i Drevnyaya Rus'*, 26-80.

(42) *E.g.* Povest', I, 99, 116-20 ; see also R. JAKOBSON, M. SZEFTEL, *The Vseslav Epos*, in *Roman Jakobson : Selected Writings*, IV (The Hague, 1966), 301-68 ; R. ZGUTA, *The Pagan Priests of Early Russia*, in *Slavic Review*, XXXIII (1974), 259-66).

(43) *EL*, frag. 49 ; TVOROGOV, *Antichnyye mify*, 25 ; *Mal.*, ISTRIN, I, 19 ; GPB Pog. 1435, f. 449r-v.

(44) *Mal.*, ISTRIN, II, 466 (with *EL* in footnote) ; MALALAS, *Chronographia*, 25/2, 25/9 ; *EL*, frag. 50 ; GPB Pog. 1435, f. 449v.

(45) *E.g. Povest'*, I, 99, 119-20 ; cf. the famous contest of St. Peter and Simon Magus (also *volkhv*) : *GM* de BOOR, 364-76.

(46) *Mal.*, ISTRIN, I, 18.

editor, in perhaps the most telling change of all, "emends", so that now Hermes "practised as a *volkhv*" ("влъхвоваше") (47). Wise men do not tell the future ; *volkhvy* attempt to do so ; thus Hermes the philosopher becomes Hermes the *volkhv*, regardless of Malalas.

The narrator of the Primary Chronicle's entry for 1114 reports rumours of strange natural (or rather, unnatural) phenomena in the north, where there had been a rain of small beads, and another of live fawns. To add weight to his story he refers the audience to historical parallels : "If anybody doubts this, read the Compendium". He cites tales of strange rains of wheat, stones and Hephaestus' tongs. The chronicler then digresses beyond these analogous phenomena, and continues with anecdotes of Hephaestus and Helius. These apparently gratuitous digressions are of particular interest. We may make two observations.

First, the chronicler chooses to include only some of the information available in Malalas. He tells of how Hephaestus was responsible for establishing monogamy as a replacement for anarchic lust ; and Hephaestus' son, Helius, upheld the new morality by protecting the honour of a noble lady. The chronicler omits to say (as Malalas had stressed) that Hephaestus was also an innovator in the field of weapons technology. He also omits Malalas' declared *raison d'être* for the whole story – as a gloss on Homer (48) : according to Malalas, this tale was what Homer had in mind when in his poetic way he said that Helius discovered Aphrodite lying with Ares, for "Aphrodite" was Homer's figurative expression for the lust which Helius thwarted. Thus the chronicler turns a quasi-learned gloss into an account of pagan domestic ritual. We recall the Kievans' own problems with polygamy and pagan marriages (49).

Secondly, Hephaestus and Helius are glossed as, and then substituted with, the Slavonic deities Svarog and Dazhbog. The glosses were presumably inserted into the full text of the Slavonic Malalas fairly early in its life at Kiev (50), and the chronicler found

(47) Both in *EL* (Tvorogov, *Antichnyye mify*, 25) and in the *Additions to the Paleya* (GPB, Pog. 1435, f. 449), so presumably in the Kievan Compendium.

(48) Malalas, *Chronographia*, 24/11-14 ; *Mal.*, Istrin, II, 465/15-19.

(49) *E.g. Povest'*, I, 15 ; Metr. John II, *Canonical Responses*, No. 6 (*Russkaya Istoricheskaya Biblioteka*, VI, 4).

(50) The glosses appear both in *EL* (reflecting a *KVI*-type Kievan compendium), and in the *Archive Compendium*, which goes back to a thirteenth-century

them striking enough to be included, even though they were not directly relevant to his previous narrative.

The Soviet scholar E. M. Shustorovich ([51]) has seen in this "complete fusion of the images of Greek and Slavonic pagan gods" the Russians' assertion of their place on the stage of history : their local past and religion is fused with the common past of humanity ; and at the same time they even establish a genealogical link with world history, for the Russians, according to the *Lay of Igor's Campaign*, were the progeny of Dazhbog, and Dazhbog/Helius, in Malalas' account, was descended through Cronus from Shem, son of Noah.

The genealogical hypothesis is surely over-fanciful : every Kievan text which deals with the subject treats the Slavs as descendants of Japheth, not Shem ; the image of the *Lay* is interpreted too literally ; and there is no reason why it should be transferred to this entry in the Primary Chronicle. As for Shustorovich's assertion that the glosses indicate Russia's expansion into the world arena : I would suggest that they are in fact primarily designed to achieve the opposite. We have now seen several instances in which the pattern of textual and semantic adjustment has the effect not of stretching Russian concepts into the realm of the unfamiliar, but of drawing alien concepts into the realm of the familiar. The equation works in both directions, but the most likely intended and perceived emphasis of these glosses is that which fits the general pattern : the idea was not to throw attention back onto the ancient existence of Svarog and Dazhbog, but to bring Malalas' historical account into the thought-world of the Russian present ([52]).

Malalas' already sanitized "mythology" was progressively diluted and corrupted on its way to the Kievan reader. But distortion does

prototype and is independent of *EL*. Thus LIKHACHEV in *Povest'*, II, 480 is probably wrong in ascribing them to the compiler of *KVI*. On the other hand, Svarog and Dazhbog are less likely to have been inserted by a Bulgarian translator (as implied by TVOROGOV, *Antichnyye mify*, 10) than by an East Slav editor.

(51) SHUSTOROVICH, *Khronika Ioanna Malaly i antichnaya traditsiya*.

(52) For analogous adjustments see the *Zlatostruy*, where "barbarians" and "the Persian land" become "Polovtsy" and "the Polovtsian land" : cited by I. SREZNEVSKY, *Svedeniya i zametki o maloizvestnykh i neizvestnykh pamyatnikakh*, XXI (St. Petersburg, 1866), 27.

not in itself lead to nonsense ; cultural blockage does not simply remove meaning – it creates new meaning. Thus it is perhaps inappropriate to say that because of distortion (both in the Greek original and in the Slavonic translation) "the Russian reader was unlikely to obtain much useful information about the classical world" (53). The information could be extremely useful. It was, indeed, used. But accuracy, in a modern scholarly sense, is not a relevant criterion of its usefulness.

Nor is it quite adequate to say that the Kievans adapted their sources to local needs ; rather they perceived and understood their sources in terms of their actual experience, in terms of the reality they knew. The various adjustments are not part of a coordinated plan. They simply reflect the common cultural background of those who, often quite accidentally, introduced them.

For the Byzantines antiquity provided a secular tradition, complementary to Christianity, dangerous if treated imprudently, but nonetheless an integral part of culture and institutions. For the Russians antiquity, insofar as they were aware of it at all, provided examples of pagan behaviour, antithetical to Christianity, and relevant only when it *seemed* to mirror contemporary paganism.

The Russians therefore lacked not only Byzantine (scholarly and popular) *knowledge* of antiquity ; they also, with perhaps one or two individual exceptions, failed to share or absorb the Byzantines' *image* of antiquity. Indeed, on the evidence so far, there is little indication that the Russians even associated the heritage of antiquity with Byzantium.

The Byzantines called themselves Romans. The Russians always called them Greeks, defining them by language, not political heritage. Nor was this distinction confined to "original" Kievan literature, or to references to contemporary Byzantium : it was projected back into the past, and it was imposed even on Byzantine texts in translation. We have seen that proper names are easily mangled in transmission ; but we must not assume that translators and scribes always translated carelessly and mechanically. Distortion tends to reflect a lack of interet, but in certain cases the translators showed themselves to be extraordinarily alert, and their

(53) HOWLETT, *Some Classical Saints*, 176.

adjustments are consistent and deliberate : in the translation of the Chronicle of George the Monk, Rhomaioi before Constantine remain as Romans, while Rhomaioi after Constantine become Greeks. Thus in the reign of Aurelian the phrase "*εἰς τὴν Ῥωμαίων γῆν*" is rendered "въ Ромѣискоу землю", whereas in the reign of Julian "*κατὰ τῆς Ῥωμαίων γῆς*" becomes "на Гречьскоую землю" (54). And even within the limits of pre-Constantinian history the translators clearly distinguish between references to Rome proper, and forward-references which include Byzantium. For example, Hadrian, "*ὁ Ῥωμαίων βασιλεύς*" is "Римьский царь", and Julius Caesar "облада Ромѣискыми скипетры" ("*ἐκράτησε τῶν Ῥωμαϊκῶν σκήπτρων*") (55) ; but in a general statement commencing "*ὡς καὶ ἐπὶ τῆς Ῥωμαϊκῆς ἔστιν ἰδεῖν βασιλείας*" the translators sense a contemporary allusion, and they render "и яко въ Грьцѣхъ есть вѣдати" (56).

For the Kievan reader Romans and Greeks were separated not only ethnically or linguistically, but politically and historically. The imperial continuity, so vital to the Byzantine self-image, was lost.

The translators of George the Monk were not alone in driving a wedge between ancient Romans and Greek Byzantines. We possess both the Greek and the Slavonic texts of the *Canonical responses* of John II, Metropolitan of Kiev during the 1080s. Surely in the work of a Byzantine metropolitan one would expect the "correct" image of Byzantium to be assiduously maintained ? Not so : even here the only reference to "*ἡ Ῥωμαϊκὴ πολίτεια*" is converted into "гречьское житье" (57).

Against this background it would be perilous to claim that the Kievans had any interest at all in the "Roman political tradition" which, as scholars rightly stress, was an essential ingredient of Byzantine universalism (58).

The Byzantines were not perceived as Romans, nor was their civilization associated with models from classical antiquity. What, then, was the status of the ancient Romans themselves, or of any

(54) *GM* de Boor, 468/4, 544/9-10 ; *GM*, Istrin, I, 326/23, 362/22.
(55) *GM* de Boor, 60/16, 293/10 ; *GM*, Istrin, I, 61/18, 205/6-7.
(56) *GM* de Boor, 171/23-4 ; *GM*, Istrin, I, 128/19-20.
(57) *Russkaya Istoricheskaya Biblioteka*, VI, 4.
(58) Meyendorff, *Byzantium and the Rise of Russia*, 11-17.

other empire, in the Kievan notion of world history? Did the Kievans feel that monarchies had any special significance in the Divine Plan for mankind?

The Kievans had available in translation an abundant supply of texts which explained quite unambiguously that the course of human history ran through a succession of four great kingdoms, and culminated in the universal Roman (and hence Byzantine) empire. This "four-kingdoms theory" was expounded in detail in Hippolytus' commentaries on the book of Daniel; it is clearly stated in the chronicle of George the Monk; and it is even present in a work which stood at the very heart of Slavonic Christianity, the *Vita* of Constantine, Apostle of the Slavs (59). Moreover, the Russians, who studiously ignored Byzantine imperial history, actually supplemented their chronicle sources with substantial extra information on two previous empires: they had the Alexander novel for Macedon, and Josephus for pre-Constantinian Rome.

Information was in plentiful supply. What was the local response to it?

The idea of a monarchy is almost wholly absent from Kievan domestic politics. It is possible that Vladimir I, and his son Yaroslav, in the first half of the eleventh century, might have enjoyed the thought of sole rule, but they made no provision for the establishment of a monarchic system, and none of their successors shows any signs of having aspired to one. Of course many Kievan princes desired more power for themselves, but monarchy was not a relevant concept. Very occasionally the term *tsar'* and its derivatives are applied to Russian princes. This had led many scholars to conclude that the Russians nurtured their own imperial ambitions; that they used the term as an official title, both in order to affirm their political independence from Byzantium and in order to promote the institution of monarchy in Russia (60). However, as W.

(59) See PODSKALSKY, *Byzantinische Reichseschatologie*; *GM* de BOOR, esp. p. 294/10-20; M. ANASTOS, *Political Theory in the Lives of the Slavic Saints Constantine and Methodius*, in *Harvard Slavic Studies*, II (1954), 11-28.

(60) *E.g.* B. A. RYBAKOV, *Russkiye datirovannyye nadpisi XI-XIV vekov* (Moscow, 1964), 14-16; WASILEWSKI, *La place de l'État russe dans le monde byzantin*; cf. A. F. ZAMALEYEV, V. A. ZOTS, *Mysliteli Kievskoy Rusi* (Kiev, 1981), 48-9.

Vodoff has recently shown, Russian usage of the term does not support such conclusions (61). Vodoff demonstrates convincingly that in the Kievan period a *tsar'*, as applied to a Russian prince, was not a ruler of a particular kind of state, *as opposed to* a prince ("il n'y eut, pour les lettres russes du XIe au XVe siècle, aucune opposition fondamentale entre les termes *car'* et *knjaz'*, lorsque ceux-ci étaient appliqués à des princes russes") (62). Rather a *tsar'* was a particular kind of man : a virtuous and religious ruler (often deceased !) who cared for the well-being of the church. In this respect Russian princes could imitate (not necessarily rival) the Byzantine emperor ; but not through being, or aspiring to be, monarchs.

Political legitimacy in Kievan Russia was based on an entirely different principle : kinship, the collective inherited rule of the Ryurikids. Kievan political life was dominated by kinship : dynastic succession, dynastic wars. Indeed kinship – *rod* – was more than a political principle. It was an almost mystical concept, resonant with echoes of deep traditional belief : belief in the fertility-cult of Rod and the *rozhanitsy* ; man and nature live by generation (*narod*, *priroda*) ; and if the generations, the *rod*, preserved harmony and order, then the order of nature was secure (63).

The early chroniclers of Kievan Russia were not wholly comfortable with traditional beliefs. At a time when the "ignorant"

(61) W. VODOFF, *Remarques sur la valeur du terme* tsar' *appliqué aux princes russes avant le milieu du XVe siècle*, in *Oxford Slavonic Papers*, XI (1978), 1-41. Further on the "non-monarchic" nature of princely power in Russia see G. G. LITAVRIN, *Ideya verkhovnoy gosudarstvennoy vlasti v Vizantii i Drevney Rusi domongol'skogo perioda*, in *Slavyanskiye kul'tury i Balkany*, ed. N. TODOROV et al. (Sofia, 1978), 50-56 ; I. Ya. FROYANOV, *Kievskaya Rus' : ocherki sotsial'no-politicheskoy istorii* (Leningrad, 1980), 43.

(62) VODOFF, *Remarques*, 22 ; note also that the term is applied not only to princes of Kiev, but also to rulers of Rostov and Murom, Vladimir' and Suzdal', Smolensk and Chernigov.

(63) On *rod* in religion and politics see esp. V. L. KOMAROVICH, *Kul't roda i zemli v knyazheskoy srede XI-XII vv.*, in *TODRL*, XVI (1960), 84-104 ; A. D. STOKES, *The System of Succession to the Thrones of Russia*, 1054-1113, in *Gorski Vijenac : a Garland of Essays Offered to Professor Elizabeth Mary Hill* (Cambridge, 1970), 268-75 ; B. A. RYBAKOV, *Yazycheskoye mirovozzreniye russkogo srednevekov'ya*, in *Voprosy Istorii*, 1974, No. 1, pp. 3-30 ; C. J. HALPERIN, *The Concept of the Russian Land from the Ninth to the Fourteenth Centuries*, in *Russian History*, II (1975), 29-38.

past was being swept away, when a new age was being created, when the very essence of the Russian Land was being transformed by Christianity, the authors of the Primary Chronicle apparently felt the need to justify the principle of shared dynastic rule, so they turned to external authority, to their Byzantine sources. There, in apocryphal tales of Noah's sons and of Jacob and Esau, they found the appropriate historical precedents and divine sanction (64). The Kievans (like the Byzantines) needed the past to justify the present. For the authors of the Primary Chronicle *rod* was self-evidently present and necessary, but not self-evidently acceptable within the new framework of Christianity. They had to establish its credentials.

Once justified, the principle was never challenged. Subsequent writers accepted without question the legitimacy bestowed by kinship. The ubiquitous formula of princely succession is "to sit on the throne of one's father and grandfather" ; the most honourable cause is always "to follow the way of one's grandfathers" (65). And if precedent is required, it is taken not from universal history, but from the native past, from the Kievan Golden Age of the eleventh and early twelfth centuries, the age of Vladimir I, Boris and Gleb, Yaroslav, and Vladimir Monomakh (66).

The notion of monarchy was not relevant to Kievan domestic politics, to domestic political values. So how did the Kievans view its status in the history of the world outside ?

The simple answer seems to be that they did not : they consistently ignored the idea of history as a succession of monarchic empires, even when they made extensive use of precisely the works in which this idea was most forcefully proclaimed. The Kievans were not at all reticent about what they regarded as the major chapter-headings in the book of human history, and about their own

(64) See FRANKLIN, *Some Apocryphal Sources*.

(65) *E.g. Letopis' po Ipatskomu spisku* (St. Petersburg, 1871), pp. 368, 411, 418, 462.

(66) *E.g. ibid.*, 219, 227, 246, 268, 362, 378, 397-8; 451 ; cf. the powerful expression of this outlook in the *Lay of Igor's Campaign* and the *Tale of the Ruin of the Russian Land* ; also the appeal to the Virgin as "protectress of our *rod*" in the Service Hymn on the feast of the *Pokrov*, instigated by Andrey Bogolyubsky, one of the most *tsar'*-like Russian princes : cited by Ellen HURWITZ, *Prince Andrej Bogoljubskij : The Man and the Myth* (Florence, 1980), 77.

place under Providence. They espoused several complementary schemes of history, all ultimately derived from Byzantium. But once more, in the range of texts available, in editing, citation and in "original" works, we can observe a distinct pattern of adaptation, a consistent and frequently unpremeditated shift of emphasis. The shape and texture of history is changed.

In the first place, the overwhelming mass of all historical literature available to the Russians in translation deals with the period from the Creation to the destruction of the Jews : the Octateuch, hexaemera, numerous Old Testament apocrypha, and numerous commentaries explaining how the Old Testament does not justify Judaism, but rather prefigures Christianity (67). We might note that the chronicle of George the Monk has been described as the most "Jewish" of Byzantine chronicles, in that it devotes the most substantial section of its narrative to Jewish history (68).

The edited compendia display the same imbalance. When these various translated works were put together (as they frequently were, in different combinations, ranging from almost pure narrative to almost pure commentary), they constitute a form of history known as the *Paleya*. In the Kievan period compendia of world history were based on the *Paleya* ; Byzantine chronicles occupy a relatively minor position, tacked onto the end as required. It is therefore probable that Josephus' *History of the Jewish War* (which is mainly found in compendia) was regarded chiefly as an account of the final episode of Jewish history (clearing up the loose ends of the *Paleya*, rather than as a record of the triumph of the Roman empire.

Secondly, although the possible sources for the "four-kingdoms theory" were not only available, but were cited as authorities on many issues, they were *not* used to support the theory itself. The Kievans seem to have read them for other reasons. For example, tales of Alexander are cited more then once for their ethnographic curiosities, or for their information on pagan customs (69), not as tales of a great empire which foreshadowed that of Rome.

(67) See FRANKLIN, *Byzantine Historiography in Kievan Russia*, 47 ff.

(68) R. FISHMAN-DUKER, *The Second Temple Period in Byzantine Chronicles*, in *Byzantion*, XXXXVII (1977), 126-56.

(69) See *Povest'*, I, 15-16 (the catalogue of customs is taken from George the Monk's account of Alexander), 152-3, 167-8.

Hippolytus is quoted on the nature of angels, not on the succession of kingdoms ([70]). Agapetus is quoted on two occasions : once on the qualities of a *tsar'* in a Russian context (on which, see above), and once on the qualities of monks ([71]).

But surely even one citation from Agapetus on the nature of a *tsar'* is sufficient to show that the Russians were at least potentially interested in the concept of monarchy or empire ? Not necessarily. We saw that, as Vodoff has shown, *tsar'* in a Russian context does not mean all that scholars have usually taken it to mean ; that the term implies a great and religious ruler, not specifically an emperor. What, then, of the prototype *tsar'*, the Byzantine emperor ? Vodoff's observations must also affect our view of how the Russians regarded the *basileus*. Certainly the word *tsar'* is used to translate *basileus*, and in most discussions of the topic the accepted axiom seems to be that the meaning of *tsar'* for a Russian is essentially the same as the meaning of *basileus* for a Byzantine. This axiom should perhaps be abandoned. If in a Russian context the attributes of a *tsar'* are primarily moral, not imperial, then we would be rash to suppose that the meaning of the word changes fundamentally when it is applied to the rulers of Byzantium. The *basileus* was a *tsar'*, but a *tsar'* need not be a, or the, *basileus*. A *tsar'* was a great ruler, and usually a pious ruler, whatever the institutional, political or historical basis of his rule. The *tsar' grecheskiy* may well have been a model Christian ruler, but, in both parts of his title, he was not quite *βασιλεὺς τῶν Ῥωμαίων* ([72]).

Thirdly, when Kievan writers themselves discuss the course of world history, they pick out as the significant categories not empires, but peoples and religions : the passage from paganism to

(70) *Povest'*, I, 194 ; also *ibid.*, 189 for Alexander the Great in the same context. See A. VAILLANT, *Les citations des années 1110-1111 dans la chronique de Kiev*, in *Byzantinoslavica*, XVIII (1957), 18-38.

(71) See I. ŠEVČENKO, *A Neglected Byzantine Source of Muscovite Political Ideology*, in *Harvard Slavic Studies*, II (1954), 141-9 ; *Idem*, *Agapetus East and West : the Fate of a Byzantine 'Mirror of Princes'*, in *Revue des Études Sud-Est Européennes*, XVI (1978), 3-44.

(72) Cf. the similar impression produced by a unique reference to the *tsar' nemetskiy*, who "went with his entire land to fight for the Lord's sepulchre ; for the Lord, through an angel, had instructed him to go", in *Polnoye sobraniye russkikh letopisey*, II, col. 667.

Christianity, from Judaism to Christianity, from Law to Grace (Hilarion's sermon *On Law and Grace* treats Judaism and paganism as essentially analogous phenomena); descent from the sons of Noah; the division of tongues after Babel and their miraculous communion at Pentecost (73). None of these schemes was invented in Kievan Russia (74); but together, and in the absence of empires, they present a quite un-Byzantine configuration. The only significant non-ethnic division of the past, in the Kievan historical consciousness, is the division between Christianity and non-Christianity. When the Kievans asserted their historical identity, when they put themselves on the map of human history, they emphasized the transition from isolation and ignorance to community and enlightenment; but political teleology is nowhere to be found.

Finally, this view of history is reflected in the forms and genres of historiography. By convention, Byzantine historiography is split into two genres: "history", which describes recent events in learned style, with erudite discussion of causes; and "chronicle", which covers world history, is compiled more than composed, is stylistically less elevated, and is concerned more with essence and sequence than with cause. But the actual distinction is less rigid than the conventional terminology (75). In particular, "history" was as often as not written as a *continuation* either of chronicle or of previous history. However dissimilar the authors of the two genres may seem in their interests or education, they present perfectly compatible views of the course of history. The interrelationship of

(73) *Povest'*, I, 9-14, 60-74; *Des Metropoliten Ilarion Lobrede auf Vladimir den Heiligen und Glaubensbekenntnis*, ed. L. MULLER (Wiesbaden, 1962), *passim*.

(74) On Law and Grace see *e.g. GM* de Boor, 336/6 ff., 362/19 ff.; on Judaism and Christianity, *ibid.*, and indeed the entire structure of George's chronicle; on Babel and Pentecost see D. OBOLENSKY, *The Heritage of Cyril and Methodius in Russia*, in *Dumbarton Oaks Papers*, XIX (1965), 45-65, repr. in *idem.*, *Byzantium and the Slavs* (London, 1971).

(75) See H.-G. BECK, *Zur byzantinischen Mönchschronik*, in *Speculum Historiale*, ed. C. BAUER, L. BOEHM (Munich, 1965), 188-97; H. HUNGER, *Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner*, I (Munich, 1978), 252-4; also the remarks by A. P. KAZHDAN, *L'Histoire de Cantacuzène en tant qu'œuvre littéraire*, in *Byzantion*, L (1980), 279-335.

genres in Kievan Russia is strikingly different. In the Kievan period the translated chronicles and compendia on the one hand, and the native Russian chronicles on the other hand, were never sealed together where they met in linear time. The compendia stopped where their translated sources stopped, in A.D. 948, at the death of Romanus Lecapenus. They contained only such Russian history as happened to be present in their sources. The native Russian chronicles were not "continuations" of the compendia ; they told a different story. From the eleventh century to the end of the fifteenth, native and translated historiography coexisted as separate genres. A fusion of the two only occurred when the Russians eventually adopted for themselves the historical axioms according to which the translated chronicles had been composed : in particular, the "Byzantinocentric" teleology through which the Byzantine empire acquired unique and universal significance in the providential course of history. The Kievans needed universal history to interpret and justify their present existence. They adopted Byzantine schmes, but not Byzantinocentric ones. They did not simply jump into the mainstream of Byzantine history. Instead, they split the course of history into two. History as told by the translations and the compendia was a treasury of information, revelation and explanation on a great number of issues : on the nature of the world, and the past of all mankind (including the Slavs). But it was self-contained. It was read more as a general encyclopedia than as a continuous story leading to the present.

Let us return to the original question : did the Kievans accept or reject the "metapolitical" authority of the Byzantine emperor ? On the evidence discussed above, I suggest that the answer should be : neither.

The Kievans were not in any sense "tacit" about Byzantium. We do not have to rely on the chance utterances of a few individual writers. We possess the combined testimony of a host of translators, scribes, editors, compilers and native authors. They showed what they felt, and their evidence is abundant, consistent, and systematic.

Culturally there is no doubt that the Kievans held Byzantium in the very highest regard. Byzantium was the bearer of the Faith, a fountain of truth. An appeal to Byzantine literature was an appeal to unquestioned authority. Constantinople was a model of material magnificence. Much of what Kievan writers wrote, and much of

what Kievan princes built, was created in the image of Byzantium. Byzantium was the measure of civilization, and civilization was Christianity.

Yet Byzantine universalism cannot be reduced entirely to the notion of cultural prestige. Cultural prestige is a phenomenon of the present ; Byzantine universalism is based on a consciousness of the past, on a teleology of history. And concerning all the elements of this teleology of history, the Kievans show quite unequivocally that they knew little, and cared less.

The formulations "tacit acceptance" and "tacit rejection" both stem from the assumption that the Kievans must have had *some* opinion on the issue of Byzantine universalism. This assumption seems to me inappropriate. The Kievans did not conceal either their own political values, or their views on the meaning and direction of human history. They adapted and edited their sources according to their own interests and understanding, and they themselves said what they thought, clearly and repeatedly. If they systematically filtered out of their sources most of the information necessary to the understanding of Byzantine universalism, if translators, scribes and editors were manifestly bored by the subject, and if Kievan writers never refer to it, perhaps we should conclude that it really did not matter to them. They viewed Byzantine universalism neither favourably nor unfavourably. They took no trouble to comprehend or explain it, and they show no signs of having had any opinions about it whatsoever. *We* may assume that the issue ought to be of some importance, but the Kievans are in no way bound to our own prejudices.

At the same time, it would be wrong to conclude that the process of "cultural blockage" involved only loss, that the received Kievan version of Byzantine ideas was in some way deficient. A different configuration of facts and ideas is still complete in itself. As we said, distorted, changed or blurred sense is not necessarily nonsense. One has to try to follow, in each case of apparent misunderstanding, the inner logic of adaptation, the broad patterns of change. Thus the Kievans did not "misunderstand" Malalas' antiquities, or the story of the sons of Noah, or Agapetus, or George the Monk on Alexander : in each case they perceived the Byzantine source in the light of their own experience, and the shape and sense of the source changes accordingly. The culture of Byzantium simply did not mean quite

the same thing to the Kievans as it did to the Byzantines. It was, in a very broad sense, "translated", and the terms of reference are new.

In this process the "image" of a topic is perhaps more important than the level of factual knowledge. Byzantine universalism was to have its day in Russia, without a massive increase in the availability or intelligibility of the relevant information. Towards the end of the fifteenth century it eventually becomes modish to discuss Byzantium as the second Rome, and suddenly we find all the features of thought, genre and literary practice which are conspicuously absent in the Kievan period : the presence of a few more recent translated works on Byzantine history ; monarchic tendencies in domestic politics, leading in the end to the institutionalized title of *tsar'* ; Agapetus is regularly cited on the special status of a monarch ; Russian rulers start to be compared to, and are even said to be descended from, Augustus (76) ; and finally, translated and native historiography are now combined in sequence, as the Byzantine scheme of world history is fully incorporated into the Russians' conception of their own past. The changes are less in factual knowledge than in the configuration of meaning. The words are the same, but society is different, so a new "translation" has taken place.

It is conceivable that Basil I's claim "to have the church, but not the emperor" represents a break with tradition not because the Russians had previously been content with both, but because the issue had seldom previously been raised.

Russian perceptions of Byzantium must to an appreciable extent affect (and be affected by) Russian political and ecclesiastical relations with Byzantium. If in the Kievan period the Russians were generally uninterested in Byzantine universalism, if they were unconcerned by the whole issue of status *vis-à-vis* Byzantium, then we cannot interpret the actions of Russia's rulers as if they represented a response (whether positive or negative) to Byzantine claims. The appropriate causes and context must be sought elsewhere.

Thus one cannot, in my opinion, assess the attitudes and aspirations of Kievan rulers as if they viewed Byzantium in the same

(76) First Boris Alexandrovich of Tver' in the mid-fifteenth century, and then the Muscovite rulers : see D. Čiževskij, *History of Russian Literature* (The Hague, 1960), 187, 251, 281, 302.

way as, for example, Symeon of Bulgaria (77). The Bulgarians, with different domestic political values, and with different kinds of contact with Byzantium at all levels, clearly did care about status, about monarchies and empires, about issues of autonomy and subordination. It mattered to them (as it did to the rulers of Moscow) that they should have their own *basileus* and patriarch. They, unlike the Kievans, were in a position either to "accept"or to "reject" Byzantine claims, for they shared, as the Kievans did not, the Byzantine estimation of such things. In Kievan Russia the problem of "reconciling the universalist claims of Byzantium with its satellite's desire for independence" (78) did not arise. There was no desire for independence, because there was no recognition of the claims.

These contrasts are perhaps somewhat over-schematic, but I think they may nevertheless be useful. The Byzantine Commonwealth was indeed a coherent cultural community, bound by common religious values and practices, and dominated by the ideas, the cultural forms, and by the sheer physical presence, of Byzantium itself. One should not, however, underestimate the degree of diversity within it, even (particularly ?) in matters which are apparently fundamental to Byzantine civilization, to the Byzantines' view of their place in the world.

Clare College, Cambridge. Simon FRANKLIN.

(77) See *e.g.* WASILEWSKI, *La place de l'État russe*, 47 : "L'Empire de Bulgarie était, pour les souverains de Kiev, un modèle d'État indépendant".

(78) OBOLENSKY, *Commonwealth*, 115 : this, according to Obolensky, was "the situation which was to confront the ruling classes of every country that entered the Byzantine orbit".

HAGIOGRAPHICAL NOTES

1. Two versions of the Vita Athanasii

The interrelationship between two versions of the *Vita Athanasii* (*BHG*, 187 and 188) has been discussed many times ; if J. Leroy (supported by J. Mossay) considered *Vita* B to be original, P. Lemerle insisted on the priority of *Vita* A and J. Noret, in the Introduction to his edition of both versions, accepted Lemerle's viewpoint [1]. I have no intention of reproducing or refuting his arguments, even though not all of them are as indisputable as they seem. Let us dwell on a single example.

One of the weightiest arguments to prove the priority of *Vita* A is the observation concerning the use of the epithet of Emperor Basil II. *Vita* B says that "the late (ἀοίδιμος) Emperor Basil led an expedition against the barbarians and stopped with his army in Macedonia" (Petit, 71.18-19). In the corresponding passage in *Vita* A we find the pun on Basil's name that was to predict his imperial power (βασιλεία) (Noret, #210.1-3) but no crucial word ἀοίδιμος. The argument, which seems to be decisive, proves, however, less than compelling. Emperor Nicephorus Phocas is also named ἀοίδιμος in *Vita* B only : "The late Nicephorus already entrusted with the command of the whole Anatole" (Petit, 25.13-14), – there is no word ἀοίδιμος in the corresponding passage of *Vita* A. Later on *Vita* A tells us about Nicephorus' death and designates him as "blessed" (μακαρίτης – Noret, #114.8-9 ; again he is ἀοίδιμος in *Vita* B – Petit, 49.1) but he has never been described as "deceased" before that. On the contrary, the author of *Vita* A applied the epithet

(1) *Vitae duae antiquae Sancti Athanasii Athonitae*, ed. J. Noret (Turnhout Brepols, 1982), CV-CXXIX. I do not give references to the works quoted by Noret. *Vita* A is further used in his edition ; *Vita* B, however, is cited in the earlier edition by L. Petit (1906) : it was more convenient to have two texts simultaneously open on the desk.

"late" to both Nicephorus and Basil before having mentioned their deaths. This is nothing more than his individual way of expression.

Regardless of this particular example or other possible objections, let us take for granted that *Vita* A contains, at least in several cases, more ancient versions than its counterpart, – does this inexorably lead to the conclusion that *Vita* B is a copy of *Vita* A ?

Let us begin with some general considerations which are not a proof but only a series of suspicions. *Vita* A was the production of a certain Athanasius of the Constantinopolitan monastery of the Panagius (2), whereas *Vita* B was written on Mount Athos within S. Athanasius' community which the hagiographer addresses directly (PETIT, 87.5-11). Is it reasonable to surmise that the Life of S. Athanasius was first written in the capital and not in the Lavra founded by the saint ? Even though the creation of a Constantinopolitan pen, *Vita* A addresses the monks of Lavra : you, who are of the Lavra (*ὅσοι τῆς λαύρας*) have heard or even seen Cosmas, the former ecclesiarches of the Lavra (NORET, #254.2-4). How could such a direct appeal be introduced into a work produced in the capital ? Certainly, we can assume that monks of the Lavra visited Constantinople, and Athanasius, the author of *Vita* A, would deal with them, but is it not too artificial a suggestion that he included a direct address into his written text of the Life ?

Secondly, the stylistic divergence between the two Lives is evident : *Vita* B is simple, rarely displaying the rhetorical adornments so typical of its counterpart. For instance, we are told about the dochiarius John's reverent attitude toward S. Athanasius : he addressed the holy man "with habitual servile gestures", *μετὰ τοῦ συνήθους δουλοπρεποῦς σχήματος* (PETIT, 66.12-13). Athanasius the Younger renders almost the same phrase into which he "only" inserts a pun *συνήθους ἤθους* but this play on words breaks the natural sense of the sentence : the dochiarius addresses S. Athanasius "with habitual manners and (?) servile gestures" (NORET, #202.13). *Vita* B reports simply that S. Athanasius invented a "machine", *σοφίζεται μηχανήν* to make dough, that was moved by oxen (PETIT, 62.2-3) ; the younger Athanasius is eager to accumulate similar sounding

(2) Besides NORET, pp. CXXX-CXLV, see I. ŠEVČENKO, *On Pantoleon the Painter* (1972), recently reproduced in his *Ideology, Letters and Culture in the Byzantine World* (London, 1982), pt. XII, 247.

words *μηχανήν τινα μηχανᾶται, ἣν βόες στρέφουσι εὐμηχανῶς* (NORET, #179.42-43). Where *Vita* B says *σεμνότατον ἡσυχαστήριον Vita* A applies the play on words *σεμνότατον σεμνεῖον* (PETIT, 33.11-12, NORET, #73.3). And so on, and so forth. Can we imagine that the anonymous monk of the Lavra who is supposed to have transformed the exquisite *Vita* into his modest version was capable of deleting all the redundant eloquence of his brother from Panagius ?

Not only should the fruit of eloquence have been removed from *Vita* A, but several explanatory notes as well. Thus *Vita* A asserts that Ierisso was located at the entrance to Mount Athos (NORET, #249.1-2) or that Belas is a local name (#180.7-8), whereas *Vita* B gives no explanations in the corresponding passages (PETIT, 84.19 and 63.8). We can explain this "cleaning" as a natural removal of facts well-known by the Athonite audience of *Vita* B. However, the "cleaning" should have touched upon not only local toponymy : explanatory comments are typical of the style of the younger Athanasius in general ; thus he explains that *artraria* is a "rhomaike" (Byzantine or Latin ?) word habitually employed for felt shoes (NORET, #205.41-43), whereas *Vita* B puts it briefly as "the *artraria* of his feet" (PETIT, 70.5). Why should the "rhomaike" word be better known at the Lavra that in the capital ? Why should the "copyist" delete this explanation ?

Thirdly, *Vita* B contains a series of episodes not included in the version of the younger Athanasius. One group of them is prefaced by a suspicious phrase "It is necessary to add (*προσθετέον*) some other miracles to what has been already said" (PETIT, 79.18-20), but the story of the monk Matthew's vision lacks any specific introduction (pp. 38-40). Even if the hagiographer of the Lavra was copying the Constantinopolitan work, he was able enough to replenish it with his own material. But was he really copying the younger Athanasius ?

Let us compare two cases of quotations preserved in both Lives. The first is from Gregory of Nazianzus' *In laudem S. Cypriani* (*PG*, 35, col. 1176A), and there is no doubt that *Vita* A (NORET, #100.1-2) follows the original much more closely than the Lavra version (PETIT, 46.1). But that is not the case in the quotation from *Habac.* 3 : 17. *Vita* B (PETIT, 70.24-26) provides a text almost identical with the Biblical tradition, limiting the innovations to the change of the word-order, whereas the younger Athanasius presents (NORET,

#208.21-22) a free paraphrase of the Biblical prophet. Certainly, we can suppose that the hagiographer of the Lavra restored the text corrupted by the younger Athanasius, as some medieval scribes were doing. But the next case is more suspicious. *Vita* B quotes the letter sent by Nicephorus Phocas, then in charge "of the whole Anatole", to the judge of Thessalonica (PETIT, 25.20-27) that begins with the formula : "I beg and insistently (*θερμῶς*) entreat you, my brother in spirit", whereas the author of *Vita* A gives only a paraphrase of the letter where, he says, Nicephorus "asked very insistently (*θερμότατα*) not to neglect his request" (NORET, #44.13-23). Could we assume that the alleged copyist transformed the paraphrase of his original into a "direct" quotation ?

If we study slight divergencies between the two Lives, it turns out that they tend to disprove rather than prove the dependency of the Athonian version on that of Constantinople. *Vita* A tells us about S. Athanasius' habit of entering "one of the chapels" for vigil and struggle against demons (NORET, #85.11-14), whereas in *Vita* B we find an exact indication : "In the chapel of forty saints" (PETIT, 38.10). It is much easier to assume that the younger Athanasius omitted the statement from his original than to hypothesize that the monk of the Lavra conveyed an additional bit of information.

The story of the monk Theodotus is, perhaps, more telling. After S. Athanasius' escape from Mount Athos Theodotus set off for Cyprus ; however, the wind did not allow the boat to sail, and Theodotus walked (NORET, #99.17-20). The text is unclear ; it is hard to imagine a monk travelling from Athos to Cyprus on foot. The solution is to be found in *Vita* B which says explicitly that Theodotus reached Attaleia without hardship, disembarked there, and since the wind prevented the boat from going farther, he decided to walk to the monastery of the Diunkiu, located in Lampe (PETIT, 45.13-16 and 23-24). Should we surmise that the Lavra hagiographer introduced Attaleia for the sake of editorial clarification, or rather than the younger Athanasius lost Attaleia and obfuscated the text ?

We are told that S. Athanasius boarded one of the boats and sailed eastward ; he crossed, says the younger Athanasius, the Abydus (*διαπεραιοῦται τὴν Ἄβυδον* – NORET, #90.17-18), – an error that would not be made by an inhabitant of Constantinople unless he were writing inattentively. The *Vita* B gives a reasonable

rendering : S. Athanasius crossed (the sea) up to Abydus (ἕως Ἀβύδου – PETIT, 42.8).

The *Vita* B mentions the islet of Neoi and explains the name (however arbitrary it may be) as deriving from the exercises of young monks (PETIT, 70.15-16). The younger Athanasius factually rejects that – asserting in the equivalent passage (NORET, #207.3) that nobody knows the etymology of the name. But a little farther on he states (#208.8) that the islet got its name from "the *gymnasterion* of young monks". It is hard to believe that this contradiction existed in the original ; a more plausible assumption is that the copyist, or editor, or whoever Athanasius the Younger was may have been guilty of this inconsistency.

It is worth noting that in many cases *Vita* B employs technical terms while the younger Athanasius makes do with vague descriptions. We are told, for instance, how two monks, Symeon and George, arrive in the harbor of Peucia, or as our rhetorical author puts it, in "the so-called Peucia". They see there, according to *Vita* B, *nautikoi* who were bewailing the death of one of their fellow-mariners (PETIT, 84.1-4). In *Vita* A the mourners are defined by an uncertain word παρόντες, those who are present (NORET, #248.2-6). S. Athanasius is said to initiate the building of a church dedicated to the Virgin : only *Vita* B states that the builders toiled not as μίσθιοι but as owners constructing the dwelling for themselves (PETIT, 34.9-10). The younger Athanasius omits the term μίσθιοι but in its stead introduces a rhetorical play on words by announcing that "one who takes care (φροντιστής) of society (he means S. Athanasius) erected the place for taking care (φροντιστήριον, *i.e.* monastery)" (NORET, #35.3-4). S. Athanasius used a monk Lukitzes as his aid (NORET, #54.2-4) – only in *Vita* B we read that the man earned thence "the bread of μισθός" (PETIT, 29.1-2), – again the technical term μισθός is omitted in *Vita* A. Nicephorus Phocas endowed S. Athanasius with a solemnium (F. DÖLGER, *Regesten*, 1 : 704, a. 964) that is characterized by the younger Athanasius as "uncountable" (NORET, #103.34-35). *Vita* B furnished us with precise figures – 244 nomismata to which eventually the emperor added some four litrae more ; further, the Great Monastery in Thessalonica was handed over to Athanasius (PETIT, 47.6-11). The addition to the first chrysobull is mentioned in *Vita* A as well (NORET, #104.8-10) but the name of the "Great" monastery is lost (#103.35-36). Only later

the hagiographer recalls the solemnium of 244 nomismata granted by "the former Emperor Nicephorus" (#116.10-12). Another of Nicephorus donations to S. Athanasius is described in both versions, and again *Vita* B informs the reader that Methodius, the future hegumenus of the Cyminas, brought Athanasius six litrae of gold (PETIT, 32.28-29), whereas *Vita* A says only that Methodius arrived "with gold" (NORET, #71.2-3).

The younger Athanasius relates that his hero left the Cyminas having taken neither gold nor silver nor bread nor purse ; he was naked, without encumbrance, free of any matter and had no fear of robbers (NORET, #37.19-24, with an allusion to *Math.*, 10 : 9). *Vita* B is more specific : S. Athanasius did not carry with him (*ἐπιφερόμενος* – the same word as in NORET, #37.20) anything but two books he had copied himself (the Gospels and the Acts of the Apostles) as well as the holiest cowl of S. Michael Maleinus (PETIT, 22.31-34). An ascetic, Nicephorus Gymnus by name, was mortifying his flesh : he severely restricted his diet and put on, according to *Vita* A, "a ragged piece of clothing in the form of a *sindon*" (NORET, #162.20-23). What *sindon* means here is not clear enough : the regular meaning of "fine linen cloth, muslin" does not correspond with the context, but this does not matter for our purpose. What does matter, is the word *τρύχινος*, "ragged" that is not incompatible in this context, however, not sanctified by hagiographic tradition. We should expect instead *τρίχινος*, "made of hair" as in *Vita S. Pauli* (ed. H. DELEHAYE, *Anal. Boll.*, 11 (1892), 26.1) or *Vita S. Arsenii* (*Milet* (Berlin, 1913), 171.27) or *Vita S. Meletii* (ed. V. Vasilevskij (1886), 6.25-27). And indeed we find the word in *Vita* B. relating that Nicephorus wore only a *τριχίνη σίνδων* (PETIT, 57.10-11).

Leo Phocas who won a brilliant victory over the Scythians is called in *Vita* B the commander of the western *tagmata* (*ἄρχειν τῶν τῆς ἑσπέρας ταγμάτων* – PETIT, 29.5-7) ; the technical term *tagmata* vanished under the rhetorical pen of the younger Athanasius and was replaced by an uncertain *πράγματα* : Leo appears in *Vita* A as the commander (or chief) of western "things" or "affairs" (NORET, #55.3-5). The vague word *pragmata* seems to fit the rhetorical style of the younger Athanasius : thus for the clear expression in *Vita* B about S. Athanasius' building activity (*τῶν κτισμάτων* – PETIT, 41.26-27) *Vita* A substitutes vague words : *ἐν τούτοις ὄντων αὐτῷ τῶν πραγμάτων* (NORET, #90.1). In both cases the *πράγματα* replace the

similar-sounding but different terms *τάγματα* and *κτίσματα* : it is hard to hypothesize that the author of *Vita* B would ingeniously have found them in order to make his predecessor's imprecise stories more "technical".

Where and when the younger Athanasius uses technical terms he does not conceal his dislike of them : the eunuch-commerciarius came to Trebizond to collect the state taxes, plainly rendered in *Vita* B (PETIT, 14.29-15.1, 15.14-15) ; the monk of the Panagius notes about this eunuch-practor : "The language of the Rhomaioi is to call (this official) commerciarius" (NORET, 10.13-15, 11.1-2). Where *Vita* B speaks simply about a judge of Thessalonica (PETIT, 25.19), the younger Athanasius prefers an extended sentence : "the chief (*archon*) of Thessalonica whom they usually call judge owing to his activity" (NORET, #44.11-13).

How can these observations be reconciled with the conclusions of Lemerle and Noret which, for the most part, are quite valid ? How could *Vita* A have priority in several cases yet, at the same time, give "secondary readings" in other cases ? The only reasonable solution of this dilemma seems to be an assumption that both Lives borrowed their content from a common written source now lost. We may surmise that it was created in the Lavra very soon after S. Athanasius' death and that it was relatively plain in its style, but this is, of course, only guesswork.

In the *Life of saint Paul of Latros* we find a strange phrase worth noting. S. Paul is said to have read to his monks passages either from the Holy Script or – more frequently – from a book written "at home" (*τῆς οἴκοθεν βιβλίου*) about his own exploits (*τῶν ἑαυτοῦ πράξεων*)" (*Anal. Boll.*, 11 (1892), 58.6-7). Was this "written at home book" some sort of diary of Paul ? We do not know. Did saint Athanasius of Athos – a very educated man, a former Constantinopolitan teacher – keep a diary ? We do not know this either. Be that as it may, the puzzle of two ancient versions of the Life of S. Athanasius had not yet received its definite solution.

2. ON HORSEBACK OR ON FOOT ? A "SOCIOLOGICAL" APPROACH IN AN ELEVENTH-CENTURY SAINT'S LIFE

The worship of military saints in Byzantium needs special investigation. For this still-to-be-accomplished study John Mauro-

pus' speech on the festival in Euchaita devoted to saint Theodore (*BHG*, 1772) is of particular importance (3). Mauropus belonged to a family of civil and ecclesiastical administrators, and during the first years of Constantine IX's reign eagerly supported the group of young intellectuals who tried to direct the government ; his speech on the victory over the rebel Leo Tornices in 1047 reveals his anti-aristocratic sentiments : he insists there that the piety of the emperor, not military prowess, is the major cause of victory on the battle field (4). Perhaps this social background helps us to understand Mauropus' attitude towards the cult of saint Theodore in Euchaita.

Mauropus emphasizes that the festival in Euchaita was dedicated to a footsoldier, and clearly opposes this infantry image to "those mounted and brilliant and covered with gold" (p. 208.17-18). "Our" pedestrian Theodore, he stresses, has no arrogance or haughtiness, and his exploits demonstrate the might of the feeble and the greatness of the small. Therefore "the poor (*πτωχός*) and pedestrian and numerous men" pour in from all the regions to glorify Theodore, since they can more easily rely on and approach the divine martyr thus presented as one who is closer (*οἰκειότερος*) to them (l. 18-24). Certainly, saint Theodore in Euchaita is not the holy man of the poor and humble exclusively, – "many a rider", says Mauropus (l. 26-28); "(it would be close to the truth to say all of them) looks at him with extreme attention and renders due respect". And nevertheless the "pedestrian" Theodore is predominantly the saint of the poor : Mauropus returns again to this detail while asserting that the feeble (*πένητες*) who had gathered in Euchaita did not stay aloof from the service and expenses (p. 209.9-11).

I do not know another Byzantine text which shows such an express social distinction reflected in the cult of saintly warriors.

(3) The text is published by P. DE LAGARDE, *Iohannis Euchaitorum metropolitae quae ... supersunt* (Göttingen, 1882), 207-209. For a description of the work see A. KARPOZELOS, *Συμβολὴ στὴ μελέτη τοῦ βιοῦ καὶ τοῦ ἔργου τοῦ Ἰωάννη Μαυρόποδος* (Ioannina, 1982), 152-54.

(4) See the very ingenious analysis of Mauropus' speech – J. LEFORT, *Rhétorique et politique : trois discours de Jean Mauropous en 1407*, in *Travaux et mémoires*, 6 (1976), 285-93.

3. An attempt at hagio-autobiography : the pseudo-life of "saint" Psellus ?

Michael Psellus wrote a *Life of saint Auxentius* who lived in the fifth century (5). As his source of information he used the earlier *Life* included in the Metaphrastic collection (*BHG*, 199, published in *PG*, 114, col. 1377-1436). P. P. Joannou, the publisher of Psellus' work affirms without the shadow of a doubt (p. 55) that the Metaphrastic life could not have been written by Metaphrastes, but his argument – Psellus would never have dared to revise a work by Symeon whom he revered immensely – does not seem convincing. I think it better to refrain from reading Psellus' mind ; moreover, Psellus was not one to readily put someone, even a very revered someone, much higher than himself. Fortunately, the authorship of the Metaphrastic life is of no importance for our purpose.

Whether Psellus used versions other than that of Metaphrastes, is the matter of conjecture, especially since we still do not know when they were written. At any rate, the information conveyed by these versions does not essentially differ from that of Metaphrastic life (hereafter = M).

According to the legend of Auxentius, the future saint arrived in Constantinople and made the acquaintance of several men distinguished by their talent and piety. Their names were Sittas, Marcianus, Anthimus and John. Sittas plays no significant part in the story as told by Psellus, whereas about the other three he gives data that are absent from both M and the other versions. Joannou quite appropriately asks (p. 135, n. 19), whether Psellus borrowed from a *source inconnue* or just derived it from his own interpretation of the text of M. To answer this question, let us first study the additional information that we find in Psellus.

He says of Anthimus that he flourished (ἀνθῶν – a typical rhetorical pun on a person's name) in the palace due to his manifold

(5) *BHG*, 203. The text has been published quite recently : P. P. Joannou, *Démonologie populaire – démonologie critique au XIe siècle. La vie inédite de S. Auxence par M. Psellos* (Wiesbaden, 1971), 64-132. All necessary bibliography is to be found in Joannou. The passage quoted or paraphrased without special indication refer to Joannou's book.

virtues, and was entitled, because of the solemnity and purity of his manner, to administer the imperial seal ; he was dubbed and was in fact the guardian (*φύλαξ*) of imperial epistles (p. 68.12-14). In M (col. 1380B) Anthimus' office is described in a different way : he was a *decanus* of the sacred palace and eventually deacon and priest.

The second friend, Marcianus, appears in M (col. 1380B) as economus of the Great church in Constantinople. Psellus, however, presents him as teacher (*διδάσκαλος*) who by virtue of his piety ascended the throne of Constantinople (p. 68.8-12).

About John no specific information is furnished ; he was obviously not in the imperial service. Psellus says only that John dwelled on a steep rock (*πέτρα*) in a place called Hebdomon (p. 68.17-21). No mention of *petra* is to be found in M, even though the author of M knows that John stood on a column near Hebdomon (col. 1380B). Psellus continues : John's brilliance outshone that of the sun ; the sun sheds its light only where it shines, whereas John – and here follows a very puzzling sentence : he "conferred his brilliance to all and everybody (lit. "grasped everybody, *ἅπαντας διελάμβανε*, within his brilliance, *τῶν οἰκείων αὐγῶν*") from his rising in the morning" or "by his shining in the east", *ἐξ ἑώας φαύσεως*, having both meanings (p. 68.23-25).

Here I submit that these innovations in Psellus have nothing to do with the events of Auxentius' life ; quite the contrary, they reflect the reality of the eleventh century and indeed, Psellus' personal experience. It is well known that he entered a circle of Constantinopolitan intellectuals, three of whose members were especially influential : Constantine Leichudes, John Xiphilinus and John Mauropus. By the way, Psellus applied figure "three", to Auxentius' friends (p. 68.26), while the parallel passage in M speak only of "both (*ἀμφότεροι* – col. 1380C) ; by so doing, Psellus was compelled to exclude John from the company ; these "three" were Sittas, Anthimus and Marcianus.

Psellus was very eloquent when describing the career of his friend Leichudes : he governed everything, commanded together with the strategoi, interpreted controversial laws, promoted the best peoples to the highest positions, administered the collecting of taxes (C. SATHAS, *Bibl. gr.*, 4 : 400.27-401.7). It is, however, not in Psellus but in Scylitzes Continuatus that we find the crucial phrase coinciding with Psellus' addition concerning Anthimus : Constantine Leichu-

des, he says, who was distinguished both in imperial and civil service, was appointed by Constantine IX as the administrator of the pronoia of the Manganes and "the guardian (φύλαξ) of charters" (ed. Eud. TSOLAKES, 106.3-10). This is not the place to discuss the controversial question of the pronoia of the Manganes ; what matters for our purpose is that Anthimus, like Leichudes, is named the *phylax* of epistles (in Psellus) or charters (in the Continuator of Scylitzes). This still, may be a coincidence. Let us, however, go a step further.

Xiphilinus, the second of Psellus' friends, was a teacher in Constantinople, the master of the Law school created by Constantine IX in about 1047. Joannou asserts (p. 135, n. 18) that Psellus "makes out of Marcianus a bishop of Constantinople by mistaking him for another person of the same name". Was Psellus that unsophisticated ? In my view, when he employed the word *thronos* he knew what he was doing ; he bore in mind that Xiphilinus occupied a double "throne" in Constantinople, the chair of the master of the Law school and, later, the see of the Constantinopolitan patriarch.

If we assume that Anthimus and Marcianus in Psellus' *Life of S. Auxentius* mirrored Leichudes and Xiphilinus respectively, we may also guess that John of Hebdomon stood for the third of Psellus' nearest friends, John Mauropus. Two of Psellus' additions are particularly relevant in this respect : first, in Psellus John is said to have stood on a steep *petra*, and his eleventh-century homonym was, as a matter of fact, a monk in the monastery of John Prodromus τῆς Πέτρας in Constantinople, even though the monastery of Petra was located far away from the region of Hebdomon. Secondly, the enigmatic phrase about John shedding light "from the east" can be understood in the light of Mauropus' biography : Mauropus was banished to the eastern city of Euchaita (this was an honourable exile since he was appointed metropolitan of the city) but this glory was not extinguished : if we believe Psellus, "the sweetest emperor" continually talked about Mauropus, considered him a marvellous philosopher and respected him more than the members of his own entourage. "He is planning to move you from the billows to the calm sea ... He expects to find you even greater than heretofore" (*Scripta minora*, ed. E. KURTZ, F. DREXL, 2 : 273.11-20).

Auxentius, according to Psellus, became the most intimate friend and adviser of the emperor. "Frequently he stayed with the ruler, improving his soul and indoctrinating him in the science of government" (p. 74.27-29). Joannou translates the words ἡ ἀρχικὴ ἐπιστήμη as *la science suprême* and asserts (p. 137, n. 41) that Psellus was "doubtlessly" glossing here such terms as ἀειδέσιμος or ἐπιτήδειος in his sources. This idea does not seem to me as certain as it is to Joannou : ἀρχικός can easily mean "royal, imperial", and it is quite plausible that Psellus was talking here about the art of governing. The pure ethical concept of M was substituted by a rendering that had a political connotation or at least could be interpreted in such a manner. And this shift permits us to return again to Psellus himself.

Psellus considered himself to be the emperor's counsellor : "The emperors", he boasts, "were well-disposed towards me, and I was useful and helpful (to them)" (C. SATHAS, *Bibl. gr.*, 5 : 168.6-7), Theodora, he relates, invited him, shared with him her secret ideas and ordered him to visit her frequently (*Chronographie*, ed. E. Renauld, 2 : 78, ♯13.4-7). Constantine X repelled other people and followed Psellus' advice (*Chron.*, 2 : 143, ♯10.6-7). Michael VII consulted him more than other men (*Chron.*, 2 : 163, ♯25.2).

Accordingly, Psellus elaborates on the topic of Auxentius' usefulness. His Auxentius was useful to the emperors (Psellus uses the plural, although until then he had mentioned only a single emperor, Theodosius II), as well as members of the imperial court, high officials (ἡγεμονεύοντες), judges, archons, private persons, – individuals and whole cities alike (p. 74.9-11). Psellus also inserts a curious passage presenting Auxentius as a man who readily conversed with monks and philosophers but was dignified in his dealings with high officials and mighty persons ; he was outspoken with judges and would resist even imperial orders if he found them improper (p. 72.38-42).

One particular episode is especially eloquent. According to M (col. 1384A), Auxentius once walked along the Battopoleion (the location is unknown ; it should be an industrial district of Constantinople) and saw craftsmen in tears since they had been forced to close their shops under the duress of the moment (perhaps καιρὸς ἀπραγίας means even more precisely "the shortage of employment"). Auxentius went to succor *one* of the craftsmen :

having changed his appearance, he proposed, to the craftsman's surprise, to run the shop for three days for a mere pittance – three folleis a day ; and in three days he managed to make "this shop" flourish. Psellus transforms the episode from a story of limited, individual help to one owner of a single shop, into a fact of broad economic significance. Instead of running a single *ergasterion*, Psellus' Auxentius improved the whole market situation in Constantinople. He realized that the merchants in the capital were doing poorly, that the workshops were in bad condition due to the general predicament, that trade (*πρᾶγμα*) was on the verge of catastrophe and industry (*τέχνη*) could barely continue ; the wares, says our eleventh-century economist, were abundant while the population was unable to acquire goods, for prices were soaring (the increase of prices was a typical feature of the eleventh century economy). Auxentius, continues Psellus, gave support to the artisanal industry (*τῆς βαναύσου τέχνης*). How did he accomplish his difficult task ? He changed the minds of citizens by convincing them to buy goods for the price demanded. Thus the city recovered, the merchants could breathe more easily, and Auxentius' theory (*φιλοσόφημα*) became the basis of a sound economy. Psellus concludes : where the plans of the emperor were inefficient, Auxentius' virtue helped (p. 74.11-22).

We know nothing about Psellus' economic reforms. It would be far-fetched to restore these reforms on such a shaky basis as the innovations Psellus introduced into his *Life of S. Auxentius*. But one point could and should be emphasized : Psellus presented his holy man as a man of broad economic thought, and this is quite compatible with his self-image.

Psellus' Auxentius was not only a wise economist but also a philospher : he wrote a treatise to demonstrate that matter did not come into being spontaneously (*αὐτομάτως*) but that God's will recalled it from non-existence (p. 108.10-12). There is no mention of this treatise in other lives, which deal only with purely theological problems like the Trinity and Incarnation (see JOANNOU, p. 144, n. 145). On the contrary, this problem – the creation of matter – was very important for Psellus himself, forming the core of his refutation of Aristotle (6). In the *Chronography*, he also criticized the concept of

(6) L. BENAKIS, *Michael Psellos' Kritik an Aristoteles und seine eigene Lehre zur "Physis" – und "Materie-Form"-Problematik*, in *Byz. Zeits.*, 56 (1963), 221 f.

spontaneity : it was the Patzinaks who did not believe in God or in the divine principle and asserted that all things acted αὐτόματα (*Chron.*, 2 : 126, #69.4-5). On the contrary, a genuine philosopher (Psellus uses this term here to mean "a monk") does not accept the idea of spontaneous events but observes the causes underlying them (*Chron.*, 1 : 101, #24.14-15).

As moralist Psellus' Auxentius propagated the "middle (*i.e.* moderate or neutral) way" (p. 114.14), rhythmos and measure (p. 110.6-9), the coordination of corporeal and incorporeal principles in human nature (p. 114.1-5). All these ideas absent in other lives were very dear to Psellus.

Like Psellus himself, Auxentius was urged to leave Constantinople. As he saw that the Church was in trouble, he made up his mind to flee the storm and to seek resort in a "heavenly place" (p. 76.7-11). He set off (κατῆρε) "to the divine harbour" (p. 76.27-28). When describing his own departure from Constantinople Psellus stresses the difficult situation created for him and his friends by Constantine IX (*Chron.*, 2 : 66, #193.7-9) as well as his desire "for a better life" (#194.2). Having pretended to be ill, he left the capital and set off (κατῆρα), – he relates using the same expression as in the *Life of S. Auxentius*, – to the ecclesiastical harbors (*Chron.*, 2 : 69, #199.2-3). There is also a slight detail in his *Life of S. Auxentius* revealing that Psellus was thinking about contemporary events when writing Auxentius' story : on the way to the mountain of his voluntary exile, Auxentius passed Chalcedon, the city, remarks Psellus, that once had been glorious but *now* was barely surviving (literally : "it would like not to be counted among the most insignificant ones") (p. 76.28-29). Psellus states that the mountain was just at the outskirts of that city, whereas M (col. 1385A) locates it ten miles from Chalcedon ; Psellus adds also that the mountain got its name Oxeia, the Sharp, from its shape (p. 76.34-35). Both data might have originated from his experience acquired during his exile to Bithynia, in the monastery of the Beautiful Source on Olympus.

Both Psellus' source and he himself relate the miracle of Auxentius by which the saint helped the local boys to retrieve their lost sheep ; but two texts present the reward obtained by Auxentius in a different way. In M (col. 1385CD) the story (like that of Constantinopolitan craftsmen) remains local and limited : the parents of the young shepherds are said to have built a cell for

Auxentius and a *klubos* ("coop") outside the cell. In Psellus the event acquires a universal significance : the crowd hurried towards the mountain at a breathtaking speed (p. 78.39), country people were gathering in large numbers (p. 80.9), and despite Auxentius' desire to remain concealed, he was not able to stay alone ; this shining beacon attracted people from afar, and his miraculous charms 'besprinkled' all the continents, all the islands, the whole œcumene and the areas beyond its boundaries (p. 80.11-18). Certainly, a Byzantine saint could be praised in such flattering expressions, but what is worth our notice is their resemblance to those used by Psellus elsewhere for the purpose of exalting his own person and basking in his own glory. "I made Celts and Arabs my captives", he says in a letter (C. SATHAS, *Bibl. gr.*, 5 : 508.11-19), "and they would come from another continent to watch my glamour. If the Nile renders the land of the Egyptians fertile, my tongue does the same to their soul. Ask the Persians and the Ethiopians whether they know about me, and the question itself will surprise and shock them ; and now the people from within the Babylonian frontiers rush to drink of my plenty. Some of the peoples call me the light of wisdom, some the beacon, and others bestow the most beautiful epithets upon me". Here, in the letter, Psellus is more specific, moving from one exotic race to another, but the patterns of the image coincide closely : the glory across continents (ἤπειρος), the perception of the hero as a source of light (φωστήρ). Even crucial words are the same.

Like Psellus, who was recalled from his exile by Theodora, Auxentius is said to have been recalled by Emperor Marcianus. Psellus drastically shortens the theological reasons that had urged Marcianus to summon the Council of Chalcedon and to invite Auxentius ; nor does he relate either the charges levelled against Auxentius or his protest (for these see M col. 1396B-1397D). On the other hand, Psellus points out that everybody eagerly wanted to see Auxentius and the emperor entreated him with tears to come ; he mentions the emperor's letters sent to Auxentius (p. 92.9-12) ; he invents the story about Auxentius' participation in the Council of Chalcedon (p. 104.30), – an evident anachronism, according to Joannou (p. 143, n. 134) : he emphasizes Auxentius' modesty (p. 92.12-13) and says explicitly that the emperor literally forced Auxentius to appear – not to humiliate him but because he needed that man (p. 92.18-19). Some casual phrases remind one of Psellus'

story of his own recall from exile. He begins : "When Marcianus took power (*κράτος*)" (p. 90.39-40), whereas in M we read : "Christ-loving Marcianus was already emperor" (col. 1396B). The corresponding sentence in the *Chronography* resembles the *Life of Auxentius* : "When Theodora acquired power (*κράτος*)" (*Chron.*, 2 : 78, ♯13.4). M says (col. 1396D) that authority enjoined (*παρεκελεύοντο*) Auxentius to appear, whereas both the *Chronography* (♯13.4-5) and Psellus' *Life* (p. 92.10) apply a more polite word *μεταπαλέσασθαι*, 'he was invited'.

Certainly, we should be very cautious when dealing with textual correspondences of this kind. Even so sophisticated a rhetorician as Psellus would employ traditional clichés, and we might assume that these parallels reflect only his individual style, his favorite gamut of clichés. But on the other hand, what we see is a *system* of changes and innovations, both factual and stylistic, aiming at the same goal – of making the identification of hero and author loom behind the trite story. In such a context individual clichés could also work.

After his recall, Auxentius settled in the monastery of the martyr Hypatius, and M (col. 1405A) reports only that the monks received Auxentius with great joy. Psellus adds a piece of precious information : his Auxentius got rid of sycophants and pursuers (p. 102.5-8), an essential topic for Psellus who thought himself continually the object of animosity and envy (f. ex. *Scripta min.*, 1 : 42. 15-18).

We possess very scanty and vague data concerning the last years of Psellus' life ; it is quite probable, after all, that he had to leave Constantinople once more (7). At any rate, his hero had to do so. The sources that were at Psellus' disposal insist that Auxentius did not wish to go back to the mountain of Oxeia but looked for a higher and steeper one (8). Psellus' version is different : his Auxentius longed for the return to the mountain, "the great dwelling of his virtue", and Psellus finds it necessary to explain : "Differing from a number of flute-players who use to relax at the end of the contest ...

(7) Ja. N. Ljubarskij, *Michail Psell. Ličnost' i tvorčestvo* (Moscow, 1978), 65.

(8) This version appears not only in M (col. 1412D-1413A) but also in other lives of S. Auxentius, for instance D. Dukakes and A. Georgios, *Σάπφειρος τοῦ νοητοῦ παραδείσου ... Μέγας Συναξαριαστής*, 1 (Athens, 1890), 247.35-36 ; L. Clugnet, *Vie de S. Auxence*, in *Rev. Or. Chr.*, 8 (1903), 10.20-22.

he never dreamt of putting an end to the divine journey" (p. 106.35-39). It sounds to me like polemics ; if so, against whom ? And why should the desire to withdraw be imputed to a holy man of the fifth century ? Was not Psellus brooding here over his own fate ? No positive answer can be given. The only thing we can positively state is that Psellus rejected the simple version of M and inserted considerations about the necessity for Auxentius to return to his erstwhile monastic refuge. Only after this diversion does Psellus come back to the initial story and says that Auxentius "pitched his tent" on the mountain of Skopu (p. 108.3-4). Psellus' digression could be explained if we had had indications that his second escape from the capital let him back to Bithynia. Unfortunately, we know too little about his last years, and even the date of his death remains controversial.

The topic of Auxentius' poverty seems to have been of especial importance to Psellus : he is not satisfied with general and traditional statements but finds it necessary to defend the holy man from accusations concerning his attitude towards material things (p. 116.18-19). He even invents a strange story, absent in all other sources (see JOANNOU, p. 145, n. 168), that after Auxentius' death his body was discovered naked and, moreover, says Psellus, Auxentius left some debts (*ἐπ' ὀφλήμασί τισι μεσεγγυηθέν*) (p. 116.24-26). Of course, I am not implying that Psellus wrote this *Vita* as a posthumous work. But coming close to the end of his life and having lost the favor of rulers, he became extremely sensitive to the topic of poverty and debts. It would be hard to explain the introduction of the topic of debts into the story of the saint, if this topic had not been of personal significance to the author himself.

As if Psellus was not satisfied by all these analogies between his own personality and that of his hero, as if he was afraid to leave the reader unconvinced and wandering in darkness, he took the last bold step and drew a direct parallel between Auxentius and himself. After stating that the saint was possessed of physical grace, bodily strength, that he was tall and handsome (9), and that he had strong voice and musical ear (p. 112.5-7), all of a sudden Psellus turns to himself : "I also", he says, "readily participate in singing, I love

(9) In several letters Psellus indicates that he was tall ("of big body") albeit feeble – C. SATHAS, *Bibliogr.*, 5 : 299.19-24, 455.1-6.

music extremely, I am rapt by the charm of harmony (μέλος) tuned in songs rather than by the "composition" (συνθήκη) [10] of performance" (p. 112.30-32). Byzantine hagiographers do appear in their own stories with fair frequency ; but they usually do it either as faithful disciples of their heroes or as eyewitnesses of miracles performed by them : one among them Gregory, monk and cellarites, the author of the *Life of Lazarus of Mount Galesius*, was Psellus' contemporary [11]. But to my knowledge, none of these modest (not to say humble) story-tellers went so far as to juxtapose himself *with* his holy hero. Psellus did this overtly at one point and in a veiled fashion throughout the wole *Vita*.

Psellus loved to write of himself. There is no need to remind the reader that the *Chronography* belongs to the genre of memoirs ; it is worth pointing out, however, that in epitaphs Psellus did speak of himself and his personal relations with the deceased. Thus Caesarissa Eirene, so he says with pride, loved him very much (*Scripta min.*, 1 : 170.26), "kept him in the rank of", that is, in equal esteem with the father (p. 171.1) ; her death rends his heart (p. 175.26) ; he tried to bear this loss but was unable to remain philosophical up to the end (p. 179.23-26). In the epitaph on his pupil George he exclaims : "It was me who taught you to produce beautiful epitaphs !" (p. 211.3-4). In the panegyric of his mother Psellus asks the reader not to disapprove his talking about himself (C. SATHAS, *Bibl. gr.*, 5 : 11.12) ; he certainly does this when he addresses his mother : "I admire you but I am unable to imitate you" (p. 52.15-16). His panegyric of John Xiphilinus is even more evocative : "I am afraid", confesses Psellus, "that people will find me conceited, since I am using the work dedicated to praise others in order to glorify myself". Nevermind, he adds, I will refer to myself in the course of the panegyric (C. SATHAS, *Bibl. gr.*, 4 : 430.22-26).

Saints' lives were not exceptional in this respect. In the *Life of Symeon Metaphrastes* Psellus admits that he envies his hero, the beauty of his language and his grace, as well as the usefulness of his material. "Although I myself wrote a great deal and about many

(10) The concept of συνθήκη occupies an important part in Psellus' theory of writing as elaborated in his *Life of Symeon Metaphrastes* – see for instance, *Scripta min.*, 1 : 100.18-20.

(11) On this Life see now I ŠEVČENKO, *Ideology*, pt. VI, 722-26.

subjects, I have never had such a zeal or capacity to imitate it" (*Scripta min.*, 1 : 105.7-11). Moreover, the *Life of Symeon* is Psellus' literary manifesto, the development of his theory of literary creativity ; Symeon is not a regular saint, he is not similar to his heroes whom Symeon makes climb mountains or plunge into caves, who sit under an oak eating grass and drinking water from fountains (*Scripta min.*, 1 : 105.1-4). He is first and foremost a writer, and the *Vita* explains what the writing is about : it discusses the axis of Psellus' existence.

Therefore it seems plausible to suggest that Psellus, when reading the Metaphrastic *Life of saint Auxentius*, was struck by the external similarity of their fates, and dared to rewrite the story adding to it some details that make Auxentius' story of life resemble even more that of Psellus.

4. Saint Lucia in twelfth-century Byzantium

John Tzetzes wrote the *Life of Lucia* [12], a Sicilian saint of about 300 (*BHG*, 996). Besides this *Vita* several others are mentioned in *BHG* (995-995g). Only one of these versions is published on the basis of a *codice greco ... molto rare e antico* [13] ; unfortunately there is no more precise infortunation about this manuscript. Anyhow it is as yet impossible to compare Tzetzes' work with his sources or source and evaluate his own contribution to the legend of S. Lucia. There are, however, some points in his *Life of S. Lucia* worth noting, although these notes must of necessity be very hypothetical and preliminary.

First, it should be noted that Tzetzes inserted into the *Vita* sundry passages used by him in his secular works, especially in the *Histories*. Thus the victory of Lucia's ancestor Archimedes is mentioned several times in the *Life* (p. 83.9-16, 94.4-13, 19-28, 95.2-11) ; it is related also in the *Histories* (ed. P. Leone, 2 : 106-131). The myth of Arethusa is told both in the *Vita* (p. 94.2-4, 13-16) and in the *Histories* (9 : 482-84). There was no unbridgeable gap between Tzetzes' hagiography and antiquarian research.

(12) Published by A. Papadopulos-Kerameus, *Varia graeca sacra* (S. Petersburg, 1909), 80-97.

(13) C. Barreca, *Santa Lucia di Siracusa* (Rome, 1902), 6. Text on pp. 11-28.

Secondly, it must be asked why Tzetzes was so interested in Sicily which he praised highly (p. 80.11-13, 81.21-22) ; he even calls its capital Syracuse *megalopolis* (p. 83.6). Moreover, in this Sicilian legend Tzetzes quite unexpectedly refers to the Tauroscythians : he speaks of the lake of Maeotis and the spurs of the mountain of the Scythian Taurus, one side of which was warmed in the sun and another side remained in shadow (p. 82.9-10). He mentions as well the lake of Siachar, the water of which was remarkable by its lightness, so that the tree leaves would drown in this lake (p. 82.10-12). The topic of this marvelous lake attracted Tzetzes and he returned to it several times ([14]). Whether this lake existed in reality and where it was located ([15]), does not matter for our purposes, – in the *Histories* Tzetzes connects the lake of Siaka with the Cimmerians whose dwellings are to be found in gullies and ravines, among the woods where the sun never shines. On one occasion Tzetzes mentions also the Paeones, that is Hungarians in the Byzantine terminology of the time ; I am not describing banquets, exclaims the poet, where one serves beef, mutton and fowl from the land of Paeones and from Phasis (p. 83. 23-24). Certainly, Tzetzes' geographical horizons were very broad, and even in the *Life of Lucia* he boasts of his knowledge of exotic countries such as Gadeiron (Cadiz), the Crunion sea (the North sea), the island of Indian Tetraprobane (Ceylon), the land of the Bretani, Ubernia and Alubion (Hibernia and Albion), the land of the Celts, "and other countries and lands" (p. 80.1-6). But all these form the picturesque fringe of the œcumene, whereas Sicily, Tauroscythia and the country of the Paeones appear as reality to be dealt with.

Are these three toponyms chosen at random, or despite their geographical dispersity did they form a unity in the eyes of the Byzantine of the twelfth century ? Tzetzes was a contemporary of Manuel I s' war against a coalition consisting of the Sicilian

(14) Besides *Histories*, 12 : 847-852, see H. HUNGER, *Joannes Tzetzes, Allegorien zur Odyssee*, Buch 1-12, in *Byz. Zeits.*, 49 (1956), 298.

(15) M. V. BIBIKOV, *Vizantijskie istočniki po istorii Rusi, narodov Severnogo Pričernomor'ja i Severnogo Kavkaza (XII-XIII vv.)*, in *Drevnejšie gosudarstva na territorii SSSR* (Moscow, 1981/82), 46 and 66, identifies Siaka with Sivash. The identification does not prove valid since Sivash's water is salted and not light, and the lake is not located among woods and ravines.

Normans, the Hungarians and some Russian principalities, – the war in the course of which Manuel tried to expand his power over the sea of Maeotis. They are just those lands that find their way into Tzetzes' story of saint Lucia.

Should we be surprised, after that, that the *Vita* presents episodes of warfare? Archimedes' victory over Marcellus has been mentioned above. In another passage Tzetzes makes his gentle heroine speak about the "emperor good and warlike" who noticed that the enemy did not dare to assault his *tagma* but moved courageously against other imperial troops. As soon as the emperor guessed the hostile intent he put on a humble weapon and ordered the weaker tagma to adorn itself with imperial arms. By doing so he routed the adversary (p. 91.17-21). Could not the reader of Tzetzes find in this story a hint at certain exploits of Manuel I who from his youth was ready to rush into battle?

The hypothesis is more guesswork than not. It might be far-fetched. But nevertheless we must look at Byzantine literary production from this viewpoint too and venture to reveal in it traces of comtemporary reality.

Dumbarton Oaks. Alexander KAZHDAN.

AN ALTERNATIVE INTERPRETATION OF THE MANUSCRIPTS OF NIKETAS

INTRODUCTION

Niketas and his Bible are recent arrivals on the art historical stage. They were first introduced in a book by Hans Belting and Guglielmo Cavallo (1). There the authors assembled three illuminated manuscripts of the late tenth century (the *Bibel des Niketas*), and proposed an antique model, specifically a lost illuminated Bible dated AD 535 produced in the orbit of Justinian's court and then kept in some great library in Constantinople.

It may be helpful to mention straight away why the book's conclusions are important. Both the periods with which it is concerned, the sixth and the tenth centuries, were productive and influential in their art. While outstanding sixth century works have survived, many more must have perished. In particular we lack an illuminated Bible, although the existence of such a manuscript, or manuscripts, has often been inferred from various later works. With

The substance of this article was conceived in November 1979. Since then I have benefitted from the opportunity of discussing it widely, especially after lectures in London, Princeton, St. Andrews, and Oxford, in 1981. For assistance in examining the manuscripts I should like to thank the various libraries, their Directors, and staffs. In particular I am grateful to Hans Belting and Guglielmo Cavallo, to whom I owe the friendly encouragement to publish this paper so that our discussion may have a wider public.

(1) The following abbreviations are used in the notes: BELTING-CAVALLO (1979): Hans BELTING, Guglielmo CAVALLO, *Die Bibel des Niketas. Ein Werk der hoefischen Buchkunst in Byzanz und sein antikes Vorbild* (Wiesbaden, 1979). *Il Menologio* (1907): *Il Menologio di Basilio II (Cod. Vaticano greco 1613)* (Codices e Vaticanis Selecti ..., VIII), (Turin, 1907). FORSYTH-WEITZMANN (1973): George H. FORSYTH, Kurt WEITZMANN, *The Monastery of Saint Catherine at Mount Sinai. The Church and Fortress of Justinian* (Ann Arbor, 1973). *La Paléographie* (1977): *La Paléographie Grecque et Byzantine* (Paris, 1977).

regard to the tenth century, its products, especially its illuminated manuscripts, have been seen as exemplifying a much debated "Macedonian Renaissance" due to their dependence on broadly classicizing forms and vocabulary. Belting and Cavallo have thus offered new light on two crucial problems by postulating an illuminated Justinianic Bible, and by setting out to analyse its influence on a tenth century book.

In welcoming their book this article seeks to explore only one of the enticing avenues which the authors have opened up. Investigation will be centred on the evidence provided by the manuscripts about their lost model, and an alternative way of studying them will be briefly proposed.

At the centre of discussion are three manuscripts with sections of the Old Testament. They are all that remains of the reconstructed Bible of Niketas. The Major Prophets (Isaiah, Jeremiah, Ezechiel, Daniel) with a catena (a commentary drawn from various sources) is now in Florence (2). The Minor Prophets (Hosea, Joel, etc.) with a catena is now in Turin (3). The Wisdom Books (Job, Proverbs, Ecclesiastes, Song of Songs, Wisdom of Solomon, Sirach) with a catena to the first four books is now in Copenhagen (4). The three manuscripts all contain full page miniatures: in the Florence manuscript only Jeremiah has survived (Pl. 1); in the Turin manuscript is a bifolio with busts of the twelve minor prophets (Pls. 3-4); in the Copenhagen manuscript there is a portrait of Solomon and Sirach (Pl. 2).

The authors deduce that the three manuscripts were produced in the same workshop as parts of the same project on the basis of similarities in script, lay-out, size and decoration (5). This is entirely convincing. The patron of the enterprise, a courtier Niketas, is named in a poem written in gold letters in the Florence manuscript (6). It would fit the evidence of the late tenth century script and ornament of the books if he were the Niketas who is known in, or around, the 960s from the correspondence of

(2) Biblioteca Laurenziana, *cod. plut.*, 5, 9.
(3) Biblioteca Nazionale, *cod. B. I.* 2.
(4) Kongelige Bibliotek, *cod. GKS*, 6.
(5) Belting-Cavallo (1979), 15-16.
(6) Belting-Cavallo (1979), pl. 2.

Theodore, Metropolitan of Nicaea, but the identification is not certain (7). The authors argue further conclusions from the evidence of codicology and art history.

The Colophon

The evidence that is brought forward to support the hypothesis of a single sixth century model is extensive, and sometimes complex, and so to do it justice the discussion that follows will have to be detailed and closely argued. The main indication seems promising at first sight (Pl. 5) (8). A subscription at the end of the Turin manuscript, damaged in the fire of 1666, mentions two famous names and a date. Reconstructed it reads :

ἐγ]ράφη ἐν ἔτει ,ϛκζ' ἐπὶ
Βασιλείας 'Ιουστι]ν(ια)ν(οῦ) τοῦ μεγάλου ὑπα
τεύοντος καὶ στρα]τοπεδαρχοῦντο(ς) Βελ
ισαρίου ...]

This can be translated, "Written in the year 6027 under the rule of Justinian the Great and the consulate and stratopedarchy of Belisarius".

Cavallo makes the following analysis. Since the Turin manuscript was certainly written in the tenth century the scribe must have copied this colophon with the text of his model, which was therefore a sixth century book. Such a practice is not without parallel (9), but the reading is still not straightforward : Justinian is here distinguished as "the Great", which makes no sense as an adjective except to a writer after the accession of Justinian II in 685, and the date is not recorded in terms of the regnal year of the emperor, as would probably have been the case in the sixth century, but as an *annus mundi*.

(7) Belting-Cavallo (1979), 24-28. See also J. Darrouzès, L. G. Westerink, eds., *Théodore Daphnopatès, Correspondence* (Paris, 1978), 197, lett. 34. The letters of both Theodores are rhetorical protestations of friendship.

(8) Discussion of the subscription in Belting-Cavallo (1979), 12-15.

(9) Some examples listed in Robert Devreesse, *Introduction à l'Étude des Manuscrits Grecs* (Paris, 1954), 54. See also V. Gardthausen, *Griechische Palaeographie*, 2nd ed. (Leipzig, 1913), II, 438-40.

Here it is worth pausing to note the difficulties of dealing with Byzantine chronology ([10]). The year was usually calculated by one or more of three methods : as a consular or regnal year, as a year of the tax cycle (indiction), or as a year of the world, calculated from its supposed creation. In the last case different formulae might be employed ; the so-called Byzantine era placed the creation in 5508 BC, while the so-called Alexandrian era was based on a date of 5492 BC. To make things worse the Byzantines often slipped up in their calculations.

Now the year in the Turin colophon, 6027, corresponds in the Byzantine era to AD 518/9, but Justinian's reign did not commence until AD 527. This obstacle can be avoided if we suppose that the year was calculated in the Alexandrian era, which can give us AD 535, a date that corresponds with the information about Justinian and Belisarius. But this solution creates a problem, for the Alexandrian era does not seem to have been used in Byzantium in the tenth century.

The explanation for the colophon put forward by Cavallo is the following ([11]). The model of the Turin manuscript was dated by its scribe in terms of the reign of Justinian and the consulate of Belisarius. Later the colophon was amended, Justinian was defined as the Great, and the date was recalculated in the Alexandrian era. The scribe of the Turin manuscript then copied the model and its colophon, incorporating, or substituting, the extra information.

This explanation is involved. My own examination of the Turin manuscript suggested an alternative, for the page on which it is found appears to be the work of more than one scribe. The Septuagint and its surrounding catena (Pl. 5) are written in brown ink in the fluid and even hand of the rest of the manuscript. The first part of the Colophon, up to and including the date, is written in grey ink with rather angular and shaky strokes. The grey ink has also been used for the clumsy and disfiguring ornament above the colophon, and for a small cross to the left, above the χ of *[M]αλαχίας*. This seems to have been the work of a second writer. Furthermore,

(10) Discussed by Cyril MANGO, *Byzantium. The Empire of New Rome* (London, 1980), 189-93. The standard handbook is V. GRUMEL, *Traité d'Études Byzantines*, I, *La Chronologie* (Paris, 1958), esp. 85-97, 111-128.

(11) BELTING-CAVALLO (1979), 14-15.

the first part of the colophon has been overwritten in a third ink, with dark brown and fairly regular strokes, *i.e.* a third writer (Pl. 5, visible in the ϛχ of the date). This third hand has then added, on parchment that was previously blank, the details about Justinian and Belisarius. It has also inked over various letters and accents in the Septuagint above (Pl. 5, large circumflex in l. 3 ; dotted ι in l. 7 ; bar, accent, ι, ϛ in l. 16 ; ν, σ, δ, and bar in l. 17).

The use of different inks, even of different scripts, in the colophon does not necessarily prove the work of different hands, but I suggest this is the natural interpretation (12). In particular, the inking of letters in the Septuagint implies that the text was faded or worn and difficult to read, while the crude ornament, decorated with cinnabar in a technique not used elsewhere in the book, is hard to associate with the meticulous work of the main scribe. Bearing this in mind, I suggest that the scribe of the Turin manuscript left no colophon at the end of Malachi ; that a later hand added the crude ornament and the fact that the book was written in 6027 (13) ; and that a third hand inked over parts of the page, including the faded inscription, and added the details about Justinian and Belisarius. If this proposal, or some parts of it, were to be accepted, it would follow that the colophon could not be used to date the model of the Turin manuscript.

It must be admitted that two new problems would be raised if the colophon were a later addition, supplied in two stages. First, it is puzzling why someone should have added "Written in the year 6027". Perhaps the seemingly specific date reflects no more than a traditional belief in the book's antiquity, uncritically recorded by a later owner. Second, how was the information on Justinian and Belisarius found ? In this case the Chronicle of Theophanes, written in the early ninth century, may point the way to an answer. Theophanes' popular work is based on calculations in the Alexandrian era. His entry for 6027 is in fact brief, but that for 6026 is very long, and mentions the consulate and rank of Belisarius, in

(12) Belting-Cavallo (1979), 12, note 21 : the overwriting of the subscription is noted and attributed to the hand of the main scribe.

(13) It appears strange that the colophon begins in the middle of a line with ἐγράφη, see Belting-Cavallo (1979), 12 and note 22. If the colophon were not original the point would be less disturbing.

recording his campaigns ([14]). It would, of course, require a reader of a serious antiquarian bent to find these facts, and then to trouble to record them in the Turin manuscript.

For the purposes of this article it is not necessary to insist on the point. It will be enough to set aside the Turin colophon for the present as being of doubtful value as evidence. The three manuscripts can then be surveyed to see if they produce further indications which might confirm, or deny, the proposal that they copy a single sixth century model. Do these books in fact amount to what the authors call a revival of late antique traditions of book production and *Schriftkultur* ([15]) ?

The Codicology

Cavallo advances the following arguments, based on a comparison with early manuscripts. The quire signatures of the three manuscripts of Niketas are in the lower left corner of the first page of a gathering (Pl. 6), as in the early sixth century Vienna Dioskurides. They are not found in the top right corner, as is often the case in Middle Byzantine manuscripts ([16]). But if this point is taken further, it will be found that in the *Codex Sinaiticus*, for example, the original quire signatures are at the top left ([17]), while in the *Codex Alexandrinus* they are at the top centre ([18]). Moreover, the

(14) Theophanes, *Chronographia*, ed. de Boor (Leipzig, 1883). The year 6027 is on p. 216 ; 6026 on pp. 186-216. For Belisarius as consul, see p. 200, l. 13 ; as general, see p. 189, ll. 18-19 (*στρατηγὸς αὐτοκράτωρ ἐφ' ἅπασιν*). The term stratopedarch for general, used in the Turin manuscript, is common in the Middle Byzantine period, rare in the early period ; see R. Guilland, *Recherches sur les Institutions Byzantines* (Berlin-Amsterdam, 1967), I, 498-502. Could this be another "translation" ? The possibility that the writer consulted a manuscript of Theophanes which erroneously read "6027" in place of "6026" should be considered ; the apparatus of de Boor's edition lists many slips of this type.

(15) Belting-Cavallo (1979), 19.

(16) *Ibid.*

(17) H. J. M. Milne, T. C. Skeat, *Scribes and Correctors of the Codex Sinaiticus* (London, 1938), 7, and fig. 3. The manuscript is dated to the fourth century.

(18) See the *Facsimile of the Codex Alexandrinus* (London, 1881), Introduction, p. 8 ; an example on folio 9 (quire B). The manuscript is dated to the fifth century.

bottom left corner was by no means unusual in later manuscripts (19). It would thus seem that scribal practice was too variable for the position of the quire signatures to provide reliable evidence of chronology.

The prefatory gatherings are outside the numbering system of the text quires, as in the Vienna Dioskurides (20). But this was a common practice in, for example, Middle Byzantine Gospel Books. So it would be hardly justifiable to interpret this feature as a conscious return to late antique procedures.

The lay-out of the prefaces in all three manuscripts in three columns of Alexandrian uncial script is an unusual feature in a tenth century book (Pl. 7). A Gospel Lectionary in Leningrad, written throughout in this fashion, is surely a product of the same workshop (21). And a Gospel Book in the monastery of Dionysiou on Mount Athos written in this fashion, but in two rather than three columns, should also be noted (22). Cavallo convincingly compares the prefaces with the lay-out of the great early uncial Bibles. Yet it should be observed that the prefaces themselves are not found in any early biblical manuscript; indeed they appear to have been incorporated only in the Middle Byzantine period, and are characteristic of catena manuscripts (23). Moreover the uncial script is not that of the fifth or sixth centuries, but is the type widely used

(19) See *e.g. Codices Vaticani Graeci*, II, *Codices 330-603*, ed. R. DEVREESSE (Vaticani, 1937). Of the first twelve manuscripts catalogued, nine are of tenth or eleventh century date. Five of those have original quire marks, two at the "bottom left", one at the "inner corner", one at the "bottom", and one at the "outer corner" of the first and last pages. The problem is considered by Julien LEROY, *La description codicologique des manuscrits grecs de parchemin*, in *La Paléographie* (1977), 27-44, esp. 39-40, "les signatures". He has counted twenty-two different ways of numbering the quires; eight types already existed by the ninth-tenth century.

(20) BELTING-CAVALLO (1979), 19.

(21) BELTING-CAVALLO (1979), 19-20, and pl. 46.

(22) Illustrated in W. H. P. HATCH, *The Principal Uncial Manuscripts of the New Testament* (Chicago, 1939), pl. 64, Mount Athos, *Dionysiou cod.*, 10. (The manuscript is dated by Hatch to the ninth or tenth century).

(23) The texts are listed in BELTING-CAVALLO (1979), 9, 15-16. See also G. KARO, I. LIETZMANN, *Catenarum Graecarum Catalogus* (Nachrichten von der Koenigl. Gesell. der Wiss. zu Goettingen, Phil.-hist. Klasse, 1902), 300-350, *passim*.

in the tenth and eleventh to contrast with the current minuscule hand of the type known as *Perlschrift* (24). For example, the poem praising Basil II (976-1025), which was composed to preface his illustrated "Menologion", the manuscript *Vat. gr.* 1613, was written in this script (25). In appearance therefore the prefaces amount to a pastiche of an early Bible, executed in tenth century terms, but in content a more nearly contemporary model must have provided the source.

There is no doubt that the catena in these books is a post sixth century compilation, and so cannot have been copied from an early biblibal model (26). But what of the Septuagint ? If these manuscripts were copies of a sixth century Bible it should be apparent in their text. Critical editions of the various books give no support to this hypothesis. On the contrary, the manuscripts are found to be of mixed text types, most of them late and associated with the combination of Septuagint and catena (27). The lay-out of the marginal catena (Pl. 6) must also date from the Middle Byzantine period (28).

To sum up, the contribution of the scribes to the three manuscripts has not been found to add support to the proposal that a single sixth century model was copied. Even the most unusual feature, namely the lay-out of the prefaces, seems to have been only an attempt to imitate the appearance, for a few pages, of some early book. The work of the scribes has been found to have much more in common with tenth century book production than with manuscripts of the early period.

(24) See H. HUNGER, *Minuskel und Auszeichnungsschriften im 10.-12. Jahrhundert*, in *La Paléographie* (1977), 202-220.

(25) *Il Menologio* (1907), p. XIII.

(26) BELTING-CAVALLO (1979), 23-24 on the catena.

(27) See the relevant volumes of the Goettingen edition, *Septuaginta. Vetus Testamentum Graecum auctoritate Societatis Litterarum Gottingensis editum*, XII, 1 (Wisdom of Solomon), XII, 2 (Ecclesiasticus), XIII (Minor Prophets), XIV (Isaiah), XV, 1 (Jeremiah, etc.), XV, 2 (Daniel, etc.). All these volumes edited by Joseph Ziegler, 1939-65. Turin B. I, 2, siglum 719, is type "L", Lucianic *Hauptgruppe. Laur. plut.*, 5, 9, siglum 90, is type "LII", Lucianic *Untergruppe*, in Isaiah ; type "c", Catena *Untergruppe*, in Jer., Ez., Dan. Copenhagen GKS, 6, siglum 260, is type "a", unspecified, but not part of the Wucianic recension.

(28) BELTING-CAVALLO (1979), 24, and note 94.

The model that has been proposed for the three manuscripts was an early Bible. But what suggests that they should be termed the "Bible" of Niketas ? The key is found in the Copenhagen manuscript, which now begins with Job on a quire numbered eleven by the scribe. It would seem therefore to be incomplete. Cavallo, however, proposes that the manuscript was never complete, using the evidence of a codex now in Vienna, *ÖNB theol. gr.* 11, a near facsimile of the Copenhagen manuscript which also begins with Job, but at quire one (29). This situation is to be explained, he believes, by an attempt in the Copenhagen manuscript to precede Job with the Psalms. Production of the two texts was begun by different scribes, but when it was discovered that Psalms was too long for the pre-arranged ten quires (with catena it might well have needed more than fifty quires) it was bound separately, and has since perished (30).

When it is noted that the three surviving manuscripts were prepared and written, from a codicological point of view, with great care (Pls. 6-7), the hypothesis that the scribes planned to fit Psalms onto ten quires must be considered dubious. After an examination of the manuscripts I think a simpler proposal can be advanced.

The Turin manuscript of the Minor Prophets consists of prefatory gatherings and ten quires, numbered by the scribe from one following. Those quires are ruled to receive one column of Septuagint with twenty-two lines, and sixty-three (?) lines of flanking Catena (Pl. 8a) (31). The Copenhagen manuscript begins with a quire numbered eleven in the identical fashion, and uses the same ruling pattern of twenty-two lines in the Septuagint and sixty-three in the catena for the next ten quires (Pl. 8b) (32). Later in the Copenhagen manuscript the ruling pattern changes to allow two columns for the Septuagint (Pl. 8c-d) (33). It seems thus justifiable to

(29) This argument in BELTING-CAVALLO (1979), 17-19.

(30) BELTING-CAVALLO (1979), 18, and notes 51-52 ; the roughly comparable Psalter of Basil II, *Bibl. Marc. gr.*, Z 17, required fifty-four quires.

(31) Dimensions : catena, 63 lines (?) 298 × 198 mm ; Septuagint, 22 lines, 166 × 125 mm. No page is sufficiently undamaged for all the catena lines to be visible, but the number can be checked by calculating their separation.

(32) Dimensions : catena, 63 lines, 293 × 212 mm ; Septuagint, 22 lines, 164 × 134 mm (Quires 11-20 ; text of Job).

(33) Quires 21-29 : catena, 63 lines, 278 × 201 mm ; Septuagint, 22 lines,

conclude that the first plan was for the Turin and Copenhagen manuscripts to be bound up as a single codex. The only objection to this arrangement would be the order of texts that would have resulted, with the Minor Prophets preceding the Wisdom Books ([34]). And perhaps it was for this very reason that the Turin manuscript was eventually bound separately.

No further information can be found to shore up the theory that the manuscripts once formed part of a full Bible. In addition, there is no evidence that the Byzantines ever produced a complete multi-volume catena Bible, so it is most unlikely that this was the intention of Niketas, whether it was carried out or not ([35]). And so, not without regret, I have to suggest that the euphonious title "Bible of Niketas" be set aside in favour of a less specific description.

The Miniatures

It has been necessary to deal with the text and codicology of the manuscripts of Niketas at length, because evidence from those sources must be carefully considered when the hypothesis of a sixth century model is assessed. When the miniatures are discussed it should certainly be borne in mind that scribes working for Niketas attempted on occasions to imitate the appearance of some early book, but were not found to have transcribed it. Did the artists work in a similar way ? Can a valid distinction be made between the artistic equivalents of imitation and transcription ? These are some of the questions that are implicit in the following discussion. But since this article is restricted to considering the problem of the lost model, the miniatures will only be analysed briefly and compared with some sixth and tenth century works.

166 × 126 × 54 mm (Text of Prov., Eccles., Cant.) Quires 30-39 : catena, 68 lines, 290 × 202 mm ; Septuagint, 26 lines, 196 × 138 × 60 mm (Text of Sap., Ps. Sal., Sir).

(34) The order of Old Testament books was not fixed ; see A. Rahlfs, *Verzeichnis der griechischen Handschriften des alten Testaments (Mitteil. Septuaginta-Unternehmens der Koenigl. Gesell. der Wiss. zu Goettingen, II)*, (Berlin, 1914), 339-72. Usually the XII Prophets precede the IV ; Rahlfs lists only one exception, *Paris. coisl.* 18, in manuscripts of pre-twelfth century date.

(35) The books of Esther, Judith, Tobit, and the Maccabees, for example, seem not to have been produced with a catena ; see Rahlfs, *op. cit.*, 385-90.

The principal painted decoration of the manuscripts consists of pages of gold uncial text, and full page miniatures (Pls. 1-4). All are framed with the typical flower petal ornament of late tenth century Byzantine illumination. Smaller ornamental headpieces in the manuscripts are also decorated in this style. So in these cases there can be no doubt that the artists were employing contemporary models and practices (36).

Although the miniatures have similar frames, the arrangement of the figures on the pages is quite different, so the manuscripts will be treated individually. The Minor Prophets in Turin is prefaced by a bifolio, a double leaf that opens to reveal the twelve authors as busts set within medallions (Pls. 3-4). Each author holds the scroll of his prophecy. As Belting makes clear, the concept and arrangement of medallion busts (*imagines clipeatae*) was a favourite formula in the sixth century ; examples in all media abound, although no page quite like the Turin prophets has survived (37). The arrangement was, however, also used in the Middle Byzantine period, for roughly similar schemes, such as groups of saints in mosaic decorations, or apostles in miniatures (38). Presumably, therefore, this feature should be considered part of a Middle Byzantine artist's repertoire, as it was of the artist of late antiquity, but not necessarily derived in every case from an early model.

A complete set of Justinianic medallion busts of the major and minor prophets survives in the mosaic decoration of the apse of the basilica in S. Catherine's monastery on Mount Sinai (39). When these are compared with the Turin prophets no very striking similarities can be found, except perhaps in the case of Malachi who is shown in both as an old man with long curling white hair and a beard (40). The Sinai prophets are seen full face and gaze at the viewer, whereas the

(36) BELTING-CAVALLO (1979), 37-38.

(37) BELTING-CAVALLO (1979), 46.

(38) For example, the mosaics of Hosios Loukas, see E. DIEZ, O. DEMUS, *Byzantine Mosaics in Greece. Hosios Lucas and Daphni* (Cambridge, Mass., 1931), figs. 18-19. For a manuscript example, see S. M. PELEKANIDIS, P. C. CHRISTOU, Ch. TSIOUMIS, S. N. KADAS, *The Treasures of Mount Athos* (Athens, 1973), I, fig. 190 (*Dionysiou cod.*, 587).

(39) FORSYTH-WEITZMANN (1973), pls. 142-159.

(40) Comparison in BELTING-CAVALLO (1979), pl. 58 b-c.

Turin heads are turned to left and right, and mostly look away. More important is the difference in the treatment of the faces. The prophets on Sinai are typified by their coarse, almost brutal features ; those in the Turin manuscript are smooth, graceful, elegant. Nor is this distinction simply one of technique for the regular features of the Sinai Daniel are smoothly modelled by the tesserae (41). In fact, the characterization of the Sinai "portraits" is comparable with other sixth century works (42).

Are the Turin prophets remarkable in a tenth century context ? Belting makes a number of telling comparisons between the heads and those of the prophets in the mosaics at Daphni, of around 1100 (43). This suggests that the types found in the Turin manuscript were current in Middle Byzantine art, although no strict code governed the formula for each prophet. In more nearly contemporary works, such as the Menologion of Basil II (976-1025), most of the heads employed for the Turin prophets can indeed be found (44). Yet a feature which makes comparisons of this sort difficult should be noted. By painting only busts of the prophets the artist was working at a considerably larger scale than is usual in manuscripts. And since the style in which he worked laid special emphasis on the precision of minute detail, it will be appreciated that the Turin heads are very highly finished, and not necessarily fully comparable with works in other manuscripts. In addition, by placing all twelve figures on the two facing pages the artist seems to have set himself the task of differentiating between them in a way that would certainly have been less urgent if each prophet had been alotted a full page to himself. Those points made, only one head stands out as immediately unusual in a tenth century work, that is the Habbakuk, at the top right of folio 12 (Pl. 4). Although superficially he might seem to resemble the idealised beardless type, represented on the same page by Haggai and Zacharias, his head is small, regular, upright, and rather oval in shape, whereas the other two have long

(41) Forsyth-Weitzmann (1973), pl. 142 A.

(42) For example mosaics in Ravenna and Cyprus. See A. H. S. Megaw, E. J. W. Hawkins, *The Church of the Panagia Kanakariá at Lythrankomi in Cyprus. Its Mosaics and Frescoes* (Dumbarton Oaks Studies, XIV), (Washington, DC, 1977), 110-13, 115-119.

(43) Belting-Cavallo (1979), 44, and pls. 58-59.

(44) *Il Menologio* (1907).

heads titled on fleshy necks. An explanation for the appearance of Habbakuk will be sought below.

In the Florence manuscript there must originally have been portraits of the authors prefacing each of the four books of the Major Prophets, but only the Jeremiah has survived (Pl. 1). Byzantine artists in every century must have spent much of their time drawing figures not unlike this one. The Christ in a segment of heaven, placed at the top right, is probably an innovation ([45]). The portrait type is associated by Belting with that of an early icon of S. John the Baptist in Kiev ([46]). But a similar type for Jeremiah himself seems to have been known in late ninth century Constantinople, to judge from the North tympanum mosaics in S. Sophia ([47]). The argument cannot be pressed, since the S. Sophia Jeremiah had light brown or white hair, but on the basis of this comparison it would seem to be unnecessary to insist on an early model for the miniature. As for the treatment of Jeremiah's drapery, this is certainly typical of tenth century work, as can be seen from a comparison with the S. John the Evangelist in the Gospel lectionary, *cod. Sinait.* 204 (Pl. 9). The Sinai S. John may also help to explain one of the inconsistencies of the Jeremiah, the awkward handling of the twisting pose with which the prophet turns to point to Christ with his right hand (pl. 1). Seeing the two figures together suggests that a tenth century artist, adept at composing and drawing figures from the front, might have found it a difficult task to create a stance and gesture that was outside his usual repertoire. The Florence Jeremiah, in conclusion, can be considered a not untypical late tenth century work.

The Copenhagen manuscript has lost a miniature that once faced the beginning of the book of Job ([48]), but a second illustration survives (Pl. 2). It contains Solomon, identified by an inscription, a second seated figure holding a scroll, and a female bust, also with a

(45) BELTING-CAVALLO (1979), 46.

(46) BELTING-CAVALLO (1979), 45, and pl. 57.

(47) BELTING-CAVALLO (1979), fig. 2. See also Cyril MANGO, *Materials for the Study of the Mosaics of St. Sophia at Istanbul* (Dumbarton Oaks Studies, VIII), (Washington DC, 1962), figs. 85-86. Mango notes that Fossati may have copied his sketch from Salzenburg, p. 21 ; the latter describes Jeremiah as having "light brown hair and beard", p. 59 ; Fossati in the sketch notes "*capelli bianchi*".

(48) I noted traces of colour on folio 2, similar to those on folio 84, suggesting the former presence of a miniature.

scroll. Since the miniature precedes wisdom books all attributed to Solomon, with the exception of the Wisdom of Sirach, the additional figures are probably Sirach himself, and a personification of Wisdom.

Without doubt this miniature is a curious compilation. Sirach sits on a folding stool at the left, his head in profile. He makes a gesture of speech in the direction of Solomon, who is enthroned at the top of a flight of steps, and appears to reply. Behind the authors is a complex facade, composed of paired marble columns with corinthian capitals supporting a moulded architrave. The bust of Wisdom appears above. Is there evidence that the miniature was composed from these heterogeneous elements in the sixth, or in the tenth century ?

Sirach is based on the pictorial tradition of the evangelist/philosopher. The type with profile head was used in the sixth century Vienna Dioskurides (49). It was also known in the tenth century, however, when it is found, for example, in the portrait of Micah in a manuscript of the Prophets in Rome, *Vat. Chigi R.* VIII, 54 (50). The folding stool on which he sits was also a motif known in tenth century evangelist portraits (51). So a sixth century work need not have been the direct source of these details.

The seated Solomon certainly bears a general resemblance to some early works, such as the Theodosian *missorium* of AD 388 in Madrid (52). But a striking inconsistency of the Solomon as a work of imperial iconography is the way that his outer robe does not cross his chest to be clasped by a fibula at the left shoulder. So the prototype for part of the handling of the drapery might have been a representation of the enthroned Christ, such as is seen in the sixth century apse mosaic at S. Vitale in Ravenna (53), or in examples from the Middle Byzantine period (54). In fact these details make the

(49) BELTING-CAVALLO (1979), 47.

(50) Antonio MUÑOZ, *I Codici greci miniati delle minore Biblioteche di Roma* (Florence, 1905), pl. 4.

(51) *E.g.* Irmgard HUTTER, *Corpus der Byzantinischen Miniaturhandschriften*, I, *Oxford. Bodleian Library I* (Stuttgart, 1977), fig. 11 (*Bodl. Canon. gr.* 110).

(52) BELTING-CAVALLO (1979), 47-48.

(53) F. W. DEICHMANN, *Frühchristliche Bauten und Mosaiken von Ravenna* (Baden-Baden, 1958), pl. 351.

(54) V. LAZAREV, *Storia della Pittura Bizantina* (Turin, 1967), Pl. 81.

Florence, Bibl. Laur., *cod. plut.*, 5, 9, folio 128v, Jeremiah.

Solomon a hapax in Byzantine art, a work that would be equally inconsistent were it a sixth or a tenth century invention.

Solomon's portrait type is related, as Belting demonstrates, to early sources, and it is unusual in a tenth century context ([55]). It also appears to provide the solution to the Turin Habbakuk, the one unfamiliar head in that manuscript. Comparison of the two strongly suggests that it was the Copenhagen Solomon itself which provided the pictorial model for the Habbakuk. As for the personification of Wisdom, she is quite at home in tenth century surroundings, and is based on a contemporary type of the Virgin.

There are thus considerable difficulties in analysing the Copenhagen miniature. It does indeed appear to be a compilation from various sources, some of which could be of the sixth century, while others are familiar from tenth century art, but the precise debt to the different sources cannot be checked. Clearly, the position is not the same as the one reached with the Turin and Florence miniatures, where the influence of an early model was found to be a much more remote possibility. What conclusions can then be drawn from an art historical analysis of the Florence, Turin and Copenhagen manuscripts ?

Conclusion

The problem raised by the manuscripts of Niketas can be set out quite briefly. There is no doubt that these manuscripts and their illuminations are products of the tenth century. The proposal that they are based on a single sixth century model seems attractive at first, but there is no proof, and there are some significant counter arguments. Furthermore, even if the hypothesis were to be accepted, we would still not know what the lost model really looked like, since we have no possibility of discovering what details the tenth century artists might have changed in making a copy.

It must then be accepted that these manuscripts can at best cast only a weak and uncertain light on the art of the sixth century. On the other hand they can provide a wealth of illumination for the tenth century. So what is now needed, I suggest, is an intensive study of these works as examples of tenth century book production.

(55) Belting-Cavallo (1979), 47-48.

In undertaking this the valuable example of Belting and Cavallo should certainly be followed, with codicology playing a crucial role beside art history. I hope to go some way towards meeting this need in a study of illuminated manuscripts of the Prophets.

It is often argued that surviving works can give only a partial view of the art of a period ; indeed this is a point which everyone accepts. Yet those survivals, rigorously studied, must provide the firm base on which hypotheses are built. The manuscripts of Niketas are not alone in providing both a ghostly reflection of the distant past, and many hundreds of pages of hard evidence on how scribes and artists set about the production of an illuminated book in the late tenth century.

Courtauld Institute
University of London.
February 1982.

John LOWDEN.

ITALIAN LOYALTIES DURING JUSTINIAN'S GOTHIC WAR (*)

Writing in Constantinople some years after the successful conclusion of the long war in which the armies of Belisarius and Narses wrested control of Italy from the Ostrogoths, Agathias could take pleasure in its outcome : it was the means by which "Sicily, Rome and Italy cast off the yoke of foreign domination and were restored to their ancient way of life" (1). One is left with the impression that an unfortunate interlude in Italian history had been brought to a satisfactory conclusion. According to the poet Corippus, it was a conclusion desired by the Italians themselves. In his work composed not long after the accession of Justin II in 565, he describes the new emperor's coronation garb as having included jewels brought back to Constantinople by the city of Ravenna "supporting its lords" (*favens dominis*), and a pall showing antiqua Roma, described as "the nourishing parent of empire and liberty", in the guise of a suppliant : she held out her arms and, bearing her chest, revealed her naked bosom (2). It is, of course, an imperial perspective, and one may well ask how closely it corresponds with reality. After all, the rule of the Ostrogoths, and in particular their king Theoderic, received generous praise from contemporaries, as

(*) Standard abbreviations : *CCSL* = *Corpus Christianorum Series Latina* ; *CSEL* = *Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum* ; MANSI = J. D. MANSI, ed., *Sacrorum Conciliorum nova et amplissima Collectio* ; *MGH* = *Monumenta Germaniae Historica* (*AA* = *Auctores Antiquissimi* ; *Ep.* = *Epistolae* ; *SRM* = *Scriptores Rerum Merovingicarum*) ; *PL* = Patrologia Latina.

(1) AGATHIAS, *Historiarum Libri Quinque*, ed. R. Keydell, Berlin, 1976 (= *Corpus Fontium Historiae Byzantinae, Series Berolinensis*, 2), prooimion, 30 ; I follow the translation of Joseph D. FRENDO, *Agathias the Historier*, Berlin-New York, 1975.

(2) CORIPPUS, *In laudem Justini Augusti minoris*, ed. and trans. Averil Cameron, London, 1976, 2, line 124, 1, lines 288-90.

indeed it has from modern scholars (3), and my purpose in this paper is to assess the support Goths and Byzantines enjoyed from Italians during the Gothic war (4). The question is by no means straightforward. Compared with the Vandal war by which Belisarius regained Africa, or indeed the war by which Theoderic gained Italy from Odoacer, the Gothic war was remarkably long : although the first troops landed on mainland Italy in 536, the decisive battle of Busta Gallorum did not take place until 552, and some Goths resisted in Verona as late as 561 or 562. Given the length and changing fortunes of the war, one could anticipate that the loyalties of the Italians would be likely to have wavered. Further, our sources are weighted in favour of certain sections of the Italian people. Most of the precise evidence at our disposal relates to aristocratic and clerical circles, in particular those at Rome, and in this paper I have restricted myself to what seem to be relatively secure deductions about the behaviour of towns and of individuals, rather than speculating on the probable behaviour of classes of people (5). Although this procedure may lead to conclusions less far-reaching

(3) *Anonymi Valesiani pars posterior* (ed. Th. Mommsen, *MGA AA*, 9), 12.59 ff. ; PROCOPIUS, *Wars*, 5.1.26-31. While I have consulted the standard text of J. HAURY and Gerhard WIRTH, *Procopii Caesariensis Opera Omnia*, 2 vols., Leipzig, 1962-63, for convenience I cite Procopius according to the text and translation of H. B. DEWING, *History of the Wars*, London, 1914-28. Note the title of Wilhelm ENSSLIN's book *Theoderich der Grosse*, Munich, 1947, and the discussion of Ernst STEIN, *Histoire du bas-empire*, 2, Paris, 1949, p. 107 : "depuis Dioclétien nous n'avons pas rencontré d'homme d'État plus parfait que ce prince germanique".

(4) I use the term "Italians" for the inhabitants of Italy, confining the term "Romans" to the inhabitants of Rome. By "Byzantines" I mean the invading army ; needless to say many of the troops were barbarians.

(5) Hence I do not accept the thesis of Z.V. UDAL'TSOVA, *Sotsial'no-ekonomicheskie preobrazovaniia v Italii v period pravleniia Totily*, in *Vizantiiskii Vremennik*, 13, 1958, pp. 9-27, on the grounds that the author's sweeping conclusions are not justified by the evidence. (I have to thank my colleague Dr. Tom Poole, who kindly read this article on my behalf.) See on this point also Knud HANNESTAD, *Les forces militaires d'après la Guerre Gothique de Procope*, in *Classica et Medioevalia*, 21, 1960, pp. 136-83 at pp. 168-71. Similarly I am disquieted by the positions of Ludo Moritz HARTMANN, *Geschichte Italiens im Mittelalter*, 1, Leipzig, 1897, pp. 303-6, STEIN, *Histoire*, p. 570 f. (cf. "*La révolution sociale et économique*", p. 574), and Robert BROWNING, *Justinian and Theodora*, London, 1971, pp. 182, 200.

than they would otherwise have been, to that degree they will be more firmly based on the data.

I

The earliest evidence we have of Italian loyalties during the war is of an indirect kind. The correspondence of Cassiodorus includes a number of letters written by him in 535 on behalf of the Gothic king Theodahad which bear on this question. Writing to the senate, Theodahad complained that its members, troubled by an unseemly care (*inepta sollicitudine*), had declined an invitation to meet him in Ravenna (6). We can only guess at the cause of the senators' disquiet, and the "*populorum inanis levitas*" mentioned in the same letter, but in 535 the Byzantines occupied Sicily, and it seems reasonable to infer some connection with this. In a letter to the Roman people, Theodahad accused them of hindering (*excludere* ; perhaps "denying access to") a Gothic garrison, people to whom they owed their safety and who therefore should have been welcomed (7). From a later letter we learn that the senate was highly suspicious of Theodahad and sought oaths from him ; these he sent, with the hope that its members would serve him faithfully (8). Similarly, oaths were sent to the Roman people, with the request that they pray for peaceful times (9). Another letter to the senate explained that a Gothic army which was marching to Rome was to operate against possible assailants, and asked the senate not to be in doubt concerning this army, which had been dispatched "*pro salute vestra*" (10). In short, not long before the arrival of the Byzantine forces under Belisarius on mainland Italy the Goths seem to have had reason to doubt the loyalty of their Roman subjects.

Our most important source of information on the events of the Gothic war is, of course, the narrative of Procopius of Caesarea, and

(6) CASSIODORUS, *Variae*, 10.13. I cite from the edition of Th. MOMMSEN, *MGH AA*, 12 ; Cassiodorus' correspondence has also been edited by A. J. FRIDH, *CCSL*, 96.

(7) *Ibid.*, 10.14.

(8) *Ibid.*, 10.15

(9) *Ibid.*, 10.17.

(10) *Ibid.*, 10.18.

in the following part of this paper I shall merely summarize the portions of his narrative most relevant to the present subject [11]. The war began, Procopius informs us, with the occupation of Sicily by Belisarius' army. Except for resistance offered by a Gothic garrison in Palermo this was unopposed. Indeed, the people of Syracuse welcomed Belisarius into their city, and subsequently the Gothic king Totila was to allude with bitterness to the disloyalty of the Sicilians to the Goths [12]. Crossing to the mainland, Belisarius found the people unhappy with Gothic rule. In Naples, however, the people were clearly divided as to whether to open the gates to the Byzantines or resist in the interests of the Goths, and Procopius' narrative does not allow us to conclude which party was in the majority. But in 543 Totila praised the Neapolitans as the most loyal to the Goths of all the Italians [13], which may perhaps indicate that in other towns most of the people sided with the Byzantines. At this stage the Goths decided to abandon Rome, hoping that its inhabitants would prove loyal but taking the greater part of the senate as hostages, whereupon the people, led by Pope Silverius, invited Belisarius into their city. Following the occupation of Rome, Narnia, Spoleto, Perugia and other towns were taken, in all cases their inhabitants being willing. A Gothic commander berated the Romans for their ἀπιστία towards the Goths [14], and even in the tensions caused by the subsequent siege of Rome Belisarius was able to refer in a letter to Justinian to the Romans as behaving πίστεως and εὐνοϊκῶς [15], although he feared their attitude would change if the military situation did not improve. Some Romans were thought to have been negotiating with the Goths ; Pope Silverius was

(11) To avoid overburdening the text with footnotes I refrain from detailed documentation, giving references only in cases where I depart from the chronological order of the narrative or quote the text in Greek. Modern narratives of the war of necessity follow Procopius closely ; among them see L. M. Chassin, *Bélisaire*, Paris, 1957 ; Peter Llewellyn, *Rome in the Dark Ages*, London, 1970.

(12) Procopius, *Wars*, 7.16.19.

(13) *Ibid.*, 7.7.12. Thomas Hodgkin made the interesing suggestion that the aristocratic party in Naples may have supported the Goths and the "democratic" party the Byzantines : *Italy and her Invaders*, 4, Oxford, 1896, p. 50, n. 1. But the evidence is by no means compelling.

(14) Procopius, *Wars*, 5.18.40.

(15) *Ibid.*, 5.24.10, 14.

deposed, and a number of Romans were expelled. But Procopius only names one of these senators, Maximus, and from later passage in his work we learn that Maximus was killed by Goths, which indicates that he is hardly likely to have been a collaborator (16). Meanwhile archbishop Datius and some of the leading men of Milan offered Belisarius their city, and thereby all Liguria; subsequently the city was easily taken, and the people of Rimini invited a Byzantine army into their town. According to Procopius the Goths had looked on the inhabitants of Rimini with great suspicion (ὑποψίᾳ ... πολλῇ) (17), just as they later came to feel a great passion (θυμῷ ... πολλῷ) against the people of Liguria (18), and their recapture of Milan was marked by the massacre and enslavement of the population.

The remainder of the war is more difficult to assess. Support for the Byzantines in northern Italy following the harsh treatment of the Milanese, for example, could be held to reflect no more than a reaction against the Goths. Any initial loyalty in either direction may have been eroded by the accumulating circumstances of an exhausting war, and rather than attempt an account which would needs be hedged about with qualifications I shall make a few observations. Following the recall of Belisarius in 540 the administration of Italy passed to subordinates whose harsh administration brought about a reaction in favour of the Goths, and Totila, who became king in 541, seems to have won widespread support by apportioning great estates among smallholders and by a policy of φιλανθρωπία (19). However, as the war progressed loyalties towards the Byzantines became more pronounced: Vigilius and the people of Rome, for example, implored Justinian for aid, and Totila's sustained policy of antogonism towards the senate led many of its members to support the Byzantines cause, if indeed they were not doing so already. Towards the end the Italians appear to have supported the Byzantines, but this may simply reflect the way the war had developed, rather than pro-Byzantine sentiment *per se*.

(16) *Ibid.*, 5.25.15, 7.20.18 f.; 8.34.6.
(17) *Ibid.*, 6.10.6.
(18) *Ibid.*, 6.21.29.
(19) *Ibid.*, 7.6.4, 7.8.1, where the word is applied to Totila.

To the evidence of Procopius may be added that of a later source, the *Dialogues* of Pope Gregory I. A number of the stories told by Gregory involve Goths, and they generally emerge in an unfavorable light. We are told that some Goths took two children from Todi, despite the remonstrances of bishop Fortunatus : subsequently, one of them broke his rib in a fall from his horse [20]. Similarly, Goths who stole a horse from the holy man Libertinus found themselves unable to ride through a stream [21]. On one occasion, Totila's sword-bearer Riggio pretended to be Totila, in an attempt to deceive S. Benedict, but the holy man was not deceived, and following a prophecy which he uttered Totila was "*vehementer territus*" [22]. Similarly, Totila's disbelief in the prophetic power of bishop Sabinus of Canosa, his attribution of the ruddy countenance of bishop Cassius of Narnia to drinking, and the cruel enmity he displayed towards bishops Fulgentius of Otricoli and Herculanus of Perugia, are made the point of improving stories by Gregory [23]. Totila's cruelty towards bishop Cerborius of Populonia is described by the same word which is applied to a bear he sent to eat the holy man [24]. Attempts by Goths to murder a monk by burning his hermitage and baking him in an oven failed dismally [25]. Many of

(20) GRÉGOIRE LE GRAND, *Dialogues*, ed. Adalbert de Vogüé, Paris, 1978, 1.10.12-15. The children may have been among the 300 children taken as hostages by Totila in 552 : PROCOPIUS, *Wars*, 8.34.7 f.

(21) *Dialogues*, 1.2.2 f.

(22) *Ibid.*, 2.14-15. It appears that this encounter occurred in 546 : Anseari MUNDÓ, *Sur la date de la visite de Totila à Saint Benoît*, in *Revue Bénédictine*, 59, 1949, pp. 203-6. Vogüé notes (p. 182) that Gregory enjoyed the spectacle of Totila's humiliation, and that Benedict is always seated when he receives Goths : 2.14.2 ; 2.31.2. In the same way Gregory's protégé Augustine of Canterbury received a delegation of British bishops when seated, which brought about an accusation of pride : BEDE, *Historia Ecclesiastica Gentis Anglorum*, 2.2. (ed. Ch. Plummer, Oxford, 1896, p. 83).

(23) GRÉGOIRE, *Dialogues*, 3.5.1-2 ; 3.6.1-2 ; 3.12.2-3 ; 3.13.1-2. With respect to the second of these stories, it is interesting to note that Gregory assumes the Goths to have been heavy drinkers : "biberunt ut Gothi", 1.9.14.

(24) *Ibid.*, 3.11.1-3 : Totila is roused *crudelitatis inmanissimae vesania* ; the bear is *inmanissimus*. Similarly, the Goth Zalla is said to have been consumed *ardore inmanissimae crudelitatis* against religious men of the catholic church : 2.31.1.

(25) *Ibid.*, 3.18.2.

these stories make an obvious point about the kind of spiritual power which the leaders of catholicism in Italy could use against the Goths ; it is not accidental that the only story in the *Dialogues* which describes a Goth in favourable terms concerns a Gothic monk, distinguished for his simplicity and humility, who was reduced to a fit of trembling after a gardening accident and had to be consoled by a miracle and the kind words of S. Benedict (26).

Such is the evidence presented by our chief sixth-century sources. It need hardly be said that caution is called for in the use of all three. Procopius wrote as one who had gone to Italy in the service of Belisarius and who may well have doctored the evidence to exaggerate the scale of Belisarius' early victories (27), and as one who probably left Italy in 540, or shortly thereafter, and so lacked first-hand information on the Gothic war from that time (28). Gregory wrote as a man in his 50's of events which occurred either before his birth or during his boyhood or early teenage years (29) ; as one committed to the defense of imperial Italy against the ferocious Lombards, and who may have looked back at the Goths in a way colored by the realities of his own situation (30) ; and perhaps most importantly at a time decades after the disappearance of the Goths, when there would have been no incentive to think well of a people who had been defeated only at the cost of a debilitating war. But the evidence Procopius and Gregory provide points in the same direction. Procopius suggests that in the early stages of the war there was widespread pro-Byzantine sentiment, and he provides scarcely

(26) *Ibid.*, 2.6.1-2.

(27) Knud HANNESTAD, *Les forces militaires*.

(28) He was certainly in Constantinople early in 542 : *Wars*, 2.22.9. On Procopius' movements consult Berthold RUBIN, in PAULY/WISSOWA, *Realencyclopädie der Classischen Altertumswissenschaft*, vol. 23, col. 298 ; STEIN, *Histoire*, p. 711 ; J. A. S. EVANS, *Procopius*, New York, 1972, p. 36 f. ; Georgios FATOUROS, *Zur Prokop-Biographie*, in *Klio*, 62, 1980, pp. 517-23.

(29) I assume that he was born in about 540 : Erich CASPAR, *Geschichte des Papsttums*, 2, Tübingen, 1933, p. 339 f. ; Jeffrey RICHARDS, *Consul of God the Life and Times of Gregory the Great*, London, 1980, p. 25. He was working on the *Dialogues* in 593 : *ep.* 3.50 to bishop Maximianus of Syracuse (*MGH Ep.* 1, ed L. M. Hartmann).

(30) Note, however, that unlike the Goths the Lombards were not an Arian people : Steven C. FANNING, *Lombard Arianism Reconsidered*, in *Speculum*, 50, 1981, pp. 241-58.

any evidence of disinterested support of the Goths. As the war dragged on the situation became more complex, in that initial loyalties were eroded by circumstance, but there is no sign that the bulk of the Italians transferred them to the Goths. Gregory, I would suggest, both provides evidence for feelings during the war and shows the way the Goths were subsequently remembered. The Goths left a nasty taste in the mouths of later western authors, and Gregory supplies an early link in a tradition which may well go back to Ostrogothic times (31). Any bias in Cassiodorus, on the other hand, could be expected to operate in a direction opposite to that of Procopius and Gregory : as the author of official correspondence on behalf of Theoderic and Athalaric as well as Theodahad he could be expected to have minimized matters unfavorable to the Goths, but the sequence of letters discussed above plainly reveals signs of opposition among the senators and people of Rome, and apprehension among the Goths, as early as 535. In short, Cassiodorus, Procopius and Gregory all give us reason to suspect that during the Gothic war the sympathies of the Italians lay with the Byzantines. In the following part of this paper I shall test this hypothesis by examining the attitudes of individual Italians.

II

We may begin by examining the activities during the war of a number of Italians who had previously manned the upper levels of the administration under the Goths. Of these, the most noteworthy is probably Liberius. He began his career working for Odoacer, the ruler of Italy prior to the coming of the Goths, and, perhaps significantly for the present enquiry, did not desert Odoacer's cause until the end of the war by which the Goths gained control of Italy and the murder of Odoacer in 493 (32). Subsequently he proved a

(31) For Gregory, see also *Dialogues*, 4.31. The literary tradition of hostility to Theoderic is discussed below, p. 593 f.

(32) CASSIODORUS, *Variae*, 2.16, where his loyalty to Odoacer is applauded. For his well-documented career, see L. CANTARELLI, *Il patrizio Liberio e l'imperatore Giustiniano*, in *Studi Romani e Byzantini* (Rome, 1915), pp. 289-303 ; and J. R. MARTINDALE, ed. *The Prosopography of the Later Roman Empire*, 2, Cambridge, 1980, pp. 677-81.

loyal and competent member of the administration in Gothic times, and his labours were recognized by Athalaric in 533 [33]. In 534 Theodahad, afraid that his bad treatment of Theoderic's daughter Amalasuintha would bring upon him the wrath of her ally Justinian, sent Liberius, the senator Opilio and some others on a mission to Justinian. However, when the embassy came to Constantinople its members, led by Liberius, explained the truth of the matter to Justinian, and Opilio alone defended Theodahad's conduct [34]. On completion of the mission Liberius seems to have remained in the east, transferring his formidable administrative talents to the service of Justinian, for there is no evidence that he returned to Italy until 550, while within a few years of 534 Justinian sent him to Egypt on official business [35]. During the Gothic war he was several times appointed to the command of Byzantine forces in Italy [36], but only returned in 550, when he arrived at Syracuse on a fruitless mission [37]. Subsequently appointed to command a Byzantine army attacking Spain [38], he was back in Constantinople in May 553 [39], but must shortly have returned to Italy, where he died at the age of 89 and was buried at Rimini [40]. It is a life extraordinary not the least for its length and apparently vigorous old age [41]. But what is important for our purposes is that a man who had loyalty served the Goths for some forty years went over to the Byzantines even before hostilities broke out, was sufficiently trusted by Justinian to be given the command of forces sent against the

(33) CASSIODORUS, *Variae*, 11.1.

(34) PROCOPIUS, *Wars*, 5.4.15, 23-25. On Opilio, see John MOORHEAD, *Boethius and Romans in Ostrogothic Service*, in *Historia*, 27, 1978, pp. 604-12 at 610 f.

(35) PROCOPIUS, *Anecdota*, 27.17-19 ; LIBERATUS, *Breviarium causae Nestorianorum et Eutychianorum*, 23 (*PL*, 68 : 1045).

(36) PROCOPIUS, *Wars*, 7.36.6 ; 7.37.26 f. ; 7.39.6 f.

(37) *Ibid.*, 7.40.12-14, 18. Before long he was recalled to Constantinople : *ibid.*, 8.24.1.

(38) JORDANES, *Getica* (ed. Th. Mommsen, *MGH AA*, 5), 58.303.

(39) MANSI, 9 col. 197 f.

(40) *Corpus Inscriptionum Latinarum*, 11, no. 382.

(41) Hodgkin was deceived into believing in the existence of two Liberii (*Italy* ..., 4, p. 685), but Procopius indicates that in 550 Liberius was ἑσχατογέρων (*Wars*, 7.39.7), the force of which is obviously in accordance with a long life drawing towards its close.

Goths, and seems to have returned to live in Italy only after the decisive battle of Busta Gallorum of 552, or perhaps the issue of the Pragmatic Sanction in 554.

Other aristocrats seem to have behaved in a similar way during the war. Cethegus, a patrician and former consul (504), was suspected by the Byzantines of treachery when Totila besieged Rome in 545 [42], but he subsequently displayed his true loyalties by travelling to Constantinople in order to urge Justinian to prosecute the war more vigorously [43]. A reference in the literature thrown up by the Three Chapters controversy indicates that he was still in Constantinople in May 553 [44], but he was in Sicily when Pope Pelagius I (556-61) wrote a letter to him [45]. Bergantinus, another collaborator with the Goths in time of peace [46], was sent to Ravenna by Vitigis in 536 as a hostage, escaped, and seems to have attempted to field an army against the Goths, for a letter of the Frankish king Theudebert to Justinian refers to a request of the latter to send 3000 men to help Bergantius [47]. Following the capture of Milan by the Goths in 539, he too made his way to Constantinople [48]. Fidelis, who had served as quaestor under Athalaric, was sent by the Romans to invite the Byzantines to occupy Rome in 536, and after a display of anti-Gothic spirit was made praetorian prefect by Belisarius in 537 [49]. Later he accompanied a Byzantine

(42) PROCOPIUS, *Wars*, 7.13.12.

(43) *Ibid.*, 7.35.10, where I take *Γόθιγος* to be Cethegus : he is described as *Πατρίκιος* and one who had been consul long before. See too *Liber Pontificalis*, ed. L. Duchesne, 2nd ed., Paris, 1955-57, 1 (hereafter *Lib. Pont.*), p. 298, where he is described as appearing in wretched condition before Justinian among a group of patricians and consuls which also included Albinus and Basilius. One is tempted to identify Albinus with the person of that name defended by Boethius in 522 : BOETHIUS, *Philosophiae Consolatio* (ed. L. Bieler, *CCSL*, 94), 1.4.14 ; *Excerpta Valesiana*, 14.85. But as this person was already consul in 493 the identification would seem implausible. Basilius was among the patricians who fled from Rome in about 546 : PROCOPIUS, *Wars*, 7.20.18.

(44) MANSI, 9, col 197, 347.

(45) *PL*, 69 : 414.

(46) CASSIODORUS, *Variae*, 8.23, 9.3.

(47) PROCOPIUS, *Wars*, 5.26.1-2 ; *MGH Ep.*, 3, p. 132 (no. 19).

(48) PROCOPIUS, *Wars*, 6.21.41.

(49) CASSIODORUS, *Variae*, 8.18 ; PROCOPIUS, *Wars*, 5.14.5 ; 5.20.19 f.

detachment on its way to Liguria, but was captured by the Goths and murdered (50). In the same way Reparatus, the brother of Pope Vigilius, who had been praetorian prefect of Rome under Athalaric, was taken out of Rome as a hostage by Vitigis in 536, escaped with Bergantinus, was appointed praetorian prefect in succession to Fidelis, but subsequently was captured by Goths and murdered (51).

The activities of Cassiodorus are also of interest. Cassiodorus spent many years in the service of the Goths, as quaestor, magister officiorum and praetorian prefect, for which he was rewarded by the dignities of consul(514) and patricius. During the early stages of the Gothic war Cassiodorus continued in the service of Theodahad and Vitigis, but from the next reference to his activities, a letter of Pope Vigilius written in 550, we learn that he was then in Constantinople, living the life of a "*vir religiosus*" (52). We therefore have no record of Cassiodorus' activities during the 540's : he may have been in Constantinople as early as 540, or he may have left Italy after the capture of Rome by Totila in 546, or indeed at some later time (53). The date of Cassiodorus' return to Italy likewise remains a matter for conjecture, although as with Liberius there seems no reason to place it before 552 or 554. We must content ourselves with knowing the bare outline of his movements : in Italy during the early part of the war, he moved to Constantinople and subsequently returned to Italy. But the proper interpretation of these years is by no means clear. Momigliano has argued that while in Constantinople Cassiodorus was working for a reconciliation between Romans and Goths, and that his conciliatory view found expression in the *Getica* of Jordanes. The thesis of Momigliano places considerable weight on the fact that Jordanes describes the

(50) PROCOPIUS, *Wars*, 6.12.27 f., 34 f.

(51) CASSIODORUS, *Variae*, 9.7 ; PROCOPIUS, *Wars*, 5.11.26 ; 5.26.1 f ; 6.12.34 f. ; 6.21.40.

(52) Cassiodorus in early stages of war : MOORHEAD, *Boethius*, pp. 604-6. Letter of Vigilius : *PL*, 69 : 49 A.

(53) For recent discussions of this problem, consult Arnaldo MOMIGLIANO, in *Dizionario biographico degli Italiani*, 28, Rome, 1978, at col. 498 ; Averil CAMERON, in *Journal of Roman Studies*, 71, 1981, p. 184 (within a review of James J. O'DONNELL, *Cassiodorus*, Berkeley, 1979). This issue is avoided in some standard discussions, *e.g.* HARTMANN, *Geschichte*, pp. 372-4 ; A. VAN DE VYVER, *Cassiodore et son œuvre*, in *Speculum*, 6, 1932, pp. 244-92, at p. 254.

marriage of Matasuentha and Justin's nephew Germanus as a union between the Amals and the Anicii (54); given the importance of the family of the Anicii in Cassiodorus' view of the world, this expression points to a Cassiodoran origin of the phrase, and of the hope of union between the races expressed by Jordanes (55). It seems generally felt that this intriguing hypothesis stands as not proven (56), and with respect to Cassiodorus' position concerning the Gothic war I would place weight on three pieces of evidence. Firstly, Cassiodorus' *Ordo generis Cassiodororum* (also known as the *Libellus de stirpe sua*), was addressed to Cethegus (57). Accepting that this work, with its positive evaluation of Theoderic's victims Symmachus and Boethius, was written at least as late as 538, that is, during the Gothic war and perhaps during Cassiodorus' stay in Constantinople (58), and accepting that Cethegus was a strong supporter of the Byzantines against the Goths (above p. 584), there would seem to be a *prima facie* case for associating Cassiodorus with such an opinion (59). Further, we know that during his time in Constantinople, Cassiodorus co-operated with Pope Vigilius (60). Vigilius was another staunch supporter of the Byzantine war effort and seems to have been particularly hostile towards the Goths

(54) JORDANES, *Getica*, 60.314 f.

(55) Arnaldo MOMIGLIANO, *Cassiodorus and Italian culture of his time*, in *Proceedings of the British Academy*, 41, 1955, pp. 207-45 (reprinted in his *Studies in Historiography*, London, 1966, pp. 181-210); see too his *Gli Anicii e la storiografia Latina del VI sec. d.C.*, in *Histoire et historiens dans l'antiquité*, Geneva, 1956, pp. 249-76.

(56) It was favourably reviewed by Pierre COURCELLE, in *Latomus*, 16, 1957, pp. 741-43, but see D. R. BRADLEY, *The Composition of the 'Getica'*, in *Eranos*, 64, 1966, pp. 66-79, and O'DONNELL, *Cassiodorus*, p. 271 f.

(57) "Scripsit ad Rufium Petronium Nicomachum ex consule ordinario patricium et magistrum officiorum": ed. Th. MOMMSEN (*MGH AA*, 12), p. v f.; ed. A. J. FRIDH (*CCSL*, 96), p. v.

(58) MOMIGLIANO, *Cassiodorus*, p. 215 and note 54.

(59) One is also led to speculate on whether there is any significance in the discussions of Symmachus and Boethius in Cassiodorus' short work. It is possible that the execution of Boethius and Symmachus towards the end of Theoderic's reign remained a living issue in Italy (PROCOPIUS, *Wars*, 5.2.5; 7.20.27-30), and Cassiodorus' laying claim to a connection with them could be held to indicate sympathy for them.

(60) MANSI, 9, col. 357.

(below pp. 589-591). Finally, other than Vigilius with one of the popes whom Cassiodorus is known to have had dealings in his long life is Pope Agapetus, with whom he attempted to establish facilities for specifically Christian education in Rome (61). Agapetus corresponded with Justinian on theological questions (62) and in letters to Reparatus of Carthage and other African bishops he expressed satisfaction at the outcome of Belisarius' war against the Vandals (63). Such *data* suggest that Agapetus may have been of anti-Gothic and pro-Byzantine orientation ; I would also note that a difficult passage in the *Liber Pontificalis* implies that Agapetus turned away from at least some of the policies of an earlier pope, Boniface II, who was definitely an ally of the Goths (64), and that a trip undertaken by Agapetus to Constantinople at the behest of Theodahad turned into a personal triumph (65). Agapetus died in Constantinople in 536, and while it would probably be going too far to see him in the same light as Liberius, who did not return to Theodahad after participating on an embassy to Constantinople and was presumably in the city during Agapetus' stay, we may justly see him as a pope of pro-Byzantine sentiment at a time when preparations for the Gothic war were underway. In the light of these circumstances, and Cassiodorus' associations with Cethegus and

(61) CASSIODORUS, *Institutiones*, ed. R. A. B. Mynors, Oxford, 1937, praefatio 1. See H. I. MARROU, *Autour de la bibliothèque du Pape Agapit*, in *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 48, 1931, pp. 122-69 ; Pierre RICHÉ, *Education and Culture in the Barbarian West*, trans. John J. Contreni, Columbia S. C., 1978, pp. 132-4. I am not sure on what grounds O. BERTOLINI, *Roma di fronte a Bisanzio ai Longobardi*, Bologna, 1949, p. 126 asserts that this project marked an attempt to free Italy from the educational influence of the east.

(62) *Collectio Avellana* (=*Epistulae imperatorum pontificum aliorum* (ed. O. Guenthur, *CSEL*, 35)), no. 88 ; cf. 89, 91.

(63) *Ibid.*, no. 86, 87.

(64) His predecessor Felix became pope with the assistance of Theoderic (CASSIODORUS, *Variae*, 8.15 ; *Lib. Pont.*, p. 107), and Boniface was selected by Felix as his successor (*Lib. Pont.*, p. 281) ; see too L. DUCHESNE, *La succession du pape Felix IV*, in *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 3, 1883, pp. 239-66 ; A. VON HARNACK, *Der erste deutsche Papst*, in *Sitzungsberichte der Preussischen Akademie der Wissenschaften*, 1924, pp. 24-42).

(65) *Liber Pontificalis*, p. 287 f. ; *Collectio Avellana*, no. 90 ; VICTOR OF TUNNUNA, *Chronica* (ed. Th. Mommsen, *MGH AA*, 9), *s.a.* 540.

Vigilius as well, it may be that Cassiodorus similarly took a pro-Byzantine position (66).

The activities of archbishop Datius of Milan during the war largely conform to the pattern of the aristocrats discussed above. In 535 or 536 he received a letter concerning famine relief from Cassiodorus, Theodahad's praetorian prefect, and seems to have visited Rome in connection with this (67). In 538, however, he was among the leading men of Milan who came to Belisarius in Rome and asked him to send a party of troops north, saying that Milan and all of Liguria could easily be won for the empire (68). His later movements are hard to follow, but by 544-5 he was in Constantinople, taking part in theological controversy (69), and he died there in 552 (70). According to Gregory's *Dialogues*, Datius' trip to Constantinople was "*causa fidei exactus*" (71), and whatever reality lies behind this expression, Gregory placed his discussion immediately after his accounts of the enforced trips to Constantinople of Popes John and Agapetus, implying that Datius' trip was similarly involuntary. In the absence of more precise information, speculation on who was responsible for Datius' journey would seem unlikely to be rewarding. But Datius, who co-operated with the Gothic government as late as 535 or 536, quickly came to support the Byzantines, and was still in Constantinople in 552. In these respects, I suggest, he behaved in the same way as Liberius, Cethegus and Cassiodorus.

The information we have concerning these Italians needs to be evaluated with care. We cannot hope to know the extent to which

(66) Elsewhere I have argued for Cassiodorus' continued loyalty towards the Goths in the early stages of the war (MOORHEAD, *Boethius*, at pp. 604-6). Without renouncing this argument in its entirety, I would now place more weight on the ease with which Italian aristocrats could change loyalties in accordance with circumstances.

(67) CASSIODORUS, *Variae*, 12.27 ; *Lib. Pont.*, p. 291, where the expression "relatio ipsius evidenter narravit" implies that he spoke to someone connected with the composition of the *Lib. Pont.* in Rome.

(68) PROCOPIUS, *Wars*, 6.7.35 f.

(69) FACUNDUS OF HERMIANE, *Pro defensione trium capitulorum*, 4.3. (*PL*, 67 : 623)

(70) On the date, see STEIN, *Histoire*, p. 653 f., n. 3.

(71) GREGOIRE, *Dialogues*, 3.4.1.

the movements of individuals were necessary reactions to circumstances, but clearly to the extent they were it becomes hard to see them as displays of pro-Byzantine or pro-Gothic loyalty. The connection between stays in Constantinople and participation in theological debate not related to the war is similarly hard to assess. However ambiguous the data, however, the evidence fairly consistently points in one direction : during the war, those Italians who can be documented seem to have favoured the Byzantines.

Before leaving the question of the loyalty of individuals during the war, the position of Pope Vigilius needs consideration. While our sources do not allow us to be definite concerning the manner in which he became pope in 537, it is clear that he owed his elevation to the Byzantines, and what the Byzantines gave they could presumably take away (72). Certainly, Vigilius proved a loyal ally. A collection of prayers he composed for use in the mass sought God's help against "the enemies of the Roman name and the foes of the Catholic profession" (73), while beseeching aid for the Roman *principes* (74). In correspondence with bishop Auxanius of Arles he stressed the importance of obtaining Justinian's assent in ecclesiastical matters (75), and asked Auxanius to pour forth prayers for

(72) See the standard discussions of GASPAR, *Geschichte*, 2, pp. 231-33 ; Louis DUCHESNE, *L'Église du VIe siècle*, Paris, 1925, pp. 150-55 ; Johannes HALLER, *Das Papsttum : Idee und Wirklichkeit*, 1, Basel, 1957, p. 265 f. It is curious that whereas Pope Silverius, Vigilius' predecessor, was the son of Pope Hormisdas, who enjoyed good relations with Theoderic, and became pope with the support of Theodahad (*Lib. Pont.*, p. 290), within a few months of his accession to the pontificate he was among those inviting Belisarius to Rome (PROCOPIUS, *Wars*, 5.14.4) ; similarly, that before he became pope Vigilius was among the pro-Gothic clergy of Rome (*Lib. Pont.*, p. 281). Clearly we must reckon with a changeability of views, if not opportunism, in both men.

(73) *Sacramentarium Leonianum* ed. Charles Lett Feltoe, Cambridge, 1896, p. 27, lines 2-4 ; cf. the reference to *fremitus impiorum*, p. 28, line 2. On the authorship of this material and the circumstances of its composition, see Antoine CHAVASSE, *Messes du pape Vigile dans le Sacramentaire Léonien*, in *Ephemerides Liturgicae*, 64, 1950, pp. 161-213 ; 66, 1952, pp. 145-215. Chavasse's discussion of the theme of enemies, and particularly of the recurrence of the strong words *formido* and *furor*, points to the dread the Goths aroused in at least some circles in Rome : 1952, pp. 168-70.

(74) *Sacramentarium*, p. 77, lines 6-8 ; cf. "Romani nominis rectores", p. 83, line 27.

(75) *MGH Ep.*, 3 : *Epistolae Arelatenses genuinae*, no. 39, p. 59.

Justinian, Theodora and Belisarius [76]. Even after his enforced abduction from Rome by Byzantine troops in 545 [77] and subsequent installation in Constantinople his support for the Byzantines was not dimmed, for he figured among those Italians in Constantinople who urged Justinian to prosecute the war with all his might [78]. In a letter written in 550 to bishop Aurelian of Arles, he asked his correspondent to use his good offices to the end that the Frankish king Childebert, a man known to venerate the apostolic see, would intercede with Totila, asking him not to act in any way prejudicial to the church, given that he was of a different law, and not to do anything or for any reason allow anything to be done whereby the catholic church might be disturbed [79]. To say the least, this constituted a roundabout way of sending a message to Totila, and that Vigilius employed it may be a sign that Totila would not have responded to a request coming directly from a known enemy such as the pope. We may conclude that Vigilius remained a partisan of the Byzantines, even during his stormy years in Constantinople, and it may be that Caspar's comment that the papacy was a not unimportant figure on the Byzantine chess-board in the finale of the Gothic tragedy [80], while being accurate as far as it goes, overlooks the extent to which the papacy sought this function.

Clearly, it would be inadmissible to cite Vigilius' orientation as evidence of genuine pro-Byzantine sentiment : in this respect, as in the controversy over the Three Chapters, Vigilius was and ultimately remained an ecclesiastical politician. But tantalizing pieces of evidence suggest that Vigilius may have not been alone. His brother Reparatus was, as we have seen, appointed praetorian prefect by Belisarius, and then murdered by the Goths [81]. After Virgilius arrived in Constantinople in 547 he found himself, as we have seen, at the centre of an apparently large group of Italians then resident in the city which was putting pressure on Justinian to wage

(76) *Ibid.*, no. 41, p. 62.
(77) *Lib. Pont.*, p. 297.
(78) Procopius, *Wars*, 7.35.9.
(79) *MGH Ep.*, 3 : *Epistolae Arelatenses genuinae*, no. 45, p. 68.
(80) Caspar, *Geschichte*, 2, p. 238.
(81) Above p. 585, with n. 51.

war forcefully against the Goths (82). The activities of Arator are similarly of interest. Of senatorial family, he had held office under the Goths before joining the Roman church, in which he held the rank of subdeacon in 544 (83). In April and May 544 he read publicly a version of the Acts of the Apostles which he had composed in hexameters. As with many verse renditions of prose texts, the version represented a considerable expansion of the original, and a passage of Arator's poem at the end of the first book for which the text of Acts offer no precedent must have had contemporary significance when Arator read it :

> His solidata fides, his est tibi, Roma, catenis
> Perpetua salus : harum circumdata nexu
> Libera semper eris ; quid enim non vincula praestent
> Quae tetegit qui cuncta potest absolvere ? cuius
> Haec invicta manu vel religiosa triumpho
> Moenia non ullo penitus quatientur ab hoste.
> Claudit inter bellis qui portam pandit in astris (84).

This suggestive passage needs to be seen in the context of its time. In the spring of 544 Rome was held by the Byzantines, but Totila had been steadily gaining victories elsewhere in Italy, and had so retrieved the Gothic position that Belisarius had been sent back to Italy (85). Totila was even trying to influence opinion in the city by means of a letter to the senate and various messages which were publicly displayed in the city (86). Morale in the city must have been low, and so the stress on the power of Peter's chains (87), the promise that the walls would be safe from any enemy, and most importantly the promise "You shall always be free", which recalls an important

(82) PROCOPIUS, *Wars*, 7.35.9.

(83) The evidence is conveniently collected in Martindale *Prosopography*, p. 126 f. His poetry is discussed in F. J. E. RABY, *A History of Christian-Latin Poetry*, 2nd ed., Oxford, 1953, pp. 117-20, Martin SCHANZ, Carl HOSIUS and Gustav KRÜGER, in *Geschichte der Römischen Literatur des Mittelalters*, 1, Munich, 1911, pp. 162-67.

(84) ARATOR, *de Actibus Apostolorum* (ed. A. P. McKinley, *CSEL*, 72), 1, lines 1070-76.

(85) PROCOPIUS, *Wars*, 7.9.23.

(86) *Ibid.*, 7.9.7-21.

(87) Note that the public readings of the poem took place in the church of S. Peter *ad vincula* : ed. MCKINLEY, p. XXVIII ff.

theme in the prayers of Vigilius [88], would seem to reflect contemporary concerns. Arator entered the Christian ministry during the pontificate of Vigilius, one whom he identified with *libertas*, and he offered Vigilius a copy of his *De actibus* [89]. I suspect that the message implicit in the lines quoted above, so similar to the position taken by Vigilius, may reflect the attitude of a group around the pope, just as more generally the enthusiastic reception accorded its public reading may indicate acceptance of its message at this point.

III

Hence I conclude that during the Gothic war the people of Italy sided with the Byzantines. It is perhaps an unexpected conclusion, in that the government of the Ostrogoths in Italy has generally been regarded as benevolent. In particular, the sources paint a rosy picture of Theoderic. Of course, some caution is needed. The letters of Cassiodorus were written on behalf of Gothic kings, or in his own name as an official in their service, and no-one is likely to take Ennodius' Panegyric at face value. It was part of the achievement of Theoderic, like that of the later Charlemagne and Alfred of Wessex, to create a body of biassed sources which stand at the head of a favourable historiographical tradition, and which we now find it hard to get behind. But some sources which seem independent of this tradition confirm the benevolent nature of Theoderic's rule [90], and it remains to suggest why, given that the Italians were content with Theoderic, within a decade of his death they aided the beginnings of the overthrow of his successors.

In the first place, when stripped of their rhetoric the letters of Cassiodorus point to persistent trouble between Italians and Goths. We read of Gothic *saiones* who abused their positions against

(88) *Sacramentarium* (ed. Feltoe), p. 73, line 20 ; 77, l. 24 ; 93, l. 17 ; 109, l. 13 ; 116, l. 24. Note too Boethius' statement that he was falsely accused of having written a letter in which he expressed a hope for *libertas Romana* : BOETHIUS, *Philosophiae Consolatio*, 1.4.26.

(89) ARATOR, *Epistola ad Vigilium* (ed. McKinley).

(90) Above n. 3.

Italians [91], disputes between members of the two races [92], outbreaks of violence [93], fear that Gothic troops on their way to Ravenna would destroy crops and meadows [94], and the failure of Goths to pay their taxes [95]. Although the land settlement between Goths and Italians was praised by Cassiodorus and Ennodius [96] it certainly does not follow that relations between them remained good. Moreover, we should not underestimate the change in relations between Goths and Italians brought about by the events of Theoderic's last years [97]. The execution of Boethius and Symmachus seems to have passed relatively unmarked [98], but the death of Pope John was another story. According to the *Liber Pontificalis* he died a martyr [99]: another early source reports that a miracle occurred at his funeral, whereupon the people and senators took relics from his clothing [100]; Gregory of Tours states that after John's death the Lord God took vengeance, as Theoderic was struck down and came to endure the everlasting fire of a flaming hell [101];

(91) CASSIODORUS, *Variae*, 4.27 f.; 8.24; 12.3.

(92) *Ibid.*, 3.13; 4.39; 5.12; 10.4 (on Theodahad see also PROCOPIUS, *Wars*, 5.3.1 f.; 5.4.1-3); 8.28 (but the Goth Cunigast, called in to arbitrate in this case, had himself a bad reputation: BOETHIUS, *Philosophiae Consolatio*, 1. 4.10). Note too the difficult letters 1. 18, 1. 37; and Boethius' assertion that he protected the poor against the Goths (*Consolatio*, 1. 4.35).

(93) CASSIODORUS, *Variae*, 3.38, 4.49.

(94) *Ibid.*, 5.26.

(95) *Ibid.*, 1. 19, 4.14.

(96) *Ibid.*, 2.16; ENNODIUS, *Ep.*, 9.23 (ed. F. Vogel, *MGH AA*, 7). The relevant passages are quoted with discussion by A. H. M. JONES, *The Later Roman Empire 284-602*, Oxford, 1964, p. 251; see too Walter GOFFART, *Barbarians and Romans*, Princeton, 1980, pp. 70-2.

(97) See John MOORHEAD, *The Last Years of Theoderic*, in *Historia*, 32, 1983, pp. 106-20.

(98) MOORHEAD, *Boethius*.

(99) *Lib. Pont.*, p; 276. A mysterious text containing inscriptions from S. Peter's in Rome contains the line

Antistes Domini procumbis victima Christi.

This may well refer to John: see Henry CHADWICK, *Boethius*, Oxford, 1981, p. 63 f.

(100) *Anon. Vales.*, 15.93.

(101) GREGORY OF TOURS, *Liber in gloria martyrum* (ed. Bruno Krusch, *MGH SRM*, 1. 2), 1. 39.

Gregory's *Dialogues* tell of a hermit of Lipari who saw Theoderic being cast into a nearby volcano by Pope John and Symmachus [102]; and in the eighth century a wandering English monk sailed from Sicily to the island of Vulcan, which he believed to be the hell of Theoderic [103]. Confirmation that Theoderic's treatment of John produced a hardening of feeling against the Goths is provided by the *Liber Pontificalis*, for in its biographies of the popes from Gelasius to Hormisdas Theoderic is regularly styled *rex* ; in the life of John he appears for the first time as *hereticus rex* [104]. On the basis of this I would suggest that 526 marked an important turning point in relations between the Ostrogothic government and the church [105]. Finally, and more tentatively, I would point to the possibility of tensions within the Gothic ruling class becoming important after the death of Theoderic. It is all too easy to see the Goths as a homogeneous body defining itself against the Italians in a constant way, but I suspect there were tensions among the Goths concerning their relations with the numerically superior and culturally dominant Italians. Theoderic himself pointed out that whereas the poor Roman imitated the Goth, the well-to-do Goth imitated the Roman [106]. Doubtless the Goths preserved a political unity for practical purposes during the long and successful reign of Theoderic, although we know of a conspiracy against Theoderic in 500 [107], but after the removal of strong leadership caused by

(102) GRÉGOIRE, *Dialogues*, 4.31, apparently followed by Paul THE DEACON, *PL*, 95 : 978.

(103) *Vita Willibaldi* (*MGH Scriptores*, 15), p. 101. Lipari and the modern Vulcano are adjacent islands : are we to assume a persistent local tradition, or would Willibald have known of the location of Theoderic's hell simply from the reference in Gregory ?

(104) *Lib. Pont.*, p. 275, lines 6, 18. The unqualified title *rex* occurs on pp. 255, 258, 260, 269, 270, 271.

(105) I am uneasy with the assertion of Walter ULLMANN (*A Short History of the Papacy in the Middle Ages*, London, 1972, p. 42) that the Roman church welcomed the settlement of the Acacian schism in 519 because "it appeared to give some relief from the oppressive government of the Ostrogothic king". I doubt whether the church found Ostrogothic government oppressive until the conclusion of Theoderic's reign, and would rather stress the claims of Theoderic's last years to mark a shift in attitudes.

(106) *Anon Vales.*, 12.62.

(107) *Ibid.*, 12.68 f.

Theoderic's death in 526 it may well be that tensions which had previously only been latent became manifest. Theoderic's daughter Amalasuintha, who perhaps significantly knew Greek as well as Latin and Gothic, sought to bring up her son Athalaric in a Roman way, but when Gothic leaders objected she was forced to have him raised in a Gothic fashion. Feeling her position undermined she opened negotiations with Justinian, but was able to have her numerous opponents killed. Following the death of Athalaric she associated with herself on the throne Theodahad, Theoderic's nephew, a student of Greek philosophy who had himself been negotiating with Justinian, but Theodahad put her away ([108]). One has a picture of the Gothic ruling class falling apart, and it is surely significant that when the Goths overthrew Theodahad in August 536 they replaced him by Vitigis, of whom Procopius thought it worthy of note that he came from a minor family ([109]). Perhaps the Goths sought to distance themselves from the Romanizing attitude of Theoderic's successors ; and if they did, during the early stages of the Gothic war Italians must have found themselves alienated from the Goths ([110]). As the Gothic leadership fell into disarray, the Italians must have looked back with nostalgia on the earlier period of Gothic governance, and Totila was astute enough to play on memories of the good works (εὐεργεσίαι) of Theoderic and Amalasuintha in propaganda addressed to the Senate in 544 ([111]), just as he rebuked the Senate in 546 by recalling the good deeds (ἀγαθά) of Theoderic and Athalaric ([112]). By the mid-540's kind thoughts the Italians had of the Goths were, so to speak, expressed in the past tense.

(108) See for these events PROCOPIUS, *Wars*, 5.2.1-5.4.28. Note that Procopius explicitly states that Amalasuintha was mourned by Italians as well as Goths : *ibid.*, 5.4.28. Amalasuintha's knowledge of languages : CASSIODORUS, *Variae*, 11.1. Theodahad's intellectual interests : PROCOPIUS, *Wars*, 5.3.1, 5.6.10, 16 ; CASSIODORUS, *Variae*, 10.3.

(109) *Ibid.*, 5.11.5.

(110) Vitigis, by taking as his bride Matasuentha, the daughter of Amalasuintha, married into the family of Theoderic, but in 538 she was negotiating with the Byzantines, seeking a husband and offering to betray the Gothic cause : PROCOPIUS, *Wars*, 6.10.11.

(111) *Ibid.*, 7.9.10.

(112) *Ibid.*, 7.21.12.

The relationship of one part of a unit to the whole is often complex, and after the Byzantine conquest of Italy the theme of "regionalism and independence" became important (113). But during the Gothic war Italians looked with favour not on the local, Gothic state, but the representatives of empire. Their loyalty to the empire was put to the test in following centuries, and in particular the need for accommodation with the Lombards strained relations with emperors who seemed all too far away. But in the Gothic war their loyalty was clear, and stands as testimony to the strength of tradition and of the perceived unity of the sub-Roman world at that time.

Brisbane, April 1982. John MOORHEAD.

(113) André GUILLOU, *Régionalisme et indépendance dans l'empire byzantin au VIIe siècle*, Rome, 1969 ; R. A. MARKUS, *Ravenna and Rome, 554-604*, in *Byzantion*, 51, 1981, pp. 566-78, esp. p. 578.

LA POLITICA DELL'IMMAGINARIO DI LEONE VI IL SAGGIO

E' necessario questa natura saperla bene colorire, ed essere gran simulatore e dissimulatore : e sono tanto semplici gli uomini, e tanto obediscono alle necessità presenti, che colui che inganna troverà sempre chi si lascerà ingannare.

N. MACHIAVELLI,
Il principe, cap. XVIII.

Per un beffardo paradosso della storia gli sforzi compiuti dai colti rappresentanti della dinastia macedone rivolti a glorificare le gesta e la figura del fondatore del casato, Basilio I, sono stati osteggiati, più che dagli avvenimenti umani, dalle circostanze materiali e dal caso. Quel «mal occhio» che I. Ševčenko vede gravare sulle sorti della *Vita Basilii* di Costantino Porfirogenito (1), tradita da un solo manoscritto, malamente edita, oggetto di studi promessi e mai completati, pare interessare anche un altro testo a quello strettamente connesso : l'«Orazione funebre per Basilio I» scritta dal figlio Leone VI il Saggio.

Conservata anch'essa in un unico codice del X secolo (2), l'ora-

(1) I. ŠEVČENKO, *Storia letteraria*, Introduzione e tre seminari tenuti a Bari nel 1977 ed editi in AA.VV., *La civiltà bizantina dal IX all'XI secolo*, Roma, 1978, pp. 89-127. Lo studio è ricco di spunti utili.

(2) Si tratta del codici *Athous, Vatoped.*, Λ 408. Le orazioni di Leone sone state edite tutte, ad eccezione di questa, dal monaco AKAKIOS, Λέοντος τοῦ Σοφοῦ πανυγηρικοὶ (sic !) λόγοι, Atene, 1868, che è ormai irreperibile ; l'edizione è fondata su un apografo del XIX secolo tratto da un codice di Iviron ora perduto. Resta da verificare se il codice di Iviron e quello di Vatopedi su cui è fondata l'edizione dell'Orazione funebre, siano lo stesso. Il codice di Vatopedi è un elegantissimo esemplare della fine del X secolo ; presenta il testo disposto su due colonne di 21 linee, con titoli in onciale ed oro inquadrati da una porta. Anche le iniziali sono in onciale d'oro, piazzate a margine e inquadrate in rosso. Il copista va a capo ad ogni punto. Il manoscritto proviene sicuramente dalla Biblioteca imperiale ; a Vatopedi è giunto dopo un soggiorno a Chio : una nota di possesso a f. 201^{v} lo conferma. Il

zione fu accuratamente edita soltanto nel 1932 (3) ; tuttavia in questo mezzo secolo non pare aver interessato troppo nè gli studiosi di filologia nè quelli di storia bizantina : l'unico aspetto preso in considerazione per divenire oggetto di contesa è relativo alla data di nascita dell'autore (4) ; l'importanza storica e storico-letteraria dell'opera è sempre stata negletta.

I caratteri formali dell'orazione meriterebbero uno studio particolareggiato per l'equilibrio, la sobrietà, la raffinata esposizione rispettosa dei canoni del genere consacrati da una lunga tradizione (5), ma non seguiti in modo pedestre e sempre animati da una

testo è stato vergato da una unica mano e corretto da un secondo scriba, che ha tentato di imitare il precedente : le due mani sono contemporanee. Sul codice si possono vedere i seguenti studi : D. SERRUYS, *Les Homélies de Léon le Sage*, in *Byzantinische Zeitschrift*, 12 (1903), 167-170 (fu il primo a segnalare il codice, ma la sua datazione all'XI secolo è da rigettare) ; A. FROLOW, *Deux églises byzantines d'après les sermons connus de Léon Le Sage*, in *Études byzantines*, 3 (1945), 43-91 ; B. LAURDAS, *Παλαιογραφικὰ εἰς Λέοντα τὸν Σοφόν*, in *Ἑλληνικά*, 14 (1955), 172-173 ; L. SYNDIKAS, *Παρατηρήσεις σέ δύο ὁμιλίες τοῦ Λέοντος τοῦ Σοφοῦ*, in *Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρὶς Φιλοσοφικῆς Σχολῆς τοῦ Ἀριστοτελείου Πανεπιστημίου Θεσσαλονίκης*, 7 (1965), 209-214 ; J. GROSDIDIER DE MATONS, *Trois études sur Léon VI*, in *Travaux et Mémoires*, 5 (1973), 181-242 (che fa il punto della situazione e rappresenta il più completo studio paleografico sulla tradizione delle omelie e sul nostro codice).

Recentemente sono state identificate alcune omelie di Leone VI nel *cod. Paris. gr.* 117, palinsesto con scrittura superiore del sec. XIII, inferiore della prima metà del sec. X ; la scoperta è di fondamentale importanza per la futura edizione delle orazioni, visto che il testo è quasi contemporaneo all'autore : cf. Ch. ASTRUC, *Le plus ancien témoin du texte des Homélies de Léon VI Le Sage (Fragments palimpsestes dans le Parisinus graecus 117)*, in *Analecta Bollandiana*, 100 (1982), 463-468 (= Mélanges offerts à B. de Gaiffier et F. Halkin).

(3) *Oraison funèbre de Basile I par son fils Léon VI Le Sage*, éditée avec introduction et traduction par A. VOGT et I. HAUSHERR, Roma, 1932 (*Orientalia Christiana*, 26, 1).

(4) N. ADONTZ, *La portée historique de l'oraison funèbre de Basile I par son fils Léon VI Le Sage*, in *Byzantion*, 8 (1933), 501-514.

(5) Il manuale di retorica impiegato dai Bizantini è soprattutto il trattato di MENANDRO RETORE, *Περὶ ἐπιδεικτικῶν*, ed. L. SPENGEL, in *Rhetores Graeci*, Lipsia, 1856. Sull'impiego della retorica nel mondo bizantino molto è stato scritto e non è questa la sede per renderne conto ; si veda in particolare l'eccellente lavoro di H. HUNGER, *Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner*, I, München, 1978, cap. II, e i due recenti interventi di H. HUNGER, *The Classical Tradition in Byzantine Literature : the Importance of Rhetoric*, in AA.VV., *Byzantium and the*

commossa partecipazione. L'oggetto di questo mio studio vuole essere tuttavia l'esame dei contenuti ideologici del testo, a dispetto della genericità che lo caratterizza, sia per una inclinazione in tal senso dell'autore (6), sia per le norme del genere che rifugge da troppo precisi riferimenti.

*
**

L'orazione, frutto giovanile di Leone che la compose appena ventiduenne (7), appare impregnata da due preoccupazioni costanti, in parte connesse al genere dell'epitaffio,ma singolari e tanto più significative se si inquadrano storicamente : legittimità del regno di Basilio e magnificazione del suo operato.

La legittimità di Basilio è continuamente sottolineata ; gli elementi portati in tal senso da Leone sono i seguenti : già la famiglia era nobile, in quanto appartenente alla stirpe degli Arsacidi, illustrissimo casato armeno che si voleva discendente da Alessandro Magno ; comunque Basilio è a sua volta fondatore di un nuovo casato, la qual cosa di per sè è ancora più nobile ; poi Dio stesso sceglie, guida e coordina le circostanze che portano Basilio al trono ; è l'imperatore precedente, Michele III, a porgli di sua mano sul capo la corona, certamente guidato da Dio ; tutta una serie di presagi e di oracoli aveva già annunciato da tempi remoti ciò che doveva accadere e l'accaduto è frutto di quanto era predestinato ; a fianco del futuro imperatore si schiera s. Diomede, che ne diventa l'inclito protettore.

Classical Tradition, Birmingham, 1981, pp. 35-47 ; G. KENNEDY, *The Classical Tradition in Rhetoric*, *ibidem*, pp. 20-34 ; un vecchio articolo, piuttosto confuso e zeppo d'errori, ma che si occupa diffusamente dell'orazione di Leone, è di L. PREVIALE, *Teoria e prassi del panegirico bizantino*, in *Emerita*, 17 (1949), 72-105 e 18 (1950), 340-366 ; quanto alla connessione tra questa orazione e la tradizione ad essa precedente, si veda l'Introduzione di VOGT-HAUSHERR, particolarmente pp. 24 ss.

(6) Cf. VOGT-HAUSHERR, Introd. pp. 8-9 : «C'est sa méthode à lui, sa manière personelle que nous retrouvons dans toutes ses œuvres».

(7) Il problema della data di nascita di Leone è stato lungamente dibattuto, ed oggi la data comunemente accettata è l'866 : oltre a N. ADONTZ, *art. cit.*, si veda A. VOGT, *La jeunesse de Léon VI Le Sage*, in *Revue Historique*, 174 (1934), 329, n. 1 ; e soprattutto V. GRUMEL, *Notes de Chronologie byzantine*, in *Echos d'Orient*, 35 (1936), 331 ss. ; G. OSTROGORSKY, *Geschichte des byzantinischen Staates*, Munchen, 1963³ (= trad. it. *Storia dell'impero bizantino*, Torino, 1968, p. 277, n. 68).

Non meno degna di Basilio è la moglie : nobile di stirpe, bella di corpo e di anima, a nessuna è seconda ; se non è stata scelta al concorso bandito per dar moglie a Michele III è perchè essa era destinata da Dio a ben più alta gloria. E del resto si sottolinea di frequente come la donna giusta sia andata in sposa all'uomo giusto : «*Τοιαύτη οὖσα ἁρμόζεται ᾧ πρὸ γενέσεως ὑπὸ τοῦ κρείττονος ἥρμοστο*» (p. 52, ll. 27-28), «Una siffatta donna viene unita a colui al quale fin da prima della nascita era stata unita dall'Onnipotente» [8]. Per entrambi si compie quel destino che Dio aveva scelto già prima della loro nascita.

Questo discorso celebrativo dovette senz'altro risultare strano agli ascoltatori, che, a dispetto della facciata di palazzo, avranno ben saputo quali erano le non nobili trame che avevano portato Basilio al trono [9]. Povero contadino macedone in cerca di fortuna, mozzo di

(8) Il concetto è ripreso più volte : «*ἐχρῆν τῷ πάντων καλλίστῳ τὴν ὁμοίαν ἁρμόσαι*» (p. 52, l. 17) ; «*ἀμείνων ἀμείνονι συναρμόζεται*» (p. 54, ll. 8-9) ; «*μηδ' ἦν ἁρμόδιον ἄλλῳ ἢ ἐκείνῳ*» (p. 54, l. 11).

(9) Nella ricostruzione di questi avvenimenti ci si può servire solo della testimonianza di SIMEONE LOGOTETA, la cui opera, come è noto, è ancora inedita : ho perciò seguito il testo di LEONE GRAMMATICO (ed. I. BEKKER, *Leonis Grammatici chronographia*, Bonnae, 1842) ; la sua testimonianza, per quanto ostile alla casa macedone, è certamente più degna di fede di quella della tradizione filo-macedone, rappresentata da Teofane Continuato (libro V, opera di Costantino Porfirogenito), da Genesio e da altri.

Quanto alle fonti cui attinge Simeone Logoteta, si veda A. KAZHDAN, *Khronika Simeona Logofeta*, in *Vizantijskij Vremennik*, 15 (1959), 125-143 ; l'opinione dello studioso che propone una tripartizione di fonti per il periodo da Michele III al 948, di cui la prima sezione (Michele III e Basilio) sarebbe derivata da una *Vita Basilii* ostile a quest'imperatore, mentre il periodo fino alla minorità di Costantino Porfirogenito deriverebbe da annali, è stata convincentemente controbattuta da R. J. H. JENKINS, *The Chronological Accuracy of the «Logothete» for the Years A.D. 867-913*, in *Dumbarton Oaks Papers*, 19 (1965), 91-112 (= *Studies on Byzantine History of the 9th and 10th Centuries*, London, 1970, Collected Studies), la ipotizzata *Vita Basilii* non sarebbe mai esistita e anche il regno di Basilio I sarebbe documentato sulla stessa fonte annalistica.

Gli studiosi moderni hanno idealizzato la figura del capostipite dei Macedoni, specialmente sotto l'influenza del sempre utile lavoro di A. VOGT, *Basile Ier empereur de Byzance (867-886) et la civilisation byzantine à la fin du IXe siècle*, Paris, 1908 ; ID., *La jeunesse de Léon VI Le Sage*, *art. cit.* ; cf. anche N. ADONTZ, *L'âge et l'origine de l'empereur Basile I (867-886)*, in *Byzantion*, 8 (1933), 475-500 e 9 (1934), 223-260 ; G OSTROGORSKY, *op. cit.*, cap. IV.

stalla a palazzo, notato per la sua prestanza fisica dall'imperatore e divenutone amico – abbia avuto o no la vicenda risvolti omosessuali ([10]) – ed in seguito nominato *παρακοιμώμενος*, sposa l'amante di Michele III, Eudocia Ingerina, adattandosi a vivere questo *ménage à trois*. Particolarmente interessante è la ricostruzione data da Mango di quegli avvenimenti ([11]) : resosi conto che l'amante è incinta (del futuro Leone VI), Michele III avrebbe desiderato che il nascituro divenisse suo erede, non avendo avuto figli dalla moglie Eudocia Decapolitissa. Dopo l'assassinio di Barda, avrebbe perciò incoronato co-imperatore Basilio, che a sua volta, timoroso di una fine analoga a quella di Barda per le intemperanze del sovrano, lo avrebbe fatto sopprimere. Complice sarebbe stata la moglie desiderosa di una posizione più solida di quella di amante dell'imperatore.

Le ipotesi di Mango si reggono sulla testimonianza di questi avvenimenti fornitaci da Simeone Logoteta, assai più degna di fede di quella tramandataci dalle fonti filo-macedoni, a partire dai Continuatori di Teofane.

Così il contadino macedone, autentico *Bel-ami* del tempo, diviene ora severo verso la moglie, che nel frattempo intreccia altri legami, relegando in monastero il nuovo rivale Niceta Xilinito, con il quale Eudocia era stata colta in flagranza di adulterio. Nei confronti del figlio Leone, Basilio non è quel padre amoroso e perfetto che l'orazione ci dipinge. Il suo prediletto è Costantino, avuto dalla prima moglie, che tuttavia muore prima del padre. Quanto a Leone, lo maltratta per la sua relazione con Zoe Zautsina, crede alla (presunta ?) accusa di parricidio e lo fa chiudere in un palazzo per tre

(10) Che ci fosse tra i due legame di omofilia è sostenuto da R. J. H. JENKINS, *Byzantium. The Imperial Centuries, A.D. 610-1071*, London, 1966, p. 198 s. ; non si vede tuttavia perchè Michele non potesse instaurare un parallelo legame eterosessuale con Eudocia, possibilità del tutto preclusa da Jenkins.

(11) C. MANGO, *Eudocia Ingerina, the Normans, and the Macedonian Dynasty*, in *Zbornik Radova Vizantinoloskog Instituta*, 14-15 (1973), 17-27 ; questo lavoro rappresenta il quadro degli avvenimenti di palazzo più convincente e più recente : è su di esso che si fonda il mio lavoro, quanto a collocazione storica dei fatti. Sulla questione è d'avviso differente E. KISLINGER, ma il suo promesso articolo non mi risulta ancora pubblicato : cf. *Der junge Basileios I. und die Bulgaren*, in *Jahrbuch des Oesterreichischen Byzantinistik*, 30 (1980), 137, n. 3.

anni (12), meditandone l'accecamento (13); è costretto invece a liberarlo per le pressioni del senato e a reintegrarlo nelle proprie funzioni. Poco dopo Leone lo sostituisce sul trono, essendo Basilio morto improvvisamente probabilmente in seguito ad una congiura, in cui Leone poteva essere coinvolto (14).

Neanche le origini di Leone erano limpide poichè si sapeva che era figlio di Michele ed Eudocia Ingerina. Se gli studiosi moderni hanno avallato la tesi della nascita da Basilio, ciò è avvenuto solo nell'ultimo cinquantennio, in seguito alle argomentazioni di Adontz, venate di nazionalismo e comunque assolutamente non convincenti (15).

Come giustificare dunque questa serie di menzogne, di mezze verità, di voluti travisamenti e di aperte mistificazioni e come «leggere» l'orazione di Leone ?

Il testo fu composto quando Leone aveva 22 anni, dunque nell'888 : a quell'epoca era già da due anni salito al trono (16).

(12) Che si trattasse di tre anni e non di tre mesi, come talvolta riportano alcuni manoscritti, risulta da vari indizi, dei quali il più probante è la notizia dei lunghi capelli di Leone al momento del rilascio : particolare che si adatta ad una prigionia di non breve durata ; cf. R. J. H. JENKINS, *The Chronological Accuracy ..., art. cit.*, p. 101 ss. ; I. ŠEVČENKO, *Storia letteraria ... cit.*, p. 121.

(13) Val la pena notare che l'accecamento è la pena prevista per tutti i rei di lesa maestà e per coloro che tentavano un'insurrezione contro l'imperatore (cf. H. AHRWEILER, *Idéologie politique ... cit. infra*, p. 52 ; ed ora il recente lavoro di E. PATLAGEAN, *Tableau des crimes et blason du corps à Byzance*, in *Du châtiment dans la cité*, tavola rotonda organizzata dall'École Française de Rome e dal C.N.R.S. (novembre 1982) ed ora in corso di pubblicazione).

(14) L'ipotesi della congiura (già sostenuta da A. VOGT, *La jeunesse ..., cit.*) è confermata anche dalla precisa testimonianza dello storico arabo Ṭabarī : a Bagdad si era diffusa la notizia di un complotto contro Basilio I, cui avrebbero partecipato i figli : «Année 273 (8 juin 886-27 mai 887). Cette année-là, arrivèrent de Tarse des messagers de Yāzamān, annonçant que trois fils du tyran des Rūm l'avaient assailli et tué et avaient mis l'un d'entre eux sur le trône» (da A. VASILIEV, *Byzance et les Arabes*, t. 2, *La dynastie macédonienne*, Bruxelles, 1950, p. 10 (*Corpus Bruxellense Historiae Byzantinae*, 2, 2) ; si veda anche C. MANGO, *Eudocia Ingerina ... cit.*, p. 26.

(15) L'armeno Adontz ha difeso a spada tratta la legittimità del casato di Basilio e Leone, di origine armena. Che poi sia stato seguito dagli storici appare strano, poichè le sue tesi sono assolutamente prive di forza. Si leggano le contestazioni portate da C. MANGO, *Eudocia Ingerina ... cit.*, pp. 23-24.

(16) Essendo Leone nato nell'886 : sui particolari cf. nn. 7 e 9 ; tra l'altro si può notare che Menandro Retore raccomanda di non comporre un epitaffio prima che

In quel torno di tempo erano avvenuti importanti cambiamenti nella *leadership* bizantina quanto a persone e quanto ad indirizzi; i primi a cadere erano stati Fozio, sostituito dal giovanissimo fratello di Leone, Stefano ([17]), ed il potente Santabareno; consigliere ascoltatissimo fu da allora Stiliano Zautse, padre dell'amante e futura moglie di Leone, ben presto insignito dell'inedito titolo di *βασιλεοπάτωρ* ([18]).

Del pari erano mutate le direttive politiche: l'aristocrazia latifondista il cui potere tendeva sempre a sottrarsi ed a contrapporsi al governo centrale, dopo essere stata repressa e controllata da Basilio, ritrovava ora spazio d'azione e libertà di movimento sotto la direzione di Stiliano Zautse ([19]). Del resto cercare alleanza in Zautse era probabilmente per Leone una necessità dettata dalla precaria situazione in cui si trovava, sia per essere stato fino a poco tempo prima segregato, sia per le congiure mosse contro di lui, sia per i contrasti con il fratello Alessandro con cui non ebbe mai rapporti facili ([20]). Lo scontento della aristocrazia frustrata da Basilio si

sia passato almeno un anno dalla morte del celebrato, nel caso sia parente dell'oratore. Ugualmente due anni lascia passare Gregorio di Nazianzo prima di comporre l'orazione funebre per Basilio, che è, a detta degli editori, un modello letterario per Leone.

(17) Stefano all'epoca aveva 16 o 19 anni, e seconda che si creda o no all'acrostico *ΒΕΚΑΑΣ* che darebbe l'ordine di gerarchia della famiglia di Basilio: Basilio, Eudocia, Costantino, Leone, Alessandro, Stefano. In genere oggi si propende a credere alla sigla: cf. G. OSTROGORSKY, *Geschichte ... cit.*, p. 277, n. 68; all'opposto R. J. H. JENKINS, *The Chronological Accuracy ... cit.*, p. 98, propende per posporre Alessandro a Stefano. Ma tutto il problema, complicato anche dall'ordine di nascita delle figlie di Basilio, esula dai limiti di questo lavoro.

(18) Cf. L. BRÉHIER, *Les Institutions de l'Empire byzantin*, Paris, 1949, p. 109; V. GRUMEL, *Chronologie des événements du règne de Léon VI (886-912)*, in *Echos d'Orient*, 35 (1936), 35-40; N. OIKONOMIDÈS, *Les listes de préséance byzantines des IXe et Xe siècles*, Paris, 1972, pp. 30 e 307.

(19) G. OSTROGORSKY, *Geschichte ... cit.*, cap. IV, particolarmente p. 227.

(20) Come si evince da una testimonianza della *Vita Euthymii*: «*τὸ κράτος τῶν σκήπτρων τῷ υἱῷ Λέοντι καταλιπὼν* (*scil.* Basilio) *σὺν Ἀλεξάνδρῳ ἀδελφῷ, εἰ καὶ τὰ ἀδελφὰ μὴ φρονοῦντι*» ed. P. KARLIN-HAYTER, *Vita S. Euthymii*, in *Byzantion*, 25-27 (1957), 10, ll. 19-21 (cito dalla edizione più vecchia, perchè la più recente, Bruxelles, 1970, non mi è stata accessibile). Cf. inoltre V. GRUMEL, *La Chronologie .. cit.*, p. 32 ss.; G. OSTROGORSKY, *Geschichte .. cit.*, p. 279, n. 84.

coniugava con una difficile situazione esterna, dovuta alle rinnovate pressioni degli Arabi e dei Bulgari.

In questa delicata fase di trapasso dei poteri, Leone doveva da un lato ricucire ampie lacerazioni interne, dall'altro confermare il prestigio internazionale che Michele prima e Basilio poi avevano garantito all'impero ; l'uno e l'altro compito potevano essere espletati attraverso la codificazione di una ideologia che rivedesse il passato recente dandone una interpretazione valida per il futuro, ossia attraverso la costruzione di un «immaginario sociale» [21] che desse dignità e sacralità al trono e che presentasse la gloria di Bisanzio come nobile acquisizione di giusti diritti ; un «immaginario sociale» infine che legittimasse la presenza di Leone sul trono e l'esercizio stesso di quel potere.

E qui, in questo contributo ad un «immaginario sociale», il giovane *basileus* dispiega tutta la sua capacità oratoria, la fine filosofia del potere e del comando che aveva appreso dal suo grande maestro Fozio [22]. Egli non si limita a ricostruire i tratti più oscuri della figura paterna, ma delinea i caratteri di quella che sarà la nuova ideologia di palazzo. La figura dell'imperatore e la funzione

(21) Uso il termine nell'accezione e secondo la definizione datagli da B. BACZKO, *s.v. «Immaginazione sociale»*, in *Enciclopedia*, vol. 7, Torino, 1979, pp. 54-92 ; sull'immaginario sociale resta fondamentale il libro di C. CASTORIADIS, *L'institution imaginaire de la société*, Paris, 1975 ; quanto all'impiego di orazioni pubbliche ed epitaffi in particolare per la costituzione di un immaginario sociale, il dibattito è vivo da alcuni anni presso gli studiosi di antichistica : rinvio al recente libro di N. LORAUX, *L'invention d'Athènes. Histoire de l'oraison funèbre dans la «cité classique»*, Paris, 1981, ed alla bibliografia ivi contenuta ; quanto al concetto di «immaginario» applicato agli studi bizantini, non mi è noto alcun saggio in proposito. E' stata tuttavia per me particolarmente stimolante la serie di conferenze tenute da A. GUILLOU, *Il vivere immaginario*, (Bari, settembre 1981) in corso di pubblicazione tra gli *Atti del VI Corso di Studi del Centro di Studi Bizantini*.

(22) L'ideologia politica di Fozio si può ricavare soprattutto dalla sua epistola a Michele-Boris di Bulgaria (*P.G.*, 102, coll. 627 ss.). A Fozio devono essere attribuiti anche i *«Capitoli parenetici al figlio»*, traditi come opera di Basilio I (*P.G.*, 107, coll. XXI-LX). Sempre al pensiero di Fozio si deve la raccolta che va sotto il nome di *Epanagoghe*, che è da considerarsi piuttosto una proposta di legge, in quanto non ha mai avuto valore di legge. Su questo aspetto del pensiero di Fozio e su questi testi si veda A. PERTUSI, *Storia del pensiero politico*, Introduzione e tre seminari, tenuti a Bari nel 1976 ed editi in AA.VV., *La Civiltà bizantina dal IV al IX secolo*, Roma, 1977, pp. 70-85.

imperiale diventano alte e sante, concetto senza dubbio antico a Bisanzio, ma che in quest'epoca assurge a nuovi valori (23), richiamandosi da un lato alla migliore tradizione universalistica, quella che era stata di Giustiniano e di Eraclio, nel momento in cui gli sforzi militari degli ultimi trent'anni avevano assicurato all'impero quel ruolo-chiave nel Mediterraneo che dal VII secolo in poi era stato compromesso; ma impregnandosi dall'altro di tutte le considerazioni e di tutta la nuova ideologia che andava via via elaborandosi nei circoli intellettuali e politici.

Innanzi tutto l'imperatore, colui che Dio stesso aveva scelto e portato al trono, doveva apparire non indegno dell'alto onore e non macchiato da alcuna colpa. Il discorso portato avanti da Leone si sviluppa su due piani: la glorificazione del padre e del suo casato e, di conseguenza, la propria. Non si trattava tanto di garantire la legittimità di Leone al trono, in quanto figlio legittimo e non bastardo (sarebbe stato comunque figlio del *basileus*, nè del resto la

(23) Sull'ideologia imperiale di questo periodo si può vedere come introduzione il saggio, *art. cit.*, di A. PERTUSI; IDEM, *Storia del pensiero politico*, Introduzione e tre seminari, tenuti a Bari nel 1977 ed editi in AA.VV., *La Civiltà bizantina dal IX all'XI secolo*, Roma, 1978, pp. 35-87; forse troppo succinto e schematico, ma fondamentale H. AHRWEILER, *L'idéologie politique de l'empire byzantin*, Paris, 1975, specialmente i capp. II e III; M. MITARD, *Le pouvoir impérial au temps de Léon VI Le Sage*, in *Mélanges* Ch. DIEHL, vol. I, Paris, 1930, pp. 217-223; A. GRABAR, *L'empereur dans l'art byzantin*, Paris, 1936 (rist. an. London, 1971); I. E. KARAGIANNOPOULOS, *Ἡ πολιτικὴ θεωρία τῶν Βυζαντινῶν*, in *Byzantina*, 1 (1970), 39-61; A. DUCELLIER, *Le drame de Byzance*, Paris, 1976 (= trad. ital. *Il dramma di Bisanzio*, Napoli, 1980, pp. 106 ss.); H. G. BECK, *Das byzantinische Jahrtausend*, Munchen, 1978 (trad. ital. *Il millennio bizantino*, Roma, 1981); più in generale, oltre ad OSTROGORSKY, *Geschichte ... cit.*, si veda D. OBOLENSKY, *The Byzantine Commonwealth, Eastern Europe 500-1453*, London, 1971 (trad. ital. *Il Commonwealth bizantino*, Bari, 1974, particolarmente il cap. III). Altri lavori non specifici sull'ideologia imperiale bizantina del IX-X secolo ma utili per l'inquadramento storico del problema: F. DVORNIK, *Early Christian and Byzantine political Philosophy*, t. II, Washington, 1966; M. GIGANTE, *Sulla concezione bizantina dell'imperatore nel VII secolo*, in *Synteleia* ARANGIO-RUIZ, t. I, Napoli, 1964, pp. 546-551; G. SORANZO, *Due note intorno alla concezione dell'autorità imperiale al tempo di Carlo Magno*, in *Studi di Storia medievale e moderna* in onore di E. ROTA, Roma, 1958, pp. 53-68; P. LAMMA, *Il problema dei due imperi dell'Italia meridionale nel giudizio delle fonti letterarie dei secoli IX e X*, in *Atti del III Congresso Internazionale di Studi sull'Alto Medioevo*, Spoleto, 1959, pp. 155-253.

concezione bizantina dell'imperatore quale unto da Dio richiedeva garanzie dinastiche ; per ultimo la mentalità a Bisanzio era sicuramente più generosa nei confronti dei bastardi di quanto non lo fosse quella occidentale) (24) ; si trattava piuttosto di sancire la solidarietà di Basilio con la classe aristocratica e nel contempo di trasferire su se stesso le conseguenze di questa collocazione sociale. Nel IX secolo, con l'affermarsi della aristocrazia terriera contrapposta sempre più al potere centrale nel controllo delle aree periferiche, l'origine nobile e dunque la solidarietà sul piano dell'appartenenza alla stessa classe sociale, acquista maggiore importanza. Il fatto stesso che Basilio si preoccupi di creare per sè una genealogia nobile ne è prova evidente. E lo stesso Leone considera l'essere aristocratico una dote assai importante nella scelta dei funzionari dell'impero (25).

La salita al trono di Basilio viene considerata da Leone un fatto assolutamente logico, in quanto il padre era di sangue reale e già destinato al comando. E' interessante notare l'affermazione di Leone

(24) Non vale, a mio avviso, l'osservazione degli editori dell'orazione, Introd., p. 12 «légitime ou pas, Léon était l'héritier de son père». Non è questa la sede per discutere se la tensione col fratello Alessandro fosse dovuta o sorretta da eventuali pretese legittimistiche da parte di questi. Qui importa sottolineare l'ideale dell'imperatore al quale Leone tendeva ad informarsi e che proponeva nell'ottica del nuovo corso politico.

Per quanto riguarda invece la posizione dei figli, legittimi o bastardi, ed il matrimonio, si vedano : A. GUILLOU, *Il matrimonio nell'Italia bizantina nei secoli X e XI*, in *Settimane di Studio del Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo*, 24 (1977), 869-886 ; E. PATLAGEAN, *L'enfant et son avenir dans la famille byzantine (IVe-XIIe siècles)*, in *Annales de démographie historique*, 1973, pp. 85-93 (= *Structure sociale, famille, chrétienté à Byzance*, Collected Studies, London, 1981, X).

Si può aggiungere a margine che l'ascesa al trono di Leone era facilitata anche dal senso della affezione e del lealismo dinastici, che si va affermando proprio alla fine del IX secolo e si fa forte sotto i Macedoni : cf. A. GUILLOU-P. BURGARELLA-A. BAUSANI, *L'impero bizantino e l'Islamismo*, Torino, 1981, p. 69.

(25) *Tactica Leonis*, II, 17-25 e IV, 3 ; cf. M. MITARD, *Le pouvoir ... cit.*, p. 222 ; P. A. YANNOPOULOS, *La société profane dans l'empire byzantin des VIIe, VIIIe et IXe siècles*, Louvain, 1975.

Quanto al tentativo di nobilitare le origini di Basilio I, è sicuro che il proposito è stato avanzato già dallo stesso Basilio : la genealogia nobile arsacide fu per lui escogitata da Fozio e forse allo stesso risultato mirava l'adozione da parte della ricca vedova Danielis.

«*Οὐ γὰρ ἄλλης τινὸς ἐκφυεὶς ῥίζης, ὅπερ ὑπῆρξεν πολλοῖς, εἶθ' ὥσπερ ὑποβολιμαῖος εἰς τὸν εὐανθῆ τοῦ κράτους ἐνεφυτεύθη παράδεισον*» (p. 44, ll. 11-13), «Non era infatti nato da altra radice, come capitò a molti, o quale pollone trapiantato nel ben fiorito paradiso dell'impero». Qui si gioca opportunamente e apertamente sul termine «*ὑποβολιμαῖος*» : la parola qui vale «pollone, germoglio», ma nel contempo è il termine impiegato per indicare il «supposito».

Parallela alla nobilità paterna è quella della madre : «*γένους μὲν δὴ οὐ τῶν πολὺ λειπομένων τῆς πρώτης τιμῆς ἐκφυεῖσα*» (p. 52, ll. 18-19) «Nata da una stirpe di poco inferiore al primo rango», cui apparteneva anche Teofanò, prima moglie di Leone. E qui entra in gioco un altro importante elemento : la duplice discendenza, orientale e costantinopolitana, chiude in Leone, riconfermandolo come legittimo imperatore, quell'antitesi che sul piano storico-mitico contrapponeva l'origine orientale arsacide del padre alla nobiltà romana : gli Arsacidi avevano sconfitto i Romani, ma nell'alleanza matrimoniale con Eudocia, stirpe dei Martinaci, e dunque in Leone, figlio ed erede di entrambi, ogni contrapposizione si annulla e si sancisce il nuovo ordine che compone la diversità : è il tema dell'*εὔτακτον μεταβολήν* che ritorna continuamente nell'orazione e di cui ci occuperemo più avanti ; la composizione avviene tra due opposizioni apparentemente irriducibili quali *τάξις* e *μεταβολή*. Naturalmente tutto ciò conferma anche la *βασιλεία* nel suo storico valore di garante dell'ordine sociale, riconducendola alle radici storiche del principato romano, sempre agenti nel mondo bizantino (26).

Di pari passo con la legittimazione per origine, va la legittimazione sul piano divino, umano e dei fenomeni : Dio ha scelto Basilio e questo richiamarsi sottolineandoli ai valori che da sempre animavano l'idea stessa dell'imperatore, acquista ancora più rilievo nel quadro della ricostruzione dell'impero che Leone presenta.

Dio dispone e guida le vicende degli antenati fino a condurli a Costantinopoli ; decide che Basilio conosca umili natali per insegnargli a governare meglio ; conduce Basilio a Costantinopoli e s. Diomede apparsogli in sogno ne diviene il campione e protettore. Dio mette Basilio sul trono e gli pone la corona sul capo : «*Πλὴν*

(26) Si veda in particolare il recente libro di H. G. Beck, *Das byzantinische Jahrtausend* ... *cit.*, soprattutto nei capp. I e II.

δίδωσι μέν, ὡς ἐδόκει, τοῦ τότε καιροῦ κρατοῦντος ἡ χεὶρ τὸ διάδημα · ἐδίδου δ' αὐτὸ ἡ ἄνωθεν δεξιά, ἡ καὶ πρὸ τοῦ στέφους καὶ μετὰ τοῦτο αὐτοὺς θαυμαστώσασα» (p. 56, ll. 3-5), «del resto la mano di colui che governava diede loro – così sembrava – la corona ; invece gliela pose la mano dal cielo, quella che li aveva resi oggetto di ammirato stupore sia prima dell'incoronazione sia dopo». Va sottolineato che questa incoronazione simbolica da parte di Dio, di Cristo, della Vergine o di un santo (s. Alessandro per Alessandro, fratello di Leone) nasce proprio in questo periodo, com'è testimoniato dall'arte figurativa [27].

Allo stesso modo Dio sceglie per Basilio la sposa perfetta, impedendo che andasse in moglie a Michele III, in quanto destinata a più glorioso futuro. Ora, dopo la morte, essi ritornano a Dio, nel posto che compete loro assieme a re e patriarchi.

Nè sul piano umano sono minori le conferme : Basilio ed Eudocia sono i migliori tra i contemporanei ; già prima di salire al trono vengono da tutti onorati al massimo grado e tutti riconoscono in loro la regalità : «*ἡ πρὸ τούτου περὶ τῆς βασιλείας δόξα τρανῶς διὰ παντὸς ἐχώρει στόματος · οὐδεὶς γὰρ ἦν ὅστις μὴ οὐχὶ ὡς φέρουσιν τὰ σκῆπτρα αὐτοῖς ἐνητένιζεν, καὶ ὃς μὴ τούτοις μᾶλλον ἢ τῷ κρατοῦντι ἀπένειμε τὴν τιμήν*» (p. 54, ll. 18-22), «L'idea del loro regno futuro correva apertamente di bocca in bocca ; non vi era nessuno che non li guardasse come se essi fossero già imperatori e che non attribuisse ad essi un onore maggiore che quello tributato al sovrano regnante».

Il discorso qui si fa assai sottile e ricco di sottintesi : di per sè l'elevazione al trono è voluta da Dio e questa basta, nella mentalità bizantina, a sancire il diritto a governare [28] ; ma nello stesso tempo si affiancano la tradizione e la «pratica costituzionale» [29]. La prima

(27) A. GRABAR, *L'empereur ... cit.*, p. 112 ss. : A. PERTUSI, *Storia del pensiero politico (1977) ... cit.*, p. 84 s.

(28) Sull'investitura da parte di Dio e sulle relative conseguenze, si veda l'articolo fondamentale di R. GUILLAND, *Le droit divin à Byzance*, in *Eos*, 42 (1947), 142-168 (= *Études byzantines*, Paris, 1959, pp. 207-232). Si veda anche N. SVORONOS, *Le serment de fidélité à l'empereur byzantin et sa signification constitutionnelle*, in *Revue des Études byzantines*, 9 (1951), 106-142 (= *Études sur l'organization intérieure de la société et l'économie de l'Empire byzantin*, London, 1973, Collected Studies, VI).

(29) Uso il termine nel significato e con i limiti con cui compare in H. G. BECK, *Das byzantinische Jahrtausend ... cit.* ; cf. N. SVORONOS, *Le serment ... cit.*

vuole che sia il *βασιλεύς* regnante a designare il suo successore ; la seconda che l'elezione sia ratificata attraverso acclamazione, cioè attraverso il consenso popolare. Il volere del popolo è chiaramente espresso ; la nomina da parte del precedente sovrano è immediatamente ricordata : è Michele III, personificazione della legittimità in quanto *βασιλεύς*, a porre la corona di imperatori sul capo di Basilio ed Eudocia : «*Δίδωσι ... τοῦ τότε καιροῦ κρατοῦντος ἡ χεὶρ τὸ διάδημα*» (p. 56, ll. 3-4), «la mano di colui che regnava diede loro la corona» ; «*ὁ* (*scil.* Michele III) *τούτους δοκῶν ἀναγαγεῖν ἐπὶ τὴν βασιλείαν*» (*ib.*, ll. 7-8), «colui che pareva averli elevati al trono». E ottengono questa corona «senza far violenza e senza strappare il potere, ma contro voglia» : «*οὐ βιασάμενοι οὐδὲ ἅρπαγμα τὴν ἀρχὴν ποιησάμενοι, ἀλλ' ἄκοντες ἐπὶ τοῦτο καταστάντες*» (p. 56, ll. 1-2).

Tradizione, «costituzione» e volere di Dio : coniugati i tre elementi rappresentano di per sè la legittimità. Resta ancora da giustificare l'eliminazione violenta di Michele III, che smentisce quel «*οὐ βιασάμενοι οὐδὲ ἅρπαγμα ... ἀλλ' ἄκοντες*» : e anche qui troviamo due tracce parallele che indicano la mentalità bizantina da un lato e la prassi seguita da Leone dall'altro. Bisogna ricordare che per il bizantino l'imperatore è scelto da Dio che gli accorda favore e protezione. Ma nel momento in cui questi gli vengono negati o per i suoi peccati o perchè egli si è reso indegno o per altro motivo, ecco che il *βασιλεύς* regna senza più diritto ed è dunque lecito eliminarlo. Il nuovo eletto diviene a tutti gli effetti l'unico legittimo *βασιλεύς* perchè in lui si è manifestato, con la sua ascensione al trono, il volere di Dio ([30]).

Su questa mentalità si innesta la sottile tattica allusiva di Leone : il fatto stesso che Basilio abbia regnato è prova che era scelto da Dio. L'indegnità a governare di Michele III viene suggerita per rapidi tocchi : dal punto di vista della legittimità e della considerazione di cui godeva la *βασιλεία* risultava impensabile che qualcuno potesse godere di maggiore stima dell'imperatore ; è quanto succede invece con Basilio ed Eudocia : «*οὐδεὶς γὰρ ἦν ... ὃς μὴ τούτοις μᾶλλον ἢ τῷ κρατοῦντι ἀπένειμε τὴν τιμήν*», «non vi era nessuno che non tributasse più onori ad essi che all'imperatore». Tutto ciò inserisce un tono di diminuzione nella valutazione di Michele III, subito sotto designato semplicemente come «colui che reggeva lo scettro», «*ὁ τότε κρατῶν*

(30) R. GUILLAND, *Le droit divin ... cit.*

τὰ σκῆπτρα» ; più oltre si dipinge un quadro negativo della situazione politica interna ed estera di Bisanzio dovuta all'ignavia della dinastia amoriana.

Naturalmente il discorso di Leone deve correre sul filo dell'ambiguo ; da un lato è stato Michele III a designare Basilio coimperatore ; dall'altro è stato da questi sostituito perchè indegno a governare. Se si può usare un tono negativo parlando del βασιλεύς, non viene negato che egli rappresentasse di fatto il potere, fosse cioè «colui che regge lo scettro» nel momento in cui Basilio è nominato. L'indegnità di Michele a governare e dunque la sua sostituzione vengono attribuiti al volere di Dio : «λείπει τὸν βίον ἀνεικάστοις κρίμασιν ὁ τούτους δοκῶν ἀναγαγεῖν ἐπὶ τὴν βασιλείαν» (p. 56, ll. 7-8), «colui che in apparenza li aveva portati al trono abbandona la vita per i giudizi impenetrabili (di Dio)».

La necessità di giustificare questa sostituzione al trono a vent'anni di distanza testimonia il perdurare di una fedeltà alla dinastia amoriana, a dispetto dell'avvenuto cambiamento. La presenza di una opposizione, del resto testimoniata dalla Cronaca di Simeone Logoteta, spiega la prassi di Leone e l'atteggiamento del suo erede e prosecutore sul piano ideologico, Costantino VII.

Appena salito al trono Leone si preoccuperà di garantire alle spoglie di Michele III un funerale pomposo e la loro traslazione con tutti gli onori da Crisopoli a Costantinopoli, nella chiesa dei SS. Apostoli. La cerimonia, cui dovette forzatamente partecipare anche Alessandro, fratello di Leone, serviva probabilmente ad accontentare la parte dell'«opinione pubblica» favorevole al sovrano assassinato verso la quale Leone si dimostrava così disponibile. Se poi questo atteggiamento poteva essere visto come un omaggio al padre reale, tutto di guadagnato.

Libero da preoccupazioni dinastiche o legittimistiche, Costantino VII, mezzo secolo dopo, si permette di coprire di tutta l'indegnità possibile la figura di Michele III, presentato come modello di ogni depravazione. Costantino ne costruisce una figura soprattutto letteraria attingendo all'Antonio e al Nerone di Plutarco [31] ; e di

(31) R. J. H. JENKINS, *Constantine VII's Portrait of Michel III*, in *Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques – Académie Royale de Belgique*, 5ª, serie 34 (1948), 71-77 (= *Studies on Byzantine History*, *cit.*, I).

Michele resterà, con l'epiteto di «Ubriaco», l'immagine di un molle e smodato imperatore, amante dei piaceri e delle corse dei cavalli.

Ancora secondo la convinzione bizantina che la vita di un *βασιλεύς* sia contrassegnata da oracoli, Leone giustifica e legittima la presenza di Basilio, oltre che sul piano divino ed umano, anche su quello profetico : con Basilio si compiono antichi destini ed oracoli : « *Ἐπεὶ οὖν, ὡς ἔοικεν, ἵστατο ἦν Θεὸς πρὸ γενέσεως ἔταξεν ὥραν, πέρας λοιπὸν οἱ χρησμοὶ καὶ τὰ πράγματα, ὧν ὑπῆρχε μηνύματα, δέχονται* » (p. 54, ll. 26-28), «poichè dunque, come sembra, giunse l'ora che Dio aveva stabilito fin da prima che avvenisse, finalmente si compiono gli oracoli e i fatti, di cui già c'erano stati i segni precursori». Tutto in Basilio è premonitore di gloria, a partire dal suo ingresso a Costantinopoli, che avviene per un caso voluto dal fato attraverso la Porta Aurea, non per gli ingressi laterali, ma proprio per l'ingresso centrale, attraverso cui passano solo i trionfi. Il suo avvento al trono è motivato da nobilità e virtù, è voluto da Dio, è avvenuto senza dolo, è il compimento di profezie e premio di tanta perfezione, non solo morale, ma anche fisica : anche nel corpo Basilio è regale, secondo il modello antico che voleva coniugate assieme bellezza, prodezza e regalità (32).

Naturalmente di tale padre Leone si presenta erede e successore : vale la pena rileggere le parole a lui dedicate da Costantino VII, che procede sulla stessa linea attingendo a piene mani da questa orazione, a conclusione della *Vita Basilii* : «*Διαδέχεται δὲ τὴν ὅλην τῆς ἐξουσίας ἀρχὴν ὁ καὶ παρὰ τῆς φύσεως καὶ παρὰ τῆς ἀρετῆς ἐπὶ τὸν πατρῷον κλῆρον καλούμενος ... Λέων*» (*P.G.*, Migne, vol. 109, coll. 368 D-369 A), «riceve il comando di tutto il potere colui che era chiamato all'eredità paterna per natura e per virtù ... Leone», dove, giocando sull'antico concetto di *omen-nomen*, si suggerisce che la *φύσις* e l'*ἀρετή* sono le stesse del padre.

Questa linea di ricostruzione di un ufficio e di una funzione, quella imperiale, attraverso un «immaginario sociale» che togliesse ogni ombra e desse legittimità ai genitori e a se stesso, fa parte di

(32) Sulla perfezione fisica come prerogativa della regalità si veda A. Ducellier, *Le drame ... cit.*, p. 102 ; sull'aspetto fisico degli imperatori di Bisanzio, cf. C. Head, *Physical Descriptions of the Emperors in Byzantine Historical Writing*, in *Byzantion*, 50 (1980), 226-240 ; B. Baldwin, *Physical Description of Byzantine Emperors*, in *Byzantion*, 51 (1981), 8-21.

quella linea nuova dell'ideologia imperiale che è andata affermandosi durante il IX secolo.

Risollevatosi dalla fase di semplice resistenza agli attacchi arabi, «in grado di condurre una politica offensiva in Asia» (33), rivolto a ricuperare l'Occidente travolto dalle invasioni slave e dalla potenza franca, l'impero assume e si dà un nuovo ruolo : di fatto i Bizantini sono ora la grande potenza mediterranea che condiziona con le sue decisioni Oriente ed Occidente. Nel pensiero bizantino dell'epoca il mondo è diviso in paesi che tuttavia obbediscono all'imperatore di Costantinopoli, unico grande sovrano legittimo della *οἰκουμένη*. Le altre potenze sono a lui subordinate secondo una rigida ed attenta gerarchia (34) voluta da Dio e di cui il *βασιλεύς* è il garante. Il nuovo «imperialismo bizantino» presenta l'imperatore come padre e capo della comunità mondiale, senza esitare ad esorcizzare i nemici identificandoli col demonio (è il caso del Beliar/Maometto di Costantino Porfirogenito) (35), o ricorrendo ad una discriminazione razziale che rafforzi la figura del bizantino «popolo eletto» (36).

*
**

(33) D. OBOLENSKY, *The Byzantine Commonwealth ... cit.*, p. 104.

(34) H. AHRWEILER, *Idéologie ... cit.* ; B. PARADISI, *Storia del diritto internazionale nel Medio Evo*, Napoli, 1956².

(35) Così definito in un'arringa ai soldati : H. AHRWEILER, *Un discours inédit de Constantin VII Prophyrogénète*, in *Travaux et Mémoires*, 2 (1967), 393-404.

(36) Cf. H. AHRWEILER, *Idéologie ... cit.*, p. 50 ss. ; sulla discriminazione razziale come elemento antropologico cf. E. LEACH, *s.v. Anthropos*, in *Enciclopedia*, vol. I, Torino, 1977, specialmente nelle pagine 596-607, dove vengono esaminate le «concezioni prerinascimentali dell'uomo» e l'«antropologia biblica», con osservazioni utili al nostro tema. Per i rapporti tra Romani e Barbari e la demonizzazione del non-cristiano cf. A. MOMIGLIANO (a cura di), *The Conflict between Paganism and Christianity in the IV Century*, Oxford, 1963 (trad. it. *Il conflitto tra Paganesimo ed impero nel secolo IV*, Torino, 1968).

Il sentimento di esclusività che fa sentire il Bizantino come membro del nuovo «popolo eletto», ha radici giudaiche ; per questo aspetto si veda l'interessante studio di A. MORISI, *Ricerche sull'ideologia imperiale a Bisanzio*, in *Acme*, 16 (1963), 119-181 ; qualche spunto anche in B. PARADISI, *Storia del diritto internazionale ... cit.* ; inoltre, sullo stesso concetto, C. DAGRON ha tenuto una conferenza nella primavera del 1982, *Représentation de l'ancienne et de la nouvelle Rome dans les sources byzantines des VIIe-XIIe siècles*, che sarà pubblicata in AA.VV., *Da Roma alla terza Roma*.

Un secondo nucleo dell'orazione è rappresentato dalle gesta di Basilio, ovvero dalla diesamina dei tratti più significativi di governo del defunto imperatore, anch'essi esposti sempre *en passant*, per allusioni a fatti notissimi al pubblico. Anche qui l'aperto ricollegarsi a modelli letterari precedenti e l'obbedienza alle norme del panegirico non impediscono all'autore di inserire taluni elementi sui quali vale la pena soffermarsi.

Un primo interessante elemento è l'affermazione secondo cui le imprese di Basilio sono modelli da seguire: «*ἡμῖν δὲ τὴν αὐτῶν ἐνταῦθα διαγωγὴν ὥσπερ παράδειγμα προσενεγκοῦσι κατὰ μίμησιν τὰ οἰκεῖα ἐργάζεσθαι*» (p. 68, ll. 23-24), «noi dobbiamo compiere le nostre azioni imitandoli, poichè essi offrono come esempio il loro modo di vita in questo mondo». Su queste gesta del padre che si offrono come modello da imitare si giocano sia l'interpretazione dell'operato di Basilio, sia la sua applicazione vista nella prospettiva della prassi politica che lo stesso Leone si propone di seguire. Fossero o no già presenti nei programmi del defunto imperatore, Leone intende rifarsi a quei comportamenti che egli stesso gli attribuisce, comportamenti che divengono oggetto di *μίμησις*, parola chiave del comportamento sociale bizantino. La *μίμησις* delle gesta paterne lo porterà – afferma Leone – agli stessi onori riservati a Basilio nella vita ultraterrena (37).

L'aderenza al modello paterno deve avvenire sui diversi piani della politica interna (militare, religiosa, etc.) ed estera. Proprio in apertura di questa sezione del suo discorso, Leone dà un giudizio di valore complessivo, in perfetta sintonia con quanto finora affermato: con Basilio inizia un «nuovo ed ordinato cambiamento», «*καινὴν καὶ εὔτακτον μεταβολήν*», che coinvolge tutte le sfere della vita sociale e politica. I due termini sono in apparenza una *contradictio in adiecto*, irriducibili l'uno all'altro. *Τάξις* è l'ordine, inteso nel senso

(37) Si potrebbe qui ricordare l'espressione di Sinesio «*ἡ μίμησις οἰκείωσίς ἐστι καὶ συνάπτει πρὸς ὃ μιμεῖται τὸν μιμούμενον*» (in Ps. Antonio Melissa, B 65, *P.G.*, 136, col. 1160 A). L'imperatore è, per la mentalità bizantina, *μιμητὴς Θεοῦ*: come Dio garantisce l'ordine naturale delle cose, il *βασιλεύς*, in quanto suo rappresentante in terra, diviene garante dell'ordine sociale (cf. più sotto); sul concetto il *μίμησις Θεοῦ* si veda H. HUNGER, *Prooimion. Elemente der byzantinischen Kaiseridee in den Arengen der Urkunden*, Wien, 1964, pp. 58-63 (*Wiener Byzantinischen Studien*, 1).

più vasto : l'ordinamento sociale (quindi la gerarchia) sentita come inamovibile garante di un «ordine» paradigmatico universale assicurato da Dio attraverso l'imperatore, suo rappresentante in terra, e dunque «ordine morale» nella sua connotazione socio-politica. L'ordine sociale è ordine gerarchico, quindi rispetto delle funzioni pubbliche di ogni classe. Questo valore paradigmatico può subire delle variazioni, ma solo *κατ' οἰκονομίαν*, cioè per adattamento progressivo di una realtá che si evolve ad un modello che si vorrebbe sempre identico [38].

Qui invece Leone presenta una novità : non è sottolineata la *τάξις*, ma il suo esatto contrario, il mutamento, «*μεταβολή*», che tuttavia è rispettoso proprio dell'ordine morale, sociale, gerarchico. Non si tratta di semplice adattamento *κατ' οἰκονομίαν*, della realtà al modello, ma di cambiamento di rotta. Abbiamo già visto come nella scala sociale la *μεταβολή* avvenga attraverso il matrimonio di Basilio – stirpe arsacide, vincitrice dei Romani – ed Eudocia – rappresentante dell'aristocrazia «romana» –, matrimonio che salda la frattura e ricompone l'antitesi : Leone è la rappresentazione vivente di questa rinnovata composizione avvenuta attraverso un cambiamento (*μεταβολή*), ma nel rispetto dell'ordine (*εὔτακτον*) : l'imperatore è così legittimato dalla funzione di garante dell'ordine sociale che «costituzionalmente» gli è propria.

Il «cambiamento secondo una buona *τάξις*» abbraccia tutte le sfere dell'attività di Basilio. Per la mentalità bizantina, l'infrazione alla *τάξις* comporta la *ταραχή*, il disordine, punito da Dio in vario modo ; così si giustificano i trionfi dei nemici sui Bizantini, nuovo «popolo eletto», e così si spiega la deposizione di un imperatore. Se la *τάξις* viene turbata, ciò è causa della collera divina che porta il castigo ; è compito dell'imperatore riportare lo *status quo*. Ma storicamente non era questa la situazione nel momento in cui Basilio aveva ucciso e sostituito Michele III ; inoltre sappiamo che molti aspetti della sua politica furono semplici prosecuzioni della linea inaugurata dagli Amoriani, di cui il Macedone raccolse i frutti.

Non si trattava dunque di ristabilire una *τάξις* ; ed ecco il nuovo valore di *μεταβολή*, di mutamento rispetto ad una situazione in cui

(38) H. AHRWEILER, *Les principes fondamentaux de la pensée politique à Byzance*, in *Idéologie politique* .. *cit.*, pp. 129-147 ; H. G. BECK, *Das byzantinische Jahrtausend* ... *cit.*

l'impero non godeva più dello splendore che aveva conosciuto un tempo : «*ὡς ἐκεῖνα, ἃ ποτέ φασι χρυσᾶ ἔτη ἡ παλαιότης ἀνατεῖλαι*) (p. 58, ll. 26-27), «come quell'età aurea, di cui si dice risplendesse un tempo l'antichità». Si trattava di scuotere torpore ed inerzia, far uscire l'impero dall'inverno perchè conoscesse una nuova primavera : «*τοῦ λαμπροῦ ἡλίου καθαρῶς τὰς ἀκτῖνας ἐπιβαλόντος τῇ πολιτείᾳ ὡσπερεὶ χειμῶνος ἀπορριψαμένῃ νέκρωσιν, τῷ ἔαρι τῆς ἐκείνου ἀνατολῆς πρὸς ἀνθηρὰν κατάστασιν ἐξανίστατο*» (p. 56, ll. 13-15), «quando il sole splendente manda i suoi raggi sull'impero, che quasi rigetta da sè il rigore dell'inverno, alla primavera di lui, sole che si leva, la situazione ritorna ad un'epoca fiorita» [39].

Si comprende così l'inedito valore ricco di implicazioni che Leone connette al nuovo corso, quello della *καινὴν καὶ εὔτακτον μεταβολήν*. In primo luogo il cambiamento riguarda l'esercito che viene liberato da lassezza ed ozio e riportato all'efficienza (se mi è concesso tradurre così il greco «*πρὸς μεταβολὴν εὐανδρίας*», p. 56, l. 25). La cura dedicata alla riorganizzazione delle forze armate si fa subito sentire, poichè vengono finalmente respinti gli attacchi e le incursioni arabe e si colgono trionfi sia in Occidente che in Oriente. Questa affermazione rientra nel quadro dell'interpretazione delle gesta paterne : Leone, parlando di Michele III, pur riconoscendone il ruolo di sovrano (*ὁ τότε κρατῶν τὰ σκῆπτρα*), tende a porne in ombra la figura, come osservavo più sopra ; ora, sul piano dell'operato, questa linea viene spinta ancora più in là. I successi militari di Michele sono obliati, l'impero è presentato come indebolito e l'esercito fiacco, fino all'intervento di Basilio che come valente medico ne guarisce le piaghe [40] ; «*Ποῖοι ἀσκληπιάδαι οὕτως ἐξάντεις ἐποίησαν νόσων, ὡς οὗτος ὁ σοφὸς ψυχῶν ἅμα καὶ σωμάτων θεραπευτὴς ῥαθυμίας καὶ ἀπραξίας, ἃ χείριστα παθῶν, τὰ στρατεύματα ἐξιάσατο*» ; (p. 56, ll. 26-28), «Quali mai discepoli di Asclepio resero così immuni da malattie, come lui, sapiente guaritore di malattie dell'anima e del corpo nel contempo, rese immuni gli eserciti da lassezza ed ozio, che sono le peggiori malattie ?».

(39) L'antica idea di restaurazione intesa come «età d'oro» qui si coniuga con l'altrettanto arcaico concetto di re-sole ; per la sua applicazione nel mondo bizantino, cf. H. HUNGER, *Prooimion ... cit.*, pp. 5-80.

(40) Cf. H. HUNGER, *Prooimion ... cit.*, pp. 130-137.

Dell'impegno di Michele che condusse vittoriose campagne contro gli Arabi sia nella zona di Samosata, sia contro l'emiro 'Omar di Melitene – campagna conclusasi con una schiacciante ed importantissima vittoria bizantina –, sia l'*exploit* militare di Damietta, non solo non v'è traccia (ovviamente del resto), ma si dice addirittura che l'impero era indebolito ed impotente contro gli Arabi come se a capo non ci fosse stato nessuno : « *Ὄντων δὴ οὖν ἐθάδων τῶν τῆς Ἄγαρ ἔκπαλαι χρόνου, οἷα δὴ μονιοὶ ἄγριοι, μετὰ πολλῆς ἀδείας ἡμῖν λυμαίνεσθαι, ὥσπερ οὐδενὸς ὄντος, οὐχ ἵνα διώκῃ, ἀλλ' οὐδ' ἵνα ὁρᾷῃ τὰ γινόμενα, τοσαύτην ἔδειξε τὴν ἀντιστροφὴν καταστὰς ἐπὶ τῆς ἐξουσίας, ὡς μὴ μόνον πρὸς φυγὴν ἀγαπητῶς ἰδεῖν τοὺς πρὶν διώκοντας, οὐδ' ἴσῳ μέρει, ὧν ἐλυμήναντο, ἀλλὰ πολλαπλασίῳ τὴν ζημίαν ὑποσχεῖν* » (p. 56, ll. 16-21), «Poichè da molto tempo le stirpi di Agar, come bestie selvagge, erano solite infestarci in tutta libertà, quasi non ci fosse nessuno, non solo ad inseguirli, ma neppure a vedere quello che succedeva, egli (Basilio), una volta salito al potere, mostrò un tale capovolgimento della situazione, che non solo coloro che fin poco prima ci inseguivano si sarebbero volentieri rassegnati alla fuga, ma dovevano sopportare un danno non uguale, ma molto superiore a quello che ci avevano fatto».

L'impero, secondo Leone, era «non, come dice l'antico proverbio, simile ad una vecchia in ciabatte, ma addirittura, se bisogna descriverlo, era semispogliato delle stesse sue carni : «*οὐ γραῦν σανδάλια ὑποδεδεμένην κατὰ τὸ παλαιὸν τὴν πολιτείαν εὑρών, ἀλλ' εἴ τινα χρὴ διαγράψαι καὶ αὐτῶν ἡμίγυμνον τῶν σαρκῶν* » (p. 58, ll. 23-25). Di contro l'affermazione di Leone che solo l'intervento di Basilio riscatta la Stato romano, sta la verità storica, ben nota agli ascoltatori : già dai tempi di Michele e Barda l'impero aveva smesso di stare sulla difensiva, portando l'attacco direttamente su terra araba, estendendo la propria influenza sui Balcani attraverso missioni religiose, riconquistandosi il compromesso prestigio internazionale. Basilio ebbe indubbiamente grandi meriti, ma si inserì in un processo ben delineato già prima del suo avvento (41).

(41) Il ruolo avuto da Michele III nel rafforzamento dell'impero è stato sottolineato in particolare da H. GRÉGOIRE, che per primo ha «riabilitato» questo sovrano bistrattato dalla storiografia filo-macedone. Lo studioso belga ha anche individuato taluni aspetti della sua politica e talune figure che lo circondavano, completamente cancellate dalla memoria storica ad opera dei discendenti di

La presentazione di un impero indebolito e continuamente angustiato dai nemici, giustifica l'intervento di Basilio che gli dà splendore, sollevandolo dallo stato umiliante in cui si trovava, situazione che risulta dunque l'opposto della giusta *τάξις*. Il procedimento di obliterazione delle imprese di Michele III è qui condotto con una finezza ed una sofisticata tecnica di accantonamento progressivo, che prelude al ritratto negativo che verrà fatto da Costantino Porfirogenito e dai suoi collaboratori. Sul piano parallelo acquista tono e colore la figura del *restitutor* Basilio, giocando il tutto su una interpretazione parziale del dato storico, o, meglio, sulla sua mistificazione.

Il successo di Basilio sugli Agareni si accompagna, nelle parole di Leone, al trionfo su tutti i nemici, sia ad Oriente che ad Occidente ; egli sconfigge i rivali più bellicosi ed impone la sovranità bizantina. I gesti della sua politica internazionale, che è del resto quella sempre seguita dai bizantini, vengono fatti rientrare tra le virtù più caratteristiche e nobili del *βασιλεύς*, la forza e la generosità : « *Ἐφ' ὅσα μὲν οὖν καὶ οἷα τῶν ἐθνῶν τὴν αὐτοῦ ἐξέτεινεν χεῖρα, τοῦτο μὲν παιδείας δεόμενα μαστίζουσαν ἐπὶ τοσοῦτον ὅσον λαβεῖν συναίσθησιν καὶ τὴν δεσποτείαν γνωρίσαι, τοῦτο δὲ εὐεργετικῆς προνοίας δεόμενα πλέον ἢ ὅσον ἔχρῃζον ἀπολαύοντα, βίου ἂν ὁλοκλήρου εἴη διεξιέναι ἐπὶ τούτῳ μόνῳ τὴν σχολὴν ἄγοντος*» (p. 58, ll. 18-22). «Su quante e quali popolazioni egli stese la sua mano pronta a frustare quelle bisognose di una punizione tanto che prendessero coscienza e riconoscessero la sua signoria, o pronta a beneficare più di quanto non ne avessero bisogno quelle popolazioni che necessitavano della generosa provvidenza, ci vorrebbe una vita intera per narrarlo purchè ci si occupasse solo di questo».

Basilio I, come nel caso di Sergio Nicetiate. Per questo particolare aspetto di censura e per la comprensione dei processi intervenuti in questo periodo, si vedano : H. GRÉGOIRE, *Études sur le neuvième siècle*, in *Byzantion*, 8 (1933), 515-550 ; IDEM, *Michel III et Basile le Macédonien dans les inscriptions d'Ancyre*, in *Byzantion*, 5 (1929), 327-346 ; IDEM, *Études sur l'épopée byzantine*, in *Revue des Études Grecques*, 46 (1933), 29-69 ; R. J. H. JENKINS, *Constantine VII's Portrait ... cit.* ; si veda inoltre E. KISLINGER, *Der junge Basileios ... cit.* ; sulla censura da parte dei Macedoni nei confronti dell'attività edilizia di Michele III, cf. C. MANGO, *The Homilies of Photius Patriarch of Constantinople*, Cambridge (Mass.), 1958, pp. 181 ss. (*Dumbarton Oaks Studies*, III). Sull'argomento tornerò nelle conclusioni del presente studio.

Anche qui Leone sa abilmente scivolare sui termini ed immaginare un ruolo per il padre, valido sia come principio da prendere a modello (ricordiamo la *μίμησις* e dunque la giustificazione/legittimazione del proprio operato) sia come referente storico. Infatti è indubbio che qui *παιδεία* assuma il valore di «lezione, punizione», tratto dalla metafora scolastica ; punizione inflitta al nemico con la frusta (*παιδείας δεόμενα μαστίζουσαν*), affinchè prenda coscienza del proprio limite e riconosca la *δεσποτεία* bizantina. Il nemico che si solleva contro il *βασιλεύς* non è ora soltanto l'arabo in quanto non cristiano, ma è l'oppositore della *βασιλεία*, ovvero dell'ordine gerarchico stabilito da Dio sulla terra, che vede i popoli (*ἔθνη*) assoggettati alla guida paterna dell'imperatore di Costantinopoli. La superiorità bizantina è connessa strettamente al concetto del «nuovo popolo eletto» il cui sovrano, il *βασιλεύς*, è garante di ordine e dunque strumento della giustizia di Dio e tramite di salvezza : «*Τίς ἐκείνου χρηστὸς ἀνθρώποις ὀφθῆναι παραπλήσιος, οὐ μόνον ὅσοις τὸ εἶναι λαὸς ὑπῆρξεν Θεοῦ, ἀλλὰ καὶ οἷς ἀπεναντίας τετάχθαι συμβαίνει ;*» (p. 58, ll. 1-3), «Chi può essere messo vicino a lui nel mostrarsi utile verso gli uomini, non solo verso coloro cui toccò d'essere popolo di Dio, ma anche verso coloro cui capitò di schierarsi contro di lui».

Dunque è ovvio che lo strumento della salvazione in terra si comporti verso gli uomini con bontà ed amore. Così, nel passo citato, il sovrano già insignito dell'epiteto di *χρηστός*, viene qualificato anche come *φιλάνθρωπος* e *σωτήρ*, ricoprendo due delle titolazioni più importanti dell'imperatore bizantino [42] : «*ζητῶν γὰρ κἀκείνοις δεῖξαι χρηστότητα, οὐ κακῶσαι νοῶν, προσῆγεν τὰ ὅπλα ... μεταβαλλομένοις δὲ αὐτίκα τὰ ἐκ προσδοκίας φοβερὰ εἰς ἔλεον μεταβάλλετο, καὶ ἄφθονοι φιλανθρωπίας αὐτοῖς καὶ σωτηρίας προὐχέοντο πηγαί*» (p. 58, ll. 3-7), «Cercando di mostrare ad essi la sua bontà, non avendo in mente di portare loro del male, prese (contro di loro) le armi ... quando essi avevano mutato atteggiamento egli volgeva le punizioni terribili che si aspettavano in pietà, e scorrevano per essi le abbondantissime sorgenti dell'umanità e della salvezza».

L'ordine voluto da Dio che governa il mondo è dunque stato garantito da Basilio che ha ricuperato alla *βασιλεία* una posizione di prestigio che le era propria. E così, ritornando sul concetto di

(42) H. HUNGER, *Prooimion ... cit.*, pp. 143-154.

superiorità *naturaliter* connessa all'impero, si offre il destro per sottolineare nuovamente l'idea di «mutamento», inteso come «restaurazione» di ciò che si riteneva perduto, gettando del contempo le basi ideologiche del nuovo imperialismo bizantino, sempre memore dell'universalismo giustinianeo.

La giustificazione sul piano teorico della guerra da portare a chi si oppone alla *βασιλεία* trova in Leone una applicazione anche nel caso in cui gli sforzi non siano stati coronati da successo. E qui mi pare che l'«immaginario sociale» raggiunga gli effetti più interessanti. Nel passo sopra riportato consacrato all'atteggiamento nei confronti dei popoli (*ἔθνη*) verso cui Basilio dirige la propria mano (*τὴν αὐτοῦ ἐξέτεινεν χεῖραν*), si parla di punizione (*παιδεία*) inflitta con la frusta, e di *εὐεργετικὴ πρόνοια*. Dato il contesto, qui si deve intendere l'aspetto meno brillante della politica estera : quando la guerra non sortisce l'effetto sperato bisogna pagare i tributi ; e questi tributi vengono gabellati per benefici distribuiti dalla generosa mano del *βασιλεύς*, facendo così rientrare questa non gloriosa necessità nel campo delle virtù più caratteristiche dell'imperatore : la *εὐεργεσία* che affianca il concetto di *φιλανθρωπία*. La beneficenza dispensata dal sovrano si manifesta anche (o soprattutto) attraverso il dono in danaro, *χρήμασιν εὐεργετεῖν* (43).

Il concetto qui espresso è tuttavia ancor più pregnante, perchè invece della semplice *εὐεργεσία* qui viene usata la formula *εὐεργετικὴ πρόνοια*, che coniuga assieme sia il carattere di «beneficenza, generosità», sia quello di «provvidenza». E la *πρόνοια* (*προνοεῖν* ovvero «*providere*») è la qualità che distingue e giustifica il *βασιλεύς* che ha da Dio il potere, poichè la provvidenza è una delle caratteristiche di Dio, più specificamente oggetto di *μίμησις* da parte dell'imperatore (44). In questo senso è esplicita la testimonianza di Sinesio : «*ἀπολαυόντων οἶκοι καὶ πόλεις καὶ δῆμοι καὶ ἔθνη καὶ ἤπειροι προνοίας βασιλικῆς καὶ κηδεμονίας ἔμφρονος, ἣν ὁ Θεὸς αὐτὸς ἑαυτὸν ἐν τοῖς νοητοῖς στήσας ἀρχέτυπον δίδωσιν εἰκόνα τῆς προνοίας*» (*De regno*, 8, 8 B), «Magioni e città e popoli e stirpi e continenti godano della provvidenza dell'imperatore e della sua saggia preoccupazione nei loro confronti, che Dio stesso ponendosi da sè come archetipo nel mondo spirituale ha dato come immagine di provvidenza». Il passo

(43) *Ibidem*, p. 38.
(44) *Ibidem*, pp. 84 ss.

richiama assai da vicino quanto Leone afferma nella «Orazione funebre». La politica estera di Basilio è frutto di «provvidenza», ancora una volta vista in funzione di garante del volere divino, si manifesti essa attraverso la forza punitrice (*παιδεία*) o attraverso la più condiscendente «beneficenza».

Ricondotti i nemici alla *ὑποταγήν*, Basilio si prende a cuore i bisognosi ed i poveri ai quali abbondantemente sovviene (p. 60, ll. 6-11); egli dispiega la sua attività con senso di giustizia (*δικαιοσύνῃ*, p. 60, l. 1); con la sua *πρόνοια* sovviene alle necessità di tutti: «*τίς δὲ τῶν προνοίας δεομένων οὐ μείζονος ἧς ὠφείλετο ἔτυχεν*» (p. 60, ll. 6-7); «*τίς οὕτω πενήτων προέστη*» (l. 9); «*τῆς αὐτοῦ προνοίας*» (l. 10).

L'attività di *πρόνοια* ed il ruolo di *βασιλεύς* non si dispiegano soltanto nei confronti dell'amministrazione dell'*οἰκουμένη*, ovvero nella convivenza dei popoli che la metafisica del potere bizantino voleva sottoposti al «popolo eletto», ma si sviluppa anche nel garantire la convivenza interna, nel rispetto delle gerarchie sociali. Chi si pone contro il sovrano ricopre automaticamente il ruolo di sovvertitore dell'ordine stabilito e diviene un nemico assimilabile ai nemici «esterni». Ecco dunque che il secondo punto delle gesta di Basilio riguarda proprio la politica rivolta ai «nemici interni», per usare l'espressione di Leone: «*τὴν πολιτείαν εὑρὼν ... καὶ αὐτῶν ἡμίγυμνον τῶν σαρκῶν (οἷς τὸ ἀλλόφυλον καὶ οἷς τὸ ὁμόφυλον αὐτὴν διετίθει)*» (p. 58, ll. 24-26), «poichè aveva trovato lo Stato ... a metà spogliato delle stesse carni sue, in quanto gli stranieri ne governavano una parte e un'altra quelli della stessa stirpe».

La stessa opposizione tra *ἀλλόφυλον* e *ὁμόφυλον* viene poco dopo ripresa per chiarirne ulteriormente le implicazioni: «*τρόπαια πολεμίων, οἴκων κηδεμονία πατρική, ἄρτι μὲν ἀλλοφύλων δῆμοι μυρίοι ἀγαπητῶς τοῖς ἐκείνου ἴχνεσιν ὑποκλινόμενοι, ἄρτι δὲ καὶ τῶν ἀνανεύειν πρὸς ὑποταγὴν πειρωμένων ὀξεῖα καθαίρεσις, οἴκων ὧν μὲν ἐκ βάθρων οἰκοδομαί, ὧν δὲ ἐπισκευῆς ἠξιωμένων πρὸς κάλλος μεταποίησις τοῦ πρόσθεν οὐδ'ὅσον εἰπεῖν ἀσύγκριτον, ὅσοι τε ἱεροὶ καὶ ὅσοι βασιλεῦσιν ἀνάκεινται, τοσούτοις ἐπαρκέσας μόνος, ὅσοις οἱ προλαβόντες ὁμοῦ πάντες τὸ φιλότιμον ἐνεδείξαντο*» (p. 60, l. 24-p. 62, l. 2), «trofei sui nemici, cura paterna delle proprietà, le numerose stirpi di nemici che volentieri si chinano ai suoi piedi, la totale pulizia di coloro che tentavano di ribellarsi all'obbedienza, la ricostituzione fin dalle fondamenta di alcune proprietà, di altre che avevano bisogno di riparazioni la risistemazione perchè avessero un bell'aspetto e non si

può neppure fare un confronto con quanto erano prima, sia proprietà sacre che proprietà imperiali ; a tutto questo egli fece fronte da solo, quanto rappresentava l'ambizione di tutti i suoi predecessori messi assieme».

Nel passo l'accostamento tra i nemici ridotti all'obbedienza e la *καθαίρεσις* di coloro che tentavano di sottrarsi alla *ὑποταγή*, si giustifica pensando alle difficoltà che Basilio dovette affrontare nel ridimensionare le pretese latifondistiche dell'aristocrazia e della grande proprietà terriera. Il riferimento di Leone è qui esplicito : l'attività dispiegata dal padre riguardava sia una ricostituzione degli *οἶκοι βασιλικοί (ὅσοι βασιλεῦσιν ἀνάκεινται)*, sia delle grandi proprietà monastiche (*οἶκοι ἱεροί*) ([45]). L'opera di Basilio è stata talora radicale (*ἐκ βάθρων οἰκοδομαί*), talora parziale (*ἐπισκευῆς*) nel senso della *μεταποίησις*, del rifacimento, che va d'accordo col concetto di *μεταβολή* sopra esposto. Verso la grande proprietà monastica ed imperiale Basilio dispiega la sua cura paterna (*κηδεμονία πατρική*).

Leone si preoccupa di giustificare l'operato del padre e di tranquillizzare ad un tempo la grande proprietà fondiaria, eliminando ogni motivo d'apprensione che poteva derivare dal proseguimento di un comportamento ad essa ostile. In questa sorta di celato programma di governo si giustifica l'operato del padre a proposito degli *οἶκοι* e si accenna alla loro ricostituzione garantendo contemporaneamente il suo futuro schierarsi a favore degli interessi delle grandi famiglie, verso il quali il giovane sovrano, che regna in non piena sicurezza, intende mostrare un atteggiamento conciliante e complice ; in tal senso vanno anche la nomina di Zautse a *βασιλεοπάτωρ* e l'abolizione con la novella 84 del divieto per gli amministratori provinciali di acquistare terreni nelle regioni loro sottoposte ([46]).

(45) Sul valore di *οἶκος* come «proprietà» cf. N. SVORONOS, *Storia del diritto e delle istituzioni*, Introduzione e tre seminari tenuti a Bari nel 1976 ed editi in AA.VV., *La civiltà bizantina (1977) ... cit.*, p. 208 ; G. OSTROGORSKY, *Agrarian Conditions in the Byzantine Empire in the Middle Ages* (trad. it *Condizioni agrarie dell'impero bizantino nel Medioevo*, in *Storia Economica Cambridge*, vol. I. Torino, 1966, pp. 254-287) ; A. CARILE, *Rapporti tra signoria locale e despoteia ...*, in *Rivista Storica Italiana*, 88 (1976), p. 557, n. 26 ; utili accenni per quanto riguarda la politica di Leone VI in questo senso in N. OIKONOMIDÈS, *Les listes ... cit.*, p. 313 e 318-9.

(46) Un cedimento nei confronti dei latifondisti è rappresentato anche dalla nov. 114.

L'ultimo punto toccato da Leone nell'esaltazione delle gesta di Basilio è relativo alla politica ecclesiastica (47) : Basilio avrebbe avuto il merito di riportare la pace all'interno della Chiesa. Di fatto, allorchè il patriarca Ignazio era stato deposto da Michele III, per nominare in sua vece Fozio, si era creato un movimento di religiosi fedeli alla causa del vescovo detronizzato ed intransigenti a qualsiasi forma di compromesso. Salito al potere, Basilio aveva richiamato Ignazio e alla sua morte aveva rinominato Fozio, ricucendo così le lacerazioni all'interno della Chiesa : «*καὶ γίνεται, κατὰ τὸ λόγιον, μία ποίμνη, εἷς ποιμήν*» (p. 62, ll. 29-30), «e si fa, secondo il detto, un solo gregge, un solo pastore». A questo elogio Leone fa seguire uno ancora più grande : Basilio di sua spontanea volontà ha consacrato a Dio il più giovane dei suoi figli, Stefano, e si è reso meritorio in ciò di una gloria ancor maggiore di quella di Abramo, che solo dietro esplicito ordine di Dio si era mostrato pronto a sacrificare Isacco.

Fermo restando che l'orazione fu composta nell'888, questo punto dell'elogio paterno rivela due aspetti complementari indicativi. Appena salito al trono, Leone si preoccupò di allontanare il patriarca in carica, Fozio, e di sostituirlo con il fratello Stefano. Parrebbe quindi ambiguo il discorso di Leone che da un lato esalta Basilio per aver riportato la pace all'interno della Chiesa, e dall'altro allontana Fozio, causando di fatto una nuova frattura tra le gerarchie ecclesiastiche. Ma anche qui il discorso si rivela assai eloquente. Sappiamo che Basilio aveva condiviso, in una prima fase, la politica di Michele III, che appoggiava Fozio contro il partito degli intransigenti sostenitori del deposto Ignazio. Appena salito al potere, Basilio trovò opportuno ricercare l'appoggio papale e del partito degli Ignaziani per farsi perdonare l'assassinio di Michele e per

(47) Lo studio più esauriente sul delicatissimo punto della politica ecclesiastica nel IX secolo è di F. DVORNIK, *The Photian Schism. History and Legend*, Cambridge, 1948, particolarmente nelle p. 241 ss. per il problema che qui ci interessa. Lo studio riassume e completa precedenti saggi parziali dello stesso autore, come *Le second schisme de Photios*, in *Byzantion*, 8 (1933), 425-474. Sempre sul problema dei rapporti tra gerarchie statali ed ecclesiastiche si vedano i due studi di A. PERTUSI, *Storia del pensiero politico ... cit.* ; e G. TABACCO, *La relazione fra i concetti di potere temporale e di potere spirituale nella tradizione cristiana fino al secolo XIV*, Torino, 1950 (*Pubblicazioni della Facoltà di Lettere e Filosofia*, vol. II, fasc. 5), specialmente nelle pp. 64-84 (cap. III, *Il concetto d'impero e la persistenza del dualismo giuridico nel mondo bizantino*).

riconciliarsi parte della «opinione pubblica», favorevole a Michele : allontanò dunque Fozio che solo più tardi e con il beneplacito papale ricoprì nuovamente la sua carica. Ancora una volta Leone tace e scivola sui reali avvenimenti, cambiando le carte in tavola. La pace di cui egli parla, riportata all'interno della Chiesa, bisogna pensarla tra zeloti Ignaziani e papa da un lato e foziani e «moderati» dall'altro ([48]). Con lo stesso sperimentato sistema con cui Leone agisce nel presente, interpretando a proprio uso il passato, si possono leggere le giustificazioni date riguardo alla sua decisione di deporre Fozio : anche qui null'altro aveva fatto se non ricalcare le orme del padre.

Basilio, deposto Fozio, aveva cercato alleati tra gli intransigenti sostenitori di Ignazio ; il loro estremismo lo aveva tuttavia fatto ritornare sui suoi passi : aveva perciò richiamato il deposto patriarca cui aveva affidato l'educazione dei suoi figli in attesa di riconfermargli la carica, e cercato il favore del clero più moderato. Così ora Leone, salito al trono, aveva deposto Fozio, dando mostra di accogliere le istanze della parte più intransigente del clero, i filoignaziani sempre ostili a Fozio e alle gerarchie da lui create. Ma appoggiarsi ai fautori di una politica ecclesiastica estremista non gli era stato utile : questa parte fanatica e per nulla disponibile al compromesso si era opposta alla nomina di Stefano in quanto consacrato diacono da Fozio, ed ostacolava in questo modo i piani di Leone, desideroso di imporre il proprio controllo sulla Chiesa. Come Basilio a suo tempo, così Leone ora ritornava sui suoi passi : il primo segnale di distensione nei confronti del clero moderato era stata la riconciliazione con Nicola, nipote di Fozio, e la sua nomina a «*mystikos*» ; in seguito Leone si mostrerà molto indulgente con

(48) Nella prefazione gli editori avevano trattato questo punto come il più importante riferimento storico dell'orazione ; secondo loro, il contrasto cui qui si fa riferimento sarebbe tra Fozio ed il papa. Poichè datavano l'opera all'886, restava insoluto il problema del rapido voltafaccia di Leone, visto che l'opera risultava composta nel settembre, quando a capo della chiesa c'era ancora Fozio : «Aux yeux de Léon, il n'y a qu'un archevêque et une Église véritable, c'est Photius et son parti» (p. 20). Contro questa tesi si era mosso H. GRÉGOIRE, recensendo l'edizione, in *Byzantion*, 7 (1932), 626-633 ; anch'egli partì tuttavia dallo stesso dato cronologico (settembre 886) ; restano valide le sue critiche e la sua opinione : Leone capovolge l'ottica del discorso (naturalmente in un senso assai più marcato di quanto non immaginasse lo stesso Grégoire).

Santabareno, che era stato a capo dei moderati e perciò aveva conosciuto l'esilio e l'accecamento.

E come segnale di distensione e riconciliazione nei confronti dei moderati è da leggersi questo passo dell'orazione (49). Leone ricorda il padre, si propone come *μιμητής* di quella politica e subito introduce l'*excursus* della comparazione tra Abramo e Basilio : l'accostamento tra il celebrato ed un modello (biblico, eroico) è sicuramente nella tradizione del panegirico e dell'agiografia (50) ; ma qui il significato è ancora maggiore : Leone si presenta come il continuatore e l'esecutore della volontà paterna ; la nomina a patriarca di Stefano è presentata come il compimento di ciò che era già nella volontà di Basilio, come logica prosecuzione di ciò che era già predisposto. Ancora una volta i piani di lettura si intersecano e l'un discorso prelude e giustifica l'altro.

***

Nell'esaltazione della figura paterna Leone vuole accreditare la convinzione che con Basilio sia nato un nuovo periodo storico che veda la *βασιλεία* restituita alla sua dignità, reintegrata, risorta. I termini impiegati per rendere questo concetto sono svariati : dalla metafora del sole e della primavera ad espressioni come «*καινὴν καὶ εὔτακτον μεταβολήν*», «*μεταποίησις*», «*ὡς δ' ἡ βασιλεία τούτοις* (*scil.* al padre e alla madre) *ἐνεκαινίζετο, ἔδει δὲ τὴν παλαιότητα ὑπεξίστασθαι*», etc.

Il concetto di «rinnovamento», «restituzione» è tipico proprio di questo periodo storico : anche nell'arte coscientemente viene riproposto un ricupero di splendore, di impreziosimento, di ritorno ad una dignità ed una forma antiche : «Le parole *νέος*, *καινός*, *καινούργιος* (nuovo) appaiono con sorprendente frequenza nel vocabolario del tempo. Non dobbiamo però intenderli nel senso di

(49) Cf. P. DVORNIK, *The Photian Schism* ... *cit.*, p. 249.

(50) L'accostamento ad un modello biblico nel panegirico è tradizione così forte che se ne servì perfino il pagano Temistio nel paragonare l'imperatore a Mosè (modello questo in verità assai peculiare) cf. L. PREVIALE, *Teoria e prassi* ... *cit.* ; quanto all'agiografia e all'agire del «modello profondo biblico», si veda E. PATLAGEAN, *A Byzance : ancienne hagiographie et histoire sociale*, in *Annales d'Économie, Société, Civilisation* (1968), 106-126 (trad. it. nel volume di S. BOESCH GAJANO, *Agiografia Altomedievale*, Bologna, 1976, pp. 191-213).

«nuovo e differente» ; esse significano piuttosto un ringiovanimento, una restaurazione e un consolidamento del vecchio» (51).

Nell'ottica del «restauro», del «ricupero», di «*renovatio*» insomma, si inserisce anche la ripresa da parte di Leone di un genere letterario che da secoli giaceva nell'oblio. La tradizione del panegirico, diffusissimo nel Tardo Antico, era andata via via scemando, tanto da cadere in disuso dopo il VI secolo. Tra gli ultimi panegirici si ricorda quello di Procopio per Giustiniano (52) ; dopo non abbiamo più testimonianze fino appunto a Leone, nella circostanza del tutto particolare della commemorazione del padre. Questo fatto letterario ha interessato gli studiosi : gli editori dell'omelia hanno cercato modelli e additato moduli e reminiscenze ; Alexander (53) ha visto nell'opera la testimonianza di una fase di «biografia semi-secolare», teoria poi contestata da Previale.

Di certo si trattò di un ricupero calcolato, cosciente, nella direzione della ripresa dell'antico, le cui dimensioni e modalità oltrepassano il tema che mi sono proposto ; un ricupero non esente da problemi concreti che allo stesso Leone si parano di fronte : per primo il rapporto tra l'autore e l'opera, il coinvolgimento di chi scrive in avvenimenti che teoricamente dovrebbero essergli estranei (54). Ma anche qui, con finezza ed intelligenza, Leone scivola sul discorso e si finge puro osservatore e testimone ; avverte che non può entrare ulteriormente nei particolari. Per ben tre volte durante l'orazione evita di scendere in termini più nitidi ed accenna soltanto alle vicende con la giustificazione che il suo impegno di governo non consente di dire di più : «*ἃ δ' ἡμῖν εἰς γνῶσιν κατέστη, οὐδὲ ταῦτα ἀκριβῶς διεξιέναι σχολή, τῆς τῶν πραγμάτων οὐκ ἀνιείσης προστασίας*» (p. 40, ll. 2-4), «ma ciò che è venuto a nostra conoscenza, neppure questo abbiamo la possibilità di trattare nei particolari, poichè ce lo

(51) C. MANGO, *Architettura bizantina*, Venezia, 1974, p. 196.

(52) Carattere diverso hanno le celebrazioni poetiche di Giorgio di Pisidia per Eraclio, che non rientrano propriamente nel genere dei panegirici.

(53) P. J. ALEXANDER, *Secular Biography at Byzantium*, in *Speculum*, 15 (1940), 194-209.

(54) Tra le motivazioni che possono aver spinto Leone a comporre questo *βασιλικὸς λόγος*, non in opposizione a quanto da me detto, ma semmai ad integrazione, può essere accolta l'opinione di C. Mango, secondo cui, attraverso l'esaltazione del padre, Leone abbia voluto allontanare da sé il sospetto d'essersi troppo dissociato dalla politica di Basilio : *Eudocia Ingerina ... cit.*, p. 26.

vieta il governo dello stato» ; «*ὁπότε δὲ μὴ μόνον περὶ πάντων τῶν ἐκείνοις βεβιωμένων εἰρήσεται, ἀλλὰ μηθ'ὧν καὶ γίνοιτο μνήμη, ταῦτα ἀποχρώντως ἔξοι · τοῦτο μὲν δι' ἣν εἶπον αἰτίαν τῆς τῶν πραγμάτων ἐπιστασίας, τοῦτο δὲ ὅτι ...*» (p. 40, ll. 18-21), «pertanto non solo non parleremo di tutta quanta la loro vita, ma anche ciò di cui faremo menzione, anche questo non sarà bastevole ; e ciò sia per la ragione che abbiamo già espresso, il governo dello stato, sia anche per il fatto che ...» ; «*Νῦν δ' ὥσπερ καὶ πρώην διεμνημόνευσα ἡ τῶν πραγμάτων νουνέχεια ἀεὶ πρὸς ἑαυτὴν ἀνθέλκουσα τὸν λογισμὸν οὐ συγχωρεῖ ἀνεμποδίστως προβαίνειν τῷ λόγῳ*» (p. 60, ll. 20-22), «Ora, come anche prima ho detto, la preoccupazione per lo stato trascina su di sè il ragionamento e non permette al discorso di procedere spedito».

Qui l'abile gioco oratorio diviene patente e Leone, nel mettere le mani avanti, scopre le carte : il suo essere imperatore e figlio del celebrato, all'opposto di quanto afferma, non lo trattiene dal parlare, lo obbliga, nel senso e nella misura a lui più utili. Come panegirista ed erede di Basilio è chiamato in questione quale ideologo che contemporaneamente ha le redini del governo in mano.

La testimonianza di Leone, se non ci dà nuove indicazioni quanto all'ideologia politica della fine del IX secolo nel suo complesso, ci permette tuttavia di osservare il processo di interpretazione della storia recente operata dal giovane sovrano che, attraverso una sistematica rilettura o, se necessario, mistificazione dell'operato di Basilio, crea un immaginario che lo giustifichi come *βασιλεύς* con tutti gli annessi e connessi e legittimi il suo operato sulla scorta di quanto il fondatore della dinastia macedone avrebbe compiuto.

La posizione degli studiosi che finora si sono occupati dell'orazione, è sempre stata scettica sull'attendibilità storica del testo, vedendo in esso piuttosto l'*exploit* oratorio che la fonte storica, e questo spiega perchè esso non sia stato utilizzato come documento e lasciato piuttosto nell'oblio. All'opposto gli editori non dubitavano nemmeno per un attimo che Leone potesse mentire o ingannarsi e dunque sono scesi alle ipotesi più complesse per giustificare taluni dati che volevano storici a tutti i costi : così a proposito del matrimonio di Basilio ed Eudocia e la nascita legittima o meno di Leone ; per rendere credibile il dato storico essi supposero un matrimonio segreto reso pubblico solo anni dopo ! E funambolismi simili vennero escogitati a proposito della politica ecclesiastica di Basilio. Giustamente Grégoire aveva semplificato la loro lettura

troppo contorta, dimostrandosi tuttavia eccessivamente pronto ad eliminare il problema : secondo lui, trattandosi di un panegirico il capovolgimento dell'ottica di valutazione era una consequenza logica.

Questa visione restò incompleta : Grégoire non andò oltre nella critica. Il capovolgimento dell'ottica permette di inquadrare il nuovo sistema, logico e coerente quanto il reale svolgersi dei fatti, escogitato da Leone. Se è logico che l'orazione esalti Basilio – è il compito del panegirico – qui la situazione è diversa e l'autore è ad un tempo retore e sovrano, figlio ed erede del celebrato, che «deve» essere «rivisto» come il *μέγας βασιλεύς*.

Giustamente lo stesso Grégoire aveva altrove affermato che con i Macedoni il regno di Basilio «devait être à tout prix transformé en grand règne, en *plus grand* règne» (55). Ma il processo non data, come indica Grégoire, dall'epoca di Costantino Porfirogenito, bensì è qui che troviamo la sua prima applicazione. Per effettuare questa operazione si ricupera un genere letterario morto e sepolto ; positivo a negativo, ci compare in trasparenza l'ideologia politica di Leone, perfettamente concorde con il quadro che si ricava da altre sue testimonianze ; Leone crea quell'immagine che sarà poi portata avanti da Costantino VII e dai suoi collaboratori, attraverso tutto un sistema di censure e mistificazioni che proprio Grégoire ha studiato e messo in luce così bene.

Nuovo in quanto frutto di *repêchage* con tutte le connessioni di adattamento e reinterpretazione è l'impiego del *βασιλικὸς λόγος*, che a Bisanzio era caduto in disuso da secoli : perchè sia chiaro che la scissione con il mondo antico è ormai definitiva e qui prevale la mentalità bizantina medievale, con tutte le sue forme di produzione e di fruizione letteraria.

***

Il «mal occhio» cui accennavo sopra, riguarda avvenimenti esterni e tradizione manoscritta, non il successo nella manipolazione dei dati storici ; in questo Leone e dopo di lui Costantino furono veramente abili e fortunati. Dopo un secolo di produzione storiografica rivolta a magnificare Basilio (con la conseguente necessaria

(55) H. GRÉGOIRE, *Études sur le neuvième siècle ... cit.*, p. 531.

umiliazione di Michele III) la dinastia macedone si era garantita quell'aureola di grandezza leggendaria che permane ancor oggi. Di questa linea mi pare indubbio che Leone sia il vero iniziatore, ereditando dall'epoca a lui precedente una quantità di preziosi insegnamenti per quanto concerne la sacralità imperiale e le modalità del suo esercizio. Sarebbe interessante sapere quale reazione ebbe il pubblico di fronte a questa operazione ad un tempo intellettuale e politica, ma la storia del «pubblico bizantino» è ancor tutta da scrivere.

Certamente le imprese di Michele III e di Basilio ebbero per lungo tempo grande risonanza : erano stati protagonisti di avvenimenti di primaria importanza ; la classe dirigente del IX secolo aveva rifondato la potenza bizantina e restaurato l'impero.

La letteratura ufficiale e dotta di Costantinopoli ci ha lasciato un quadro opposto riguardo a questi due personaggi : la produzione filo-macedone coagulata intorno al Teofane Continuato e a Genesio non poté impedire che la voce del dissenso raccontasse l'altra verità per bocca di Simeone Logoteta, testimone di una tradizione ancora fedele alla dinastia amoriana ed alla sua memoria, o semplicemente ostile alla macedone. Parallelamente, questa duplicità di comportamento restò presente per molto tempo anche nella memoria collettiva bizantina : le gesta di Michele e quelle di Basilio divennero oggetto di *τραγούδια* epiche che circolarono, furono tradotte, entrarono nel patrimonio dei canti popolari, delle biline russe, nel *Dighenis*, nella letteratura apocrifa delle apocalissi [56].

Michele diviene il grande re vincitore degli Arabi, il *βασιλεύς* che porta la sconfitta agli Agareni impetuosi ed arroganti ricacciandoli nella terra avita, il giusto sovrano che ridà gloria al popolo di Dio, che vince i Russi. La sua «immagine pubblica» fu quella di un uomo semplice e perciò amato dal popolo e dall'esercito : si ricordava come non avesse disdegnato di preparare la cena nella casa della povera vedova ; si sapeva che il suo era il linguaggio della gente comune : il cronista si stupisce ancora nel riferire le parole da lui usate, come *ἄγουρος* e *ψωμός*.

(56) A. A. Vasiliev, *The Emperor Michael III in Apocryphal Literature*, in *Byzantina-Metabyzantina*, 1 (1946), 237-248 ; H. Grégoire, *Études sur l'épopée byzantine* .. *cit.* ; Idem, *Michel III et Basile* ... *cit.*

Questi due episodi diventano naturalmente oggetto di scherno sotto la penna dei suoi nemici, in quanto abbassavano ad una visione troppo poco sacrale il suo ruolo di imperatore. Come abbiamo visto, i detrattori filomacedoni di Michele si serviranno di dotte citazioni librarie per accreditare di lui l'immagine di uomo inetto e perverso, amante dei piaceri, della vita molle, del circo, dissoluto. Ed ancor oggi gli storici continuano ad usare l'epiteto che allora fu per lui escogitato : «*Μέθυσος*», «l'Ubbriaco».

Non meno leggendario è Basilio, salito al trono per un perfetto disegno di Dio ; la sua rapida e strabiliante carriera aveva fatto senz'altro sensazione e le saghe su di lui si intrecciano, ce lo dipingono una volta infante nella culla mentre un'aquila fa schermo con le ali perché il sole non offenda i suoi occhi ; o ricordano un'altra volta il cerchio purpureo disegnatosi nei suoi capelli ; o un'altra ancora ce lo raffigurano ragazzetto che mangia con disinvoltura la grossa mela – simbolo del mondo e del potere su di esso – che il principe bulgaro Omurtag gli offre durante la prigionia assieme agli abitanti di Adrianopoli.

Attorno alla sua figura si rinnovano antiche leggende riadattate alla statura di nuovo eroe, che diverrà poi un modello per il *Dighenis* (57). Certamente queste lodi, come quelle nei confronti di Michele III, facevano spesso parte di *τόποι* letterari riguardanti l'imperatore. A noi importa quanto intensamente esse fossero riferite ai nostri personaggi, che entrarono così nel mito, anche se rivestiti di panni usati.

Come Michele III, anche Basilio conosce una duplicità di atteggiamento nei suoi confronti, che si riflette non solo nella letteratura dotta, come abbiamo visto con Simeone Logoteta, ma anche nelle saghe che circondano la sua figura : e così si racconta che Cristo – altrove è l'ombra dell'imperatore assassinato – appare in sogno a Basilio per chiedergli conto della sciagurata azione.

Molte di queste leggende si andarono formando già vivente Basilio ; l'origine dotta di talune di esse è chiaramente dimostrabile, come la discendenza dagli Arsacidi, e inoltre dal sangue di Eraclio,

(57) H. GRÉGOIRE, *Études sur l'épopée ... cit.*, p. 68 ; sulle leggende nate attorno alla figura di Basilio si veda l'esauriente studio di G. MORAVCSIK, *Sagen und Legenden über Kaiser Basileios I*, in *Dumbarton Oaks Papers*, 15 (1961), 59-126 inoltre E. KISLINGER, *Der junge Basileios ... cit.*

di Costantino Magno, di Filippo e di Alessandro, di Tiridate: leggenda creata da Fozio che presto circolò come voce ufficiale. Una poesia composta nei primi anni del suo regno [58] già presenta molti degli elementi che poi lo caratterizzeranno. A questo patrimonio in via di formazione anche Leone attinge, ma con una libertà di movimento non permessa ad un qualunque poeta in cerca di protezione, come l'anonimo autore del carme celebrativo per Basilio, e con fini politici assai diversi.

Michele III e Basilio sono così affidati alla leggenda; in ciò Leone ebbe il suo importante ruolo. La sua politica fu volta alla sanzione teorica del potere imperiale e nell'Orazione funebre per il padre, composta solo due anni dopo la sua ascesa al trono, ne troviamo la prima applicazione. Il quadro teorico è completo e sistematico e la sua prassi politica lo confermerà. La necessaria opera di difesa e di legittimazione teorica del proprio potere nato nella precarietà, passando attraverso la figura del presunto padre e della madre, determina un immaginario sociale che contribuì fortemente alla costituzione del nuovo ruolo che i bizantini si diedero a partire da quest'epoca. E giustamente anche di Leone, del fondatore della dinastia macedone sul piano teorico, si impadronì la leggenda.

Il suo ruolo si sovrano «intellettuale», autentico creatore di pensiero, e di statista gli meritò la fama di *σοφός* già in vita [59]. Ma il riconoscimento di quanto egli aveva prodotto, della grandezza del suo genio politico, si coglie soprattutto nella tradizione che lo vuole «mago», autore di oracoli sulla sorte futura dell'impero, sul nome dei sovrani fino al giorno della caduta finale. Questi oracoli furono adattati di volta in volta alle varie circostanze, letti come previsioni sul regno dei Comneni, sulla caduta per mano dei Latini prima e dei Turchi poi. La fama del Leone «veggente» si diffuse presso Greci e Slavi ed in Occidente fino al XVII secolo[60].

Parallela ad essa circolò la leggenda che vedeva in lui un «mago»; e di lui, come di Virgilio, grande collaboratore nella creazione di

(58) Pubblicata da G. MORAVCSIK, *Ἀνώνυμον ἀφιερωτικὸν ποίημα περὶ τοῦ αὐτοκράτορος Βασιλείου Α'*, in *Εἰς μνήμην* K. AMANTOY 1874-1960, Atene, 1960, pp. 1-10.

(59) Cf G. OSTROGORSKY, *Geschichte ... cit.*, p. 218 e nota bibliografia.

(60) C. MANGO, *The Legend of Leo the Wise*, in *Zbornik Radova Vizantinoloskog Instituta*, 6 (1960), 59-94.

un'altra ideologia politico-imperiale, quella d'Augusto, similmente conosciuto come «mago» nel medioevo, si raccontò della vendetta presa sulla donna che lo aveva attirato in una trappola offrendolo al pubblico ludibrio allorchè cercava le sue grazie ; vendetta atroce : i fuochi della città si spensero e gli attoniti cittadini andarono ad accendere le fiaccole tra le cosce della infida amante.

Leone il saggio, Leone il mago, Leone il veggente sono figure che nascono da una coscienza storica ben precisa, quella del Leone codificatore di un pensiero politico, di una linea che il bizantino farà poi sua. Leone come fondatore della dinastia macedone, che si conquista con le armi della mente il posto che Basilio aveva preso con la violenza : è un ruolo per un imperatore che la storiografia bizantina deve ancora scoprire.

Trieste Paolo Odorico.

A NOTE ON THE SEE OF JERUSALEM AND THE SYNODAL LIST OF THE SIXTH OECUMENICAL COUNCIL (680-681)

The synodal lists of the Sixth Oecumenical Council (680-681) and Quinisextum (691-692) are an extremely important sources for reconstructing the conditions under which ecclesiastical structure survived in the seventh century (1). Unlike the episcopal *notitiae*, which give a more theoretical survey of which sees were in existence such as the eighth-century pseudo-Epiphanius (2), the synodal lists furnish the names of bishops who physically attended these councils. This fact gives the synodal lists a historical *Zeitpunkt* lacking in the *notitiae*. Both George Ostrogorsky and Clive Foss have of late argued, but with different aims, that the synodal lists do not necessarily prove the existence of inhabited town sites, but at times (or often) refer to bishops who resided permanently in Constantinople while retaining jurisdiction over their provincial sees (3). This practice certainly existed during the fourteenth century when Turkmen raids caused the migration of bishops to the capital, and bishops were appointed there who for reasons of personal safety seldom went to their sees (4). But does the picture of complete

(1) For the texts, see : Joannes D. Mansi ed., *Sacrorum Conciliorum Nova et Amplissima Collectio*, 11 (Florence, 1765), 640C-653E and 988D-1005B.

(2) H. Gelzer, *Ungedruckte und ungenügend veröffentlichte Texte der* Notitiae episcopatum, in *Abh. der Bayer. Akad. der Wiss.*, 21 (1901), 531-49.

(3) George Ostrogorsky, *Byzantine Cities in the Early Middle Ages*, in *Dumbarton Oaks Papers*, 13 (1959), 110 ; Clive Foss, *Byzantine Cities of Western Asia Minor* (Cambridge, Mass., 1972), 28.

(4) See *The Decline of the Church in the Fourteenth Century* in Speros Vryonis, *The Decline of Medieval Hellenism in Asia and the Process of Islamization from the Eleventh through the Fifteenth Century* (Berkeley-Los Angeles, 1971), 288-350.

administrative chaos and disintegration characteristic of that period fit the seventh century ? The principle is becoming axiomatic that, where historical texts and archaeological data do exist for the seventh century, the residence of bishops at their sees tends to find confirmation (5).

This rule applies in particular to the eastern prelates who attended the Sixth Oecumenical Council. The attendance list of the first and subsequent sessions mentions the presence of the *apocrisarius* of the patriarchate of Jerusalem, "George the pious presbyter [and] monk and *apocrisarius* of Theodore, the locum tenens (τοποτηρήτης) of the see of Jerusalem". The same George, a presbyter affiliated with the church of the Anastasis in Jerusalem, signed the decree and other documents of the Council in the name of Theodore (6). Grumel's chronology has it that the see remained vacant until 692 or 705 (7), following the scheme set forth by Le Quien in *Oriens Christianus* (8). Le Quien notes an entry in the Arabic chronicle of Eutychius who states that the see of Jerusalem remained vacant for twenty-nine years after the death of Sophronius I (633/34-638), that is between 638-667 (9). The absence of specific evidence about patriarchs after 667 caused Le Quien and Grumel with him to conclude that the see remained vacant thereafter as well, being administered by a locum tenens appointed by the Roman pope until John V (705-735) became patriarch (10). They tentatively reject the signature of Anastasius II which appears in the Synodal list of the Quinisextum as prima facie evidence for the occupation of the see by a patriarch (11).

An unnoticed hagiographic text, the *Vita S. Andrei Cretensis*, now demonstrates the inaccuracy of this view (12). The anonymous

(5) This argument is set forth in an unpublished article by the writer, recently submitted to *Greek, Roman and Byzantine Studies*, and dealing with the town of Euchaita in northeastern Anatolia.

(6) MANSI, 11, 640E and 669A.

(7) Venance GRUMEL, *La chronologie* (Paris, 1958), 451.

(8) *Oriens Christianus*, 3 (Paris, 1740), 280-291.

(9) *Ibid.*, 280 f.

(10) *Ibid.*, 288 f.

(11) MANSI, 11, 988E.

(12) *Vita S. Andrei Cretensis* (*BHG*, 113), ed. A. Papadopoulos-Kerameus, 5 (Petropolis, 1888), 169-179.

life of Andrew, archbishop of Crete (ob. 739), describes the early life of this iconophile polemicist and establishes that a certain Theodore held the patriarchal office in Jerusalem around the time of the Sixth Oecumenical Council. The hagiographer writes that Andrew learned prose grammar (*τὰ πεζὰ γράμματα*), the advanced fields of learning (*τὰ ὑψηλοτέρα μαθήματα*), and frequented the basilica of the Anastasis in Jerusalem prior to his enrollment in the clergy there "by Theodore the patriarch of the places there, then among the living, but now of blessed memory" (*παρά Θεοδώρου τοῦ ἐν τοῖς ζῶσι τότε τῶν ἐκεῖσε ὄντος πατριάρχου, τανῦν δὲ ἐν ὁσίᾳ τῇ μνήμῃ*) [13]. These events took place before 685, as will be seen. Andrew moved through the ecclesiastical ranks quickly, having been made lector [14], patriarchal notary, and then *oikonomos* toward the end of Theodore's life [15].

For reasons of chronology, this Theodore the patriarch must be the same individual as Theodore the *locum tenens* of the see of Jerusalem whose *apocrisarius* George attended the Sixth Oecumenical Council. The Acta note the signature of George, a presbyter of the church of the Anastasis, "representing Theodore the presbyter *locum tenens* of the apostolic see of Jerusalem" in the subscriptions on the synodal list [16]. The Acta also note the dispatch of copies of the symbol to the five patriarchal sees, including Jerusalem [17]. The method of conveyance to the latter is described in these terms [18]:

> To the see of the holy resurrection of Christ our God, that is Jerusalem, where Theodore the presbyter holds the locum-tenancy of the God-loving same most honored see, through George the presbyter monk of Sebaste, who was once patriarch of Antioch.

Theodore the *locum tenens* indisputably held the rank of presbyter in 681. George physically conveyed the documents to him at Jerusalem, as two other sources confirm. The decree of the Council is commemorated by an inscription cut on the basilica founded by

(13) *Ibid.*, 171.
(14) The age for this appointment seems to have been eighteen.
(15) *Vita S. Andrei*, 171 f.
(16) Mansi, 11, 640E and 669A.
(17) *Ibid.*, 681D-684A.
(18) *Ibid.*, 684A.

Helena, mother of Constantine the Great, in 326 in Bethlehem (19). Secondly, the compiler of the *Vita S. Andrei* remarks that the documents (*τὰ τῶν ὀρθοδόξων δογμάτων συγγράματα*) of the Sixth Council sent by the emperor arrived in Jerusalem and received public acclamation by the clerics and orthodox populace (20). The imperial secretariat seems to have dispatched these materials in December 681 (21). Each recipient replied with a letter of confirmation, indicating the acceptance of the two-will, two-activity theology (22). No copy of the reply from the see of Jerusalem exists, but the *Vita S. Andrei* notes its dispatch to Constantinople and the approximate date. This hitherto unnoticed text indicates that two monks (*δύο εὐλαβεῖς γερόντες*) served as *apocrisarii*, and that Andrew was himself sent despite his young age. The delegation arrived shortly after the death of Constantine IV (668-685) and therefore handed over the documents to Justinian II (685-695) (23). Andrew had been enrolled in the clergy of Jerusalem before this date, so the *terminus ante quem* for his ordination by the patriarch Theodore is September 685 (24).

What conclusion can be drawn from the seeming contradiction between the synodal documents of 681 and the clear data given by the *Vita S. Andrei* ? If Theodore the *locum tenens* (*ca.* 681) and Theodore the patriarch (ante 685) are one and the same, the inference stands that he received the patriarchal office shortly after the Council. Peace had existed between the empire and khalifate since 678, so there could be no objection to the installation of a Chalcedonian patriarch in Jerusalem on political grounds. The Acta of the Council state that the new patriarch of Antioch Theophanes, who replaced the deposed Makarios, conveyed the synodal

(19) *CIG*, IV, 8964.

(20) *Vita S. Andrei*, 173.

(21) MANSI, 11, 712E.

(22) For the reply of the Roman see, cf. MANSI, 11, 725A-736D.

(23) *Vita S. Andrei*, 173.

(24) GRUMEL, *Chronologie*, 357. Andrew died on July 4, 739. If he was aged 20 in 685, Andrew would therefore have lived to the age of 74. If appointed lector *ca.* 683 at the age of 18 and with a good education behind him, he may have reached the rank of notary by 685. His job a *oikonomos* seems to belong to a somewhat later period of his career in Jerusalem. The *Vita S. Andrei* has considerable merit as a historical source, but has not yet been studied in detail.

documents to his see himself [25]. He presumably remained there. The settlement of the affairs of the see of Jerusalem may have taken place at this time as well and in a similar manner. This is, of course, hypothetical, but the mention of a patriarch Theodore in the *Vita S. Andrei*, a source of considerable historicity, cannot be dismissed. These conclusions suggest, in turn, that the Anastasius, patriarch of Jerusalem, mentioned in the synodal list of the Quinisextum (691-692) (*Ἀναστάσιος ἐλάχιστος ἐπίσκοπος τῆς ἁγίας πόλεως Ἱερουσαλήμ*) [26] was not simply a creature of Justinian II's ecclesiastical policy, as le Quien argues, but a patriarch resident at his see [27].

The question of whether the patriarchs of Antioch and Jerusalem actually conducted ecclesiastical business at their sees and were yet able to attend these Councils is linked in part to the presupposition that political troubles between the empire and khalifate restricted travel across the Taurus *kleisourai*. This rule fails emphatically to apply to the period 678-692, when peace existed between the two states. Texts certainly exist to prove the resumption of east-west travel through the borderlands of Cilicia at this juncture. The Acta of the Sixth Oecumenical Council cite such a case. Constantine, a presbyter from the metropolitan see of Apamea in Syria Deutera, attended the sixteenth session. The man told the assembled synod that he had been ordained by Abraamios, bishop of Arethusa in the same eparchy, as a credential to avoid any accusation of monophysite error [28]. He had come to Constantinople not to speak at the Council, but to collect news as the *apocrisarius* of his see [29]:

> I have come to your holy synod that you would explain and I would hear what we have suffered this year and what we have not suffered, that is, if we have suffered anything in the war with Bulgaria.

The date of this session was August 9, 681 [30]. The Bulgar penetration of eastern Illyricum had begun about twelve months

(25) Mansi, 11, 681E-684A.
(26) *Ibid.*, 988E.
(27) Le Quien, 289f.
(28) Mansi, 11, 617A-B.
(29) *Ibid.*, 617B.
(30) *Ibid.*, 612C.

before (31). Although the mission must have embraced other matters, Constantine's statement must be taken at face value. His native tongue was Syriac, but he nevertheless had some knowledge of Greek, submitting a confession of faith to the Council with the observation : "I shall write in Syriac ; let it be translated into Greek" (... *γράψω Συριστί, καὶ ἑρμηνεύηται Γραικιστί*) (32). It appears that travel, with a concomitant diffusion of news about events on the Bosporus, was quite easy at this time. The towns of Syria Deutera lay well to the southeast of Antioch, and their churches under the jurisdiction of the patriarch there.

Little is known about Makarios I, patriarch of Antioch (ca. 680-681), except the notices about his adherence to the monothelite dogma and deposition at the Sixth Oecumenical Council. The received opinion about his place of residence was set forth by E. W. Brooks in 1919 (33). He believed that Makarios, like his predecessor Macedonius (639-post 649), resided at Constantinople and retained jurisdiction only over the ecclesiastical provinces of Isauria, Cilicia Prote, and Cilicia Deutera, which lay under Byzantine political control after the treaty of 678 with the khalifate (34). One is inclined to believe, however, under the travel conditions described by the Acta of the Council, that Makarios would have suffered little interference in the conduct of ecclesiastical business in the eparchies of Syria and Mesopotamia as well, whether he dispatched *apocrisarii* from Constantinople or resided in fact at Antioch. If the latter was the case, the patriarch would have had little difficulty making the journey to the Sixth Oecumenical Council.

The synodal lists of the seventh-century councils will require further criticism in the light of other sources of information, where available, such as hagiographic texts, inscriptions, lead seals, and

(31) THEOPHANES THE CONFESSOR, *Chronographia*, ed. C. de Boor, 1 (Leipzig, 1883), 356, lines 18-19.

(32) MANSI, 11, 617C.

(33) E. W. BROOKS, review of A. A. VASILIEV, *Lektsii po Istorii Vizantii*, 1 (Petrograd, 1917) in *English Historical Review*, 34 (1919), 117.

(34) For Macedonius' residence at Constantinople with the *apocrisarius* of Alexandria, see : MANSI, 11, 357C. For the date and terms of the treaty, see THEOPHANES, *Chronographia*, 1, p. 355 f.

archaeological data. The accumulation of these data supports the view that the synodal lists give a literally accurate view of the distribution of the ecclesiastical structure. Thus, the cases cited here from Syria-Palestine are indicative of an active ecclesiastical administration and the probable occupation of the sees in question by their bishops.

University of Cincinnati. Frank R. TROMBLEY.

DER CODEX VATICANUS GR. 1409
EINE BESCHREIBUNG DER HANDSCHRIFT

Der wahrscheinlich im ausgehenden 13. Jahrhundert angefertigte *Codex Vaticanus gr. 1409* hat in den letzten Jahren m.W. zweimal eine gewisse Aufmerksamkeit gefunden, und zwar einerseits wegen eines in ihm überlieferten gegen die Lateiner und ihre Freunde gerichteten Dossiers, das in unmittelbarem Zusammenhang mit dem Bruch der Union von Lyon (1274) steht (1), anderseits wegen eines teils unedierten antimonotheletischen Corpus von Opuscula des Anastasios Sinaites, auf welches ich in meiner Edition des Hodegos hingewiesen (2) und dessen Drucklegung im *Corpus Christianorum Series graeca* ich vorbereitet habe. Da eine Beschreibung der Handschrift bisher nicht vorliegt, schien es mir im Hinblick auf die Bedeutung derselben für die Überlieferung des genannten *Corpus Anastasianum* angebracht, eine solche zu erstellen. Eine Autopsie war mir leider nicht möglich ; ich mußte mich für dieses Unternehmen mit dem Mikrofilm der Bibliotheca Apostolica begnügen. Doch war Herre Sever J. Voicu, Rom, so freundlich, auf die vermittelnde Bitte von Herrn Jacques Noret, Leuven, einen Blick in die Handschrift zu werfen, um zumindest die Frage nach der Herkunft des Papiers zu klären (3) ; ich möchte an dieser Stelle beiden Herren für den erwiesenen Dienst danken.

(1) Zu dieser im vierten Teil der Handschrift, auf Blatt 239^{r}-269^{v} überlieferten Dokumentation vgl. bes. das in Anm. 48 genannte Werk von V. Laurent und J. Darrouzès.

(2) *Anastasii Sinaitae Viae Dux* (*Corpus Christianorum series graeca* = *CCSG*, 8), Turnhout-Leuven, 1981, CCXII, Anm. 53 mit Anm. 52.

(3) «Ni aux ff. 168-192 ni ailleurs le ms. n'a de filigrane, étant copié au XIVe s. sur un papier «oriental» jaune foncé». (Brief vom 27.2.1983). – Zur Datierung vgl. Anm. 10.

Beim *Codex Vaticanus gr. 1409*, der einst Fulvio Orsini (11.2.1529-18.5.1600) gehörte (4), handelt es sich um eine heute in zwei Volumina gebundene Bombyzinhandschrift (5) in den Maßen 245 × 170 mm, welche 281 Blatt umfaßt, von denen 31 Seiten unbeschrieben sind (6). In älteren Hinweisen auf den Kodex finden sich bei Texten, welche in der zweiten Hälfte der Handschrift überliefert werden, Folioangaben, die voraussetzen, daß der Kodex nicht 281, sondern 381 Blatt enthält (7). Soviel ich auf Grund des Mikrofilms feststellen konnte, scheint sich ab f. 142, d.h. mitten im Text der Homilien Gregors von Nyssa auf die Seligpreisungen der Bergpredigt, jemand beim Nummerieren der Folia vertan und einen «Sprung» gemacht zu haben ; er hat von hier an statt «142» usw. ein «242» usw. eingetragen. Diese Zählung wurde später korrigiert. Lagenzählungen sind m.W. nur mehr am unteren Rand von f. 253^{v}, 261^{v} und 269^{v} zu erkennen ; hier liest man die Angabe, es ende mit der betreffenden Rückseite die 2., 3. bzw. 4. Quaternio (8). Die Handschrift ist, wie man schon auf Grund dieser Lagenzählung vermuten kann, eine aus verscheidenen Teilen zusammengesetzte Sammelhandschrift (9). Bestätigen könnte dies die Tatsache, daß die Handschrift zumindest von drei, wenn nicht vier verschiedenen zeit-

(4) Fulvio Orsini gehörten die *Codices Vaticani gr. 1288-1421* und *1948* (P. DE NOLHAC, *La Bibliothèque de Fulvio Orsini*. Contributions à l'histoire des collections d'Italie et à l'étude de la Renaissance (= Bibliothèque de l'École des Hautes Études, Sciences philologiques et historiques, Fasc. 74), Paris, 1887, 125). Im Inventarium des Oersini heißt es zu unserem Kodex unter n. 131 : «La Cronica di Constantino Manasse con altri autori, scritto in papiro in-4°, ligato alla greca di corame lionato» (P. DE NOLHAC, *a.a.O.*, 347).

(5) Vgl. Anm. 3. Diese Tatsache impliziert mit hoher Wahrscheinlichkeit, daß die Handschrift im Gebiet des byzantinischen Reichs geschrieben wurde.

(6) Ff. 1^{v} . 61^{v}-64^{v} . 164^{v}-167^{v} . 195^{v}-199^{v} . 222^{v}-223^{v} . 237^{v}-238^{v}.

(7) Vgl. V. LAURENT, *Le Pape Alexandre IV (1254-1261) et l'empire de Nicée* in *Échos d'Orient* (= *EO*), 34 (1935), 28, Anm. 5 ; ders., *Regestes*, n. 1257 ; M. RICHARD, *Anastase le Sinaïte, l'Hodegos et le Monothélisme*, in *Revue des Études byzantines* (= *REB*), 16 (1958), 33, Anm. 3 ; P. GAUTIER, *Clément d'Ohrid, évêque de Dragvista*, in *REB*, 22 (1964), 199.

(8) Dieses β', γ' und δ' wurde schon von V. LAURENT und J. DARROUZÈS, *Dossier* (= Anm. 48), 53 bemerkt. Das erste Folium dieses Teils der Handschrift ist offenbar verlorengegangen (vgl. f. 239^{r} *inc. abruptum*).

(9) V. LAURENT und J. DARROUZÈS, *Dossier* (= Anm. 48), 53 : «le manuscrit est composite».

genössischen ([10]) Kopisten geschrieben wurde. Auf einen ersten Blick wird man angesichts des Schriftbildes sechs Teile unterscheiden können : I : ff. 1^{r}-192^{v} ; II : 193^{r}-195^{r} ; III : 200^{r}-236^{v} ; IV : ff. 239^{r}-269^{v} ; V : ff. 270^{r}-275^{v} ([11]) ; VI : ff. 276^{r}-281^{v}. Entsprechend variiert auch die Zahl der Zeilen : (I) ff. 2^{r}-43^{v} : im allgemeinen 37-39, teils auch weniger in zwei Kolumnen geschriebene Zeilen ; ff. 44^{r}-61^{r} : im allgemeinen 40 bis 42, teils auch bedeutend weniger (31, 33, 36) in zwei Kolumnen geschriebene Zeilen ; ff. 65^{r}-192^{r} : im allgemeinen zwischen 38 und 41 Zeilen, teils aber weniger (35-37), teils mehr (bis 43) Zeilen ; (II) ff. 193^{r}-195^{r} : 46-48 Zeilen ; (III) ff. 200^{r}-223^{r} : 44 bis 54 Zeilen ; ff. 224^{r}-236^{v} : 42-46 Zeilen ; (IV) ff. 239^{r}-268^{v} : 34-39, im allgemeinen 36 Zeilen ; (V) ff. 270^{r}-275^{v} : 31 bis 36 Zeilen ; (VI) ff. 276^{r}-281^{v} : 35 bis 38 Zeilen. Die Teile I, II und V stammen eindeutig von verschiedenen Händen, IV und VI sind dem Schreiber von I kaum abzusprechen. Fraglich ist, inwieweit III von einem vierten Kopisten geschrieben wurde. Während ff. 219^{v}-222^{r} (= III [2]) vermutlich vom Schreiber des Teils II kopiert wurden und ff. 200^{r}-215^{v}, Zeile 1 sowie 224^{r}-236^{v} vielleicht von jenem des Teils I, scheinen ff. 215^{v}, Z. 2-219^{v} von einer vierten hand ausgeführt zu sein. Der Beschreibung des Inhalts, den der *Codex Vaticanus gr. 1409* überliefert, möchte ich die Be-

(10) Wahrend M. E. COLONNA, *Gli storici bizantini dal IV al XV secolo, I Storici profani*, Napoli, 1956, 79 ; O. LAMPSIDIS, *L'édition critique de la Chronique de Constantin Manassès*, in *Actes du XIIe Congrès International d'Études Byzantines*, Ochride, 10-16 septembre 1961, Tome II, Beograd, 1964, 374 ; A. COLONNA, *I* Prolegomeni *ad Esiodo e la* Vita Esioda *di Giovanni Tzetzes*, in *Bollettino del Comitato per la preparazione della Edizione Nazionale dei Classici Greci e Latini*, Roma, N.S. 2 (1953), 28 oder G. MORAVCSIK, *Byzantinoturcica*, I (= *Berliner Byzantinische Arbeiten*, 10), Berlin, ^{2}1958, 354 die Handschrift auf das 14. Jahrhundert datieren, neigen andere Forscher dazu, in den verschiedenen Schreibern Zeitgenossen des (ausgehenden) 13. Jahrhunderts zu sehen. Vgl. H. DE RIEDMATTEN, *La christologie d'Apollinaire de Laodicée*, in *Studia Patristica*, II (*Texte unbd Untersuchungen*, 64), Berlin, 1957, 233, Anm. 1 (mit Berufung auf R. P. Audet : «probablement du XIIIe s.» ; im Hinblick auf den ersten Kopisten) ; P. GAUTIER, *Clément* (= Anm. 7), 199 sowie V. LAURENT und J. DARROUZÈS, *Dossier* (= Anm. 48), 53 im Hinblick auf die erste Hand (IV ; vgl. auch Anm. 65) ; Sp. LAMBROS, *NE*, 5 (1908), 3 und S. P. PEPPINK, *Observationes* (= Anm. 61), 101 f. im Hinblick auf den letzten Teil.

(11) Daß auf f. 270^{r} eine neue Hand einsetzt, vermerken auch V. LAURENT, *Alexandre* (= Anm. 7), 28, Anm. 5 ; ders., und J. DARROUZÈS, *Dossier* (= Anm. 48), 54.

merkung vorausschicken, daß sich in diesem Kodex, wie es immer wieder seit der Hesiodausgabe von Karl Göttling (12) behauptet wurde (13), nirgends die Theogonie bzw. eine Vita des Hesiod findet; A. Colonna hat 1953 nachgewiesen, daß K. Göttlings Vorlage nicht unsere Handschrift, sondern der *Codex Vaticanus gr. 57* gewesen ist (14).

(I) ff. 1^{r}-192^{v}:

(1) ff. 1^{r}-43^{v} die in politischen Versen verfaßte Chronik des Konstantin Manasses (+ 1187), herausgegeben von I. Bekker, *Constantini Manassis Breviarium historiae metricum, Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae* = *CSHB*), 22, Bonn, 1837 (*PG*, 127, 219-472) (15); diese Verschronik wurde nach O. Lampsidis zwischen 1142 und 1153 geschrieben (16). Die Schlußzeilen auf f. 43^{v} finden sich nicht in der Edition.

(2) ff. 44^{r}-61^{r}: politische Verse des Michael Psellos: **2a** ff. 44^{r}-45^{v}: dem Kaiser Konstantin IX. Monomachos gewidmete Verse auf den Psalter, hrsg. von Sp. Lambros, NE, 16 (1922), 352-361 (17); **2b**

(12) *Hesiodi Carmina recensuit et commentariis instruxit* Carolus Goettlingius, *Gothae et Erfordiae, 1831*. Dort heißt es auf S. XXXVI: «Tres codices Italos ipse contuli antea non consultos ab aliis. Quorum notae sunt hae: ... *Vat.* = *Vaticanus N.* 1409, octonis, continet Theogoniam ...».

(13) A. Westermann, *ΒΙΟΓΡΑΦΟΙ. Vitarum Scriptores Graeci Minores*, Brunsvigae, 1845, VII. VIII; Joh. Flach, in *Carolus Goettlingius, Hesiodi Carmina editio tertia quam curauit Joannes Flach*, Lipsiae, 1878, LXVII; P. de Nolhac, *Orsini* (= Anm. 4), 347, Anm.; U. v. Wilamowitz-Moellendorff, *Vitae Homeri et Hesiodi*, Bonn, 1916, 47, Anm. («sufficit autem ad cod. Vaticanum 1409 vitam exigere, usurpatum inde a Goettlingio»), zitiert bei Felix Jacoby, in *Hesiodi Carmina* recensuit F. J., Pars I, *Theogonia*, Berlin, 1930, 112. In der Ausgabe von A. Rzach, *hesiodi Carmina*, Lipsiae, ^{2}1908 fehlt zurecht jeder Hinweis auf den *Vaticanus*.

(14) *Prolegomeni* (= Anm. 10), 28 f.

(15) Vgl. M. E. Colonna, *Storici* (= Anm. 10), 79.

(16) Vgl. *Manassès* (= Anm. 10), 375; ferner H. Hunger, *Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner*, I, München, 1978, 419.

(17) Vgl. die von Ch. E. Ruelle, *Ψέλλος ἀνέκδοτος*, Bibliographie des écrits inédits de Michel Psellus suivie du texte de trois morceaux inédits de Psellus sur les Psaumes, in *Ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει Ἑλληνικὸς Φιλολογικὸς Σύλλογος* (Festschrift zum 25-jährigen Bestehen 1861-1886), *Παράρτημα τοῦ ιη' τόμου*, Konstantinopel, 1888, 609-614 edierten fast gleichlautenden Verse, welche dem Kaiser Michael VII. Dukas (1071-1078) gewidmet sind.

ff. 45^{v}-50^{r} : Verse zu den Psalmen, hrsg. von Sp. LAMBROS, ebd., 361-384 ; **2c** ff. 50^{r}-51^{r} : Verse über Dogma und Synoden (*PG*, 122, 812 B 1-817 C 10) ; **2d** ff. 51^{rv} : Verse über den Nomocanon und die Synoden (*PG*, 122, 920 C 1-924 A 6) ; **2e** ff. 52^{r}-61^{r} : Synopsis legum (*PG*, 122, 925 A 1-974 A 7).

(**3**) ff. 61^{v}-64^{v} sind leer.

(**4**) ff. 65^{r}-111^{v} : Eustathios von Thessalonike (1175-1193/8) [18], Erklärung des Pfingstkanons des Johannes Damaskenos, hrsg. von A. MAI, *Spicilegium Romanum*, V, Romae, 1841, 161-383 (*PG*, 136, 504-753).

(**5**) ff. 111^{v}-164^{r} : Werke des Gregor von Nyssa : **5a** ff. 111^{v}-137^{v} : De hominis opificio (*PG*, 44, 123 A-256 C ; *Clavis Patrum Graecorum* = *CPG*, 3154) ; **5b** ff. 137^{v}-154^{r} : die Homilien I-VIII über die Seligpreisungen der Bergpredigt (*PG*, 44, 1193 B-1301 B ; *CPG*, 3161) ; **5c** ff. 154^{r}-164^{r} : die Reden I-V über das «Vaterunser» (*PG*, 44, 1120 B-1193 A ; *CPG*, 3160) ; **5d** f. 164^{r} : mit dem Lemma *Τοῦ αὐτοῦ πρὸς Μανιχαίους* die von A. Mai, *Nova Patrum Bibliotheca*, IV b, Romae, 1847, 103-104, als Werk des Gregor von Nyssa veröffentlichten Syllogismen wider die Manichäer [19] (*PG*, 46, 541 ; *CPG*, 3220), welche im *Codex Laurentianus IX, 23, ff. 170^{v}-171^{r}* (9./10. Jahrhundert) auch dem Didymus von Alexandrien zugeschrieben werden (*PG*, 39, 1088 C-1089 B ; *CPG*, 2545). Es handelt sich um eine kürzere Rezension der im Kontext der Werke des Johannes Grammatikos von Kaisareia überlieferten *Syllogismi sanctorum Patrum*, hrsg. von M. RICHARD, *Grammaticus*, 131-133 (*CPG*, 6861) [20] ; **5e** f. 164^{r} mit dem Lemma *Τοῦ αὐτοῦ ἔκφρασις εἰς τὸν Ἐκκλησιαστήν* der Anfang des ansonsten dem Gregorios Thaumaturgos zugeschriebenen Kommentars zum Ecclesiastes (*PG*, 10, 988 B 1-989 B 3).

(**6**) ff. 164^{v}-167^{v} sind leer.

(**7**) ff. 168^{r}-192^{r} : das antimonotheletische Corpus des Presbyters

(18) Vgl. H.-G. BECK, *Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich*, München, 1959, 635.

(19) Der älteste Textzeuge, welcher die Syllogismen dem Gregor von Nyssa zuschreibt, ist nach M. RICHARD, *Iohannes Caesariensis Presbyteri et Grammatici Opera quae supersunt* (= *CCSG*, 1), Turnhout-Leuven, 1977, LV der aus dem 9./10. Jahrhundert stammenden *Codex Coislinianus 253, ff. 266^{v}-267^{r}*.

(20) Vgl. M. RICHARD, *a.a.O.*, LIV-LVIII.

Anastasios [21]: **7a** ff. 168r-171v: die erste Abhandlung auf die Gottebenbildlichkeit des Menschen (*CPG*, 7747; von dem Jesuiten Fronton du Duc 1596 als Werk des Gregor von Nyssa veröffentlicht: *PG*, 44, 1327 D-1345 A; *CPG*, 3218); **7b** ff. 171v-173v: die zweite Abhandlung auf die Erschaffung des Menschen nach Gottes Bild als Paradigma der Inkarnation (*CPG*, 7748); **7c** ff. 173v-174r: mit dem Lemma *Τοῦ αὐτοῦ Ἀναστασίου λόγος τρίτος* Scholien zur zweiten und zur nachfolgenden dritten Abhandlung, hrsg. von A. Mai, *Scriptorum veterum nova collectio*, VII, Romae, 1833, 192; **7d** ff. 174r-178v der sog. dritte Logos über die Gottebenbildlichkeit des Menschen [22], ein Traktat wider der Monotheleten, der mit dem Lemma *Τοῦ αὐτοῦ ἀκολούθως λόγος τέταρτος* eingeführt wird (*CPG*, 7749). A. Mai hat diesen Text auf der Grundlage des *Codex Vaticanus gr. 1409* herausgegeben (*Scriptorum veterum nova collectio*, VII, Romae, 1833, 193-209); **7e** ff. 178v-180v: ein Florileg wider der Monotheleten, von A. Mai, a.a.O., 202-206 als eine Anthologie wider die Monophysiten veröffentlicht (*CPG*, 7771) [23]; **7f** ff. 180v-192r: Sechs Kapitel wider die Monotheleten (*CPG*, 7756) [24].

(21) Im Lemma wird Anastasios nicht als Sinait gekennzeichnet. Daß die im folgenden genannten Opuscula dem Verfasser des Hodegos nicht abzusprechen sind, versuche ich in der Einleitung zur Edition im *CCSG*, welche gerade gedruckt wird, aufzuweisen.

(22) Seit I. B. Pitra, *Iuris ecclesiastici Graecorum Historia et Monumenta*, II, Romae, 1868, 248, Anm. 88 und M. Richard, *Anastase* (= Anm. 7), 33, der diesen Traktat wider die Monotheleten als «IIIe discours ou traité sur la création de l'homme à l'image et à la ressemblance de Dieu» bezeichnet hatte, hat sich der Titel *Homilia III de creatione hominis* (*M. Geerard* in *CPG*, 7749) bzw. *Sermo III in creationem hominis secundum imaginem dei* (K.-H. Uthemann, *Viae Dux* [= Anm. 2], CCXII, 392) durchgesetzt. Vgl. auch J. L. Van Dieten, *Geschichte der Patriarchen von Sergios I. bis Johannes VI. (610-715)* (= Enzyklopädie der Byzantinistik, 24), Amsterdam, 1972, 181; St. N. Sakkos, *Περὶ Ἀναστασίων Σιναϊτῶν (Ἀριστοτέλειον Πανεπιστήμιον Θεσσαλονίκης. Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρὶς Θεολογικῆς Σχολῆς. Παράρτημα τοῦ η' τόμου)*, Thessaloniki, 1964, 208, 252.

(23) I. B. Pitra, *Iuris* (= Anm. 22), 245, nota 11 gibt als Titel des Florilegs an: *Impurae impiorum Arianorum sententiae* und verweist zurecht auf den *Codex Vaticanus gr.* 1409 als Quelle der Edition von A. Mai.

(24) Daß diese Kapitel dem Sinaiten Anastasios, dem Verfasser des Hodegos und der drei vorgenannten Logoi, nicht abzusprechen sind, läßt sich nur auf Grund innerer Kritik der Texte aufweisen. Das erste lemma lautet: *Κεφάλαιον ε' ἀποδεικτικὸν διὰ πραγμάτων ὅτι ἄλλο τὸ φυσικόν, ἄλλο τὸ σαρκικὸν καὶ ἕτερον πάλιν τὸ θεϊκὸν θέλημα.*

(8) ff. 192[rv] : mit einem im Mikrofilm nur mehr in der zweiten Hälfte eindeutig lesbaren Lemma (*Σπουδαίου τινὸς ἐρωτήματα κεφαλαιωδῶς προσενεχθέντα*) [25] folgt ein kurzer, offenbar nicht vollständig erhaltener Text, welcher höchstwahrscheinlich als Anhang zum hier edierten Corpus gehört. Es handelt sich dabei aber nicht nur, wie man auf Grund des Lemmas erwartet, um Fragen an die Häretiker, sondern in einem Fall auch um einen Syllogismus [26]. Die wenigen noch erhaltenen Zeilen lauten : (1) *Ποία ὑπόστασις ἔκειτο ἐν τῷ τάφῳ, καὶ ποίας ἐστὶν ὁ θάνατος ; Τίνι δὲ συνῆν ὁ θεὸς λόγος μετὰ τὴν ἐν τῷ θανάτῳ διάζευξιν, τῇ ψυχῇ ἢ τῷ σώματι ἢ τούτων ἑκατέρῳ* ; (2) *Εἰ κατ' ἰδίαν ὑπόστασιν ὁ θεὸς λόγος ὑπάρχει θεός, γεγέννηται δὲ ὁ Χριστὸς ἐκ τῆς παρθένου, πάντως ἑτέρα ἦν ὑπόστασις ἡ γενομένη παρὰ τὴν οὖσαν.* (3) *Εἰ ἡ τοῦ Χριστοῦ ἔμψυχος σὰρξ ἐν τῷ λόγῳ τὴν ὑπόστασιν ἔσχεν, πρὶν ψυχωθῆναι τὴν σάρκα, ἐν τίνι ὑφίστατο* ; (4) *Τίνι ἡνώθη ὁ λόγος, οὐσίᾳ ἢ ὑποστάσει* [27] ; Blatt 192[v] ist, abgesehen von einer ausgeschriebenen Zeile (3-4 : *ἐν²-ὑποστάσει*) leer.

(II) ff. 193[r]-195[r] : Predigt des Eustathios von Thessalonike (1175-1193/8) [28] zum Beginn der Fastenzeit, welche A. Mai aus dem *Vaticanus gr. 1409* [29] auszugsweise veröffentlichte (*Spicilegium Romanum*, V, Romae, 1841, 402-405) ; sie ist nicht mit der von Th. L. F. Tafel, *Eustathii* [30], 1-7. 61-88. 125-137 (*PG*, 135, 561-728) edierten identisch. Blatt 195[v]-199[v] sind leer.

(25) Die ersten beiden Worte sind im Mikrofilm praktisch nicht lesbar. Wie mir am 19.4.1982 von der *Biblioteca Apostolica* mitgeteilt wurde, sei vor *ἐρωτήματα* noch ein *σπουδαίου* lesbar. M. E. steht nach diesem Wort noch ein *τινὸς*.

(26) Vgl. damit die *Capita XVI aduersus Monophysitas* des Anastasios Sinaites (*CPG*, 7757, hrsg. von K.-H. Uthemann, *BZ*, 74 (1981), 11-26).

(27) Die hier mittels einer für das 7. Jahrhundert altertümlich wirkenden Logoslehre formulierten Themen spielen im Hodegos eine bestimmende Rolle. Die wenigen Zeilen spiegeln eine Kontroverstheologie wider, die uns auch im Hodegos begegnet.

(28) Vgl. H.-G. Beck, *Kirche* (= Anm. 18), 635.

(29) «In praeclaro Vat. codice, unde Eustathii classicum ad Damasceni pentecostalem odem commentarium protulimus, alia sunt duo eiusdem Auctoris scripta, quorum prius, sermo est isagogicus ad ieiunium quadragesimale ...» (*Spicilegium Romanum*, V, Romae, 1841, 402).

(30) Eustathii, *Metropolitae Thessalonicensis Opuscula accedunt Trapezuntiae historiae scriptores Panaretus et Eugenicus* (Frankfurt/M., 1832), Amsterdam, 1964.

(III) ff. 200^{r}-237^{v} : **(1)** ff. 200^{r}-219^{v} : des Eustathios von Thessalonike Schrift über die Reform des Klosterlebens, von welcher A. Mai aus diesem Kodex einen kleinen Abschnitt veröffentlicht hat (*a.a.O.*, 405-409) ; die vollständige Ausgabe des Texts findet sich bei Th. L. F. TAFEL, *Eusthathii* (= Anm. 30), 214-267 (*PG*, 135, 729-909) ; **(2)** ff. 219^{v}-222^{r} : Theodor Balsamon, Meditata sine responsione (*PG*, 119, 1181 A-1200 A) ; Blatt 222^{r} ist nur mit drei Zeilen Text beschrieben, ff. 222^{v}-223^{v} sind leer ; **(3)** ff. 224^{r}, 225^{v}-226^{r} : Ekloge der Kaiser Leon III. und Konstantin, Titulus I, 1. II, 1-2, nach der Edition des C. E. Zachariae von LINGENTHAL, hrsg. von I. und P. ZEPOS, *Ius Graecoromanum*, II, Athen, 1931, 17. 18-19 ; **(4)** f. 224^{r} : Dekret des Patriarchen Johannes VIII. Xiphilinos (1064-1075) *de sponsalibus* (MANSI, XIX, 1044 E 1-1045 D 4 ; G. A. RHALLES-M. POTLES, *Syntagma*, V, 51, 14-52, letzte Zeile ; V. GRUMEL, *Regestes*, n. 896) [31] ; **(5)** f. 224^{rv} : Novelle des Kaisers Alexios I. Komnenos (1081-1118) aus dem Jahre 1084, hrsg. von I. und P. ZEPOS, *Ius Graecoromanum*, I, Athen, 1931, 305-309 (F. DÖLGER, *Regesten*, n. 1116) ; **(6)** ff. 224^{v}-225^{r} : Eingabe des Kuropalates und Großdrungarios *τῆς βίγλης* Johannes Thrakesios und Entscheidung des Kaisers Alexios I. aus dem Jahre 1092 über den Sinn der vorgenannten Novelle, hrsg. ebd., 319-325 (G. A. RHALLES-M. POTLES, *Syntagma*, V, 284-291 ; F. DÖLGER, *Regesten*, n. 1167) [32] ; **(7)** ff. 225^{v}-226^{r} : vgl. oben **(3)** ; **(8)** ff. 226^{r}-227^{v} : eine Abhandlung mit dem *inc.* *Ἡ δὲ συγγένεια διαιρεῖται εἰς τρία* und *des.* *ἴσως τῆς Βαρβάρας ἢ διαζυγίῳ διαζυγέντα*, in welcher zitiert wird : **(9)** f. 227^{r} : Entscheidung der Endemusa unter Patriarch Alexios Studites (1025-1043) über das Ehehindernis der Blutsverwandtschaft im 7. Grad der Seitenlinie vom 17. April 1038 (G. A. RHALLES-M. POTLES, *Syntagma*, V, 36-37, Z. 9 ; *PG*, 119, 744 ; V. GRUMEL, *Regestes, n. 844)* ; **(10)** f. 227^{v}-228^{v} : Tomos des Patriarchen Sisinnios II. (996-998) vom 21. Februar 997, in dem versucht wird, das Ehehindernis der Schwägerschaft in der Seitenlinie bis zum 6. Grad auszudehnen [33] (G. A. RHALLES-M. POTLES, *Syntagma*,

(31) Vgl. H.-G. BECK, *Kirche* (= Anm. 18), 87.

(32) Staat des *des.* *δι' ἐρυθρῶν γραμμάτων τῆς βασιλικῆς καὶ θείας χειρός* im edierten Text findet sich im *Vaticanus* das *des.* *διὰ τοῦ βασιλέως καὶ ἡ διὰ κηροῦ σφραγίς*.

(33) Vgl. H.-G. BECK, *Kirche* (= Anm. 18), 88 f.

V, 11-19, Z. 12 ; *PG*, 119, 728 D-741 A ; V. GRUMEL, *Regestes*, n. 804) ; **(11)** ff. 228^{v}-229^{r} : Synodalentscheid vom «Juni in der 6. Indiktion» (1083 n. Chr.) unter Patriarch Eustratios (1081-1084) (34) (ohne Datum : G. A. RHALLES-M. POTLES, *Syntagma*, V, 57 ; V. GRUMEL, *Regestes*, 933) ; **(12)** f. 229^{rv} : Synodalschreiben, welches unter Patriarch Michael I. Kerullarios (1043-1058) zwischen September 1051 und August 1052 (35) veröffentlicht wurde und insbesondere den Tomos des Sisinnios (36) deutet (G. A. RHALLES-M. POTLES, *Syntagma*, V, 40-45 ; *PG*, 119, 748-756 ; V. GRUMEL, *Regestes*, n. 858) ; **(13)** ff. 229^{v}-230^{r} : nach V. GRUMEL, *Regestes*, n. 848 handelt es sich um Zusammenstellungen von kirchenrechtlichen Entscheidungen der Patriarchen Photios (858-867. 877-886) und Alexios Studites (1025-1043), welche als Auszug aus einem Brief (des letzteren) (37) an den Erzbischof Theophanes von Thessalonike überliefert werden, hrsg. von B. N. BENEŠEVIČ, *Εἰδήσεις περὶ τῶν ἐν τῷ Βατοπεδίῳ καὶ τῇ Λαύρᾳ τοῦ ἁγίου Ἀθανασίου τοῦ Ἀθωνίτου εὑρισκομένων ἑλληνικῶν κανονικῶν χειρογράφων* (Svêdênija o gretcheskich rukopisach kanonitcheskago soderzhanija), in *BYZANTINA XPONIKA*, 2. Beiheft zu *Vizantijskij Vremennik*, 11 (1904), 13-14 (38) ; **(14)** f. 230^{r} : aus dem Tomos des Patriarchen Kosmas I. (1075-1081) über das Eherecht (Juli 1081), hrsg. von A. PAPADOPULOS-KERAMEUS, *Varia Graeca Sacra*. Sbornik gretcheskich neizdannych bogoslovskich tekstov IV-X vêkov, St. Petersburg, 1909, XXXIV-XXXV (V. GRUMEL, *Regestes*, n. 919) ; **(15)** f. 230^{rv} : aus dem Tomos der Unionssynode des Jahres 920 zur Beendigung des Tetragamiestreits (I. und P. ZEPOS, *Ius Graecoromanum*, I, Athen, 1931, 194, 39-196, 34 ; G. A. RHALLES-M. POTLES, *Syntagma*, V, 6, 17-9, 6 ; V. GRUMEL, *Regestes, n. 669)* ; **(16)** ff. 230^{v}-232^{v} : von mir nicht verifizierter Text, der inhaltlich mit dem Kontext übereinkommt (*inc.* : *Πολλάκις ἡμῖν ἐπῆλθε τῶν ἀνδρῶν ἐκείνων θαυμάσαι* ;

(34) Im *Vaticanus* heißt es nicht «Eustratios», sondern «Eusthatios» (1019-1025). Die 6. Indiktion fällt innerhalb der Regierungszeit dieses Patriarchen auf das Jahr 1023.

(35) Im Kodex lautet die Datierung : *,ςφξ' ἔτος τῆς ε' ἰν(δικτιῶνος).*

(36) Vgl. oben (III), 10 : ff. 227^{v}-228^{v}.

(37) Im *Vaticanus* nennt das Lemma im Unterschied zum *Sinaiticus gr. 1795* nicht den Namen des Absenders.

(38) Die der Edition zugrundegelegte Handschrift ist laut Kolophon im Jahre 1234 geschrieben worden (vgl. *a.a.O.*, 6).

des. : *αὐτὸς σεαυτῷ ἐπίλεγε*) ; (**17**) f. 232^{v} : Synodalentscheidung über das Ehehindernis des 7. Grads der Seitenlinie bei Blutsverwandtschaft und Schwägerschaft, deren *terminus post quem* der Tomos des Patriarchen Sisinnios und dessen Regierung ist [39] (V. GRUMEL, *Regestes*, n. 849 mit Hinweis auf *Codex Vaticanus Reg. 57*, f. 412^{r}) ; (**18**) f. 232^{v} : das bei G. A. RHALLES-M. POTLES, *Syntagma*, V, 92-93 (*PG*, 119, 901) veröffentlichte *πιττάκιον πατριαρχικόν* (V. GRUMEL, *Regestes*, n. 847) ; (**19**) ff. 232^{v}-233^{r} : Synodalentscheidung, welche in unserer Handschrift nicht näher datiert ist (April 1038 bei G. A. RHALLES-M. POTLES, *Syntagma*, V, 37-39 ; *PG*, 119, 744-748 ; V. GRUMEL, *Regestes*, n. 845) ; (**20**) ff. 233^{r}-235^{r} : auf den April des Jahres 1025 datiertes *ὑπόμνημα* des Patrikios der Romaioi Eustathios (G. A. RHALLES-M. POTLES, *Syntama*, V, 341-353) ; (**2**) ff. 235^{v}-236^{r} : mit dem Lemma *Σχόλιον τοῦ ἁγίου Μαξίμου εἰς τὸ Χθὲς τῇ λαμπρᾷ τῶν φώτων* ein Abschnitt aus des Maximus Confessor Ambigua (*PG*, 91, 1316 A 7-10 mit einem längeren Zusatz. B 10-1321 D 2) ; (**22**) f. 236^{rv} : zwei Texte, die ich nicht verifiziert habe : (**22a**) *Εἰς τό Αἰὼν γὰρ οὔτε χρόνον οὔτε χρόνου τι μέρος* (*inc.* : *Ὥι γὰρ ...* [40]) *κίνησις ἀπομερίζει τὸ εἶναι* ; *des.* : *καὶ τοῖς ἄλλοις τοῦτο μετέδωκεν*) ; **22b** *Εἰς τὸ Τρεῖς αἱ ἀνωτάταὶ δόξαι περὶ θεοῦ* (*inc.* : *Τρεῖς τὰς ἀνωτάτας δόξας περὶ θεοῦ* ; *des.* : *ἐν ταμείοις ἀποκρυπτόμενα*) ; ff. 237^{r}-238^{v} sind leer.

(**IV**) ff. 239^{r}-269^{v} : (**1**) f. 239^{rv} : *inc. abruptum* : *καὶ κρατοῦμεν καὶ λειτουργοῦμεν καὶ πιστεύομεν καὶ ὁμολογοῦμεν* ; *des.* : *ὅτι κἂν δέοι μυρίους θανάτους ἡμᾶς ἀποθανεῖν, ἀμετάθετοι ἐν τῇ ὀρθοδόξῳ ἡμῶν πίστει ἐμμένομεν*. Es handelt sich um ein antilateinisches Bekenntnis (gegen den Gebrauch der Azymen) ; (**2**) f. 239^{v} : *Μηνὶ μαΐῳ ιθ' ἡμέρᾳ β' ἔτους ,ϛψλθ'. Μνήμη τῶν ὁσίων τρισκαίδεκα πατέρων ἡμῶν καὶ ἡσυχαστῶν τῶν ὑπὲρ τῆς ὀρθοδόξου πίστεως μαρτυρησάντων*. Zu diesem nur wenige Zeilen umfassenden Gedächtnis der 13 Mönche, die am 19. Mai 1231 von den Lateinern in Zypern verbrannt wurden, vgl. den Bericht bei K. N. SATHAS, *Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη*, II, Venedig, 1873, 20-39 sowie den Brief des Patriarchen Germanos II. (1222-1240) vom jahre 1231 an den Erzbischof Neophytos von Zypern (V.

(39) Vgl. oben (III), 10 : ff. 227^{v}-228^{v}. V. Grumel weist diese Synodalentscheidung dem Patriarchen Alexios Studites zu, da sie noch nicht die strenge Praxis des Patriarchen Michael I. Kerullarios (vgl. oben (III), 12 : f. 229^{rv}) kennt.

(40) An dieser Stelle ist die Schrift im Mikrofilm nicht mehr lesbar.

LAURENT, *Regestes*, n. 1253) und das Schreiben des Patriarchen an Papst Gregor IX. (1227-1241) vom Jahre 1232, welches sich im *Vaticanus gr. 1409* auf ff. 258^{v}-260 findet[41]; (**3**) f. 240^{rv}: Schreiben des Papsts Gregor IX. and den Patriarchen Germanos II. in Nikaia vom 18. Mai 1253 (lat.: MANSI, XXIII, 59 D 6-62 A 9); vgl. H. GOLUBOVICH, *Disputatio*[42], 421, n. 4.

(**4**) ff. 240^{v}-241^{v}: Glaubensbekenntnis der Legaten des Papsts (MANSI, XXIII, 61 A 10-65 E 10; hrsg. von F. K. ALTER, *Χρονικὸν Γεωργίου Φραντζῆ τοῦ Πρωτοβεστιαρίου εἰς τέσσαρα βιβλία διαιρεθέν*, Wien, 1796, 139-140)[43]; (**5**) ff. 242^{r}-248^{r}: Glaubenbekenntnis des Patriarchen Germanos II. (1222-1240) und seiner Endemusa über den Hervorgang des Geistes als Antwort auf die Legaten des Papsts (griech. hrsg. von F. K. ALTER, *Χρονικὸν*, 140-149; lat.: MANSI, XXIII, 307 B-319 A; Nymphaion am 6. Mai 1234: V. LAURENT, *Regestes*, n. 1275[44]); (**6**) ff. 248^{v}-252^{v}: ein Abschnitt aus der Vita des Klemens, *ἐπίσκοπος Βουλγάρων*, welche dem Theophylaktos von Ochrid (ca. 1090-1108)[45] zugeschrieben wird[46]: IV, 16-XXII, 66, hrsg. von A. MILEV, *Teofilakt. Kliment Ochridski*, Sofia, 1955, S. 42, 6-76, 12 (ders., *Grètchkite zhitijana Kliment Ochridski*, Sofia, 1966, S. 88, 15-132, 6; hrsg. von F. MIKLOSICH, *PG*, 126, 1201 A 12-1229 A 14)[47]; (**7**) ff. 252^{v}-255^{r}: eine Zusammenstellung von

(41) Vgl. auch J. DARROUZÈS, *Manuscrits originaires de Chypre à la Bibliothèque Nationale de Paris*, in *REB*, 8 (1950), 186 (zum *Parisinus gr. 1335*); ders., *Autres manuscrits originaires de Chypre*, in *REB*, 15 (1957), 156.

(42) H. GOLUBOVICH, O.F.M., *Disputatio Latinorum et Graecorum seu Relatio Apocrisariorum Gregorii IX de gestis Nicaeae in Bithynia et Nymphaeae in Lydia 1234*, in *Archivum Franciscanum Historicum*, 12 (1919), 418-470.

(43) Die Unterschriften bei MANSI, 65 D 9-E 10 weichen im Wortlaut, nicht in der Sache vom *Vaticanus* ab. Vgl. H. GOLUBOVICH, *Disputatio* (= Anm. 42), 422 f., n. 5c; ferner vgl. den von H. Golubovich, ebd. herausgegebenen Bericht der Legaten des Papstes (*Relatio*, 24, S. 455-458).

(44) Vgl. H. GOLUBOVICH, *Disputatio* (= Anm. 42), 423 f., n. 6.

(45) Vgl. G. MORAVSCIK, *Byzantinoturcica* (= Anm. 10), 556; H.-G. BECK, *Kirche* (= Anm. 18), 649 f.

(46) Zur Frage der Autorschaft vgl. die bei H.-G. BECK, *Kirche* (= Anm. 18), 651, Anm. 2, genannte Literatur.

(47) P. GAUTIER, *Clément* (= Anm. 7), 199, Anm. 4 bezweifelt, daß die in *Leonis Allatii in Roberti Creyghtoni Apparatum, Versionem, et Notas ad Historiam Concilii Florentini scriptam a Silvestro Syropulo de unione inter Graecos et Latinos, exercitationum Pars prima*, Romae, 1665, 259-262 edierten anonymen

Testimonien gegen die Lateiner, hrsg. von V. LAURENT und J. DARROUZÈS, *Dossier* [48], 564-573 [49]; (**8**) f. 255^{rv} : der hinsichtlich seiner Echtheit umstrittene Brief *Οὐκ ἀγνοεῖν* des Papsts Johannes VIII. (872-882) an Photios (858-867. 877-886) bzw. an die Synode in der Hagia Sophia vom Jahre 879/880 [50] (MANSI, XVII, 524 D 4-525 E 6) [51]; (**9**) ff. 255^{v}-258^{r} : Protokoll der 6. Sitzung des Photianischen Synode von 879/80 (MANSI, XVII, 512 C 5-517 A 7. 520 E 7-521 A 6) aus dem von Job Jasites im Namen des Patriarchen Joseph I. (1267-1275. 1282-1283) verfaßten Tomos gegen die Lateiner, welchen V. LAURENT und J. DARROUZÈS, *Dossier* (= Anm. 48), 134-301 ediert haben [52], mit einem Teil des folgenden Kommentars von Job Jasites (*a.a.O.*, 259, 6-271, 2) [53]; (**10**) ff. 258^{v}-260^{r} : Schreiben des Patriarchen Germanos II. vom Jahre 1232 an Papst Gregor IX. (hrsg. von J. HARDOUIN, *Acta conciliorum et epistolae decretales summorum pontificum*, VII, Paris, 1715, 1961 ; fehlerhaft wiedergegeben bei MANSI, XXIII, 48 C 5-56 D 1,

drei Auszüge aus der *Vita Clementis* aus dem *Codex Vaticanus gr. 1409* stammen. – Zu XX, 62 findet sich im *Vaticanus* die Lesart *ἐπίσκοπον Δραγβίστας ἤτοι Βελίτζας προβάλλεται* (f. 252, Z. 1 von unten) ; vgl. P. GAUTIER, *a.a.O.*, 199 ; J. DUJČEV, *Dragvista-Dragovitia*, in *REB*, 22 (1964), 215-21.

(48) *Dossier grec de l'Union de Lyon (1273-1277)* (= Archives de l'Orient Chrétien, 16), Paris, 1976.

(49) Vgl. ebd., 112-116, ferner H. GOLUBOVICH, *Disputatio* (= Anm. 42), 424.

(50) Vgl. die bei H.-G. BECK, *Kirche* (= Anm. 18), 48 angegebene Literatur zur Frage der Echtheit bzw. Vollständigkeit der Akten.

(51) I. HERGENRÖTHER, *Photius, Patriarch von Constantinopel. Sein Leben, seine Schriften und das griechische Schisma*, II, Regensburg, 1867, 541-551 neigte dazu, in diesem Brief eine Fälschung des 14. Jahrhunderts zu sehen. Dieser These schließt sich F. DVORNIK, *The Photian Schism, History and Legend*, Cambridge, 1948, 197 f. an. Auch V. LAURENT, *Le cas de Photius dans l'apologétique du patriarche Jean XI Bekkos (1275-1282) au lendemain du deuxième Concile de Lyon*, in *EO*, 29 (1930), 414 f. plädierte dafür, daß dieser Brief eine Fälschung des 14. Jahrhunderts sei ; doch später meinte er mit J. DARROUZÈS, *Dossier*, 53. 67 f., 113 f., die Tatsache, daß der Brief im *Vaticanus gr. 1409* an dieser Stelle erscheint, spreche dafür, daß die Falschung schon im Streit um das Unionskonzil von Lyon (1274) kursierte, d.h. zu der ca. 1273 bis 1275 zusammengestellten Dokumentation, von der im *Vaticanus* eine Kopie vorliegt (ebd., 54), gehörte (vgl. auch ebd., 34).

(52) Vgl. ebd., 1-15 ; H. G. BECK, *Kirche* (= Anm. 18), 677.

(53) Vgl. V. LAURENT und J. DARROUZÈS, *Dossier* (= Anm. 48), 3. 53.

vgl. V. LAURENT, *Regestes*, n. 1256) (54); (**11**) ff. 260r-261r: Schreiben des Patriarchen Germanos II. an die Kardinäle (der griech. Text ist nicht ediert; V. LAURENT, *Regestes*, n. 1257) (55); (**12**) ff. 261r-265r: antilateinischer Dialog des Patriarchen Michael III. ὁ Ἀγχιάλων (1170-1178) mit Kaiser Manuel I. Komnenos (1143-1180), hrsg. von Chr. LOPAREV, *Ob uniatsvè imperatora Manuila Komnena*, in *Vizantijskij Vremennik*, 14 (1907), 344-357, von K. DYOBUNIOTES, *Διάλογος τοῦ πατριάρχου Κωνσταντινουπόλεως Μιχαὴλ Γ' τοῦ Ἀγχιάλου πρὸς τὸν αὐτοκράτορα τοῦ Βυζαντίου Μανουὴλ Α'. Κομνηνόν*, in *Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν*, 15 (1939), 38-51 sowie von V. LAURENT und J. DARROUZÈS, *Dossier* (= Anm. 48), 346-375 (V. GRUMEL, *Regestes*, n. 1121) (56); (**13**) ff. 265v-268v: Brief der Athosmönche, denen im Sommer 1275 der Dialog des Patriarchen Michael III. (= ff. 261v-265r) bekannt geworden war (57), an die Synode, hrsg. von V. LAURENT und J. DARROUZÈS, *Dossier* (= Anm. 48), 404-423; (**14**) ff. 268v-269v: unedierter Brief an Papst Alexander IV. (1254-1261), den Manuel Disypatos, der 1260/1 als Parteigänger des Patriarchen Arsenios (1255-1259. 1261-1265) sein Amt als Metropolit von Thessalonike aufgeben mußte, im Namen des Arsenios verfaßt hat (58) (V. LAURENT, *Regestes*, n. 1332).

(54) Vgl. H. GOLUBOVICH, *Disputatio* (= Anm. 42), 420, n. 1.

(55) Vgl. ebd., 420 f., n. 2.

(56) Vgl. V. LAURENT und J. DARROUZÈS, *Dossier* (= Anm. 48), 45-52; H.-G. BECK, *Kirche* (= Anm. 18), 627. Nach K. Dyobuniotes, *a.a.O.*, 39 fand der Dialog im Jahre 1170/1 statt, nach V. GRUMEL, *Regestes*, n. 1121, 1122 im Frühjahr 1171 oder im Frühjahr bis Sommer 1176. J. DARROUZÈS; *Les documents byzantins du XIIe siècle sur la primauté romaine*, in *REB*, 23 (1965), 79-82 datiert einerseits «nicht vor 1173» (ebd., 80), gibt aber anderseits zu bedenken, daß sich der Dialog nicht gut in die Zeit des Patriarchen Michael III., wohl aber in jene der Kontroverse um das zweite Konzil von Lyon einordnet (ebd., 81 f.). Eine ausführlichere Begründung dieser These findet sich nun bei V. LAURENT und J. DARROUZÈS, *Dossier* (= Anm. 48), 49-52, 58.

(57) V. LAURENT und J. DARROUZÈS, *Dossier* (= Anm. 48), 419, 23-421, 6; vgl. ebd., 55 f., 58 f.; J. DARROUZÈS, *Documents* (= Anm. 56), 81.

(58) Vgl. V. LAURENT, *Alexandre* (= Anm. 7), 28; ders. und J. DARROUZÈS; *Dossier* (Anm. 48), 58, 103 (Vermutung, daß Manuel noch um 1275 als Arsenit aktiv war). – Zu Manuel Disypatos vgl. auch I. SYKUTRES, *Περὶ τὸ σχίσμα τῶν Ἀρσενιατῶν*, in *Ἑλληνικά*, 2 (1929), 313-315.

(**V**) ff. 270^{r}-275^{v} : die von L. PREVIALE, *Un Panegirico inedito per Michele VIII Paleologo* (*Cod. Vat. gr.* 1409, ff. 270^{r}-275^{v}), in *BZ*, 42 (1943/9) 1-49 (Text : 15-45) herausgegebene und dem Manuel Holobolos zugeschriebene Lobrede auf Michael VIII. (1259-1282) (59).

(**VI**) ff. 276^{r}-281^{v} : (**1**) ff. 76^{v}-277^{r} : ohne Lemma tradierter Text, der mit den Worten *Τὸν Ἡρακλέα γράφουσιν οἱ Κέλτοι καὶ ἄνδρα καὶ ἥρωα* beginnt ; (**2**) f. 277^{rv} : anonyme Ekphrasis einer militärischen Übung der byzantinischen Kavallerie zur Zeit Kaiser Manuels I. Komnenos (1143-1180), hrsg. aus dem *Codex Vaticanus gr.* 1409 (60) von Sp. LAMBROS, *Ἔκφρασις τῶν ξυλοκονταριῶν τοῦ κραταιοῦ καὶ ἁγίου ἡμῶν αὐθέντου καὶ βασιλέως*, in *NE*, 5 (1908), 3-18 ; (**3**) ff. 278-281^{v} : Ethopoiien des Nikephoros Basilakes (61) (*ca.* 1115-nach 1182) (62) : **3a** f. 278^{rv} : anonym überlieferte Ethopoiie n. 23, hrsg. von Chr. WALZ, *Rhetores graeci*, I, Stuttgartiae, etc. 1832, 522-525 (L. ALLATIUS, *Excerpta varia Graecorum Sophistarum, ac Rhetorum*, Romae, 1661, 212-220) ; **3b** f. 278^{v} : anonym überlieferte Ethopoiie n. 22, ebd., 519-522 (203-211) (63) ; **3c** f. 279^{rv} : ohne

(59) L. Previale datiert das Enkomion auf die Zeit nach der Krönung des Andronikos (8. Nov. 1272) und vor dem Herbst 1273, in welchem Holobolos in Ungnade fiel (*a.a.O.*, 8). Vgl. H. HUNGER, *Literatur* (= Anm. 16), I, 129. – V. LAURENT, *Alexandre* (= Anm. 7), 28, Anm. 5 meinte, es könne sich bei diesem Enkomion um ein Werk des Manuel Disypatos handeln. Anderseits heißt es nunmehr bei dems. und J. DARROUZÈS, *Dossier* (= Anm. 48), 54 : «discours inédit d'un rhéteur anonyme».

(60) P. LAMMA, *Comneni e Staufer*. Ricerche sui rapporti fra Bisanzio e l'Occidente nel secolo XII, Vol. II (= Instituto Storico Italiano per il Medio Evo, Studi Storici, Fasc. 22-25), Roma, 1957, 207, Anm. 2 meint, es handelte sich um die Beschreibung eines Turniers am Hof des Kaisers Manuels I. Diese Deutung vertrat auch J. CZEBE, in *Egyetemes philologiai közlöny*, 40 (1916), 174-184. Gegen letzteren wandte sich H. HUNGER, *Literatur* (= Anm. 16), I, 186 f. Aus der *BZ*, 23 (1914/9), 425 ist zu entnehmen, daß N. BĂNESCU, *Contribuţii la istoria literaturii bizantine*, in *Conv. Literare*, 49 (1915) Vorbilder für diese Ekphrasis in Philostratos' «Gemälden» (*Εἰκόνες*) nachgewiesen hat.

(61) S. P. PEPPINK, *Observationes in Athenaei Deipnosophistas* (Athenaei Deipnosophistae, Volumen Primum), Lugduni Batavorum, 1936, 101 f. ; H. HUNGER, *Literatur* (= Anm. 16), I, 111-113.

(62) Vgl. H. HUNGER, *Literatur* (= Anm. 16), I, 124.

(63) Zur Geschichte der von einem Goten betrogenen jungen Griechin, des sog. «Madchens von Edessa» (*PG*, 116, 145 D-161 ; *Bibliotheca Hagiographica Graeca*, 738) vgl. auch H. HUNGER, *Literatur* (= Anm. 16), I, 112.

Lemma das von S. P. PEPPINK, *Observationes*, (= Anm. 61), 102-104 herausgegebene Fragment einer Ethopoiie (inc. *Ἑλένης θυμὸν τροπούμενον*) ; **3d** ff. 279^{v}-280^{r} : die im Lemma dem Nikephoros Basilakes zugeschriebene Ethopoiie n. 19, hrsg. von Ch. WALZ, *Rhetores graeci*, I, 513-515 (L. ALLATIUS, *Excerpta*, 188-193) ; **3e** f. 280^{v} : mit dem Lemma *Τοῦ αὐτοῦ* die Ethopoiie n. 20, ebd., 515-517 (193-197) ; **3f** ff. 280^{v}-281^{v} : die im Lemma ebenso dem Nikephoros Basilakes zugeschriebene Ethopoiien n. 17. 18, ebd., 508-513 (176-187).

Die verschiedenen Teile des Kodex wurden von Kopisten angefertigt, die Zeitgenossen waren und wahrscheinlich im ausgehenden 13. Jahrhundert lebten (64). Für den vierten Teil der Handschrift, d.h. für die ff. 239^{r}-268^{v}, haben V. Laurent und J. Darrouzès gezeigt, daß diese Dokumentation von Unionsgegnern zwischen 1273 und 1275 zusammengestellt wurde und daß es keinen Grund gibt, die im *Codex Vaticanus gr. 1409* vorliegende Kopie dieser Dokumentation auf eine wesentliche spätere Zeit zu datieren ; sie könnte durchaus noch zu Lebzeiten des Kaisers Michael VIII. Palaiologos († 1282) hergestellt worden sein (65).

München. Karl-Heinz UTHEMANN.

(64) Vgl. Anm. 10.

(65) J. DARROUZÈS in *Dossier* (= Anm. 48), 53 : «Il ne fait aucun doute que le contenu a été rassemblé sous le règne de Michel VIII et rien ne s'oppose à la datation de la copie sous le même règne. Comme je ne dispose que de la photographie, j'éviterai toute conclusion tirée de la description matérielle». Vgl. ebd., 54, 58 f.

NOTES ET INFORMATIONS

DIE VIER HANDSCHRIFTEN DER AUSGABEN DER CHRONIKE SYNOPSIS VON K. MANASSES

In seinem Aufsatz (1) über den Kodex PIMS gr. 1 (2) der C(hronike) S(ynopsis) von Konstantinos Manasses (3) beschreibt W. Hayes den Kodex, veröffentlicht 78 neuentdeckte Verse, die seiner Meinung nach die C. S. ergänzen (4), und nimmt – ohne die bisherige Forschung voll zu

(1) W. M. HAYES, *Pontifical Institute of Mediaeval Studies Greek MS I : Constantine Manasses, Compendium Chronicum*, in *Medieval Studies*, No. 39 (1977), 160-176.

(2) Der Kodex befand sich in einer Bibliothek in Spanien (Saragossa, *S. Ingl. del Pilar*, 1918, XVI. Jh.) und wurde nach 1962 bei einer Versteigerung in London verkauft. Die Beschreibung des Kodex ist fur die Zuordnung des Textes der C. S. unzureichend ; es wird nämlich nicht erwähnt, ob es sich um eine Version mit chronologischen Versen oder ohne handelt, ob die Verse 6383-6390 darin enthalten sind oder nicht. Man vermißt diese und andere Angaben, die seit 1953 bis heute bei der Erforschung der Handschriftenüberlieferung der C. S. von K. Manasses nützlich waren. Ich verweise auf meine Aufsatze über die C. S., zusammengefaßt in einem Sammelband (Od. LAMPSIDIS, *Δημοσιεύματα περὶ τὴν Χρονικὴν Σύνοψιν Κ. τοῦ Μανασσῆ*, Athen, 1980), und auf Od. LAMPSIDIS, *Zu eliminierende Handschriften der Chronike Synopsis von K. Manasses Erste Auswahl*, in *Πλάτων*, 32 (1980), 131-135. Über die chronologischen Verse s. meinen Aufsatz in *Rivista di Studi Bizantini et Slavi*, II (1982), 25-39.

(3) Über den Verfasser K. Manasses und sein Werk s. H. HUNGER, *Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner*, I, S. 418-422, wo auch ein Teil der einschlagigen Literatur steht.

(4) Über die Haltlosigkeit dieser Ansicht s. meinen in Druck befindlichen Aufsatz : *Die angeblich von K. Manasses stammenden 78 neuen Chronikverse*, in *Byzantinische Zeitschrift*, 76, 1983, 10-14.

berücksichtigen [5] – u.a. auch Stellung zur Identifizierung der vier Hss, die J. Meursius [6], L. Allatius und C. H. Fabrot [7] benutzt haben.

In diesem kurzen Artikel möchte ich noch einmal darauf hinweisen – und ausdrücklich betonen –, daß die drei Hss bereits seit Jahren richtig identifiziert wurden, und überdies auch Argumente für die Identifizierung des vierten Kodex vorbringen [8].

Zu den einzelnen Hss :

1. J. Meursius schreibt im Prolog seiner Ausgabe der C. S., daß sie sich auf einen Kodex Palatinus stützt [9]. Dazu meint Hayes [10] : «It was based on a codex in the Palatine library, probably *Vat. Pal. gr.* 397 ...». Diese Annahme trifft jedoch nicht zu, denn der *Vat. Pal.* 397 enthält eine Version der C. S. ohne chronologische Verse [11], abweichend von jener,

(5) Er verweist weder auf F. CUMONT (*Anecdota Bruxellensia*, I. Chroniques byzantines du ms. 11376, Gand, 1894) noch auf R. GOOSSENS (*Quelques remarques sur la tradition manuscrite de la Chronique de C. Manassès*, in *Studi Bizantini e Neoellenici*, 5 (1939), 470-471) noch auf meine Aufsätze – bis auf einen, *L'édition critique de la Chronique de C. Manassès*, in *Actes du XIIe Congrès Intern. des Études Byzantines*, Beograd, 1964, Tome II, S. 373-377 (= *Δημοσιεύματα* ..., S. 181-185), 1964 –, die seine Überlegungen hätten erleichtern und richtig lenken können. Somit ist Hayes' Aufsatz vor 1894, d.h. vor Cumonts Arbeit, anzusetzen.

(6) Für die Ausgabe von 1616 wurde ein Kodex Palatinus benutzt, der in der Bonner Ausgabe von 1837 mit M bezeichnet ist.

(7) Die Lesungen von L. Allatius aus einem bisher noch nicht identifizierten Kodex wie auch jene von C. H. Fabrot aus zwei Pariser Hss wurden in den Neudruck der Pariser Ausgabe von 1655 aufgenommen, und zwar stehen sie am Ende des griechischen Textes der C. S. Der Kodex von Allatius und die zwei Kodices von Fabrot sind in der Bonner Ausgabe mit A und R R (und von mir mit R minor, weil nach v. 4080 verstümmelt, und R major) bezeichnet. Siehe LAMPSIDIS, *Notes sur quelques mss de la Chronique de C. Manassès*, in *Akten des XI. Internat. Byzantinistenkongresses*, München, 1958, S. 295-301 (= *Δημοσιεύματα* ..., S. 133-139) sowie LAMPSIDIS, *Ἱστορία τῆς κριτικῆς τοῦ κειμένου καὶ τῶν ἐκδόσεων τῆς Χρονικῆς Συνόψεως τοῦ K. Μανασσῆ*, in *Ὁ Βιβλιόφιλος*, 13 (1959), 3-8 (= *Δημοσιεύματα* ..., S. 67-72).

(8) Ich verweise wiederum auf F. Cumont und R. Goossens wie auch auf meine Arbeiten und wiederhole, daß ich mich nur zur Identifizierung des Kodex A noch nicht endgültig geaußert habe, da meine Nachforschungen noch nicht abgeschlossen sind. Hayes' Aufsatz regt jedoch zur Veröffentlichung der bisherigen Ergebnisse an.

(9) «Descripsi ex codice bibliothecae Palatinae».

(10) A.a.O. S. 167.

(11) Über die Zuordnung des Hss der C. S. hinsichtlich der chronologischen

die Meursius benutzt hat und die, wie zu Recht behauptet wurde, vom *Vat. Pal.* 124 stammt [12].

2. C. H. Fabrot hat den Text der Meursius-Ausgabe mit zwei Pariser Handschriften – laut Hayes «probably Paris Bibliothèque Nationale MSS gr. 1770 und 1772» – verglichen. In der Anmerkung fügt Hayes hinzu : «The manuscripts seem to be *Bibl. Nat. gr.* 1770 (*Medic. Reg.* 3052) and 1772 (*Medic. Reg.* 3059), perhaps 1803 (*Medic. Reg.* 3472) or 2087 (*Fontbl. Reg.* 3089)» [13].

Zu Hayes' Ausführungen :

a. Obwohl Hayes auf S. 169, Anm. 49, anführt, daß der R minor nur bis zum Vers 4080 reicht [14], berücksichtigt er dies bei seinen Betrachtungen nicht ; sonst hätte er ja mit Sicherheit behaupten können, was seit langem bereits festgestellt worden ist, daß nämlich nur der *Paris gr.* 1803 einem ab v. 4080 verstümmelten Kodex entspricht [15].

b. Nichts steht bei Hayes über die Identifizierung jeder der zwei Hss R R, also natürlich auch nicht über die des R major, was ja schon seit langem geschehen ist [16]. Schon das Lesen des auf v. 4080 folgenden Teils der C. S. in den von Hayes vorgeschlagenen Hss würde ihm eine klare Antwort geben. Sollte das aber nicht leicht sein, dann könnte ein anderer ebenso entscheidender Hinweis für die Identifizierung des R major aufschlußreich sein : Fabrot [17] zufolge stand in der Hs unmittelbar nach dem Text der C. S. das neun daktylische Verse lange Widmungsepigramm [18]. Dieses Epigramm steht aber nur in einem der von Hayes

Verse siehe LAMPSIDIS, *Notes* ..., a.a.O. und meinen speziell diese Frage behandelnden Aufsatz in *Rivista di Studi e Slavi*.

(12) LAMPSIDIS, *Notes* ... (= *Δημοσιεύματα* ..., S. 138-139).

(13) A.a.O. S. 167 und Anm. 41. In der Anmerkung betont der Verfasser, daß er mehr dazu neige, die R R (ohne von jeder einzelnen Hs zu sprechen) mit den *Paris. gr.* 1770 und 1772, weniger – «perhaps» – mit den *Paris. gr.* 1803 und 2087 zu identifizieren.

(14) Im *Paris. gr.* 1803 steht auch v. 4080. Dagegen heißt es in der Bonner Ausgabe, daß der R minor bis v. 4079 reichen wurde. Hayes' Bemerkung (S. 169, Anm. 49), der R minor wurde mit v. 4079 enden, stutzt sich wohl auf die Bonner Ausgabe.

(15) Siehe F. CUMONT, a.a.O. S. 11 und LAMPSIDIS, *Notes* ... (= *Δημοσιεύματα* ..., S. 134-135).

(16) LAMPSIDIS, *Notes* ... (= *Δημοσιεύματα* ..., S. 134-136).

(17) Pariser Ausgabe von 1655, S. 191.

(18) Ein kurzer Aufsatz von mir ist in Druck, wo das Epigramm auf Grund der Handschriften, die es enthalten, herausgegeben und kommentiert wird.

vorgeschlagenen vier Handschriften, im *Paris gr.* 2087, der demnach mit Sicherheit der R major ist.

3. In der Pariser Ausgabe (1655) der C. S. werden die von L. Allatius übersandten Lesungen mehrmals erwähnt, und zwar :

Im Haupttitel : «... accedit variarum lectionum libelus cura Leonis Allatii ...».

Auf S. 142 : «Ex ms codice Leonis Allatii in Constantini Manassis annalium editionem Mauricianam lectiones variae, quibus loca mutila ac manca supplentur, depravata corrigentur, totus denique Auctor nitori suo pristino restituitur».

Auf S. 159 als Titel der Lesungen : «Leonis Allatii in C. Manassem lectiones variae».

Auf S. 162 nach dem Widmungsepigramm *Δέχνυσο* : «In manuscripto codice Leonis Allatii inter alia habentur ejusdem Constantini Manassis soluta oratione

1. *ἔκφρασις εἰκονισμάτων* ...
2. *τοῦ αὐτοῦ ἐπικήδειος* ...

Ita tamen misere a tineis blattisque habita, ut sine alicuius codicis ope de eorum integritate desperandum omnino sit».

Ich vermute, daß Allatius seine Lesungen zum Text der C. S. den Leitern der Pariser Ausgabe zusammen mit einem Kodex zugeschickt hat, der unter anderen Texten auch die erwähnten zwei Prosawerke von Manasses enthielt. Dieser Kodex könnte m. E. der *Barb.* 240 gewesen sein, der die zwei Werke in miserablem Zustand enthält ([19]). Eine Nachforschung – die sehr zu wünschen wäre – in Allatius' Korrespondenz und in eventuell erhaltenen Dokumenten der Pariser Ausgabe in der Bibliothèque Nationale würde, glaube ich, meine obige Vermutung bestätigen. Ferner könnte in der Barberinianischen Bibliothek vielleicht noch ein Buch erhalten sein, in das die ausgeliehenen oder fern von der Bibliothek sich befindenden Handschriften eingetragen wurden ([20]). Dort müßte bestimmt auch Allatius' Sendung nach Paris registriert sein.

(19) Siehe die Ausgabe des zweiten Prosawerks : E. Kurtz in *Vizantiskij Vremennik*, 17 (1910), 302-322, wo die Verderbnisse des Textes offensichtlich und zahlreich sind.

(20) In der Vatikanischen Bibliothek ist ein solches Buch für bestimmte Zeiträume erhalten. Siehe M. Bertola, *I due primi Registri di prestito della*

1618 wurde Allatius als Skriptor der Vatikanischen Bibliothek eingestellt, für die er einen dreibändigen Handschriften-Katalog zusammenstellte. Bevor er die Leitung der Vatikanischen Bibliothek übernahm (1661-1669), leitete er auch die Bibliothek des Kardinals Barberini. Drei Handschriften aus dieser Bibliothek enthalten Werke von Manasses, und zwar :

1. Der *Barb.* 30, XIII. Jh., enthält die C. S. und am Schluß das Epigramm *Δέχνυσο* ... Im Epigramm fehlen *ὁ φυτεύσας* (v. 8) und ein Teil des Wortes *πο[λεμιστὴς]* (v. 7) ; außerdem steht *σέλοιο* statt *σελήνης* (v. 4) und *καρτεροθύμου* statt *καρτερόχειρος* (v. 6), was, im Gegensatz zu allen anderen Hss, nur in diesem Kodex [21] und im *Barb.* 41 vorkommt.

2. Der *Barb.* 41 enthält die C. S. und am Ende das Epigramm *Δέχνυσο* ... Den ganzen Kodex hat Allatius abgeschrieben [22].

3. Der *Barb.* 240. Dem Katalog [23] zufolge enthält der Kodex das Prosawerk von Manasses *ἔκφρασις εἰκονισμάτων* [24] und die oben erwähnte Grabrede [25], aber auch «passim adscriptae variae lectiones manu Allatii».

Bis ein eindeutiges Zeugnis über die Art und Weise entdeckt wird, wie Allatius zu seinen Lesungen gekommen ist und sie nach Paris gesandt hat, können wir einige Hinweise zu dieser Frage anführen :

Die von Allatius gesandten Lesungen belaufen sich für die Chronikverse 5850-6733 auf insgesamt ca. 312 und kommen alle – bis auf etwa acht – ganz genau im *Barb.* 41 vor. Nur zwei von den acht Ausnahmen dürften dabei wesentlich sein : a) v. 6114 : Allatius liest *συέλες*, während im *Barb.* 41 *συέλους* steht, b) v. 6132 : Allatius liest *καχεργότατος*, im *Barb.* 41 steht dagegen *καχουργότατος*.

Es kann somit als fast sicher betrachtet werden, daß Allatius seine vom Text der C. S. (Ausgabe Meursius) abweichenden Lesungen dem *Barb.* 41 entnommen hat, den er auch selbst abgeschrieben hatte. Hayes [26] spricht von «variants (differences from Meursius' text) which Leo Allatius found

biblioteca Apostolica Vaticana, 1942 (den Verweis entnehme ich R. Devreesse, *Le fond grec de la Bibliothèque Vaticane des origines à Paul V*, 1965).

(21) V. Capocci, *Codices Barberiniani graeci*, Tomus I, 1-163, 1958, S. 31-33.

(22) Capocci, a.a.O. S. 42-46 und 45 («codex totus a Leone Allatio exaratus»).

(23) S. de Ricci, *Liste sommaire des mss grecs de la Bibliotheca Barberina*, in *Revue des Bibliothèques*, 17 (1907), 99.

(24) Siehe die Ausgabe von L. Sternbach, *Jahrb. Österr. Arch. Inst.*, 5 (1902), Beibl. 83-85.

(25) Siehe Anm. 1.

(26) A.a.O. S. 167 und Anm. 42.

in his codex (*Vat. Barb. gr.* 41 ?)». Und in der Anmerkung heißt es : «... I suspect this is not the codex from which Allatius' variants were drawn. The manuscript may be *Barb. gr.* 240».

Es steht außer Zweifel : Der Pariser Ausgabe lag ein Kodex zugrunde, der die zwei obenerwahnten Prosawerke von Manasses enthielt. Nach dem bisherigen Stand der Forschung sind diese zwei Werke nur im *Barb.* 240 enthalten, und zwar in dem von den Leitern der Ausgabe von 1655 beschriebenen Zustand.

Daß den Lesungen von Allatius der *Barb.* 41 zugrundegelegen hat, bestätigt übrigens auch das Widmungsepigramm *Δέχνυσο* ... : die Schreibungen *σέλοιο* (v. 4) und *χαρτεροθύμου* (v. 6) kommen nur im *Barb.* 41 und im *Barb.* 30 vor. Da wir aber nicht annehmen können, daß der *Barb.* 41 vom *Barb.* 30 abgeschrieben wurde – obwohl manches dafür spricht [27], u.a. die obigen Schreibungen im Epigramm – müssen wir vermuten, daß der Musterkodex des *Barb.* 41 ein Ignotus ist [28].

Als Quelle von Allatius' Lesungen muß also der *Barb. gr.* 41 gedient haben.

Von den vier Handschriften der bereits gedruckten Ausgaben der C. S. entsprechen somit

M dem *Vat. Palat.* 124.
R minor dem *Paris.* 1803.
R major dem *Paris.* 2087.
A dem *Barb.* 41 (das ist *fast* sicher).

Athènes. Odysseus Lampsidis.

(27) Viele Lesungen des von mir kollationierten Teils der C. S. (v. 5850-6733), die im *Barb.* 30 stehen, kommen auch im *Barb.* 41 vor. Doch die Tatsache, daß ganze Verse der Chronik (z.B. 6211, 6243, 6483, 6576) wie auch Wörter des Widmungsepigramms ausgelassen wurden – was nur im *Barb.* 30 vorkommt – schließt eine direkte Abhängigkeit des *Barb.* 41 vom *Barb.* 30 aus. Vers 6118bis stellt eine Verbindung zwischen *Barb.* 41 und den *Vat. Ott.* 324 und *Jerusalem* 65, beide aus dem XV. Jh., – eher wohl mit Jerusalem 65 – her. Doch diese Verbindung wird nicht auch dadurch bestätigt, daß zahlreiche gleiche Lesungen in den zwei Hss (*Barb. 41* und *Jerusalem 65*) vorkommen. Der fehlende Musterkodex ist vielleicht der Zwischenkodex.

(28) K. Krumbacher, *Geschichte der Byzantinischen Literatur* (Griechische Übersetzung, Band 1, S. 768), meint zu Recht den *Barb.* 240, wenn er von einer Notiz in einem Kodex der Escurial Bibliothek von Madrid spricht.

Corrigenda

Nachkorrektur zum Beitrag «Ein bisher unerkanntes Gregoras-Fragment im *Cod. Marc. gr.* II, 103», in *Byzantion*, 53 (1983), 354-358.

Da dem Verf. von seiten der Redaktion bzw. des Verlages vor Abdruck des Beitrages versehentlich keine Korrekturfahnen zugesandt wurden, blieben, abgesehen von irrtümlicher Kleinschreibung von Substantiven, folgende sachliche Versehen und Druckfehler stehen :

S. 355, 1. Abs.	:	unteressierten	*statt* interessierten
» 2. Abs.	:	erstrekken	*statt* erstrecken
» Anm. 4	:	der Kodex	*statt* des Kodex
S. 356, 2. Abs.	:	eingehen–.	*statt* eingehen.–
S. 357, II	:	erorberten	*statt* eroberten
» Anm. 14	:	folgender	*statt* jener
» »	:	ἀπορούντων	*statt* ἀποροῦντας
» »	:	Nrn. ξγ' – ο'	*statt* ξζ' – ο'
S. 358, V	:	expl. ὁ πίναξ	*statt* expl. ο' (= 70) πίναξ
» 4. Abs.	:	Erorberung	*statt* Eroberung

G. Prinzing.

NOTARELLA SU PATMO E LA CALABRIA

Un singolare culto era praticato nel medioevo a Rosarno in Calabria : quello della Madonna di Patmo [1]. Si tratta di una delle tante madonne nere che sono venerate in Occidente e che la tradizione ricorda venute miracolosamente dall'Oriente [2].

Ma quello che è interessante è che l'icona venga detta «di Patmos» con evidente allusione alla piccola isola egea vicina alle coste dell'Asia Minore, famosa per il monastero di S. Giovanni il Teologo. In questo caso la tradizione sembra esplicita nel ricordare il luogo di provenienza dell'icona. L'allusione è solo casuale e vuole individuare genericamente la provenienza dell'icona dall'Oriente o la presenza in Calabria di questo culto è dovuto a scambi religiosi e culturali con l'isola egea ?

Una indicazione può venirci dalla biblioteca del monastero di Patmo. Si è osservato, forse senza adeguata attenzione, che alcuni manoscritti sono di produzione italogreca e vennero trascritti e miniati in Calabria. Non è forse inutile farne un elenco. Il più noto è il *ms. gr.* 33 con le omelie di Gregorio Nazianzeno, finito di scrivere nell'ottobre del 941 nello *scriptorium* di Reggio dal monaco Nicola e dal di lui figlio Daniele, come si ricava dalle firme del *colophon* a f. 191 r [3]. Non sappiamo quando il manoscritto sia pervenuto a Patmo, ma è accertato che era presente nel monastero almeno nel 1201, come risulta da un catalogo dei manoscritti conservati nella biblioteca. Ma è possibile che vi fosse pervenuto pertempo. Come è noto, il monastero fu fondato da Cristodulo nel 1088 nell'isola concessagli da Alessio Comneno, dunque 150 anni dopo che il

(1) G. Lacquaniti, *Storia di Rosarno da Medma ai nostri giorni*, Oppido Mamertina, 1892, appendice.

(2) Già un diploma normanno del 1193 ricorda «... reverenda imago Sancte Dei genitricis Marie, que dicitur Achiropictos ...», venerata a Rossarno (*Tancredi et Willelmi III regum diplomata*, ed. H. Zieliski, *Codex dipl. Regni Siciliae*, V, Koln-Wien, 1982, p. 81).

(3) M. Rotili, *Arte bizantina in Calabria e in Basilicata*, Cava dei Tirreni, 1980, pp. 171-174.

manoscritto di Gregorio Nazianzeno fu trascritto e miniato a Reggio. Miniature dello *scriptorium* reggino decorano anche uno degli Evangeliari di Patmo (4).

Nella biblioteca erano presenti anche manoscritti sicuramente prodotti in Occidente come il testo del siciliano Nilo Doxopatres, andato smarrito ma elencato nel catalogo dei mss. di Patmo pubblicato dal Mai e di cui resta una copia nel ms. *Vat. gr.* 1768 ff. 148-222 della seconda metà del sec. XVI (5). Inoltre in Italia meridionale si può ritenere sia stata fatta la redazione greca della biografia di papa Martino presente nel Sinassario di Patmo del sec. X e piena di riferimenti alla Sicilia (6).

Di provenienza italogreca si può ritenere anche il manoscritto di Diodoro Siculo conservato nel monastero di Patmo. Questa redazione presenta delle varianti che possono giustificarsi soltanto con una conoscenza locale dell'amanuense, come la lezione «τας μινεας» invece della vulgata «τας μεν νεας» di Diodoro Siculo, XI, 88, 6, ritenuta più genuina, ma in realtà è più plausibile che si tratti di una correzione dovuta all'amanuense italogreco che riconosce nel testo vulgato il toponimo «Mineo» (Miniu) (7).

Questa presenza di manoscritti occidentali è dovuta soltanto a un normale scambio tra monasteri di rito greco o è testimonianza di rapporti più stretti tra la Calabria e l'isola di Patmo ? Il problema rimane aperto. È più che plausibile che tra monasteri di eguale fede religiosa vi fosse uno scambio reciproco, agevolato dai viaggi non *infrequenti* dei monaci. Non si deve peraltro trascurare che l'isola di Patmo ha gravitato nel medioevo verso Occidente. Di scarsa rilevanza si può ritenere lo sbarco della flotta normanna del 1186, che aveva lo scopo di trafugare il corpo di Cristodulo (8), ma non bisogna trascurare che Patmo divenne possesso

(4) *Ibid.*, p. 174.

(5) G. Mercati, *Per la storia dei manoscritti greci di Genova, di varie badie basiliane d'Italia e di Patmo* (Studi e Testi, 68), Città del Vaticano, 1935, pp. 71-72.

(6) E. Patlagean, *Les moines grecs d'Italie et l'apologie des thèses pontificales*, in *Studi Med.*, V, 1964 = *Structure sociale, famille, chrétienté à Byzance*, London, 1981, p. 591, n. 33.

(7) V. Casagrandi Orsini, *Meneai, Menai-Menainon (Mineo), patria di Ducezio re dei Sicoli*, in *Atti e Rend. Accad. Dafnica in Acireale*, III, 1895, p. 8 dell'estratto.

(8) B. Lavagnini, *I Normanni di Sicilia a Cipro e a Patmo (1186)*, in *Byzantino-Sicula*, II, Palermo, 1975, p. 321 ss.

veneziano a partire dal sec. XIV e non mancavano in Italia meridionale mercanti veneziani a cui si può attribuire il commercio di manoscritti (9).

Una larga circolazione di idee e di uomini sembra dunque caratterizzare il monachesimo greco anche tra le zone più periferiche. Si hanno anche indizi di scambi tra l'Italia meridionale ed il monastero sinaitico di S. Caterina. Addirittura un contratto privato stilato su pergamena a Messina nella seconda metà del sec. XIII fa parte del *Cod. Sinait.* 517 (10). Non mancano anche manoscritti italogreci presso la biblioteca del monastero di S. Caterina, come il *Cod. Sinait.* 522, pervenuto al Sinai dal monastero di S. Nicola di Calamizzi (11). Inoltre per questo tramite si può ben spiegare la presenza al Sinai di codici del tipo «as de pique», caratteristici dell'Italia meridionale (12).

Trieste. Aldo Messina.

(9) N. Nicolini, *Il cognome «Di Venezia» nel Regno di Sicilia ai tempi dei primi due Angioini*, in *Archivio Veneto*, CIV, 1973, p. 19 ss.

(10) S. Caruso, *Sul «frammento di contratto» messinese del Cod. Sinait. 517*, in *Arch. Stor. Sicil.*, s. IV, II, 1976, pp. 3-10.

(11) G. Schirò, *Vita inedita di S. Cipriano di Calamizzi*, in *Boll. Badia Greca di Grottaferrata*, n.s. IV, 1950, pp. 68-69.

(12) C. De Vocht, *L'«as de pique» hors d'Italie*, in *Byzantion*, LI, 1981, pp. 628-630.

MÉMOIRES ET DOCUMENTS

LES SCOLIES AUX *ARITHMÉTIQUES* DE DIOPHANTE D'ALEXANDRIE DANS LE *MATRITENSIS BIBL. NAT.* 4678 ET LES *VATICANI GR.* 191 ET 304

L'intérêt nouveau que doit susciter pour l'œuvre du mathématicien grec Diophante d'Alexandrie la découverte par R. Rashed d'un manuscrit de l'*Art de l'Algèbre* de Qusta ibn Luqa, que l'on croyait perdu, n'est plus à démontrer (1). Il nous a mené à réviser, à propos de la partie des *Arithmétiques* conservée en grec, de nombreuses positions prises dans les travaux méritoires de l'historien français Paul Tannery et souvent répétées après lui (2). Il importe seulement de résumer ici les conclusions auxquelles nous a mené l'étude des manuscrits, sans plus montrer en quoi elles divergent de celles du précédent éditeur, telles que les moyens limités de son temps avaient permis de les fonder. Tous les manuscrits connus, complets ou fragmentaires, qui contiennent la partie conservée en grec des *Arithmétiques*, sont issus des manuscrits suivants :

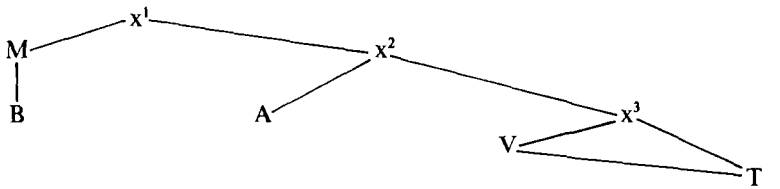
A : *Matritensis Bibl. Nat.* 4678 (*olim* N 48) (XIIIe s.)
V : *Vaticanus gr.* 191 (XIIIe s.)

(1) Voir R. RASHED, *Les travaux perdus de Diophante*, dans *Revue Hist. Sc.*, 27, 2 (1974), pp. 97-122 et 28, 1 (1975), pp. 3-30.

(2) L'ensemble des positions défendues par Paul Tannery trouve son aboutissement dans les deux volumes d'édition bien connus : P. TANNERY, *Diophantus Alexandrinus. Opera omnia*, I, Leipzig, 1893, et II, Leipzig, 1895 (Reproduits, Stuttgart, 1974). Des considérations nouvelles sur le texte grec figurent dans les ouvrages suivants : A. ALLARD, *Diophante d'Alexandrie. Les Arithmétiques. Histoire du texte grec, édition critique, traductions et scolies*, Thèse Univ. Louvain, 1980 ; A. ALLARD, *La tentative d'édition des Arithmétiques de Diophante d'Alexandrie par Joseph Auria*, dans *Rev. Hist. Textes*, 11 (1981) ; A. ALLARD, *La tradition du texte grec des Arithmétiques de Diophante d'Alexandrie*, dans *Rev. Hist. Textes* (en cours de publication). Avec M. R. Rashed, nous terminons la publication d'une nouvelle édition critique, traduite et commentée, des textes grec et arabe.

T : *Vaticanus gr.* 304 (XIVe s.)
M : *Mediolanensis Ambrosianus* Et 157 *sup.* (= *gr.* 780) (fragmentaire, autographe de Maxime Planude) (XIIIe s.)
B : *Venetus Marcianus gr.* 308 (XIIIe s.)

L'ensemble des rapports qui unissent entre eux ces manuscrits peut être résumé de la manière suivante :



Les manuscrits sont ainsi répartis en deux grandes familles issues d'un modèle commun x^1 connu à Byzance à la fin du XIIIe siècle. La première famille a pour modèle un manuscrit autographe de Maxime Planude (M), qui, outre les fragments du texte de Diophante, contient encore une partie de la rédaction originale des *Scolies* aux deux premiers livres des *Arithmétiques*, et du *Calcul Indien* (3). Nous avons montré précédemment que dans son édition des *Scolies* aux *Arithmétiques*, Paul Tannery qui n'avait pu examiner l'*Ambrosianus* (M) que d'une manière superficielle au cours d'une mission en Italie en 1886, a utilisé le *Marcianus gr.* 308 (B), son descendant le plus direct, et surtout a substitué souvent à ce dernier le texte beaucoup plus altéré du *Parisinus gr.* 2485 qu'il pouvait évidemment consulter avec plus de facilité (4). De la seconde famille, de loin la moins nombreuse si l'on n'envisage que les manuscrits qui lui appartiennent à titre exclusif, il nous reste surtout trois manuscrits A, V et T, dont nous avons étudié les rapports complexes. On notera seulement ici qu'il existe entre les manuscrits V et T de nombreux points communs indépendants de A, preuves d'un modèle perdu x^3 commun aux deux manuscrits de la Bibliothèque Vaticane, et que les corrections dans le texte de T, mais les corrections seulement, eurent pour modèle le manuscrit V : ainsi, des encadrements dans le texte de T correspondent très exactement aux parties

(3) Voir A. ALLARD, *L'Ambrosianus Et 157 sup., un manuscrit autographe de Maxime Planude*, dans *Scriptorium*, 33 (1979), pp. 219-234, et A. ALLARD, *Maxime Planude. Le Grand Calcul selon les Indiens*, Louvain-la-Neuve, 1981.

(4) A. ALLARD, *L'Ambrosianus Et 157 sup., un manuscrit autographe de Maxime Planude*, dans *Scriptorium*, 33 (1979), pp. 228-234.

omises dans V (5). Quant au manuscrit A, il reste un témoin privilégié de la tradition manuscrite du texte des *Arithmétiques*, mais un témoin seulement : contrairement aux affirmations répétées de Tannery, il n'est en aucun cas le modèle unique dont seraient issus tous les manuscrits de la tradition non-Planudéenne, et la supériorité qu'on lui a accordée jusqu'ici sur les autres témoins, particulièrement sur les témoins issus du manuscrit de Planude, relève d'une notion subjective de «bon manuscrit» à laquelle nous ne pouvons souscrire sans réserve.

Les considérations sur la tradition manuscrite du texte grec des *Arithmétiques*, que nous venons de résumer, ont évidemment constitué le centre d'intérêt principal de nos recherches. Il n'en reste pas moins que dans un cadre ainsi défini, l'étude des scolies que contiennent tous les manuscrits les plus anciens de la tradition conservée, offre un double intérêt. D'une part, elle permet de mieux situer les rapports entre les trois principaux manuscrits qui ne sont pas directement liés aux travaux de Maxime Planude. On verra d'autre part qu'elle autorise des rapprochements entre les deux familles de manuscrits, qui n'avaient pu être faits jusqu'ici. Nous nous proposons dès lors, après une description sommaire des manuscrits A, V et T, où nous insisterons surtout sur les œuvres scientifiques et les scolies, de donner une édition et une traduction des scolies des trois manuscrits, presque toutes inédites, et de les comparer avec celles, bien connues, dues aux travaux de Maxime Planude (6).

§ 1. Le *Matritensis* 4678, et les *Vaticani gr.* 191 et 304 (7)

A : *Matritensis Bibl. Nat.* 4678 (*olim* N 48).

Manuscrit en papier du XIIIe siècle, d'origine orientale. Ff. 145 en ordre partiellement perturbé. Mm. 300 × 225 (après une restauration du XVIIe

(5) Pour cette seule raison, nous avons noté plus haut dans notre schéma l'existence d'un rapport de V à T.

(6) Rappelons que les *Scolies* de Planude aux deux premiers livres des *Arithmétiques* de Diophante ont été éditées par P. Tannery, *Diophantus Alexandrinus. Opera omnia*, II, Leipzig, 1895 (Reproduit, Stuttgart, 1974), pp. 126-255. Quelques scolies qui figurent dans les manuscrits AVT ont été éditées dans le même ouvrage pp. 256-260. Nous avons apporté quelques corrections à l'édition des scolies de Planude dans notre article sur l'*Ambrosianus* Et 157 *sup.* mentionné plus haut, pp. 230-234.

(7) Des descriptions plus détaillées des manuscrits AVT figurent dans notre étude mentionnée plus haut sur la tradition du texte grec des *Arithmétiques*.

siècle). L'histoire du manuscrit, avant qu'il n'entre en possession de Constantin Lascaris (1434-1501) ou plus vraisemblablement du Chapitre cathédral de Messine, n'est pas connue.

Les *Arithmétiques* de Diophante d'Alexandrie, en six livres, figurent ff. 58r-130v. Le texte est écrit par deux mains du XIIIe siècle (f. 58-62r, l. 25 ; f. 62r, l. 26-f. 130). En marge et dans les interlignes du texte des deux premiers livres, et dans quelques marges du texte du troisième livre, on trouve de très nombreuses corrections et scolies dues à six mains différentes des XIIIe et XIVe (?) siècles, dont aucune n'est celle d'un des copistes du manuscrit ni de Maxime Planude.

Parmi d'autres œuvres scientifiques, on trouve en outre dans le manuscrit un fragment de l'*Introduction harmonique* de Cléonide, comme dans les ff. 393-395 du *Vatic. gr.* 191 (ff. 137-141r), un court fragment de l'*Introduction harmonique* d'Euclide, comme dans le f. 395 v du *Vatic. gr.* 191 (f. 141v), un fragment de la *Division du Canon* du Pseudo-Euclide, comme dans le *Vatic. gr.*, 191, mais plus court (ff. 142-143v correspondant aux f. 395v, l. 31-f. 396v, l. 30 du *Vatic. gr.* 191) (8).

V : *Vaticanus gr.* 191.

Manuscrit en papier du XIIIe siècle, d'origine orientale. Ff. VI + 337. Mm. 345 × 250. Le manuscrit est fait de trois parties distinctes dues à au moins seize copistes et contenant des œuvres de mathématique, d'astronomie, d'astrologie, de géographie et de musique. Il semble bien que les trois parties du manuscrit ont été réunies en un par un seul et même correcteur qui le fit exécuter par des amis, des élèves ou des secrétaires entre 1296 et 1298, et que des notes ont été ajoutées jusqu'au 1er septembre 1303. L'histoire du manuscrit, avant qu'il n'entre en possession du pape Calixte III (1455-1458), n'est pas connue.

Les *Arithmétiques* de Diophante, en six livres, figurent dans la troisième partie du manuscrit, ff. 360r-390r, de la main de quatre copistes. En

(8) Bibliographie : J. IRIARTE, *Regiae Bibliothecae Matritensis codices graeci mss*, I, Madrid, 1769, pp. 163-164 ; C. O. ZURETTI, *Catalogus codicum astrologorum graecorum*, XI, 2, Bruxelles, 1934, pp. 73-74 ; P. TANNERY, *Rapport sur une mission en Italie*, dans *Mémoires Scientifiques*, II, Paris, 1912, p. 274 ; P. TANNERY, *Diophantus Alexandrinus. Opera omnia*, I, Leipzig, 1893, p. III, et II, Leipzig, 1895, pp. XII et XXIV (Reproduits, Stuttgart, 1974) ; J. M. FERNANDEZ POMAR, *La coleccion de Uceda y los manuscritos griegos de Constantino Lascaris*, dans *Emerita*, 34, 2 (1966), pp. 263-264 ; A. ALLARD, *La tradition du texte grec des Arithmétiques de Diophante d'Alexandrie*, dans *Revue Hist. Textes* (en cours de publication).

marge du texte du premier livre, on trouve par deux mains très proches l'une de l'autre et qui ne sont celles d'aucun des copistes du texte, des scolies dont une partie se retrouve également dans le *Matritensis* 4678, parfois de manière plus complète que dans ce dernier et inversement, et quelques-unes dans le *Vaticanus gr.* 304.

Outre plusieurs œuvres scientifiques, on trouve dans la troisième partie du manuscrit un fragment de l'*Introduction harmonique* de Cléonide, comme dans les ff. 137-141 r du *Matritensis* 4678 (ff. 393r-395v) ; un fragment de quelques lignes de l'*Introduction harmonique* d'Euclide, comme dans le f. 141v du *Matritensis* 4678 (f. 395v) ; un fragment de la *Division du Canon* du Pseudo-Euclide, comme dans les ff. 142r-143v du *Matritensis* 4678, mais plus étendu que dans ce dernier (ff. 395v-397v) (9).

T : *Vaticanus gr.* 304.

Manuscrit en papier de la première moitié du XIVe siècle. Ff. v + 252. Mm. 300 × 215. Dû à un seul copiste. L'histoire du manuscrit, avant qu'il n'entre dans la Bibliothèque Pontificale du pape Nicolas V (1447-1455), n'est pas connue.

Les *Arithmétiques* de Diophante, en six livres, figurent ff. 77-182 r. En marge du texte du premier livre on trouve quelques scolies de deux mains différentes ; quelques-unes sont communes avec celles du *Matritensis* 4678 et du *Vaticanus gr.* 191 ; quelques autres sont propres au manuscrit et se retrouvent dans le *Parisinus gr.* 2378 et le *Neapolitanus Borbon.* III C 17.

On trouve en outre dans le manuscrit plusieurs œuvres de mathématique et surtout d'astronomie, dont aucune ne figure dans le *Matritensis* 4678 ou le *Vaticanus gr.* 191 (10).

(9) Bibliographie : voir P. CANART et V. PERI, *Sussidi bibliografici per i manoscritti greci della Biblioteca Vaticana*, dans *Studi e Testi*, 261, Rome, 1970, pp. 387-388. On peut ajouter aux travaux cités dans cet ouvrage : J. MARTIN, *Scholia in Aratum vetera*, Stuttgart, 1974, p. XXV, et A. ALLARD, *La tradition du texte grec des Arithmétiques de Diophante d'Alexandrie, dans Revue Hist. Textes* (en cours de publication).

(10) Bibliographie : voir P. CANART et V. PERI, *op. cit.*, p. 407. On peut ajouter aux travaux cités dans cet ouvrage : A. TIHON, *Le «Petit Commentaire» de Théon d'Alexandrie aux Tables Faciles de Ptolémée*, dans *Studi e Testi*, 282, Rome, 1978, pp. 25-26, et A. ALLARD, *La tradition du texte grec des Arithmétiques de Diophante d'Alexandrie*, dans *Revue Hist. Textes* (en cours de publication).

Dans les descriptions sommaires qu'on vient de lire, nous avons mis l'accent de propos délibéré sur deux faits qui étaient passés inaperçus jusqu'ici :

1. A et V contiennent tous deux un fragment de la *Division du Canon* du Pseudo-Euclide, mais il est plus étendu dans le manuscrit du Vatican et il se termine *ex abrupto* dans A sans qu'un accident mécanique, comme une fin de folio, puisse justifier cette différence de longueur dans l'hypothèse où V serait une copie de A.

2. Quelques-unes des scolies sont inégalement contenues dans A, V et T ; elles sont parfois plus complètes dans A *et inversement*. A eux seuls, ces deux faits confirment clairement la position que nous avons prise précédemment sur les rapports entre les manuscrits AVT de la famille étrangère à l'autographe de Maxime Planude. On sait par deux lettres de ce dernier qu'il existait à Byzance à la fin du XIIIe siècle trois manuscrits contenant Diophante (11). L'un appartenait à Planude lui-même. On peut sans crainte avancer qu'il s'agit du manuscrit autographe dont des fragments sont conservés dans l'actuel *Ambrosianus* Et 157 *sup.* Un second manuscrit appartenait à une «bibliothèque impériale» ; à la suite de négligence, il ne faisait plus figure, selon les termes même de Planude, que de «pauvres restes» (12), et avait été prêté à Planude par le Grand Logothète Théodore Muzalon auquel il a été renvoyé après avoir été restauré, ou mieux, pour respecter une amusante image, «rajeuni de ses vieilles rides : on pourrait dire, pour l'extérieur, que le serpent s'est débarrassé de sa vieille peau ; pour l'intérieur, c'est comme si on voyait une maison restaurée et reconstruite après de gros dégâts» (13). Au vu de ce texte, il était légitime de croire que le manuscrit emprunté à Théodore Muzalon ne pouvait être que l'actuel *Matritensis* 4678 (14). Mais cette position ne peut être confirmée (15). La lettre de Planude témoigne en effet formellement

(11) Voir M. TREU, *Maximi monachi Planudis epistulae*, Breslau, 1890 (Reproduit, Amsterdam, 1960), pp. 53, 84, 226-227, 241-245.

(12) M. TREU, *op. cit.*, p. 83, l. 66-67.

(13) M. TREU, *op. cit.*, p. 82, l. 33-36.

(14) Ce fut la position adoptée sans réserve et compte tenu du contenu sommaire du manuscrit de Madrid, par C. WENDEL, *Planudea. Eine von Planudes benutzte Diophantoshandschrift*, dans *Byz. Zeitschr.*, 40 (1940), pp. 414-417.

(15) Grâce à un crédit du Fonds National Belge de la Rechercher Scientifique, nous avons pu étudier pendant plusieurs semaines le *Matritensis* 4678. Nous avions pris soin, à cette occasion, de nous munir des fac-similés de tous les autographes connus de Maxime Planude, comme par exemple son *Commentaire de l'Evangile de St. Jean*, dans le *Marcianus gr.* 481.

qu'il est intervenu personnellement dans la restauration du texte du manuscrit de Muzalon. On verra plus loin que le *Matritensis* 4678 a effectivement subi de nombreux dommages dus à l'humidité, aux xylophages, et finalement à une reliure maladroite au moment de son entrée au XVIIe siècle dans la collection du duc d'Uceda. On retrouve exactement ces mêmes caractéristiques dans les manuscrits grecs 4577 et 4678 à 4685 de la Bibliothèque Nationale de Madrid, provenant tous de la collection d'Uceda. Il apparaît que ces manuscrits ont plus vraisemblablement appartenu au Chapitre cathédral de Messine, plutôt qu'à Constantin Lascaris, et que les dommages qu'on y reconnaît aisément sont dus à la conservation dans une cave de la cathédrale de Messine (16). Il est certain qu'au XIIIe siècle, antérieurement aux multiples corrections et scolies dues, on le verra, à au moins six mains différentes, a eu lieu une restauration du *Matritensis* 4678, au cours de laquelle certains mots qui risquaient de disparaître sous des collages ont été soigneusement recopiés, comme f. 61r (bande de papier collée dans la marge inférieure) ou f. 64 (pièce ronde en pleine page). Ces restaurations anciennes sont toutefois très peu nombreuses et ne suggèrent guère, selon les termes de Planude, «une maison restaurée et reconstruite après de gros dégâts». En outre, nous pouvons assurer que dans aucune restauration ancienne, pas plus qu'en une quelconque des scolies, ne se retrouve l'écriture, aujourd'hui bien connue, de Maxime Planude. Par contre, notre étude du texte des *Arithmétiques* de Diophante, tout comme l'étude des scolies qu'on lira plus loin, nous ont montré qu'il existe entre l'*Ambrosianus* Et 157 *sup.*, autographe de Planude, et le *Matritensis* 4678, des rapports tels qu'on peut sans hésiter affirmer que les deux manuscrits remontent à un archétype commun perdu contenant déjà une partie des scolies, tel qu'il devait exister à Byzance dans les vingt dernières années du XIIIe siècle. Dès lors, plutôt que de supposer sans preuve que le *Matritensis* 4678 constitue le manuscrit de Muzalon emprunté par Planude, nous croyons que ce manuscrit, aujourd'hui perdu, a pu être celui que nous avons représenté par le sigle x^1 dans le schéma proposé plus haut, c'est-à-dire l'archétype commun aux manuscrits de la tradition Planudéenne et au groupe représenté au mieux par les manuscrits A, V et T. La lettre de Planude au Grand Logothète Théodore Muzalon stipule que l'intérêt de l'écrivain dans cette période s'orientait vers Diophante et le *Canon* d'Euclide, outre Théodose et

(16) Voir J. M. FERNANDEZ POMAR, *op. cit.*, pp. 263-264.

Nicomaque. Il est trop hasardeux de conclure, au vu du fait que les manuscrits A et V contiennent précisément ces œuvres, que la famille des manuscrits AVT de Diophante qui n'est pas issue de l'autographe *Ambrosianus* Et 157 *sup.*, est directement liée aux recherches du polygraphe byzantin. On soulignera plutôt qu'à l'époque de Georges Pachymère, qui consacra une partie de son œuvre à un commentaire peu développé de Diophante, comme à celle de Planude, donc dans les dix ou quinze dernières années du XIIIe siècle, les œuvres scientifiques ont connu un réel intérêt, au moins dans les milieux étrangers à l'Université officielle. Rien n'indique toutefois que Muzalon, élève du patriarche Georges de Chypre († 1290), se soit intéressé à ces œuvres : on ne connaît que son activité comme partisan de l'orthodoxie contre les Latins ([17]), qui rejoint dans ce domaine celle de Planude. Une autre lettre de ce dernier, adressée à Manuel Bryennius, nous permet de savoir qu'à côté des manuscrits de Planude et de Muzalon, il en existait à Byzance un troisième auquel Planude voulait comparer le sien ([18]). L'indication est précieuse si l'on sait que Bryennius fut l'auteur d'*Harmoniques* ([19]) et peut-être d'un ouvrage astronomique perdu ([20]). A part le fait qu'il fut le maître de l'astronome Théodore Métochite, l'activité de Bryennius est mal connue. Nous n'avons pu trouver de preuve formelle de ce que Bryennius a étudié Diophante, ni de ce que Planude, contrairement à ce qu'on a vu pour le manuscrit de Muzalon, a effectivement obtenu le manuscrit réclamé à son correspondant. Cependant, deux témoins importants cités, les manuscrits A et V, contiennent des fragments d'*Harmoniques* ; aucun ne concerne l'œuvre de Bryennius. Il n'est pas impossible, mais faute de preuve nous n'avançons cette hypothèse qu'avec réserve, que le manuscrit de Bryennius fut un des intermédiaires perdus x^2 ou x^3 dont la critique interne des manuscrits AVT nous a permis de supposer l'existence. En ce cas, le troisième manuscrit byzantin, s'il n'est pas un des manuscrits conservés, serait également issu de l'archétype commun qui fut peut-être le manuscrit de Théodore Muzalon. On n'oubliera pas en effet que le commentaire de Pachymère, s'il ne plaide guère en faveur des connaissances mathématiques de son auteur, prouve au moins qu'à l'époque de Planude et de ses

(17) M. TREU, *op. cit.*, p. 241.

(18) M. TREU, *op. cit.*, p. 53, l. 7-10.

(19) Ed. G. H. JONKER, *The Harmonics of Manuel Bryennius*, Groningen, 1970.

(20) Voir I. ŠEVČENKO, *Études sur la polémique entre Théodore Métochite et Nicéphore Coumnos*, Bruxelles, 1962, p. 116, n. 1.

contemporains Muzalon et Bryennius, il existait à Byzance au moins un manuscrit contenant une partie de l'œuvre de Diophante (21).

§ 2. Les scolies du *Matritensis* 4678 et des *Vaticani gr.* 191 et 304

On sait par la description que nous avons donnée du *Matritensis* 4678 que le texte des *Arithmétiques* de Diophante a été écrit en pleine page par deux mains différentes toutes deux de la fin du XIIIe siècle. Les marges des folios qui contiennent les deux premiers livres sont presque complètement couvertes, soit d'additions d'autres mains comblant très exactement des omissions dont les copistes peuvent être tenus pour responsables, soit de scolies ; presque toutes ces dernières ont trait aux problèmes des deux premiers livres. La lecture complète de la plupart des scolies comporte de réelles difficultés, mais contrairement à une affirmation catégorique de Tannery (22), on peut distinguer différentes mains. Celles-ci se chevauchent sans cesse, chacun des scoliastes s'étant efforcé d'occuper dans les marges, et quelquefois dans les interlignes, la place laissée libre par le précédent. Cette disposition permet, après un examen minutieux, de classer six scoliastes dans un ordre chronologique (23) :

A^2 : quelques scolies d'une petite écriture très fine de la fin du XIIIe siècle, à propos des livres I à III (type marge supérieure du f. 67r, ou marge gauche du f. 89v).

A^3 : très nombreuses corrections, additions et scolies, écrites à la fin du XIIIe siècle à l'aide d'une encre très noire. L'écriture est à ce point proche

(21) Il semble bien, d'après les conclusions de V. Laurent, que le *Quadrivium* de Georges Pachymère, dont une partie constitue un commentaire de Diophante, ait été écrit après 1285, à la fin du XIIIe ou dans les premières années du XIVe siècle. Voir P. Tannery, *Quadrivium de Georges Pachymère*, dans *Studi e Testi*, 94, Rome, 1940, p. XXIX. Si l'on tient compte que le commentaire de Pachymère est moins étendu et moins circonstancié que celui de Planude, qu'on peut dater avec certitude de 1292 ou 1293, il a pu être rédigé entre 1285 et 1292.

(22) «Variis manibus haud facile distinguendis scholia Matritensia scripta fuerunt» (P. Tannery, *Diophantus Alexandrinus. Opera omnia*, II, Leipzig, 1895, p. XV). Il est possible que cette affirmation ne soit due qu'à un examen auquel s'était livré sans succès Heiberg (P. Tannery, *eodem loco*).

(23) Chacune des mains est représentée par un exposant affectant le sigle du manuscrit. Nous donnons quelques indications sur les caractéristiques les plus apparentes et nous signalons, à titre d'exemples, quelques folios où ces caractéristiques apparaissent au mieux.

de celle du premier copiste du texte des *Arithmétiques* qu'à moins d'un examen détaillé, elle pourrait être confondue avec elle (type marges droite et inférieure du f. 63r).

A^4 : quelques corrections et scolies d'une écriture de la fin du XIIIe siècle présente également en quelques endroits des marges du texte de l'*Arithmétique* de Nicomaque (type marge inférieure du f. 62v ou du f. 72v).

A^5 : quelques corrections entre les lignes, quelques rares remarques en marge du livre I et de nombreuses scolies en marge du texte du livre II, d'une grande écriture de la fin du XIIIe siècle (type interligne 5-6, f. 63r).

A^6 : quelques corrections et scolies en marge du livre II, d'une écriture de la fin du XIIIe siècle (type marge inférieure du f. 79r).

A^7 : de très nombreuses corrections, additions et scolies dans les interlignes et les marges de presque tous les folios correspondant aux livres I et II et de quelques folios correspondant au livre III, d'une écriture du XIIIe ou du XIVe siècle (type marge supérieure du f. 63r) [24].

Nous avons noté déjà qu'aucune de ces mains n'est celle de Maxime Planude. Nous verrons d'autre part que plusieurs scolies ont des analogies notables avec le commentaire de Planude. Il reste que les auteurs de ces scolies demeurent tout à fait anonymes et qu'aucun indice ne permet d'émettre la moindre hypothèse sur leur origine. Par ailleurs, nous avons annoncé que plusieurs scolies figurent à la fois dans le *Matritensis* 4678 (A) et dans les *Vaticani gr.* 191 (V) et 304 (T). On sait que les rapports entre ces trois manuscrits ont fait l'objet de toute notre attention. Soulignons ici que la scolie à propos du problème I, 5 ne figure qu'incomplètement dans le manuscrit A et qu'elle est interrompue *ex abrupto* dans ce manuscrit sans qu'un accident mécanique, comme une fin de folio ou une restauration postérieure, puisque justifier cette omission. Inversement, plusieurs scolies des mains A^3 et A^4 figurent dans V et T, mais non toutes, et dans celles qui sont communes aux trois manuscrits, des leçons caractéristiques restent propres à chacun d'eux. Ces constatations démontrent définitivement que contrairement à l'avis catégorique de Tannery [25], les manuscrits de la Bibliothèque Vaticane ne peuvent être

(24) A ces six mains on peut ajouter celle d'un restaurateur ancien que nous avons cité plus haut à propos de la lettre de Planude à Muzalon.

(25) Par exemple P. TANNERY, *Diophantus Alexandrinus. Opera omnia*, II, Leipzig, 1895, p. XXIV.

issus de celui de Madrid et que notre classement doit être préféré à celui du précédent éditeur. Nous avons tenté ambitieusement de reconstituer au mieux les scolies du *Matritensis* 4678, malgré les difficultés signalées et inhérentes tantôt aux hasards de la conservation, tantôt aux restaurations maladroites, particulièrement celles du relieur du duc d'Uceda. Pour les quelque vingt premières scolies du XIIIe siècle, dans l'ordre où elles se présentent dans notre édition, la tâche était facilitée par le fait que nous disposions souvent, avec les *Vaticani*, de deux autres témoins indépendants du premier. On nous pardonnera d'avouer que nous avons dû apporter un certain acharnement à la reconstitution des autres scolies jusqu'ici inédites, parfois lues à la lumière ultra-violette [26]. La transcription que nous en présentons ne reflète pas fidèlement l'état du manuscrit : soucieux de rendre lisibles les textes, nous avons omis systématiquement d'écrire entre crochets obliques les mots reconstitués grâce à l'expérience que nous a apportée la fréquentation quotidienne de l'œuvre de Diophante et à l'aide de quelques lettres échappées à l'appétit des xylophages ou aux dégâts de l'humidité [27]. Nous avons par contre écrit entre crochets obliques les mots ou les passages entiers nécessaires à la compréhension du texte et disparus à jamais du manuscrit [28]. Constatant ensuite que la lecture des scolies ainsi éditées n'est pas toujours aisée, nous en avons fait une traduction française aussi littérale que possible, assortie d'un bref commentaire destiné à situer chaque intervention de scoliaste par rapport au texte des différents problèmes. Nous nous sommes efforcé

(26) Notre travail à Madrid n'a été possible que grâce à un crédit que nous a accordé le Fonds National Belge de la Recherche Scientifique, et à l'amabilité des autorités de la Bibliothèque Nationale que nous remercions de leur aide.

(27) Quand la lumière ultra-violette s'avérait inefficace, nous avons lu certaines scolies à l'envers du folio, par transparence et à l'aide d'une forte lampe ou du soleil madrilène, quand des collages récents interdisaient tout autre moyen. Nous ne pouvions envisager en effet de décoller les nombreuses bandes de papier ajoutées au manuscrit par le relieur du XVIIe siècle.

(28) Avant de restaurer le manuscrit par des collages intempestifs, le relieur du duc d'Uceda, au XVIIe siècle, a eu la malencontreuse idée de rogner des parties importantes des marges : la belle apparence qu'on reconnaît aujourd'hui au manuscrit eut hélas pour prix la disparition d'une partie des scolies anciennes. On ne s'étonnera pas dès lors de trouver mentionnées dans notre description du *Matritensis* 4678 des dimensions plus conformes aux manuscrits copiés en Italie qu'aux manuscrits orientaux : nous ne pouvons déterminer quelles étaient les dimensions originales.

de respecter aussi fidèlement que possible l'écriture des nombres et les abréviations, et nous avons retenu dans la traduction les conventions qui sont adoptées, en accord avec le traducteur de la version arabe, dans notre nouvelle édition des *Arithmétiques*. Les quelques remarques qui suivent doivent suffire à préciser ces conventions :

1. Nous respecterons les traductions reçues pour tous les mots dont le sens n'est pas spécifique à l'œuvre de Diophante. On traduira ainsi :

τετράγωνος, carré
πλευρά, racine
ἀριθμός, nombre (dans le contexte où il ne s'agit pas du mot «chose» précisé ci-dessous)
etc.

2. Les mots écrits en toutes lettres et dont le sens est spécifique à l'œuvre de Diophante seront traduits d'une manière arbitraire toujours la même. La première lettre des puissances de la «chose» (ou «nombre provisoirement non-déterminé») [29] sera toujours écrite en italique et la traduction de ces puissances s'efforcera d'en suggérer le sens par un néologisme basé sur l'addition et non sur la multiplication. On traduira ainsi :

πλασματικός, apte à rendre le problème convenablement déterminé (à propos d'une condition)
ἀριθμός, chose (c'est-à-dire «nombre provisoirement non-déterminé» à distinguer soigneusement du sens général de nombre)
δύναμις, carré
δυναμοστόν, inverse du carré

(29) On notera que les solutions des problèmes de Diophante ne considèrent jamais qu'une seule quantité inconnue, quel que soit le nombre d'inconnues. Cette manière de résoudre amène le mathématicien grec à adopter un «nombre provisoirement non-déterminé» (*ἄλογος ἀριθμός*) pour l'une ou l'autre des inconnues de la proposition. Ainsi, de nombreux problèmes, qui appartiennent à l'analyse indéterminée du premier ou du second degré, deviennent des problèmes déterminés par la solution qui en est donnée. On sait que le mot *ἀριθμός*, pris dans le sens que nous venons de définir, a été rendu par «*numerus*» chez les algébristes comme Xylander ou Bachet, qui traduisaient Diophante, ou par «*res*», la «chose», à la suite des algébristes arabes. Nous avons adopté cette dernière solution pour accorder notre traduction avec celle de l'auteur de la traduction de la version arabe, traduisant le mot شيء.

δυναμοδύναμις, carré-carré (équivalent au symbolisme moderne x^4, par addition des puissances)
διπλοισότης, équation double

3. Les abréviations du texte de Diophante désignant soit des unités, soit des «choses» ou leurs puissances, ou leurs inverses, seront sauvegardées, avec les conventions suivantes :

μ^o : u
ϛ : *c* (mais contrairement au texte de Diophante, quelques abréviations de ce type désignent des nombres ordinaires)
ϛ' : $\frac{1}{c}$
δ^υ : *ca*
$\delta^\upsilon\delta$: *ca-ca*
x^υ : *cu*
etc.

4. Le sigle ↑ sera toujours interprété en λείψει et traduit par «moins».

5. Nous suppléerons sans hésiter tout mot français destiné à éviter une ambiguïté ou à faciliter au lecteur la compréhension du texte. Les parties ainsi suppléées seront encadrées entre doubles crochets obliques.

6. Les références seront données par rapport à l'édition de Tannery (désignée par l'abréviation Ta.).

Notons enfin que nous avons choisi d'éditer l'ensemble des scolies en deux séries. La première (de 1 à 147) contient toutes les scolies encore lisibles des mains A^2 à A^6 dans le manuscrit de Madrid : la manière dont elles sont disposées dans le manuscrit montre en effet qu'elles furent toutes insérées dans des périodes très rapprochées de la fin du XIIIe siècle, à un moment où les interlignes et les marges du manuscrit étaient encore vierges de corrections et de commentaires. Figurent également dans cette première série les scolies des manuscrits V et T, communes ou non avec celles du manuscrit de Madrid. Nous avons constaté par ailleurs que toutes les scolies dues à la main A^7 furent les dernières à être insérées dans le manuscrit et que leur auteur n'a pu utiliser que les derniers endroits des marges laissés libres par ses prédécesseurs, au point que plusieurs d'entre elles, ne pouvant figurer en regard du problème commenté, ni même à proximité, se trouvent décalées d'un ou plusieurs folios. En outre, le même scoliaste A^7 a surchargé les interlignes de milliers de notes très brèves et de nombres illustrant les mots ou les données numériques de presque tous les problèmes des livres I et II. Estimant inutile la reproduction intégrale de toutes ces notes brèves, nous en avons donné une

seule illustration complète, à propos du problème I, 2, et nous avons séparé le choix que nous avons fait parmi les commentaires dus à A^7 en une série distincte des autres mains de A et des scolies des manuscrits V et T.

§ 3. Les rapports entre certaines scolies du *Matritensis* 4678 et le commentaire de Maxime Planude

Il ne fait aucun doute que le manuscrit *Ambrosianus* Et 157 *sup.* (M) que nous avons cité plus haut constitue un manuscrit autographe de Maxime Planude contenant, dans son état actuel, parmi d'autres œuvres, des fragments des *Arithmétiques* de Diophante, du *Calcul Indien* de Planude et de ses *Scolies* aux deux premiers livres des *Arithmétiques* ([30]). Cette certitude, jointe à la connaissance des scolies du *Matritensis* 4678, permet de préciser, à propos de l'œuvre du polygraphe byzantin, un certain nombre de points qui ne pouvaient apparaître jusqu'ici. Il se confirme de manière indiscutable que l'intérêt de Planude pour l'œuvre de Diophante fut postérieur à celui qu'il manifesta pour le calcul indien, puisque apparaissent dans certaines scolies aux *Arithmétiques*, dans le manuscrit autographe, des chiffres persans qui sont très exactement ceux de Planude dans son *Calcul Indien* ([31]). Il apparaît d'autre part qu'une partie de la scolie de Planude relative au problème I, 23 de Diophante est quasi intégralement issue du *Calcul Indien*. On s'en rendra compte sans peine à l'examen des deux textes :

Diophante, I, 23 (ed. P. Tannery, *Diophante*, II, p. 186, 5-20) (entre crochets obliques figurent nos corrections issues du manuscrit autographe) :

Καὶ τοῦτο χρεὼν εἰδέναι ὡς, ἐάν τε ἐλάττων ἀριθμὸς μερίζηται παρὰ μείζονα, ἐάν τε μείζων παρὰ ἐλάττονα, ἡ μὲν ποσότης τῶν ἀπὸ τοῦ μερισμοῦ μορίων ἡ αὐτὴ ἀεὶ τῷ μεριζομένῳ ἔσται, τὸ δ' ὄνομα

Planude, *Calcul Indien* (ed. A. Allard, *Maxime Planude. Le Grand Calcul selon les Indiens*, Louvain-la-Neuve, 1981, pp. 87, 22-89, 11) :

Καὶ μὴν καὶ τοῦτο εἰδέναι χρεὼν ὡς ἐάν τε ἐλάττων ἀριθμὸς μερίζηται παρὰ μείζονα, ἐάν τε μείζων παρ' ἐλάττονα, ἡ μὲν ποσότης τῶν ἀπὸ τοῦ μερισμοῦ μορίων ἡ αὐτὴ ἀεὶ τῷ μεριζομένῳ ἔσται, τὸ δ' ὄνομα

(30) Voir à ce propos A. Allard, *L'Ambrosianus Et 157 sup., un manuscrit autographe de Maxime Planude*, dans *Scriptorium*, 33 (1979), pp. 219-234.

(31) Sur les chiffres enmployés par Planude, voir A. Allard, *Maxime Planude. Le Grand Calcul selon les Indiens*, Louvain-la-Neuve, 1981, pp. 6-9.

αὐτῶν ὁμώνυμον τῷ παρ' ὃν ὁ μερισμὸς γίνεται. Οἷον ἔστω μερίσαι τὸν δ παρὰ τὸν $\overline{\iota\beta}$, τὸν ἐλάττω παρὰ τὸν μείζονα. Λέγω οὖν ὡς ἐπιβάλλει ἑκάστῃ μονάδι τῶν $\overline{\iota\beta}$, $\delta^{\iota\beta^{\alpha}}$, ἅπερ ἐστὶ $\mu^{o}\gamma^{ov}$ καὶ ἔστι τὰ μὲν δ τὰ αὐτὰ τῷ μεριζομένῳ δ, τὰ δὲ <$\iota\beta^{\alpha}$ ὁμώνυμα τῷ> παρ' ὃν ὁ μερισμὸς γίνεται, τῷ $\overline{\iota\beta}$.

Πάλιν ἔστω ..... τῷ δ.

αὐτῶν ὁμώνυμον τῷ παρ' ὃν ὁ μερισμὸς γίνεται. Οἷον ἔστω μερίσαι τὸν δ παρὰ τὸν $\overline{\iota\beta}$, τὸν ἐλάττονα παρὰ τὸν μείζονα. Λέγω οὖν ὡς ἐπιβάλλει ἑκάστῃ μονάδι τῶν $\overline{\iota\beta}$ τέσσαρα δωδέκατα ἅπερ ἐστὶ μονάδος τρίτον· καὶ ἔστι τὰ μὲν δ ὁ αὐτὸς ἀριθμὸς τῷ μεριζομένῳ δ, τὰ δὲ δωδέκατα ὁμώνυμα τῷ παρ' ὃν ὁ μερισμὸς γίνεται τῷ $\overline{\iota\beta}$.

Πάλιν ἔστω ..... τῷ δ.

Non seulement les exemples choisis, 4 et 12, sont identiques, mais les deux textes sont presque identiques. Il en va peut-être de même pour quelques autres fragments des scolies de Planude : la question est de peu d'intérêt, sinon pour démontrer que la rédaction des *Scolies* est postérieure à celle du *Calcul Indien*, et les seuls éléments cités nous paraissent entièrement probants. Mais – et ce fait justifie un examen plus détaillé – il apparaît également que quelques scolies de Planude eurent partiellement comme source quelques-uns des commentaires peu étendus dont on trouve le reflet dans les marges du *Matritensis* 4678. Formulons d'abord à ce propos quelques réserves. Il n'est pas douteux que les fragments des *Scolies* aux *Arithmétiques* de Diophante qui figurent dans les marges ou en pleine page de quelques folios de l'*Ambrosianus* Et 157 *sup.* sont bien de la main de Maxime Planude, que c'est à ce dernier qu'il faut définitivement en attribuer la paternité [32], et que ces *Scolies* constituent, tant du point de vue de leur qualité que de leur étendue, le commentaire le plus élaboré des deux premiers livres des *Arithmétiques* antérieur aux travaux de Xylander et de Bachet. Nous estimons d'autre part que la seule similitude de choix de quelques exemples chiffrés ne pourrait inciter à croire que Planude a puisé la teneur de son inspiration dans de brefs commentaires antérieurs à sa rédaction. On constate ainsi que l'illustration des notions de carré, cube, carré-carré, etc., se fait chez Planude comme dans une scolie due à A^4, V^2 et T^2, à l'aide des mêmes nombres 9, 27, 81,

(32) L'attribution de ces scolies à Maxime Planude fut faite pour la première fois par Xylander dans sa traduction latine des *Arithmétiques* de Diophante, parue à Bâle en 1575. Les travaux de Paul Tannery, antérieurs à son édition de 1895, laissaient souvent planer un doute : ainsi, la possibilité que Nicolas Rhabdas fût l'auteur des scolies était également envisagée (cf. P. TANNERY, *Mémoires Scientifiques*, IV, Paris, 1920, p. 10).

243, etc. (33) : la possibilité d'une coïncidence purement fortuite, en dehors de toute identité textuelle, ne peut évidemment être exclue. De la même manière, on tiendra compte que l'allure répétitive du style de Diophante et la référence à un même texte par deux scoliastes indépendants pourraient amener, dans des phrases courtes, à considérer des ressemblances qui ne seraient que fortuites. Ainsi, par exemple, à propos du problème I, 6 de Diophante : Diophante I, 6 (éd. P. TANNERY, *Diophante*, I, p. 22, 8-10) :

Δεῖ δὴ τὸν δοθέντα ἀριθμὸν ἐλάσσονα εἶναι τοῦ γινομένου ἀριθμοῦ ἐὰν τοῦ ἐξ ἀρχῆς ἐπιταχθέντος ληφθῇ τὸ δοθὲν μέρος ἐν ᾧ ἐστιν ἡ ὑπεροχή.

Scolie n° 11 (A^4, V^2, T^3) :

Δεῖ δὴ τὴν δοθεῖσαν ὑπεροχὴν τῶν μορίων, τουτέστι τοῦ τετάρτου πρὸς τὸ ἕκτον, ἥτις ἐδόθη μονάδων $\bar{κ}$, εἶναι ἐλάσσονα τοῦ δοθέντος μέρους τοῦ ἐξ ἀρχῆς δοθέντος ἀριθμοῦ τοῦ $\bar{ρ}$, τοῦ τετάρτου αὐτοῦ μέρους.

Planude (éd. P. TANNERY, *Diophante*, II, p. 157, 14-18) (entre crochets obliques figurent nos corrections issues du manuscrit autographe) :

Δεῖ δὴ τὴν δοθεῖσαν ὑπεροχὴν τῶν μορίων, τουτέστι τοῦ $\bar{δ}^{ου}$ πρὸς τὸ $\bar{ς}^{ον}$, <ἥτις> ἐδόθη $μ^{ο}\bar{κ}$, εἶναι ἐλάσσονα τοῦ δοθέντος μέρους τοῦ ἐξ ἀρχῆς δοθέντος ἀριθμοῦ τοῦ $\bar{ρ}$, τουτέστιν ἐλάσσονα τοῦ $\bar{δ}^{ου}$ μέρους τοῦ $\bar{ρ}$.

De telles phrases, pour tentante que soit la comparaison, nous paraissent insuffisantes pour démontrer qu'un des deux scoliastes s'est inspiré de l'autre. Mais on constate aussi dans un certain nombre de phrases beaucoup plus étendues, des similitudes entre quelques scolies et le commentaire de Planude, qui, cette fois, ne peuvent être fortuites. Ainsi, à propos du problème II, 11 :

Scolie n° 99 (A^5) :

Διπλοισότης διὰ τοῦτο καλεῖται ὅτι ἐν <μὲν> τοῖς λοιποῖς προβλήμασιν ἁπλῆ ἐγίνετο ἡ ἰσότης δι' ἣν τοῦ $\bar{δ}^{ου}$ ποσότης εὑρίσκετο, ἐνταῦθα δὲ διπλῆ. Πρῶτον μὲν

Planude (éd. P. TANNERY, *Diophante*, II, pp. 223, 9-16 et 224, 20-27) (entre crochets obliques figurent nos corrections issues du manuscrit autographe) :

Διπλοισότης τὸ παρὸν εἶδος καλεῖται ἐπειδὴ ἐν μὲν τοῖς λοιποῖς προβλήμασιν ἁπλῆ <ἐγίνετο> ἡ ἰσότης δι' ἧς ἡ τοῦ $\bar{δ}^{ου}$ ποσότης <εὑρίσκετο>, ἐνταῦθα δὲ

(33) Voir la scolie que nous éditons sous le n° 3, et les exemples de Planude dans P. TANNERY, *Diophantus Alexandrinus. Opera omnia*, II, Leipzig, 1895 (Reproduit, Stuttgart, 1974), p. 125).

γὰρ τὸ τῆς ὑπεροχῆς ἥμισυ ἣν ἔχει ὁ ἕτερος τῶν ποιούντων τὴν ὑπεροχὴν ϟ$^{\omega\nu}$ πρὸς τὸν ἕτερον ἐφ' ἑαυτὸ πολλαπλασιασθὲν ἰσοῦται τῷ ἐλάττονι, εἶτα καὶ τῆς συνθέσεως τούτων τὸ ἥμισυ ἐφ' ἑαυτὸ ἐξισοῦται τῷ μείζονι.

Ἔστι δὲ ἡ ὑπεροχὴ τῶν δ̄ μ^{o} <πρὸς τὸ> δ', ιε̄ δ' · τούτων τὸ ἥμισυ, ζ̄ δ' καὶ ὄγδοον. Ταῦτα ἀναλυθέντα εἰς ὄγδοα ποιοῦσι ιε̄ ὄγδοα. Ταῦτα <ἐφ'> ἑαυτά ποιεῖ <σκε̄> ἑξηκοστοτέταρτα · ταῦτα ἴσα τῷ ἐλάττονι. Τῆς δὲ συνθέσεως τὸ ∪', ἤτοι τῶν δ̄ μονάδων καὶ τοῦ <τετάρτου>, ὄκτω <τέταρτα> καὶ ὄγδοον, ἤτοι ιζ̄ ὄγδοα. Ταῦτα ἐφ' ἑαυτὰ γίνεται σπθ̄ ἑξηκοστοτέταρτα. Ταῦτα ἴσα <τῷ μείζονι>.

διπλῆ. Πρότερον μὲν γὰρ τὸ τῆς ὑπεροχῆς ἥμισυ <ἣν> ἔχει ὁ ἕτερος τῶν ποιούντων τὴν ὑπεροχὴν ἀριθμῶν πρὸς τὸν ἕτερον ἐφ' ἑαυτὸ πολλαπλασιασθὲν ἐξισοῦται τῷ ἐλάττονι, εἶτα καὶ τῆς συνθέσεως τούτων τὸ ἥμισυ ἐφ' ἑαυτὸ ἐξισοῦται τῷ μείζονι ...

Ἔστι δὲ ἡ ὑπεροχὴ τῶν δ̄ μ^{o} πρὸς τὸ δ^{ον}, ιε̄ δ^{α}, τῶν μ^{o} εἰς δ^{α} ἀναλυομένων · τούτων τὸ ∪', ζ̄ <τέταρτα καὶ ὄγδοον>. Ταῦτα ἀναλυθέντα εἰς η^{α} ποιοῦσι ιε̄ η^{α}. Ταῦτα ἐφ' ἑαυτὰ <ποιεῖ> σκε̄ ξδ^{α} ταῦτα ἴσα τῷ ἐλάττονι, τῷ ϟ$^{\omega}$ ᾱ μ^{o} β̄. Τῆς δὲ συνθέσεως τὸ ∪', ἤτοι τῶν δ̄ μ^{o} καὶ τοῦ δ^{ου}, μ^{o} β̄ καὶ η^{ον}, τουτέστιν η̄ δ^{α} καὶ η^{ον}, τουτέστι ιζ̄ η^{α}. Ταῦτα ἐφ' ἑαυτά, καὶ γίνονται σπθ̄ ξδ^{α} ταῦτα ἴσα τῷ μείζονι, τῷ ϟ$^{\omega}$ ᾱ μ^{υ} γ̄.

Il n'est pas besoin d'une longue analyse pour constater que les deux versions sont très proches l'une de l'autre et que plusieurs passages sont même rigoureusement identiques, au point que des variantes de A^5 se retrouvent intégralement dans le texte de Planude, comme *ταῦτα ... ποιοῦσι* suivis immédiatement de *ταῦτα ... ποιεῖ* dans le second paragraphe de l'un et l'autre textes, le même sujet ayant entraîné successivement un même verbe au pluriel, puis au singulier. Nous avons par ailleurs souligné dans le texte de Planude quelques passages qui ne figurent pas dans le texte de A^5 : simples justifications numériques aisées à suppléer en référence aux données du problème, elles indiquent à coup sûr que c'est bien A^5 qui doit être tenu comme source et non le contraire, Planude ayant poussé, comme dans toutes ses scolies, le souci de la précision plus loin que ne l'avait fait le scoliaste précédent. On se souviendra en outre qu'aucune scolie dans le manuscrit de Madrid n'est de la main de Maxime Planude.

Il serait cependant vain de croire que pareilles identités se retrouvent en de très nombreux endroits du commentaire de Planude. Un examen attentif des textes nous a permis d'en relever dix du même ordre que celle que nous avons illustrée (Problèmes I, 5 ; I, 6 ; I, 8 ; I, 13 ; II, 11 ; II, 16 ; II, 25 ; II, 28 ; II, 29 ; II, 34). Il est important de noter que ces identités se limitent aux mains A^4, A^5, A^6 précédemment décrites (5 A^4, 4 A^5, 1 A^6), à l'exclusion absolue des mains A^2, A^3, A^7, et qu'un examen attentif du

manuscrit de Madrid nous a permis de définir un ordre chronologique selon lequel les scolies ont été insérées et que suggèrent les exposants dont est successivement affecté le manuscrit A. On voit donc encore une fois qu'il est peu vraisemblable que le manuscrit emprunté à Théodore Muzalon par Planude, et restauré par lui, soit l'actuel *Matritensis* 4678. Non seulement on ne retrouve à aucun endroit du manuscrit, ni dans les restaurations anciennes, ni dans les scolies, la main de Maxime Planude, mais en outre figurent dans le manuscrit des scolies très certainement antérieures à celles où l'on relève quelques textes qui ont partiellement inspiré Planude. Il semble bien dès lors que quelques-unes des scolies qu'on lit aujourd'hui dans le *Matritensis* 4678 figuraient déjà dans le modèle perdu commun à ce manuscrit et à l'*Ambrosianus* Et 157 *sup.*, l'autographe de Planude. Nous avons émis plus haut l'hypothèse que le manuscrit emprunté par Planude à Théodore Muzalon était peut-être ce modèle perdu dont sont issus tous les manuscrits conservés du texte grec des *Arithmétiques* de Diophante. Les identités relevées dans les scolies constituent un argument supplémentaire en faveur de cette hypothèse.

ÉDITION

Scolies A^2, A^3, A^4, A^5, A^6, V^2, V^3, T^2, T^3

1) *Ἀριθμὸς ἐπὶ μονάδα πολλαπλασιασθεὶς ἀριθμὸν ποιεῖ.* A^5.

2) *Νῦν πολλαπλασιάζει τὰ εἴδη τῶν ἀριθμῶν.* A^3 V^2 T^2.

3) *Εἴτε τὴν δύναμιν ἐφ' ἑαυτὴν πολλαπλασιάσεις, δυναμοδύναμιν ποιήσεις, εἴτε τὴν πλευρὰν τῆς δυνάμεως πρὸς τὸν ἀπὸ τῆς αὐτῆς αὐτῇ πλευρᾶς κύβον, δυναμοδύναμιν πάλιν ποιήσεις · ἐννάκις γὰρ τὰ $\overline{\theta}$, καὶ τρὶς τὰ $\overline{\kappa\zeta}$, $\overline{\pi\alpha}$. Ὁμοίως καὶ εἴτε τὴν πλευρὰν πολλαπλασιάσεις μετὰ τῆς δυναμοδυνάμεως, εἴτε τὴν δύναμιν μετὰ τοῦ κύβου, δυναμόκυβον · τρὶς γὰρ $\overline{\pi\alpha}$, $\overline{\sigma\mu\gamma}$, καὶ ἐννάκις τὰ $\overline{\kappa\zeta}$, $\overline{\sigma\mu\gamma}$. Ὡσαύτως καὶ εἴτε τὸν κύβον ἐφ' ἑαυτὸν πολλαπλασιάσεις, εἴτε τὴν πλευρὰν αὐτοῦ ἐπὶ τὸν δυναμόκυβον, κυβόκυβον ποιήσεις · τὰ γὰρ $\overline{\kappa\zeta}$ ἐφ' ἑαυτὰ πολλαπλασιασθέντα, καὶ τὰ $\overline{\gamma}$ ἐπὶ τὰ $\overline{\sigma\mu\gamma}$, $\overline{\psi\kappa\theta}$ γίνονται.* A^4 V^2 T^2 Ta.

|| 6 *πολυπλασιάσεις* V^2 T^2 || 8 *πολυπλασιάσεις* V^2 T^2 || 10 alt. *τὰ* om. T^2.

4) *Νῦν δὲ τὰ μόρια πολλαπλασιάζει.* A^3 V^2 T^2

|| 12 *δὲ* om. V^2 T^2 || *πολυπλασιάζει* V^2 T^2.

5) *Ἐνταῦθα τὸν μερισμὸν τῶν εἰδῶν παραδίδωσιν.* A^3 V^2 T^2 Ta.

|| 14 *τῶν μερισμῶν* A^3.

6) *Ἔσται ὁ μὲν ἐλάττων, $\overline{\iota\varepsilon}$, ὁ δὲ μείζων $\overline{\mu\varepsilon}$. Καὶ ἡ ἀπόδειξις φανερά, ὅτι ὁ $\overline{\mu\varepsilon}$ τοῦ $\overline{\iota\varepsilon}$ ἐστι τριπλασίων καὶ οἱ ἀμφότεροι συντιθέμενοι ποιοῦσι <τὸν ξ.>* A^4.

7) *Δεῖ δὴ τὸν ἐκ τῆς συνθέσεως τῶν δύο δοθέντων μορίων ϟ^ὸν μεταξὺ πίπτειν τῶν τοιούτων δύο μορίων τοῦ ἐξἀρχῆς διαιρουμένου, ἤτοι τὸν $\overline{\lambda}$ μεταξὺ τοῦ τρίτου τῶν $\overline{\rho}$, ὅπερ ἐστὶ $\overline{\lambda\gamma}$ γ', μήτε κάτωθεν τοῦ $\overline{\kappa}$. Εἰ γὰρ τὸν ἐκ τῆς συνθέσεως τῶν δύο μορίων θῶμεν εἶναι τὸν $\overline{\lambda\delta}$, οὐ προβαίνει ἡ δεῖξις · οἱ γὰρ δύο συντεθέντες ποιήσουσιν ἀριθμοὺς δύο μονάδας $\overline{\rho\beta}$, καὶ τὸ ἀπὸ ὁμοίων ὅμοια χώραν ἐνταῦθα οὐκ ἔχει · μείζους γὰρ αἱ $\overline{\rho\beta}$ τῶν $\overline{\rho}$ μονάδων. Πάλιν εἰ τὸν $\overline{\iota\eta}$ ὑποθήσομεν εἶναι καὶ τάξομεν τὸ τοῦ δευτέρου πέμπτον ἀριθμοῦ ἑνός, αὐτὸς ἔσεται ἀριθμῶν $\overline{\varepsilon}$ · τὸ ἄρα τοῦ πρώτου τρίτον ἔσεται μονάδων $\overline{\iota\eta}$ λείψει ἀριθμοῦ ἑνός · αὐτὸς ἄρα ἔσεται μονάδων $\overline{\nu\delta}$ λείψει ἀριθμῶν τριῶν · οἵτινες συντεθέντες ποιοῦσιν ϟ^οὺς δύο μονάδας $\overline{\nu\delta}$. Καὶ ἀπὸ ὁμοίων ὅμοια. Λοιπὸν ἄρα μονάδες $\overline{\mu\varsigma}$ ἴσαι ἀριθμοῖς δυσίν. Ἀλλὰ τὸ πέμπτον τοῦ δευτέρου ἀριθμοῦ ἑνός, ἤτοι μονάδες $\overline{\kappa\gamma}$ · αὐτὸς ἄρα μονάδες $\overline{\rho\iota\varepsilon}$, ὅπερ ἄτοπον · τὸ γὰρ μέρος τοῦ ὅλου μεῖζον · οὗτος γὰρ ὁ $\overline{\rho\iota\varepsilon}$ ἀνεφάνη εἷς τῶν ἐκ τῶν $\overline{\rho}$ διαιρεθέντων. Οὐκοῦν ἄρα οὔτε ἄνωθεν οὔτε κάτωθεν τῶν τοιούτων δύο μέρων τοῦ διαιρεθέντος ἀριθμοῦ δεῖ πίπτειν τὸν ἐκ τῆς συνθέσεως, ἀλλὰ τούτων μεταξύ.* A^4 V^2 T^3 Ta.

|| p. 682, 23 *αἱ* om. T^3 || 24 *πέμπτον* om. T^3 || 30 pr. *τῶν* V^2 : *τοῦ* T^3 || 31 *τὸν* om. T^3 || 27-32 *Καὶ* —— *μεταξύ* om. A^4.

8) *Πῶς οἱ δύο συντεθέντες ποιοῦσιν ἀριθμοὺς β μονάδας ϛ̄ ἐνταῦθα δῆλον. Ἐπεὶ ὁ δεύτερος ἀριθμῶν ε̄, ὁ δὲ πρῶτος μονάδων ϛ̄ λείψει ϛ^ων τριῶν, ἄφελε ἀπὸ τῶν ε̄ ἀριθμῶν ϛ^οὺς γ̄ · οἱ ἐναπολειφθέντες ἄρα ϛ^οι δύο μονάδες ϛ̄. A^4 V^2 T^3.*

|| 35 *ἐντεῦθεν* T^3.

9) *Ἵνα λαβὼν παρὰ τοῦ δευτέρου τὸ μέμπτον, τουτέστιν ἀριθμὸν ε̄, γένηται μονάδων λ̄ τελείων. Εἰ γὰρ οὐκ ἔστι τὸ τοῦ πρώτου τρίτον, τουτέστι αἱ μονάδες αἱ λ̄ λείπουσαι ἀριθμὸν ᾱ, ἀλλ' εἰσὶ τελειωμέναι λαβοῦσαι κατὰ τὴν ὑπόθεσιν τὸ τοῦ δευτέρου ἀριθμοῦ πέμπτον, τουτέστι ἀριθμὸν ᾱ, γενήσονται ἀριθμὸς ᾱ μονάδες λ̄, ὅπερ ἄτοπον. Ὑποκεῖται ἄρα τὸ τοῦ πρώτου ἀριθμοῦ τρίτον καὶ τὸ τοῦ δευτέρου πέμπτον ἐπὶ τὸ αὐτὸ συντεθὲν ποιεῖν μονάδας λ̄ καὶ μόνον · καλῶς ἄρα ἔσται τὸ τοῦ πρώτου τρίτον μ^ο λ̄ λεῖψις ἀριθμοῦ ἑνός, καὶ λοιπαὶ ἄρα μονάδες ῑ̄ ἴσαι ἀριθμοῖς δυσίν, ὁ ἄρα εἷς ϛ^ὸς μ^ο ε̄. A^4.*

10) *Ἐπιτετάχθω εἶναι τὸν μείζονα ἐν λόγῳ ἡμιολίῳ πρὸς τὸν ἐλάττονα, τὴν δὲ ὑπεροχὴν εἶναι μονάδων θ̄, τοῦ ἄρα ἐλάττονος ἀριθμοῦ ἑνὸς ὄντος · ὁ μείζων ἔσται ἑνὸς ἡμίσεος. Λοιπὸν θέλω τὸν ἕνα ἥμισυ ὑπερέχειν τοῦ ἑτέρου μονάδων θ̄. Ἀλλ' ἡ ὑπεροχὴ αὐτοῦ ἥμισυ ἀριθμοῦ. Ὁ ἄρα ἐλάττων ἀριθμὸς μονάδων ιη̄, ὁ δὲ μείζων κ̄ζ̄. Εὕρηνται ἄρα δύο ἀριθμοὶ ἐν λόγῳ καὶ ὑπεροχῇ τῇ δοθείσῃ. A^4 V^2 T^3.*

|| 47 *ἡμιολίῳ* A^4 V^2 : *ἡμῖν λέγω* T^3 || 50 *ἡ* om. T^3.

11) *Δεῖ δὴ τὴν δοθεῖσαν ὑπεροχὴν τῶν μορίων, τουτέστι τοῦ τετάρτου πρὸς τὸ ἕκτον, ἥτις ἐδόθη μονάδων κ̄, εἶναι ἐλάσσονα τοῦ δοθέντος μέρους τοῦ ἐξ ἀρχῆς δοθέντος ἀριθμοῦ τοῦ ρ̄, τοῦ τετάρτου αὐτοῦ μέρους. Ἡ γὰρ ὑπεροχὴ τῶν μορίων τοῦ τετάρτου πρὸς τὸ ἕκτον ἐκείνη ἔχει τὰς μονάδας τὰς κ̄ αἵτινες ὀφείλουσιν εἶναι ἐλάσσονες τοῦ τετάρτου μέρους, τῶν κ̄ε̄ μονάδων, τοῦ ἐξ ἀρχῆς ληφθέντος ἀριθμοῦ, ἤτοι τῶν ρ̄. A^4 V^2 T^3 Ta.*

|| 55 post *κ̄* add. *ὀφείλουσαν* A^4 || 56 *τετάρτου* A^4 V^2 : *δευτέρου* T^3 || 57 *ἐκείνη* A^4 V^2 : *ἐκείνας* T^3.

12) *Καὶ ἡ αἰτία δῆλη τῷ καὶ μόνον ἐπιστήσαντι τοῦ προτεθέντος τὸν προσδιορισμόν. Οὐ γὰρ προβαίνει ἡ δεῖξις, εἴτε πρὸς τὴν ὑπεροχὴν τοῦ μείζονος μέρους τοῦ διαιρεθέντος ἀριθμοῦ ἢ ἴση ἢ μείζων ἐστὶ τοῦ τοιούτου μέρους τοῦ ἐξ ἀρχῆς ἀριθμοῦ. A^4 V^2 T^3.*

|| 64 *ἴση* A^4 V^2 : *ἴσοι* T^3.

13. *Ἀφῃρήσθω κοινὴ λεῖψις τὰ κ̄. ϛ^οὶ ἄρα τρεῖς λείψει μονάδων σ̄π̄ ἴσοι ἀριθμῷ ἑνί. A^4 V^2 T^3 Ta.*

14) *Διχῶς γίνεται ἡ ἀφαίρεσις κατά τε μονάδα καὶ ἀριθμόν. Καὶ γὰρ πρότερον ἀφαιροῦμεν ἐκ τῶν ἀριθμῶν τῶν τριῶν καὶ μονάδων ξ̄, μονάδας ξ̄ καὶ ἐκ τοῦ ἀριθμοῦ τοῦ ἑνὸς καὶ μονάδων ρ̄ ἀφαιροῦμεν μονάδας ξ̄, τουτέστιν ἀπὸ*

ὁμοίων ὅμοια. Καὶ λοιποὶ $\overline{\text{ϛ}}^{\text{οἱ}}$ *τρεῖς ἴσοι* $\overline{\text{ϛ}}^{\tilde{\omega}}$ *ἑνὶ καὶ μονάσι* $\bar{\mu}$. *Εἶτα διὰ τὸ μὴ εὑρεῖν ἡμᾶς τὴν ὑπόστασιν τοῦ ἀριθμοῦ, ἀφαιροῦμεν πάλιν ἐκ τοῦ ἀριθμοῦ τοῦ ἑνὸς καὶ μονάδων* $\bar{\mu}$ *τὸν ἕνα ἀριθμόν, καὶ τοῦ* $\bar{\gamma}$ $\overline{\text{ϛ}}$ *ἕνα, καὶ γίνονται* β *ἴσοι μονάσι* $\bar{\mu}$. A^4 V^2 T^3 Ta.

|| 72 *ἑνὶ* om. T^3 || 73 *ἐκ* A^4 V^2 Ta. : *εἰς* T^3.

15) *Εἰ γὰρ μή ἔστιν ὁ διδόμενος λόγος ἐλάττων τοῦ λόγου ὃν ἔχει ὁ μείζων πρὸς τὸν ἐλάττονα, οὐ προβαίνει ἡ δεῖξις. Εἰ γὰρ τοῦ* $\bar{\rho}$ *πρὸς τὸν* $\bar{\kappa}$ *λόγον πενταπλάσιον ἔχοντος, ἑξαπλάσιον ἔχειν τοὺς γινομένους προστιθεμένου τοῦ ἀριθμοῦ ἀπαιτήσομεν, τῆς δείξεως προβαινούσης, δεήσει τὰ μείζονα εἶναι τῶν ἐλαττόνων ἑξαπλάσια. Τὰ ἑξάκις ἄρα τὰ ἐλάττονα ἴσα ἔσται τοῖς μείζοσιν. Ἑξάκις δὲ τὰ ἐλάττονα γίνονται ἀριθμοὶ* $\bar{\varsigma}$ *μονάδες* $\overline{\rho\kappa}$. *Ταῦτα δὲ οὐκ ἴσα ἀριθμῷ ἑνὶ μονάσιν* $\bar{\rho}$, *ἀλλὰ μείζονα, ὥστε ἡ δεῖξις οὐ προβαίνει. Ὁμοίως καὶ εἰ πενταπλάσιον λόγον ἔχειν τοὺς γινομένους ἀπαιτήσομεν ·* $\bar{\varepsilon}$ $\overline{\text{ϛ}}^{\text{οἱ}}$ *μονάδες* $\bar{\rho}$ *ἴσαι ἔσονται ἀριθμῷ ἑνί*. A^4 V^2 T^3 Ta.

|| 77 *μείζων* A^4 V^2 Ta. : *μέσος* T^3 || 79 *ἑξαπλάσιον* V^2 T^3 Ta. : *πενταπλάσιον* A^4 || 83 *εἰ* A^4 V^2 Ta. : *εἰς* T^3 || 84 *ἀπαιτήσωμεν* V^2.

16) *Καὶ ἡ αἰτία δι' ἣν ὁ προσδιορισμὸς τῷ μετὰ ἐπιστασίας ἀναγινώσκοντι δήλη*. V^2 T^3 Ta.

17) *Ἤτοι* $\overline{\rho\kappa}$ $\mu^{\text{ο}}$, *τουτέστιν οἱ* $\bar{\varsigma}$ *ἀριθμοὶ <ἐπὶ τοὺς* $\bar{\kappa}$. *Καὶ> ἐκτιθέμενοι οἱ* $\bar{\varsigma}$ $\overline{\text{ϛ}}^{\text{οἱ}}$ *ἐν μὲν ταῖς μονάσι ταῖς λειπούσαις* $\overline{\text{ϛ}}^{\text{οὺς}}$ $\bar{\varsigma}$, *γίνονται* $\overline{\rho\kappa}$ $\mu^{\text{ο}}$ *<τέλειαι> · ἐν δὲ ταῖς* $\overline{\rho\kappa}$ *<μονάσι> λειπούσαις* $\overline{\text{ϛ}}^{\text{ὸν}}$ $\bar{\alpha}$, *γίνονται <*$\overline{\text{ϛ}}^{\text{οἱ}}$ $\bar{\varepsilon}$*> μονάδες* $\bar{\rho}$, *οἵτινές εἰσιν ἴσοι μονάσι* $\overline{\rho\kappa}$. *Καὶ ἀφῃρήσθω ἀπὸ ὁμοίων ὅμοια, <ἤτοι ἀπὸ> ἴσων ἴσα. Ἀπὸ τῶν ἄρα <*$\bar{\rho}$ *μονάδων ἀφαιροῦμεν> $\bar{\rho}$ μονάδας, <καὶ> ἀπὸ τῶν* $\overline{\rho\kappa}$ *μονάδων <καὶ τὰς* $\bar{\rho}$ *μονάδας.> Ἐναπελείφθησαν <*$\overline{\text{ϛ}}^{\text{οἱ}}$ $\bar{\varepsilon}$*> ἴσοι μονάσιν* $\bar{\kappa}$. A^4.

18) *Ἐπεὶ ἡ λεῖψις* $\overline{\text{ϛ}}^{\text{οἱ}}$ $\bar{\varsigma}$, *ταῖς μὲν* $\overline{\rho\kappa}$ *μονάσιν οἱ ἓξ προστεθέντες* $\overline{\text{ϛ}}^{\text{οἱ}}$ *ἀφανίσουσι τὴν λεῖψιν, ταῖς δὲ* $\bar{\rho}$ *μονάσι λείψει* $\overline{\text{ϛ}}^{\text{οὖ}}$ *ἑνὸς ποιήσουσιν* $\overline{\text{ϛ}}^{\text{οὺς}}$ $\bar{\varepsilon}$ *μονάδας* $\bar{\rho}$. *Καὶ ἀπὸ ὁμοίων ἤτοι μονάδων ὅμοια. Ἐναπολειφθήσονται* $\overline{\text{ϛ}}^{\text{οἱ}}$ $\bar{\varepsilon}$ *ἴσοι μονάσιν* $\bar{\kappa}$. V^2 T^3 Ta.

|| 98-99 *μονάδας* —— $\bar{\varepsilon}$ om. T^3.

19) *Δύο δοθέντων ἀριθμῶν ἀνίσων ὁ μὲν μείζων, ὁ δὲ ἐλάττων, καὶ ἔχουσι λόγον πρὸς ἀλλήλους πολλαπλάσιον καθ' ὃ ἐδόθη, ὁ* $\bar{\rho}$ *καὶ ὁ* $\bar{\kappa}$ *λόγον ἔχοντες πενταπλάσιον, καὶ αὐτὸς ἀριθμὸς ἐδόθη προστιθέμενος μὲν εἰς τὸν* $\bar{\kappa}$, *καὶ πάλιν ὁ αὐτὸς ἀφαιρούμενος εἰς τὸν* $\bar{\rho}$. *Εἰ δὲ ὑποτιθέμεθα τὸν* $\bar{\rho}$ *λείποντα* $\overline{\text{ϛ}}$ $\bar{\alpha}$ *ἐλάσσονα εἶναι* $\mu^{\text{ο}}$ $\bar{\kappa}$ *καὶ* $\overline{\text{ϛ}}^{\text{οῦ}}$ $\bar{\alpha}$, *ὁ διδόμενος λόγος οὐδὲν διαφέρει δίδοσθαι εἴτε μείζων εἶναι εἴτε ἐλάσσων τοῦ λόγου τοῦ ἐξ ἀρχῆς δοθέντος τοῦ* $\bar{\rho}$ *καὶ* $\bar{\kappa}$ *τὸν λόγον ἔχοντος πρὸς ἀλλήλους πενταπλάσιον. Εἴτε* $\bar{\delta}$ *δοθῇ, εἴτε,* $\bar{\xi}$, *ὁ δὲ τὴν ἠθικὴν δεχόμενος ὁ* $\mu^{\text{ο}}$ $\bar{\kappa}$ $\overline{\text{ϛ}}$ $\bar{\alpha}$, *γενόμενος* $\overline{\text{ϛ}}$ *εἷς καὶ* $\mu^{\text{ο}}$ $\bar{\kappa}$, *εἰ ἐν τῇ ἀποδείξει δοθῇ ἐλάττων, οὐ δεῖ τὸν προσδιορισμὸν τοῦ εἶναι τὸν δοθέντα μὲν λόγον ἀεὶ ἐλάττονα τοῦ <λόγου τοῦ>*

δοθέντος τῶν ἀριθμῶν <$\bar{\rho}$ καὶ> $\bar{\kappa}$, τοῦ $\bar{\varepsilon}$, τουτέστι εἴτε <ἐλάττονα ὡς τὸν δ,> οὐδέποτε δὲ μείζονα <ὡς> τὸν ζ. Ὥστε ὅτε <ὑποτιθέμεθα> τὸν $\bar{\rho}$ λείποντα <$\varsigma\,\bar{\alpha}$ μείζονα εἶναι, οὐδὲν> ἄτοπον ἔχειν εἴτε ἐλάττων δοθῇ <ὁ λόγος εἴτε> μείζων τοῦ ἐξ ἀρχῆς <δοθέντος> λόγου.

<Προστιθέμενοι> οἱ δ <ἀριθμοὶ> μὲν ταῖς $\bar{\upsilon}$ μονάσι ταῖς λειπούσαις ἀριθμοὺς δ, γίνονται $\bar{\upsilon}$ μονάδες τέλειαι, εἰ δὲ τῷ ἑνὶ ἀριθμῷ καὶ μονάσιν $\bar{\kappa}$, γίνονται ἀριθμοὶ $\bar{\varepsilon}$ καὶ μονάδες $\bar{\kappa}$, αἵτινές εἰσιν ἴσαι μονάσιν $\bar{\upsilon}$. Καὶ ἀφῃρήσθω ἀπὸ ὁμοίων ὅμοια, καὶ ἀπὸ ἴσων ἴσα. Εἶτα ἀφαιρῶ ἀπὸ τῶν $\bar{\varepsilon}\,\varsigma$ καὶ μονάδων $\bar{\kappa}$, μ^{o} $\bar{\kappa}$, καὶ ἀπὸ τῶν $\bar{\upsilon}$ μονάδων μονάδας $\bar{\kappa}$, καὶ λοιποὶ ἀριθμοὶ $\bar{\varepsilon}$ ἴσοι μονάσι $\overline{\tau\pi}$, καὶ γίνεται ὁ ἀριθμὸς μονάδων $\overline{o\varsigma}$. A^3 V^2 T^3 Ta.

|| 107 post ἐλάσσων add. εἴτε T^3 || τὸν λόγον V^2 : τοῦ λόγου A^3 T^3. || 107-108 πρὸς ἀλλήλους A^3 V^2 : καὶ ἄλληλοι T^3 || 109-120 γενόμενος —— $\overline{o\varsigma}$ om. V^2 T^3.

20) Ἀπορήσειέ τις δι' ἣν αἰτίαν ἐλάσσονα ἔταξε τὸν $\bar{\rho}$ λείψει $\varsigma^{ου}$ ἑνός, μείζονα δὲ τὸν $\bar{\kappa}$ καὶ τὸν $\varsigma^{ον}$, καὶ εἴποι ὅτου ὁ ἀπορήσας, ἐὰν μείζονα τάξῃ τὸν $\bar{\rho}$ λείψει $\varsigma^{ου}$ $\bar{\alpha}$, ἐλάσσονα δὲ τὸν $\bar{\kappa}$ καὶ τὸν ἕνα ἀριθμόν, προβήσεται. Λέγω ὅτι καὶ οὕτω ἡ δεῖξις προβήσεται. Ἔστωσαν μείζονες αἱ $\bar{\rho}$ μ^{o} λείψει ἀριθμοῦ ἑνός, ἐλάσσονα δὲ τὸν $\bar{\kappa}$ καὶ <τὸν $\varsigma^{ον}$.> Ἅπαξ ἄρα τὰ ἐλάσσονα, ἤτοι τὸν $\bar{\pi}\,\varsigma\,\delta$, ἴσοι ταῖς $\bar{\rho}$ λείψει $\varsigma^{ου}$ ἑνός. Κοινὴ προσκείσθω ἡ λεῖψις, καὶ ἀφῃρήσθω <ἀπὸ ὁμοίων ὅμοια.> Μονάδες ἄρα $\bar{\kappa}$ ἴσαι $\varsigma^{οις}$ $\bar{\varepsilon}$· ὁ ἀριθμὸς ἄρα μονάδων δ. Προσκείσθωσαν αἱ μονάδες καὶ ἀφῃρήσθωσαν. Ἡ δεῖξις <προβαίνει.> A^4.

21) Τοῦτο οὐκ ἔστι καθολικόν. A^5.

22) Εἰς τὸ καὶ ποιοῦσι τὰ τῆς προτάσεως. Ἠύρημαι τὸν $\bar{\rho}$ διαιρούμενον εἰς μείζονα καὶ εἰς ἐλάττονα, εἰς μείζονα μὲν τὸν $\bar{\pi}$, εἰς ἐλάττονα δὲ τὸν $\bar{\kappa}$. Τῆς <πρώτης> διαιρέσεως τὸν αὐτὸν καὶ <ηὕρημαι> διαιρεθέντα <εἰς> μὲν τὸν <$\bar{\xi}$, εἰς δὲ τὸν> τεσσαράκοντα τῆς δευτέρας διαιρέσεως. Τοῦτό ἐστιν ἡ <διαίρεσις> τοῦ ἐξ ἀρχῆς $\varsigma^{ου}$ τοῦ $\bar{\rho}$, καὶ ποιοῦσι τὰ τῆς προτάσεως. A^3.

23) Πῶς ἔχομεν τὴν θέσιν τῶν δύο ἀριθμῶν τῶν ἐκ τῆς δευτέρας διαιρέσεως μ^{o} $\bar{\tau}$ λειπούσων ἀριθμοὺς $\bar{\varepsilon}$; Καὶ ταῦτα ἐλέγομεν ἴσα εἶναι μ^{o} $\bar{\rho}$. Λοιπὸν δὲ τὸ θέλον ἡμᾶς εὑρῆναι τὴν ὑπόστασιν τῶν ἀριθμῶν. Τὸ πῶς ἐστι μονάδων $\bar{\mu}$ λέγομεν οὕτως. Κοινὴ κείσθω ἡ λεῖψις, τουτέστιν οἱ ἀριθμοί. Εἶτα προστίθεμεν τοὺς εἰρημένους $\bar{\varepsilon}$ ἀριθμοὺς ταῖς $\bar{\tau}$ μονάσι ταῖς λειπούσαις ἀριθμοὺς $\bar{\varepsilon}$, καὶ γίνονται $\bar{\tau}$ μ^{o} τέλειαι. Πάλιν προστίθεμεν τὴν αὐτὴν λεῖψιν, ἤγουν τοὺς $\bar{\varepsilon}$ ἀριθμούς, ταῖς $\bar{\rho}$ μονάσι, καὶ γίνονται μονάδες $\bar{\rho}$ καὶ ἀριθμοὶ $\bar{\varepsilon}$ ἴσοι μονάσι $\bar{\tau}$. Καὶ ἀφῃρήσθω ἀπὸ ὁμοίων ὅμοια, καὶ ἀπὸ ἴσων ἴσα. Οὐκοῦν ἀφαιρῶ ἀπὸ μὲν τῶν $\bar{\rho}$ μονάδων καὶ ἀριθμῶν $\bar{\varepsilon}$ μονάδας $\bar{\rho}$, καὶ ἀπὸ τῶν $\bar{\tau}$ μονάδων μονάδας $\bar{\rho}$. Καὶ λοιποὶ ἀριθμοὶ $\bar{\varepsilon}$ ἴσοι μονάσι $\bar{\sigma}$, καὶ γίνεται ὁ ἀριθμὸς μονάδων $\bar{\mu}$. A^3.

24) <Ἔσται ἄρα ὁ μὲν μείζων τῶν ἐκ τῆς πρώτης διαιρέσεως> μονάδων $\bar{\pi}$, διὰ τὸ εἶναι $\varsigma\,\beta$, ὁ δὲ ἐλάσσων τῆς αὐτῆς διαιρέσεως μ^{o} $\bar{\kappa}$, διὰ τὸ εἶναι αὐτὸν μ^{o} $\bar{\rho}$

λεῖψις ϛ β, ὁ δὲ μείζων τῶν ἐκ τῆς δευτέρας διαιρέσεως μ^{ο} ξ, διὰ τὸ εἶναι μ^{ο} τ̄ ⋔ ἀριθμῶν ζ̄, ὁ δὲ ἐλάσσων ὁ ἐκ τῆς αὐτῆς διαιρέσεως μ^{ο} μ̄, διὰ τὸ τετάχθαι αὐτὸν ἀριθμοῦ ἑνός. Καὶ ἔστιν <ἀριθμοῦ> διπλάσιος ὁ μείζων ὁ ἐκ τῆς πρώτης διαιρέσεως, τουτέστιν ὁ π̄ μ^{ο}, ὁ δὲ μείζων ὁ ἐκ τῆς δευτέρας διαιρέσεως ὁ <ξ̄> τριπλάσιος τοῦ ἐλάσσονος τῶν ἐκ τῆς πρώτης διαιρέσεως τοῦ μ^{ο} κ̄. Καὶ διὰ τοῦτο φανερὰ ἡ ἀπόδειξις. A^{3}.

25) Τὸν ἐπιταχθέντα ἀριθμὸν διελεῖν εἰς δύο ἀριθμοὺς ἀνίσους, καὶ πάλιν τὸν αὐτὸν ἀριθμὸν τὸν ρ̄ διελεῖν εἰς β ϛ^{οὺς} ἀνίσους, καὶ πάλιν τὸν αὐτὸν ϛ διελεῖν εἰς δύο ϛ^{οὺς} ἀνίσους, τουτέστι τὸ τριχῶς διελεῖν τὸν αὐτὸν ϛ. A^{4}.

26) <Δεῖ ἄρα τὸν> συντιθέμενον μετὰ <τοῦ> αὐτοῦ μείζονος ἀριθμοῦ <τοῦ> μ^{ο} τ̄ λεῖψις ἀριθμῶν <ζ̄> γενέσθαι ἴσους ταῖς ὅλαις ρ̄ μ^{ο}. <Ἐὰν> λάβῃ ὁ μείζων <ὁ μ^{ο}> τ̄ λεῖψις ϛ ζ̄ παρὰ τοῦ <ἐλάσσονος> τοῦ ὄντος ἀριθμῶν ζ̄ <λεῖψις> μ^{ο} σ̄ τοὺς ζ̄ ἀριθμούς, γίνονται μ^{ο} τ̄ τέλειαι. Καὶ <οὕτως> ἀφαιρεθείσης τῆς <μ^{ο} σ̄> λείψεως, γίνονται ἀμφότεραι μ^{ο} ρ̄ τέλειαι ἴσαι ταῖς ὅλαις ταῖς ρ̄ μονάσι τῷ ἐξ ἀρχῆς ἐπιταχθέντι ἴσαις. A^{3}.

27) Εὕρηται ἄρα ἡ ὑπόστασις μ^{ο} λ̄ζ̄. Ἔσται ὁ ἐλάσσων ὁ ἐκ τῆς τρίτης διαιρέσεως τοῦ ρ̄ ὁ ϛ^{ὸς} ὁ ἐλάσσων μ^{ο} λ̄ζ̄, <ὁ> δὲ μείζων αὐτοῦ μ^{ο} ξ̄δ̄. Ὁ δὲ διπλάσιος τοῦ λ̄ζ̄ ἔσται ὁ μείζων ὁ ἐκ τῆς δευτέρας διαιρέσεως τοῦ ρ̄ ϛ^{οῦ}, μ^{ο} ο̄β̄ · ὁ λοιπὸς ἄρα ὁ ἐλάσσων τῆς δευτέρας διαιρέσεως τῶν ρ̄ μ^{ο} ἔσται μ^{ο} κη̄. Τούτου δὲ τοῦ κη̄ ὁ μείζων τῶν ἐκ τῆς πρώτης διαιρέσεως τοῦ ρ̄ ὁ μείζων τριπλάσιος αὐτοῦ ἐδόθη · ἔσται μ^{ο} π̄δ̄. Ὁ λοιπὸς ἄρα ὁ ἐκ τῆς πρώτης διαιρέσεως τῶν ρ̄ μ^{ο} ὁ ἐλάσσων μ^{ο} ῑς̄. Καὶ ποιοῦσι τὰ τῆς προτάσεως. A^{3}.

28) Ἐπεὶ ὁ μείζων τῶν ἐκ τῆς δευτέρας διαιρέσεως ϛ ἐστι β, ἔστι δὲ ἡ ὅλη μ^{ο} ρ̄, ἔσται ὁ ἐλάττων μ^{ο} ρ̄ ⋔ ϛ β. Καὶ ἐπεὶ ὁ μείζων τῶν ἐκ τῆς πρώτης διαιρέσεως μ^{ο} ἐστὶ τ̄ ⋔ ϛ ζ̄, <ἔσται ὁ> ἐλάττων ϛ ζ̄ ⋔ μ^{ο} σ̄. Καὶ ἐπεὶ ἡ διαίρεσις ὅλη μ^{ο} ἐστὶν ρ̄, δεήσει ἄρα μ^{ο} τ̄ ⋔ ϛ ζ̄ <συντεθείσας μετὰ> ϛ ζ̄ ⋔ μ^{ο} σ̄ ποιεῖν μ^{ο} ρ̄. Καὶ προσλαβοῦσαι γὰρ αἱ τ̄ μ^{ο} <ταῖς τῆς λείψεως μ^{ο} σ̄ ποιοῦσι μ^{ο} ρ̄.> A^{5}.

29) <Ἐπεὶ εἰσιν οἱ ἐκ τῆς τρίτης> διαιρέσεως ϛ κ̄ε̄ ⋔ μ^{ο} ω̄, καὶ ταῦτα ἐλέγομεν ἴσα εἶναι μ^{ο} ρ̄, οὕτως εἴπομεν. Προσκείσθω ἡ λεῖψις. Προστίθεμεν τὰς ω̄ μ^{ο}, ἤτοι τὴν λεῖψιν, τοῖς κ̄ε̄ ϛ^{οῖς}, καὶ γίνονται κ̄ε̄ ϛ^{οι} τέλειοι. Καὶ πάλιν προστίθεμεν τὴν αὐτὴν λεῖψιν ταῖς ρ̄ μ^{ο}, καὶ γίνονται μ^{ο} π̄η̄ ἴσαι ϛ^{οῖς} κ̄ε̄, καὶ γίνεται ὁ ἀριθμὸς μ^{ο} λ̄ζ̄. Καὶ ἔστιν ὁ μὲν ἐλάσσων τῆς τρίτης <διαιρέσεως> μ^{ο} λ̄ζ̄, διὰ τὸ εἶναι αὐτὸν ϛ^{οῦ} ᾱ, ὁ δὲ μείζων τῆς αὐτῆς διαιρέσεως μ^{ο} ξ̄δ̄, διὰ τὸ εἶναι αὐτὸν τετραπλάσιον τοῦ ἐλάσσονος <τῶν> ἐκ τῆς πρώτης διαιρέσεως τοῦ ὄντος μ^{ο} ῑς̄, διὰ τό εἶναι πάλιν αὐτὸν ἀριθμῶν ζ̄ ⋔ μ^{ο} σ̄, ὁ δὲ μείζων τῆς πρώτης διαιρέσεως μ^{ο} π̄δ̄, διὰ τὸ εἶναι αὐτὸν μ^{ο} τ̄ ⋔ ϛ ζ̄. Καὶ ἔστιν ὁ ἐλάσσων τῶν ἐκ τῆς δευτέρας διαιρέσεως μ^{ο} κη̄, διὰ τὸ εἶναι αὐτὸν <μ^{ο} ρ̄> ⋔ ϛ β, ὁ δὲ τούτου μείζων μ^{ο} ο̄β̄, διὰ τὸ εἶναι αὐτὸν διπλάσιον τοῦ ἐλάσσονος τῶν ἐκ τῆς τρίτης διαιρέσεως τοῦ ὄντος ἀριθμοῦ <ᾱ>, ἤγουν μ^{ο} λ̄ζ̄. Καὶ ποιοῦσι τὸ πρόβλημα.

Καὶ γίνεται ὁ μὲν μείζων τῶν ἐκ τῆς πρώτης διαιρέσεως ὁ μ^ο^ πδ̄ <τριπλάσιος
190 *τοῦ> ἐλάσσονος τῶν ἐκ τῆς δευτέρας <διαιρέσεως> τοῦ μ^ο^ κη̄, ὁ <δὲ> μείζων τῶν ἐκ τῆς <δευτέρας> διαιρέσεως ὁ μ^ο^ οβ̄ <διπλάσιος> τοῦ ἐλάσσονος τῶν ἐκ τῆς <τρίτης διαιρέσεως> τοῦ μ^ο^ λς̄. Καὶ <γίνεται ὁ> μείζων τῶν ἐκ <τῆς τρίτης> διαιρέσεως ὁ μ^ο^ ξδ̄ <τετραπλάσιος> τοῦ ἐλάσσονος τῶν ἐκ τῆς πρώτης <διαιρέσεως> τοῦ μ^ο^ ις̄, ὅ γε <ἔδει> δεῖξαι.*
195 A^3^.

30) *Ἔστιν ὁ μὲν πρῶτος μ^ο^ δ̄, † ὁ δὲ διὰ τὸ εἶναι τοῦ ὁμωνύμου τοῦ δοθέντος ὑπὸ τοῦ γ̄ ὁμωνύμου μ^ο^ κ̄ καὶ γίνεται τοῦ δ̄. † Ὁ δὲ πολλαπλασιασμὸς αὐτῶν τῶν μονάδων δ̄ ἐπὶ τῶν ιβ̄ μονάδων γίνεται μ^ο^ μη̄, αἵτινες <γ̄> εἰσιν ὑπὸ τῶν μ^ο^ ις̄.* A^3^.

200 31) *Μὴ ἔστω μ^ο^ ιβ̄, ἀλλὰ δ̄ καὶ ὄντος ἐστὶ γὰρ τὸ ὑπ' αὐτῶν ϛ <δ̄.> Ἀριθμὸς ᾱ μ^ο^ δ̄ τρίς, τὰ <ἐλάσσονα ἴσα> τοῖς μείζοσιν. ϛ^οἱ^ ἄρα γ̄ μ^ο^ <ιβ̄ ἴσοι> ϛ^οῖς^ δ̄ · ὁ ἀριθμὸς ἄρα μ^ο^ ιβ̄.* A^4^.

32) *Δεῖ δὴ τὸ πλῆθος τῶν μ^ο^ ἑνὸς τῶν ἐξ ἀρχῆς δοθέντων ἀριθμῶν μεῖζον εἶναι τοῦ ὁμωνύμου τοῦ διδομένου. Οἷον δέδονται ἐξ ἀρχῆς ἀριθμοὶ δύο ὅ τε δ̄ καὶ ὁ ιβ̄*
205 *ἐπ' ἀλλήλους λόγον ἔχοντες τριπλάσιον. Καί ἐστιν ὁ ὁμώνυμος τοῦ τριπλασίου ὁ γ̄. Λοιπόν ἐστι τὸ λεγόμενον τοιοῦτον εἶναι. Δεῖ οὖν τὰς μ^ο^ ἑνὸς τῶν β̄ ἀριθμῶν τῶν ἐξ ἀρχῆς δοθέντων, οἷον εἰ τύχοι τοῦ ιβ̄, μείζονας εἶναι τοῦ ὁμωνύμου λόγου τοῦ γ̄ · οὗτος γὰρ ὁμώνυμος τῷ ἐξ ἀρχῆς ἐπιταχθέντι λόγῳ, οἷον τῷ τριπλασίῳ.* A^3^.

210 33) *Εἰ μὴ κατὰ τὸν προσδιορισμὸν γίνηται, ἀλλὰ τὸ ὑποτιθέμενον πλῆθος τῶν μ^ο^ ἑνὸς τῶν ἀριθμῶν ἴσον γίνηται ἢ μεῖζον τοῦ διδομένου ὁμωνύμου λόγου, οὐ προβαίνει ἡ δεῖξις.* A^4^.

34) *<Τὰ δὲ> ἐλάσσονα γίνεται <ϛ ϛ̄ ⸋> μ^ο^ σμ̄ ἴσα <ϛ^ῳ^ ἑνὶ> μονάσιν π̄. <Ἀπὸ ὁμοίων> ὅμοια. Γίνονται ϛ ε̄ <⸋ μ^ο^> σμ̄ ἴσοι <μονάσιν> π̄.*
215 *<Προσκείσθωσαν μ^ο^ σμ̄ καὶ> γίνονται <ϛ ε̄ ἴσοι> μονάσι τχ̄.* A^5^.

35) *<Προσκείσθω> ἡ λεῖψις. <ϛ ἄρα γ̄> ἴσοι ϛ^ῳ^ ἑνὶ <μ^ο^ ϛ̄.> Καὶ ἀπὸ ὁμοίων ὅμοια. ϛ ἄρα β̄ ἴσοι μονάσιν ϛ̄. Ὁρᾷ ὁ ἀναγινώσκων τὸ ἄτοπον, εἰ μὴ μεῖζον τὸ τῶν ἐπιταχθέντων <ἥμισυ τῶν ἑκάστου> μονάδων. Τετάχθω ἄρα τὸν πρῶτον μετὰ τοῦ δευτέρου συντεθέντα ποιεῖν μ^ο^ ῑ, τὸν δὲ δεύτερον μετὰ τοῦ*
220 *τρίτου ιε̄, καὶ τὸν τρίτον μετὰ τοῦ πρώτου <κ̄. Καὶ οἱ τρεῖς συντεθέντες ποιοῦσι μ^ο^ με̄, αἵπερ μείζονές εἰσιν ἑκάστου αὐτῶν.>* A^5^.

36) *Ηὕρηται ἄρα ὁ <μὲν> πρῶτος μ^ο^ ιε̄, ὁ δὲ δεύτερος μ^ο^ ε̄, ὁ δὲ τρίτος μ^ο^ κε̄, καὶ <ποιοῦσι τὰ> τῆς <προτάσεως.> Ἐὰν ἄρα ἀπὸ ἴσου ἀριθμοῦ εὑρεθέντος μ^ο^ με̄ ἀφέλω τὸν ἐκ <τῆς> συνθέσεως <τοῦ> πρώτου καὶ δευτέρου*
225 *μ^ο^ κ̄, ἔξω τὸν τρίτον μονάδων κε̄. Καὶ πάλιν ἐὰν ἀπὸ τοῦ δευτέρου καὶ τοῦ τρίτου τῆς συνθέσεως αὐτῶν μ^ο^ λ̄ <ἀφέλω> ἀπὸ τοῦ εὑρεθέντος ἀριθμοῦ τῶν μονάδων με̄, καταλείπεται ὁ πρῶτος μ^ο^ ιε̄. Ἐὰν δὲ πάλιν ὁμοίως ἀπὸ τῆς συνθέσεως τοῦ*

τρίτου καὶ τοῦ πρώτου μ^{o} $\bar{\mu}$ ἀφέλωμεν ἀπὸ τοῦ εὑρεθέντος ἀριθμοῦ τοῦ μ^{o} $\overline{με}$, καταλείπεται ὁ δεύτερος ἀριθμὸς <μ^{o} $\bar{ε}$ ·> ὁ μὲν πρῶτος μ^{o} $\overline{ιε}$ καθ' ὕπαρξιν, ὁ δὲ τρίτος μ^{o} $\overline{κε}$ καθ' ὕπαρξιν. Καὶ ὁ συντεθεὶς ὁ πρῶτος μετὰ τοῦ δευτέρου ποιοῦσι μ^{o} $\bar{κ}$, ὡς ἐδόθη ἐξ ἀρχῆς · ὁ δὲ δεύτερος μετὰ τοῦ τρίτου συντεθεὶς ποιεῖ μ^{o} $\bar{λ}$, καὶ ἔτι ὁ τρίτος μετὰ τοῦ πρώτου συντεθεὶς ποιεῖ μ^{o} $\bar{μ}$. A^{3}.

37) Τὰ τῶν τριῶν ἀριθμῶν λείποντα τῶν ϛ ἴσα ἀριθμῷ ἑνί, ὅς ἐστιν ὁ $\overline{με}$. T^{3}.

38) Ἐὰν γὰρ τὸ τρίτον τῶν τεσσάρων ἴσον ᾖ τινι αὐτῶν ἢ ἔλαττον, τὸ εὕρημα οὐ συσταθήσεται. Καὶ οἱ μὲν ἄλλοι τῶν ἀριθμῶν ἐπὶ τῆς <οἰκείας προτάσεως> φυλαχθέντων, οἱ δὲ ἀπὸ τοῦ τετάρτου τρεῖς ποιείτωσαν μονάδας $\overline{λγ}$, ὡς εἶναι τῶν τεσσάρων τὸ τρίτον, ἤτοι τῶν $\overline{ϛθ}$, <ἴσον τοῖς τρισὶν ἀπὸ τοῦ> τετάρτου. Τῆς γοῦν κατασκευῆς τῆς αὐτῆς προβάσεως ὁ μὲν τέταρτος ἔσται μ^{o} $\overline{ιγ}$, ὁ δὲ πρῶτος $\overline{ια}$, ὁ δὲ δεύτερος $\bar{θ}$ · τρίτος δὲ οὐκ ἀναφαίνεται, ὅθεν ἄρα τὸ <εὕρημα τὸ αὐτό ἐστι> τοῦ ἑκκαιδεκάτου <θεωρήματος>. A^{4}.

39) Ἐπεὶ ὁ πρῶτος καὶ ὁ δεύτερος ὁμοῦ $\overline{νε}$ εἰσι καὶ ὑπερέχουσι τοῦ τρίτου $\bar{κ}$, $\overline{λε}$ ὄντος, †προστεθέντων τῶν $\overline{λε}$ τοῖς τε $\overline{νε}$ καὶ τῷ $\overline{λε}$, ὁ τρίτος ἔσται $\bar{ο}$ καὶ ὁ πρῶτος μετὰ τοῦ δευτέρου. † A^{2}.

40) Ἐὰν ἄρα ἀπὸ τῶν τριῶν ἀριθμῶν τὴν ὑπεροχὴν τῶν μονάδων $\bar{κ}$ καὶ ἀπὸ τοῦ δὶς τὸν τρίτον, ἀπὸ ἑκατέρου ἀφέλωμεν μ^{o} $\bar{κ}$, γίνονται οἱ τρεῖς ϛ^{οι} $\bar{β}$, καθ' ὃ καὶ ἀπ' ἀρχῆς ἐτάχθησαν, καὶ ὁ δὶς τὸν τρίτον γίνεται ϛ^{οι} $\bar{β}$ ⋔ μ^{o} $\bar{κ}$ · ἅπαξ δὲ ὁ τρίτος γίνεται ἀριθμὸς εἷς λεῖψις μονάδων $\bar{ι}$. Τὸ αὐτὸ νόει καὶ ἐπὶ τῶν λοιπῶν τῶν σὺν δύο λαμβανομένων. A^{3}.

41) Τὸ $\overline{ιη}$ ἄλλως. Ἐπεὶ ὁ πρῶτος καὶ ὁ δεύτερος τοῦ τρίτου ὑπερέχουσι μ^{o} $\bar{κ}$, ὃ δὲ ὑπερέχουσιν οἱ $\bar{β}$ τοῦ τρίτου κοινοῦ προστεθέντος, τοῦτο ὑπερέχουσι καὶ οἱ τρεῖς δὶς τοῦ τρίτου. Οἱ ἄρα τρεῖς τοῦ διπλασίονος τοῦ τρίτου ὑπερέχουσι μ^{o} $\bar{κ}$. <Οἱ δὲ τρεῖς> εἰσιν ϛ $\bar{β}$. ϛ ἄρα $\bar{β}$ τοῦ διπλασίονος τοῦ τρίτου ὑπερέχουσι μ^{o} $\bar{κ}$. Ὁ ἄρα διπλασίων τοῦ τρίτου ἔσται ϛ $\bar{β}$ ⋔ <μ^{o} $\bar{κ}$ ·> αὐτὸς ἄρα ὁ τρίτος ἔσται ϛ $\bar{α}$ ⋔ μ^{o} $\bar{ι}$. Διὰ τὰ αὐτὰ καὶ ὁ μὲν πρῶτος πάλιν ἔσται ϛ $\bar{α}$ ⋔ μ^{o} $\overline{ιε}$, ὁ δὲ δεύτερος ϛ $\bar{α}$ ⋔ μ^{o} $\bar{κ}$. A^{3}.

42) Σχόλιον. Ἐὰν ἀπὸ ἀνίσου ἴσα ἀφαιρεθῇ μ^{o} $\bar{κ}$ καὶ $\bar{κ}$, <ὁ> ἄρα διπλασίων τοῦ τρίτου γίνεται ϛ $\bar{β}$ ⋔ μ^{o} $\bar{κ}$. A^{3}.

43) Ἔσται ὁ μὲν πρῶτος μ^{o} $\bar{λ}$, ὁ δὲ <δεύτερος> μ^{o} $\overline{κε}$, ὁ δὲ τρίτος μ^{o} $\overline{λε}$. Εὑρεῖν τὰς δοθείσας ὑπεροχάς. A^{3}.

44) Ἐν ὑποθέσει $\bar{μ}$ μ^{o} ἔλαβε τὸ ἥμισυ τῆς ὑπεροχῆς <τοῦ τε> $\bar{κ}$ καὶ τοῦ $\bar{λ}$, τουτέστι μ^{o} $\overline{κε}$. A^{3}.

45) Ὁ πρῶτος καὶ ὁ δεύτερος ἦν ϛ $\bar{α}$ μ^{o} $\bar{κ}$. Ἐπεὶ οὖν ὁ δεύτερος ὑπέθετο μ^{o} $\overline{κε}$, ὁ πρῶτος ἔσται ϛ^{οῦ} ἑνὸς ⋔ μ^{o} $\bar{ε}$. A^{5}.

46) Εἰ γὰρ τὸ ἥμισυ τοῦ ἐκ τῆς ὑπεροχῆς τῶν $\bar{δ}$ ἢ ἴσον τινὶ αὐτῶν ἢ μεῖζον, τῆς κατασκευῆς τοῦ προβλήματος γινομένης καὶ εὑρεθείσης τῆς τοῦ ἀριθμοῦ ποσότητος ἐπὶ τῆς τάξεως τῶν τεσσάρων ἀριθμῶν, ὁ ἴσος ἢ ὁ μείζων τοῦ ἡμίσεος

τοῦ ἐκ τῆς ὑπεροχῆς τῶν δ οὐκ ἀναφαίνεται, ἀλλ' αὐτὸν ὅλον λείπει τῆς τάξεως <καὶ> αὐτός, καὶ ἄλλας μετ' αὐτοῦ μονάδας. A[4].

47) *Κοινοῦ προστεθέντος <τοῦ> τετάρτου, καὶ <ἐὰν τοῖς> ἀνίσοις προστεθῇ τὰ ὅλα ἄνισα, <τὰ> δὲ ἀπὸ ἀνίσων ἴσα ἀφαιρεθῇ μ^ο κ̄ καὶ κ̄, τὰ λοιπά ἐστιν ἄνισα.* A[3].

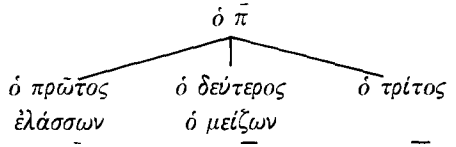
48) *Κοινῆς προσκειμένης τῆς λείψεως καὶ ὅμοια <ἀπὸ> ὁμοίων ἀφαιρουμένων.* A[4].

49) *Ἔσται <ὁ μὲν> πρῶτος <μ^ο κ̄,> ὁ δὲ δεύτερος μ^ο ιε̄, ὁ δὲ τρίτος μ^ο ῑ, <ὁ δὲ> τέταρτος μ^ο κε̄. Εὑρεῖν τὰς δοθεῖσας ὑπεροχάς.* A[3].

50) *Ἐπεὶ ὁ τρίτος καὶ ὁ τέταρτος δὶς λαμβανόμενοι μετὰ τοῦ πρώτου καὶ δευτέρου ἅπαξ λαμβανομένων ὑπερέχουσι τοῦ πρώτου καὶ τοῦ δευτέρου μ^ο ο̄, ἔσονται μονάδων λε̄. Οὕτω γὰρ δὶς ληφθέντες ὑπερέξουσι τοῦ πρώτου καὶ δευτέρου, μετ' αὐτοῦ τοῦ πρώτου καὶ δευτέρου μ^ο ο̄. Ἴσοι γὰρ ὁ πρῶτος καὶ ὁ δεύτερος λαμβανόμενοι μετὰ τοῦ τρίτου καὶ τετάρτου αὐτῷ τῷ πρώτῳ καὶ τῷ δευτέρῳ, καὶ αὐτὸς <ὁ> τρίτος καὶ <ϟ^οῦ ἑνὸς> ὑπερέχει <μ^ο λε̄ ·> ὁ γὰρ τέταρτος ϟ^οῦ ἑνός.* A[4].

51)

	ὁ π̄		
ὁ πρῶτος	ὁ δεύτερος	ὁ τρίτος	
ἐλάσσων	ὁ μείζων		
μ^ο κ̄	μ^ο νε̄	μ^ο κε̄	A[3]



52) *Ἐν τούτῳ τῷ θεωρήματι συμβαίνει τὸν μείζονα ἀεὶ τοῦ μὲν δευτέρου εἶναι ἐπίπεμπτον, τοῦ δὲ τρίτου διπλάσιον. Ἐπὶ πάντων οὖν τῶν οὕτως ἐχόντων ἀριθμῶν δύναται γίνεσθαι ὧν πυθμήν ἐστιν ὁ ς̄, ε̄, γ̄.* A[2].

53) *Ὁ ὁμώνυμος τούτου ὁ γ̄ ἐπὶ τὴν ὑπεροχὴν τοῦ μέσου <πρὸς τὸν> ἐλάσσονα, ἐπὶ ϟ β̄ ⅂ μ^ο ῑ, πολλαπλασιασθεὶς ποιεῖ πλείονας ἀριθμοὺς τοῦ μέσου ϟ ς̄ ⅂ μ^ο λ̄. Μέσος ἀριθμὸς ὁ γ̄ ἐὰν δὲ ποιῇ ἐλάσσονα ἀριθμὸν τοῦ μέσου δῆλον πολλαπλασιασθείς, οὐ προβαίνει. Ἐὰν δὲ τύχῃ καὶ ποιῇ ἴσον πολλαπλασιασθείς, ἐπί τινος μὲν προβαίνει, ἐπί τινων δὲ οὐ προβαίνει.* A[3].

54) *ϟ ἄρα θ̄ ⅂ μ^ο ϛ̄ ἴσοι εἰσὶν ϟ ἑνὶ μ^ο ῑ. Κοινή προσκείσθω ἡ λεῖψις. <ϟ> ἄρα θ̄ ἴσοι ϟ ἑνὶ μονάσιν ρ̄. Καὶ ἀπὸ ὁμοίων ὅμοια. Καταλείπονται ἄρα ϟ η̄ ἴσοι μ^ο ρ̄, καὶ γίνεται ὁ ἀριθμὸς ιβ̄ ∪'.* A[5].

55) *<ϟ> ἄρα β̄ καὶ ϟ θ' καὶ μ^ο ιᾱ <θ',> ταῦτα κατὰ τὸν προσδιορισμὸν ἐλάσσονά ἐστι τοῦ ἐξ ἀρχῆς δοθέντος <ἀριθμοῦ, τουτέστι> τῶν ϟ γ̄. Ἀπὸ ὁμοίων ὅμοια, τουτέστι οὐ μόνον οἱ ἀριθμοὶ τοῖς ἀριθμοῖς, ἤτοι κατὰ τὸν ἀριθμόν, ἀλλὰ καὶ τὰ μέρη τῶν ἀριθμῶν τοῖς μέρεσι τῶν ἀριθμῶν εἰσιν ὅμοια.* A[3].

56) *Ὁμοίως ἐπὶ τῆς προσθήκης δοθέντος μέρους τοῦ μεγίστου ᾧ ὑπερέχει <ὁ> μέσος τοῦ ἐλαχίστου, <τὸν ὑποτιθέμενον> τοῦ <ἐλαχίστου> δεῖ ἐλάσσονα μετὰ τῆς προσθήκης <εἶναι> τοῦ μέσου κατὰ τὸν προσδιορισμὸν τὸν <ἐξ> ἀρχῆς, λαμβανομένων τοῦ μέσου ἀριθμῶν ἀνὰ τῶν μονάδων.* A[3].

57) *Ἐὰν ἀπὸ ἴσων τριῶν <τῶν ἀριθμῶν τοῦ> μέσου ἀφέλω ϛ β καὶ θ' ϛ^{οῦ}, καταλείπεται ϛ εἷς λείπων θ' <ϛ>. ϛ^{ὸς} ἄρα εἷς ⸋ θ' <ϛ^{οῦ}> ἴσος γίνεται μ^{ο} ιᾱ καὶ μ^{ο} θ'. Πάντα ἐννάκις. Ἐννάκις ἄρα ὁ ϛ^{ὸς} εἷς καὶ ἡ λεῖψις τοῦ ἑνὸς γίνεται ϛ^{οὶ} θ̄ καὶ θ̄ ⸋ ἐννάτων, καὶ γίνεται τὰ θ̄ ἔννατα τῆς λείψεως τοῦ ϛ^{οῦ} ϛ^{ὸς} εἷς, ⸋ τῶν θ̄ ϛ^{ῶν}, ὅς ἐστι ⸋ ἐκ τῶν ϛ^{ῶν} τῶν θ, καὶ γίνεται τὸ πᾶν ϛ^{οὶ} η̄ τέλειοι ἴσοι μονάσιν ϛ̄θ̄, διὰ ἐννάκις, καὶ μ^{ο} ᾱ ἐκ τοῦ ἐννάκις τὸ θ' τῆς μ^{ο}, ἅπερ γίνεται μ^{ο} ρ̄.* A^{3}.

58) *Ὥστε μ^{ο} γ̄ ⸋ ϛ ᾱ πέμπτον μέρος εἰσὶ τοῦ τρίτου· αὐτὸς ἄρα ὁ τρίτος γίνεται μ^{ο} ιε ⸋ ϛ ε̄, καὶ γίνεται ὁ ἀριθμὸς <μ^{ο} β. Ὁ μὲν> πρῶτος ϛ γ̄ ἔσται μ^{ο} ϛ̄· ὁ δὲ δεύτερος μ^{ο} δ ἔστω μ^{ο} δ· ὁ δὲ τρίτος γίνεται μ^{ο} ιγ ⸋ ϛ δ· γίνεται μ^{ο} ε̄ <οὕτως·> ἄφελε μ^{ο} η̄, διὰ τὴν λεῖψιν τῶν δ ϛ· λοιπαὶ μονάδες ε̄ καταλείπονται τὸν τρίτον.* A^{3}.

59) *ν̄ γὰρ ἦν ὁ ϛ^{ὸς} εἰκοστῶν τρίτων· αἱ δὲ μ^{ο} εἰς κγ̄.* A^{2}.

60) *<Ὁ μὲν πρῶτος ϛ γ̄> ἔσται· λοιπὸν γίνεται μ^{ο} ρν̄. Ὁ δὲ δεύτερος μ^{ο} δ· ἔσται μ^{ο} ϛ̄β̄. Ὁ δὲ τρίτος ϛ λ̄ ⸋ μ^{ο} ξ̄· ἔσται μ^{ο} ρκ̄. Πῶς; Πεντηκοντάκις αὐτά, ⸋ αφ̄, καὶ εἰκοσιτριάκις ἡ λεῖψις τῶν ξ̄ μ^{ο} γίνεται ⸋ ατπ̄· λοιπὸν ἄφελε ἐκ τῶν ⸋ αφ̄ ⸋ ατπ̄· <λοιπὸν> γίνεται ρκ̄. Ὁ δὲ τέταρτος ὁ μονάδων ιη̄ ⸋ ϛ ϛ̄· λοιπόν ἐστι μ^{ο} ριδ̄. Ἐπεὶ μ^{ο} εἰσὶν αἱ ιη̄, εἰκοσάκις καὶ τριάκις τὰ ιη̄ γίνεται υιδ̄· ἡ δὲ λειψις τῶν ϛ ϛ̄ ἐπὶ τῶν <ν̄ γίνεται τ̄·> ὁσάκις γὰρ τῶν κγ̄ γίνεται τ̄· καὶ ἄφελε ἀπὸ τῶν υιδ̄ <τριακόσια·> μένουσι ριδ̄.* A^{3}.

61) *Δοὺς μὲν ὁ πρῶτος τῷ δευτέρῳ τὸ ἑαυτοῦ τρίτον μ^{ο} ν̄, λοιπὸς μ^{ο} ρ̄, λαβὼν δὲ παρὰ τοῦ τετάρτου τὸ ἕκτον μ^{ο} ιθ̄, γέγονεν μετὰ τὴν δοσολαβίαν μ^{ο} ριθ̄. Ὁμοίως καὶ ὁ δεύτερος δοὺς <καὶ λαβὼν> γίνεται μ^{ο} ριθ̄. <Ὁμοίως> καὶ ὁ τρίτος δοὺς μὲν τὸ ἑαυτοῦ πέμπτον, τουτέστι <μ^{ο} κδ̄>, λαβὼν δὲ παρὰ τοῦ δευτέρου τὸ τέταρτον, τουτέστι μ^{ο} κγ̄, ἐγένετο μ^{ο} ριθ̄. Ὁμοίως καὶ ὁ τέταρτος δοὺς μὲν τὸ ἑαυτοῦ ἕκτον, τουτέστι μ^{ο} ιθ̄, λαβὼν δὲ παρὰ τοῦ τρίτου τὸ πέμπτον, τουτέστι μ^{ο} κδ̄, λοιπὸς γίνεται μ^{ο} ριθ̄.* A^{3}.

62) *Μονάδες ἄρα ν̄ ἴσαι ϛ κγ̄. <Ὁ ϛ^{ὸς} ἄρα μ^{ο} δύο καὶ δ κγ'. Ἐπεὶ δὲ ὁ πρῶτος ὑπόκειται ϛ τριῶν, ἀναλυθήτωσαν οἱ τρεῖς ϛ εἰς κγ'· <γίνεται ρν̄> κγ'. Ἐπεὶ δὲ ὁ δεύτερος δ μ^{ο} ὑπόκειται, ἀναλυθήτωσαν εἰς κγ'· γίνεται ϛ̄β̄ κγ'. Ἐπεὶ δὲ ὁ τρίτος ἐστὶν <ϛ λ̄ ⸋ μ^{ο} ξ̄,> ἀναλυθέντος καὶ τούτου εἰς κγ', λείπεται ρκ̄ κγ'. Ἐπεὶ δὲ καὶ ὁ τέταρτός <ἐστι μ^{ο} ιη̄ ⸋ ϛ ϛ̄, ἀναλυθέντος καὶ τούτου εἰς κγ', λείπεται ριδ̄ κγ'.>* A^{5}.

63) *Ἀπὸ τῶν τετραπλασίων ϛ δ μ^{ο} δ, ἀλλὰ τετράκις ὁ <δεύτερος> προσλαβὼν τὸν δεύτερον ⸋ καὶ πρῶτον καὶ μ^{ο} γ̄. Οἱ δὲ τρεῖς προεδείχθησαν συντεθέντες ϛ ᾱ καὶ μ^{ο} γ̄.* A^{3}.

64) *Τετράκις ὁ δεύτερος προσλαβὼν τοὺς δύο ταὐτόν ἐστιν εἰπεῖν τετράκις ὁ δεύτερος προσλαβὼν† τὸν δ μ^{ο} β ὡς ἑνός, τουτέστι τὰς μ^{ο} γίνεσθαι ϛ δ καὶ μ^{ο} δ· ϛ ἄρα δ καὶ μ^{ο} δ ταὐτόν ἐστιν εἰπεῖν ϛ δ καὶ ὁ τρίτος καὶ ὁ πρῶτος ὡς εἷς λαμβανόμενοι.†* A^{3}.

65) $\overline{\nu\alpha}$ ἅτινά ἐστι τρὶς ὁ δεύτερος, ἤτοι ὁ $\overline{\iota\zeta}$ · τρὶς γὰρ $\overline{\iota\zeta}$, $\overline{\nu\alpha}$. Ὁ δεύτερος ἄρα ἐστὶν ἀριθμοῦ ἑνός, ἤτοι $\overline{\iota\gamma}$, καὶ μονάδος τρίτου, ἤτοι $\bar{\delta}$ · τοῦ γὰρ $\overline{\iota\beta}$ τὸ τρίτον $\bar{\delta}$. T³.

66) Ἀπὸ τούτου τοῦ ϟ^{οῦ} ἑνὸς μ^{o} $\bar{\gamma}$ προσλαβὼν τοὺς $\bar{\gamma}$ γίνεται ϟ $\bar{\delta}$ μ^{o} $\bar{\delta}$. Ἐὰν ἄρα ἀφέλω τοὺς $\bar{\gamma}$, λοιποὶ ϟ $\bar{\gamma}$ μ^{o} $\bar{\alpha}$ τρίς ἐστιν ὁ δεύτερος · αὐτὸς ἄρα ἅπαξ ἔσται ϟ $\bar{\alpha}$ μ^{o} γ'. Δεήσει ἄρα καὶ τὸν τρίτον προσλαβόντα <τοῦ πρώτου τὸν δεύτερον> ὡς ἑνὸς λαβόντος τὸ πέμπτον γίνεσθαι ϟ $\bar{\alpha}$ μ^{o} $\bar{\alpha}$. Πάντα πεντάκις. Γίνεται ϟ $\bar{\varepsilon}$ μ^{o} $\bar{\varepsilon}$. Ἀλλ' ὁ τρίτος πεντάκις προσλαβὼν <τὸν πρῶτον καὶ δεύτερον> τετράκις ἐστὶ ὁ τρίτος προσλαβὼν τοὺς $\bar{\gamma}$. Πεντάκις ἄρα ὁ τρίτος προσλαβὼν τοὺς δύο <ἐγένετο ϟ $\bar{\varepsilon}$ μ^{o} $\bar{\varepsilon}$.> Ἐὰν ἄρα ἀπὸ <τούτων> ἀφέλω τοὺς $\bar{\gamma}$, ϟ $\bar{\alpha}$ μ^{o} $\bar{\gamma}$, καταλείπεται ϟ $\bar{\delta}$ <μ^{o} $\bar{\beta}$ τετράκις ἐστὶν ὁ τρίτος · αὐτὸς ἄρα ἅπαξ ἔσται ϟ $\bar{\alpha}$ μ^{o} ∪'.> A⁵.

67) Ἔσται ὁ πρῶτος ϟ $\bar{\alpha}$, ὁ δὲ δεύτερος ϟ $\bar{\alpha}$ καὶ μ^{o} γ', ὁ δὲ τρίτος ϟ $\bar{\alpha}$ καὶ μ^{o} ∪', ὁ δὲ τέταρτος ϟ $\bar{\alpha}$ καὶ μ^{o} $\bar{\gamma}$ ε'. Γίνονται δὲ <οὗτοι> μετὰ τὴν λῆψιν τῶν τριῶν ὡς ἑνὸς λαμβανομένων μ^{o} ϙ' $\overline{\mu\zeta}$. A³.

68) Ὁ πρῶτός <ἐστιν> ϟ $\bar{\alpha}$, ὁ δεύτερος ϟ $\bar{\alpha}$ καὶ μονάδος γ', ὁ τρίτος ϟ $\bar{\alpha}$ καὶ μονάδος ∪', ὁ τέταρτος ϟ <$\bar{\alpha}$ καὶ μονάδος $\bar{\gamma}$ ε'.> Οἱ $\bar{\delta}$ ἄρα εἰσὶ $\bar{\gamma}$ καὶ $\overline{\mu\zeta}$ ἐννενηκοστά. A⁵.

69) Ὁ δὲ τέταρτος ἀριθμοῦ ἑνὸς μονάδος ἡμιτρισκαιδεκάτου ἔγγιστα. T³.

70) Παραβάλλοντι παρὰ ϟ^{ὸν} κοινὸν ὕψος γίνεται ἡ ἑκάστου πλευρὰ τῶν μὲν δυνάμεων $\overline{\kappa\varepsilon}$ ϟ^{οὶ} $\overline{\kappa\varepsilon}$, τῶν δὲ ϟ^{ῶν} τῶν $\bar{\sigma}$ πλευρά <μ^{o} $\bar{\sigma}$,> ὡς τὸ παραλληλόγραμμον πρὸς τὸ παραλληλόγραμμον τὸ ὑπὸ τὸ αὐτὸν ὕψος ἴσον, καὶ ἡ βάσις πρὸς τὴν <βάσιν.> Γίνεται ὁ ϟ^{ὸς} ὁ εἷς μ^{o} $\bar{\eta}$ διὰ τῆς ἀντιστροφῆς τοῦ πρώτου θεωρήματος τοῦ ἕκτου βιβλίου τῶν Εὐκλείδους Στοιχείων, ὅστις ἐστὶ <δηλούμενος> $\bar{\eta}$ πολλαπλασιάσας τὰς $\bar{\varepsilon}$ μονάδας καὶ τὰς $\bar{\sigma}$ καὶ ποιήσας, τὴν μὲν πλευρὰν τετραγώνου μ^{o} <$\bar{\mu}$,> τὸν δὲ τετράγωνον μ^{o} $\overline{\alpha\chi}$. A³.

71) Τοῦ μεγέθους τῆς ἰσότητος τῆς χαριδοθείσης τοῦ ὕψους τοῦ αὐτοῦ, ζητοῦμεν τὴν ἑκάστου πλευράν.

$\bar{\mu}$

δ^{υ} $\overline{\kappa\varepsilon}$	ἴσος ϟ^{οῖς} $\bar{\sigma}$

ϟ οἱ $\overline{\kappa\varepsilon}$ ἴσοι μ^{o} $\bar{\sigma}$, ὅθεν ὁ ϟ^{ὸς} μ^{o} <$\bar{\eta}$.> A³.

72) Ἀναγκαίως ὀφείλει ἡ ὑπεροχὴ ἣν ὑπερέχει ὁ ἀπὸ τοῦ ἡμίσεος ἀμφοτέρων τοῦ ὑπὸ ἀμφοτέρων εἶναι τετράγωνον. Ἐὰν γὰρ εὐθεῖα γραμμὴ ἢ ἀριθμὸς τμηθῇ εἰς ἴσα καὶ ἄνισα, <τὸ ἀπὸ> τοῦ ἡμίσεος ἴσον τῷ ὑπὸ τῶν <ἀνίσων μετὰ> τοῦ ἀπὸ τοῦ μεταξὺ τῶν τομῶν. Δεῖ γὰρ λεῖψιν <ἐπ' ὕπαρξιν> πολλαπλασιασθεῖσαν ποιεῖν λεῖψιν. A⁴.

73) *Ἡ δύναμις ἡ μία τετράγωνος ἀριθμός ἐστι, καὶ αἱ τέσσαρες μ^ο τετράγωνος ἀριθμός εἰσι, καὶ ἴση ἐστὶν ἡ δύναμις ἡ μία ταῖς τέσσαρσι μ^ο. Τῶν δὲ ἴσων τετραγώνων καὶ αἱ πλευραὶ ἴσαι εἰσί, καὶ γίνεται ἀριθμὸς ὁ εἷς ἴσος μ^ο δυσί.* A^3.

74) *Ἤτοι οὐκ ἐπιτηδεύσει τινὶ γινόμενον, ἀλλ' αὐτῇ τῇ πλάσει συναναφαι-*
385 *νόμενον.* V^3 T^3.

75) *Πῶς ποιεῖ δ^υ β μ^ο σ̄; Ὁ εἷς ἀριθμὸς καὶ αἱ ῑ̄ μ^ο πολλαπλασιαζόμενοι ποιοῦσι δ^υ <ᾱ> ϛ^οὺς κ̄ μ^ο <ρ̄. Αἱ δὲ μ^ο ῑ̄ ⇑ ϛ ᾱ ἐφ' ἑαυτὰς> πολλαπλασιαζόμεναι ποιοῦσι δ^υ <ᾱ ϛ κ̄> ⇑, μ^ο ρ̄. Ἀφῃρήσθωσαν οἱ μ̄ ϛ^οἱ ἐπεὶ οἱ κ̄ ⇑ καὶ οἱ <κ̄> ὑπάρξει. Τὰ καταλειπόμενα δ^υ δύο μ^ο σ̄.* A^3 V^3 T^3.

390 || 387-389 ϛ^οὺς —— σ̄ om. V^3 T^3.

76) *Τετράκις γὰρ τὰ ϛ̅ζ̅, τπδ̅, οἷς προστίθεμεν τὸν ἀπὸ τῆς ὑπεροχῆς τῶν ιβ̅ πρὸς τὰ η̄, λέγε δὴ τὰ ιϛ̅· γίνεται ῡ ὁ τετράγωνος ἀριθμός.* A^2.

77) *Σχόλιον εἰς τὸ τριακοστόν. Ὁ πολυπλασιασμὸς ὁ ἐξ ἀριθμοῦ καὶ μ^ο β ὑπάρξεως ἐπὶ ϛ καὶ μ^ο β λείψεως <ποιεῖ> δ^υ ᾱ ⇑ μ^ο δ̄. Πῶς; ϛ^ὸς εἷς ἐπὶ ϛ ᾱ*
395 *πολυπλασιασθεὶς ποιεῖ δύναμιν ᾱ ὑπάρξεως. Ὁ δὲ αὐτὸς ϛ^ὸς πολυπλασιασθεὶς ἐπὶ μονάδας β ποιεῖ ϛ^οὺς β ὑπάρξεως, καὶ ἐτελειώθη ὁ πολλαπλασιασμὸς τοῦ ᾱ ϛ <ἐπὶ> τὸν ᾱ ϛ καὶ μ^ο β̄. Λοιπόν ἐστι πολλαπλασιάσαι καὶ μ^ο β̄ <ἐπὶ> ϛ^όν <ᾱ,> καὶ ἐτελειώθη ὁ πολυπλασιασμὸς τῶν β ϛ, καὶ ἐτελειώθη <ὁ> τῶν β μ^ο ἐπὶ <ϛ^οὺς.> Λοιπόν ἐστι πολυπλασιάσαι μ^ο β̄ <λείψεως> ἐπὶ μ^ο β*
400 *ὑπάρξεως καὶ ποιεῖν μ^ο δ̄ λείψεως, καὶ ἐγένετο ὁ πολυπλασιασμὸς αὐτῶν δ^υ ᾱ ϛ^οἱ β ὑπάρξεως ϛ^οἱ β λείψεως μ^ο δ̄ λείψεως. Καὶ γίνεται ἡ σύνθεσις αὐτῶν τελεία δ^υ ᾱ ὕπαρξις καὶ μ^ο <δ̄> λεῖψις. Ταῦτα ἴσα μ^ο ϛ̅ζ̅. Κοινὴ ἡ λεῖψις, καὶ γίνεται ἡ <σύνθεσις> μ^ο ρ̄, καὶ ἡ δύναμις τετράγωνος ἀριθμὸς μ^ο ρ̄. Καὶ γίνεται ἡ πλευρὰ αὐτῶν μ^ο ῑ̄. Ταῦτα καὶ ἐγίνετο προσβληθέντα πρὸς ϛ, καὶ γίνεται ὁ ϛ^ὸς μ^ο ῑ̄.*
405 *Ἔσται ἡ ὑπεροχὴ ἡ τῶν μ^ο δ̄, ὁ δὲ πολυπλασιασμὸς μ^ο ϛ̅ζ̅.* A^3.

78) *Πῶς ποιοῦσι τὰ τῆς προτάσεως; Ἔστιν ὁ ἐλάσσων ϛ ᾱ, τουτέστι μ^ο β̄, ὁ δὲ μείζων μ^ο ζ̄. Ποιεῖ ἡ σύνθεσις αὐτῶν μ^ο η̄. Ἡ δὲ σύνθεσις τῶν ἀπ' αὐτῶν τετραγώνων τοῦ β καὶ τοῦ ζ̄. Γίνεται τοῦ μὲν β τετράγωνος ὁ δ̄, τοῦ δὲ ζ̄ τετράγωνος ὁ μ̄ϛ̄. Καὶ ἡ σύνθεσις αὐτῶν γίνεται αἱ μ^ο μ̄, πενταπλάσιον τῆς*
410 *συνθέσεως αὐτῶν τῶν η̄, ἐπεὶ πεντάκις ὀκτὼ μ̄.* A^3.

79) *Οἵ τε ηὑρέθησαν μ^ο γ̄ καὶ μ^ο θ̄. Καὶ γίνεται ἡ μὲν σύνθεσις αὐτῶν μ^ο ιβ̄, ἡ δὲ ὑπεροχὴ τῶν ἀπ' αὐτῶν τετραγώνων μ^ο οβ̄. Οἱ τρεῖς <τρίς,> θ̄, καὶ ἐννάκις ἐννέα, π̄α̅.* A^3.

80) *Ηὕρηνται ἄρα οἱ β̄ ἀριθμοὶ οἱ ζητούμενοι αἵ τε μ^ο <γ̄> καὶ μ^ο θ̄. Ἡ*
415 *ὑπεροχὴ αὐτῶν γίνεται μ^ο ζ̄, ἡ δὲ ὑπεροχὴ τῶν ἀπ' αὐτῶν τετραγώνων μ^ο οβ̄, καὶ ἔστι τὰ οβ̄ τῶν ζ̄ δωδεκαπλάσιον. Πῶς οἱ τετράγωνοι αὐτῶν; Ἐκ τοῦ τρὶς τρεῖς <γίνεται> θ̄ τετράγωνος, καὶ ἐκ τοῦ ἐννάκις ἐννέα τοῦ μείζονος καὶ τριπλασίου ὁ τετράγωνος γίνεται μ^ο π̄α̅. Ἡ δὲ ὑπεροχὴ αὐτῶν πρὸς ἀλλήλους ἐν λόγῳ*

δωδεκαπλασίῳ τοῦ μείζονος πρὸς τὸν ἐλάσσονα, τουτέστι τῆς ὑπεροχῆς τοῦ γ̄ καὶ τοῦ θ̄. A^3.

81) *Εἰς τὸ πόρισμα τοῦ ὥστε <τὸν> ἀπ' αὐτῶν πρὸς συναμφότερον λόγον ἔχειν δεδομένον. Πότερον <τὸν> ἀπὸ τοῦ ἐλάσσονος τετράγωνον πρὸς συναμφότερον λόγον ἔχειν δεδομένον καὶ τὸν ἀπὸ τοῦ μείζονος πρὸς συναμφότερον <λόγον> ἔχειν δεδομένον, ἢ τῶν ἀπὸ τῆς συνθέσεως β̄ τετραγώνων πρὸς συναμφότερον ; Ἀλλ' ἡ σύνθεσις τῶν ἀπ' αὐτῶν τετραγώνων συναμφοτέρου ἐδείχθη ἐν τῷ λα' θεωρήματι, ὥστε τελέως τὸν ἀπὸ τοῦ ἐλάσσονος τετράγωνον πρὸς συναμφότερον λόγον ἔχειν δεδομένον, καὶ πάλιν τὸν ἀπὸ τοῦ μείζονος τετράγωνον πρὸς συναμφότερον λόγον ἔχειν δεδομένον.* A^3.

82) *Εἰς τὸ τριακοστὸν πέμπτον. Ἑξάκις ἄρα τὰ ἐλάσσονα ἴσα ἐστὶ τοῖς μείζοσι. Οἷον ἑξάκις οἱ τρεῖς $\overline{\text{Δοι}}$ γίνεται $\overline{\text{Δοι}}$ $\overline{\text{ιη}}$· ὁ δὲ ἀπὸ τοῦ ἐλάσσονος τετράγωνος <γίνεται δυ> ᾱ. Αὕτη ἄρα ἴση $\overline{\text{Δοις}}$ $\overline{\text{ιη}}$. Πάντα παρὰ ἀριθμόν. $\overline{\text{Δος}}$ ἄρα εἷς ἴσος ἐστὶ $\overline{\text{μο}}$ $\overline{\text{ιη}}$. Ὁ δὲ μείζων ὁ $\overline{\text{Δων}}$ $\overline{\text{η}}$, $\overline{\text{μο}}$ $\overline{\text{νδ}}$, ὥστε <ὁ ἀπὸ τοῦ> ἐλάσσονος ὁ τετράγωνος ἀριθμὸς ὁ $\overline{\text{τκδ}}$ ἑξαπλάσιός ἐστι τοῦ μείζονος εὐρεθέντος $\overline{\text{μο}}$ $\overline{\text{νδ}}$.* A^3.

83) *Ὁ δὲ ἀπὸ τοῦ ἐλάσσονος <τετράγωνος γίνεται> δυ ᾱ. Πῶς ; <$\overline{\text{Δ}}$ ᾱ> δὲ ἐπὶ $\overline{\text{Δ}}$ ᾱ πολυπλασιασθεὶς ποιεῖ δυ ᾱ. δυ ἄρα ᾱ ἑξαπλασίων ἐστὶν $\overline{\text{Δοῦ}}$ ᾱ. Ἑξάκις ἄρα τὰ ἐλάσσονα ἴσα ἐστὶ τῷ μείζονι. Πάντα παρὰ ἀριθμόν. Γίνεται ὁ ἀριθμὸς $\overline{\text{μο}}$ ς̄. Ηὑρηνται οἱ β̄ ἀριθμοὶ ὁ ς̄ καὶ ὁ $\overline{\text{ιη}}$, ὁ μὲν μείζων $\overline{\text{μο}}$ $\overline{\text{ιη}}$, ὁ δὲ ἐλάσσων $\overline{\text{μο}}$ ς̄ κατὰ τὸ τριπλάσιον. Ὁ δὲ ἀπὸ τοῦ ἐλάσσονος τετράγωνος $\overline{\text{μο}}$ $\overline{\text{λς}}$, καὶ ὁ τετράγωνος ὁ $\overline{\text{λς}}$ αὐτοῦ τοῦ ἐλάσσονος ὁ ἑξαπλασίων ἐστί, καὶ πλευρᾶς αὐτοῦ ἑξαπλασίων.* A^3.

84) *Ὁμοίως ὁ πολλαπλασιασμὸς τῶν πρὸ αὐτοῦ.* A^3.

85) *Ἀπόδειξις δευτέρα.*

Ἡ ἴση ὑπεροχὴ $\overline{\text{λ}}$ *καὶ* $\overline{\text{λ}}$

ζ'	ζ'	ζ'
$\overline{\text{ρπ}}$	$\overline{\text{ρν}}$	$\overline{\text{ρκ}}$
ζ'	ζ'	ζ'
$\overline{\text{λε}}$	$\overline{\text{κα}}$	$\overline{\text{ιε}}$
$\overline{\text{μο}}$	$\overline{\text{μο}}$	$\overline{\text{Δος}}$ ζ'
ε̄	γ̄	$>\overline{\text{ιε}}<$
μέγιστος	*μέσος*	*ἐλάχιστος*

Ἀπόδειξις πρώτη.

Ἡ ἴση <ὑπεροχὴ> $\overline{\text{ιε}}$ *καὶ* $\overline{\text{ιε}}$

δ'	δ'	δ'
$\overline{\text{ρλε}}$	$\overline{\text{ρκ}}$	$\overline{\text{ρε}}$
δ'	δ'	δ'
$\overline{\text{κ}}$	$\overline{\text{ιε}}$	$\overline{\text{ιβ}}$

μ^{o}	$\text{ϟ}^{\grave{o}\varsigma}\ \delta'$	μ^{o}
$\bar{\varepsilon}$	$\overline{\iota\varepsilon}$	$\bar{\gamma}$
μέγιστος	μέσος	ἐλάχιστος

Ἀπόδειξις τρίτη.

μ^{o}	μ^{o}	$<\mu^{o}>$	
$\overline{\rho\kappa}$	$\bar{\varsigma}$	$\bar{\xi}$	
$\text{ϟ}^{\grave{o}\varsigma}\ \mu^{o}$	μ^{o}	μ^{o}	
$\overline{\iota\varepsilon}$	$\bar{\varepsilon}$	$\bar{\gamma}$	
μέγιστος	μέσος	ἐλάχιστος	A^{3}.

86) $\text{ϟ}^{o\grave{\iota}}$ ἄρα $\bar{\eta}$ μ^{o} $\bar{\lambda}$ διπλάσιοί εἰσιν ϟ $\bar{\eta}$. Δὶς ἄρα τὰ ἡμίσεα ἴσα ἐστὶ τοῖς διπλασίοις · πολλαπλασιασθεὶς δὲ ὁ μέσος, ὅστις ἐστὶ μ^{o} $\bar{\eta}$, γίνεται $\text{ϟ}^{o\grave{\iota}}$ $\overline{\iota\varsigma}$. Καὶ ἴσαζε εἰς τόν τε μείζονα καὶ τὸν ἐλάσσονα οἵτινες συνείλουσιν ϟ $\bar{\eta}$ μ^{o} $\bar{\lambda}$. A^{3}.

87) Κοινὴ προσκείσθω ἡ λεῖψις. Καὶ γίνονται ἀριθμοὶ μ^{o} $\overline{\iota\varepsilon}$. $\text{ϟ}^{o\grave{\iota}}$ ἄρα $\bar{\zeta}$ ἴσοι εἰσὶ $\overline{\iota\varepsilon}$ μονάσι, καὶ γίνεται ὁ ἀριθμὸς $\overline{\iota\varepsilon}$ $<\zeta'>$ μονάδος. A^{3}.

88) Ἀφῃρήσθω ἀπὸ ὁμοίων ὅμοια. $\text{ϟ}^{o\grave{\iota}}$ ἄρα $\bar{\eta}$ ἴσοι μονάσι $\bar{\lambda}$ · ὁ ἀριθμὸς ἄρα μ^{o} $\bar{\gamma}$ καὶ $\bar{\gamma}$ δ'. Κείσθω μέσος οὗτος. Συγκειμένων οὖν τῶν δύο ἀριθμῶν τοῦ $<$τε $\bar{\gamma}>$ καὶ τοῦ $\bar{\gamma}$ καὶ τῶν τριῶν δ', καὶ πολλαπλασιασθήσονται μετὰ τοῦ $\bar{\varepsilon}$ · ἀποτελεσθήσονται $\bar{\lambda}$ καὶ $\overline{\iota\varepsilon}$ δ', ἤτοι $\overline{\lambda\gamma}$ καὶ τρία δ'. Συντεθέντων δὲ τῶν $\bar{\beta}$ $<$ἀριθμῶν τοῦ τε$>$ τρία καὶ $\bar{\gamma}$ δ' καὶ τοῦ $\bar{\varepsilon}$, καὶ πολλαπλασιασθέντων μετὰ τοῦ τρία, ἀποτελεσθήσονται $\overline{\kappa\varsigma}$ δ'. Πάλιν συντεθέντων τοῦ τε $<\bar{\gamma}$ καὶ τοῦ $\bar{\varepsilon}$,$>$ καὶ πολλαπλασιασθέντων μετὰ τοῦ $\bar{\gamma}$ καὶ τῶν $\bar{\gamma}$ δ', ἀποτελεσθήσονται $\bar{\lambda}$. Κείσθω οὗτος μέσος τῶν $\overline{\lambda\gamma}$ $<$καὶ $\bar{\gamma}>$ δ' καὶ τοῦ $\overline{\kappa\varsigma}$ $<\delta'.>$ Ἔσονται ἄρα οἱ τρεῖς ἐν ἴσῃ ὑπεροχῇ. A^{4}.

89) Συντεθέντων $<$γὰρ σὺν δύο καὶ ὑπὸ τοῦ λοιποῦ τρὶς πολλαπλασιασθέντων, ἀποτελεσθήσονται $\overline{\rho\pi}$ ζ', $\overline{\rho\nu}$ ζ', $\overline{\rho\kappa}$ ζ',$>$ οἵτινες ἀριθμοί εἰσιν ἐν ἴσῃ ὑπεροχῇ. A^{4}.

90) Συντεθέντων γὰρ σὺν δύο καὶ ὑπὸ τοῦ λοιποῦ τρὶς πολλαπλασιασθέντων, ἀποτελεσθήσονται $\overline{\rho\kappa}$, $\bar{\varsigma}$, $\bar{\xi}$, οἵ εἰσιν ἐν ἴσῃ ὑπεροχῇ. A^{4}.

91) Ἐὰν μέγιστος ὑποτιθεὶς τὸν μέσον μὲν μ^{o} $\bar{\kappa}$ ἐλάχιστον $<$δὲ$>$ μ^{o} $\bar{\eta}$ οὐ $<$πρόσθεν$>$ χρειῶδες, ὅτι $<$ἡ$>$ ὑπεροχὴ τοῦ μέσου $<$πρὸς$>$ τὸν ἐλάχιστον μείζων ἐστὶ τοῦ ἐλαχίστου. Λοιπὸν δεῖ τοῦ προσδιορισμοῦ τὸν ἐλάσσονα εἶναι τὴν ὑπεροχὴν τοῦ μέσου πρὸς τὸν ἐλάσσονα τοῦ ἐλαχίστου. A^{3}.

92) Δεήσει ἄρα δ^{υ} δύο ἑξαπλασίους εἶναι ἀριθμῶν τριῶν. $\text{ϟ}^{o\grave{\iota}}$ ἄρα $\overline{\iota\eta}$ ἴσοι εἰσὶ δυσὶ δυνάμεσι. Πάντα παρὰ ἀριθμόν. μ^{o} ἄρα $\overline{\iota\eta}$ ἴσαι εἰσὶ δυσὶν ἀριθμοῖς. A^{4}.

93) Ἐὰν γὰρ ὁ ἀπὸ τῆς ὑπεροχῆς αὐτῶν τετράγωνος μὴ ἐλάσσων ᾖ συναμφοτέρου (αὐτόν τέ φημι τὸν τῆς ὑπεροχῆς καὶ τοῦ διδομένου ὑπερέχειν τὸν ἀπ' αὐτῶν πρὸς τὴν αὐτῶν ὑπεροχήν), οὐ προβαίνει ἡ δεῖξις. Εἰ γὰρ δυνατόν, μὴ ἔστω ἐλάσσων ὁ ἀπὸ τῆς ὑπεροχῆς αὐτῶν, οὔσης $<$ταύτης $\mu^{o}>$ $\bar{\varsigma}$, τῆς δὲ

ὑπεροχῆς τῶν ἀπ' αὐτῶν τετραγώνων τῆς ὑπεροχῆς αὐτῶν ὑπερεχούσης μ^{o} $\bar{\kappa}$ · *μείζων γὰρ ὁ* $\overline{\lambda\varsigma}$ *τοῦ* $\bar{\varsigma}$ *καὶ* $\bar{\kappa}$. *Καὶ τετάχθω ὁ ἐλάσσων* $\varsigma^{o\tilde{\upsilon}}$ *ἑνός, <ὁ δὲ μείζων> *$\varsigma^{o\tilde{\upsilon}}$ *ἑνὸς* μ^{o} $\bar{\varsigma}$ · *καὶ μένει ἡ μὲν ὑπεροχὴ αὐτῶν* μ^{o} $\bar{\varsigma}$, *ἡ δὲ τῶν ἀπ'αὐτῶν τετραγώνων ὑπεροχή* $\varsigma^{o\grave{\iota}}$ $\overline{\iota\beta}$ μ^{o} $\overline{\lambda\varsigma}$. *Δεήσει ἄρα* $\varsigma^{o\acute{\upsilon}\varsigma}$ $\overline{\iota\beta}$ μ^{o} $\overline{\lambda\varsigma}$ *<ἴσους εἶναι>* μ^{o} $\bar{\varsigma}$ *καὶ* μ^{o} $\bar{\kappa}$, *ὅπερ <ἄτοπον ·> μόναι γὰρ αἱ* $\overline{\lambda\varsigma}$ μ^{o} *τῶν* $\bar{\varsigma}$ μ^{o} *ὑπερέχουσι μονάδας* $\bar{\lambda}$. A⁴.

94) *Εἰ γὰρ δυνατόν, μὴ ἔστω ὁ <ἀπὸ τῆς ὑπεροχῆς> αὐτῶν τετράγωνος ἐλάσσων τοῦ συναμφοτέρου τοῦ τε τριπλασίονος τῆς ὑπεροχῆς καὶ <τῶν>* μ^{o}, *καὶ ἔστω ἡ τῶν* $\varsigma^{\tilde{\omega}\nu}$ *ὑπεροχὴ* μ^{o} $\bar{\varsigma}$. *< Ὁ> ἄρα ἀπὸ τῶν* $\bar{\varsigma}$, $\overline{\lambda\varsigma}$, *ὃς μείζων τοῦ <τριπλασίονος> τῆς ὑπεροχῆς, ἤτοι τῶν* $\overline{\iota\eta}$, *καὶ τῶν δοθείσων ἑτέρων* $\bar{\iota}$ μ^{o}. *Καὶ τῆς δείξεως προβάσεως δεήσει τοὺς* $\varsigma^{o\acute{\upsilon}\varsigma}$ *<*$\overline{\iota\beta}$*>* μ^{o} $\overline{\lambda\varsigma}$ *τριπλασίονας εἶναι* μ^{o} $\bar{\varsigma}$ *καὶ ἔτι <ὑπερέχειν>* μ^{o} $\bar{\iota}$ · *τρὶς ἄρα* μ^{o} *<*$\bar{\varsigma}$ *καὶ ἔτι* μ^{o} $\bar{\iota}$*> ἴσαι εἰσὶν* $\varsigma^{o\tilde{\iota}\varsigma}$ $\overline{\iota\beta}$ μ^{o} *<*$\overline{\lambda\varsigma}$, *ὅπερ ἄτοπον ·> μόναι γὰρ αἱ* $\overline{\lambda\varsigma}$ μ^{o} *<τῶν* $\overline{\kappa\beta}$ *μείζονες. >*

Αὕτη γὰρ ἡ τῶν τετραγώνων ὑπεροχή · $\varsigma^{\acute{o}\varsigma}$ *<γὰρ> ἐπ' ἀριθμὸν ποιεῖ δύναμιν · αὕτη ὁ <ἀπὸ τοῦ> ἐλάττονος τετράγωνος · ὁ δὲ ἀπὸ τοῦ μείζονος ἀριθμοὶ* δ *καὶ* μ^{o} δ · *ἀριθμὸς γὰρ ἐπ'ἀριθμὸν ποιεῖ δύναμιν · καὶ* $\varsigma^{\acute{o}\varsigma}$ *<ἐπὶ> δύο, β* $\varsigma^{o\acute{\upsilon}\varsigma}$, *καὶ δύο* μ^{o} *ἐπὶ* $\varsigma^{\acute{o}\nu}$, *β <*$\varsigma^{o\acute{\upsilon}\varsigma}$*, > καὶ β* μ^{o} *<ἐπὶ> δύο μονάδας, δ, ὥστε* δ^{υ} *μία* $\varsigma^{o\grave{\iota}}$ δ μ^{o} *<*δ*> ὑπερέχουσι* δ^{υ} *μιᾶς* ς *<*δ*>* μ^{o} *τέσσαρσιν.* A⁴.

95) *Ἡ ψυχή σου, Διόφαντε, εἴη μετὰ τοῦ Σατανᾶ ἕνεκα τῆς δυσκολίας τῶν τε ἄλλων σου θεωρημάτων καὶ δὴ καὶ τοῦ παρόντος θεωρήματος.* A⁵.

96) *Κοινὴ προσκείσθω ἡ λεῖψις καὶ ἀπὸ ὁμοίων ὅμοια.* $\varsigma^{o\grave{\iota}}$ *ἄρα* $\bar{\eta}$ *ἴσοι δυνάμεσι* $\bar{\varepsilon}$. *Πάντα παρὰ ἀριθμόν. Μονάδες ἄρα ὅλαι <εἰσὶν> ἴσαι ἀριθμοῖς* $\bar{\varepsilon}$. *Ἀναλυθέντων αἱ ὀκτὼ μονάδες εἰς πέμπτα ·* $\bar{\mu}$ *ἄρα πέμπτα <ἴσα ἐστὶ> ἀριθμοῖς* $\bar{\varepsilon}$ · $\varsigma^{\acute{o}\varsigma}$ *ἄρα ὀκτὼ <πέμπτα. >* A⁴.

97) *Καὶ ἀπὸ ὁμοίων ὅμοια ἀφῃρήσθω.* μ^{o} *ἄρα* $\overline{\nu\alpha}$ *ἴσαι* $\varsigma^{o\tilde{\iota}\varsigma}$ $\bar{\varsigma}$. A⁴.

98) *Διὰ τί ἔλαβε* μ^{o} δ *καὶ* μ^{o} δ' *τὰ ποιοῦντα <μονάδα, > καὶ οὐχὶ* μ^{o} $\bar{\gamma}$ *καὶ* μ^{o} *<*γ'*> ; Ταῦτα γὰρ οὖν ἐκεῖνα πολλαπλασιαζόμενα <μονάδα> ποιοῦσι. Ζητῶ τὴν ἀπόδειξιν τοῦ τοιούτου προβλήματος. Καὶ εἰς <ἕτερα> σχόλια εὑρήσεις.* A⁴ (522-523 *Καὶ* —— *εὑρήσεις* A⁷).

99) *Διπλοισότης διὰ τοῦτο καλεῖται ὅτι ἐν <μὲν> τοῖς λοιποῖς προβλήμασιν ἁπλῆ ἐγίνετο ἡ ἰσότης δι' ἣν ἡ τοῦ* $\varsigma^{o\tilde{\upsilon}}$ *ποσότης εὑρίσκετο, ἐνταῦθα δὲ διπλῆ. Πρῶτον μὲν γὰρ τὸ τῆς ὑπεροχῆς ἥμισυ ἣν ἔχει ὁ ἕτερος τῶν ποιούντων τὴν ὑπεροχὴν* $\varsigma^{\tilde{\omega}\nu}$ *πρὸς τὸν ἕτερον ἐφ' ἑαυτὸ πολλαπλασιασθὲν ἰσοῦται τῷ ἐλάττονι, εἶτα καὶ τῆς συνθέσεως τούτων τὸ ἥμισυ ἐφ' ἑαυτὸ ἐξισοῦται τῷ μείζονι. Ἔστι δὲ ἡ ὑπεροχὴ τῶν* δ μ^{o} *<πρὸς τὸ>* δ', $\overline{\iota\varepsilon}$ δ' · *τούτων τὸ ἥμισυ,* ξ δ' *καὶ ὄγδοον. Ταῦτα ἀναλυθέντα εἰς ὄγδοα ποιοῦσι* $\overline{\iota\varepsilon}$ *ὄγδοα. Ταῦτα <ἐφ'> ἑαυτὰ ποιεῖ <*$\overline{\sigma\kappa\varepsilon}$*> ἑξηκοστοτέταρτα · ταῦτα ἴσα τῷ ἐλάττονι. Τῆς δὲ συνθέσεως τὸ* υ', *ἤτοι τῶν* δ *μονάδων καὶ τοῦ <τετάρτου, > ὀκτὼ <τέταρτα> καὶ ὄγδοον, ἤτοι* $\overline{\iota\zeta}$ *ὄγδοα. Ταῦτα ἐφ' ἑαυτὰ γίνεται,* $\overline{\sigma\pi\theta}$ *ἑξηκοστοτέταρτα · ταῦτα ἴσα <τῷ μείζονι. >* A⁵.

100) <*Πολλαπλασιασθέντων γὰρ τῶν* ιε τετάρτων> *ἐφ' ἑαυτά, καὶ ἀπὸ τῶν γινομένων* <σκε> *ἑξηκοστοτετάρτων ἀφαιρουμένων* ρκη *ἑξηκοστοτετάρτων, ἤτοι μονάδων δύο, καταλειπόμενα* ϛξ *ἑξηκοστοτέταρτα ἔσται ὁ προστιθέμενος.* A⁵.

101) *Προστιθέμενα γὰρ τὰ* ϛξ ξδ' *τοῖς* ρκη ξδ', *ἤτοι ταῖς δυσὶ μ°, καὶ τοῖς* ρϙβ ξδ', *ἤτοι τοῖς τρισὶ μ°, γίνονται* σκε *καὶ* σπθ ξδ', *ἄτινά εἰσι τετράγωνοι* ϛοί. A⁴.

102) *Λοιπὸς ὁ* ϛ *οὗν ὁ δύναμις ὢν δηλονότι μία* ⸋ *μ° β ἐστὶν ὁ ζητούμενος ὃς* <*προστίθεται.*> A⁵.

103) *Τουτέστι τὴν ὑφισταμένην δύναμιν. Ὑφισταμένη δὲ δύναμίς ἐστιν ἡ ἀπὸ* ϛ *εὑρεθέντος τόσου μετὰ τὴν ὑπόστασιν γινομένη. Ἐὰν γὰρ ἀπὸ* ϛ ᾱ ⸋ *μ° τριῶν πλασθῇ ὁ τετράγωνος, οὐχ ὑπερβαλεῖται ἡ ἀπὸ τοῦ εὑρεθέντος* ϛ^οῦ *δύναμις τὰς δύο μονάδας· ἡ γὰρ ἀπὸ* ϛ^οῦ ᾱ *μ° γ̄ δύναμις γίνεται δύναμις μία μ° θ̄* ⸋ ϛ^ῶν ϛ̄. *Καὶ κοινῆς προστεθείσης τῆς λείψεως μετὰ τὴν τῶν ὁμοίων ἀπὸ ὁμοίων ἀφαίρεσιν,* <*γίνεται*> *ὁ* ϛ *ἐπὶ τὰς ὑποστάσεις δ γ', καὶ ἡ ἀπ' αὐτῶν ὑφισταμένη δύναμις* ιϛ θ', *ἅτινα οὐχ ὑπερβάλλει* <*τὰς δύο μονάδας·*> *δύο μονάδες γὰρ* ιη θ' *εἰσιν, ὥστε οὐ προβήσεται ἡ ἀπόδειξις. Ἐὰν δὲ ἀπὸ* ϛ^οῦ *ἑνὸς* ⸋ *μ° δ πλασθῇ* <*ὁ τετράγωνος, ἢ ἀπὸ*> *τοῦ εὑρεθέντος* ϛ^οῦ *μετὰ τὴν ὑπόστασιν* ιε *ὀγδόων ὑφισταμένη δύναμις ὑπερβαλεῖται τὰς μονάδας δύο.* A⁵.

104) *Ἔσται δὲ τούτων τῶν ὀγδόων πολλαπλασιασθέντων ἐφ' ἑαυτά, ἤτοι τῶν* ιε η', ⸋ <ρκη> ξδ', *ἤτοι δύο μ°.* A⁴.

105) *Ἡ γὰρ δύναμις* <*γίνεται*> σκε *ἑξηκοστοτέταρτα* <*ἀπὸ τοῦ εὑρεθέντος* ϛ^οῦ ιε> *ἑξηκοστοτετάρτων, καὶ ὑπερβαλεῖται ἡ τοιαύτη δύναμις τὰς δύο μονάδας. Καὶ ἀφαιρουμένων ἐξ αὐτῆς τῶν δύο μονάδων, καταλείπεταί τι* <*ὅ*> *ἔσται τὸ προστεθησόμενον ταῖς δυσὶ μονάσι καὶ ποιήσει τὸν ὅλον τετράγωνον.* A⁵.

106) *Ἐπεὶ δ^υ* ις ξδ' <*ἀφαιρεθείσης ἀπὸ*> *μὲν τῶν θ μ°, μ° θ* ⸋ *δ^υ μιᾶς, ἤτοι* φξ ξδ' *καταλειφθήσονται, ἀπὸ δὲ τῶν* κα *μ°, ἤτοι* ατμδ ξδ', *τῶν* φξ ξδ', *καταλειφθήσονται* ψπδ <ξδ', *ὅλος*> *τετράγωνος.* A⁴.

107) *Μονάδες ἄρα θ* ⸋ *δ^υ μιᾶς ἀφαιρεθεῖσαι* <*ἀπὸ*> *τοῦ θ̄, καταλείπουσι δύναμιν μίαν.* A⁵.

108) *Ἡ γὰρ ἀπὸ* ϛ^οῦ ᾱ ⸋ *μ° δ δύναμις ὑπερβάλλει τὰς* ιβ *μ°· ἐκείνη γάρ ἐστι δ^υ μία μ°* ις ⸋ ϛ^ῶν η̄. *Κἀνταῦθα οὖν εἰ ἀπὸ* ϛ^οῦ ᾱ ⸋ *μ° τριῶν ἐπλάσθη ὁ τετράγωνος, οὐκ ἂν* <*προύβη*> *τὰ τῆς* <*ἀποδείξεως.*> *Ὁ γὰρ ἀπὸ* ϛ^οῦ ᾱ ⸋ *μονάδων τριῶν τετράγωνος γίνεται δ^υ μία μ° θ̄* ⸋ ϛ^ῶν ϛ̄, *ὥστε κοινῆς τῆς λείψεως προστεθείσης, γίνεται δύναμις μία* ϛ^ῶν ϛ̄ *μ°* ιβ *ἴση δ^υ μιᾷ μονάσι θ̄.* A⁵.

109) *Ἐπεὶ ὁ εἷς δ^υ μία, ἤτοι* κε ις', *καὶ* ϛ̄ *μ°, ἤτοι* ϙς ις', *ὁ δὲ ἕτερος δ^υ μία* ⸋ *μ° μιᾶς, ἤτοι θ ις', καὶ μ° ξ, ἤτοι* ριβ ις', *ὁ ἑκατέρωθεν συνάμφω* ρκα ις'· *ἀφαιρεθείσων οὖν τῶν* ϙς <ις', *καταλειφθήσεται*> κε ις'. A⁴.

110) *Ἡ δεῖξις μετὰ τὴν ἐν τῷ* ιγ' *θεωρήματι δήλη. Ἐπεὶ* ϛ^ὸν ᾱ *μ°* ϛ̄ ϛ^ὸς ᾱ ⸋

μ° ξ ὑπερέχει <μονάδος> μιᾶς, <ζητοῦμεν ἀριθμοὺς ἀνίσους> ἵνα τὸ
ὑπ' αὐτῶν ποιῇ τὴν ὑπεροχήν · ἔστωσαν μ° β καὶ μ° τὸ ⊔' · τὸ ⊔' τῆς ὑπεροχῆς
τριῶν <τετάρτων · ταῦτα> ἐφ' ἑαυτὰ γίνεται ἴσα τῷ ἐλάττονι. Ὡσαύτως καὶ
τὸ ⊔' τῆς συνθέσεως ἐφ' ἑαυτὸ γίνεται ἴσον τῷ μείζονι. <Τὸ δὲ ⊔' ἐφ'
ἑαυτὸ> τῆς ὑπεροχῆς, ἤτοι γ̄ δ', γίνεται θ̄ ἑξκαιδέκατα, ὥστε ἐὰν προστεθῶσι
αὐτῷ αἱ <μ° ξ, ἤτοι ριβ̄ ις' γίνεται ρκᾱ ις', ὅπερ ἐστὶν ὁ ζητούμενος ἀριθμός. >
A⁵.

111) *< Ἐὰν ἀπὸ τῶν ρκᾱ ις' ἀφαιρεθῶσι μ° ξ, ἤτοι ριβ̄ ις', καταλείπεται>*
θ̄ ις' τετράγωνος πλευρὰν ἔχων τὰ γ̄ δ'. Πάλιν ἐπεὶ τὸ τῆς συνθέσεως τῶν β μ° καὶ
τοῦ ⊔', ἤτοι ε̄ δ', ἐφ' ἑαυτὸ <πολλαπλασιασθῇ, γίνεται κε̄> ἑξκαιδέκατα.
Ἐὰν προστεθῶσι τούτοις αἱ λείπουσαι μ° ς̄, ἤτοι ϛ̄ις', γίνεται πάλιν ὁ ὅλος ϛ^ος
ρκᾱ ις', ὥστε ἀφαιρουμένων τῶν ϛ̄ις', καταλείπονται πάλιν κε̄ ις' ἔχοντα
πλευρὰν τετραγωνικὴν ε̄ δ'. Πλασθήσεται οὖν κἀνταῦθα ὁ τετράγωνος ὥστε ἴσῃ
δύναμις μία ⋔ μ° μιᾶς ἀπὸ ϛ^ου ᾱ καὶ ⋔ πλειόνων μονάδων · οὕτω γὰρ προβήσεται
τὰ τῆς ἀποδείξεως. Εἰ γὰρ πλασθήσεται καὶ οὗτος ἀπὸ ϛ ᾱ ⋔ μονάδος μιᾶς,
εὑρεθήσεται δύναμις μία ⋔ ϛ^ων β μ° μιᾶς ἴσῃ δυνάμει μιᾷ ⋔ μονάδος μιᾶς, ὅπερ
ἀδύνατον. A⁵.

112) *Εἴπερ ὁ κ̄ καὶ δοθήσεται ὁ διαιρεθησόμενος εἰς δύο ἀριθμούς, ὀφείλουσιν*
οἱ ἀπ' αὐτῶν τῶν διῃρημένων δύο ϛ^ων τετράγωνοι μὴ ὑπερβάλλειν τὸν κ̄, ὥσπερ
οἱ ἀπὸ τῶν ἐκκειμένων ϛ^ων, τοῦ δύο λέγω καὶ τοῦ τρία. Οἱ γὰρ ἀπὸ τοῦ τρία καὶ
δ ὑπερβάλλουσι τὸν κ̄. <ϛ^ος μὲν εἷς> μονάδες τρεῖς <πολλαπλασιασθέντες>
ἐφ' ἑαυτοὺς ποιοῦσι δύναμιν μίαν ϛ^ους ς̄ μ° θ̄ · ϛ^ος δὲ εἷς μ° δ ἐφ' ἑαυτοὺς
πολλαπλασιασθέντες ποιοῦσι δύναμιν μίαν ϛ^ους η̄ μ° ις̄. Ἀφαιρουμένων οὖν τῶν
δυνάμεων, ἡ σύνθεσις τῶν ϛ^ων ὑπερβάλλει τὸν κ̄ μ° <ε̄, ἀλλὰ δεῖ> τοὺς δύο
ποιεῖν τὸν κ̄. A⁵.

113) *Ἐπεὶ ὁ ϛ^ος ἑπτὰ δεκάτων, ὁ ἀπ' αὐτοῦ μ̄θ̄ ἑκατοστῶν, ἀναλυθήσεται ὁ*
ξ̄η̄ δεκάτων καὶ ρλβ̄ δεκάτων, οἵτινές εἰσι μ° κ̄, εἰς ἑκατοστά · γενήσεται ὁ μὲν
χπ̄, ὁ δὲ ⌢ατκ̄ ἑκατοστῶν. Προσκείσθω τούτοις ὁ μ̄θ̄ ἑκατοστῶν, ἔσται ὁ μὲν ϡκθ̄
ἑκατοστῶν, ὃς τετράγωνος ἀπὸ πλευρᾶς κ̄ξ̄ ι', ὁ δὲ ⌢ατξθ̄, ὃς ἀπὸ πλευρᾶς <λ̄ξ̄
ι'. > A⁴.

114) *Ἀπὸ τῶν χκε̄ λς' ἀφαιρουμένων υνς̄ λς', λείπεται ρξθ̄ · ἀφαιρουμένων*
δὲ σξδ̄, λείπεται τξᾱ. A².

115) *Ὁ χκε̄ τετράγωνος γίνεται οὕτως · ἐπεὶ ὁ ἀριθμός ἐστι ιγ̄ ς', γίνεται ἡ*
δύναμις ρξθ̄ λς', οἱ δὲ δ ἀριθμοὶ τιβ̄ λς', αἱ δὲ δ μονάδες ρμδ̄ λς', ἤτοι χκε̄. A².

116) *<Πλασθήσεται ἄρα ὁ τετράγωνος ἀπὸ ϛ β ⋔ μ° γ̄, ἤτοι δ^ν δ μ° θ̄ ⋔ ϛ*
ιβ̄> γενήσεται. Γενήσεται γὰρ μία δύναμις · εἰσὶ δὲ γ̄. Λοιπὸν ἀπὸ δύο, ἵνα
πλεονασάσων τῶν δυνάμεων ἐλλείψωσιν οἱ ϛ^οί. Γενήσεται δὲ καὶ ἡ αὐτὴ τῶν
μονάδων ποσότης. Γίνονται οὖν δ^ν δ μονάδες θ̄ ⋔ ϛ^ων ιβ̄. Κοινὴ προσκείσθω ἡ
λεῖψις. δ^ν ἄρα γ̄ ϛ^οὶ λ̄ μ° θ̄ ἴσα δυνάμεσι δ μονάσιν θ̄. Ἀπὸ ὁμοίων ὅμοια. Πάντα
παρὰ ἀριθμόν. ϛ^ος ἄρα εἷς ἴσος μονάσι λ̄. A⁵.

117) *Ἐπεὶ ἐπετάχθη ὡς μετὰ τοῦ δοθέντος τετραγώνου τοῦ θ δηλαδὴ ποιεῖ τετράγωνον, λοιπὸν ὁ ἐλάττων ἐξ αὐτῶν ἔσται δ^υ μία ϛ γ̄, ἵνα προσθέσει τοῦ θ̄ γένηται τετράγωνος · ἀπὸ τετραγώνου <γὰρ> δ^υ μία ϛ γ̄ μ^ο θ̄ ἐγίνετο ὡς ἀπὸ πλευρᾶς ϛ^οῦ ἑνὸς μ^ο γ̄, καὶ αὐτοῦ ἀφελὼν τὰς θ̄ μονάδας καταλείπεται δ^υ μία ϛ γ̄, ὥστε πρῶτον εἶναι ὁ προστιθέμενος αὐταῖς ταῖς θ̄ μονάσι · τετυχὼς ἔσται ἀπὸ πλευρᾶς ϛ^οῦ ἑνὸς μ^ο τριῶν.* A^5.

118) *Κοινὴ προσκείσθω <ἡ λεῖψις καὶ ἀπὸ> ὁμοίων <ὅμοια.> Καταλείπονται <ϛ^οῖ ῑ̄η̄ ἴσοι μ^ο ξ̄, καὶ γίνεται ὁ ἀριθμὸς> ῑ̄η̄ ζ̄'. Ὁ πρῶτος ὑπετέθη ϛ^ῶν ε̄ · ἔσεται ϛ̄ ζ̄'. Ὁ δεύτερος ϛ^ῶν ϛ̄ · ἔσεται οὖν ρ̄η̄ ζ̄'.* A^5.

119) *Τὸ ζ̄' ἦν ϛ^ῶν β̄ Ϙ μ^ο γ̄. Δοὺς οὖν αὐτὸ τῷ πρώτῳ καταλείπεται ἔχων ϛ μβ̄ <Ϙ> μ^ο ῑ̄η̄. Ἀλλὰ καὶ η̄ μ^ο δέδωκε τῷ πρώτῳ. Λοιπὸν γίνεται ϛ ιβ̄ Ϙ μ^ο κ̄ϛ̄.* A^5.

120) *Ἐπεὶ γὰρ ὁ τρίτος ϛ ιδ̄, ἤτοι σνβ̄ ζ̄', Ϙ μ^ο κ̄α̅, ἤτοι ζ̄' ρμ̄ξ̄, ἔστιν ἑκατὸν ε̄ · ἐκβλήθη γὰρ ἀπὸ τῶν σνβ̄ <ζ̄'> ἑκατὸν ε̄ ζ̄' · ταῦτα καταλείπονται.* A^4.

121) *Δοὺς μὲν ὁ δεύτερος τὸ ἕκτον αὐτοῦ τῷ τρίτῳ, ἤτοι <ῑ̄η̄> ζ̄', καὶ μ^ο ζ̄', ἤτοι μ̄β̄ ζ̄', λαβὼν δὲ παρὰ τοῦ πρώτου τὸ πέμπτον αὐτοῦ, ἤτοι τὰ ῑ̄η̄ ζ̄', καὶ μ^ο ϛ̄, ἤτοι μ̄β̄ ζ̄', καταλείπεται ρ̄α̅ ζ̄'. Δοὺς δὲ ὁ πρῶτος τῷ δευτέρῳ τὰ ξ̄ ζ̄' (μ̄β̄ γὰρ <καὶ> ῑ̄η̄ ποιοῦσιν ξ̄), λαβὼν δὲ παρὰ τοῦ τρίτου <η̄> μ^ο, ἤτοι ν̄ϛ̄ ζ̄', καὶ τὸ ζ̄' αὐτοῦ, ἤτοι ῑ̄ε̄ <ζ̄',> γίνεται ρ̄α̅ · τοῖς γὰρ λ̄ προστεθέντα τὰ <ο̄α̅, γίνεται> ρ̄α̅. ρ̄α̅ ποιήσουσιν ὁμοίως καὶ ὁ τρίτος <λαβὼν> παρὰ τοῦ μέσου ξ̄ζ̄ ζ̄', δοὺς δὲ τῷ <πρώτῳ> τὰ ο̄α̅ · καταλείπεται ἑβδομα ρ̄α̅.* A^4.

122) *Εὑρίσκεται ὁ ἀριθμὸς οὕτως. Συντιθέμενοι οἱ τρεῖς ἀριθμοὶ ποιοῦσιν χῑε̄. Ταῦτα ἐπὶ τὸν π̄ (οὗτος γὰρ ὑπετέθη περισθῆναι) γίνεται μ̄, θσ̄, καὶ οἱ γ̄ ἐπὶ τὸν αὐτὸν π̄ γίνεται ὡσαύτως μ̄, θσ̄.* A^4.

123) *<Δεῖ οὖν τὸν ἀπὸ τοῦ μείζονος τετράγωνον προσλαβόντα τὸν ἐλάττονα> ἴσον εἶναι τετραγώνῳ. Ἀλλὰ προσλαβόντος τὸν ἐλάττονα, γίνεται δ^υ δ ϛ ε̄ μ^ο μιᾶς. Ταῦτα ἴσα τῷ πλασθέντι. Κοινὴ προσκείσθω ἡ λεῖψις καὶ ἀπὸ ὁμοίων ὅμοια. Καταλείπονται μονάδες τρεῖς ἴσαι ϛ ῑ̄γ̄, καὶ γίνεται ὁ ἀριθμὸς γ̄ <ιγ̄'.> Ἔσται ἄρα ὁ ἐλάττων ἀριθμὸς τριῶν ιγ̄', ὁ μείζων ῑ̄θ̄ ιγ̄', ὅσπερ γὰρ ϛ β̄ καὶ μ^ο μιᾶς · ἀναλυθείσης οὖν καὶ τῆς μονάδος εἰς ῑ̄γ̄ ιγ̄', γίνεται τὰ ὅλα ῑ̄θ̄ ιγ̄'.* A^5.

124) *Οὕτω τρὶς τὰ τρία ιγ̄', <θ̄> ἑκατοστοεξηκοστοέννατα. Τρισκαιδεκάκις τὰ ῑ̄θ̄, σμ̄ζ̄ ρξθ̄' · ὁμοῦ σνς̄. Καὶ αὖθις <ἐννεακαιδεκάκις> ῑ̄θ̄, τ̄ξ̄α̅ ρξθ̄', καὶ τρὶς ῑ̄γ̄, λ̄θ̄ · ὁμοῦ ῡ.* A^4.

125) *Οἱ γὰρ β ϛ^οῖ καὶ ἡ μία <μ^ο> τετραγωνιζομένη ποιεῖ δ^υ δ ϛ δ μ^ο α. Εἰ γὰρ ἀπὸ τῶν β ϛ^ῶν πλασθήσεται, γενήσονται δυνάμεις δ. Πλασθεὶς οὖν ἀπὸ τῶν τριῶν ϛ^ῶν ποιεῖ δ^υ θ̄. Ἀπὸ ὁμοίων ὅμοια. Καταλείπονται δ^υ ε̄ ἴσαι ϛ τρισί. Πάντα παρὰ ἀριθμόν. ϛ ἄρα ε̄ ἴσοι μονάσι τρισί, καὶ γίνεται <ὁ> ἀριθμὸς τριῶν ε'.* A^5.

126) <*Πλασθήσεται ἄρα ὁ τετράγωνος ἀπὸ ϛ ᾱ ⸋ μ° γ̄ · γίνεται οὖν δ^υ ᾱ μ° θ ⸋ ϛ ζ̄.*> *Ταῦτα ἴσα δ^υ μιᾷ ⸋ ϛ^ῶν β μ° μιᾶς. Κοινῆς προστιθεμένης τῆς λείψεως καὶ ἀπὸ ὁμοίων ὁμοίων, καταλείπονται ϛ β ἴσοι μονάσι πέντε.* A^5.

127) *Δέον τις ἔλεξε μείζονα ϛ ᾱ μ° μιᾶς. Ὁ γὰρ ἀπὸ τοῦ μείζονος τετράγωνος γίνεται δ^υ μιᾶς ϛ β μ° μιᾶς. ⸋ οὖν ϛ δύο μονάδος μιᾶς, ὅπερ ἐστὶ ὁ συναμφότερος, καταλείπεται δ^υ μία.* A^5.

128) *Ἀναλυθέντες οὖν καὶ οἱ τρεῖς τετράγωνοι, ἤτοι τὰ γ̄ ἑκατοστοεικοστόπρωτα εἰς μυριοστοτετρακισχιλιοστοεξακοσιοστοτεσσαρακοστόπρωτα τξγ̄ καὶ προστεθέντα τοῖς ρκα τοιούτοις μορίοις γενήσεται υπδ̄ ἄτινά εἰσι τετράγωνα ἀπὸ πλευρᾶς κβ ἑκατοστοεικοστοπρώτων. Ὁμοίως ἀναλυθέντες καὶ οἱ η̄ τετράγωνοι, ἤτοι τὰ η̄ ἑκατοστοεικοστόπρωτα, εἰς μυριοστοτετρακισχιλιοστοεξακοσιοστοτεσσαρακοστόπρωτα ϡλξη καὶ προστεθέντα τοῖς ρκα τοιούτοις μορίοις γενήσεται χίλια ὀγδοήκοντα ἐννέα ἄτινά εἰσι τετράγωνα ἀπὸ πλευρᾶς λγ ἑκατοστοεικοστοπρώτων.* A^6.

129) *Δεῖ δὴ τὸν ιθ τετραγωνισθῆναι, ἵνα πλευρὰν ἔχων συγκρίνω ταύτην μετὰ τῆς τοῦ ις πλευρᾶς · γίνεται οὖν τξα <δυναμοδυνάμεων> οὗ ἡ πλευρὰ δ^υ ιθ ἴση τῇ τοῦ ις πλευρᾷ ἀριθμῶν δ. Πάντα παρὰ ἀριθμόν. Καὶ γίνεται ὁ ἀριθμὸς δ ιθ'.* A^4.

130) *Ἐπεὶ γὰρ ὁ ἀπὸ συναμφοτέρου τξα δ^υδ ἴσος δ^υ ις, καὶ ἡ πλευρὰ ἴση <τῇ πλευρᾷ.> ἤτοι αἱ ιθ δ^υ τοῖς τέτρασιν ϛ^οῖς. Πάντα παρὰ ἀριθμόν. ϛ^οἱ ἄρα ιθ ἴσοι μονάσι τέτρασιν · ὁ ἀριθμὸς ἄρα τέσσαρα ιθ'. Ἔσται ὁ μὲν πρῶτος, ἐπεὶ ιβ δ^υ, ρϙβ τριακοσιοστοεξηκοστοπρώτων (ἡ γὰρ <πλευρὰ> αἱ δυνάμεις τοιούτων μορίων δεκαέξ), <ὁ δὲ> δεύτερος, ἐπεὶ δυνάμεων ἑπτά, ἑκατὸν δώδεκα τοιούτων μορίων. Ἐπεὶ γοῦν συναμφότερος τδ τριακοσιοστοεξηκοστοπρώτων, ὁ ἀπὸ συναμφοτέρου αὐτῶν ἐννέα μυριάδων δισχιλίων τετρακοσίων δεκαὲξ τρισκαιδεκακισμυριοστοτριακοσιοστοεικοστοπρώτων. Λείψει γοῦν τῶν ριβ τριακοσιοστοεξηκοστοπρώτων ἀναλυθέντων εἰς τετρακισμύρια υλβ τρισκαιδεκακισμυριοστοτριακοσιοστοεικοστόπρωτα, λοιπὰ πεντακισμύρια χίλια ϡπδ̄, ἄτινά εἰσιν ϛ^ὸς τετράγωνος ἀπὸ πλευρᾶς σκη τριακοσιοστοεξηκοστοπρώτων. Ὁμοίως καὶ ⸋ τῶν ἑκατὸν ϙβ τριακοσιοστοεξηκοστοπρώτων ἀναλυθέντων καὶ αὐτῶν εἰς ἑξακισμύρια ἐννακισχίλια τριακόσια ιβ τρισκαιδεκακισμυριοστοτριακοσιοστοεικοστόπρωτα, λοιπὰ δύο μυριάδες τρισχίλια ἑκατὸν τέσσαρα ἄτινά εἰσι τετράγωνα ἀπὸ πλευρᾶς ἑκατὸν πεντήκοντα δύο τριακοσιοστοεξηκοστοπρώτων.* A^6.

131) <*Ἐπεὶ μὲν ὁ ὑπ' αὐτῶν*> *γίνεται δ^υ δ ⸋ ϛ^οῦ ᾱ, προσλήψει οὖν τοῦ ἐλάττονος ϛ^οῦ ἑνὸς γίνονται δ^υ δ. Ἐπεὶ δὲ ὁ ὑπ' αὐτῶν προσλήψει τοῦ μείζονος, ὁ δὲ ὑπ' αὐτῶν ἐστι δ^υ δ ϛ^οῦ ἑνός, προσλαβὼν δὲ τὸν μείζονα ϛ^οὺς δ ⸋ μ° ᾱ γίνεται δ^υ δ ϛ γ̄ ⸋ μονάδος μιᾶς.* A^5.

132) *Αἱ πλευραὶ τῶν τετραγώνων τοῦ μὲν οδ εἰκοστοεβδόμων, τοῦ δὲ πη, αἱ συντιθέμεναι ποιοῦσι μ° ζ̄.* A^5.

133) *Πολλαπλασιασθέντα γὰρ τὰ <*$\overline{\text{κζ}}$*> κζ' ἐπὶ τὰ* $\overline{\text{ρκα}}$*, καὶ γίνεται τὰ* $\overline{\text{,δυοζ}}$ *ἑπτακοσιοστοεικοστοέννατα. Καὶ προσλαβόντα πρὸς μὲν τὰ ἐλάττονα τὰ* $\overline{\text{κζ}}$ *καὶ τὰ <μείζονα>* $\overline{\text{ρκα}}$ *κζ' ἀναλυθέντα καὶ αὐτὰ εἰς ἑπτακοσιοστοεικοστοέν-*
595 *νατα ποιοῦσι τὸ πρόβλημα. Ἡ γὰρ πλευρὰ τοῦ ἑνὸς τετραγώνου* $\overline{\text{πη}}$ *εἰκοστοέβδομα, ἡ δὲ τοῦ ἑτέρου ἑβδομήκοντα καὶ τέσσαρα, ἃ συντεθέντα ποιοῦσι μονάδας ἓξ.* A[5].

134) *<Ἐπεὶ ἴσαι εἰσὶν> αἱ δυνάμεις αἱ τέσσαρες καὶ οἱ τρεῖς ἀριθμοὶ* ⌜ *μονάδος μιᾶς, καὶ αἱ τέσσαρες δυνάμεις* ⌜ $\overline{\text{κδ}}$ ⌟ *καὶ μ*^{ο} $\overline{\text{λς}}$*, καὶ κοινῆς*
700 *προσκειμένης τῆς τῶν* $\overline{\text{κδ}}$ *ἀριθμῶν λείψεως καὶ τῆς μιᾶς μονάδος, γενήσεται* $\overline{\text{κξ}}$ *ἀριθμοὶ ἴσοι* $\overline{\text{λξ}}$ *μονάσι, καὶ γίνεται ὁ ἀριθμὸς* $\overline{\text{λξ}}$ *<εἰκοστοέβδομα.>* A[4].

135) *<Ἐπεὶ ὁ εἷς δυνάμεις ἦν* $\overline{\text{ις}}$*,> καὶ ἐπεὶ ὁ* ⌞^{ὸς} *ζ κδ', ἡ δύναμις ἄρα φος'* $\overline{\text{μθ}}$*, καὶ ἐπεὶ πάλιν ὁ ἕτερος δυνάμεις ἦν θ, πάντα ἑξκαιδεκάκις ἀπὸ πλευρᾶς*
τριῶν τετάρτων. Ἔσεται πάλιν τούτου τὰ τρία τέταρτα τῶν $\overline{\text{κδ}}$ *εἰκοστοτε-*
705 *τάρτων, ἤτοι τὰ <*$\overline{\text{ιη}}$*> κδ'. Καὶ εἰς ἑαυτὰ πολλαπλασιαζόμενα ποιοῦσι* $\overline{\text{τκδ}}$ *πεντακοσιοστοεβδομηκοστόεκτα. Ὁ ὑπ' αὐτῶν μυριὰς* $\overline{\text{ε}}$ *χίλια ὀκτακόσια* $\overline{\text{ος}}$ *τριακοντατρισμυριοστοχιλιοστοεπτακοσιοστοεβδομηκοστόεκτα. Προσλήψει δὲ τῶν* $\overline{\text{μθ}}$ *φος' ἀναλυθέντων εἰς δύο μυριάδας ὀκτακισχίλια* $\overline{\text{σκδ}}$ *τριακοντατρισμυ-*
ριοστοχιλιοστοεπτακοσιοστοενδιμηκοστόεκτα, γίνεται ὁ ὅλος τούτων ὁ δ
710 *μυριάδες* $\overline{\text{,δρ}}$ *· τοιούτου καὶ ἔστι τετράγωνος πλευρὰν ἔχων τὰ* $\overline{\text{σι}}$ *φος'. Προσλήψει δὲ τῶν* $\overline{\text{τκδ}}$ *φος' ἀναλυθέντων εἰς ὀκτωκαίδεκα μυριάδας καὶ* $\overline{\text{,σχκδ}}$ *τριακοντατρισμυριοστοχιλιοστοεπτακοσιοστοεβδομηκοστόεκτα, γίνεται ὁ ὅλος ὁ εἴκοσι μυριάδες* $\overline{\text{,βφ}}$*, καὶ τοιούτου καὶ ἔστι τετράγωνος ἀπὸ πλευρᾶς τῶν* $\overline{\text{υν}}$ *πεντακοσιοστοεβδομηκοστοέκτων.* A[4].

715 136) *Τοῦ ἄρα ὑπ' αὐτῶν δηλαδή, ἤτοι τῶν* $\overline{\text{ρμδ}}$ *σνς', ταὐτὸν δεῖ ποιεῖν θ ις' καὶ τοῦ δευτέρου, ἤτοι τῶν θ ἑξκαιδεκάτων · ἑξκαιδεκάκις γὰρ <τὸ ὑπ' αὐτῶν> ποιοῦσι δ*^{υ} *θ μ*^{ο} *ἐννέα, οὗσης καὶ ἑκάστης τῶν δ*^{υ} *μονάδος μιᾶς.* A[4].

137) *Ἤτοι τὰ* $\overline{\text{ρμδ}}$ *σνς' προσλαβόντα τὴν μονάδα, ἤτοι τὰ* $\overline{\text{σνς}}$ *σνς', γίνονται τετράγωνοι ὧν πλευραί εἰσι τετράγωνοι, ἤτοι* $\overline{\text{κ}}$ *ις'.* A[4].

720 138) *<Ἔστιν οὖν ὁ ὑπ' αὐτῶν* ⌜ *τοῦ δευτέρου> δύναμις μία. Ὀφείλει δὲ ἡ δύναμις εἶναι ις' ἀπὸ πλευρᾶς δ' · οὕτω γὰρ ὁ ὑπ' αὐτῶν ἔσται* $\overline{\text{κε}}$ *ις', ἵνα ἀφαιρεθείσων μονάδων* $\overline{\text{ις}}$ *δηλονότι ις' καταλειφθήσεται τετράγωνος. Τὸ δὲ πάντα ἑξκαιδεκάκις οὕτως. Ἀναλυθείσης μιᾶς ἑκάστης τῶν* $\overline{\text{κε}}$ *μονάδων εἰς ις', καὶ πολλαπλασιασθείσων πασῶν μετὰ τῆς δυνάμεως ἥτις ἦν ις', γίνονται*
725 *δυνάμεις* $\overline{\text{κε}}$*, ἐχούσης μιᾶς ἑκάστης* $\overline{\text{ις}}$ *ις'. Κοιναὶ προσκείσθωσαν αἱ λείψεις. <Δυνάμεις> ἄρα* $\overline{\text{κε}}$ ⌟ *ἤ ἴσαι δ*^{υ} *μιᾷ μονάσι* $\overline{\text{μα}}$*. Καὶ ἀφαιρεθείσης τῆς μιᾶς δυνάμεως ἀπὸ τῶν* $\overline{\text{κε}}$*, καταλείπονται δ*^{υ} $\overline{\text{κδ}}$*. Ἐπεὶ δὲ μία ἑκάστη τῶν δυνάμεων* $\overline{\text{ις}}$ *ις', γίνονται αἱ* $\overline{\text{κδ}}$ *δ*^{υ} *ἴσαι μονάσι* $\overline{\text{κδ}}$*, καὶ ἀφαιρεθέντων ἐξ ἑκάστου μέρους ἴσων, καταλείπονται μ*^{ο} $\overline{\text{ιξ}}$ *ἴσαι* ⌟ *η̄, καὶ γίνεται ὁ ἀριθμὸς ὁ* $\overline{\text{ιξ}}$ *ὄγδοα. Ὁ ἄρα*
730 *τῶν τετραγώνων εἷς* $\overline{\text{σπθ}}$*, ὁ δὲ λοιπός, καθ' ὡς ἐν τῷ πρὸ τούτου θεωρήματι*

ἐλέχθη, ἔσται ρ̄ ἀπὸ πλευρᾶς ῑ ὀγδόων · ἐπεὶ γὰρ τῶν κε̄ δ^υ ὧν μία ἑκάστη ις̄ ἦν ις', πλευραὶ ἦσαν ε̄ δ'. Εὑρέθη δὲ ὁ ἀριθμὸς ιζ̄ ὄγδοα. Ἔσται ὁ λοιπὸς ε̄ δ' τῶν η̄ · τὰ δὲ ε̄ δ' τῶν η̄, ῑ ὄγδοα. Ὁ ὑπ' αὐτῶν δύο μυριάδες ͵η̄ ἐνακόσια τετρακισχιλιοστοενενηκοστόεκτα. ¶ γοῦν ρ̄ ξδ', ἅτινα ἀναλύονται εἰς ͵ςυ τετρακισχιλιοστοενενηκοστόεκτα, γίνεται δύο μυριάδες ͵βφ τοιούτου μορίου, καὶ ἔστι τετράγωνος ἀπὸ πλευρᾶς <ρν> ξδ'. Ἀφαιρεθέντων δὲ τῶν σπθ ἀναλυθέντων εἰς μυριάδα ͵ηυϛς <τετρακισχιλιοστοενενηκοστόεκτα,> καταλείπεται μυριὰς υδ μορίου τοιούτου, καὶ ἔστι τετράγωνος ἀπὸ πλευρᾶς <ρβ ξδ'.> A^5.

139) *<Ἔστιν οὖν ὁ μὲν εἷς ὁ τεθεὶς δύο, δύο ϛ^οι. Πολλαπλασιασθέντες> οὖν ποιοῦσι δ δ^υ. Ὡσαύτως καὶ ὁ τεθεὶς τριῶν, τρεῖς ϛ^οι. Πολλαπλασιασθέντες οὖν οὗτοι πρὸς ἑαυτοὺς ποιοῦσι δ^υ θ. Καί εἰσιν ἀμφότεροι ιγ δ^υ γινόμεναι ἀπὸ πολλαπλασιασμοῦ ϛ α̅ <καὶ ϛ ιγ. Αἱ> ἄρα δυνάμεις προσλαβοῦσαι τὰς ὑπὸ τῶν β καὶ τῶν τριῶν ϛ^ῶν δυνάμεις δίς, ἤτοι δ^υ ιβ, ποιοῦσι τετράγωνον. Ἀλλὰ καὶ αἱ ιγ δυνάμεις τεθεῖσαι γίνεσθαι ἀπὸ ϛ^οῦ α̅ καὶ ιγ προσλαβοῦσαι συναμφοτέρους, ἤτοι ιδ ϛ^ούς, ποιήσουσι τετράγωνον. Ἴσαι ἄρα δ^υ ιβ ϛ^οῖς ιδ. Πάντα παρὰ ἀριθμόν. ϛ^οι ἄρα ιβ ἴσοι μονάσι ιδ, καὶ γίνεται ὁ ἀριθμὸς ιδ δωδέκατα, ἤτοι ξ ς'. Ἔσται οὖν ὁ εἷς ξ ς' · ὁ δὲ ἕτερος, ἐπεὶ ιγ ϛ^ῶν ὑπετέθη, ἔσται ϛα̅ · τρισκαιδεκάκις γὰρ τὰ ξ ς', ϛα̅. A^5.*

140) *Τὸ ἀπὸ τοῦ πεντηκοστοεβδόμου τρισχιλιοστοδιακοσιοστοτεσσαρακοστοέννατον. A^3.*

141) *Δῆλον ὡς ἡ σύνθεσις τῶν ἀπ' αὐτῶν τετραγώνων μετὰ τοῦ δὶς ὑπ' αὐτῶν συνάγουσα δ^υ λς̄ ποιεῖ τετράγωνον ἀπὸ πλευρᾶς ἓξ ϛ^ῶν. Καὶ πάλιν ἀπὸ τῆς συνθέσεως τῶν ἀπ' αὐτῶν τετραγώνων ἀφαιρουμένου τοῦ δὶς ὑπ' αὐτῶν γίνεται τετράγωνος αἱ τέσσαρες δυνάμεις ἀπὸ πλευρᾶς δύο ϛ^ῶν. Τάσσω οὖν τὸν ὑπ' αὐτῶν δ^υ κ̄. Τετάχθω οὖν ὃς μὲν ϛ^ῶν β, ὃς δὲ ῑ ϛ^ῶν, καὶ γίνεται ὁ ὑπ' αὐτῶν <δ^υ> κ̄. Δυνάμεις ἄρα κ̄ ἐάν τε προσλάβωσι δ^υ ις̄, ἐάν τε λείψωσι, <ποιοῦσι> τετράγωνον. Δεῖ ἄρα <ταύτας τὰς δ^υ ις̄> ἴσας τῷ συναμφοτέρῳ. Ἀλλὰ συναμφότερος ϛ^οι ιβ. Δυνάμεις ἄρα ις̄ ἴσαι εἰσὶν <ϛ^οῖς ιβ.> Πάντα παρὰ ἀριθμόν. ϛ^οι ἄρα ις̄ ἴσοι μ^ο ιβ, καὶ γίνεται ὁ ἀριθμὸς ιβ ις', τουτέστι γ̄ δ'. <Ὁ μὲν εἷς τῶν> ϛ^ῶν ἐτάχθη ϛ^ῶν β · ἔσται ζ̄ δ'. Ὁ δὲ ἕτερος ταχθεὶς ϛ^ῶν ῑ ἔσται λ̄ δ'. Καὶ ποιοῦσι τὰ τῆς <προτάσεως.> A^5.*

142) *ϛ^οι ἄρα θ̄ ἴσοι μ^ο ξ · ἔσται ἄρα ὁ ἀριθμὸς ξ θ'. A^5.*

143) *Ὁ ἀπὸ τοῦ πρώτου τετράγωνός ἐστι δ^υ μιᾶς ϛ β μ^ο α̅. ¶ οὖν τοῦ δευτέρου, ἤτοι ϛ^ῶν β μ^ο α̅, γίνεται δ^υ μία, τουτέστι τετράγωνος. A^5.*

144) *Τὸ λῆμμα τοιοῦτόν ἐστιν. Ἐὰν ϛ^ὸς μετρῆται ὑπό τινων, λάβωμεν δὲ καὶ τὸν καθ' ὃν μετρεῖται, καὶ ἀπὸ τοῦ μείζονος τούτων λάβωμεν τὸν ἐλάσσονα, ὁ ἀπὸ τοῦ ἡμίσεος τοῦ λοιποῦ προσλαβὼν τὸν ἐξ ἀρχῆς, ἤτοι τὸν μετρούμενον ὑπό γε τοῦ μετροῦντος καὶ τοῦ καθ' ὃν μετρεῖται, ποιεῖ τετράγωνον. Οἷον ὡς ἐν*

170 παραδείγματι ϟ^ὸς ὁ ς̄ μετρεῖται ὑπὸ τοῦ τρία καὶ τοῦ καθ' ὃν μετρεῖται τοῦ δύο. Ἐὰν οὖν ἀφέλω τὸν ἐλάττονα ἀπὸ τοῦ μείζονος, ἤτοι τὸν β̄ ἀπὸ τοῦ τρία, καταλείπεται ᾱ. <Ὁ ἀπὸ> τοῦ ἡμίσεος τοῦ ἑνός, ὅπερ ἐστὶ τὸ τέταρτον, προσλαβὼν <τὸν ἐξ ἀρχῆς, ἤτοι τὸν ς̄, ποιεῖ τετράγωνον·> ὁ γὰρ ς̄ <δ' τετράγωνός> ἐστιν ἀπὸ πλευρᾶς τοῦ <β̄ ∪'.> A⁵.

175 145) Ἡ πλευρὰ τοῦ τετραγώνου τοῦ ἀπὸ <μείζονος,> ἐκβληθέντος τοῦ συγκειμένου ἐκ τῶν τριῶν, ἤτοι τῶν φπη λς', ἔστι λη ∪'. A⁴.

146) Ὁ <γὰρ> ς̄ δ' τετράγωνος λείψει μὲν τῶν δ̄ μ^ο γίνεται μ^ο β̄ δ' τετράγωνος ἀπὸ πλευρᾶς τοῦ ᾱ ∪'· λείψει δὲ τῶν ς̄ μ^ο γίνεται τέταρτον τετράγωνος ἀπὸ πλευρᾶς τοῦ ∪'. A².

780 147) Ἀπὸ ὁμοίων ὅμοια. Λοιποὶ ϟ ς̄ ἴσοι μ^ο θ̄, καὶ γίνεται ὁ ἀριθμὸς μ^ο ᾱ ∪'. Ταῖς οὖν ς̄ μ^ο προστιθέμενος ὁ μ^ο ς̄ δ' τετράγωνος ἀπὸ πλευρᾶς τοῦ β̄ ∪' γίνεται ιβ δ' τετράγωνος ἀπὸ πλευρᾶς τοῦ γ̄ ∪'· ταῖς δὲ ιδ, γίνεται ὁ κ̄ δ' τετράγωνος ἀπὸ πλευρᾶς τοῦ δ̄ ∪'. A².

ÉDITION

Scolies A⁷

148) A propos du mot τετραγώνων (p. 2, 18).

Πᾶς ϟ^ὸς ἐφ' ἑαυτὸν πολλαπλασιαζόμενος τετράγωνος γίνεται. A⁷.

149) A propos du mot δυναμοδυνάμεων (p. 4, 1).

Οἷον ὁ δ̄ τετράγωνός ἐστιν ἀπὸ πλευρᾶς τοῦ β̄. Ἐὰν τοίνυν ἐφ' ἑαυτὸν
5 πολλαπλασιασθῇ, ποιήσει τὸν ις̄, καὶ λέγεται ὁ ις̄ δυναμοδύναμις ἐπειδὴ ἐκ τετραγώνου ἐγένετο τοῦ δ̄ ἐφ' ἑαυτὸν πολυπλασιασθέντος, διὸ καὶ δυναμοδύναμις λέγεται. Δύναμις μὲν γὰρ αὐτὸς πρῶτος ὁ δ̄, καὶ ἑτέρα δὲ αὖθις δύναμις ὁ γενόμενος ἐξ αὐτοῦ. Ἀλλὰ καὶ τὸν ις̄ τετράγωνον ὄντα ἐκ πλευρᾶς τοῦ δ̄ εἴ τις πολλαπλασιάσῃ ἐφ' ἑαυτὸν ὡς γενέσθαι σνς, καὶ οὗτος ὁ ϟ^ὸς δύναμις. A⁷.

10 150) A propos du mot δυναμοκύβων (p. 4, 3).

Οἷον τετράγωνος ὁ δ̄. Οὗτος <πολυπλασιάζεται> ἐπὶ τὸν η̄ (ὅστις η̄ ἐστὶ κύβος συνεστὼς ἔκ τε τοῦ δ̄ καὶ ἐκ τῆς πλευρᾶς τοῦ δ̄, οἷον τῆς <δυάδος>). Ἐὰν τοίνυν τὸν δ̄ τετράγωνον ἐπὶ <τὸν> κύβον ἀπὸ <τῆς> αὐτῆς αὐτῷ πλευρᾶς γεγονότος <πολλαπλασιάσῃς>, γενήσεται ὁ λβ ὅστις <ἐστὶ
15 δυναμόκυβος>. A⁷.

151) A propos du mot κυβοκύβων (p. 4, 6).

Δυναμόκυβός ἐστιν ὁ λβ ἐπειδὴ γίνεται ἔκ τε τοῦ δ̄ δυνάμεως, ἤτοι ϟ^οῦ τετραγώνου, καὶ τοῦ η̄ κύβου. Ἐὰν τοίνυν τοῦτον τὸν ϟ^ὸν τὸν λβ δηλονότι πολλαπλασιάσῃ ἀριθμὸς ὁ β̄ πλευρὰ τῆς ἐξ ἀρχῆς δυνάμεως, ἤτοι τοῦ δ̄,

γενήσεται ὁ ξδ̄, ὅστις ἐστὶ κυβόκυβος ἐπειδὴ γίνεται ἐκ κύβου τοῦ η̄ ἐφ' ἑαυτὸν πολλαπλασιασθέντος. A[7].

152) A propos du mot *κύβος* (p. 4, 17).

Ἐκ τετραγώνου, ὡς εἴρηται, ἐπὶ τὴν οἰκείαν πλευρὰν πολυπλασιασθέντος. Οἷον ὁ η̄ · τετράκις γὰρ δύο, η̄. <Οἷον> ϟ^ὸς ὁ δ̄ πολυπλασιασθεὶς ἐπὶ τὸν <ις̄> δύναμιν λεγόμενον, τετράγωνον ὄντα, ποιήσει τὸν ξδ̄ κύβον. A[7].

153) A propos du mot *δυναμοδύναμις* (p. 4, 20).

Οἷον ὁ ις̄ · τετράκις γὰρ τὰ δ̄ <γίνονται ις̄>. Οἷον ἀριθμὸς ὁ β̄ ἐπὶ τὸν η̄ κύβον πολλαπλασιασθεὶς ποιήσει <τὸν> ις̄ δυναμοδύναμιν λεγόμενον ἅτε δὴ γεγονότα μὲν ἀπὸ δυνάμεως δηλαδὴ τετραγώνου ϟ^οῦ τοῦ δ̄ ἀποτελέσαντος πάλιν δύναμιν ἑτέραν, ἤτοι τετράγωνον ϟ^ὸν αὐτὸν δηλονότι, ἤτοι τὸν ις̄. A[7].

154) A propos du mot *δυναμόκυβος* (p. 4, 25).

Οἷον ὁ λβ̄ · τετράκις γὰρ τὰ η̄ γίνονται λβ̄. A[7].

155) A propos du mot *κυβόκυβος* (p. 6, 2).

Οἷον ὁ ξδ̄ · ὀκτάκις γὰρ τὰ η̄ γίνονται ξδ̄. A[7].

156) A propos de l'abréviation ϟ (p. 6, 5).

Ἔστιν αὐτοῦ σημεῖον τό τε ϛ. A[7].

157) A propos du mot *ὀνομασίας* (p. 6, 25).

Ἄρξομαι δὲ πρότερον ἀπὸ μονάδος. Ἰστέον τοίνυν ὅτι μονάδες ἐπὶ μονάδας πολυπλασιασθεῖσαι <μονάδας> ποιοῦσι. Μονὰς δὲ ἢ μονάδες ἐφ' ὁποιονοῦν εἶδος τῶν προειρημένων ἀριθμῶν πολυπλασιασθεῖσαι, ἢ ἐν τῷ πλήθει ἢ πλείονες, τὸ μὲν <εἶδος> τοῦ ἀριθμοῦ τὸ αὐτὸ φυλάττουσι, τό γε μὴν πλῆθος οὐ τὸ αὐτὸ ἀεί, ἀλλ' εἰ μὲν μία ἐστὶν ἡ μονὰς ἡ τὸ τῶν ἀριθμῶν πλῆθος πολυπλασιάζουσα, τὸ αὐτὸ καὶ αὖθις φυλάττει, εἰ δὲ μονάδες, πολυπλασιάζεται καὶ τὸ πλῆθος · αἱ γὰρ μιᾶς πλείους μονάδες ἀριθμοί εἰσιν. A[7].

158) A propos du mot *πολυπλασιασθεὶς* (p. 8, 1).

Κἂν αὐτὸς ἐφ' ἑαυτὸν πολυπλασιασθῇ, κἂν ἐφ' ἕτερον. Οἷον τρὶς τρεῖς, θ̄, τρὶς τέσσαρα, ιβ̄. A[7].

159) A propos du mot *κύβον* (p. 8, 3).

Ἀριθμὸς ὁ δ̄ ἐπὶ τὸν ις̄ ποιεῖ τὸν ξδ̄ κύβον. Οἷον τετράκις ις̄, ξδ̄, καὶ δὶς η̄, ις̄. A[7].

160) A propos du mot *δυναμοδύναμιν* (p. 8, 4).

Δυναμοδύναμιν ἐλέγομεν τὸν ις̄ ϟ^ὸν τετράγωνον ἀπὸ δυνάμεώς τινος. Οἷον, τετραγώνου ὄντος τοῦ δ̄, γενόμενον καὶ πάλιν δύναμιν, ἤτοι τετράγωνον, τὸν ις̄ ποιήσαντα τοῦτον ὁ β̄ ϟ^ὸς πολλαπλασιάσας ποιήσει τὸν λβ̄ ὃς ἦν καὶ κύβος, ἐπειδὴ ἀπὸ τοῦ τετράκις η̄ ἐγένετο, καὶ δυναμόκυβος, ἐπειδὴ ὁ δ̄ δύναμις ἐπὶ κύβον τὸν η̄ <πολυπλασιασθεὶς> ποιήσει <τὸν λβ̄>. A[7].

161) A propos du mot *δυναμόκυβον* (p. 8, 6).

Οἷον δὶς τὰ ις̄ γίνεται λβ̄. A[7].

162) A propos du mot *κυβόκυβον* (p. 8, 6).

Ἐπὶ τὸν $\overline{\lambda\beta}$ *πολλαπλασιασθεὶς ὁ* β *ποιήσει τὸν* $\overline{\xi\delta}$. A[7].

163) A propos du mot *δύναμιν* (p. 8, 7).

Κἂν ἑαυτὸν πολυπλασιάζῃ ὁ τετράγωνος, ὡς τετράκις τέσσαρα, κἂν ἄλλον, ὡς τὰ τετράκις δεκαέξ. Οἷον δύναμις ὁ δ *τετράγωνος.* A[7].

164) A propos du mot *δυναμόκυβος* (p. 8, 8).

<Οἷον δύναμις ὁ δ *καὶ> κύβος ὁ* $\bar{\eta}$. *Ἐξ ὧν πολυπλασιασθέντων γίνεται ὁ* $\overline{\lambda\beta}$ *δυναμόκυβος.* A[7].

165) A propos du mot *κυβόκυβον* (p. 8, 9).

Οἷον ὁ δ *δύναμις ἐπὶ δυναμοδύναμιν τὸν* $\overline{\iota\varsigma}$ *πολυπλασιασθεῖσα ποιήσει τὸν* $\overline{\xi\delta}$ *κυβόκυβον ὑπάρχοντα.* A[7].

166) A propos du mot *κυβόκυβον* (p. 8, 10).

Κύβος ἐπὶ κύβον, κἄν τε ἐφ' ἑαυτόν, κἄν τε ἐπὶ ἄλλον πολλαπλασιασθεὶς κυβόκυβον ποιήσει. Οἷον κύβος ὁ $\bar{\eta}$ *ἐφ' ἑαυτὸν ποιήσει τὸν* $\overline{\xi\delta}$ *κυβόκυβον · κύβος ὁ* $\bar{\eta}$ *ἐπὶ τὸν* $\overline{\lambda\beta}$ *ποιήσει τὸν* $\overline{\sigma\nu\varsigma}$ *κυβόκυβον καὶ αὐτὸν οὗ πλευρά ἐστι τὰ* $\overline{\iota\varsigma}$. A[7].

167) A propos de la phrase *Πᾶς —— ποιεῖ* (p. 8, 11-12).

Οἷον ὁ δέκα ἀριθμὸς πολλαπλασιασθεὶς ἐπὶ τὸ δέκατον ποιήσει μονάδα · δεκάκις γὰρ τὸ δέκατον δέκα δέκατα, ἤτοι εἷς ἀριθμός, μονὰς δηλαδὴ ἦν <ποιεῖ> τὰ δέκατα. Ἢ καὶ οὕτως · δεκάκις τὸ δέκατον, δέκα, καὶ ἅπαξ τὰ δέκα, δέκα. A[7].

168) A propos de la phrase *Τῆς —— ἔσται* (p. 8, 13-15).

Ἤτοι τέταρτον, πέμπτον καὶ τὸ δέκατον · ἅπαξ γὰρ τὸ τέταρτον, πάλιν τέταρτον, ἅπαξ τὸ ἕκτον, ἕκτον, καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων ὁμοίως. A[7].

169) A propos des mots *ἐφ' ἑαυτὰ* (p. 8, 16).

Ἢ καὶ ἐπ' ἄλλα, ἐπείτοιγε καὶ ἀριθμὸς ἐφ' ἑαυτὸν ἢ ἐπ' ἄλλον πολλαπλασιαζόμενος δύναμιν ποιεῖ. Οἷον δὶς δύο, τέσσαρα, δύναμις, τρὶς τρεῖς, θ, *δύναμις, καὶ ἐφεξῆς. Ἐνταῦθα γὰρ τὰ <μὲν* β*> ἀριθμός, τὰ δὲ τέσσαρα δύναμις τὰ γενόμενα.* A[7].

170)

ἐλάσσων μείζων συνάμφω

δοθεὶς $\kappa^{\grave{o}\varsigma}\,\bar{\rho}$ $\kappa^{o\bar{u}}\,\bar{\alpha}$ $\kappa^{o\bar{u}}\,\bar{\alpha}$ $\mu^{o}\,\bar{\mu}$ $\kappa^{o\grave{\iota}}\,\beta$ $\mu^{\acute{\varepsilon}\varsigma}\,\bar{\mu}$

διελεῖν εἰς δύο
ὥστε ὑπερέχειν
$\mu^{o}\,\bar{\mu}$.

μονάδες ἄρα $\bar{\rho}$ *ἴσαι εἰσὶν* $\kappa^{o\tilde{\iota}\varsigma}$
δυσὶ μονάσι τεσσαράκοντα.

λοιπαὶ $\mu^{o}\,\xi$ $\kappa^{o\grave{\iota}}\,\beta$

Ἕκαστος ἄρα γίνεται $\mu^{\tilde{\omega}\nu}\,\bar{\lambda}$.

Ἐπὶ τὰς ὑποστάσεις. Ἔσται ὁ μὲν ἐλάττων $\mu^{\tilde{\omega}\nu}\,\bar{\lambda}$, *ὁ δὲ μείζων* $\bar{o}$.

Καὶ ἡ ἀπόδειξις φανερά, ὅτι ὑπερέχει ὁ $\bar{o}$ *τὸν* $\bar{\lambda}$ *τεσσαράκοντα.* A[7].

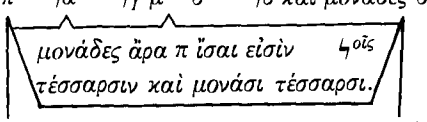
171) A propos des mots ἀριθμὸν ... (p. 16, 24) ἀριθμοὺς ... (p. 16, 24-25) λόγῳ ... (p. 16, 25) ἀριθμοὺς ... (p. 16, 26) ἐλάσσων ... (p. 18, 1).

ϛα ... (p. 18, 1) μείζων ... (p. 18, 2) ἐλάσσονος ... (p. 18, 2) δύο ... (p. 18, 3) ἄρα δ ... (p. 18, 5) alt. ϛ ... (p. 18, 5) ἀριθμὸν ... (p. 18, 8) ἀριθμοὺς ... (p. 18, 8) ἀριθμοὺς ... (p. 18, 10) μείζων ... (p. 18, 11) ἐλάττονος ... (p. 18, 11) ϛα ... (p. 18, 12).

ϛγ ... (p. 18, 12) δύο ... (p. 18, 14) δύο ... (p. 18, 15) εἰσι δ ... (p. 18, 15) ἄρα δ ... (p. 18, 16) ὁμοίων ... (p. 18, 17) ὅμοια ... (p. 18, 17) δ ... (p. 18, 18) alt. ... (p. 18, 18).

Ἤτοι τὸν ξ ... ὡς νῦν εἰς $\overline{με}$ καὶ $\overline{ιε}$ ... ἐν τριπλασίονι ... εἰς $\overline{με}$ καὶ εἰς $\overline{ιε}$ ... ἤτοι ὁ $\overline{ιε}$ ... ἤτοι πεντεκαιδεκάδος μιᾶς ... ὁ $\overline{με}$ ... τοῦ $\overline{ιε}$ ... ὁ μείζων καὶ ὁ ἐλάττων ... ἤτοι πεντεκαιδεκάδες τέσσαρα ... ἤτοι τὸ δ' ... ἤτοι τὸν $\overline{π}$ ... εἰς $\overline{ξα}$ καὶ $\overline{ιθ}$ ... <εἰς> $\overline{ξα}$ καὶ $\overline{ιθ}$ ... ὁ $\overline{ξα}$ ... τοῦ $\overline{ιθ}$ ... ἤτοι ἐννεακαιδεκάδος μιᾶς ... ἤτοι ἐννεακαιδεκάδες τρεῖς ... ἤτοι τὸν μείζονα καὶ <τὸν ἐλάττονα> ... ὁ μείζων καὶ ὁ ἐλάττων ... ἤτοι τέσσαρες ἐννεακαιδεκάδες ... ἤτοι ἐννεακαιδεκάδες <δ> ... ἤτοι ὀγδοήκοντα μονάδων ... ἤτοι τέσσαρας μονάδας ... ἤτοι ἐννεακαιδεκάσι ... τὸ τέταρτον. A⁷.

172) $\overline{π}$ ϛᾱ ϛγ̄ $μ^{ῶν}$ δ ϛδ καὶ μονάδες δ



λοιπαὶ μονάδες $\overline{ος}$ ϛ^{οἱ} δ
ἴσαι εἰσὶν ἀριθμοῖς τέσσαρσιν

Ἕκαστον ἄρα τῶν τεταρτημορίων γίνεται ἀριθμὸς $μ^{ο}$ <$\overline{ιθ}$>.

Ἐπὶ τὰς ὑποστάσεις, ἤτοι πρόσθες τῷ μείζονι ἀριθμῷ καὶ τὰς ἐξ ἀρχῆς τέσσαρας μονάδας, ἤτοι ὧν <ὑπερεῖχε>, καὶ γίνεται ὁ μὲν μείζων $μ^{ῶν}$ $\overline{ξα}$, ὁ δὲ ἐλάττων $\overline{ιθ}$, καὶ γέγονε τὸ ἐπιταχθὲν· ὁ γὰρ $\overline{ξα}$ πρὸς τῷ εἶναι τοῦ $\overline{ιθ}$ τριπλασίων, ἔτι <καὶ τέσσαρσι> μονάσιν ὑπερέχει. A⁷.

173) Τίνος χάριν εἶπε λείψει μονάδων τριακοσίων ἐμοὶ δοκεῖ ἐπεὶ ἐφ' ὑποθέσεως εἰπὼν ὅτι τρὶς ἄρα τὰ ἐλάσσονα ἴσα ἐστὶ τοῖς μείζοσιν. Ἡ λεῖψις, ἤτοι τὰ $\overline{τ}$, κοινὴ οὖσα τοῖς ἀριθμοῖς ἐνταῦθα οὐ λέγω κατὰ τὴν ποσότητα ἀλλὰ κατὰ τὸ ὄνομα μόνον· εἴρηται γὰρ ἄνωθεν μὲν λείψει ἀριθμῶν $\overline{κ}$, ἐνταῦθα δὲ λείψει μονάδων $\overline{τ}$. <Ἐπεὶ> ἦν ἡ λεῖψις τὰ $\overline{τ}$, προσκείσθω τῷ μείζονι ἀριθμῷ, ἤτοι τοῖς $\overline{ρκ}$, ὁμοῦ $\overline{υκ}$.

Ἰστέον ὅτι δύο λείψεις ἐνταῦθα ὑποκεῖνται, μία μὲν αἱ $\overline{τ}$ μονάδες ἐν οἷς ἔλεγεν ὁ τεχνίτης, ὅτε γίνονται ἀριθμοὶ τρεῖς λείψει μονάδων $\overline{τ}$ (ἔχομεν λοιπὴν μίαν λεῖψιν), ἑτέρα δὲ αἱ μονάδες $\overline{κ}$, ὅτε ἔλεγεν ὁ τεχνίτης λοιπὸς ϛ^{ὸς} εἷς λείψει μονάδων $\overline{κ}$. Κοινὴ οὖν προσκείσθω ἡ λεῖψις, ἤτοι αἱ $\overline{τ}$ μονάδες τοῖς τρισὶν ϛ^{οῖς} οἷς

ἦσαν λείψεις, καὶ αἱ <κ̄ μονάδες> τῷ ἑνὶ ϛ^ῳ οὗ ἦσαν λείψεις. Λοιποὶ ϛ^οἱ τρεῖς ἴσοι ἀριθμῷ ἑνὶ καὶ μ^σι π̄, καὶ τὰ λοιπά.

Καὶ ἀφῃρήσθω ἀπὸ ὁμοίων ὅμοια, ἤτοι ἀπὸ τῶν ῥηθέντων τριῶν ϛ^ῶν εἷς ἀριθμός. Λοιποὶ δύο ϛ^οί. Ἀπὸ ἀριθμοῦ ἑνὸς καὶ μονάδων σ̿π̄ ἀφῃρήσθω εἷς ϛ^ός. Ἀπέμεινε καὶ σ̿π̄. Ἐναπολειφθέντες δύο ἀριθμοὶ ἴσοι εἰσὶ μ^σι σ̿π̄.

Ὑποκειμένου ἀριθμοῦ τοῦ ρ̿μ̄, ἂν μὲν ἀπὸ τούτου ἀφέλω τὸν ρ̄, λοιπαὶ μονάδες μ̄, ἐὰν δὲ τὸν κ̄ ἀφέλω, λοιπαὶ μονάδες ρ̿κ̄, καί εἰσι τὰ μείζονα, ἤτοι τὰ ρ̿κ̄, τῶν ἐλασσόνων τῶν μ̄ τριπλάσια.

<Δεῖ> ἀφελεῖν τὸν ρ̄ δῆλον καὶ ἰδεῖν τό <λειπόμενον> καὶ θεῖναι αὐτὸ ὅρον <ἐλάσσονα>, εἶτα πάλιν συνθέμενον <μονάδας>, ἤτοι τὸν ἀφαιρεθέντα τὸν ρ̄ <καὶ τὸν> ἐλάσσονα ὅρον τὸν καταλειφθέντα, <τὸν κ̄> ἀφελεῖν καὶ τὸν δεύτερον <ὅρον θεῖναι, ἤτοι τὸν> ρ̿κ̄, καὶ ἰδεῖν τί γίνεται ὁ ρ̿κ̄ τοῦ <ὅρους> ἐλάσσονος, ἤτοι τοῦ μ̄, τριπλασίων δηλονότι. A^7.

174) Ἔστω πρότερον μείζων μὲν ἀριθμὸς ὁ τῶν μονάδων ρ̄ λείψει ἀριθμοῦ ἑνός, ἐλάττων δὲ ὁ ϛ^οῦ ἑνὸς καὶ μονάδων κ̄. Ταῦτα τετράκις. Γίνονται ἀριθμοὶ τέσσαρες, ἡ τετράς, καὶ μονάδες π̄. Ἀριθμοὶ ἄρα τέσσαρες καὶ μονάδες π̄ ἴσοι εἰσὶ μονάσιν ἑκατὸν λείψει ἀριθμοῦ ἑνός. Κοινὴ προσκείσθω ἡ λεῖψις καὶ ἀφῃρήσθω ἀπὸ ἴσων ἴσα. Ἀριθμοὶ ἄρα πέντε ἴσοι εἰσὶ μονάσιν εἴκοσι, καὶ γίνεται ὁ ἀριθμὸς μονάδων τεσσάρων. Ἐπὶ τὰς ὑποστάσεις. Ἔταξα τὸν προστιθέμενον καὶ ἀφαιρούμενον ἀφ' ἑκατέρου ἀριθμοῦ ἑνός· ἔσται μονάδων τεσσάρων. Κἂν μὲν τῷ κ̄ προστεθῶσι μονάδες τέσσαρες, γίνονται μονάδες κ̿δ̄· ἐὰν δὲ τοῦ ρ̄ ἀφαιρεθῶσι μονάδες τέσσαρες, λοιπαὶ μονάδες ϛ̿ϛ̄. Καὶ μένει τὰ μείζονα τῶν ἐλασσόνων ὄντα τετραπλάσια.

Ἀλλὰ δὴ ἔστω μείζων ὁ τοῦ ἀριθμοῦ ἑνὸς καὶ μονάδων εἴκοσιν, ἐλάσσων δὲ ὁ τῶν μονάδων ρ̄ λείψει ἀριθμοῦ ἑνός. Ταῦτα τετράκις. Γίνονται μονάδες ῡ λείψει ἀριθμῶν τεσσάρων, εἶτα τὸ ἐφεξῆς. Ἐπεὶ εἴρηκεν ὅτι ὑποκείσθω μείζων ὁ τοῦ ἀριθμοῦ ἑνὸς <καὶ> μονάδων κ̄, ἐλάσσων δὲ ὁ τῶν ρ̄ <λείψει ἀριθμοῦ ἑνός>, ἰστέον ὅτι ἐπεὶ ταῖς μὲν κ̄ μονάσι πρόσεστι καὶ ἀριθμὸς εἷς, ἀπὸ δὲ τῶν ρ̄ μονάδων λείπει ἀριθμὸς εἷς, ἡ δὲ τοῦ ἀριθμοῦ ὑπόστασις μονάδων ἐστὶ ο̿ϛ̄, διὰ τοῦτο μείζονα μὲν τὰ ἐν οἷς ἐστιν ὕπαρξις ἀριθμοῦ, ἐλάττονα δὲ τὰ ἐν οἷς ἐστι λεῖψις. A^7.

175) Ἐὰν γὰρ συντεθῶσι μονάδες τ̄ λείψει ἀριθμῶν ζ̄ μετὰ ϛ^ῶν ζ̄ λείψει μ^ῶν σ̄, μονάδας ρ̄ ποιήσουσιν αἵπερ εἰσὶ τῆς ὅλης διαιρέσεως τοῦ μείζονος καὶ ἐλάσσονος ἀριθμοῦ. Κοινὴ προσκείσθω ἡ λεῖψις καὶ ἀφῃρήσθω ἀπὸ ἴσων ἴσα. Ἀριθμοὶ ἄρα κ̿ε̄ ἴσοι εἰσὶ μονάσιν ἐννεακοσίαις. A^7.

176) <Ἕκαστον> ἀπὸ τῶν τεθέντων ἀριθμῶν, ἤτοι <τῶν> ι̿ε̄ καὶ ε̄ καὶ κ̿ε̄, ἐπιτάττοντες <λέγομεν γενέσθαι> κ̄ λ̄ μ̄ <ὁμοῦ> ἐννενήκοντα, <ὥστε> τοίνυν τῶν ζ̄ <τὸ> ἥμισυ, ἤτοι τὰ <μ̿ε̄>, μεῖζόν ἐστιν ἑκάστου τῶν τεθέντων ϛ^ῶν, ἤτοι τοῦ ι̿ε̄ καὶ ε̄ καὶ κ̿ε̄. A^7.

177) *Γίνεται ἄλλως. Τούτοις προστεθέντος καὶ τοῦ τρίτου, γίνονται οἱ τρεῖς ὁμοῦ διπλασίονες τοῦ τρίτου καὶ ἔτι ὑπερέχοντες μονάδων κ̄. Ἐὰν γὰρ ἀφαιρεθῶσιν αἱ κ̄ μονάδες τῆς ὑπεροχῆς ἧς ὑπερέχει ὁ α^ος καὶ ὁ β^ος τοῦ τρίτου, ἴσος ἔσται ὁ πρῶτος καὶ ὁ δεύτερος ὁμοῦ συντεθέντες <τῷ> τρίτῳ · τούτοις δὲ*
175 *προστεθεὶς καὶ ὁ τρίτος διπλασίονες ἔσονται οἱ τρεῖς ὁμοῦ τοῦ τρίτου.* A^7.

178) *Γίνεται ἄλλως. Ὁ πρώτος καὶ ὁ τρίτος συντεθέντες ἀριθμοὺς ποιοῦσι δύο λείψει μονάδων ε̄. Ταῦτα ἴσα μονάσιν ξ̄ε̄. Ὁ γὰρ δεύτερος μονάδων ἐτάχθη κ̄ε̄ · προστιθεμένων δὲ καὶ τῶν μ̄ μονάδων τῆς ὑπεροχῆς ἣ ὑπερέχουσιν αὐτοῦ ὁ <πρῶτος> καὶ ὁ τρίτος, γίνονται μονάδες <ξ̄ε̄>.* A^7.

180 179) *Ὧν ἐπεὶ ὁ δ^ος ἐτάχθη ἀριθμοῦ ἑνός, λοιπὸς ἄρα ὁ γ^ος ἔσται μονάδων λ̄ε̄ λείψει ἀριθμοῦ ἑνός. Ἀλλὰ καὶ ὁ δεύτερος καὶ ὁ τρίτος ὁμοῦ ἐτάχθησαν μονάδων κ̄ε̄, ὧν ἐπεὶ ὁ τρίτος μονάδων ἐστὶ λ̄ε̄ λείψει ἀριθμοῦ ἑνός, λοιπὸς ἄρα ὁ β^ος ἔσται ἀριθμοῦ ἑνὸς λείψει μονάδων δέκα.* A^7.

180) *Κείμενον. Ἐπιτετάχθω πάλιν τὸν μέγιστον ὑπερέχειν τοῦ μέσου τῷ τοῦ*
185 *ἐλαχίστου γ^ω μέρει, τὸν δὲ μέσον τοῦ ἐλαχίστου τῷ τοῦ μεγίστου τρίτῳ μέρει, τὸν δὲ ἐλάχιστον ὑπερέχειν τοῦ γ^ου μέρους τοῦ μέσου <μ^ο ῑ>.* A^7.

181 *Κείμενον. Ὁ ἄρα δεύτερος δοὺς μὲν ἑαυτοῦ τὸ δ' μ^ο ᾱ, λαβὼν δὲ παρὰ τοῦ α^ου τὸ γ' ϛ^οῦ ᾱ, γίνεται ϛ^οῦ ᾱ μ^ο γ̄. Δεήσει ἄρα καὶ τὸν α^ον δόντα μὲν ἑαυτοῦ τὸ γ' ϛ^οῦ ᾱ, λαβόντα δὲ παρὰ τοῦ γ^ου τὸ ε', γίνεσθαι ϛ^οῦ ᾱ μ^ο γ̄. Ἀλλὰ δοὺς μὲν*
190 *ϛ^όν ᾱ λοιποὺς ἔχει ϛ^οὺς β̄. Δεήσει ἄρα λαβόντα αὐτὸν τὸ τοῦ γ^ου ε' γίνεσθαι ϛ^οῦ ᾱ μ^ο γ̄. Μονάδες ἄρα γ̄ λείψει ϛ^οῦ ᾱ ε' μέρος εἰσὶ τοῦ γ^ου. Αὐτὸς ἄρα ἔσται <μ^ο ῑε̄ λείψει ϛ^ῶν ε̄>.* A^7.

182) *Δεῖ δὴ τῶν ἐπιτασσομένων ἀριθμῶν, ἤτοι τοῦ η̄ καὶ τοῦ ιβ̄, ὁμοῦ κ̄, τὸν τετράγωνον τὸν γινόμενον ἀπὸ τοῦ ἡμίσεος τοῦ συνθέματος, ἤτοι τὸν ρ̄ ϛ^όν ὅστις*
195 *γίνεται ἀπὸ τοῦ ἡμίσεος τοῦ συνθέματος, ἤτοι τοῦ ῑ (οὗτος γάρ ἐστι τὸ ∪' τοῦ συνθέματος, ἤτοι τοῦ κ̄), δεῖ τοίνυν τὸν ρ̄ ὑπερέχειν τοῦ ϛ̄ς ϛ^ῷ τετραγώνῳ τῷ δ̄.* A^7.

183) *Τουτέστι παραβεβλήθωσαν παρὰ ἀριθμὸν καὶ γεγονέτωσαν δὲ καὶ αἱ δυνάμεις πρὸς τοὺς ϛ^οὺς οὕτως ὡς ὁ ϛ^ὸς πρὸς τὴν μονάδα (ὃν γὰρ λόγον ἔχει ἡ*
200 *δύναμις πρὸς τὸν ϛ^όν ἀφ' οὗ πολλαπλασιασθέντος γέγονε, τὸν αὐτὸν ἔχει ὁ ἀριθμὸς πρὸς τὴν μονάδα).*

Ἵνα δὲ καὶ ἐπὶ ὑποδείγματος σαφὲς γένηται τὸ λεγόμενον, ἔστω μονὰς καὶ ἀριθμὸς οἷος δήποτε τυχὸν ὁ ε̄ πενταπλασίων εἰς τοίνυν <τὴν μονάδα>. Ὁ ε̄ ἐφ' ἑαυτὸν ποιεῖ τὸν κ̄ε̄ τετράγωνον. Καὶ δῆλόν ἐστιν ὡς ὁ κ̄ε̄ πρὸς τὸν ε̄ οὕτως
205 *ὡς ὁ ε̄ πρὸς τὴν μονάδα · πενταπλάσιοι γὰρ ἀμφότεροι. Καὶ διὰ τοῦτο ὅσων ἐστὶν ἡ δύναμις <πρὸς τὸν ἀριθμόν, τοσούτων καὶ ὁ ἀριθμὸς πρὸς τὴν μονάδα>.* A^7.

184) *Ὁ μὲν ἀπὸ τοῦ ιβ̄ τετράγωνός ἐστιν ρ̄μδ̄, ὁ δὲ ἀπὸ τοῦ ϛ̄ τετράγωνός ἐστιν λ̄ϛ̄, ἡ δὲ ὑπεροχὴ τοῦ μείζονος πρὸς τὸν ἐλάττονα μ^ο ρ̄η̄, ἤτοι δυνάμεις*
210 *τρεῖς, τουτέστιν ὁ ϛ^ὸς τετράγωνος τρεῖς ἀνὰ λ̄ϛ̄.* A^7.

185) *Οἱ δύο ϟοί εἰσιν οὗτοι ζ̄ ∪' καὶ δ̄ ∪' ὧν ὑπεροχὴ μ° β̄. Ὁ ἀπὸ τοῦ ζ̄ ∪' πλευρᾶς τετράγωνος ϟὸς γίνεται μ̅β̅ δ' · ὁ ἀπὸ πλευρᾶς τοῦ δ̄ ∪' ϟοῦ γίνεται κ̄ δ' · Ὑπεροχαὶ δὲ τούτων τῶν τετραγώνων εἰσὶ μ° κ̅β̅. Δεῖ τοίνυν τὸν ἀπὸ τῆς ὑπεροχῆς αὐτῶν τετράγωνον ϟόν, ἤτοι καθ' ὑπόθεσιν τὸν ι̅ς̅, ἐλάττονα εἶναι συναμφοτέρων, ἤτοι αὐτῆς τε τῆς πρώτης ὑπεροχῆς, ἤτοι τῶν β̄ μ°, καὶ τῶν κ̄ μονάδων ὑπεροχῆς οὔσης τῶν ἀπὸ τοῦ δ̄ ∪' καὶ ζ̄ ∪' τετραγώνων, ἤτοι ἐλάττονα εἶναι τὸν τετράγωνον τῶν κ̅β̅ μ^ων. Καὶ μένει ἡ μὲν ὑπεροχὴ αὐτῶν μ° β̄, ἡ δὲ ὑπεροχὴ τῶν ἀπ' αὐτῶν τετραγώνων ϟοί δ̄ μ° δ̄.* A[7].

186) *Εἰς τὸ ια' θεώρημα τοῦ β^ου. Διὰ τί ἔλαβε μονάδας τέσσαρας καὶ μονάδος δ' τὰ ποιοῦντα τὴν ὑπεροχήν, ἤτοι μονάδα μίαν, <καὶ> οὐχὶ μονάδας τρεῖς καὶ μονάδος τρίτον (καὶ ταῦτα γὰρ κἀκεῖνα πολλαπλασιαζόμενα μονάδα μίαν ποιοῦσι); Διότι τὸ ∪' <τῆς ὑπεροχῆς> τούτων, ἤτοι τῶν τριῶν μονάδων καὶ μονάδος τρίτου, ὅπερ ἐστὶ τέσσαρα τρίτα, πολλαπλασιασθὲν ἐφ' ἑαυτὸ καὶ <γεγονὸς> ι̅ς̅ ἐννάτων οὐκ ἀπαρτίζει δύο μονάδας τελείας. Πῶς οὖν εὑρεθήσεται ἡ τοῦ ἀριθμοῦ ὑπόστασις, ἐπεὶ οὐκ ἔστιν οὔτε μὴν δύο μονάδας ἀφαιρεθῆναι ἀπὸ τῶν ι̅ς̅ ἐννάτων, οὔτε τι <καταλειφθῆναι> ὅπερ <ἐστὶν ἡ> τοῦ ϟοῦ ὑπόστασις; Ὁμοίως δὲ καὶ ἐπὶ τοῦ ἡμίσεος τῆς συνθέσεως τὸ αὐτὸ ἄτοπον προβαίνει. Εἰκότως ἄρα ἔλαβε μονάδας τέσσαρας καὶ μ^ος δ' εἰς τὸ εὑρεῖν τὴν τοῦ ἀριθμοῦ ὑπόστασιν.* A[7].

187) *Ὅπισθεν ἀπὸ τοῦ ιβ' τοῦ β^ου. Καὶ γίνεται ὁ ϟὸς τεσσάρων ὀγδόων. Συνάγουσι τοίνυν αἱ μὲν θ̄ μονάδες ο̅β̅ ὄγδοα, ἤτοι φ̅ο̅ς̅ ξδ', ἡ δὲ λεῖψις τῆς δυνάμεως μιᾶς, τουτέστιν τῶν ι̅ς̅ ἑξηκοστοτετάρτων, ἥτις γέγονεν ἀπὸ τῶν τεσσάρων ὀγδόων πολλαπλασιασθέντων ἐφ' ἑαυτά. Ἀφαιρεῖται ἀπὸ τῶν φ̅ο̅ς̅ ξδ^ων ι̅ς̅ ξδ^α, καὶ καταλείπονται φ̅ξ̅ ἑξηκοστοτέταρτα. Ἀφαιρουμένων δὲ ἐξ ἀντιστρόφου τῶν φ̅ξ̅ ξδ^ων ἀπὸ τῶν μ° θ̄, ἤτοι τῶν φ̅ο̅ς̅ ξδ^ων, καταλείπονται ι̅ς̅ ξδ^α ἅτινά εἰσι τετράγωνος. Αἱ δὲ κ̅α̅ μονάδες συνάγουσιν ὁμοίως ͵α̅τ̅μ̅δ̅ ξδ^α. Ἀφαιρουμένων δὲ καὶ ἀπ' αὐτῶν τῶν θ̄ μ^ων ↑ δ^υ ᾱ, τουτέστι τῶν φ̅ξ̅ ξδ^ων, καταλείπονται ψ̅π̅δ̅ ξδ^α τετράγωνος καὶ οὗτος ϟὸς ἀπὸ πλευρᾶς ἐχούσης κ̅η̅ η^α. Ἔσται ἄρα ὁ ἀφαιρούμενος ἀπό τε τῶν θ̄ μ^ων καὶ ἀπὸ τῶν κ̅α̅ καὶ ποιῶν τοὺς λοιποὺς τετραγώνους, φ̅ξ̅ ξδ^α, καὶ φανερὰ ἡ ἀπόδειξις.* A[7].

188) *Εἰς τὸ ιδ' τοῦ β^ου. Πῶς ἑκατέρῳ τῶν ἀριθμῶν τῷ τε τῶν ξ̅η̅ δεκάτων καὶ τῷ τῶν ρ̅λ̅β̅ δεκάτων προστιθέμενος ὁ τετράγωνος, ἤτοι τὰ μ̅θ̅ ρ^α, ποιεῖ τετράγωνον; Ἀναλύονται τὰ ξ̅η̅ ι^α εἰς ἑκατοστὰ χ̅π̅. Τούτοις προστίθενται καὶ τὰ μ̅θ̅ ἑκατοστά, καὶ γίνονται ὁμοῦ ψ̅κ̅θ̅ ἑκατοστά, <ὅς ἐστι> τετράγωνος ἀριθμὸς ἀπὸ πλευρᾶς κ̅ζ̅ ι^ων. Ὁμοίως δὲ καὶ τὰ ρ̅λ̅β̅ δέκατα ἀναλύονται εἰς ἑκατοστὰ ͵α̅τ̅κ̅. Τούτοις προστίθενται καὶ τὰ μ̅θ̅ ἑκατοστά, καὶ γίνονται ὁμοῦ ͵α̅τ̅ξ̅θ̅ ἑκατοστά, ὅς ἐστι τετράγωνος <ἀριθμὸς ἀπὸ πλευρᾶς λ̅ζ̅> δεκάτων.* A[7].

189) *Κείμενον. Αὐτὸς ἄρα ὁ τετράγωνος ἔσται δυνάμεων τεσσάρων μ° θ̄ ↑ ϟ ι̅β̅. Ταῦτα ἴσα δυνάμεσι τρισὶν ϟοῖς ι̅η̅ μονάσιν θ̄. Κοινὴ προσκείσθω ἡ λεῖψις καὶ ἀφῃρήσθω ἀπὸ ἴσων ἴσα. Λοιπὴ ἄρα δύναμις μία ἴση ἀριθμοῖς λ̄.* A[7].

190) *Κείμενον. Ταῦτα ἴσα δ^υ δ ϟ^οῖς ε̄ μ^ο ᾱ. Κοινὴ προσκείσθω ἡ λεῖψις. Δυνάμεις ἄρα δ καὶ μ^ο δ ἴσαι εἰσὶ δ^υ δ ϟ^οῖς ιγ̄ μ^ο ᾱ. Καὶ ἀφῃρήσθω ἀπὸ ἴσων ἴσα. μ^ο ἄρα γ̄ ἴσαι εἰσὶν ϟ^οῖς ιγ̄.*

Τὸ λοιπὸν τῆς ἑξῆς τοῦ κ^ου <θεωρήματος> τοῦ β^ου. Γίνεται δὲ οὕτως. Τὰ γ̄ ιγ^α <ἐφ' ἑαυτὰ> γίνεται θ̄ ρξθ^α. Ἀναλυθέντα καὶ τὰ ιθ̄ ιγ^α εἰς ἑκατοστοεξηκοστοέννατα <γίνονται> σμζ̄ ρξθ^α, καὶ γίνονται ὁμοῦ σνς̄ ρξθ^α ἀπὸ πλευρᾶς ις̄ ιγ^ων. Πάλιν τὰ ιθ̄ ιγ^α ἐφ'ἑαυτὰ ποιοῦσι τξᾱ ρξθ^α, καὶ τὰ γ̄ ιγ^α ἀναλυθέντα εἰς ρξθ^α ποιοῦσι λθ̄ ρξθ^α, καὶ γίνονται ὁμοῦ ρξθ^α ῡ τετράγωνος ἀπὸ πλευρᾶς <ιγ^ων κ̄>. A[7].

|| 255 *ἐφ' ἑαυτὰ* ego : *τρὶς* A[7] || 259 *ιγ^ων κ̄* ego : *ιγ̄ κ^ων* A[7].

191) *Τὰ β̄ ∪' τετραγωνιζόμενα ποιοῦσι ς̄ δ' ὧν ἐὰν ἀφέλῃς τὰ ς̄ λοιπὸν δ' ὅπερ ἐστὶ τετράγωνος ἀπὸ τοῦ ἡμίσεος (ἥμισυ <ἐπὶ> γὰρ τὸ ἥμισυ, δ'). Τὰ δὲ γ̄ ∪' τετραγωνιζόμενα ποιοῦσι ιβ̄ δ' ὧν ἐὰν ἀφέλῃς τὰ ς̄, λοιπὸς τετράγωνος ς̄ δ'.* A[7].

192) *Εἰς τὸ κη' θεώρημα τοῦ β^ου βιβλίου. Ἐπεὶ ὁ ἀριθμὸς> ζ κδ^ων ἐστίν, ἡ δύναμις ἄρα ἔσται μθ̄ φος^ων. Καὶ ἐπεὶ πάλιν ὁ ἕτερος <ις^ων> ἦν θ̄ ἀπὸ πλευρᾶς τριῶν τετάρτων, <ἦσαν> πλευρὰ τούτου τὰ τρία τέταρτα τῶν κδ^ων, ἤτοι τὰ ιη̄ <κδ^ων>, ἃ καὶ εἰς ἑαυτὰ πολλαπλασιαζόμενα ποιοῦσι τκδ̄ φος', ὁ δὲ ὑπ'αὐτῶν ἃ ͵εωος λϋ ͵αψος', προσλήψει δὲ τῶν μθ̄ φος^ων ἀναλυθέντων καὶ τούτων εἰς τὰ αὐτὰ μόρια καὶ γενομένων β̈ ͵ησκδ̄ λϋ ͵αψος^ων, γίνεται ὁ ὅλος δ δρ̄ τοιαῦτα <μόρια ὅς> ἐστι τετράγωνος πλευρὰν ἔχων τὰ σῑ φος^α. Πάλιν τὰ ἃ ͵εωος τοιαῦτα μόρια προσλαβόντα τὰ τκδ̄ φος' ἀναλυθέντα καὶ ταῦτα εἰς τοιαῦρα μόρια καὶ γεγονότα ϊη ͵ςχηδ̄, γίνεται ὁ ὅλος ϰ̈ καὶ ͵βφ̄ τοιαῦτα μόρια, καὶ ἔστι καὶ οὗτος τετράγωνος ἀπὸ πλευρᾶς υν̄ φος^ων.* A[7].

193) *Εἰς τὸ κθ' θεώρημα τοῦ β^ου βιβλίου. Ἑξκαιδεκάκις <οὕτως> γίνεται. Ἀναλύεται ἑκάστη τῶν κε̄ μονάδων εἰς ις̄ ις^α, καὶ πολλαπλασιαζομένων πασῶν μετὰ τῆς δυνάμεως ἥτις ἦν ις̄ ις^ων, γίνεται δυνάμεις κε̄ (<ἔχουσα> μία ἑκάστη ις̄ ις^α). Καὶ μετὰ ταῦτα κοινῆς προστεθείσης τῆς λείψεως, γίνονται δυνάμεις κε̄ ϟ η̄ ἴσαι δυνάμει μιᾷ μ^ο μᾱ. <Ἐπεὶ> δὲ μία ἑκάστη τῶν δυνάμεων ις̄ ις^ων ἐστίν, αἱ κδ̄ δυνάμεις ἴσαι εἰσὶ μονάσιν κδ̄, καὶ ἀφαιρουμένων ἐξ ἑκατέρου μέρους, καταλείπονται μ^ες ιζ̄ ἴσαι ἀριθμοῖς η̄, καὶ γίνεται ὁ ἀριθμὸς ιζ̄ η^ων. Ὁ ἄρα τῶν τετραγώνων εἷς ἔσται σπθ̄ ξδ^ων ἀπὸ πλευρᾶς ιζ̄ η^ων, ὁ δὲ λοιπὸς ρ̄ ξδ^ων ἀπὸ πλευρᾶς ῑ η^ων. Ἐπεὶ γὰρ τῶν κε̄ δυνάμεων, μιᾶς ἑκάστης ις̄ ις^ων οὔσης, ἑκάστη πλευρὰ πέντε δ^ων ἦν, εὑρέθη δὲ ὁ ἀριθμὸς ιζ̄ η^ων, ἔσται ἄρα ὁ λοιπὸς πέντε δ^α τῶν <η^ων> · τὰ δὲ πέντε δ^α τῶν η^ων δέκα ὄγδοά εἰσι.* A[7].

194) *Ἐάν τε γὰρ ἀπὸ τῶν πέντε δυνάμεων, ὅς ἐστιν ὁ συγκείμενος ἐκ τῶν τριῶν ἀριθμῶν, ἀφέλω τὸν ἀπὸ τοῦ α^ου τετράγωνον, ὅς ἐστι δυνάμεως ᾱ, ὁ λοιπός ἔσται δυνάμεων δ φανερόν, ὅ τι καὶ τετράγωνος. Καὶ <πάλιν> ἐὰν ἀπὸ*

290 τῶν αὐτῶν ἀφέλω τὸν ἀπὸ τοῦ δευτέρου, ὅς ἐστι δυνάμεις δ̄, ὁ λοιπὸς ἔσται δυνάμεως μιᾶς, ἤτοι τετράγωνος. A[7].

195) A propos du mot τετραγώνῳ (p. 146, 7).

Κείμενον. Ἀπὸ ϟ^οῦ ἑνὸς μ^ος ᾱ. Αὐτὸς ἄρα ὁ τετράγωνος ἔσται δυνάμεως μιᾶς ϟ β̄ μ^ο ᾱ. A[7].

295 196) A propos du mot τετραγώνῳ (p. 148, 5).

Τινι ἀφ' οὗ μονάδος ἀφαιρεθείσης ὁ λοιπὸς μετρεῖται ὑπὸ ϟ^οῦ τινος ἑξάκις. A[7].

197) A propos du mot ὑπεροχῇ (p. 152, 3).

Τόν τε ⅂ξ̄ᾱ ἀπὸ πλευρᾶς τοῦ λ̄ᾱ, καὶ τὸν ͵αχπ̄ᾱ ἀπὸ πλευρᾶς τοῦ μ̄ᾱ, καὶ τὸν ͵β̄υᾱ ἀπὸ πλευρᾶς τοῦ μ̄θ̄ νῦν δέον εὑρεῖν. A[7].

300 198) A propos des valeurs δ^υ ᾱ ϟ ς̄ μ^ο ς̄ (p. 154, 9).

Κείμενον. Ἵνα ὁμοίως καὶ οὗτοι <προσλαβόντες μ^ο> γ̄ ποιῶσι τετράγωνον, καὶ ἔτι. A[7].

199) Κείμενον. Ἔσται ὁ ὑπὸ α^ου καὶ β^ου ⅂ τοῦ γ^ου ποιῶν τετράγωνον. Δεήσει ἄρα τὸν ὑπὸ β^ου καὶ γ^ου ⅂ τοῦ α^ου ποιεῖν τετράγωνον, καὶ ἔτι τὸν ὑπὸ γ^ου καὶ α^ου
305 ⅂ τοῦ β^ου ποιεῖν τετράγωνον. A[7].

200) A propos de la phrase ἵνα — ἐπιταγμάτων (p. 170, 2).

Ἔστι γὰρ ὁ ὑπὸ πρώτου καὶ δευτέρου δ^υ δ̄ ϟ δ̄ οἳ προσλαβόντες τὸν ἀπὸ τοῦ γ^ου μ^ο ὄντα ᾱ ποιοῦσι τετράγωνον · ἔστι γὰρ δ^υ δ̄ ϟ δ̄ μ^ο ᾱ ἀπὸ πλευρᾶς ϟ β̄ μ^ο ᾱ. Καὶ ὁ ὑπὸ β^ου καὶ γ^ου ϟ δ̄ μ^ο δ̄ οἳ προσλαβόντες τὸν ἀπὸ τοῦ α^ου δ^υ ὄντα ᾱ ποιοῦσι
310 τετράγωνον · ἔστι γὰρ δ^υ <ᾱ> ϟ δ̄ μ^ο δ̄ ἀπὸ πλευρᾶς ϟ ᾱ μ^ο β̄. A[7].

TRADUCTION

Scolies A^2, A^3, A^4, A^5, A^6, V^2, V^3, T^2, T^3

1) Une chose multipliée par une unité fait une chose.

* Cette scolie constitue un exemple de la règle générale p. 8, 13-15.

2) Il multiplie maintenant les espèces de choses.

* Cette scolie constitue le titre des opérations pratiquées p. 8, 1-10.

3) Si tu multiplies un *c*arré par lui-même, tu feras un *c*arré-*c*arré, et si tu multiplies la racine d'un *c*arré par le *c*ube formé sur cette même racine, tu feras de nouveau un *c*arré-*c*arré. En effet, neuf fois 9, ou trois fois 27, font 81. De même, si tu multiplies la racine par un *c*arré-*c*arré, ou un *c*arré par un *c*ube, tu feras un *c*arré-*c*ube. En effet, trois fois 81, ou neuf fois 27, font 243. De même, si tu multiplies un *c*ube par lui-même, ou si tu multiplies sa racine par un *c*arré-*c*ube, tu feras un *c*ube-*c*ube. En effet, 27 multiplié par lui-même ou 3 multiplié par 243, font 729.

* Cette scolie complète les opérations pratiquées p. 8, 1-10, en faisant judicieusement remarquer que

$$(x^2)(x^2) = x^4 = x(x^3)$$
$$x(x^4) = x^5 = (x^2)(x^3)$$
$$(x^3)(x^3) = x^6 = x(x^5)$$

4) Il multiplie maintenant les fractions.

* Cette scolie constitue le titre des opérations pratiquées pp. 8, 16-12, 18.

5) Il donne ici la division des espèces de choses.

* Cette scolie constitue le titre des opérations de multiplication pratiquées pp. 8, 16-12, 18. Il est donc peu approprié.

6) Le plus petit nombre sera 15, et le plus grand 45. La démonstration est claire, puisque 45 est le triple de 15, et que la somme des deux fait $<60>$.

* Cette scolie donne les résultats et la preuve du problème I, 2.

7) Il faut donc que la somme des deux fractions données ≪des nombres cherchés≫ soit comprise entre des fractions semblables du nombre partagé au départ, c'est-à-dire que 30 soit compris entre le tiers de 100, qui est $33\frac{1}{3}$, et le cinquième de 100, qui est 20, ou qu'il ne soit ni au-

dessus de $33\frac{1}{3}$, ni au-dessous de 20. En effet, si nous posons que la somme des deux fractions données est 34, la démonstration ne peut se poursuivre. En effet, la somme ≪des deux nombres cherchés≫ fait deux choses et 102 unités, et la règle «Soustrayons les quantités de même nature», n'a plus sa place ; 102 est en effet plus grand que 100 unités. Si d'autre part nous prenons pour hypothèse 18u et que nous posons que le cinquième du second nombre est une chose, ce second nombre sera 5 choses ; le tiers du premier nombre sera 18 unités moins une chose, et lui-même sera 54 unités moins trois choses. Les deux nombres additionnés font 2*c* 54 unités. Soustrayons les quantités de même nature. Restent donc 46 unités égales à deux choses. Or le cinquième du second nombre est une chose, c'est-à-dire 23 unités. Lui-même sera donc 115 unités, ce qui est dénué de sens. La fraction est en effet supérieure au tout : ce nombre 115 est en effet apparu comme un des nombres issus du partage de 100. Il faut donc que le résultat de la somme des fractions des deux nombres cherchés ne se situe ni au-dessus ni au-dessous des fractions dites, mais bien entre ces deux fractions.

* Cette scolie constitue la démonstration par l'absurde de la condition nécessaire $\frac{a}{m} \gtrless b \gtrless \frac{a}{n}$ dans le problème I, 5. On notera qu'elle se trouve déplacée après les scolies 8 et 10 dans les manuscrits V et T.

8) La raison pour laquelle les deux nombres additionnés font 2 choses et 90 unités est claire. Puisque le second nombre est 5 choses, et le premier 90 unités moins trois *c*, soustrais de 5 choses 3*c*. Les nombres restants sont deux *c* et 90 unités.

* Cette scolie justifie l'équation ($X + Y = 2x + 90$) du problème I, 5.

9) Afin que ≪le tiers du premier nombre≫ recevant le cinquième du second nombre, c'est-à-dire le nombre 5, devienne 30 unités entières. En effet, si ce n'est pas le tiers du premier nombre, c'est-à-dire 30 unités moins 1 chose, mais bien les unités entières qui reçoivent selon l'hypothèse le cinquième du second nombre, c'est-à-dire 1 chose, on obtiendra 1 chose et 30u, ce qui est dénué de sens. Il s'établit donc bien que le tiers du premier nombre et le cinquième du second nombre additionnés font 30 unités, et ceux-là seulement. Le tiers du premier nombre sera donc bien 30u moins une chose, et il restera que 10 unités seront égales à deux choses, et que donc une chose sera 5u.

* Cette scolie constitue une autre démonstration par l'absurde de la condition du problème I, 5. La dernière partie *Ὑποκεῖται* —— $\bar{\varepsilon}$ (pp. 23, 24-24, 1) a d'abord été reproduite, puis barrée, à la suite de $\overline{\nu\delta}$ (p. 23, 5) de la scolie 7.

10) Proposons que le nombre plus grand soit dans un rapport d'un et demi à un vis-à-vis du plus petit, et que leur différence soit de 9 unités, le plus petit étant une chose. Le plus grand nombre sera donc une chose et demie. Il reste que je veux qu'un nombre dépasse l'autre de 9u. Or leur différence est de une demi-chose. Le plus petit nombre sera donc 18 unités, et le plus grand 27. On trouve que les deux nombres sont dans le rapport et la différence donnés.

* Cette scolie n'envisage qu'une des relations du problème I, 6 :

$$\frac{X}{m} = \frac{Y}{n} + b$$

et ne tient aucun compte de $(X + Y = a)$, à moins d'imaginer une hypothèse non exprimee : $a = 45$.

11) Il faut donc que la différence donnée entre les fractions (c'est-à-dire le quart par rapport au sixième), qui a été donnée comme 20u, soit plus petite que la fraction donnée du nombre 100 de départ, la même fraction quart. En effet, la différence entre les fractions quart et sixième consiste en 20u qui doivent être plus petites que le quart, 25 unités, du nombre 100u pris au départ.

* Cette scolie détaille la condition posée dans le problème I, 6, mais sans la justifier réellement.

12) La raison n'est évidente que pour celui qui connaît la restriction de l'hypothèse. La démonstration ne peut en effet se poursuivre, si la différence entre la plus grande et la plus petite fraction des nombres partagés est égale ou supérieure à la même plus grande fraction prise dans le nombre de départ.

* Cette scolie complète inutilement la précédente en énonçant de manière négative la condition du problème I, 6.

13) Enlevons dans les deux membres la quantité soustraite 20. Dès lors, $3c$ moins 280 unités sont égales à une chose.

* Cette scolie résout l'équation $(3x - 300 = x - 20)$ du problème I, 7.

14) La soustraction se fait en deux parties, c'est-à-dire selon les unités et selon la chose. Nous soustrayons d'abord de trois choses et 60 unités, 60 unités, puis nous soustrayons de une chose et 100u, 60 unités, c'est-à-dire que nous soustrayons des quantités de même nature. Ensuite, comme nous ne trouvons toujours pas la valeur de la chose, nous soustrayons de nouveau de une chose et 40 unités, une chose, et de $3c$ une c, et on obtient $2c$ égales à 40 unités.

* Cette scolie montre que l'équation du problème I, 8 :

$$3x + 60 = x + 100$$

se résout en deux temps :

$$3x + 60 - 60 = x + 100 - 60$$
$$3x - x = x - x + 40$$

d'où

$$2x = 40$$

15) Si le rapport donné n'est pas plus petit que le rapport du plus grand au plus petit ≪des nombres donnés≫, la démonstration ne peut se poursuivre. En effet, tenant compte de ce que 100 est le quintuple de 20, si nous demandons que le rapport soit sextuple, après l'addition des nombres donnés, il faudra qu'au fur et à mesure de la résolution, les valeurs plus grandes soient le septuple des plus petites. Donc six fois les valeurs plus petites sera égal aux plus grandes. Or six fois les valeurs plus petites devient 6 choses et 120 unités. Ceci ne peut être égal à une chose et 100 unités, mais est au contraire plus grand, de sorte que la démonstration ne peut se poursuivre. Il en va de même si nous demandons que les résultats soient dans une rapport quintuple : 5*c* 100 unités seront égales à une chose.

* Cette scolie est une démonstration par l'absurde de la condition $m < \frac{a}{b}$ du problème I, 8, en posant des valeurs m = 6 et m = 5, qui aboutissent à des solutions négatives.

16) La raison pour laquelle cette restriction existe, est claire pour qui examine le problème avec attention.

* Cette scolie commente sans doute la condition du problème I, 9.

17) Soit 120u, c'est-à-dire le produit du nombre 6 <par 20>. En ajoutant les 6*c* dans le membre des unités moins 6*c*, ont obtient 120u <entières>. En ajoutant 6*c* au membre des 120 <unités> moins 1*c*, on obtient <5*c*> et 100 unités, ce qui est égal à 120u. Soustrayons les quantités de même nature, <ou soustrayons> les quantités égales dans les deux membres. Dès lors, <des 100 unités nous soustrayons> 100 unités <et> des 120 unités <nous soustrayons aussi 100 unités>. Restent <5*c*> égales à 20u.

* Cette scolie décrit en détails la résolution de l'équation (120 − 6x = 100 − x) du problème I, 9.

18) Puisque la quantité soustraite est 6*c*, en ajoutant les 6*c* aux 120 unités, on fera disparaître dans le premier membre la quantité soustraite, et en les ajoutant à 100 unités moins une *c*, on obtiendra dans le second membre 5*c* 100 unités. Soustrayons dans les deux membres les quantités de même nature, c'est-à-dire les unités. Il restera 5*c* égales à 20 unités.

* Cette scolie a le même but que la précédente.

19) De deux nombres inégaux donnés, l'un est le plus grand et l'autre le plus petit, et ils ont entre eux un rapport suivant les valeurs données, 100 et 20 ayant entre eux un rapport quintuple. Le nombre ≪cherché≫ a été donné comme ajouté à 20, et en même temps soustrait de 100. Si nous posons que 100 moins $1c$ est plus petit que 20u et $1c$, peu importe que le rapport donné soit plus grand ou plus petit que le rapport entre les nombres de départ 100 et 20, qui ont entre eux un rapport quintuple. Que le rapport donné soit 4 ou 7, si le nombre auquel s'applique la règle, 20u et $1c$, qui devient ensuite une c et 20u, est donné dans la démonstration comme plus petit, il ne faut pas de restriction, à savoir que le rapport donné soit toujours plus petit que la rapport entre les nombres <100 et> 20, c'est-à-dire 5 ; autrement dit, il n'est pas nécessaire que le rapport soit <plus petit, comme 4>, ou plus grand, comme 7. Ainsi, lorsque nous <posons> 100 moins <$1c$> comme valeur plus grande, cela n'est pas dénué de sens de dire que le rapport donné peut être plus petit ou plus grand que le rapport entre les nombres donnés.

Les quatre <choses ajoutées> aux 400 unités moins 4 choses, deviennent 400 unités exactement, et si on les ajoute à une chose et 20 unités, on obtient 5 choses et 20 unités, qui sont égales à 400 unités. Soustrayons les quantités de même nature, et les quantités égales. Je soustrais ensuite de $5c$ et 20 unités, 20u, et de 400 unités, 20u. Restent 5 choses égales à 380 unités, et la chose devient 76 unités.

* Cette scolie du problème I, 10, qui n'est complète que dans le manuscrit de Madrid, montre que contrairement aux conditions des problèmes I, 8 et I, 9, il est inutile de poser des restrictions à la valeur de m. La dernière partie résout l'équation $400 - 4x = x + 20$.

20) On pourrait se demander pour quelle raison il a posé 100 moins $1c$ comme membre plus grand ; et on peut dire où s'avancera celui qui poserait cette question, s'il pose 100 moins $1c$ comme plus grand membre, et 20 et une chose comme plus petit membre. Je dis que la démonstration se poursuivra ainsi. Soit que les 100u moins une chose sont le plus grand membre, et 20 <et $1c$> le plus petit membre. Dès lors, une fois le membre plus petit, c'est-à-dire 80u $4c$, est égal à 100 moins $1c$. Ajoutons dans les deux membres la quantité soustraite et soustrayons <les quantités de même nature>. Donc, 20 unités sont égales à $5c$; la chose devient donc 4 unités. Ajoutons les unités et soustrayons. La résolution <se poursuit>.

* Cette scolie montre que la relation du problème I, 10 :

$$b + X = m(a - X)$$

peut sans inconvénient devenir

$$m(b + X) = (a - X)$$

On aboutit alors à une valeur $x = 4 = X$, et donc

$$4(20 + 4) = (100 - 4)$$

21) Ceci n'est pas universel.

* Cette scolie est une remarque située en regard de la précédente. On ne peut dire avec certitude si son auteur a cru déceler dans le changement de données du problème I, 10, un cas particulier lié au choix des nombres a et b, ou s'il a voulu signifier que toutes les données des problèmes ne pouvaient être ainsi inversées.

22) Quant à l'expression : «Et ils remplissent les conditions du problème posé». J'ai trouvé que 100 est partagé en un plus grand et un plus petit nombre : un plus grand, 80, et un plus petit, 20. <J'ai aussi trouvé> que le même nombre du premier partage est partagé <en 60> et quarante d'un second partage. Ceci constitue le <partage> du nombre 100 de départ, et les nombres remplissent les conditions du problème posé.

* Cette scolie vérifie les deux premières relations du problème I, 12.

23) Comment avons-nous la possibilité de poser les deux nombres du second partage, 300u moins 5 choses ? Nous avons dit que cela était égal à 100u. Il reste que nous voulons trouver l'ordre de données des nombres. Nous exposons ainsi comment on trouve 40 unités. Ajoutons dans les deux membres la quantité soustraite, c'est-à-dire les choses. Nous ajoutons les 5 choses susdites aux 300 unités moins 5 choses, et on obtient 300u exactement. Ensuite, nous ajoutons la même quantité soustraite, donc 5 choses, aux 100 unités, et on obtient 100 unités et 5 choses, égales à 300 unités. Soustrayons les quantités de même nature, ou les quantités semblables. Je soustrais donc de 100 unités et 5 choses, 100u, et de 300 unités, 100u. Restent 5 choses égales à 300 unités, et la chose devient 40 unités.

* Le scoliaste s'interroge, sans trouver de réponse, semble-t-il, sur le moyen d'obtenir dans le problème I, 12 :

$$X' + Y' = 300 - 5x$$

puis résout en détails l'équation $(300 - 5x = 100)$.

24) <Le plus grand nombre du premier partage sera donc> 80 unités, puisqu'il est $2c$, et le plus petit nombre du même partage, 20u, puisqu'il est 100u moins $2c$; le plus grand nombre du deuxième partage sera 60u, puisqu'il est 300u moins $6c$, et le plus petit nombre du même partage, 40u, puisqu'il a été posé comme étant d'une seule chose. Le plus grand nombre du premier partage, c'est-à-dire 80u, est le double <de cette chose>, et le plus grand du second partage, <60u>, est le triple du plus petit du premier partage, 20u. Pour cette raison, la démonstration est claire.

* Cette scolie constitue les résultats et la preuve du problème I, 12.

25) Partager un nombre proposé en deux nombres inégaux, puis, partager de nouveau le même nombre 100 en deux nombres inégaux, puis, partager de nouveau le même nombre en deux nombres inégaux, c'est-à-dire partager le même nombre de trois manières différentes.

* Cette scolie constitue une variante de la première phrase de l'énoncé du problème I, 13.

26) <Il faut donc que ce nombre> additionné à celui qui est plus grand que lui, 300u moins <6> choses, devienne égal aux 100u entières. Si le plus grand, 300u moins $6c$, reçoit les 6 choses du plus petit qui est 6 choses <moins> 200u, on obtient 300u exactement. Et si on soustrait la quantité soustraite, <200u>, la somme des deux nombres devient 100u exactement, égales aux 100 unités entières qui sont égales ou nombre proposé au départ.

* Cette scolie vérifie une condition du problème I, 13, qui n'est pas explicitement formulée dans la résolution : $(X + Y = 100)$.

27) On trouve donc la donnée finale 36u. Le plus petit nombre du troisième partage des 100u, qui est la chose, sera 36u, et le plus grand, 64u. Le double de 36, 72u, sera le plus grand nombre du second partage du nombre 100. Le reste du second partage de 100u sera donc le plus petit nombre, 28u. Or le plus grand nombre du premier partage de 100u a été donné comme le triple de ce nombre 28 ; il sera donc 84u. Le reste du premier partage de 100u sera donc le plus petit nombre, 16u. Ces nombres remplissent les conditions du problème posé.

* Cette scolie constitue les résultats et la preuve du problème I, 13.

28) Puisque le plus grand des nombres du second partage est $2c$ et que le nombre à partager est 100u, le plus petit nombre du premier partage sera 100u moins $2c$. Et puisque le plus grand nombre du premier partage est 300u moins $6c$, le plus petit nombre <sera> $6c$ moins 200u. Et puisque le nombre entier à partager est 100u, il faudra donc que 300u

moins 6*c* <additionnées à> 6*c* moins 200u, fassent 100u. En ajoutant en effet 300u <aux 200u soustraites, on obtient 100u>.

* Cette scolie vérifie une condition du problème I, 13, qui n'est pas explicitement formulée dans la résolution :

$$X + Y + X' + Y' = (300 - 6x) + (6x - 200) = 100$$

29) <Puisque la somme des nombres du troisième> partage est 25*c* moins 800u, et que nous avons dit que cela était égal à 100u, nous avons dit ceci. Ajoutons la quantité soustraite. Nous ajoutons les 800u, c'est-à-dire la quantité soustraite, aux 25*c*, et on obtient 25*c* exactement. Ensuite, nous ajoutons la même quantité soustraite aux 100u, et on obtient 900u égales à 25*c*, et la chose devient 36u. Le plus petit nombre du troisième <partage> est 36u, puisqu'il est 1*c*, et le plus grand du même partage, 64u, puisqu'il est le quadruple du plus petit nombre du premier partage, qui est 16u, et que ce dernier est 6 choses moins 200u, tandis que le plus grand nombre du premier partage est 84u, puisqu'il est 300u moins 6*c*. Le plus petit nombre du deuxième partage est 28u, puisqu'il est <100u> moins 2*c*, et celui qui est plus grand que lui, 72u, puisqu'il est le double du plus petit du troisième partage, qui est <1> chose, donc 36u. Ces nombres remplissent les conditions du problème. Le plus grand nombre du premier partage, 84u, devient le <triple> du plus petit nombre du second <partage>, 28u, et le plus grand nombre du <second> partage, 72u, devient le <double> du plus petit nombre du <troisième partage>, 36u. Le plus grand nombre <du troisième> partage, 64u, <devient le quadruple> du plus petit nombre du premier <partage>, 16u. Ce qu'il <fallait> démontrer.

* Cette scolie résout minutieusement l'équation finale ($25x - 800 = 100$) du problème I, 13, puis détaille chacun des résultats et la preuve.

30) Le premier nombre est 4. Le produit des 4 unités et des 12 unités devient 48u, qui sont le produit de <3> et de 16u.

* La fin de cette scolie constitue la preuve du problème I, 14. La première partie justifiait sans doute les résultats, mais elle ne peut être reconstituée, car elle contient le nombre 20, qui ne peut être que la somme de 2X et de Y, et qui ne correspond en rien aux données du problème.

31) Ne prenons pas 12u, mais si c'est 4, le produit est <4> *c*. Trois fois 1 chose et 4u, le membre <plus petit, est égal> au plus grand. Dès lors, 3*c* <12u sont égales> à 4*c*. La chose devient 12u.

* Cette scolie montre simplement qu'on peut inverser les valeurs de X et Y dans le problème I, 14.

32) Il faut donc que la quantité d'unités d'un des nombres donnés au départ soit plus grande que le nombre équivalent au rapport donné. On donne ainsi au départ deux nombres, 4 et 12, ayant entre eux un rapport triple. Le nombre équivalent au triple est 3. Il reste que le nombre dit soit tel qu'on l'a défini. Il faut donc que les unités d'un des deux nombres donnés au départ, comme, par exemple, 12, soient supérieures au nombre équivalent au rapport 3 ; ce nombre est en effet l'équivalent du rapport donné au départ, comme le rapport triple.

* Cette scolie explicite la condition exprimée dans le problème I, 14.

33) Si on n'opère pas selon la restriction, mais que la quantité proposée d'unités d'un des nombres est égale ou supérieure au nombre équivalent au rapport donné, la démonstration ne peut se poursuivre.

* Cette scolie est l'énoncé inverse de la condition exprimée dans le problème I, 14.

34) Le membre plus petit devient <6*c* moins> 240u, et est égal à <une *c*> et 80 unités. <Soustrayons> les quantités de même nature. 5*c* <moins> 240u deviennent égales à 80 <unités>. <Ajoutons 240u, et 5*c*> deviennent <égales> à 320u.

* Cette scolie résout l'équation ($x + 80 = 6x - 240$) sous-entendue dans le texte du problème I, 15.

35) <Ajoutons> la quantité soustraite. <Dès lors, 3*c*> sont égales à une *c* <90u>. Soustrayons les quantités de même nature. 2*c* sont donc égales à 90 unités. Le lecteur voit que le problème est dénué de sens, à moins que <la moitié> de la somme des nombres proposés soit plus grande que les unités <de chacun d'eux>. Posons donc que la moitié de la somme du premier et du second nombre est 10u, la moitié de la somme du second et du troisième, 15u, et la moitié de la somme du troisième et du premier, <20u. Les trois résultats additionnés font 45u, ce qui est plus grand que chacun des nombres proposés.>

* Cette scolie résout l'équation ($3x - 90 = x$) du problème I, 16, et vérifie la condition exprimée.

36) On trouve donc que le premier nombre est 15u, le second 5u, et le troisième 25u, et <ils remplissent les conditions du problème posé.> Si donc je soustrais de la chose trouvée, égale à 45u, le résultat de l'addition du premier et du second nombre, 20u, j'aurai le troisième nombre, 25u. Si ensuite <je soustrais> 30u, résultat de l'addition du second et du troisième nombre, de la chose trouvée, 45u, il reste le premier nombre 15u. Si ensuite nous soustrayons de même 40u, résultat de l'addition du troisième et du premier nombre, de la chose trouvée, 45u, il reste le second nombre

<5u.> le premier nombre restant 15u en valeur positive, et le troisième 25u en valeur positive. La somme du premier et du second nombre fait 20u, comme on l'avait donnée au départ. La somme du second et du troisième nombre fait 30u, et la somme du troisième et du premier nombre fait 40u.

* Cette scolie donne le détail des résultats du problème I, 16, et fait la preuve.

37) Le résultat de la somme des trois nombres est égal à une chose qui est 45u.

* En faisant la somme des résultats du problème I, 16, le scoliaste vérifie une des équations de la résolution, mais ne fait pas réellement la preuve du problème.

38) Si le tiers de la somme des quatre nombres proposés est égal à l'un d'entre eux, ou plus petit, la résolution du problème ne pourra se poursuivre. Posons que les trois premiers nombres proposés restent ceux <du problème posé>, et que la somme des trois nombres successifs cherchés à partir du quatrième fasse 33 unités, en sorte que le tiers de la somme des quatre nombres, c'est-à-dire de 99, <soit égal à la somme des trois nombres successifs cherchés, à partir> du quatrième. Selon cette hypothèse, et selon le même développement qu'auparavant, le quatrième nombre sera 13u, le premier 11, et le second 9. Mais il n'apparaît pas de troisième nombre, en sorte donc que <la résolution est la même que celle du problème> seize.

* Cette scolie démontre par l'absurde la condition posée pour le problème I, 17.

39) Puisque le premier et le second nombre font ensemble 55 et excèdent de 20 le troisième, qui est 35, †en ajoutant 35 à 55 et à 35, le troisième nombre sera 70, et la somme du premier et du second †.

* Il semble que cette scolie constitue une tentative maladroite de preuve du problème I, 18, comme l'indique un nombre 125, somme de 35, 55 et 35, qui a ensuite été barré par le scoliaste.

40) Si de la somme des trois nombres nous soustrayons l'excédent 20u, de même que du double du troisième nombre, on obtient que la somme des trois nombres est $2c$, selon ce qui avait été posé au départ, et deux fois le troisième nombre devient $2c$ moins 20u ; une fois le troisième nombre devient une chose moins 10 unités. Pense de même pour les autres nombres pris successivement deux à deux.

* Cette scolie montre comment sont obtenues les valeurs $Z = x - 10$; $X = x - 15$; $Y = x - 20$ dans le problème I, 18, première résolution.

41) Autre résolution du problème 18. Puisque la somme du premier et du second nombre excède le troisième nombre de 20u, en ajoutant dans les deux membres l'excédent de la somme des deux nombres par rapport au troisième, on obtient que la somme des trois nombres excède de la même valeur deux fois le troisième nombre. La somme des trois nombres excède donc le double du troisième nombre de 20u. <Or la somme des trois nombres> est 2*c*. Dès lors, 2*c* excèdent le double du troisième nombre de 20u. Le double du troisième nombre sera donc 2*c* moins <20u.> Le troisième nombre lui-même sera donc 1*c* moins 10u. Pour les mêmes raisons, le premier nombre sera 1*c* moins 15u, et le second nombre 1*c* moins 20u.

* Cette résolution est quasi identique à la première résolution du problème I, 18 :

$$X + Y - 20 = Z$$
$$X + Y - 20 + 20 = Z + 20$$
$$X + Y + Z = 2Z + 20$$
$$2x - 20 = 2Z$$
$$Z = x - 10.$$

42) Scolie. Si on enlève des membres inégaux des quantités égales 20u et 20, le double du troisième nombre devient 2*c* moins 20u.

* Cette scolie montre comment on passe de $(2Z + 20 = 2x)$ à $(2Z = 2x - 20)$ dans la première résolution du problème I, 18. Les membres sont dits inégaux à cause de la présence d'un excédent 20u dans l'un d'eux.

43) Le premier nombre sera 30u, <le second> 25u, et le troisième 35u. Trouver les excédents donnés.

* Cette scolie s'applique au problème I, 18, après la première ou la seconde résolution.

44) Par hypothèse, 40u a reçu la moitié des excédents 20 et 30, c'est-à-dire 25u.

* Cette scolie explique l'origine du nombre 65 dans la seconde résolution du problème I, 18.

45) La somme du premier et du second nombre était 1*c* 20u. Puisque on a posé que le second nombre est 25u, le premier nombre sera une *c* moins 5u.

* Cette scolie correspond en d'autres termes à la phrase p. 42, 6-8 *Καὶ* — $\bar{\varepsilon}$ de la seconde résolution du problème I, 18.

46) En effet, si la moitié de la somme des quatre excédents est égale ou supérieure à l'un d'entre deux, en prenant cette hypothèse de problème et

en trouvant la valeur de la chose selon ce qui est posé pour la somme des quatre excédents, il n'apparaît pas un nombre égal ou supérieur à la valeur de la moitié de la somme des quatre excédents, mais un nombre diminué de la valeur toute entière posée, ou des unités qui sont au-dessus de lui.

* Cette scolie démontre par l'absurde la condition posée pour le problème I, 19.

47) En ajoutant le quatrième nombre dans les deux membres, si on ajoute aux membres inégaux les quantités inégales toutes entières et qu'on soustrait des membres inégaux des quantités égales 20u et 20, le reste est inégal.

* Cette scolie montre comment il faut résoudre l'équation (X + Y + Z − 20 = W) du problème I, 19. Comme dans une scolie du problème I, 18, il faut entendre par membres inégaux des membres dans lesquels se trouve un excédent 20u.

48) En ajoutant dans les deux membres la quantité soustraite et en soustrayant les quantités de même nature.

* Cette scolie semble s'appliquer à la résolution de l'équation (2x − 20 = 2W) du problème I, 19.

49) Le premier nombre sera <20u>, le second 15u, le troisième 10u, et le quatrième 25u. Trouver les excédents donnés.

* Cette scolie s'applique aux résultats du problème I, 19.

50) Puisque la somme du troisième et du quatrième nombre, pris deux fois, outre la somme du premier et du second nombre, pris une fois, excède la somme du premier et du second nombre de 70u, la somme du troisième et du quatrième nombre sera 35 unités. En effet, le troisième et le quatrième nombre pris deux fois excèdent le premier et le second nombre de 70u accrues de la somme du premier et du second nombre. La somme du premier et du second nombre additionnée à la somme du troisième et du quatrième nombre ≪dans le premier membre≫ est en effet égale à la somme du premier et du second nombre ≪dans le second membre≫, et le troisième nombre excède <de 1*c*> <35u>. Le quatrième nombre est en effet une *c*.

* Cette scolie donne le détail d'équations de la seconde résolution du problème I, 19 :

$$Y + Z + W - 30 = X$$
$$Z + W + X - 40 = Y$$

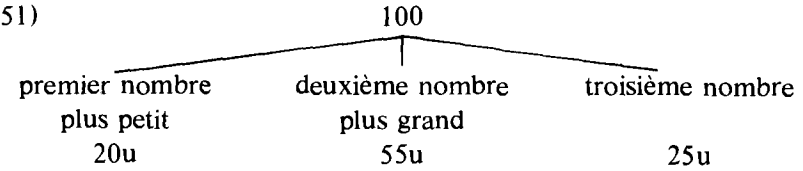
Par addition, on obtient

$$2Z + 2W + X + Y - 70 = X + Y$$

ou

$$2Z + 2W\,[-70 + (X + Y)] = X + Y$$
$$Z + W = 35$$
$$Z - x = 35$$

51)



* Cette scolie schématise les résultats du problème I, 20. Elle est précédée d'une scolie de A^4 devenue complètement illisible dans le manuscrit.

52) Dans ce théorème, il résulte que le plus grand nombre est toujours les six cinquièmes du second et le double du troisième. Il en va ainsi pour tous les nombres ayant ces caractéristiques, et qui sont entre eux comme 6, 5, 3.

* Cette scolie analyse les rapports qu'ont entre eux les résultats du problème I, 21, et constate que les conditions sont remplies pour tous les nombres qui sont entre eux comme 6, 5 et 3, sans signaler par ailleurs qu'il faut changer en conséquence la valeur de a.

53) L'inverse du tiers, 3, multiplié par la différence entre le nombre médian et le plus petit, 2*c* moins 10u, fait une quantité de choses plus grande que celle du médian, 6*c* moins 30u. Si le nombre 3, qui est médian, fait, après multiplication évidemment, un nombre plus petit que le médian, la résolution ne peut se poursuivre. S'il se fait qu'après multiplication il fait un nombre égal, avec l'un la résolution se poursuit, avec d'autres non.

* Cette scolie se rapporte au problème I, 21, et montre que son auteur avait compris le sens de la condition difficile posée par Diophante, puisqu'il aboutit bien au résultat

$$X = 3(2x - 10) = 6x - 30$$

et donc à la constatation que le produit du coefficient de x, dans $2x - 10$, par l'inverse de la fraction de X, doit être supérieur au coefficient de x, dans $3x$. On notera que cette scolie est précédée d'une autre, plus courte et de la même main, devenue illisible à la suite d'une restauration maladroite du manuscrit de Madrid.

54) Dès lors 9*c* moins 90u sont égales à une *c* 10u. Ajoutons dans les deux membres les quantités soustraites. 9 <*c*> sont donc égales à une *c*

100u. Soustrayons les quantités de même nature. Restent donc 8c égales à 100u, et la chose devient $12\frac{1}{2}$.

* Cette scolie montre comment il faut résoudre l'équation ($9x - 90 = x + 10$) dans le problème I, 21.

55) 2c et $\frac{1}{9}c$ et 11u<$\frac{1}{9}$> sont donc, d'après la restriction énoncée, plus petites que le <nombre> donné au départ, <c'est-à-dire> 3c. Soustrayons les quantités de même nature. Il n'y a pas que les choses qui sont égales aux choses, mais aussi leurs fractions.

* Cette scolie applique la condition de la seconde résolution du problème I, 21, à l'équation ($2\frac{1}{9}x + 11\frac{1}{9} = 3x$) et indique la manière dont cette dernière doit être résolue.

56) De même, dans l'addition d'une fraction donnée du nombre le plus grand, dont le nombre médian dépasse le plus petit, il faut que <la valeur posée> pour le nombre plus petit, avec l'addition ≪de la fraction du nombre plus grand≫, soit inférieure à celle du nombre médian, selon la restriction donnée au départ, en prenant la valeur des choses du nombre médian selon les unités seulement.

* Cette scolie précise très exactement comment il faut comprendre la condition posée dans la seconde résolution du problème I, 21.

57) Si je soustrais des trois choses du nombre médian 2c et $\frac{1}{9}c$, il reste 1c moins $\frac{1}{9}$<c>. Dès lors une c moins $\frac{1}{9}$<c> devient égale à 11u et $\frac{1}{9}$u. Multiplions tout par neuf. Donc neuf fois une c et la quantité soustraite de une chose devient 9c moins 9 neuvièmes de c ; les 9 neuvièmes de la quantité soustraite de la chose deviennent une c, constituant la quantité soustraite de 9c. Le tout devient 8c exactement, égales à 99 unités, parce qu'on a multiplié par neuf, outre 1u provenant de neuf fois $\frac{1}{9}$ d'unité, ce qui devient 100u.

* Cette scolie résout en détails l'équation ($2\frac{1}{9}x + 11\frac{1}{9} = 3x$) dans la seconde résolution du problème I, 21.

(58) Ainsi, 3u moins 1c constituent le cinquième du troisième nombre ; ce troisième nombre lui-même devient 15u moins 5c, et la chose devient <2u>. Le premier nombre, 3c, sera 6u. Le second est posé comme 4u. Le troisième nombre devient 13u moins 4c ; il devient 5u <de la manière suivante> : soustrais 8u ≪de 13u≫, à cause de la quantité soustraite 4c ; restent 5 unités qui constituent le troisième nombre.

* Cette scolie donne le détail du calcul des résultats du problème I, 22.

59) La chose était en effet 50 vingt-troisièmes. Les unités sont multipliées par 23.

* Cette scolie précise que dans le problème I, 23, les résultats sont obtenus après avoir multiplié par 23 la fraction de x.

60) <Le premier nombre sera $3c$> ; il reste qu'il devient 150u. Le second nombre était 4u ; il sera 92u. Le troisième nombre était $30c$ moins 60u ; il sera 120u. De quelle manière ? Cinquante fois cette valeur $\ll 30c \gg$, 1500, et vingt-trois fois la quantité soustraite, 60u, devient 1380. Soustrais finalement 1380 de 1500 ; le reste devient 120. Le quatrième nombre était 18 unités moins $6c$; il est finalement 114u : puisque les unités sont 18, vingt-trois fois 18 devient 414. La quantité soustraite, $6c$, multipliée par <50, devient 300> ; en effet, autant de fois 23 devient 300. Soustrais <trois cents> de 414 ; restent 114.

* Cette scolie décrit en détails comment sont calculés les résultats du problème I, 23.

61) Le premier nombre cédant au second son tiers, 50u, reste 100u, et accru du sixième du quatrième nombre, 19u, devient après cet échange 119u. De même, le second nombre, réduit <et accru>, devient 119u. <De même>, le troisième nombre, moins son cinquième, c'est-à-dire <24u>, et accru du quart du second nombre, c'est-à-dire 23u, est devenu 119u. De même, le quatrième nombre, moins son sixième, c'est-à-dire 19u, et recevant le cinquième du troisième nombre, c'est-à-dire 24u, reste 119u.

* Cette scolie constitue la preuve du problème I, 23.

62) Dès lors 50 unités sont égales à $23c$. <La chose> devient donc deux u et $\frac{4}{23}$. Puisque le premier nombre est posé comme $3c$, en réduisant les trois c en 23e, <on obtient $\frac{150}{23}$>. Puisque le second nombre est posé comme 4u, en réduisant en 23e, on obtient $\frac{92}{23}$. Puisque le troisième nombre est <$30c$ moins 60u>, si on le réduit lui-aussi en 23e, il reste $\frac{120}{23}$. Puisque le quatrième nombre <est 18u moins $6c$, si on le réduit en 23e, il reste $\frac{114}{23}$.>

* Cette scolie résout l'équation ($24x - 47 = x + 3$) du problème I, 23, et détaille le calcul des résultats.

63) Au départ d'une valeur quadruple, $4c$ 4u, qui est aussi quatre fois <le second nombre>, outre le second nombre en quantité soustraite, le premier nombre et 3u. On a montré précédemment que la somme des trois nombres était $1c$ et 3u.

* Cette scolie justifie les équations ($4Y + Z + X = 3Y + X + Y + A = 4x + 4$) du problème I, 24.

(64) * Cette scolie est parfaitement lisible dans le manuscrit de Madrid, mais est intraduisible, car elle n'a aucun sens, à moins d'en modifier

complètement la teneur. Il semble que le scoliaste n'a pas compris comment est obtenue l'équation du problème I, 24 :

$$3Y + X + Y + Z = 4x + 4$$

d'où, par substitution

$$3Y + (x + 3) = 4x + 4$$
$$3Y = 3x + 1$$

65) 51, qui est trois fois le second nombre, c'est-à-dire 17. En effet, trois fois 17, 51. Le second nombre est donc une chose, c'est-à-dire 13, et un tiers d'unité, c'est-à-dire 4 ; en effet, le tiers de 12 est 4.

* Cette scolie vérifie la valeur de Y dans le problème I, 24.

66) Partant de une *c* 3u et ajoutant les trois ≪seconds nombres≫, on obtient 4*c* 4u. Si j'enlève les trois ≪seconds nombres≫, il reste 3*c* 1u, qui sont trois fois le second nombre. Le second nombre lui-même, pris une fois, sera 1*c* $\frac{1}{3}$u. Il faudra donc que le troisième nombre accru du cinquième de la somme <du premier et du second nombre> fasse 1*c* 1u. Multiplions tout par cinq. On obtient 5*c* 5u. Or cinq fois le troisième nombre accru <du premier et du second>, est quatre fois le troisième nombre accru de la somme des trois autres. Cinq fois le troisième nombre accru des deux autres <était bien 5*c* 5u>. Si je soustrais de cela la somme des trois nombres, 1*c* 3u, il reste 4*c* <2u, qui sont trois fois le troisième nombre. Le troisième nombre lui-même, pris une fois, sera donc 1*c* $\frac{1}{2}$u.>

* Cette scolie résout en détails les équations du problème I, 24, qui mènent aux valeurs

$$Y = x + \frac{1}{3}$$
$$Z = x + \frac{1}{2}$$

67) Le premier nombre sera 1*c*, le second 1*c* et $\frac{1}{3}$u, le troisième 1*c* et $\frac{1}{2}$u, et la quatrième 1*c* et $\frac{3}{5}$u. Après avoir pris la somme des trois et soustrait trois unités, ces nombres deviennent des $\frac{47}{90}$u.

* Cette scolie donne le détail des résultats du problème I, 25. Elle est suivie d'une autre scolie de la même main, qu'il est impossible de reconstituer à la suite d'une restauration maladroite du manuscrit de Madrid. Les quelques mots qu'on peut encore lire semblent indiquer qu'elle résolvait l'équation

$$x + (x + \frac{1}{3}) + (x + \frac{1}{2}) + (x + \frac{3}{5}) = x + 3$$

dans le problème I, 25.

68) Le premier nombre est 1*c*, le second 1*c* et $\frac{1}{3}$ d'unité, le troisième 1*c* et $\frac{1}{2}$ d'unité, le quatrième 1*c* <et $\frac{3}{5}$ d'unité>. La somme des quatre nombres est 3 et 47 quatre-vingt-dixièmes.

* Cette scolie détaille les résultats du problème I, 25. Elle est quasi identique à la scolie 67.

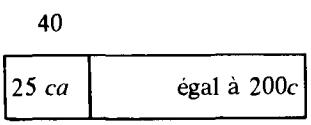
69) Le quatrième nombre sera donc une chose et $\frac{1}{2}\frac{1}{13}$ d'unité au plus près.

* Il semble que cette scolie s'applique à l'équation ($W = x + \frac{3}{5}$) du problème I, 25. Elle tente maladroitement d'expliquer, semble-t-il, une erreur de lecture, dans laquelle *ἡμίσεος καὶ δεκάτου* ou υ′ ι′, c'est-à-dire $\frac{1}{2}\frac{1}{10}$ ou $\frac{3}{5}$, a été lu *ἡμιτρισκαιδεκάτου*.

70) En divisant par une chose, qui est la hauteur commune, on obtient que la racine de 25 *c*arrés est 25*c*, et celle de 200*c*, <200u>, de même que deux parallélogrammes ayant une hauteur commune sont entre eux comme leur base. La chose devient 8u, par le corollaire du premier théorème du sixième livre des *Éléments* d'Euclide, qui montre qu'en multipliant 8 par les 5 unités et 8 par 200, on obtient la racine du carré, <40u>, et le carré 1600u.

* Cette scolie résout l'équation ($25x^2 = 200x$) du problème I, 26, et montre qu'on peut y appliquer un corollaire d'Euclide. Planude, dans une scolie, poursuit un raisonnement analogue, par l'intermédiaire du 14e théorème du 6e livre des *Éléments* (voir P. Tannery, *Diophante*, II, p. 197). Cette scolie est suivie d'une scolie de A^4 et d'une scolie de A^3, devenues illisibles par suite d'une dégradation ancienne du manuscrit de Madrid.

71) La valeur donnée de la hauteur restant la même, nous cherchons le côté de chacun ≪des parallélogrammes≫.



25*c* sont égales à 200u, d'où la chose <8u>.

* Cette scolie résout l'équation du problème I, 26 : ($25x^2 = 200x$).

72) Il faut nécessairement que la différence entre le carré formé sur la moitié de la somme des deux nombres et le produit des deux nombres, soit un carré. En effet, si on coupe une droite (ou un nombre) en parties égales et inégales, le carré formé sur la moitié de la droite est égal au produit <des parties inégales accru> du carré formé sur la moitié de la différence entre les parties. Il faut en effet qu'une quantité soustraite multipliée par une quantité ajoutée fasse une quantité soustraite.

* Cette scolie prouve sans conteste que son auteur a parfaitement compris que la condition posée pour le problème I, 27, se réduit à l'identité

$$(\frac{X+Y}{2})^2 = XY + (\frac{X-Y}{2})^2$$

basée sur le 5e théorème du 2e livre des *Éléments* d'Euclide et susceptible d'une représentation géométrique. Il est regrettable que l'auteur ne fasse pas la liaison entre la condition posée et le mot πλασματικόν, mais se contente d'énoncer ce qu'il est convenu d'appeler «la règle des signes» qui entre évidemment en jeu quand il s'agit d'établir l'équation

$$(\frac{2x+20}{2})(10-x) = 100 - x^2$$

On notera que Planude fait la même constatation dans des termes fort semblables (voir P. TANNERY, *Diophante*, II, pp. 198-199).

73) Le *c*arré est un nombre carré, et les quatre unités sont un nombre carré, et le *c*arré est égal aux quatre unités. Les racines de deux carrés égaux sont égales entre elles, et la chose est égale à deux unités.

* Cette scolie résout l'équation ($100 - x^2 = 96$) du problème I, 27.

74) Ce qui veut dire que la condition n'est pas due à une quelconque nécessité contraignante, mais qu'elle apparaît par la détermination même.

* Cette scolie correspond parfaitement au sens que nous avons donné au mot πλασματικόν, c'est-à-dire à une condition «apte à rendre le problème convenablement déterminé», ou, en d'autres termes, permettant d'obtenir une solution rationnelle positive. Elle suggère que les données du problème I, 27, permettent d'obtenir des solutions autres que celles de Diophante.

75) Comment fait-il 2*ca* 200u ? Une chose et 10u, multipliées ≪par elles-mêmes≫ font <1>*ca* 20*c* <100u. Les 10u moins 1*c*> multipliées ≪par elles-mêmes≫ font <1>*ca*, 20*c* en valeur négative, et 100u. Enlevons 40*c*, puisqu'on a 20*c* en valeur négative dans un membre, et <20> en valeur positive dans l'autre. Restent 2*ca* 200u.

* Cette scolie explique l'origine de l'équation ($X^2 + Y^2 = 2x^2 + 200$) dans le problème I, 28, au départ de

$$X^2 = (x+10)^2 \qquad \text{et} \qquad Y^2 = (10-x)^2$$

76) En effet, quatre fois 96, 384, auquel nous ajoutons le carré formé sur la différence entre 12 et 8, c'est-à-dire 16. On obtient le nombre carré 400.

* Cette scolie constitue la preuve du problème I, 30. Une autre scolie de A^4, se rapportant probablement aux problèmes 29 ou 30, est devenue illisible par suite de la détérioration du manuscrit de Madrid.

77) Scolie du trentième problème. La multiplication d'une chose et 2u en valeur ajoutée par une chose et 2u en valeur soustraite <fait> 1*ca* moins 4u. De quelle manière ? Une *c* multipliée par 1*c* fait un *c*arré en valeur ajoutée. La même *c* multipliée par 2 unités fait 2*c* en valeur ajoutée, et la multiplication de 1*c* <par> 1*c* et 2u est terminée. Il reste à multiplier encore 2u <par 1>*c*, et la multiplication des 2*c* entre elles, de même que la multiplication des 2u par les <*c*>, sont terminées. Il reste à multiplier 2u <en valeur soustraite> par 2u en valeur ajoutée, pour faire 4u en valeur soustraite. La multiplication a donné 1*ca* 2*c* en valeurs ajoutées, 2*c* en valeur soustraite, et 4u en valeur soustraite. L'addition fiale de ces valeurs devient 1*ca* en valeur ajoutée et <4>u en valeur soustraite. Ceci est égal à 96u. Ajoutons dans les deux membres la quantité soustraite. <L'addition> donne 100u, et le *c*arré est un nombre carré 100u. La racine de ces unités est 10u. Cette valeur ≪4u≫ était aussi ajoutée à la chose, et la chose devient 10u. La différence entre les deux nombres sera 4u, leur produit, 96u.

* Cette scolie montre comment il faut multiplier $(x + 2)$ par $(x - 2)$ dans le problème I, 30, et fait la preuve.

78) Comment les nombres remplissent-ils les conditions du problème posé ? Le plus petit nombre est 1*c*, c'est-à-dire 2u, et le plus grand 6u. Leur somme fait 8u. Somme des carrés formés sur 2 et 6. Le carré de 2 devient 4, et le carré de 6, 36. Leur somme devient 40u, quintuple de la somme des nombres, 8, puisque cinq fois huit, 40.

* Cette scolie constitue la preuve du problème I, 31.

79) On a trouvé les nombres 3u et 9u. Leur somme est 12u, et la différence entre les carrés formés sur eux devient 72u. <Trois fois> trois, 9, et neuf fois neuf, 81.

* Cette scolie constitue une preuve incomplète du problème I, 33.

80) On trouve donc les deux nombres cherchés, <3>u et 9u. Leur différence devient 6u, et la différence entre les carrés formés sur eux, 72u ; 72u est douze fois 6. Comment sont formés les carrés ? Trois fois trois <devient> le carré 9, et neuf fois le plus grand nombre triple de l'autre, 9, devient 81. La différence entre les carrés est douze fois la différence entre le plus grand et le plus petit nombre, c'est-à-dire la différence entre 9 et 3.

* Cette scolie complète le problème I, 34, en précisant les résultats, et exécute la preuve.

81) A propos du passage du corollaire : «de telle sorte que le carré formé sur eux ait un rapport donné avec leur somme». Faut-il comprendre que le carré formé sur le plus petit nombre doit avoir un rapport donné avec la somme, ou que le carré formé sur le plus grand nombre doit avoir un rapport donné avec leur somme, ou que la somme des deux carrés doit avoir un rapport donné avec leur somme ? Or la somme des deux carrés par rapport à la somme des nombres a été donnée dans le théorème 31. Finalement, il s'agit donc que le carré formé sur le plus petit nombre ait un rapport donné avec la somme des deux nombres, puis que le carré formé sur le plus grand nombre ait un rapport donné avec la somme des deux nombres.

* Cette scolie caractéristique répond à une ambiguïté du texte du *Matritensis* 4678, les mots *ὑπ' αὐτῶν*, attestés dans la tradition manuscrite Planudéenne, étant devenus dans ce dernier, comme dans les *Vaticani gr.* 191 et 304, *ἀπ' αὐτῶν*. Dès lors, au lieu de comprendre que le corollaire du problème I, 34 pose les deux problèmes :

$$X = mY$$
$$XY = n(X + Y)$$

et

$$X = mY$$
$$XY = n(X - Y)$$

le scoliaste se demande si d'après l'énoncé il faut comprendre

$$X = mY$$
$$X^2 = n(X + Y) \text{ ou } Y^2 = n(X + Y) \text{ ou } X^2 + Y^2 = n(X + Y)$$

Constatant que le troisième problème a fait l'objet de la résolution 31, il opte pour les deux premières solutions, sans vérifier pour autant qu'elles ne constituent pas des corollaires de la résolution 34.

82) A propos du problème 35. Dès lors, six fois la plus petite valeur est égal à la plus grande. Ainsi, six fois trois *c* devient 18*c*. Le carré formé sur le plus petit nombre devient 1 <*ca*>. Celui-ci est égal à 18*c*. Divisons tout par une chose. Dès lors une *c* est égale à 18u. Or le plus grand nombre est 3*c* ou 54u. Donc, <le carré formé sur> le plus petit nombre, c'est-à-dire le nombre carré 324, est le sextuple du plus grand nombre trouvé, 54u.

* Cette scolie résout l'équation ($18x = x^2$) du problème I, 35, et exécute la preuve.

83) <Le carré> formé sur le plus petit nombre devient 1*ca*. De quelle manière ? <1*c*> multipliée par 1*c* fait 1*ca*. Donc 1*ca* est le sextuple de

1*c*. Donc six fois le membre plus petit est égal au plus grand. Divisons tout par une chose. La chose devient 6u. On trouve que les deux nombres sont 6 et 18, le plus grand 18u, le plus petit 6u, selon un rapport triple. Le carré formé sur le plus petit nombre est 36u, et le carré 36 est le sextuple du plus petit nombre, ou le sextuple de sa propre racine.

* Cette scolie résout l'équation ($x^2 = 6x$) du problème I, 36, et exécute la preuve.

84) Et de même, la multiplication des nombres situés avant lui.

* Cette scolie située en regard du problème I, 39 semble indiquer qu'après avoir obtenu ($X + 5 = x + 5$), c'est bien le second membre ($x + 5$) qu'il faut multiplier par trois pour obtenir ($3x + 15$).

85) Deuxième résolution

Différences égales 30 et 30

$\frac{180}{7}$	$\frac{150}{7}$	$\frac{120}{7}$
$\frac{35}{7}$	$\frac{21}{7}$	$\frac{15}{7}$
5u	3u	$<\frac{15}{7}>$ *c*
plus grand	médian	plus petit

Première résolution

Différences égales 15 et 15

$\frac{135}{4}$	$\frac{120}{4}$	$\frac{105}{4}$
$\frac{20}{4}$	$\frac{15}{4}$	$\frac{12}{4}$
5u	$\frac{15}{4}c$	3u
plus grand	médian	plus petit

Troisième résolution

120u	90u	60<u>
c 15u	5u	3u
plus grand	médian	plus petit

* De toute évidence, ces trois scolies constituent la preuve des trois opérations du problème I, 39 :

$$(a + b)X + (b + X)a = 2(a + X)b$$
$$(a + X)b + (b + X)a = 2(a + b)X$$
$$(a + b)X + (a + X)b = 2(b + X)a$$

La première série de nombres dans les trois scolies désigne les résultats des multiplications, sous réserve que les résultats médians soient ensuite multipliés par deux. Dans les deux premières scolies, la seconde série de nombres constitue la réduction en septièmes et en quarts des nombres utilisés 5, 3 et $\frac{15}{7}$ ou $\frac{15}{4}$, et la dernière série de nombres dans les trois scolies indique les nombres utilisés, disposés par ordre de grandeur.

86) Dès lors 8*c* 30u sont le double de 8*c*. Dès lors, deux fois les demis est égal au double : le médian, qui est 8u, devient 16u. Égale-le à la somme du plus grand et du plus petit nombre, qui est 8*c* 30u.

* Cette scolie montre comment est obtenue l'équation (8x + 30 = 16x) dans le problème I, 39.

87) Ajoutons dans les deux membres la quantité soustraite. Les choses deviennent 15u. Donc 7*c* sont égales à 15 unités, et la chose devient $\frac{15}{7}$ d'unité.

* Cette scolie résout l'équation (15 − 5x = 2x) du problème I, 39.

88) Soustrayons les quantités de même nature. Dès lors 8*c* sont égales à 30u ; la chose devient 3 et $\frac{3}{4}$. Prenons-la comme nombre médian. Après avoir additionné les deux nombres <3>, et 3 et trois quarts, on les multipliera par cinq ; on obtiendra 30 et $\frac{15}{4}$, c'est-à-dire 33 et trois quarts. Après avoir additionné les deux <nombres> trois et $\frac{3}{4}$, et 5, et les avoir multipliés par trois, on obtiendra $26\frac{1}{4}$. Puis, après avoir additionné <3 et 5>, et les avoir multipliés par 3 et $\frac{3}{4}$, on obtiendra 30. Ce nombre est médian entre <33 et $\frac{3}{4}$>, et $26\frac{1}{4}$. Les différences entre les trois nombres seront donc égales.

* Cette scolie effectue les calculs correspondant à l'équation

$$(a + X)b + (b + X)a = 2(a + b)X$$

dans le problème I, 39.

89) En additionnant les nombres <deux à deux, et en multipliant trois fois le nombre obtenu, on obtiendra $\frac{180}{7}$, $\frac{150}{7}$ et $\frac{120}{7}$> dont les différences sont égales entre elles.

* Cette scolie résume brièvement les opérations correspondant à l'équation

$$(a + b)X + (b + X)a = 2(a + X)b$$

dans le problème I, 39.

90) En additionnant les nombres deux à deux, et en multipliant trois fois le nombre obtenu, on obtiendra 120, 90, 60 dont les différences sont égales entre elles.

* Cette scolie résume brièvement les opérations correspondant à l'équation

$$(a + b)X + (a + X)b = 2(b + X)a$$

dans le problème I, 39.

91) Il n'est pas utile de poser d'abord comme hypothèse que le nombre médian, qui est fait de 20u, soit le plus grand, et que le plus petit soit fait de 8u, puisque la différence entre le médian et le plus petit est supérieure au plus petit. Il reste qu'il faut que dans les conditions posées, la plus petite différence constitue le nombre médian ou le plus petit.

* Cette scolie précise qu'il serait vain de poser dans le problème I, 39, une quatrième hypothèse :

$$3x + 15 > 5x + 15 > 8x$$

92) Il faudra donc que $2ca$ soient le sextuple de trois choses. Dès lors $18c$ sont égales à deux $c$arrés. Divisons tout par une chose. Dès lors 18u sont égales à deux choses.

* Cette scolie résout l'équation

$$2x^2 = 6(3x)$$

du problème II, 3.

93) Si le carré formé sur la différence entre les nombres cherchés n'est pas plus petit que la somme (j'entends par là que la somme de la différence entre les nombres cherchés et d'un nombre donné doit dépasser le carré formé sur la différence entre les nombres cherchés), la démonstration ne peut se poursuivre. Puisque c'est possible, posons que le carré formé sur une différence entre les nombres cherchés, qui serait de 6u, n'est pas plus petit que la différence entre les nombres, qui excède de 20u ; 36 est en effet supérieur à 6 et 20. Proposons que le plus petit nombre soit une c, <et le plus grand>, une c 6u. Leur différence reste bien 6u, et la différence entre leurs carrés, $12c$ 36u. Il faudra donc que $12c$ 36u <soient égales> à 6u et 20u, ce qui est <dénué de sens> : à elles seules en effet, les 36u dépassent 6u de 30u.

* Cette scolie démontre par l'absurde la condition du problème II, 6.

94) Puisque c'est possible, posons que le carré <formé sur la différence> entre les nombres est plus petit que la somme du triple de cette différence et des unités, et posons que la différence entre les nombres cherchés est 6u ; le carré de 6 est donc 36, qui est plus grand que le <triple> de la différence, donc 18, et les 10u données. Au fur et à mesure de la résolution, il faudra que <12> c 36u soient le triple de 6u et <excèdent> ce triple de 10u. Dès lors, trois fois <6u, outre 10u>, est

égal à $12c$ <36u, ce qui est dénué de sens> : en effet, à elles seules les 36u <sont plus grandes que 22u.)

Voici quelle est la différence entre les carrés. Une chose multipliée par une chose fait un *c*arré. C'est le carré <formé sur> le plus petit nombre. Le carré formé sur le plus grand nombre ≪devient finalement≫ 4 choses et 4u : une chose multipliée par une chose fait en effet un *c*arré ; $1c$ multipliée par deux fait $2c$, deux u multipliées par $1c$ font $2<c>$, et 2u multipliées par deux unités font 4, en sorte qu'un *ca* $4c$ $<4>$u excèdent d'un *ca* $<4>c$ et quatre u.

* Cette scolie démontre par l'absurde la condition du problème II, 7, et montre ensuite comment on obtient le membre $(4x + 4)$ dans l'équation $(16 = 4x + 4)$.

95) Ton âme soit au diable, Diophante, pour la difficulté des problèmes que tu poses, et particulièrement de ce problème-ci.

* Il semble bien que cette scolie s'applique au problème II, 8. Elle se passe évidemment de tout commentaire !

96) Ajoutons dans les deux membres la quantité soustraite, et soustrayons les quantités de même nature. Dès lors, $8c$ sont égales à 5 *c*arrés. Divisons tout par une chose. Des unités entières sont donc égales à 5 choses. Réduisons les huit unités en cinquièmes. 40 cinquièmes <sont donc égaux> à 5 choses. La chose est donc huit <cinquièmes>.

* Cette scolie montre comment il faut résoudre l'équation $(5x^2 + 13 - 8x = 13)$ dans le problème II, 9. Elle est suivie d'une scolie de la même main, que la détérioration du manuscrit de Madrid ne nous a pas permis de reconstituer.

97) Soustrayons les quantités de même nature. Dès lors, 51u sont égales à $6c$.

* Cette scolie montre comment il faut résoudre l'équation $(6x + 9 = 60)$ dans le problème II, 10.

98) Pourquoi a-t-il pris 4u et $\frac{1}{4}$u, qui font <une unité> et non pas 3u et $<\frac{1}{3}>$u ? Ces dernières valeurs en effet, multipliées par elles-mêmes font <une unité>. Je cherche la solution du problème ... Tu trouveras dans d'autres scolies.

* Il semble que le scoliaste n'a pas compris que dans le problème II, 11, le choix des valeurs m et n dans la résolution par la «double équation» a été fait de manière à obtenir des solutions rationnelles positives. La dernière phrase annonce la scolie 186.

99) Ceci s'appelle une double équation, parce que dans les autres problèmes, l'équation qui permettait de trouver la valeur de la chose était simple, tandis qu'ici elle est double. D'abord, la moitié de la différence des

nombres entre eux, multipliée par elle-même, est mise en égalité avec le plus petit nombre ; ensuite, la moitié de leur somme est mise en égalité avec le plus grand nombre. Or la différence entre 4 et $\frac{1}{4}$ est $\frac{15}{4}$. La moitié de cela est $\frac{7}{4}$ et un huitième ; ceci réduit en huitièmes fait 15 huitièmes ; cette valeur multipliée par elle-même fait <225> soixante-quatrièmes, ce qui est égal au plus petit nombre. La moitié de la somme, c'est-à-dire de 4 unités et <un quart>, est 8 <quarts> et un huitième, c'est-à-dire 17 huitièmes ; cette valeur multipliée par elle-même devient 289 soixante-quatrièmes, ce qui est égal <au plus grand nombre.>

* Cette scolie détaille très exactement les opérations de «double équation» du problème II, 11, première résolution :

$$(x + 3) - (x + 2) = mn = 4(\frac{1}{4})$$

$$(\frac{m - n}{2})^2 = \frac{225}{64}$$

$$(\frac{m + n}{2})^2 = \frac{289}{64}$$

100) <En multipliant 15 quarts> par eux-mêmes, et en soustrayant 128 soixante-quatrièmes, c'est-à-dire deux unités, du résultat <225> soixante-quatrièmes, il restera 97 soixante-quatrièmes, le nombre cherché à additionner.

* Variante de la première résolution de Diophante dans le problème II, 11, cette scolie résout l'équation $(\frac{225}{64} = x + 2)$, de préférence à $(\frac{289}{64} = x + 3)$.

101) En ajoutant $\frac{97}{64}$ à $\frac{128}{64}$, c'est-à-dire à deux u, et à $\frac{192}{64}$, c'est-à-dire à trois u, on obtient $\frac{225}{64}$ et $\frac{289}{64}$, qui sont des nombres carrés.

* Cette scolie constitue la preuve du problème II, 11.

102) Le nombre restant, qui est évidemment 1*ca* moins 2u, est le nombre cherché <qui doit être additionné.>

* Cette scolie rappelle que dans la seconde résolution du problème II, 11, il faut, pour trouver X, faire appel à l'équation $X = x^2 - 2$.

103) Entendons par là le carré dont on soustrait ≪les unités≫. Ce carré dont on soustrait, c'est celui qui est issu de la chose après qu'on en ait soustrait ≪les unités≫. Si le carré est formé sur 1*c* moins trois u, le carré issu de la chose n'excédera pas les deux unités. En effet, le carré issu de 1*c* moins 3u devient un carré 9u moins 6*c*. Après avoir ajouté dans les deux membres la quantité soustraite et soustrait les quantités de même nature, <on obtient> une chose $\frac{4}{3}$; le carré issu d'elle, dont on soustrait ≪les unités≫, est $\frac{16}{9}$, ce qui ne dépasse pas <les deux unités> qui sont $\frac{18}{9}$, en sorte que la démonstration ne pourra se poursuivre. Par

contre, si on forme <le carré> sur une *c* moins 4u, le *c*arré issu de la chose, après avoir soustrait 15 huitièmes, dépassera les deux unités.

* Cette scolie démontre minutieusement par l'absurde la nécessité de la condition $x^2>2$, dans la seconde résolution du problème II, 11.

104) Le nombre cherché sera donc le résultat de la multiplication des huitièmes multipliés par eux-mêmes, c'est-à-dire $\frac{15}{8}$, moins $\frac{128}{64}$, ou deux u.

* Cette scolie précise comment est obtenue la solution ($X = \frac{97}{64}$) dans la seconde résolution du problème II, 11.

105) Le carré <devient> 225 soixante-quatrièmes, <issu de la chose 15> soixante-quatrièmes, et un tel *c*arré excèdera les deux unités. En soustrayant de ce *c*arré les deux unités, on obtient un reste qui sera le nombre à additionner aux deux unités pour faire un carré parfait.

* Cette scolie détaille plus minutieusement que la précédente l'opération nécessaire pour obtenir la solution ($X = \frac{97}{64}$) dans la seconde résolution du problème II, 11.

106) Puisque <si on soustrait> le *c*arré $\frac{16}{64}$ de 9u, il reste 9u moins un *ca*, c'est-à-dire $\frac{560}{64}$, si on soustrait de 21 unités, ou $\frac{1344}{64}$, les $\frac{560}{64}$, il restera $\frac{784}{<64>}$, un carré <parfait>.

* Cette scolie vérifie le calcul final et exécute la preuve de la seconde relation du problème II, 12.

107) Donc 9 unités moins un *ca* soustraites de 9u, laissent un *c*arré.

* Cette scolie constitue une preuve sans calcul numérique de la première relation du problème II, 12.

108) Le *c*arré issu de 1*c* moins 4u dépassera en effet les 12u, puisque ce *c*arré est un *ca* 16u moins 8*c*. Ici encore, si on formait le carré sur 1*c* moins trois u, <la démonstration ne pourrait se poursuivre>. En effet, le carré formé sur 1*c* moins trois unités devient un *ca* 9u moins 6*c*, en sorte qu'après avoir ajouté la quantité soustraite dans les deux membres, on obtient qu'un *c*arré 6*c* 12u est égal à un *ca* 9 unités.

* Cette scolie démontre par l'absurde la condition du problème II, 12, d'une manière identique à la scolie 103.

109) Puisque un des nombres est un *ca*, ou $\frac{25}{16}$, et 6u, ou $\frac{96}{16}$, et que l'autre nombre est un *ca* moins une unité, ou $\frac{9}{16}$, et 7u, ou $\frac{112}{16}$, la somme d'un côté et de l'autre fait $\frac{121}{16}$. En soustrayant $\frac{96}{<16>}$ <il reste> $\frac{25}{16}$.

* Cette scolie constitue la preuve du problème II, 13.

110) La résolution du problème 13 est claire. Puisque 1*c* moins 7u excède 1*c* moins 6u de une <unité, nous cherchons des nombres inégaux> dont le produit doit faire cette différence. Soit 2u et $\frac{1}{2}$u. La moitié de la différence entre ces deux nombres est trois <quarts. Cette

valeur> multipliée par elle-même est égale au plus petit nombre. De même, la moitié de leur somme, multipliée par elle-même, devient égale au plus grand nombre. <La moitié de la différence>, c'est-à-dire $\frac{3}{4}$, multipliée par elle-même, fait 9 seizièmes. Ainsi, si nous ajoutons à cela <7u, ou $\frac{112}{16}$, on obtient $\frac{121}{16}$, qui constituent la chose cherchée.>

* Cette scolie intelligente montre que dans la première résolution du problème II, 13, la solution est obtenue par la méthode de l'équation double.

111) <Si on soustrait 7u, ou $\frac{112}{16}$, de $\frac{121}{16}$, il reste> le carré $\frac{9}{16}$ qui a comme racine $\frac{3}{4}$. Si <on multiplie> la moitié de la somme des nombres 2 et $\frac{1}{2}$, c'est-à-dire $\frac{5}{4}$, par elle-même, <on obtient 25> seizièmes. Si on ajoute à cela les 6 unités cédées, ou $\frac{96}{16}$, on obtient encore une fois la chose $\frac{121}{16}$, en sorte qu'en soustrayant $\frac{96}{16}$, il reste de nouveau $\frac{25}{16}$ qui ont comme racine carrée $\frac{5}{4}$. On formera donc ici aussi le carré de telle sorte qu'il soit formé sur une c et une quantité d'unités supérieure à l'autre membre égal à un $c$arré moins une unité, car ainsi la démonstration pourra se poursuivre. En effet, si on forme le carré sur $1c$ moins une unité, on trouvera un $c$arré et une unité moins $2c$, égal à un $c$arré moins une unité, ce qui mène à une solution impossible.

* Cette scolie semble bien constituer la suite de la précédente. Elle fait la preuve de la première résolution du problème II, 13, puis trouve la valeur de x par le carré de la demi-somme des facteurs m et n. Le scoliaste ajoute, sans doute par analogie avec le problème II, 11, une condition non exprimée par Diophante :

$$(x - n)^2 > x^2 - 1$$

démontrée par l'absurde, qui doit permettre de soustraire dans les relations du problème des valeurs admises pour a et b.

112) Puisqu'on donnera 20 comme nombre à partager en deux nombres, la somme des carrés formés sur les nombres partagés ne doit pas excéder 20 ; c'est le cas pour les nombres posés, deux et trois. En effet, les carrés formés sur trois et quatre dépassent 20 : <$1c$> et trois unités, <multipliées> par elles-mêmes font un $c$arré $6c$ 9u ; une c 4u multipliées par elles-mêmes font un $c$arré $8c$ 16u. En enlevant les $c$arrés, la somme des nombres excède 20 <de 5u, alors qu'il faut> que la somme des deux nombres fasse 20u.

* Cette scolie démontre par l'absurde la condition posée par Diophante pour le problème II, 14. Elle est intéressante dans la mesure où elle démontre formellement qu'au XIIIe siècle encore, les mathématiciens byzantins ne pouvaient concevoir les nombres négatifs, même pas à titre

d'inconnue provisoire dont de toute manière le carré serait positif. Une scolie de A^4, sans doute à propos de la même condition, est devenue malheureusement illisible dans le *Matritensis* 4678, à la suite d'une restauration maladroite du relieur du duc d'Uceda.

113) Puisque la chose est sept dixièmes, et le carré formé sur elle 49 centièmes, on réduira 68 dixièmes et 132 dixièmes, dont la somme est 20u, en centièmes ; ils deviendront $\frac{680}{100}$ et $\frac{1320}{100}$. Ajoutons-leur 49 centièmes : l'un sera 729 centièmes, carré formé sur la racine $\frac{27}{10}$, et l'autre $\frac{1369}{100}$, carré formé sur la racine $<\frac{37}{10}.>$

* Cette scolie précise, à propos du problème II, 14, la valeur de Z^2, qui n'est pas donnée explicitement par le texte, et donne la preuve du problème.

114) En soustrayant $\frac{456}{36}$ de $\frac{625}{36}$, il reste 169 ≪trente-sizièmes≫. En soustrayant d'autre part 264 ≪trente-sizièmes≫, il reste 361 ≪trente-sizièmes≫.

* Cette scolie constitue la preuve du problème II, 15.

115) Le carré 625 ≪trente-sizièmes≫ est obtenu de la manière suivante : puisque la chose est $\frac{13}{6}$, le *c*arré devient $\frac{169}{36}$, les 4 choses, $\frac{112}{36}$ et les 4 unités, $\frac{144}{36}$, c'est-à-dire 625 ≪trente-sizièmes≫.

* Cette scolie détaille le calcul de Z^2 dans le problème II, 15.

116) <Le carré sera donc formé sur 2*c* moins 3u, c'est-à-dire qu'il deviendra 4*ca* 9u moins 12*c*>. On obtiendra en effet un carré, alors qu'il y en a 3. Il reste ≪à soustraire des choses dans les deux membres≫, afin que les *c*arrés étant en excès, les choses soient soustraites. On obtiendra la même quantité d'unités dans les deux membres. On obtient donc 4*ca* 9 unités moins 12*c*. Ajoutons dans les deux membres la quantité soustraite. Dès lors 3*ca* 30*c* 9u sont égaux à 4 *c*arrés 9 unités. Soustrayons les quantités de même nature, et divisons tout par une chose. Dès lors, une *c* est égale à 30 unités.

* La reconstitution de cette scolie se heurte à la difficulté qu'au moins une ligne entière, dont il ne subsiste que les fragments de quelques lettres, a été rognée maladroitement par le relieur du duc d'Uceda. Il semble bien cependant que le scoliaste s'interroge sur la raison pour laquelle $(2x - 3)^2$ a été choisi comme valeur de α^2, dans le problème II, 16, et conclut pertinemment que ce choix a été guidé par la nécessité de pouvoir résoudre une équation dont le second membre ne pouvait être que $(3x^2 + 18x + 9)$. La dernière partie de la scolie résout alors l'équation et donne la valeur finale de l'inconnue provisoire.

117) Puisqu'on a posé qu'avec un carré donné, 9 évidemment, il fait un carré, le plus petit nombre sera finalement un *ca* 6*c*, afin que par l'addition

de 9, il fasse un carré. En effet, un *ca* 6*c* 9u est issu du carré formé sur la racine une *c* 3u ; en en soustrayant 9 unités, il reste un *ca* 6*c*, qui sera donc d'abord à ajouter aux 9 unités. Le carré obtenu par hasard sera formé sur une *c* trois u.

*Cette scolie met très exactement l'accent sur la difficulté que pouvait éprouver un lecteur de Diophante à résoudre le problème II, 16, l'auteur n'ayant pas estimé nécessaire (à moins qu'il ne s'agisse d'une lacune de la tradition manuscrite) de faire remarquer que les valeurs de X et Y supposent

$$\beta^2 = (x + 3)^2$$

non spécifié dans le texte.

118) Ajoutons dans les deux membres <la quantité soustraite et soustrayons> les quantités de même nature. Restent <18*c* égales à 7u, et la chose devient> $\frac{18}{7}$. Le premier nombre a été posé comme 5*c* ; il sera $\frac{90}{7}$. Le second nombre a été posé comme 6*c* ; il sera donc $\frac{108}{7}$.

* Cette scolie résout l'équation (13x − 19 = 6x − 1) du problème II, 17, et détaille les résultats, sauf la valeur de Z.

119) Le septième ≪du troisième nombre≫ était 2*c* moins 3u. En cédant ce septième au premier nombre, il reste 12*c* <moins> 18u. Or il cède aussi 8u au premier nombre. Il devient donc finalement 12*c* moins 26u.

* Cette scolie constitue une variante intéressante de la résolution du problème II, 17. Partant des valeurs

$$\frac{Z}{7} = 2x - 3$$

$$Z = 14x - 21$$

le scoliaste conclut directement

$$Z - \frac{Z}{7} = 12x - 18$$

$$Z - \frac{Z}{7} - 8 = 12x - 26$$

120) Puisque le troisième nombre est 14*c*, ou $\frac{252}{7}$, moins 21u, ou $\frac{147}{7}$, il est 105 ≪septièmes≫ ; il reste en effet de la soustraction de $\frac{252}{<7>}$, $\frac{105}{7}$.

* Cette scolie détaille le calcul de ($Z = \frac{105}{7}$) dans le problème II, 17.

121) Le second nombre, cédant au troisième nombre son sixième, ou $\frac{<18>}{7}$, et 7u, ou $\frac{49}{7}$, et recevant le cinquième du premier nombre, ou $\frac{18}{7}$, et

6u, ou $\frac{42}{7}$, reste $\frac{101}{7}$. Le premier nombre, cédant au second $\frac{60}{7}$ (puisque 42 et 18 font 60), et recevant du troisième <8>u, ou $\frac{56}{7}$, et le septième de ce troisième nombre, ou $\frac{15}{<7>}$, devient $\frac{101}{7}$. En effet, en additionnant 30 <et 71, on obtient> 101. De même, le troisième nombre <recevant> du médian $\frac{67}{7}$, et cédant <au premier> $\frac{71}{7}$, devient $\frac{101}{7}$. Restent donc bien 101 septièmes.

* Cette scolie constitue la preuve détaillée du problème II, 17.

122) On trouve cette chose. Les trois nombres additionnés font 615. Ceci multiplié par 80 (ce nombre a en effet été posé comme diviseur), devient 49.200, et les trois nombres additionnés font également 49.200.

* Cette scolie ne peut correspondre à une tentative de résolution du problème II, 18, qui fait défaut dans le texte de Diophante. Il semble bien que le scoliaste a mélangé les données du problème II, 18, et les résultats de la seconde résolution du problème II, 17. Le nombre 615 est en effet la somme des numérateurs 170, 228 et 217, résultats du problème II, 17, mais le nombre 80 cité dans l'hypothèse du problème II, 18, n'est pas une donnée du problème II, 17. Le nombre 49.200 est dès lors étranger à l'un et l'autre problèmes. Encore se trouve-t-il écrit d'une manière étrange qui n'est pas celle des octades d'Archimède : $\overline{\mu\beta\sigma}$ pour $\overline{\delta.\beta\sigma}$ qui devrait être celle qu'on trouve toujours dans le texte de Diophante.

123) <Il faut donc que le carré formé sur le plus grand nombre, accru du plus petit nombre>, soit égal à un carré. Or, si on ajoute le plus petit nombre, on obtient 4*ca* 5*c* une u. Ceci est égal au carré formé. Ajoutons dans les deux membres la quantité soustraite et soustrayons les quantités de même nature. Restent trois unités égales à 13*c*, et la chose devient $\frac{3}{<13>}$. Le plus petit nombre sera donc trois 13e, et le plus grand $\frac{19}{13}$, puisqu'il était 2*c* et une unité : en réduisant également l'unité en $\frac{13}{13}$, on obtient au total $\frac{19}{13}$.

* Il ne subsiste que de faibles traces de la première partie de cette scolie qui a été presque entièrement détruite par le relieur du duc d'Uceda. Ce qu'il en reste montre qu'elle commentait la valeur donnée à β^2 dans le problème II, 20, et résolvait l'équation $(4x^2 + 5x + 1 = 4x^2 + 4 - 8x)$.

124) Ainsi, trois fois trois 13e, <9> cent-soixante-neuvièmes. Treize fois 19, $\frac{247}{169}$. Total, 256. Ensuite, <dix-neuf fois> 19, $\frac{361}{169}$, et trois fois 13, 39. Total 400.

* Les calculs contenus dans cette scolie ne sont pas tous corrects, et nous avons préféré les laisser tels qu'on peut les lire, mais il s'agit sans aucun doute de la preuve du problème II, 20.

125) Les 2*c* et l'unité élevées au carré font 4*ca* 4*c* lu. Si on forme le carré sur 2*c*, on obtiendra 4 *c*arrés. Donc, le carré formé sur trois *c* fait

$9ca$. Soustrayons les quantités de même nature. Restent $5ca$ égaux à $3c$. Divisons tout par une chose. $5c$ sont donc égales à trois unités, et la chose devient trois 5e.

* Cette scolie commente le choix de la détermination $\alpha^2 = (3x)^2$ dans le problème II, 21, et résout l'équation $(4x^2 + 3x = 9x^2)$.

126) <On formera donc le carré sur $1c$ moins 3u ; il devient donc $1ca$ 9u moins $6c$>. Ceci est égal à un ca moins $2c$ une unité. Ajoutons dans les deux membres la quantité soustraite et soustrayons les quantités de même nature. Restent $2c$ égales à cinq unités.

* Cette scolie mutilée commentait sans doute le choix de la détermination $\beta^2 = (x - 3)^2$ dans le problème II, 23. Résolvant l'équation $(x^2 + 9 - 6x = x^2 - 2x - 1)$, le scoliaste aboutit à $(2x = 5)$.

127) Quelqu'un a dit qu'il fallait que le plus grand nombre soit $1c$ et une unité. En effet, le carré formé sur le plus grand nombre devient un ca $2c$ une unité. Soustrayant donc deux c et une unité, ce qui est la somme des deux nombres, il reste un ca.

* Par cette remarque au problème II, 23, le scoliaste met très exactement l'accent sur le choix des déterminations de Diophante. Il semble invoquer une autorité qu'on ne peut malheureusement identifier.

128) En réduisant donc les trois carrés, c'est-à-dire 3 cent-vingt-et-unièmes en 363 quatorze-mille-six-cent-quarante-et-unièmes, et en les additionnant à 121 en même fraction, on obtiendra 484 qui sont des carrés formés sur la racine 22 cent-vingt-et unièmes. De même, en réduisant les 8 carrés, c'est-à-dire 8 cent-vingt-et-unièmes, en 968 quatorze-mille-six-cent-quarante-et-unièmes, et en les additionnant à 121 en même fraction, on obtiendra mille quatre-vingt neuf, qui sont des carrés formés sur la racine 33 cent-vingt-et-unièmes.

* Cette scolie constitue la preuve du problème II, 24.

129) Il faut donc élever 19 au carré, afin qu'en prenant la racine de ce carré je puisse la mettre en égalité avec celle du carré 16. On obtient donc 361 <*c*arrés-*c*arrés> dont la racine $19ca$ est égale à la racine du *c*arré 16, 4 choses. Divisons tout par une chose. On obtient la chose $\frac{4}{19}$.

* Cette scolie précise que l'obtention de la valeur de x dans le problème II, 25, passe bien par l'équation $(361x^4 = 16x^2)$ et sa résolution.

130) Puisque le carré formé sur la somme des deux nombres, 361 *ca*-*ca*, est égal à $16ca$, une racine est égale <à l'autre>, ou $19ca$ sont égaux à quatre choses. Divisons tout par une chose. Dès lors, $19ca$ sont égales à quatre unités. La chose est donc quatre 19e. Le premier nombre, qui était $12ca$, sera donc 192 trois-cent-soixante-et-unièmes (les carrés, qui sont

racines, sont en effet 16 en même fraction), <tandis que> le second nombre, qui était sept *ca*rrés, sera cent et douze en même fraction. Puisque la somme des deux nombres est 304 trois-cent-soixante-et-unièmes, le carré formé sur cette somme sera neuf myriades deux mille quatre cent seize cent-trente-mille-trois-cent-vingt-et-unièmes. En soustrayant donc 112 trois-cent-soixante-et-unièmes réduits en 40.432 cent-trente-trois-mille-trois-cent-vingt-et-unièmes, il reste 51.984, qui sont un nombre carré formé sur la racine 228 trois-cent-soixante-et-unièmes. Il en va de même en soustrayant 192 trois-cent-soixante-et-unièmes réduits eux-aussi en 69.312 cent-trente-mille-trois-cent-vingt-et-unièmes ; il reste deux myriades trois mille cent quatre qui sont le carré formé sur la racine cent cinquante deux trois-cent-soixante-et-unièmes.

* Cette scolie constitue la résolution minutieuse de l'équation ($361x^4 = 16x^2$) du problème II, 25, et le calcul détaillé de la preuve.

131) <Puisque le produit des deux nombres> devient 4*ca* moins 1*c*, par addition du plus petit nombre 1*c*, on obtient 4*ca*. Puisque d'autre part au produit des deux nombres s'ajoute le plus grand nombre, et que ce produit est 4*ca* moins 1*c*, en ajoutant le plus grand nombre 4*c* moins 1u, on obtient 4*ca* 3*c* moins une unité.

* Cette scolie montre que le choix des valeurs de X et Y dans le problème II, 26, permet précisément de résoudre les données du problème.

132) Les racines des carrés sont l'une 74 vingt-septièmes, l'autre 88 vingt-septièmes ; additionnées, elles font 6u.

* Cette scolie constitue la preuve du problème II, 26.

133) En multipliant $\frac{<37>}{27}$ par 121, on obtient 4477 sept-cent-vingt-neuvièmes. En ajoutant le nombre plus petit, $\frac{37}{27}$, et <le plus grand> $\frac{121}{27}$, réduits eux-aussi en sept-cent-vingt-neuvièmes, on trouve les données du problème. En effet, la racine d'un carré est 88 vingt-septièmes, et celle de l'autre soixante-quatorze, qui additionnées, font six unités.

* Cette scolie constitue la preuve, plus détaillée que la précédente, du problème II, 26.

134) Puisque quatre *c*arrés et trois choses moins une unité <sont égaux> à quatre *c*arrés moins 24*c*, et 36u, en ajoutant dans les deux membres la quantité soustraite 24 <choses et> une unité, on obtiendra 27 choses égales à 37 unités, et la chose devient 37 <vingt-septièmes>.

* Cette scolie résout l'équation ($4x^2 + 3x - 1 = 4x^2 + 36 - 24x$) du problème II, 26.

135) <Puisqu'un nombre était 16 *c*arrés>, que la chose est $\frac{7}{24}$, son *c*arré $\frac{49}{576}$, et puisque l'autre nombre était 9 *c*arrés, multiplions tout par

seize formé sur la racine trois quarts. On aura les trois quarts de 24 vingt-quatrièmes, c'est-à-dire $\frac{<18>}{24}$. Multipliée par elle-même, cette valeur fait 324 cinq-cent-soixante-seizièmes. Le produit des deux nombres sera une myriade cinq mille huit cent soixante dix trois-cent-trente-et-un-mille-sept-cent-soixante-seizièmes» Par addition de $\frac{49}{576}$ réduits en deux myriades huit mille 224 trois-cent-trente-et-un-mille-sept-cent-soixante-seizièmes, on obtient un nombre fait de 44.100 ; c'est un carré ayant comme racine $\frac{210}{516}$. Par addition de $\frac{324}{576}$ réduits en dix-huit myriades et 6.624 trois-cent-trente-et-un-mille-sept-cent-soixante-seizièmes, on obtient un nombre fait de vingt myriades 2.500 ; c'est un carré ayant comme racine 450 cinq-cent-soixante-seizièmes.

* Cette scolie constitue la preuve minutieuse du problème II, 28, dans laquelle est repris en détails le calcul de X^2 et Y^2.

136) Il faut évidemment que le produit des nombres, $\frac{144}{256}$, ou $\frac{9}{16}$, soit la même valeur que le second nombre, ou 9 seizièmes. En effet, seize fois <le produit> fait 9*ca* neuf u, chacun des carrés étant une unité.

* Cette scolie se rapporte certainement à l'origine de $(9y^2 + 9)$ dans le problème II, 28, mais la signification des considérations du scoliaste nous échappe.

137) C'est-à-dire que $\frac{144}{256}$ accrus d'une unité, ou $\frac{256}{256}$, deviennent des carrés dont les racines sont des carrés, ou $\frac{20}{16}$.

* Cette scolie, de la même main que la précédente, se rapporte bien au problème II, 28, mais il se confirme que le scoliaste n'a pas compris le problème, puisqu'il considère $\frac{20}{16}$ comme un carré parfait.

138) <Le produit des carrés, moins le second, est donc> un carré. Or il faut que ce carré soit des 16e formés sur la racine en quarts : ainsi en effet, le produit des nombres sera $\frac{25}{16}$, afin que soustrayant $\frac{16}{16}$ d'unité, il reste un carré. Multiplions tout par seize de la manière suivante. En réduisant chacune des unités de 25 en 16e, et en les multipliant toutes par le carré qui était des 16e, on obtient 25 carrés, chacune d'eux valant $\frac{16}{16}$. Ajoutons dans les deux membres les quantités soustraites. 25 <carrés> 8*c* sont donc égaux à un *ca* 41 unités. Soustrayons un carré de 25 ; restent 24*ca*. Puisque chacun des carrés est $\frac{16}{16}$, les 24*ca* deviennent égaux à 24u ; en soustrayant des valeurs égales de chacune des fractions, il reste 17u égales à 8*c*, et la chose devient 17 huitièmes. Un des carrés sera donc 289 ≪64e≫, et l'autre, comme on l'a dit dans le problème précédent, sera 100 ≪64e≫, formé sur la racine 10 huitièmes. En effet, les racines des 25*ca* dont chacun était $\frac{16}{16}$, étaient $\frac{5}{4}$. On a trouvé d'autre part la chose 17 huitièmes. Le nombre restant sera $\frac{5}{4}$ de 8 ≪huitièmes≫ ; or $\frac{5}{4}$ de 8

≪huitièmes≫ font 10 huitièmes. Le produit des deux nombres sera donc deux myriades 8.900 quatre-mille-quatre-vingt-seizièmes. Soustrayant donc $\frac{100}{64}$, qui se réduisent en 6.400 quatre-mille-quatre-vingt-seizièmes, on obtient deux myriades 2.500 en même fraction, qui est un carré formé sur la racine $\frac{<150>}{64}$. En soustrayant 289 réduits en une myriade 8.496 <quatre-mille-quatre-vingt-seizièmes>, il reste une myriade 404 en même fraction, qui est un carré formé sur la racine $<\frac{102}{64}>$.

* La désastreuse négligence du relieur du duc d'Uceda nous prive encore une fois d'une partie intéressante du texte de la scolie, qui devait être, à en juger par quelques minuscules fragments de lettres, plus importante que ce que nous avons conjecturé. Nous avons estimé dans notre nouvelle édition critique que le texte d'une partie du problème II, 29 de Diophante devait être le suivant (correspondant à P. TANNERY, *Diophante*, I, p. 128, 3-9) :

Τάσσω οὖν τὸν μὲν δ^{υ} ᾱ, τὸν δὲ $\overline{κε}^{ις'}$, καὶ ὁ ὑπ'αὐτῶν ⅂ δ^{υ} ᾱ ποιεῖ τετράγωνον. Δεήσει ἄρα καὶ τὸν ὑπ' αὐτῶν ⅂ μ^{ο} $\overline{κε}^{ις'}$ ἴσον εἶναι τετραγώνῳ. Ἀλλ' ὁ ὑπ' αὐτῶν ⅂ μ^{ο} $\overline{κε}^{ις'}$ γίνεται δ^{υ} $\overline{κε}^{ις'}$ ⅂ μ^{ο} $\overline{κε}^{ις'}$ · ταῦτα ἴσα τετραγώνῳ. Πάντα ἐκκαιδεκάκις. Πλάσσω τὸν τετράγωνον ἀπὸ ϟᾱ ⅂ μ^{ο} δ̄ · αὐτὸς ἄρα ἔσται δ^{υ} ᾱ μ^{ο} $\overline{ις}$ ⅂ ϟη̄ ἴσος δ^{υ} $\overline{κε}^{κε'}$ ⅂ μ^{ο} $\overline{κε}^{κε'}$, καὶ γίνεται ὁ ἀριθμὸς $\overline{ιζ}^{η'}$.

|| 1 $\overline{κε}^{ις'}$ Bachet Tannery : $\overline{κε}$ AVT MB || 2 $\overline{κε}^{ις'}$ Bachet Tannery : $\overline{κε}$ AVT MB || 3 pr. $\overline{κε}^{ις'}$ Bachet Tannery : $\overline{κε}$ AVT MB || *γίνεται* MB Bachet : *γίνονται* AVT *γί.* Tannery || alt. $\overline{κε}^{ις}$ Bachet Tannery : $\overline{κε}$ AVT MB || post *ἐκκαιδεκάκις* add. *καὶ τὸ ε^{ον}* Tannery || 4 *τὸν* om. AVT || ⅂ μ^{ο} δ̄ A^{2}VT MB Bachet Tannery : om. A || 4-5 δ^{υ} $\overline{κε}^{κε'}$ ⅂ μ^{ο} $\overline{κε}^{κε'}$ ego : δ^{υ} $\overline{κε}$ ⅂ μ^{ο} $\overline{κε}$ AVT MB Bachet δ^{υ} ᾱ ⅂ μ^{ο} ᾱ Tannery || 5 $\overline{ιζ}^{η'}$ A^{2}VT MB Bachet Tannery : $\overline{ιζ}$ A.

c'est-à-dire

soit

$X^2 = y^2$

$Y^2 = \frac{25}{16}$

Il faut que $X^2Y^2 - Y^2 = \frac{25}{16}y^2 - \frac{25}{16} = \beta^2$

ou $25y^2 - 25 = 16^2 = \beta'^2$

d'où évidemment $\frac{25}{25}y^2 - \frac{25}{25} = \frac{1}{25}\beta'^2 = \beta''^2$

Soit $\beta''^2 = (y-4)^2 = y^2 = 16 - 8y$

$y^2 + 16 - 8y = y^2 - 1$

$y = \frac{17}{8}$

Mais on voit aisément par notre apparat critique que l'absence complète de dénominateur dans le manuscrit A, comme d'ailleurs dans tous les autres manuscrits, rendait évidemment incompréhensible à un quelconque lecteur la solution du problème, puisqu'on y lit l'équation.

$$25y^2 - 25 = y^2 + 6 - 8y$$

qui ne pouvait être résolue comme telle avec les seuls moyens connus par les six livres grecs de Diphante. Le scoliaste se tire du mauvais pas de la manière suivante :

Soit $y^2 = \frac{16}{16}$

$25y^2 - 25 = y^2 + 16 - 8y$

$25y^2 + 8y = y^2 + 41$

$24y^2 + 8y = 41$

Si $y^2 = \frac{16}{16}$

$24 + 8y = 41$

$8y = 17$

$y = \frac{17}{8}$

Puisque $X^2 = y^2$

$X^2 = \frac{289}{64}$

Puisque $\frac{25}{16} y^2 = (\frac{5}{4} y)^2$

et que $y = \frac{17}{8}$

$Y^2 = [\frac{5}{4} (\frac{8}{8})]^2 = (\frac{10}{8})^2 = \frac{100}{64}$

Suit la preuve du problème.

139) <Le premier nombre a été posé comme deux, c'est-à-dire deux c. Multipliées par elles-mêmes>, elles font donc $4ca$. De même, l'autre nombre a été posé comme trois, c'est-à-dire trois c. Multipliées par elles-mêmes, elles font $9ca$. La somme de ces deux produits est $13ca$, issus de la multiplication de $1c$ <et $13c$>. Les $c$arrés, accrus des $c$arrés correspondant au double produit de $2c$ et trois c, c'est-à-dire $12ca$, font un carré. Or les 13 $c$arrés, posés comme provenant de $1c$ et $13c$ et accrus de la somme des deux nombres, c'est-à-dire $14c$, feront un carré. $12ca$ sont donc égaux à $14c$. Divisons tout par une chose. Dès lors $12c$ sont égales à 14 unités, et la chose devient 14 douzièmes, ou $\frac{7}{6}$. Le premier nombre sera donc $\frac{7}{6}$, et le second, puisqu'il a été posé comme $13c$, sera 91 ≪sizièmes≫ : en effet, treize fois $\frac{7}{6}$, fait 91 ≪sizièmes≫.

* Cette scolie explique en détails la résolution et les résultats du problème II, 30, en s'interrogeant sur le choix de (a = 2) et (b = 3).

140) Le carré formé sur un quarante-septième est un trois-mille-deux-cent-quarante-neuvième.

* Cette scolie constitue une petite précision à propos des résultats du problème II, 31.

141) Il est clair que la somme des carrés formés sur eux et du double de leur produit, obtenue comme 36*ca*, fait un carré formé sur la racine six *c*. Ensuite, de la somme de leurs carrés, si on soustrait le double de leur produit, on obtient un carré, quatre *c*arrés, formé sur la racine deux *c*. Je pose donc que le produit des nombres est 20*ca*. Posons que l'un est 2*c*, l'autre 10*c* ; leur produit devient 20 <*ca*>. Si ces 20 *c*arrés s'accroissent de 16*ca*, ou les cèdent, <ils font> un carré. Il faut donc <que ces 16*ca*> soient égaux à la somme des deux nombres. Or cette somme est 12*c*. Dès lors, 16 *c*arrés sont égaux à <12*c*>. Divisons tout par une chose. Dès lors, 16*c* sont égales à 12u, et la chose devient $\frac{12}{16}$, c'est-à-dire $\frac{3}{4}$. <Le premier nombre> avait été posé comme 2*c* ; il sera $\frac{6}{4}$. Le second avait été posé comme 10*c* ; il sera $\frac{30}{4}$. Ils remplissent les conditions <du problème posé>.

* Dans cette scolie du problème II, 31, le scoliaste s'interroge pertinemment sur le choix des valeurs a et b, et donne le détail de la résolution et des résultats.

142) Dès lors 9*c* sont égales à 7u. La chose sera donc $\frac{7}{9}$.

* Cette scolie complète la résolution du problème II, 33.

143) Le carré formé sur le premier nombre est un *ca* 2*c* 1u. Cédant donc le second nombre, ou 2*c* 1u, il devient un *ca*, c'est-à-dire un carré.

* Cette scolie vérifie la première relation du problème II, 33.

144) Le lemme est le suivant. Si un nombre est mesuré par deux autres, que nous prenons le diviseur, et que du plus grand nous soustrayons le plus petit, le carré formé sur la moitié du reste, accru du nombre de départ, c'est-à-dire du produit des deux diviseurs, fait un carré. Ainsi, dans l'exemple, le nombre 6 est mesuré par 3 et par le diviseur deux. Si donc je soustrais le plus petit du plus grand, ou 2 de trois, il reste 1. <Le carré formé sur> la moitié de un, c'est-à-dire un quart, accru <du nombre de départ, c'est-à-dire 6, fait un carré>. En effet, 6<$\frac{1}{4}$ est un carré> formé sur la racine <$2\frac{1}{2}$.>

* Cette scolie définit très exactement, à titre de lemme, la formule

$$\left(\frac{a-b}{2}\right)^2 + ab = \alpha^2$$

du problème II, 34, et prend comme exemples les valeurs (a = 3) et (b = 2).

145) La racine du carré formé sur <le plus grand des nombres>, après soustraction de la somme des trois, ou $\frac{588}{36}$, est $38\frac{1}{2}$.

* Cette scolie constitue la preuve de la première relation du problème II, 35.

146) <En effet>, le carré $6\frac{1}{4}$ cédant 4u devient le carré $2\frac{1}{4}$ formé sur la racine $1\frac{1}{2}$. Moins 6u, il devient le carré un quart formé sur la racine $\frac{1}{2}$.

* Cette scolie constitue la preuve du problème III, 20.

147) Soustrayons les quantités de même nature. Restent 6*c* égales à 9u, et la chose devient $1\frac{1}{2}$u. Le carré $6\frac{1}{4}$ formé sur la racine $2\frac{1}{2}$, additionné à 6u, devient le carré $12\frac{1}{4}$ formé sur la racine $3\frac{1}{2}$. Additionné à 14, il devient le carré $20\frac{1}{4}$ formé sur la racine $3\frac{1}{2}$.

* Cette scolie résout l'équation ($6x + 11 = 20$) du problème III, 21, et fait la preuve.

TRADUCTION

Scolies A[7]

148) Tout nombre multiplié par lui-même fait un carré.

* Cette scolie illustre la notion de nombre carré parfait.

149) Par exemple, le carré 4 est formé sur la racine 2. Si on le multiplie par lui-même, on obtiendra 16, et on dit que 16 est un carré-carré, puisqu'il est issu du carré 4 multiplié par lui-même, ce pourquoi on l'appelle carré-carré. Il y a en effet un premier carré 4, puis un second formé sur le premier. Mais si on multiplie par lui-même le carré 16 formé sur la racine 4, pour faire 256, le nombre obtenu est lui-même un carré.

* Cette scolie illustre par un exemple chiffré la notion de carré-carré utilisée par Diophante à propos de la puissance x^4.

150) Par exemple le carré 4. Celui-ci <est multiplié> par 8 (ce 8 est le cube issu de la multiplication de 4 par sa racine, c'est-à-dire <deux>). Si donc on <multiplie> le carré 4 par le cube formé sur sa racine, on obtiendra 32 qui <est un carré-cube>.

* Cette scolie illustre par un exemple chiffré la notion de carré-cube utilisée par Diophante à propos de la puissance x^5.

151) 32 est un carré-cube, puisqu'il est issu du carré 4, qui est un nombre carré, et du cube 8. Si le nombre 2, racine du carré de départ,

c'est-à-dire 4, multiplie le nombre 32, on obtiendra 64, qui est un cube-cube, puisqu'il est issu du cube 8 multiplié par lui-même.

* Cette scolie illustre par un exemple chiffré la notion de cube-cube utilisée par Diophante à propos de la puissance x^6.

152) Formé, comme on l'a dit, par un carré multiplié par sa racine. Par exemple 8, car quatre fois deux, 8. Par exemple le nombre 4, multiplié par le carré <16>, qui est un nombre carré, fera le cube 64.

* Cette scolie illustre par deux exemples chiffrés la notion de cube utilisée par Diophante à propos de la puissance x^3.

153) Par exemple 16, car quatre fois 4 <font 16>. Par exemple, le nombre 2 multiplié par le cube 8 fera 16, qu'on dit carré-carré puisqu'il est issu du carré 4 formant un autre carré, qui est lui-même un nombre carré, c'est-à-dire 16.

* Cette scolie illustre par un exemple chiffré la notion de carré-carré utilisée par Diophante à propos de la puissance x^4.

154) Par exemple 32, car quatre fois 8 font 32.

* Cette scolie illustre par un exemple chiffré la notion de carré-cube utilisée par Diophante à propos de la puissance x^5.

155) Par exemple 64, car huit fois 8 font 64.

* Cette scolie illustre par un exemple chiffré la notion de cube-cube utilisée par Diophante à propos de la puissance x^6.

156) Son symbole est ς.

* Cette scolie définit la graphie particulière à A^7 pour l'abréviation du mot *ἀριθμός* (pris indifféremment dans le sens de «chose» ou de nombre). Cette abréviation est explicitée plusieurs fois par le scoliaste en *σωρεία*. C'est, à notre connaissance, la seule tentative grecque pour distinguer les deux sens Diophantiens du mot *ἀριθμός*.

157) Je commencerai par l'unité. Il faut savoir que des unités multipliées par des unités font <des unités>. Une unité ou des unités multipliées par une quelconque espèce de choses dont le coefficient est égal ou supérieur à la pluralité d'unités, maintiennent la même espèce de choses, mais pas toujours le même coefficient : si une seule unité multiplie l'espèce de chose, on conserve le même coefficient ; s'il s'agit de plusieurs unités, on multiplie aussi les coefficients par les unités : les unités supérieures à une unité sont en effet des nombres.

Cette scolie insiste sur la nécessité de ne pas oublier les coefficients des inconnues provisoires, lors de la multiplication avec des unités.

158) Soit qu'on multiplie ≪un nombre≫ par lui-même, soit qu'on le multiplie par un autre. Par exemple, trois fois trois, 9, et trois fois quatre, 12.

* Cette scolie voudrait illustrer la multiplication de l'inconnue provisoire par elle-même pour faire un carré, dans le texte de Diophante. Elle est inappropriée par la confusion entre les deux sens du mot ἀριθμός.

159) Le nombre 4 multiplié par 16 fait le cube 64. Par exemple, quatre fois 16, 64, et deux fois 8, 16.

* Cette scolie illustre par des exemples chiffrés la notion de cube utilisée par Diophante à propos de la puissance x^3.

160) Nous avons appelé carré-carré le nombre carré 16 formé sur un carré. Par exemple, en partant du nombre carré 4, on formera un nouveau carré 16, c'est-à-dire un nombre carré ; si le nombre 2 multiplie ce carré 16, il fera 32, qui était un cube, puisqu'il était issu de quatre fois 8, et qui est aussi un carré-cube, puisque le carré 4 <multiplié> par le cube 8 fera <32>.

* Cette scolie voudrait illustrer par des exemples chiffrés la notion de carré-carré utilisée par Diophante à propos de la puissance $x^4 = x^2(x^2)$. Correcte par le choix de 16, elle devient erronée en considérant 32 comme un cube parfait et pas seulement comme un un carré-cube.

161) Par exemple, deux fois 16 font 32.

* Cette scolie illustre par un exemple chiffré la notion de carré-cube utilisée par Diophante à propos de la puissance x^5.

162) 2 multiplié par 32 fera 64.

* Cette scolie illustre par un exemple chiffré la notion de cube-cube utilisée par Diophante à propos de la puissance x^6.

163) Soit qu'un carré se multiplie lui-même, comme quatre fois quatre, soit qu'il multiplie un autre carré, comme quatre fois seize. Par exemple, le carré 4, qui est un nombre carré.

* Cette scolie précise la notion de carré utilisée par Diophante à propos de la puissance x^2.

164) <Par exemple, le carré 4 et> le cube 8. Leur multiplication fait le carré-cube 32.

* Cette scolie illustre la notion de carré-cube utilisée par Diophante à propos de la puissance x^5.

165) Par exemple, le carré 4 multiplié par le carré-carré 16 fera le cube-cube 64.

* Cette scolie illustre la notion de cube-cube utilisée par Diophante à propos de la puissance x^6.

166) Un cube multiplié par un cube, qu'il s'agisse de lui-même ou d'un autre, fera un cube-cube. Ainsi, le cube 8, multiplié par lui-même, fera le cube-cube 64. Le cube 8, multiplié par 32 fera le cube-cube 256 dont la racine est 16.

* Cette scolie voudrait illustrer la notion de cube-cube utilisée par Diophante à propos de la puissance x^6. Correcte par le choix du nombre 64, elle devient, comme dans la scolie 160, tout à fait erronée en considérant 32 comme un cube parfait, et dès lors 256 comme une sixième puissance.

167) Par exemple, le nombre dix multiplié par un dixième fera une unité. En effet, dix fois un dixième font dix dixièmes, c'est-à-dire le nombre un, ou une unité que <font> ces dixièmes. Ou encore : dix fois un dixième, dix, et une fois dix, dix.

* Cette scolie illustre la définition de Diophante $x(\frac{1}{x}) = 1$, en confondant, comme dans la scolie 158, les deux sens du mot ἀριθμός.

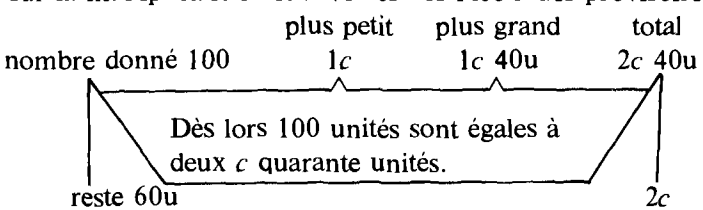
168) Par exemple un quart, un cinquième et un dixième. En effet, une fois un quart fait de nouveau un quart, une fois un sixième, un sixième, et ainsi de suite.

* Cette scolie voudrait illustrer la remarque de Diophante sur les coefficients des inconnues provisoires. Le scoliaste ne semble pas avoir compris le sens du mot εἶδος.

169) Ou par d'autres, puisqu'un nombre, multiplié par lui-même ou par un autre, fait un carré. Ainsi, deux fois deux, quatre, un carré, et trois fois trois, 9, un carré, etc. Ici, ≪dans les exemples choisis≫, le nombre <2> était devenu le carré quatre.

* Le scoliaste n'a manifestement rien compris à la remarque de Diophante sur la multiplication des inverses des inconnues provisoires.

170)



Chaque ≪chose≫ est de 30u.

Dans l'ordre des données : le plus petit nombre sera 30u, et le plus grand 70.

La démonstration est claire, puisque 70 excède 30 de quarante unités.

* Cette scolie constitue un résumé de la résolution du problème I, 1. Elle donne le détail des résultats et fait la preuve.

171) C'est-à-dire 60 ... comme ici en 45 et 15 ... en rapport triple ... en 45 et 15 ... c'est-à-dire 15 ... c'est-à-dire une quinzaine ... 45 ... 15 ... le plus grand et le plus petit ... c'est-à-dire quatre quinzaines ... c'est-à-dire un quart ... c'est-à-dire 80 ... en 61 et 19 ... <en> 61 et 19 ... 61... 19 ... c'est-

à-dire une quatre-vingt-dizaine ... c'est-à-dire trois quatre-vingt-dizaines ... c'est-à-dire le plus grand et le plus petit ... le plus grand et le plus petit ... c'est-à-dire quatre quatre-vingt-dizaines ... c'est-à-dire <4> quatre-vingt-dizaines ... c'est-à-dire quatre-vingt unités ... c'est-à-dire quatre unités ... c'est-à-dire quatre-vingt-dix ... un quart.

* Cette énumération constitue un exemple, parmi des dizaines d'autres, des nombreuses notes dont le scoliaste A^7 a rempli, dans les interlignes ou les marges du *Matritensis* 4678, tous les endroits laissés libres par ses prédécesseurs. Ces notes n'apportent rien à notre connaissance des lecteurs byzantins de Diophante. Elles montrent seulement que dans les dix dernières années du XIIIe siècle, quelques-uns se sont efforcés de suivre pas à pas, avec une application comparable à celle d'élèves studieux et au prix de nombreuses erreurs, le raisonnement développé au cours des six livres des *Arithmétiques* alors conservés. Une même étude sera reprise plus tard, avec autant de soin et plus d'intelligence, par des humanistes du milieu du XVIe siècle, comme Jean-Vincent Pinelli, Matteo Macigno, André Dudith, Xylander, puis Joseph Auria, et enfin Bachet en 1621. Des notes manuscrites dans un exemplaire de l'édition du XVIIe siècle témoigneront ensuite du génie de Pierre de Fermat. On n'oubliera pas que nous devons aux humbles efforts de lecteurs obscurs du XIIIe siècle d'avoir conservé une partie de la tradition grecque des *Arithmétiques* de Diophante qui ne serait connue autrement que par les travaux des Arabes.

172) 80 1*c* 3*c* 4u 4*c* et 4 unités

Dès lors, 80 unités sont égales à quatre *c* et quatre unités.

Les 76 unités restantes sont égales à quatre choses. 4*c*

Chacune des fractions par quatre devient une chose de <19> u.

Dans l'ordre des données. Ajoute donc au nombre plus grand les quatre unités de départ, c'est-à-dire <l'excédent>, et le plus grand nombre devient 61u, le plus petit 19, et les données du problème se confirment. En effet, outre que 61 est triple de 19, il excède en plus ≪ce triple≫ de <quatre> unités.

* Cette scolie constitue un résumé de la résolution du problème I, 3. Elle donne le détail des résultats et fait la preuve.

173) Pourquoi a-t-il dit «moins trois cents unités» ? Je crois que c'est parce qu'il a dit, par hypothèse, que «trois fois le plus petit ≪reste≫ est égal au plus grand». La quantité soustraite, c'est-à-dire 300, est commune

aux choses ≪dans les deux membres≫, je ne dis pas ici selon sa valeur réelle ≪positive ou négative≫, mais selon la pluralité d'unités qu'elle contient. Puisque la quantité soustraite était 300, ajoutons cette valeur au nombre plus grand, c'est-à-dire à 120, total 420.

Il faut savoir qu'on trouve ici deux quantités soustraites : l'une est 300 unités, voulues par l'habile auteur lorsqu'on a dit : «on obtient trois choses moins 300 unités» (nous avons une première quantité soustraite) ; l'autre est 20 unités, lorsque l'habile auteur a dit : «reste une *c* moins 20 unités». Ajoutons donc dans les deux membres les quantités soustraites, donc 300 unités aux trois choses dont on les soustrayait, et <20 unités> à la *c* dont on les soustrayait. Restent trois *c* égales à une chose et 20u, etc. Soustrayons les quantités de même nature, donc des trois *c* susdites, une chose. Restent deux *c*. De une chose et 280 unités soustrayons une chose. Il est resté 280. Restent deux choses égales à 280u.

Si j'enlève 100 de la chose obtenue 140, restent 40 unités, et si j'enlève 20, restent 120 unités : le plus grand nombre, c'est-à-dire 120, est le triple du plus petit, 40.

<Il faut> évidemment soustraire 100, voir <le reste> et le poser comme valeur <plus petite>, puis, après avoir additionné <les unités>, c'est-à-dire le nombre 100 soustrait <et> la valeur plus petite qui restait, soustraire <20> et <poser le reste> comme seconde valeur, <c'est-à-dire> 120, et voir ce que représente 120 par rapport à la <valeur> plus petite, c'est-à-dire 40 : c'est évidemment le triple.

* Cette scolie détaille avec minutie toutes les opérations du problème I, 7. Le nombre 420, qui n'a pas sa place dans le problème, montre que le scoliaste éprouvait des difficultés à résoudre les équations, confondant dans la fameuse phrase de Diophante, *Κοινῇ προσκείσθω ἡ λεῖψις καὶ ἀπὸ ὁμοίων ὅμοια*, les membres d'équations et le résultat numérique final.

174) Soit d'abord un nombre plus grand, 100 unités moins une chose, et un plus petit, une *c* et 20 unités. Multiplions par quatre ≪le second membre≫. On obtient quatre choses, ou une tétrade, et 80 unités. Dès lors, quatre choses et 80 unités sont égales à cent unités moins une chose. Ajoutons dans les deux membres la quantité soustraite et soustrayons les quantités de même nature. Dès lors, cinq choses sont égales à vingt unités, et la chose devient quatre unités. Dans l'ordre des données. J'ai posé que la valeur ajoutée et soustraite dans les deux membres de la relation est un chose ; elle sera quatre unités. Si on ajoute quatre unités à 20, on obtient 24 unités. Si on enlève quatre unités de 100, il reste 96 unités. Le nombre plus grand est bien le quadruple du plus petit.

Soit aussi un nombre plus grand, une chose et vingt unités, et un plus petit, 100 unités moins une chose. Multiplions par quatre ≪le second membre≫. On obtient 400 unités moins quatre choses, etc. Puisqu'on a dit qu'on posait comme nombre plus grand une chose et 20 unités, et comme plus petit 100 <moins une chose>, il faut savoir que puisqu'aux 20 unités il s'ajoute un chose, que des 100 unités on soustrait une chose, et que la valeur de la chose est 76 unités, pour ces raisons, le membre où se situe l'addition de la chose est plus grand, et celui où se situe la soustraction est plus petit.

* Le scoliaste constate ici avec intelligence qu'on peut vérifier la relation

$$b + X = m(a - X)$$

du problème I, 10. Dans ce cas,

$$20 + x = 4(100 - x)$$
$$\text{et } x = 76,$$

mais aussi la relation

$$m(a + X) = b - X$$

Dans ce cas,

$$4(20 + x) = 100 - x$$
$$\text{et } x = 4.$$

175) Si on additionne 300 unités moins 6 choses et 6*c* moins 200 u, on obtient 100 unités qui sont la différence totale entre le plus grand et le plus petit nombre.

Ajoutons dans les deux membres la quantité soustraite, et soustrayons les quantités de même nature. Dès lors 25 choses sont égales à neuf cents unités.

* Cette scolie vérifie la première relation ($X + Y = a$) du problème I, 13, et résout l'équation

$$25x - 800 = 100$$

176) Après avoir rangé <chacun> des nombres obtenus, c'est-à-dire 15, 5 et 25, <nous disons> que 20, 30 et 40 font <au total> quatre-vingt-dix. <Ainsi> donc la moitié de 90, c'est-à-dire <45>, est plus grande que chacun des nombres obtenus, c'est-à-dire 15, 5 et 25.

* Il semble que le scoliaste comprend ici faussement que la condition du problème I, 16,

$$X + Y + Z > (X + Y), (Y + Z), (Z + X)$$

est en fait

$$X + Y + Z > X, Y, Z$$

177) On résout autrement. En ajoutant ≪aux deux premiers nombres≫ le troisième, on obtient que la somme des trois nombres est le double du troisième et excède ce double de 20 unités. Si on soustrait ces 20 unités qui représentent l'excédent entre la somme du premier et du second nombre et le troisième, la somme du premier et du second sera égale au troisième. En y ajoutant le troisième, la somme des trois nombres sera le double du troisième.

* Croyant trouver une autre résolution du problème I, 18, le scoliaste raisonne d'une manière qu'on pourrait écrire ainsi :

$$\text{Puisque } X + Y - 20 = Z$$
$$X + Y + Z - 20 = 2Z$$
$$\text{ou } \frac{X + Y + Z - 20}{2} = Z$$

Ce n'est évidemment qu'une autre manière d'écrire l'équation de Diophante :

$$X + Y + Z = 2Z + 20$$

178) On résout autrement. Le premier et le troisième ≪nombre≫ additionnés font deux choses moins 5 unités. Ceci est égal à 65 unités. En effet, le second nombre a été posé comme 25 unités ; en ajoutant les 40 unités qui constituent la différence entre le <premier> et le troisième, on obtient <65> unités.

* Le raisonnement du scoliaste à propos de I, 18, ne diffère en rien de la seconde résolution de Diophante : il est seulement plus explicite.

179) Puisque le 4e ≪nombre≫ a été posé comme une chose, il reste que le 3e sera 35 unités moins une chose. Or la somme du second et du troisième a été posée comme 25 unités. Puisque le troisième est 35 unités moins une chose, il reste que le second sera une chose moins dix unités.

* Cette scolie détaille comment est obtenue la valeur ($Y = x - 10$) dans la seconde résolution du problème I, 19.

180) Posons de nouveau que le plus grand ≪nombre≫ excède le médian du tiers du plus petit, que le médian excède le plus petit du tiers du plus grand, et que le plus petit excède le tiers du médian <de 10u>.

* Cette scolie rappelle à propos de la seconde résolution du problème I, 19, l'hypothèse exprimée dans la première résolution.

181) Le second ≪nombre≫ cédant son quart, lu, et recevant le tiers du premier, 1*c*, devient 1*c* 3u. Il faudra donc que le premier, cédant son tiers, 1*c*, et recevant le 5e du troisième, fasse 1*c* 3u ; or quand il cède 1*c*, il reste qu'il contient 2*c*. Il faudra donc qu'en recevant le 5e du troisième, il devienne 1*c* 3u. Dès lors 3 unités moins 1*c* sont le 5e du troisième ≪nombre≫. Celui-ci sera donc <15u moins 5*c*>.

* Le scoliaste confond ici les relations du problème I, 23. Au lieu de résoudre l'équation

$$2x - \frac{W}{6} = x + 3$$

et dès lors $W = 18 - 6x$,
il résout une équation fausse

$$2x - \frac{Z}{5} = x + 3$$

et dès lors $Z = 15 - 5x$.

182) Il faut donc que le carré formé sur la moitié de la somme des nombres posés, 8 et 12, total 20, donc que le nombre 100 issu de la moitié de la somme, donc 10 (car ce nombre est bien la moitié de la somme 20), il faut donc que 100 excède 96 du nombre carré 4.

* Cette scolie vérifie par les nombres de l'hypothèse du problème I, 27, que la condition de détermination

$$(\frac{X + Y}{2})^2 - XY = \alpha^2$$

est respectée. Il est peu probable cependant que son auteur comprenait le vrai sens de l'adjectif *πλασματικός*, «apte à rendre le problème convenablement déterminé», appliqué par Diophante à cette condition.

183) C'est-à-dire divisons par une chose et obtenons que les *c*arrés soient aux *c* comme une *c* est à une unité (car la chose est dans le même rapport vis-à-vis de l'unité que le *c*arré par rapport à la *c* dont il est issu par multiplication). Afin d'éclairer ce que nous venons de dire par un exemple, soit une unité et un nombre quelconque 5, pris au hasard, ayant donc un rapport quintuple <avec l'unité>. 5 multiplié par lui-même fait le carré 25. Il est clair que 25 est à 5 comme 5 est à l'unité ; l'un et l'autre sont en effet quintuples. Pour cette raison, comme un *c*arré est <à une chose, une chose est à une unité>.

* Cette scolie montre, semble-t-il, comment il faut résoudre des équations comme

$$10x^2 = 20x$$

dans les problèmes I, 31 et suivants.

184) Le carré formé sur 12 est 144, et 1 carré formé sur 6 est 36 ; la différence du plus grand au plus petit est 108u, ou trois *c* carrés, c'est-à-dire le nombre carré trois multiplié par 36.

* Cette scolie constitue la preuve du problème II, 5.

185) Les deux nombres sont $6\frac{1}{2}$ et $4\frac{1}{2}$ dont la différence est 2. Le carré formé sur la racine $6\frac{1}{2}$ devient $42\frac{1}{4}$; le carré formé sur la racine $4\frac{1}{2}$ devient $20\frac{1}{4}$. La différence entre ces deux carrés est 22u. Il faut donc que le nombre carré formé sur la différence entre les nombres, c'est-à-dire 16, soit plus petit que la somme des deux valeurs constituées par la première différence, c'est-à-dire 2u, et les 20 unités, différence entre les carrés formés sur $4\frac{1}{2}$ et $6\frac{1}{2}$, donc qu'il soit plus petit que 22u. La différence entre les nombres reste bien 2u et la différence entre leurs carrés 4*c* et 4u.

* Cette scolie vérifie par les résultats obtenus dans le problème II, 6, la condition exprimée par Diophante :

$$(X - Y)^2 > (X - Y) + (X^2 - Y^2)$$

visant à l'obtention de solutions rationnelles positives.

186) A propos du 11e théorème du 2e ≪livre≫. Pourquoi a-t-il pris quatre unités et $\frac{1}{4}$ d'unité qui, ≪multipliés≫, font la différence, c'est-à-dire une unité, <et> non pas trois unités et un tiers d'unité (qui, multipliés, font eux-aussi une unité) ? Parce que la moitié <de la différence> entre ces nombres, c'est-à-dire entre trois unités et un tiers d'unité, qui est quatre tiers, multipliée par elle-même et <devenant> 16 neuvièmes, n'atteint pas deux unités entières. Comment donc sera trouvée la valeur de la chose, puisqu'il n'est possible ni de soustraire deux unités de 16 neuvièmes, ni <qu'il y ait un reste> qui soit la valeur de la *c* ? De même pour la moitié de la somme, on aboutit à une solution dénuée de sens. C'est donc à juste titre qu'il a pris quatre unités et $\frac{1}{4}$u pour trouver la valeur de la chose.

* Diophante appelle *διπλοισότης*, ou «double équation», deux fonctions de l'inconnue provisoire devenant toutes deux des carrés :

$$X + a = \alpha^2$$
$$X + b = \beta^2$$

Il résout ce système en considérant la différence entre les deux fonctions comme étant le produit de deux facteurs m n choisis de manière à obtenir des solutions rationnelles :

$$(x + a) - (x + b) = a - b = \alpha^2 - \beta^2 = mn$$

$$mn = \left(\frac{m+n}{2}\right)^2 - \left(\frac{m-n}{2}\right)^2$$

$$x = \left(\frac{m+n}{2}\right)^2 - a = \left(\frac{m-n}{2}\right)^2 - b$$

Le scoliaste constate précisément, à propos du problème II, 11, que pour obtenir des valeurs rationnelles positives, le choix des valeurs m et n, si a = 2 et b = 3, doit être tel que

$$\left(\frac{m-n}{2}\right)^2 > 2$$

187) Remarque tirée du 12e ≪théorème≫ du 2e ≪livre≫, situé plus haut. Et la chose devient quatre huitièmes. Les 9 unités font donc 72 huitièmes, ou 576 soixante-quatrièmes, et la quantité soustraite constituée par un *c*arré, ou 16 soixante-quatrièmes, est issue de quatre huitièmes multipliés par eux-mêmes. On soustrait de $\frac{576}{64}$, $\frac{16}{64}$, et il reste 560 soixante-quatrièmes. Inversement, en soustrayant $\frac{560}{64}$ de 9u, ou $\frac{576}{64}$, il reste $\frac{16}{64}$ qui sont un carré. Par ailleurs, les 21 unités font de même $\frac{1344}{64}$. En se soustrayant 9u moins 1*ca*, c'est-à-dire $\frac{560}{64}$, il reste $\frac{784}{64}$, qui constituent aussi un nombre carré formé sur la racine $\frac{28}{8}$. Dès lors, le nombre soustrait de 9 <u> et de 21 pour faire des carrés, sera donc bien $\frac{560}{64}$. La démonstration est claire.

* Cette scolie constitue la preuve du problème II, 12.

188) A propos du 14e ≪théorème≫ du 2e ≪livre≫. Comment fait-il un carré en ajoutant à chacun des nombres 68 dixièmes et 132 dixièmes ? On réduit $\frac{68}{10}$ en 680 centièmes. On y ajoute 49 centièmes, et on obtient au total 729 centièmes <qui constituent> un nombre carré formé sur la racine $\frac{27}{10}$. De même, on réduit 132 dixièmes en 1320 centièmes. On y ajoute 49 centièmes, et on obtient au total 1369 centièmes, qui constituent un nombre carré <formé sur la racine 37> dixièmes.

* Cette scolie complète le problème II, 14, en précisant la valeur ($Z^2 = \frac{49}{100}$), et exécute la preuve des relations

$$X + Z^2 = \alpha^2$$
$$Y + Z^2 = \beta^2$$

189) Le carré lui-même sera donc quatre *c*arrés 9u moins 12*c*. Ceci est égal à trois *c*arrés 18*c* 9 unités. Ajoutons dans les deux membres la quantité soustraite et soustrayons les quantités de même nature. Reste donc un *c*arré égal à 30 choses.

* Cette scolie résout l'équation

$$(2x - 3)^2 = 3x^2 + 18x + 9$$

du problème II, 16.

190) Ceci est égal à 4*ca* 5*c* 1u. Ajoutons dans les deux membres la quantité soustraite. Dès lors 4 *c*arrés et 4u sont égaux à 4*ca* 13*c* 1u. Soustrayons les quantités de même nature. Dès lors 3u sont égales à 3*c*.

Reste de la suite du 20e <théorème> du 2e ≪livre≫. On procède ainsi. $\frac{3}{13}$ multipliés <par eux-mêmes> font $\frac{9}{169}$. En réduisant $\frac{19}{13}$ en cent-soixante-neuvièmes, <on obtient> $\frac{247}{169}$, et on obtient au total $\frac{256}{169}$ formés sur la racine $\frac{16}{13}$. Ensuite, $\frac{19}{13}$ multipliés par eux-mêmes font $\frac{361}{169}$, et $\frac{3}{13}$ réduits en 169e font $\frac{39}{169}$, et on obtient au total $\frac{400}{169}$ qui constituent un carré formé sur la racine $<\frac{20}{13}>$.

* Cette scolie résout l'équation

$$(1 + 2x)^2 + x = 4x^2 + 4 - 8x$$

du problème II, 20, et exécute la preuve. Le scoliaste ne fait pas remarquer que dans l'hypothèse attribuée à Diophante

$$(2x - 2)^2 = 4x^2 + 4 - 8x = \beta^2$$

β est négatif, ce qui est contraire aux solutions de Diophante.

Le problème étant en outre absent dans la version arabe, on peut douter sérieusement de son authenticité.

191) $2\frac{1}{2}$ élevés au carré font $6\frac{1}{4}$; si tu en soustrais 6, reste $\frac{1}{4}$ qui est un carré formé sur $\frac{1}{2}$ (en effet, un demi multiplié par un demi fait $\frac{1}{4}$). $3\frac{1}{2}$ élevés au carré font $12\frac{1}{4}$; si tu en soustrais 6, reste le carré $6\frac{1}{4}$.

* Cette scolie constitue la preuve du problème II, 23.

192) A propos du 28e théorème du 2e livre. Puisque la chose est $\frac{7}{24}$, le *c*arré sera donc $\frac{49}{576}$. Et puisque l'autre *c*arré était $\frac{9}{<16>}$, formé sur la racine trois quarts, cette racine en 24e fait $\frac{18}{<24>}$, qui multipliés par eux-mêmes font $\frac{324}{576}$. Et puisque le produit des deux *c*arrés est $\frac{15876}{331776}$, en ajoutant $\frac{49}{<576>}$ <réduits> eux-aussi en même fraction et devenant $\frac{28224}{331776}$, on obtient au total 44.100 en même <fraction>, qui est un carré ayant comme racine $\frac{210}{576}$. Ensuite, 15.876 en même fraction accrus de $\frac{324}{576}$ réduits eux aussi en même fraction et devenant $\frac{186624}{\ll 331776 \gg}$, font au total

202.500 en même fraction, qui constituent un carré formé sur la racine $\frac{450}{576}$.

* Cette scolie constitue la preuve du problème II, 28.

193) A propos du 29e théorème du 2e livre. On multiplie par seize <ainsi>. Chacune des 25 unités est réduite en $\frac{16}{16}$, et toutes sont multipliées par un *c*arré, qui était $\frac{16}{16}$; on obtient 25 *c*arrés (chacun étant de $\frac{16}{16}$). Ensuite, on ajoute dans les deux membres la quantité soustraite, et on obtient 25 *c*arrés 8*c* égaux à un *c*arré 41u. <Puisque> chacun des *c*arrés est $\frac{16}{16}$, les 24 *c*arrés sont égaux à 24 unités ; en enlevant de chaque côté les fractions, il reste 17u égales à 8 choses, et la chose devient $\frac{17}{8}$, tandis que le ≪carré≫ restent devient $\frac{100}{64}$, formé sur la racine $\frac{10}{8}$. En effet, des 25 *c*arrés (dont chacun est $\frac{16}{16}$) chacune des racines est cinq quarts, et la chose trouvée est $\frac{17}{8}$; donc le reste sera cinq quarts réduits en <8e>. Or cinq quarts réduits en 8e font dix huitièmes.

* Cette scolie montre comment est vérifiée la relation

$$X^2Y^2 - \frac{25}{16} = \frac{25}{16}\,y^2 - \frac{25}{16} = \beta^2$$

du problème II, 29.

194) En effet, si de cinq *c*arrés, qui constituent le résultat de la somme des trois nombres ≪cherchés≫, je soustrais le carré formé sur le premier, qui est 1 *c*arré, le reste sera évidemment 4 *c*arrés, ce qui est aussi un nombre carré. <Ensuite>, si des mêmes ≪cinq *c*arrés≫ je soustrais le carré formé sur le second nombre, qui est 4 *c*arrés, le reste sera un *c*arré, c'est-à-dire un nombre carré.

* Cette scolie suggère que le choix des valeurs

$$X^2 = x^2$$
$$Y^2 = (2x)^2$$

dans le problème III, 1, permet à Diophante de ramener le problème à un système d'équations déterminées.

195) Formé sur une *c* 1u. Le carré sera un *c*arré 2*c* 1u.

* Cette scolie précise que

$$X + Y + Z = x^2 + 2x + 1 = (x + 1)^2$$

dans le problème III, 6.

196) ≪Il faut que la somme du premier et du troisième nombre soit égale à un carré≫ quelconque tel que si on en soustrait une unité, le reste ait pour mesure une chose prise six fois.

* Cette scolie montre que dans le problème III, 6, pour faciliter les calculs et obtenir des nombres entiers, à partir de la relation

$$Z + X = 6x + 1 = \delta^2$$

il vaut mieux choisir une valeur de $(\delta^2 - 1)$ divisible par six.

197) Il faut trouver ici 961, carré formé sur la racine 31, 1.681, formé sur la racine 41, et 2.401, formé sur la racine 49.

* Le scoliaste rappelle que dans le problème III, 7, le choix des valeurs a^2, b^2, c^2, est dicté par la condition

$$b^2 - a^2 = c^2 - b^2$$

198) Afin qu'eux-aussi, <accrus de 3u>, fassent un carré, et qu'ensuite ...

* Cette scolie précise que dans le problème III, 8, le choix des valeurs

$$Y + Z = x^2 + 6x + 6$$

comme celles de $(X + Y)$ et $(X + Y + Z)$

permet de ramener le problème à un système d'équations déterminées.

199) Le produit du premier et du second ≪nombre≫ moins le troisième fera un carré. Il faudra donc que le produit du second et du troisième moins le premier fasse un carré, et aussi que le produit du troisième et du premier moins le second fasse un carré.

* Cette scolie rappelle, en cours de résolution, les relations du problème III, 13

200) En effet, le produit du premier et du second ≪nombre≫ est 4*ca* 4*c*, qui accrus du troisième qui est 1u, font un carré. 4*ca* 4*c* 1u est en effet formé sur la racine 2*c* 1u. Le produit du second et du troisième ≪nombre≫ est 4*c* 4u, qui accrues du carré formé sur le premier, 1*ca*, font un carré ; <1>*ca* 4*c* 4u est en effet formé sur la racine 1*c* 2u.

* Cette scolie vérifie les relations

$$XY + Z^2 = \alpha^2$$
$$YZ + X^2 = \beta^2$$

en fonction des valeurs de X, Y et Z, choisies par Diophante dans le problème III, 14, et ramenant le problème à un système d'équations déterminées.

André ALLARD.
Maître de Recherches du F.N.R.S.
5, Rue Basse,
B-7911 TOURPES.

COMPTES RENDUS

Lexique du Moyen Age

Lexikon des Mittelalters. Munich-Zurich, Artemis Verlag. Vol. 2 – Fasc. 1, 1981, col. 1-224.

Avec une régularité exemplaire, se poursuit la publication par les Éditions Artemis du *Lexikon des Mittelalters*. Le premier volume qui compte 2.094 colonnes serrées couvre les lettres A (de Aachen) au début de B (Bettelordenskirchen). Quatre fascicules du volume 2, soit 896 colonnes ont déjà vu le jour, amenant la publication à Buckingham. Les notices se font remarquer, suivant une tradition maintenant bien établie, par le sérieux et la précision de l'information, la qualité de la bibliographie. On insistera sur les articles consacrés à de grands sujets, comme l'activité des mendiants, la Bible, les images (Bild), qui sont traités par différents spécialistes et offrent ainsi des comparaisons bien documentées sur des questions parfois très vastes. Ces synthèses font du *Lexikon des Mittelalters* un instrument de travail d'une très haute qualité.

Dans la première livraison du tome II, de Bettlerwesen à Bîrladul, nous avons relevé les articles suivants qui peuvent intéresser les byzantinistes, les slavisants et les arabisants. A côté de notices consacrées aux localités de Bijelo Polje, de Biograd et de Bîrladul, ce sont surtout des notions abstraites, mais fort importantes, que nous rencontrons dans ce fascicule autour de mots comme Bible et Bild. Plusieurs spécialistes traitent de la tradition du texte, des gloses, des commentaires, des catènes, des différentes traductions de la Bible. La Bible, dans l'Église orientale, fait l'objet de colonnes denses dues à H. M. Biedermann. La Bible dans le monde juif et dans l'Islam n'est pas oubliée. Lié à la «Bible», apparaît le long article sur la poésie inspirée de la Bible (Bibeldichtung). Si les impressions de la Bible, à commencer par celle de Gutenberg, intéressent moins directement le byzantiniste, celui-ci marquera tout son intérêt pour les pages consacrées à l'illustration de la Bible et à ses traductions. Mais ce fascicule contient aussi des données intéressantes sur la pratique de l'irrigation

(Bewasserung), le mouvement (Bewegung), la preuve (Beweis), ainsi que sur une des grandes questions de l'histoire byzantine : la vénération des images et l'iconoclasme. Les articles Bild, Bilderstreit, Bildverbot apportent une riche information. On signalera également les contributions fouillées consacrées aux programmes iconographiques (Bildprogramm) et tout spécialement au portrait (Bildnis).

Fasc. 2, 1981, col. 225-448.

Le fascicule 2 – de Birne à Bordeaux – comprend une quarantaine d'articles qui nous intéressent directement. Nous y relevons notamment Bisantius, archevêque de Bari, fer de lance de la politique antibyzantine du pape, une évocation de la Bithynie, de Blastarès, de Blémmydès, des différents Bohémond et des Boniface, dont le célèbre Boniface de Montferrat, mais aussi des articles consacrés au plomb (Blei), au sang (Blut, Blutschau), à l'arc (Bogen) et aux Boyards, pour n'en citer que quelques-uns.

Fasc. 3, 1982, col. 449-672.

Poussant de Bordeaux (Konzil v.) à Brief, le fascicule 3 offre une belle diversité, puisque l'on y rencontre non seulement des notices sur les différents Boris – sur Boris et Gleb –, mais aussi des évocations de la Bosnie, du Bosphore, de Brescia, à côté du rappel synthétisé de grands sujets, trop souvent fragmentés, comme la superstition du mauvais œil (böse Blick), le rôle des messagers, les ravages des incendies ou la flétrissure au fer rouge. La symbolique des fiançailles, les épopées narrant l'enlèvement de la fiancée (Brautwerberepos) sont également abordées en profondeur. Mais on s'arrêtera tout particulièrement aux copieux développements accordés à la lettre, à la littérature épistolaire et aux collections épistolaires.

Fasc. 4, 1982, col. 673-896.

La quatrième livraison débute encore par ce thème en traitant des lettres apocryphes. Les Bryennios et les Brjaceslav y reçoivent la place due, tout comme Brindisi ou encore le bronze. On se penchera surtout sur les intéressants articles consacrés au pain (Brot), aux empreintes (Brotstempel), mais également à des éléments aussi importants que les ponts (Brücke), ou encore les sources (Brunnen). Ce fascicule aborde aussi le livre (Buch) et ses dérivés. Ainsi, à côté d'un important article consacré au livre lui-même et à ses différentes formes, on notera les colonnes réservées à la reliure (Bucheinband), signées de la plume de l'éminent O. Mazal, et la vaste évocation de l'illustration des livres (Buchmalerei) (cc. 837-892), où se côtoient les noms de K. Bierbrauer, de Ø. Hjort, de O. Mazal, de D. Thoss, de G. Dogaer, de J. Backhouse, de G. Dalli Regoli, de H. Künzl, de

K. Wessel, de K. Onasch, de D. Nagorni, de K. Brisch et de D. Duda. Les contributions traitant de l'illustration byzantine méritent les plus vifs éloges. On citera également la notice présentant la tenue des livres (Buchhaltung) où sont exposées, avec compétence et clarté, les manières de tenir les livres et les méthodes de comptabilité dans les différentes civilisations.

Ces quatre fascicules du *Lexikon des Mittelalters* font ainsi progresser une œuvre de grande qualité qui constituera l'instrument de travail par excellence dans toutes les bibliothèques.

M. DE WAHA.

Philon d'Alexandrie

PHILON D'ALEXANDRIE, *Quaestiones et Solutiones in Genesim, I et II, et versione armeniaca*, Introduction, traduction et notes par † Charles MERCIER, dans «Les œuvres de Philon d'Alexandrie», publiées sous le patronage de l'Université de Lyon, vol. 34[a], Paris Les Éditions du Cerf, 1979, in-8°, 336 pages, ISBN 2-204-01398-6. Prix : 199 francs.

Philon est sans conteste l'un des plus remarquables auteurs de la littérature juive alexandrine ; son œuvre prolixe recèle une exégèse profonde des Écritures. Les *Quaestiones et Solutiones in Genesim* constituent une étape importante dans la publication complète entreprise par les Édition du Cerf. L'initiative se justifie d'autant mieux dans le cas du présent ouvrage que la vieille édition de J.-B. Aucher, remontant à 1826, souffre d'une trop grande inaccessibilité et que la seule traduction qui soit aujourd'hui disponible est anglaise, celle de R. Marcus, dans la Loeb Classical Library. Il apparut bientôt que la traduction latine réalisée par Aucher au départ du texte arménien – le texte grec étant perdu – ne pouvait certainement pas servir de base de travail. Aussi le Père Charles Mercier traita-t-il directement à la fois le texte arménien au départ de nouveaux manuscrits et les fragments grecs conservés de l'œuvre. Il disposait en outre des travaux réalisés par Fr. Petit sur l'ancienne version latine publiée dans la collection «Texte und Untersuchungen», Bd. 113-114 en 1973 à Berlin. De son labeur est née une traduction française qui est confrontée dans cette édition avec la version latine d'Aucher, dont elle n'est cependant pas issue. Seul le traducteur arménien, exception faite des fautes des copistes grecs, nous sépare donc de la pensée de Philon. Afin de mieux encore s'effacer devant le texte, le Père Mercier n'a pas craint d'user d'une langue qui pour être abrupte n'en est pas moins un reflet

fidèle des idées de l'Alexandrin. Ce travail d'une grande honnêteté et d'une remarquable rigueur scientifique, l'auteur l'a introduit par l'étude de la tradition manuscrite arménienne. Il souligne ensuite la difficulté de sa tâche, car la traduction arménienne se rattache à l'École hellénistique, caractérisée par une tendance à la littéralité qui peut parfois mener au néologisme inspiré par une décomposition des mots grecs et une reconstruction à partir d'éléments correpondants arméniens. Enfin, un chapitre est réservé à l'examen des lemmes bibliques grecs et arméniens et un tableau de concordances clôt cette introduction riche en enseignements.

Marc DEVRIENDT.

Inscriptions grecques du Negev

NEGEV, Avraham, *The Greek Inscriptions from the Negev*, un vol., Studium Biblicum Franciscanum, Collectio Minor n. 25, Jerusalem, Franciscan printing Press, 1981, in-8°, 97 pp., 44 pl. (74 Phot. + 21 fig).

L'auteur nous livre le matériel épigraphique grec des villes d'Oboda, Sobota, Mampsis et Elusa situées dans un rayon d'une cinquantaine de kilomètres au sud de Beer Sheba dans l'aride Neguev. Il s'agit de documents inédits ou anciennement étudiés, s'échelonnant du IIIe au VIe s. p.C. dont certains ne sont conservés que sous forme de copie ou d'estampage. L'on saura donc gré à M. A. NEGEV d'avoir mené à bien ce travail indispensable à toute approche historique ou archéologique d'une région offrant encore un si vaste terrain d'investigation. La présentation des inscriptions et le commentaire attenant sont entièrement satisfaisants. Relevons cependant quelques imprudences. Pourquoi page 14, une inscription nabatéenne incompréhensible devrait-elle nécessairement révéler le nom ancien d'Oboda ? Page 18, la lecture de la ligne 3 de l'inscription 4 d'Oboda nous semble suspecte. Si l'on regarde la photographie qui nous est livrée, l'avant-dernière lettre ressemble davantage à un Δ qu'à un K.

Ajoutons que le haut fonctionnaire Fl. DEMARCHOS, sous lequel le théâtre d'Elusa fut partiellement restauré (pp. 73-76), trouve un homonyme dans la correspondance du moine Nil d'Ancyre (*P.G.*, LXXIX, 2, 244). Le destinataire en est un certain Demarches illustris localisé par J. R. MARTINDALE (*The Prosopography of the later roman Empire*, vol. II,

Cambridge, 1980, p. 351) vers le milieu du ve s. Il est dommage que la présence de Nil dans le Sinaï et son voyage à Elusa, tels que nous les rapportent les *Narrationes de caede monachorum in monte Sinai*, soient aujourd'hui si contestables car nous aurions là un élément supplémentaire en faveur de la coïncidence des deux Demarchos (pour la question voir ALTANER, *Patrologie*, Freiburg, 1960, p. 300 et *Dictionnaire de Spiritualité Ascétique et Mystique*, fasc. LXXII-LXXIII, 1981, col. 351, 4° et 356, 5).

Les index sont suivis de notes en guise de conclusion à l'ouvrage. D'abord l'auteur constate que dans les villes orientales du Neguev se rencontrent surtout des noms occidentaux ou bibliques tandis que la partie occidentale compte d'avantage de noms arabes. Il remarque la faible proportion de noms de cette dernière catégorie parmi les membres du clergé alors que les noms arabes sont de plus en plus fréquents dans les documents papyrologiques des ve et vi^e^ s. originaires de la zone militaire de Nessana. Le recrutement de Bédouins dans l'armée serait-il la cause de ce phénomène ou s'agit-il seulement de l'apparition dans les documents des indigènes tardivement christianisés ? La note 2 étudie la fonction de *vicarius* et la valeur du titre de *clarissimus* dans le cadre de la Palestine à la lumière des nouveaux documents ; elle se termine par une proposition d'interprétation du terme πριώρων, décomposable en πρι-ωρ = *primi ordinis*. La note 3 examine la répartition des sépultures dans les plans des édifices religieux, des différentes cités envisagées et rapproche certaines dates de décès des épidémies de peste qui ravagèrent l'empire et de l'invasion arabe. La note 4 suit, au travers des documents épigraphiques, les différentes phases de construction, décoration et restauration des édifices sacrés de Sobata.

Une série de planches reproduisant inscriptions, plans et vues générales complète agréablement cet ouvrage qui intéressera tant l'historien que l'archéologue ou le philologue.

Marc DEVRIENDT.

Les manuscrits médicaux de Vénétie

M. FORMENTIN, *I codici greci di medicina nelle tre Venezie*, Padoue, Liviana Editrice, 1978 (Università di Padova. Studi bizantini e neogreci, 10), 8°, 117 p., facs.

Depuis le début du siècle, les travaux de H. Diels (*Die Handschriften der antiken Ärzte*, dans *Abhandlungen der königlich preussischen Akademie*

der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse, 1905 (Abh. III), 1906 (Abh. I), 1907 (Abh. II)) constituent le point de départ de toute étude sur les médecins grecs et les traités qu'ils composèrent. Consciente des imprécisions et des lacunes d'une recherche aussi gigantesque, l'auteur s'est proposé, pour les manuscrits conservés sur le territoire de la Vénétie, de corriger et de compléter ce catalogue – ainsi que ceux sur lesquels il repose – à la lumière des découvertes effectuées depuis sa parution et des progrès de la philologie.

La première partie de l'ouvrage est consacrée au répertoire des œuvres contenues dans les différentes bibliothèques envisagées (à Venise, Padoue et Vérone). Parmi celles-ci, une place d'honneur a tout naturellement été réservée à la bibliothèque de Saint-Marc, dont le noyau originel fut constitué de la donation du cardinal Bessarion (1468). On peut y relever des manuscrits de grande valeur, tant par leur ancienneté que par l'importance des auteurs dont ils nous transmettent les travaux. Notons que, dans un souci de précision et d'uniformisation, M. Formentin a rédigé les notices des manuscrits de ce fonds, pour lesquels il n'existait pas de description conforme aux impératifs de la codicologie moderne. Suivant en cela l'exemple de H. Diels, elle s'est également appliquée à rechercher et à tenter d'identifier les manuscrits d'origine vénitienne dispersés dans les grandes bibliothèques européennes.

La répartition par auteur et par œuvre des manuscrits ainsi inventoriés occupe la seconde partie du livre. Au chapitre «Hippocrate», M. Formentin consacre plusieurs pages au prestigieux *Marc. gr.* 269, du début du xe s., à la fois le plus ancien et le plus précieux témoin connu de l'ensemble du *Corpus* hippocratique, auquel les éditeurs ont attribué la lettre M. Elle émet quelques observations sur la structure du manuscrit, évoque son histoire, l'influence qu'il exerça sur les premières éditions imprimées et, surtout, établit un *stemma* des autres manucrits à partir de M. Les nombreuses œuvres de Galien avaient, elles aussi, retenu l'attention du cardinal Bessarion qui rassembla ou fit copier quatorze manuscrits contenant plus de cent traités auxquels la philologie moderne n'a prêté que peu d'intérêt. Le patient inventaire de M. Formentin s'est également étendu aux médecins de moindre renom ainsi qu'à des œuvres anonymes, inédites ou peu connues, que le catalogue de H. Diels avait négligées. Tous font l'objet de notices détaillées, assorties d'une importante bibliographie.

Rigoureux au plan de l'étude des manuscrits, le livre de M. Formentin contient, de plus, de nombreuses allusions aux copistes connus et aux

médecins et humanistes qui préservèrent et transmirent les écrits et les enseignements de leurs prédécesseurs. Des index détaillés facilitent la consultation de l'ouvrage, qu'illustrent quelques planches d'excellente qualité reproduisant des textes ou des dessins.

Anne DISPA-GRANDFILS.

L'empereur Julien et l'Hellénisme

Polymnia ATHANASSIADI-FOWDEN, *Julian and Hellenism. An Intellectual Biography*. Oxford, Clarendon Press, 1981. VII + 1 f. + 245 p.

Ce livre est une thèse de doctorat de l'Université d'Oxford. L'auteur, Polymnia Athanassiadi-Fowden, a fait sa thèse doctorale sous la direction de J. F. Matthews, Lecturer in Middle and Late Roman Empire à l'Université d'Oxford et un des plus grands spécialistes mondiaux de l'Antiquité tardive. Ce travail se rattache donc à l'école de Matthews, qui s'appuie sur une interprétation directe des sources pour les étudier dans leur contexte historique.

Cette œuvre est une biographie de l'Empereur Julien axée sur son développement intellectuel. Dans l'introduction «Hellenism : unity or diversity ?» (pp. 1-12) l'auteur montre que Julien était un défenseur de l'unité de l'hellénisme et trace d'une façon très claire les lignes du développement de celui-ci jusqu'à Julien pour situer sa figure dans ce courant et montrer son influence à Byzance.

Dans le premier chapitre : «The Gardens of Alcinous» (pp. 13-51) Mme Athanassiadi-Fowden a très bien décrit le processus de formation intellectuelle de Julien et a traité avec une grande sagacité l'influence des penseurs dont Julien avait fait la connaissance. Dans le deuxième chapitre «Miles Mithrae» (pp. 52-88) elle a exposé l'évolution intellectuelle de Julien en Gaule sans oublier ses rapports avec les changements de la situation politique.

Dans le troisième chapitre, «Iulianus Augustus» (pp. 89-120), l'auteur traite surtout des réformes administratives entreprises par Julien pendant le bref temps de son règne et surtout de sa politique municipale. Le quatrième chapitre a comme titre «Paideia» (pp. 121-160) et souligne le rôle restaurateur de l'hellénisme en même temps que l'influence de Jamblique sur la «paideia» de Julien ; cette «paideia» est aux yeux de l'Empereur un sorte de synthèse de l'hellénisme et P. Athanassiadi-Fowden montre qu'il a cherché l'unité religieuse de l'Empire. L'auteur a

étudié les discours de Julien et mis en relief son syncrétisme religieux. Il ne manque pas une analyse de «Des dieux et du monde» de Salluste.

Le cinquième chapitre porte sur «The priest king and the philosopher priest» (pp. 161-191) avec un examen approfondi du «Contre les Galiléens» de Julien. C'est une très intéressante comparaison entre Hellénisme et Christianisme faite par l'auteur suivant les idées de Julien. On y trouve également une bonne étude de la notion de royauté chez l'Empereur Julien. L'auteur a étudié les rapports entre *imperium* et *sacerdotium* à propos de l'union entre religion et état. Dans le dernier chapitre «Towards the Persian campaign» (pp. 192-225) l'auteur souligne l'importance d'Alexandre et de Marc-Aurèle pour Julien et constate que sa politique a échoué.

Le livre se termine par un épilogue (pp. 226-232), dans lequel l'auteur considère la projection de la figure de Julien dans le monde byzantin sans oublier son influence dans la partie occidentale de l'Empire.

Ce livre est une œuvre excellente destinée à faire époque dans les études concernant Julien comme le fit en son temps le livre de J. Bidez, *La vie de l'Empereur Julien*, Paris, 1930. L'examen des sources est méticuleux et a amené l'auteur à une interprétation très satisfaisante. Tous les écrits de Julien ont été traités en suivant leur ordre chronologique, et la liaison entre les événements historiques et l'évolution intellectuelle de Julien a été envisagée d'une façon très intelligente. L'auteur a centré son étude sur le développement intellectuel de Julien, ce qui lui fournit le moyen de comprendre son œuvre. Que l'auteur de ce livre soit une grecque influe sur sa manière de voir les choses, parce qu'elle aborde la figure de Julien avec une sensibilité différente de celle des savants de l'Europe Occidentale.

J. M. Alonso-Núñez.

Actes du Concile de Chalcédoine

André-Jean Festugière, O.P., *Actes du Concile de Chalcédoine. Sessions III-VI (La définition de la Foi)*. Traduction française. Préface par Henry Chadwick. Cahiers d'Orientalisme IV. Genève, Patrick Cramer, 1983, 100 p., 210 × 297 mm.

Le Concile œcuménique de Chalcédoine (octobre-novembre 451) a commandé l'histoire.

Réuni pour condamner l'hérésie monophysite du moine Eutychès, qui professait une seule nature du Christ après l'union hypostatique, ce Concile s'employa également à contrecarrer le concile d'Éphèse, mieux

connu sous le nom de «Brigandage d'Éphèse», tenu deux ans auparavant à l'instigation du puissant Patriarche d'Alexandrie Dioscore qui avait réussi à attirer dans son camp des évêques aux sièges aussi prestigieux que Juvénal de Jérusalem.

L'*orthodoxie* du Pape de Rome Léon, consignée dans sa fameuse Épître à Flavien de Constantinople (passée à la postérité sous la désignation plus courante de *Tome de Léon*), finira par remporter les suffrages de tous les Pères conciliaires présents (un peu plus de 300), certains groupes d'évêques s'étant d'abord montrés réticents sur quelques points de doctrine du *Tome*. L'habileté discrète des légats pontificaux et présidents d'assemblée n'y sera pas pour rien. Mais les principaux intéressés – les adeptes de Dioscore naturellement –, déposés ou exclus du concile en même temps que leur chef de file, n'étaient plus là pour défendre leur cause ; et les treize évêques représentant le diocèse d'Égypte, intérieurement favorables à leur ex-Patriarche, purent certes intervenir, mais furent aussitôt «muselés».

Il fallut toute l'autorité impériale et la diplomatie des modérateurs laïcs pour que le Concile ne tournât pas en querelle de personnes mais s'attachât, dès la IIIe session, à définir correctement la Foi dans la ligne des Saints Pères de Nicée (325), de Constantinople (381) et d'Éphèse (431), où l'on avait assisté à la condamnation d'hérésies autrement dangereuses. Les milieux monastiques acquis à Eutychès, constantinopolitains surtout (archimandrites et gardiens de *Topoi*), transportant leur turbulence jusque dans l'enceinte du concile, demeurèrent particulièrement intraitables.

L'heureux dénouement du Concile ne freina pas, hélas ! le grand mouvement schismatique désormais déclenché, qui secouait l'Église et qu'aucune tentative ultérieure de pacification ne put endiguer. L'Église a porté, et porte encore, la marque douloureuse de cette séparation qui se joua en définitive à Chalcédoine. L'histoire s'en ressentira profondément. Des cultures différentes, jusque-là étroitement imbriquées, bifurqueront et s'ignoreront totalement des siècles durant.

On mesurera mieux, après cette rapide esquisse du contexte historique et religieux, l'intérêt qu'il y avait à rendre accessibles au lecteur moderne les *Actes* authentiques de ce Concile, – lesquels furent par ailleurs traduits en latin presque simultanément. L'édition, à la Renaissance, des anciennes collections latines a du reste devancé celle du texte grec lui-même. Ce n'est qu'en plein XXe siècle qu'Ed. Schwartz, dont l'œuvre monumentale force l'admiration, entreprit pour la première fois l'édition critique des Actes originaux des Conciles Œcuméniques, dont le nôtre.

C'est sur cette base philologique sûre que le regretté Rév. Père A. J. Festugière a mis au point pour les «Cahiers d'Orientalisme» la première traduction complète en français (et en langue moderne tout court) des Sessions (*Gesta*) III à VI – Sessions «dogmatiques» par excellence – qui constituent en quelque sorte le noyau du Concile.

Tous ceux qui, ne fût-ce qu'accessoirement, ont fréquenté ce genre de textes savent que la traduction d'Actes synodaux n'est pas affaire de tout repos, et qu'à une connaissance, inhabituelle, du grec de l'époque il faut allier la pratique d'un langage théologique fort subtil, dont les nuances risquent de ne pas être perçues, et moins encore rendues, par plus d'un traducteur. Mais quand ce traducteur, théologien averti, manie aussi bien la «langue d'arrivée» que la «langue de départ», on peut être assuré du résultat : cette traduction française du Père Festugière se recommande en effet, comme tant d'autres signées de lui, par sa clarté et sa beauté.

Aussi lui sera-t-on doublement reconnaissant d'avoir mis à la disposition du plus grand nombre une traduction – et une traduction comme lui seul savait en faire – de ces textes capitaux tant sur le plan historique que sur le plan doctrinal, – textes qui ont fait couler beaucoup d'encre, mais que peu connaissent directement ou ont lus dans leur intégralité. Le travail de l'Auteur répond aux vœux de maints théologiens et historiens des dogmes non familiarisés avec le grec.

On n'aura garde enfin d'oublier le brillant préfacier H. Chadwick qui, d'un coup de maître, dégage le cadre historique et l'enjeu théologique de la définition chalcédonienne.

Ce volume s'inscrit, à juste titre, dans une Collection d'orientalisme. Que l'on songe notamment que toute une littérature orientale (syriaque et copte par exemple) se développera par la suite, qui gardera toujours un arrière-goût antichalcédonien et s'en prendra, souvent avec force, à ces documents officiels issus du Synode, *Tome* en tête. On pense volontiers à Sévère d'Antioche. Sous le couvert du monophysisme – fût-il plus verbal que de fond –, l'on était cependant trop heureux de faire valoir, de manière peut-être moins avouée, une identité politique vis-à-vis de l'hégémonie byzantine.

Chalcédoine est bel et bien à la croisée des chemins. A partir de la seconde moitié du ve siècle, les Églises d'Orient vivront repliées sur elles-mêmes, coupées pour ainsi dire de la source, en opposition ouverte et constante avec Rome et Constantinople. Cela contribua sans doute (provisoirement du moins) à l'éclosion d'un sentiment et d'une conscience nationalistes, mais ose-t-on imaginer ce qu'eût été l'histoire de l'Église – et

l'histoire du monde, dans la mesure où elles étaient alors confondues – sans la tragédie du schisme chalcédonien ?

Enzo Lucchesi.

Lexique des Novelles de Justinien

A. M. Bartoletti Colombo, *Lessico delle Novellae di Giustiniano nella versione dell'Authenticum. A.-D.*, «Lessico Intellettuale Europeo XXX», Roma, Edizioni dell'Ateneo, 1983, pp. xxix-461.

Ho avuto occasione, pochi anni addietro, di svolgere per i lettori di questa Rivista (Tome XLIX, 1979, pp. 239-65) una serie di considerazioni suggerite dalla pubblicazione dei primi due volumi del *Vocabularium* delle Novelle latine di Giustiniano : ossia delle concordanze elettroniche alla antica versione latina delle Novelle curate, nell'ambito di una più vasta impresa destinata a coinvolgere tutto il lessico legislativo giustinianeo, vuoi latino vuoi greco, da A. M. Bartoletti Colombo. Ebbi modo allora, e non mi ripeterò se non per sommissimi capi, di illustrare il diverso statuto dei testi latini accolti nella moderna edizione bilingue delle Novelle di Schoell-Kroll, scelta dalla curatrice come base delle sue concordanze : originali di cancelleria taluni, traduzione antica di originali greci la maggior parte degli altri.

Se l'individuazione dei testi appartenenti alla prima categoria non è del tutto pacifica, anche per la seconda occorre dar luogo ad alcuni *distinguo*, perché le traduzioni non appartengono forse tutte all'identico ambiente, e per alcune, e precisamente quelle tramandate non dalla collezione dell'Authenticum, ma dall'Appendice alla *Epitome Juliani*, appare fondata l'ipotesi dell'epitomazione. Su questo problema, ripeto, mi sono soffermata in modo più particolareggiato nel Tomo XLIX di questa Rivista : qui vorrei solo cogliere l'occasione per rettificare una svista contenuta nella p. 252, dove nell'elenco dei testi originali conservati in redazione *unicamente* latina è inclusa anche la Nov. 34, la quale invece, come del resto appare dal prosieguo della stessa p. 252, figura nella raccolta delle 168 Novelle anche in una redazione greca, rappresentata dalla Nov. 32.

Le concordanze alle Novelle latine sono state, nel frattempo, pubblicate per intero nei loro dieci volumi più un volume di indici : utilizzabili, certo, da chiunque abbia interesse per il latino dell'epoca tardo-antica, esse appaiono, pur nella loro larga fungibilità, indirizzate prevalentemente a un'udienza romanistica. Per contro, il *Lessico* elaborato oggi dalla stessa

B.C. si presenta, già per la sede in cui è inserito e per i criteri che lo sorreggono, rivolto a un pubblico assai meno predeterminato.

Il *Lessico* delle Novelle è incluso nella serie delle pubblicazioni del Lessico Intellettuale Europeo ; pubblicazioni che hanno già visto comparire indici, lessici, glossari, concordanze ad autori, a movimenti o a scuole di grande rilevanza per la storia del pensiero occidentale come Ippocrate, l'epicureismo, l'ermetismo, la scolastica, Bruno, Bacone, Descartes, Vico e Berkeley. La circostanza stessa di questo inserimento rende avvertiti del fatto che il *Lessico* delle Novelle non si rivolge unicamente agli storici del pensiero giuridico, interpreti privilegiati, certo, della parte normativa di testi i quali per altro, nella ricchezza dei dati che conservano e comunicano sull'ambiente storico, sociale, culturale da cui hanno tratto origine, presentano un interesse per tutti gli storici del mondo tardo-antico ed alto-medievale.

Mentre le concordanze del *Vocabularium*, come tutte le imprese analoghe, registrano la serie totale delle occorrenze in una sequenza rigorosamente topica, il *Lessico* privilegia l'aspetto semantico, illustrato attraverso una serie selezionata di lemmi in cui gli esempi sono scelti e articolati secondo scansioni interne che non corrispondono (o non corrispondono necessariamente) alla loro successione topica entro l'edizione prescelta, ma a criteri diversi, di cui si dirà subito dopo : ma si deve soprattutto rilevare che essi riproducono, anziché un segmento testuale determinato meccanicamente, quella porzione del testo che il lessicografo ritiene necessaria e sufficiente per una attribuzione di significato, eventualmente facilitata da una serie di rimandi interni.

La scelta delle voci, come risulta dai dati quantitativi forniti dall'Introduzione, è assolutamente generosa ; quanto ai criteri adottati per distribuire gli esempi prescelti entro i paragrafi delle singole voci, essi rispecchiano, più che norme rigidamente prefissate, la varietà e la complessità della lingua dell'Autentico, privilegiando, come si afferma nell'Introduzione, «ora l'istituto giuridico ... ora la variazione sintattica connessa con la variazione semantica ... ora l'uso proprio o figurato ... ora il valore moralmente positivo o negativo ... e così via».

La distinzione e la progressione numerica dei paragrafi entro le singole voci, affidata con ciò caso per caso alla valutazione del lessicografo, è per altro al contempo ancorata a un dato oggettivo, la corrispondenza con l'equivalente greco dell'originale, registrato in esponente in forma lemmatizzata. Perché la lingua dell'Autentico è, non si deve dimenticarlo, una lingua *di traduzione* : di una delle traduzioni così frequenti nel mondo

tardo antico che ponevano testi greci a disposizione di un pubblico di lingua latina o, più raramente, testi latini a disposizione di parlanti la lingua greca. Poteva trattarsi di testi religiosi, di atti conciliari, di opere storiografiche, di letteratura agiografica, di documenti legali o amministrativi, di corrispondenza di varia natura ; e il tipo di traduzione adottato poteva essere quello *sensum e senso* oppure quello *verbum e verbo* (per adottare la distinzione di S. Brock, *Aspects of Translation Technique in Antiquity*, «GRBS», 20, 1979, 69-87).

Il tipo di traduzione *verbum e verbo*, a cui va ricondotta anche quella dell'Autentico (da considerare, secondo Scheltema, addirittura un *mot-à-mot* interlineare) deve essere attribuito non all'imperizia del traduttore, ma alla natura dei documenti : esso è prevalente per i testi giuridici o anche nelle prime traduzioni latine della Bibbia anche se – come sottolinea ancora Brock e come è evidente in tutto il testo dell'Autentico – «the over-literal can be meaningless».

Disporre, per un testo così ampio e dal contenuto così ricco e variato come quello delle Novelle, «ces admirables Novelles», nel giudizio di E. Patlagean, di un lessico il quale, nell'articolazione molto spinta delle voci, offre una serie ricchissima di corrispondenze latino-greche già classificate, costituisce uno strumento prezioso per lo studio del bilinguismo nel mondo tardo-antico. Al contempo, il *Lessico* potrà offrire un apporto determinante alla soluzione di un problema classico dell'Autentico, ossia quello dell'origine e dell'età di questa traduzione, e anche, se possibile, della lingua madre del traduttore (o, se si vuole, con Scheltema, dell'autore dell'interlineare).

Una accurata fenomenologia delle tecniche, e soprattutto degli errori di traduzione come quella tracciata recentemente da S. Lundström nelle sue *Uebersetzungstechnische Untersuchungen auf dem Gebiete der christlichen Latinität*, Lund, 1955, e applicate ad esempio al caso di Cassiodoro/Epifanio da F. Weissengruber, *Epiphanius Scholasticus als Uebersetzer. Zu Cassiodorus/Epiphanius Historia Tripertita*, Oest. Ak. d. Wiss., Phil.-hist. Klasse, Bd. 283.5, Wien, 1972, potrà servire come utile guida, applicabile soprattutto ai casi in cui le voci latine dell'Autentico non corrispondono a quelle greche degli originali, ma ne differiscono in modo radicale : tali esempi sono segnalati nel *Lessico* con il segno.

Applicando all'analisi di queste divaricazioni le categorie proposte da Lundström (errata separazione di parole, scambio di vocali e/o di consonanti, errori di lettura, errori dovuti a omonimia o a falsa etimologia, erronea scelta del significato, connessa oppure no ad un errore sintattico,

ecc.), ed insieme esaminando, nella serie delle corrispondenze, le particolari scelte sinonimiche operate dal traduttore, si potrà cercare di stabilire se, nel caso specifico, sia verificabile l'ipotesi di Brock secondo cui in genere la prima lingua del traduttore *non* era quella della fonte : ipotesi che per altro, secondo lo stesso proponente, non sempre è accertabile per i documenti romani ufficiali. D'altronde, anche accertare che il traduttore dell'Autentico era di madre lingua latina non implicherebbe meccanicamente la dimostrazione dell'origine occidentale della traduzione, perché negli ambienti di governo (e probabilmente in quegli accademici) della Costantinopoli del sesto secolo c'era sicuramente posto per dei latinofoni, come dimostra il caso di Giunillo, il questore di origine africana che fu chiamato a succedere a Triboniano.

Ma anche se la questione della patria del traduttore dovesse restare aperta, il *Lessico* potrà certo fornire dati rilevanti per la soluzione di un problema di non minore momento, ossia quello dell'epoca della traduzione ; e al contempo, rispetto al *Vocabularium* che gli ha fornito i dati, offre il vantaggio di una immediata individuazione dei testi giunti in redazione unicamente latina, identificabili per l'assenza dell'esponente greco. Il linguaggio della cancelleria è in questo modo distinto da quello che sopra ho chiamato una lingua di traduzione, ferma restando l'esistenza di alcuni casi per cui non è esclusa l'ipotesi dell'epitomazione.

L'esame delle voci del *Lessico*, dei loro paragrafi e sottoparagrafi, con le relative equivalenze latino-greche mette in evidenza un dato ulteriore : lo stesso vocabolo latino è sovente utilizzato per rendere vocaboli greci diversi ; si veda, per fare un esempio fra i molti possibili, la voce *consentio*, usata come equivalente delle voci greche *βούλομαι*, *συμπράττω*, *σύμφημι* o ancora *συναινέω*. Non sarebbe difficile, per converso, ricavare dal *Lessico* la prova che talora uno stesso vocabolo greco è reso in passi diversi con differenti vocaboli latini (e qui devo rettificare una mia impressione di segno opposto espressa in questa Rivista, XLIX, 1979, p. 264 s.). Questo serve a evidenziare ancora una volta che per lo studioso del diritto giustinianeo nessuna traduzione delle Novelle, né il *verbum e verbo* dell'Autentico né i tanti *sensum e senso* delle varie traduzioni moderne, a cominciare dall'Aloandrina, possono sostituire gli originali greci per una ricostruzione del pensiero giuridico e dell'ambiente culturale dell'età giustinianea per gli anni successivi al 534. In questo senso, il passo decisivo sarà rappresentato dalle concordanze alle Novelle greche in corso di preparazione sempre a cura di B.C., che si sarà guadagnata all'atto del loro completamento (e, certo, anche fin d'ora) una benemerenza di grande rilievo entro gli studi giustinianei degli ultimi decenni.

Siamo tornati con questo all'udienza giuridica la quale non è, ripetiamo, l'unica destinataria del *Lessico*, come è emerso con molta chiarezza dalle relazioni di E. Garin e di C. Leonardi che ne hanno accompagnato la presentazione a Firenze nel corso di due giornate «giustinianee» e che saranno pubblicate negli Atti dell'Accademia Toscana di Scienze e Lettere «La Colombaria». A queste relazioni possiamo rimandare gli studiosi del pensiero filosofico o i medievalisti per una compiuta illustrazione del *Lessico* qui presentato in rapporto alle rispettive discipline.

Giuliana LANATA.

Histoire du Droit byzantin

D. SIMON (éd.), *Fontes Minores V*. Francfort, Lowenklau Gesellschaft, 1982, 1 vol. in-8°, XV-297 p. (FORSCHUNGEN ZUR BYZANTINISCHEN RECHTSGESCHICHTE).

Dans la série, bien connue maintenant, que dirige D. Simon, vient de paraître un cinquième recueil d'articles consacrés à l'histoire du droit byzantin. Fidèles à une tradition de leur école, les collaborateurs ont à cœur non seulement de commenter les textes, mais aussi de les éditer et de les traduire.

M. Th. FÖGEN, *Zur Einteilung der Digesten : Drei byzantinische Traktate* (pp. 1-26), réédite avec de nouvelles corrections et des commentaires détaillés deux courts traités qui présentaient la division du Digeste dans l'enseignement du droit. Il s'agit, d'une part, d'une adjonction (A, II, 5) de la *Synopsis Major* des Basiliques, déjà éditée par Svoronos, d'autre part, d'un texte connu par du Cange, Mommsen et Scheltema, édité d'après B. N. *Cod. gr.* 1355 (olim 2522). L'auteur y ajoute un inédit *Cod. Athon.* Ἰβήρων 320, dont elle montre qu'il procède étroitement des deux premiers. Après avoir discuté le texte même des trois traités, souvent corrompu, et montré ainsi que dans le premier, l'expression τὰ πραττόμενα désigne l'ensemble du Digeste, M. Th. Fögen conclut que pendant la période byzantine «grecque», l'intérêt pour l'œuvre latine de Justinien s'est maintenu bien au-delà de simples références littéraires.

J. KONIDARIS, *Die Epitome einer justinianischen Novelle aus dem* Patmiacus 205 (pp. 27-31). L'auteur fait connaître un résumé de la Novelle 143 = 150 qui concerne le rapt et le mariage du ravisseur et de la victime.

J. KONIDARIS, *Die Novellen des Kaisers Herakleios* (pp. 33-106) étudie en détail les quatre novelles d'Héraclius. Après avoir dressé un tableau fort complet des manuscrits qui les conservent et en avoir établi minutieuse-

ment le stemma, il donne une édition critique des quatre textes. Des éléments de critique diplomatique lui permettent de préciser les dates des documents avant de commenter ceux-ci. Les novelles constituent des documents très précieux sur l'évolution du clergé de Sainte-Sophie, et d'autres grandes églises de Constantinople. Elles fournissent des renseignements de toute première importance sur l'afflux de clercs dans la capitale, sur les intrigues et les procédés, parfois curieux, utilisés pour faire une belle carrière ecclésiastique. La quatrième novelle, de son côté, constitue un document majeur pour l'étude du *privilegium fori*.

L. BURGMANN, M. Th. FÖGEN, *Florilegium Lesbiacum* (pp. 107-178), éditent et commentent une compilation réalisée à partir des Basiliques et contenue dans le *manuscrit* 218 du couvent de Leimonos à Lesbos. Il s'agit d'un manuscrit du XVe siècle, en assez mauvais état et, semble-t-il, hétérogène. Pas moins de soixante folios sont consacrés à des extraits et à des scolies des livres 2 et 6-9 des Basiliques. Les auteurs les analysent en détail et étudient les techniques de composition, l'hellénisation des termes latins, les citations et insistent sur l'intérêt de cette compilation comme marque de processus d'adoption du droit dans l'Empire.

L. BURGMANN, *Eine griechische Fassung der «Assisen von Ariano»* (pp. 179-192), édite et commente une partie du *Ms. gr.* 314 de la Bibliothèque synodale de Moscou, mais qui provient, en fait, d'un monastère de l'Athos. Il contient une version grecque des «Assises d'Ariano», établie probablement par un «latin», et se situe ainsi dans le courant de la législation multilingue du royaume de Sicile. L'auteur prend nettement position et refuse d'admettre que ces traductions soient purement théoriques. Il insiste sur la persistance de l'influence juridique byzantine en Italie méridionale à l'époque qui va de Roger II à Frédéric II.

A. SCHMINCK, *Drei Patriarchalschreiben aus der ersten Hälfte des 13. Jahrhunderts* (pp. 193-214), publie deux lettres où le patriarche Michel IV Autoreianos se montre assez large dans l'appréciation des empêchements de mariage, notamment en ce qui concerne les empêchements spirituels, et un extrait d'une lettre du patriarche Germanos II, qui constitue un bon document sur les empêchements de mariage par parenté dans la première moitié du XIIIe siècle.

M. Th. FÖGEN, *Zeugnisse byzantinischer Rechtspraxis im 14. Jahrhundert* (pp. 215-280), édite et commente six textes et deux courts traités y associés qui représentent des exemples de la pratique juridique byzantine à la fin du XIVe siècle et qui concernent notamment le droit successoral et les problèmes de saisie pour dette. L'auteur incline à placer dans l'île de

Lemnos la rédaction par un juge de ces textes qui semblent assez satisfaisants.

Un index des manuscrits cités termine cet intéressant volume.

Michel DE WAHA.

Droit matrimonial dans l'Eclogue

F. GORIA, *Tradizione romana e innovazioni bizantine nel diritto privato dell'Ecloga privata aucta. Diritto matrimoniale*. Francfort, Vittorio Klostermann, 1980, 1 vol. in-8°, x-155 p. (FORSCHUNGEN ZUR BYZANTINISCHEN RECHTSGESCHICHTE, V). Prix : 78 D.M.

L'auteur a voulu non seulement analyser les dispositions de l'*Ecloga aucta* et de l'*Ecloga privata aucta*, mais aussi retrouver celles de l'*Ecloga* et, au-delà, encore les comparer avec les règles de droit de la période justinienne. Il a choisi le domaine précis du droit matrimonial. Une première section concerne les fiançailles. L'auteur insiste particulièrement sur le consentement des proches, sur le sort des enfants majeurs mais de moins de vingt-cinq ans. Il consacre une analyse très fouillée aux dispositions concernant la dissolution des fiançailles, mettant bien en lumière ce qui rapproche et ce qui éloigne l'*Ecloga privata aucta* du droit de Justinien. Il conclut au caractère original et personnel de l'auteur de l'EPA. La deuxième section, la plus longue naturellement, est consacrée au mariage proprement dit. L'*Ecloga privata aucta* se montre sur ce sujet assez fidèle aux dispositions de l'*Ecloga*. Ce n'est toutefois pas le cas pour le divorce, où l'on note un certain retour à des dispositions de la période de Justinien. Les dispositions générales sont proches de celles de l'*Ecloga*, sauf en ce qui concerne certains empêchements de parenté où l'EPA pourrait soit anticiper sur des règles connues postérieurement, soit avoir été modifiée à une époque postérieure. L'EPA introduit alors l'union *sine scripto* tout en la libérant d'un certain mépris social contenu dans l'Éclogue, mais aussi en rappelant certaines restrictions de l'ère justinienne concernant les mariages des riches suivant cette procédure. Pour le mariage avec contrat écrit, par contre, l'EPA se montre pratiquement identique à l'Éclogue. On notera cependant quelques dispositions intéressantes sur la dévolution des biens en l'absence de testament, les descendants directs étant morts, qu'il y ait ou non remariage de la veuve. L'auteur discute également EPA 2, 10, une disposition que l'on ne trouve pas dans l'Éclogue. Les règles applicables aux secondes noces demeurent

proches de celles de l'Éclogue, mais on y observe un recours assez net à des dispositions du droit de Justinien. Sont ensuite discutées les questions relatives à la dissolution du mariage par décès d'un des conjoints, et l'auteur insiste tout spécialement sur les dispositions de EPA 2, 15. L'Éclogue ne traite pas de l'entrée dans un monastère comme cause de dissolution du mariage. La doctrine de l'EPA est ici originale et F. Goria note fort justement que la dévolution des biens se fait alors de manière autre qu'en cas de décès d'un des conjoints. Ces dispositions valables pour un mariage *sine scripto* ne correspondent pas à celles du mariage avec contrat écrit, ce qui pose des questions embarrassantes. L'EPA traite également (2, 18) du divorce par consentement mutuel, prohibé par Justinien, mais rétabli sous Justinien II. L'auteur souligne avec pertinence les diverses interdictions, puis les nouvelles législations du divorce par consentement mutuel. Pour la répudiation, l'EPA, à la différence de l'Éclogue, reprend, en gros, les motifs de la Novelle 117, 8, tandis que la répudiation du mari est inspirée par la Novelle 117, 9. L'EPA adopte une position originale en ce qui concerne les conséquences du divorce pour cause déterminée, tant quant à la personne qu'aux biens du coupable. Celui-ci ou celle-ci sera enfermé dans un monastère et perdra deux tiers de ses biens si le couple a eu des enfants. F. Goria analyse en détail ces règles et conclut à la grande originalité de l'EPA, qui insiste également sur la nécessité d'une notion judiciaire pour tout divorce pour cause déterminée. Elle va donc plus loin en ce domaine que le droit de Justinien et se rapproche d'une tradition juridique occidentale. La dernière section est consacrée à la dot et essentiellement à la *querela non numeratae dotis*. L'auteur relève soigneusement les différences entre le Code de Justinien, l'Éclogue et l'EPA.

L'analyse de F. Goria, érudite et fouillée, s'accompagne d'un apparat critique impressionnant. C'est une qualité de ce travail. On nous permettra, cependant, de regretter la fin abrupte de l'ouvrage qui ne possède aucune conclusion. La difficulté du sujet oblige l'auteur à de longues analyses techniques. Il était, dès lors, plus que nécessaire de rassembler et de synthétiser en une vue d'ensemble cohérente les résultats de la recherche, tant sur le plan de l'étude de l'Éclogue et de l'*Ecloga privata aucta* qu'au niveau de leur rôle dans l'histoire du droit byzantin. Même provisoire, pareille synthèse eût été intéressante.

Michel DE WAHA.

Les cités de l'Afrique Romaine au Bas-Empire

Claude LEPELLEY, *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*. Tome I : *La permanence d'une civilisation municipale*. Tome II : *Notices d'histoire municipale*, Paris, Études Augustiniennes, 1979-1981, 2 vol. in-8°, 422 et 595 pp., 1 pl., 1 et 5 cartes.

Voici le premier travail d'ensemble sur les cités de l'Afrique romaine, de Dioclétien à l'invasion vandale. L'auteur s'est attaché à l'étude de «la vie municipale entendue dans son acception la plus large : non seulement les aspects juridiques et institutionnels mais aussi les implications sociales et religieuses de la vie des cités et leur signification quant à l'histoire des mentalités et de la romanisation» (p. 22). Le nombre et la diversité des sources, la relative rareté des travaux de détail et le poids des idées reçues rendaient la tâche fort malaisée. Malgré ces difficultés, la recherche est conduite avec une rare maîtrise et aboutit à des résultats remarquables.

Le tome I propose une synthèse qui se base sur la documentation analysée de façon approfondie dans le second volume. M. Lepelley commence par remettre en question la thèse traditionnelle d'un déclin économique de l'Afrique romaine au Bas-Empire ; il montre aussi qu'on ne peut pas se représenter l'ensemble du pays comme une série d'îlots de romanité au milieu d'un monde étranger et parfois fort hostile. Aux Maurétanies, région d'insécurité et de romanisation précaire, s'opposent, en effet, les provinces de l'est, profondément romanisées et urbanisées. Ces provinces, encore protégées par le *limes* du temps des Sévères, ne subirent pas d'invasions de nomades à l'exception de raids des Asturiens en Tripolitaine, entre 363 et 367 ; elles ne connurent pas non plus de révolte indigène (selon l'auteur, rien ne permet d'affirmer que les troubles socio-religieux qui agitèrent le pays aient revêtu la forme d'un soulèvement national berbère). Enfin, un nouvel essor de l'agriculture et de l'exportation de ses produits donna une réelle prospérité à cette partie orientale de l'Afrique romaine. La conjoncture varia toutefois à plusieurs reprises durant la période envisagée, comme le montre un examen attentif de l'activité, tantôt intense, tantôt plus modeste, dans le domaine de la construction et surtout de la restauration des édifices publics municipaux. L'auteur met le déclin définitif des chantiers urbains sous Honorius et Valentinien III en rapport avec le déferlement des barbares en Europe occidentale. Protégée par la Méditerranée jusqu'en 429, l'Afrique n'en ressentit pas moins le contre-coup des événements européens et sa pros-

périté ne fut plus que relative. Une série de lettres de S. Augustin, récemment découvertes par Johannes Divjak et publiées après la parution du présent volume, confirment cette interprétation et mettent pleinement en lumière les difficultés qui affectaient alors les provinces africaines (cf. Cl. LEPELLEY, *La crise de l'Afrique romaine au début du Ve siècle, d'après les lettres nouvellement découvertes de saint Augustin*, dans *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1981, pp. 445-463).

L'auteur envisage ensuite les institutions des cités romano-africaines et souligne «la fidélité têtue aux traditions, au *mos maiorum*, qui fait de l'Afrique du Bas-Empire un musée des usages municipaux de l'époque précédente» (p. 195). Puis, l'étude du fonctionnement de l'organisme municipal, de l'ampleur et des limites de la désertion des curies et, enfin, des mentalités et des structures sociales l'amène à nuancer, voire à corriger, l'image traditionnelle des décurions tyrannisés par un État despotique, considérablement appauvris et ne songeant qu'à fuir la curie. Malgré sa gravité, le phénomène de désertion n'avait pas pris des proportions catastrophiques en Afrique. La majorité des curiales y constituaient toujours une classe moyenne dont le sort apparaissait bien préférable à celui des plébéiens. Les plus fortunés et les plus élevés dans le *cursus* municipal disposaient encore de pouvoirs appréciables qui leur permettaient d'exercer une domination sur leurs concitoyens. En plus de l'intérêt, un véritable patriotisme municipal contribuait au maintien de la vie urbaine classique et de l'évergétisme, attesté par de nombreuses sources. Cette permanence de la civilisation urbaine supposait toutefois une dure exploitation des campagnes. Le sort des paysans pauvres s'aggrava au point de devenir parfois dramatique et de provoquer des tensions sociales qui, dans la Numidie des années 340, dégénérèrent en une grande jacquerie conduite par les circoncellions et impitoyablement noyée dans le sang. A la fin de la période, les rapports sociaux se durcirent de nouveau, comme le montre une des lettres récemment découvertes de S. Augustin (cf. Cl. LEPELLEY, *La crise* ..., pp. 456-457).

La dernière partie du volume est consacrée aux relations entre la vie municipale d'une part, le paganisme et le christianisme d'autre part. Malgré un incontestable déclin, le paganisme resta bien vivant dans les cités romano-africaines du IVe s., surtout parmi les élites sociales ; même après l'interdiction du culte païen et les conversions massives de la fin du IVe s. et du début du Ve s., les mentalités et la vie collective continuèrent à être imprégnées par la religion traditionnelle. Le christianisme ne jouait

pas encore dans ces cités «le rôle d'une religion civique par les rites de laquelle se serait exprimée la vie de la collectivité. Ce n'est pas l'idéal chrétien qui a animé l'esprit civique ou le patriotisme local. L'Église et la Cité ont constitué, comme avant Constantin, deux entités bien distinctes, chacune possédant ses institutions, ses chefs, son droit, son esprit, sans qu'on voie vraiment se créer ces osmoses multiples qui caractérisent un régime de chrétienté. La cité était trop ancrée dans une tradition païenne multiséculaire pour pouvoir intégrer rapidement l'Église» (p. 375). Et l'auteur de se demander si la «structure bipolaire» qu'Augustin avait sous les yeux n'a pas inspiré en partie son système théologique des deux cités.

En conclusion, M. Lepelley insiste sur l'ampleur de l'œuvre de Rome en Afrique, dont témoigne cette permanence observée tout au long de l'étude. Il n'en cache cependant pas les faiblesses. En dehors de l'ensemble cohérent formé par les provinces de l'Est, la romanisation fut sporadique et s'interrompit après Dioclétien. La région la plus romanisée connaissait de graves tensions sociales. Les Romano-Africains ne se résignèrent pas à accepter une économie de guerre et à consacrer à leur défense les sommes dépensées pour le maintien de la vie urbaine traditionnelle ; la paix dont leur pays jouissait depuis près de quatre siècles ne les avait guère préparés à réagir contre une grande invasion barbare. Voilà qui suffit à expliquer la chute de l'Afrique romaine devant les Vandales.

L'exposé allie avec bonheur la clarté, la rigueur et la finesse dans l'argumentation. M. Lepelley a su triompher du cloisonnement des disciplines et confronter les sources de natures diverses, arrivant ainsi à une vision globale de la réalité historique fort éloignée des idées reçues. Sa synthèse repose sur une enquête minutieuse dont le second volume montre l'étendue. L'auteur y réunit et commente, cité par cité, toute la documentation relative à l'histoire municipale africaine durant la période envisagée. Pour chaque commune, on trouve successivement un résumé de l'histoire municipale antérieure à Dioclétien, l'analyse fouillée des sources du Bas-Empire, classées par catégories, et, enfin une table indiquant les références prosopographiques et institutionnelles. Cette disposition de la matière a permis d'alléger la synthèse et offre aux chercheurs un précieux outil de travail d'une consultation fort aisée.

On voit l'intérêt exceptionnel de ce livre profondément novateur, qui fera date dans l'historiographie de l'Antiquité tardive et constituera l'ouvrage de référence obligatoire pour maintes recherches.

Jean-Marie SANSTERRE.

La culture en Italie durant l'Antiquité tardive et le Haut Moyen Age

La cultura in Italia fra Tardo Antico e Alto Medioevo. Atti del Convegno tenuto a Roma, Consiglio Nazionale delle Ricerche, dal 12 al 16 Novembre 1979, Rome, Herder, 1981, 2 vol., in-8°, 1089 pp., 124 figg., 1 carte. Prix : 80.000 lires.

Il apparaît de plus en plus nécessaire de confronter les résultats des recherches consacrées d'une part à l'Antiquité tardive et, d'autre part, au Haut Moyen Age afin de mettre davantage en évidence les ruptures, les transformations et les permanences. Une autre confrontation s'impose également : celle des études relatives aux différentes composantes ethniques d'un monde où les contacts entre peuples jouèrent un rôle capital. Conscient de cette double nécessité, le *Consiglio Nazionale delle Ricerche* a eu l'heureuse idée de permettre un dialogue fécond entre diverses disciplines autour d'un thème particulièrement intéressant : la culture en Italie durant la période intermédiaire entre l'Antiquité et le Moyen Age proprement dits, une période qui ne se laisse pas enfermer dans un cadre chronologique trop strict, mais qui, en gros, va du IVe au VIIIe s. (certains exposés dépassant, parfois de beaucoup, ces limites). Le Congrès avait pour but de présenter un bilan critique des travaux réalisés pendant les deux dernières décennies et d'indiquer les perspectives de recherches pour les prochaines années, cela «nella triplice dimensione della cultura latina, greca e germanica e nel duplice movimento ascendente e discendente tra il Tardo Antico e l'Alto Medioevo che ha caratterizzato in particolar modo gli eventi italiani» (C. A. Mastrelli, p. 14). Les résultats sont à la mesure de ces ambitions. Les Actes – que M. Simonetti, aidé de G. Simonetti Abbolito et d'A. Fo, a publiés avec une remarquable diligence – se recommandent par leur qualité scientifique et confondent le lecteur par leur ampleur : ils ne comptent pas moins de soixante-deux exposés (deux autres ne sont pas parvenus à la rédaction), auxquels s'ajoutent une introduction de R. Manselli (pp. 19-25), deux conclusions et deux appendices. Il va sans dire que nous ne saurions donner ici qu'un aperçu fort modeste d'un tel monument d'érudition.

Les Actes sont divisés en sept parties. La première est consacrée à des initiatives prises sous les auspices du C.N.R. : les activités de l'*Associazione di Studi Tardo-antichi* (A. Garzya, pp. 29-33), celles du *Centro per lo Studio delle Civiltà Barbariche in Italia* (C. A. Mastrelli, pp. 53-

60), la revue *Romanobarbarica* (B. LUISELLI, pp. 35-45), le déjà célèbre bulletin bibliographique *Medioevo Latino* (C. LEONARDI, pp. 41-45), les concordances et index des grammairiens latins de l'Antiquité tardive et du Haut Moyen Age (N. MARINONE, pp. 47-60).

La deuxième partie traite de l'historiographie et de la culture juridique. Dans une synthèse qui dépasse largement le cadre italien, S. D'ELIA (pp. 63-98) montre combien ont évolué les vues sur la périodisation de l'époque allant du IIIe s., Bas-Empire en potentialité, à l'expansion arabe, qui ne fait que consolider un processus déjà entamé (notons la formule : «Il Medioevo non nasce in un giorno, ma Maometto non è il suo padrino», p. 95). Les travaux consacrés à l'historiographie de l'Antiquité tardive et à celle du Haut Moyen Age sont évoqués respectivement par P. SINISCALCO (pp. 99-122), qui insiste sur les formes littéraires si importantes pour la compréhension des œuvres, et O. CAPITANI (pp. 123-147), dont le rapport, évidemment centré sur des textes italiens, propose aussi d'importantes réflexions d'une portée générale. H. MORDEK (pp. 149-164) envisage le droit canon d'une manière fort équilibrée : il accorde une grande attention à l'œuvre décisive de Denys le Petit, sans toutefois négliger les autres témoignages. G. VISMARA (pp. 165-179) dresse un bilan des recherches sur le droit en Italie lombarde. – On peut regretter à ce propos que la situation dans les territoires byzantins de la Péninsule ait jusqu'à présent retenu si peu l'attention des chercheurs.

Troisième partie : la linguistique. B. LUISELLI (pp. 183-199), G. PETRACCO SICARDI (pp. 201-215) et A. VÁRVARO (pp. 311-320) se partagent l'examen de la situation linguistique en Italie et traitent respectivement de l'Antiquité tardive, de la période précarolingienne (sauf en Italie méridionale), de l'extrême sud de l'Italie et de la Sicile (on verra aussi à ce propos les contributions de J. Irigoin et de V. von Falkenhausen mentionnées *infra*). M. DURANTE (pp. 217-223) aborde les problèmes du passage du latin à l'italien. Divers aspects de l'anthroponymie et de la toponymie sont envisagés par M. G. ARCAMONE (pp. 225-240) et M. DORIA (pp. 241-260). M. PFISTER (pp. 261-283) étudie les emprunts linguistiques d'origine germanique. F. ALBANO LEONI (pp. 305-309) apporte quelques précisions à propos des aspects linguistiques de l'établissement des Lombards en Italie méridionale. G. MATINO (pp. 285-303) esquisse les grandes caractéristiques et l'évolution du grec littéraire, avant d'évoquer les principales enquêtes effectuées sur des phénomènes particuliers de la langue grecque tardive et sur certaines œuvres d'auteurs postclassiques. Cet exposé, qui regarde le domaine grec dans son ensemble, commence

toutefois par un bref aperçu de la grécité en Italie durant les «siècles obscurs» (p. 288, cf. p. 287 : on ne peut pas affirmer que «il greco era la lingua della cancelleria pontificia» sous les papes hellénophones des VIIe-VIIIe s., même si certains documents envoyés en Orient furent directement rédigés dans cette langue).

La quatrième partie, philologie et lexicographie, est uniquement consacrée à la langue latine. Les exposés concernent la critique textuelle (S. MARIOTTI, pp. 323-332, pour le Ve s. et la première moitié du VIe s. ; G. ORLANDI, pp. 333-356, du milieu du VIe s. à la fin du VIIIe s.), la métrique et la rythmique (D. NORBERG, pp. 357-372), la tradition lexicographique (F. BERTINI, pp. 397-409), l'orthographe (G. POLARA, pp. 475-489), les problèmes soulevés par la graphie du latin tardif dans le traitement automatisé des textes (V. LOMANTO, pp. 373-395), ceux posés par l'établissement du *stemma* dans les éditions critiques (E. MENESTÒ, pp. 443-466). Il est également question des travaux des grammairiens latins tardifs sur la métrique (G. MORELLI, pp. 411-421), du latin médical en Italie aux Ve-VIe s. (I. MAZZINI, pp. 433-441) et de deux points particuliers : un projet d'analyse de la tradition indirecte de Macrobe (L. FIOCCHI, pp. 423-432) et les problèmes philologiques posés par l'épitomé de Paul Diacre du *De verborum significationibus* de Sextus Pompeius Festus (A. MOSCADI, pp. 467-474).

Le volume II s'ouvre avec la cinquième partie : les lettres, les livres et l'école. La poésie et l'hymnographie font l'objet de deux rapports. Le premier, d'A. DI BERARDINO (pp. 493-511), traite des œuvres latines de l'Antiquité tardive, dont l'auteur montre, entre autres, l'intérêt pour la compréhension du climat culturel de l'époque. Le second, d'E. FOLLIERI (pp. 513-522), concerne l'Italie byzantine et déborde largement du cadre chronologique du Congrès puisqu'il adopte la date de 1071 comme *terminus ante quem*. L'exposé envisage d'abord l'hymnographie de tradition italo-grecque, puis les vers en mètre classique que l'on trouve dans les souscriptions des manuscrits grecs de l'Italie méridionale. En conclusion, Mme Follieri souligne les traits particuliers de cette production d'une terre de confins, plus ouverte toutefois que Byzance aux «echi e risonanze provenienti da altre regioni del Mediterraneo, dal Vicino Oriente, dall'Egitto, dal resto dell'Europa» (p. 522). G. CAVALLO (pp. 523-538), pour l'Antiquité tardive, et A. PETRUCCI (pp. 539-551), pour le Haut Moyen Age jusqu'au IXe s. inclus, dressent le bilan des études dans le domaine de l'écriture, de l'alphabétisme et de la production de livres. Ces deux rapports, qui insistent notamment sur les progrès réalisés dans

l'appréhension globale de la civilisation de l'écrit, concernent l'écriture et les manuscrits latins. Mais G. Cavallo souligne combien il est nécessaire de tenir également compte des interactions avec les Goths ainsi qu'avec le monde gréco-oriental, et d'intégrer de la sorte la problématique «nella prospettiva, più complessa, di modi di acculturazione irrelati e reciproci» (p. 538). On connaît d'ailleurs l'importance de ses propres contributions en la matière, tant pour l'Antiquité que pour le Moyen Age. Certaines d'entre elles ont naturellement retenu l'attention de J. Irigoin (pp. 587-603) dans son exposé sur la culture byzantine dans l'Italie méridionale jusqu'aux VIIIe-IXe s. Après avoir évoqué le difficile problème de l'origine de cette culture, l'auteur fait le point sur un de ses aspects les plus significatifs : la copie des manuscrits. Dans un rapport parallèle, A. Guillou (pp. 575-586) donne une vue d'ensemble de la production culturelle, y compris les réalisations artistiques, en Italie byzantine (Rome, Ravenne, la Sicile) du VIe au VIIIe s., et met en lumière les changements socio-économiques qui permettent de mieux en comprendre l'évolution. M. Pavan (pp. 553-560) et P. Riché (pp. 561-574) abordent, quant à eux, l'histoire de l'école (le premier pour l'Antiquité tardive ; le second pour le Haut Moyen Age). Enfin, deux contributions s'ajoutent à ces diverses synthèses : celle de L. Navarra (pp. 605-610) sur Vénance Fortunat, et surtout celle de V. von Falkenhausen (pp. 611-618) sur la langue des actes grecs de l'Italie méridionale et de la Sicile (à partir du Xe s.). L'historienne allemande envisage notamment la question des emprunts à la terminologie juridique lombarde et à celle du droit et des coutumes des Normands ; elle montre aussi l'intérêt d'une étude des différences régionales dans la langue des documents italo-grecs.

Sixième partie : la spiritualité et la culture religieuse (dont certains aspects ont déjà été abordés dans des rapports précédents). S. Pricoco (pp. 621-641) traite du monachisme, des origines à la Règle de S. Benoît. – L'exposé de S. Borsari sur le monachisme en Italie byzantine n'est malheureusement pas parvenu à la rédaction pour l'impression. – L'hagiographie latine donne lieu à un rapport de synthèse axé sur la méthodologie (C. Leonardi, pp. 643-659) et à deux communications au sujet moins vaste : l'une concernant les œuvres composées en Italie méridionale dans ce domaine (O. Limone, pp. 755-769) ; l'autre, le saint comme patron de la cité (A. M. Orselli, pp. 771-784). V. Grossi (pp. 661-678) envisage la liturgie et l'homilétique, de Damase à Léon le Grand. R. Grégoire (pp. 679-699) présente une excellente bibliographie critique des études liturgiques consacrées au Haut Moyen Age. Les traditions exégétique et

théologique font l'objet des rapports de C. Curti (pp. 701-712), pour le Bas-Empire, et de G. Cremascoli (pp. 713-729), pour le Haut Moyen Age. J. Gribomont (pp. 731-743) évoque la transmission des textes bibliques en Italie ; dans une brève introduction, l'auteur rappelle avec beaucoup de finesse le rôle capital joué par la Bible latine dans la culture des masses et des élites. Enfin, G. C. Garfagnini (pp. 745-753) parle de la cosmologie au Haut Moyen Age.

Septième partie : l'archéologie et l'histoire de l'art. P. Testini (pp. 787-815) souligne l'originalité, l'unité et l'importance de la culture artistique aux IVe-Ve s. et dresse, pour l'Italie, un impressionnant bilan des recherches effectuées dans le domaine. Mario Rotili (pp. 837-866) présente un rapport tout aussi fouillé sur la culture artistique dans la *Longobardia minor*, «caratterizzata nella sua rude ma schietta vitalità da un vario innestarsi di forme orientali e bizantine su quelle tardoantiche di fondo, non senza qualche riflesso germanico» (p. 866). On lit également avec intérêt la contribution, plus brève et moins systématique, d'A. M. Romanini (pp. 817-835), centrée sur la *Longobardia major* (pp. 828-830, l'auteur évoque, bien sûr, les peintures du courant «hellénistique»). L'exposé se termine par un plaidoyer en faveur de l'art du Haut Moyen Age qui, du moins en Italie, ne se voit pas accorder assez d'attention. Après ces trois rapports de synthèse, divers sujets sont abordés : les monnaies de typologie romaine frappées par les barbares du IIIe au VIIIe s. (G. G. Belloni, pp. 867-877), l'épigraphie latine du Haut Moyen Age (R. M. Kloos, pp. 893-901), les découvertes archéologiques récentes dans les Pouilles (C. Carletti, pp. 879-885), en Sardaigne (L. Pani Ermini, pp. 903-911), en Basilicate (M. Salvatore, pp. 947-964), la Corse du Ve au IXe s. d'après les sources historiques et archéologiques (Ph. Pergola, pp. 913-917), les cités et l'occupation du sol dans l'Italie du Haut Moyen Age (J. Raspi Serra, pp. 919-932). Notons aussi la présence d'une communication sur la civilisation des Lombards dans les établissements qu'ils occupaient avant leur arrivée en Italie (Marcello Rotili, pp. 933-946) et une étude d'anthropologie consacrée également aux Lombards (I. Kiszely, pp. 887-892).

E. Paratore et R. Manselli se sont vu confier la tâche délicate de conclure (pp. 967-982). Le premier remarque combien les divers exposés permettent de mieux se rendre compte de tout ce que l'Antiquité tardive a transmis au Moyen Age naissant et montrent l'importance culturelle d'une période encore trop souvent considérée avec dédain. Parmi les observations de R. Manselli, on retiendra surtout la constatation de l'existence

concomitante, dans cette époque, d'un «pluricentrisme» et d'un universalisme ; «assistiamo perciò ad un'apparenza di crisi, mentre si realizzano di fatto un assestamento ed un equilibrio nuovo tra ciò che è locale e particolare e ciò che conserva la sua validità universale, almeno nell'ambito di tutto il mondo che abbiamo ... studiato», et c'est au christianisme qu'il reviendra de concilier finalement ces deux tendances (pp. 978-981).

En appendice, on trouve deux leçons faites en marge du Congrès : l'une d'E. Lissi Coronna (pp. 987-991) sur les fouilles à Rome des *castra peregrinorum* et de leur *mithraeum*, l'autre de J. Ruysschaert (pp. 993-999) sur la Bibliothèque vaticane comme document d'histoire. Un précieux index des noms et «di alcune cose notevoli», réalisé par A. Fo (pp. 1003-1084), termine cet imposant recueil dont l'utilité et la valeur n'échapperont à personne.

Jean-Marie Sansterre.

Lombards et Byzantins

Paolo Delogu, André Guillou, Gherardo Ortalli, *Longobardi e Bizantini*, Turin, UTET, 1980, 1 vol. in-8°, xii-450 p., 36 pl., 1 carte (Storia d'Italia, I). Prix : 36.000 lires.

Le gros volume consacré au Moyen Age dans la précédente *Storia d'Italia* publiée par l'Unione Tipografico-Editrice Torinese (2e ed., 1965) ne développait la matière qu'à partir du xie s. Les vie-xe s. faisaient seulement l'objet d'une esquisse, excellente d'ailleurs, de G. Arnaldi (pp. 1-65). La première partie de cette période se voit à présent consacrer un volume entier dans la nouvelle Histoire d'Italie UTET, dirigée par G. Galasso. On ne peut que se réjouir de cette initiative.

L'ouvrage commence par une brillante étude de P. Delogu sur le royaume lombard (pp. 1-216). Sans négliger pour autant l'histoire politique, l'auteur attache une grande attention aux transformations de la société dans tous ses aspects, y compris l'évolution des mentalités. A cet égard, l'interprétation des découvertes archéologiques, l'analyse de l'édit de Rothari (643) et celle des lois de Liutprand (de 713 à 735) – ces dernières montrant une société devenue plus riche, plus libre, mais aussi plus cruelle et plus inquiète – apparaissent comme des modèles d'intelligence et de finesse.

A. Guillou (pp. 217-338) traite de l'Italie byzantine, de l'invasion lombarde à la chute de Ravenne (751 ; en fait, l'exposé dépasse quelque peu cette date). Cette excellente synthèse repose en grande partie sur les importants travaux antérieurs de l'auteur, en particulier sur son livre centré sur la région ravennate, *Régionalisme et indépendance dans l'Empire byzantin au VIIe siècle. L'exemple de l'Exarchat et de la Pentapole d'Italie*, Rome, 1969, et sur son article *La Sicile byzantine. État de recherches* (*Byzantinische Forschungen*, 5, 1977, pp. 95-145). Les régions étudiées dans ces deux travaux occupent donc une place privilégiée dans un exposé bien structuré qui témoigne d'une grande maîtrise dans l'utilisation des sources les plus diverses. A. Guillou commence par retracer l'évolution du cadre géographique ainsi que la politique byzantine en Italie (surtout les relations avec les Lombards). Puis, il étudie successivement les cadres administratifs (il attire, entre autres, l'attention sur une double fonction administrative de l'évêque : ce dernier est responsable de sa partie du cadastre et de la perception de l'impôt sur les grands domaines fonciers de son Église), la société, l'économie et, en guise de conclusion, la vie intellectuelle de la population. La façon dont est mise en évidence la formation, notamment dans la région ravennate et en Sicile, d'une conscience collective propre constitue assurément un des temps forts de cette contribution de grande valeur.

La troisième partie du livre, confiée à G. Ortalli (pp. 339-438), est consacrée à Venise, des origines à Pietro II Orseolo († 1008). L'exposé, lui aussi très clair et bien documenté, présente une utile introduction à une histoire qu'il est souvent difficile d'interpréter en raison des lacunes de la documentation.

Comme l'ouvrage ne s'adresse pas seulement aux spécialistes, les notes sont fort réduites, mais chaque contribution est accompagnée d'une bonne bibliographie. On notera encore la présence d'une illustration de qualité et d'un index, malheureusement limité aux noms de personnes.

Jean-Marie SANSTERRE.

Amalfi au Haut Moyen Age

Ulrich SCHWARZ, *Amalfi im frühen Mittelalter (9.-11. Jahrhundert). Untersuchungen zur Amalfitaner Überlieferung*, Tübingen, Max Niemeyer, 1978, 1 vol. in-8°, VIII-285 pp. (Bibliothek des Deutschen Historischen Instituts in Rom, 49).

ID., *Amalfi nell'alto medioevo*, trad. de G. VITOLO, Salerne-Rome, Gentile, 1980, 1 vol. in-8°, 137 p. (Quaderni del Centro di Cultura e Storia Amalfitana, 1).

Alors qu'on a beaucoup écrit sur le commerce d'Amalfi au Moyen Age, l'histoire même de la cité et de son territoire a moins retenu l'attention. Le fait s'explique notamment par l'insuffisance des travaux d'édition et d'analyse des sources. U. Schwarz a entrepris de combler cette lacune. On lui doit une importante enquête diplomatique : *Regesta Amalfitana. Die älteren Urkunden Amalfis in ihrer Ueberlieferung*, dans *Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken*, 58, 1978, pp. 1-136 ; 59, 1979, pp. 1-157 ; 60, 1980, pp. 1-156. Et il a présenté, dans la collection de l'Institut historique allemand de Rome, un travail très solide sur les sources narratives qui intéressent l'histoire d'Amalfi avant 1100 : textes hagiographiques, chroniques épiscopales et surtout le *Chronicon Amalfitanum* dont l'étude et l'édition critique occupent une grande partie de l'ouvrage (pp. 111-236). Cette compilation, qui semble bien dater de la fin du XIIIe s. ou de la première moitié du XIVe s., comprend une histoire de la cité depuis sa fondation jusqu'en 1085, un récit de la conquête normande de l'Italie méridionale de 999 jusqu'en 1081 et, enfin, quelques notices sur des évêques et archevêques amalfitains. U. Schwarz montre, entre autres, que la chronique en question n'a pas une grande valeur pour l'histoire d'Amalfi au Haut Moyen Age et qu'une comparaison avec le *Chronicon Salernitanum*, un texte des années 70 du Xe s., ne lui est pas favorable ; «damit ist der Weg frei geworden für eine neue Einschätzung des Chron. Salern. als Quelle zur Amalfitaner Geschichte» (p. 149).

Les résultats des recherches de l'auteur sont exploités dans un excellent «Abriss der Geschichte Amalfis von den Anfängen bis 1100» (pp. 13-68). Les responsables du Centro di Cultura e Storia Amalfitana ont voulu rendre aisément accessibles à leurs compatriotes cette esquisse historique – il s'agit essentiellement d'histoire politique – ainsi que l'introduction de l'ouvrage. Ils en ont donc publié une traduction qui inaugure avec éclat une collection de «Quaderni» dirigée par Gerardo Sangermano. Cette collection rassemblera des travaux «di ogni provenienza tutti però attinenti, pur nella loro varietà di interessi, alla storia amalfitana intesa anche negli aspetti della cosidetta cultura materiale» (p. 8).

Jean-Marie SANSTERRE.

Le commerce du sel à Venise

J.-Cl. HOCQUET, *Le sel et la fortune de Venise*. Vol. 1 : *Production et monopole*. Vol. 2 : *Voiliers et commerce en Méditerranée 1200-1650*. Lille, Presses Universitaires de Lille. 2 vol., 1978 (1979), 356 pp., 3 cartes. Prix : 90 FF. ISBN 2-85939 -085-5 ; et 740 pp., cartes, tableaux, 13 ill. Prix : 140 FF. ISBN 2-85939-122-3.

Plus même que l'histoire de Venise, c'est notre connaissance de l'histoire de toute la Méditerranée qui s'enrichit remarquablement par la publication de la thèse d'État, consacrée par J.-Cl. Hocquet à l'histoire du sel de Venise. Commencée en 1957, défendue vingt ans plus tard, l'œuvre dut, pour des raisons de commercialisation, être divisée en deux volumes dont les titres paraissent fort différents: *Le sel et la fortune de Venise. Production et monopole*, d'une part, *Voiliers et commerce en Méditerranée*, 1200-1650, d'autre part. Ces deux tomes possèdent des liens très étroits, car il apparaît bien à la lecture du second volume que le commerce du sel exerça un poids parfois déterminant sur l'évolution des flottes, non seulement vénitienne, mais aussi génoise. Même si Byzance, en tant que telle, apparaît relativement peu dans ces volumes, les Vénitiens ayant respecté les interdictions du commerce du sel imposées par les empereurs, ce travail considérable ne peut, comme la très classique Méditerranée de F. Braudel, être ignoré de ceux qui s'intéressent à un secteur de l'histoire méditerranéenne.

Venise a essayé de développer avec plus ou moins de bonheur un monopole du sel, mais ce dernier est demeuré un monopole commercial et non un monopole de production. C'est ainsi que Venise n'hésitera pas à détruire les salines concurrentes de Cervia, mais aussi à provoquer la ruine de ses propres salines de Chioggia. L'importation par mer du sel paraissait, en effet, plus facile à contrôler qu'un approvisionnement terrestre où la République redoutait la contrebande. Venise fut ainsi amenée à privilégier un approvisionnement lointain où Chypre prit une part fort considérable. Mais, d'autre part et de tout temps, Venise se préoccupa de maintenir et d'accroître sa flotte, mais également de disposer d'une flotte marchande qui pût remplir, en même temps, des tâches militaires. Il fallait donc aussi se procurer et maintenir une marine de gros tonnage. Cette dernière coûtait cher et en édictant des règles sur le transport du sel avec un contingentement obligatoire des tonnages, assorti à l'assurance de voir les cargaisons achetées à prix fixes par l'État, ce dernier procurait aux

grosses nefs un lest avantageux qui se transformait en fret. Les escales de Salines à Chypre et Ibiza ont ainsi permis aux bâteaux vénitiens de ne pas revenir sur lest de leurs croisières vers la mer Égée ou vers l'Angleterre. Ce simple exemple montre combien complexe à définir est le commerce du sel et combien vastes ses ramifications et ses implications.

Le sel se définit comme un produit «cultivé», soumis aux même aléas de production que d'autres produits naturels, tel le froment. Les conditions climatiques amènent des résultats fort variables. D'autre part, le monopole de production du sel ne peut être atteint en Méditerranée, car trop d'endroits se prêtent à la culture du sel. J.-Cl. Hocquet dresse un inventaire précis des centres de production d'Istrie, de Dalmatie, d'Albanie, des îles Ioniennes, de la Morée et du monde égéen, mais aussi, bien sûr, d'Italie et du reste de la Méditerranée. Il dresse un tableau très clair des différentes techniques de production du sel et, en particulier, des salines de Chypre (sebhkas), des investissements et des coûts de production. J.-Cl. Hocquet analyse les prix d'achat et les paiements du sel à Pago, à Piran, mais aussi à Corfou, avant de consacrer un chapitre très fouillé à «Venise et les salines méditerranéennes». Si les Vénitiens ne s'ingérèrent pas dans le commerce du sel de l'Empire byzantin, il n'en fut pas de même dans le royaume des Lusignan. Après une période de profonde rivalité avec Gênes, ils réussirent d'ailleurs, à la fin du xve siècle, à annexer Chypre dont le port de Salines joua un rôle considérable jusqu'à la prise de l'île par les Turcs. L'auteur se devait de consacrer son attention à la production et à la commercialisation du sel. La première reste relativement mal connue, car Venise ne se préoccupa jamais fort de son organisation. Par contre, J.-Cl. Hocquet peut analyser en profondeur les mécanismes de commercialisation du sel, qu'il faudrait plutôt appeler la «transformation du sel en impôt». Pour Venise, le sel est l'occasion de prélever divers impôts et, à ce titre, d'organiser le financement d'une série d'activités de l'État. Cette conception entraîne des conséquences fort importantes, tant en ce qui concerne la production et la commercialisation du sel d'une part, que la construction navale d'autre part. Le second volume y est plus particulièrement consacré. C'est ainsi qu'après avoir analysé les différents types de bateaux en usage et défini, avec un bonheur particulier, l'antagonisme profond entre petits et gros tonnages, J.-Cl. Hocquet livre une étude très fouillée des cargaisons transportées et du rôle du sel parmi celles-ci. Les cargaisons de sel permettent de subventionner la marchandise, de rentabiliser les voyages des gros porteurs dont les cales sont loin d'être toujours pleines. Et l'auteur de montrer de manière éclatante

l'opposition entre le commerce des blés et du sel. Ces deux activités qui touchent des produits volumineux et pondéreux s'excluent littéralement. En période de disette, le prix des blés montent très fort, les cargaisons de sel diminuent alors considérablement au profit de la spéculation la plus rentable. On comprend aisément pourquoi J.-Cl. Hocquet a pu intituler un de ces chapitres «Une production commerciale». L'auteur établit les rythmes de navigation, suit l'évolution de la masse des importations et celle des approvisionnements. Une importante partie du volume est consacrée à l'organisation financière et administrative du commerce du sel. L'administration se trouve coulée dans le fameux *Ordo salis* que J.-Cl. Hocquet analyse avec beaucoup de perspicacité et dont il retrace les différentes vicissitudes. L'aspect financier fait l'objet de plusieurs chapitres. Après avoir étudié les prix et les nolis pratiqués, l'auteur dissèque le rôle extrêmement complexe de l'Office du sel dans le fonctionnement de l'État vénitien, montrant que les problèmes de financement de plus en plus lourds que l'Office doit supporter amènent à retarder considérablement les paiements dus pour les livraisons de sel et entraînent des difficultés majeures dans la construction des vaisseaux de fort tonnage. Ces difficultés, leur solution pratique d'abord, puis institutionnelle, les problèmes de construction et de maintien de la flotte marchande font l'objet d'études détaillées. Celles-ci conduisent l'auteur à traiter des subventions à la construction navale et de la législation systématique du XVIe siècle. Fort intelligemment d'ailleurs, le savant français consacre un chapitre aux comparaisons avec Gênes, Raguse, Ancône et Milan. Cette vaste et passionnante fresque lui permet de déboucher sur un essai de restitution d'une conjoncture vénitienne qui donne une vue nouvelle de l'histoire économique et des phases (prospérité, déclin) du destin de la Sérénissime ainsi que sur une réflexion à propos du capitalisme marchand et de la classe marchande.

L'ampleur de l'information, la diversité et la rigueur de la problématique, la prudence des raisonnements font de ces deux volumes une œuvre importante de l'historiographie française et rangent la thèse de J.-Cl. Hocquet au rang des maîtres livres de l'histoire de la Méditerranée.

Michel DE WAHA.

FIG. 1. – Mont Athos, Dionysiou, Cod. 587 m.
Tous les saints.

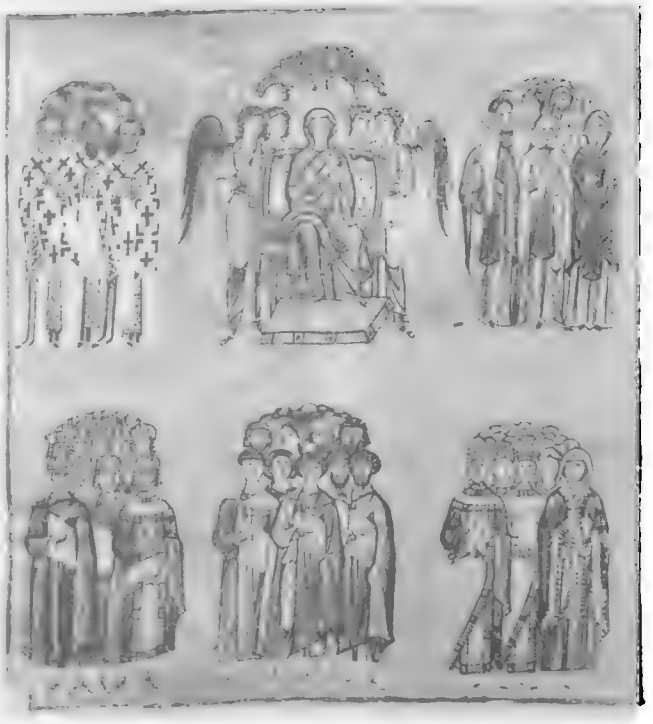


FIG. 2. – Cité du Vatican, Recueil d'homélies du moine Jacques, Tous les saints convoqués pour fêter la Nativité de la Vierge.

PLANCHE I

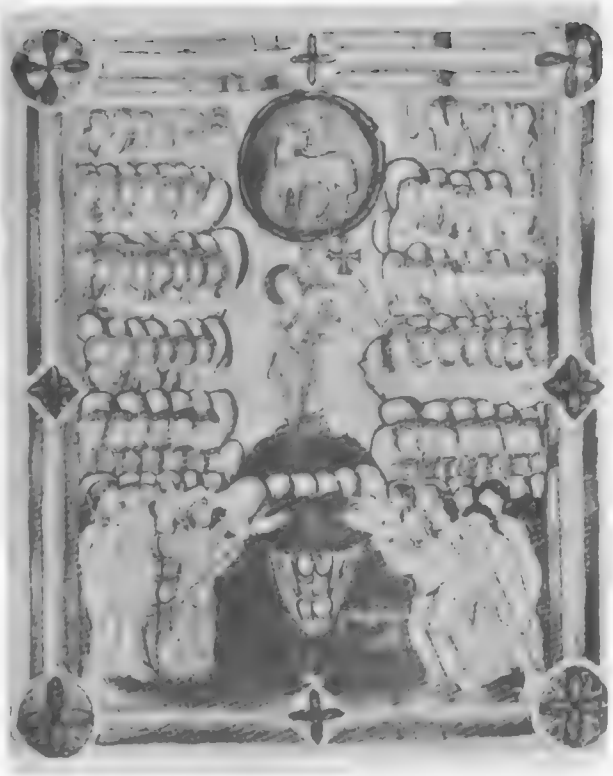


FIG. 3. – Udine, Sacramentaire, Tous les saints.

FIG. 4. – Vatican, dalmatique,
le Christ glorieux avec tous les saints.

FIG. 5. – Mont Athos, Dionysiou, icone attribuée à N. Ritzos, Tous les saints.

FIG. 6. – Mont Athos, Karakallou, icone de Tous les saints.

FIG. 7. – Hanovre, Collection Moritz, icone de Tous les saints.

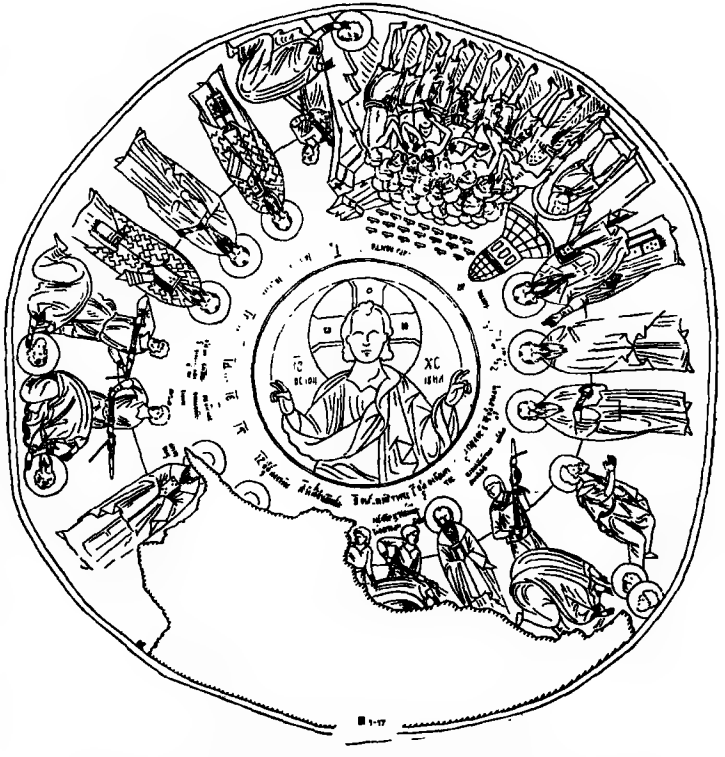


FIG. 8. – Treskavec, coupole, Ménologes, d'après Mijović.

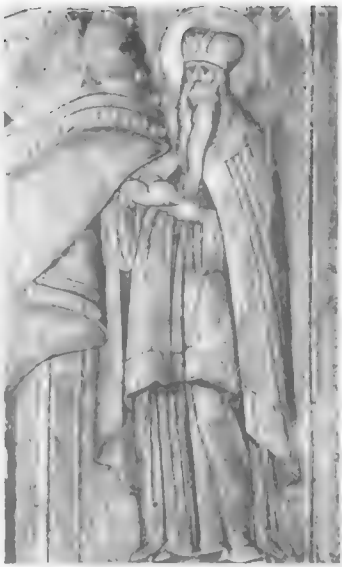
PLANCHE VI

FIG. 11. – Athènes, Collection P. Kanellopoulos, icone de Tous les saints.

FIG. – 12. – Dragalevci, Jugement dernier, détail.

FIG. 13. – Erevan, Maténadaran, Évangile n° 7650.

1



2

FIG. 1-2. – Michel Damaskinos, Christ Grand Archevêque (détails).

FIG. 3. – Michel Damaskinos, Vierge à l'Enfant (détail).

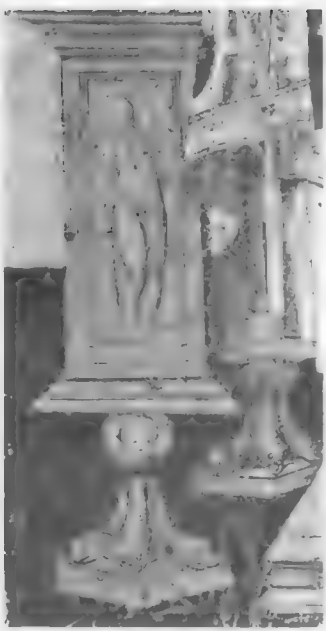


FIG. 4. – Michel Damaskinos, St Jean Chrysostome (détail).

PLANCHE II

FIG. 1. – Michel Damaskinos,
Vierge à l'Enfant.

FIG. 2. – Michel Damaskinos,
Christ Grand Archevêque.

FIG. 1. – Michel Damaskinos, Saint Antoine.

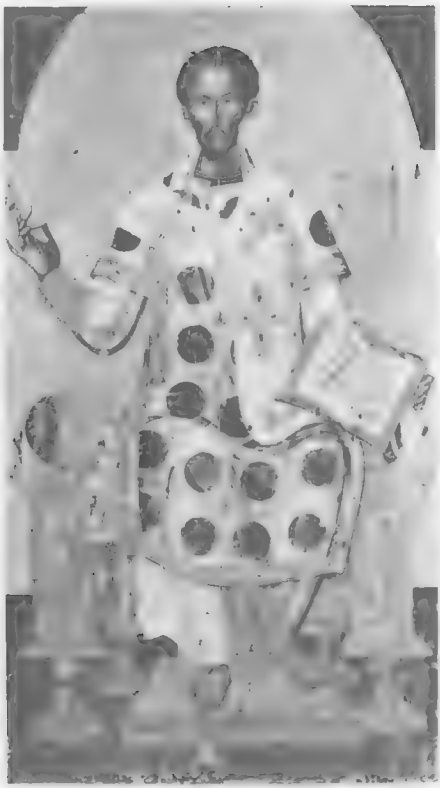


FIG. 2. – Michel Damaskinos, Saint Jean Chrysostome.

FIG. 1. – Michel Damaskinos,
Vierge Hodighitria.

FIG. 2. – Michel Damaskinos,
Christ Pantocrator.

FIG. 1. – Michel Damaskinos,
Lapidation de St Étienne.

FIG. 2. – Michel Damaskinos, .
Décollation de St Jean-Baptiste.

FIG. 1. – Michel Damaskinos,
St Georges.

FIG. 2. – Michel Damaskinos,
Saints Serge, Bacchus et Justine.

FIG. 1. – Michel Damaskinos,
St Antoine (détail).

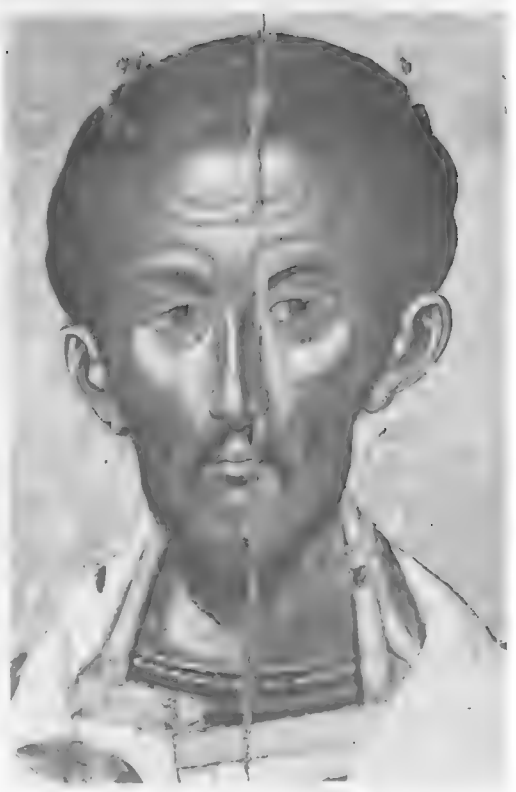


FIG. 2. – Michel Damaskinos,
St Jean Chrysostome (détail).

2

FIG. 1-2. – Michel Damaskinos. Décollation de St Jean-Baptiste (détails).

FIG. 1. – Michel Damaskinos.
Christ Grand Archevêque (détail).

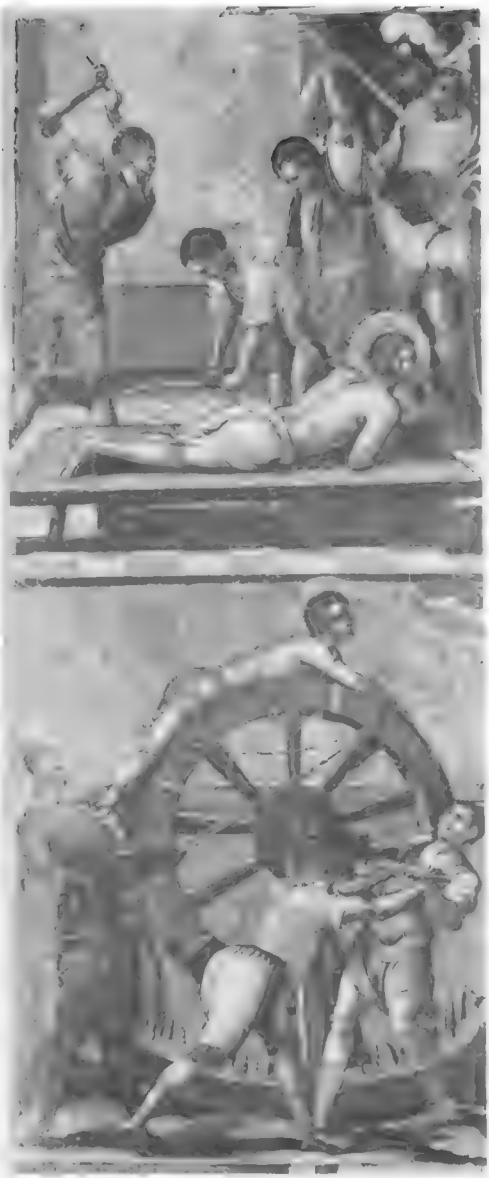


FIG. 2. – Michel Damaskinos.
St Georges. Scènes du Martyre du saint.

FIG. 1. – Le Christ et la Samaritaine, XVe s.
(Musée Kanellopoulos, n° 19 de l'exposition de Charleroi).

PLANCHE II

FIG. 2. – Noli me tangere, fin du xve s. (n° 46 de l'exposition).

FIG. 3. – En toi se réjouit toute la création.
Détail montrant les chars à l'Antique dans les signes du zodiaque. XVIe s.
(N° 51 de l'exposition de Charleroi).

FIG. 4. – Saint Georges, fin du XVIIe s. (n° 41).

FIG. 5. – S. Serge de Radonež. Milieu et deuxième moitié du XVIIe siècle. Musée de Jaroslavl'.

FIG. 6. – Plan de Novgorod (La Vision du sacristain Tarasij XVIIe s., Musée de Novgorod, photo Komeč).

FIG. 7. – Église en bois. Détail de la *Vierge de Tikhvin*, 1680.
Musée Rublëv, Moscou.

FIG. 1. – Icon of the Virgin and Child with saints and angels. Encaustic on panel, first half of the seventh century. Sinai, Monastery of St. Catherine. Reproduced through the courtesy of the Michigan-Princeton-Alexandria Expedition to Mount Sinai.

PLATE II

FIG. 2. – Icon of St. Peter. Encaustic on panel, here attributed to the second quarter of the seventh century. Sinai, Monastery of St. Catherine. Reproduced through the courtesy of the Michigan-Princeton-Alexandria Expedition to Mount Sinai.

FIG. 3. – Icon of Christ. Encaustic on panel, here attributed to the second quarter of the seventh century. Sinai, Monastery of Saint Catherine. Reproduced through the courtesy of the Michigan-Princeton-Alexandria Expedition to Mount Sinai.

FIG. 4. – Detail of fig. 3. Reproduced through the courtesy of the Michigan-Princeton-Alexandria Expedition to Mount Sinai.

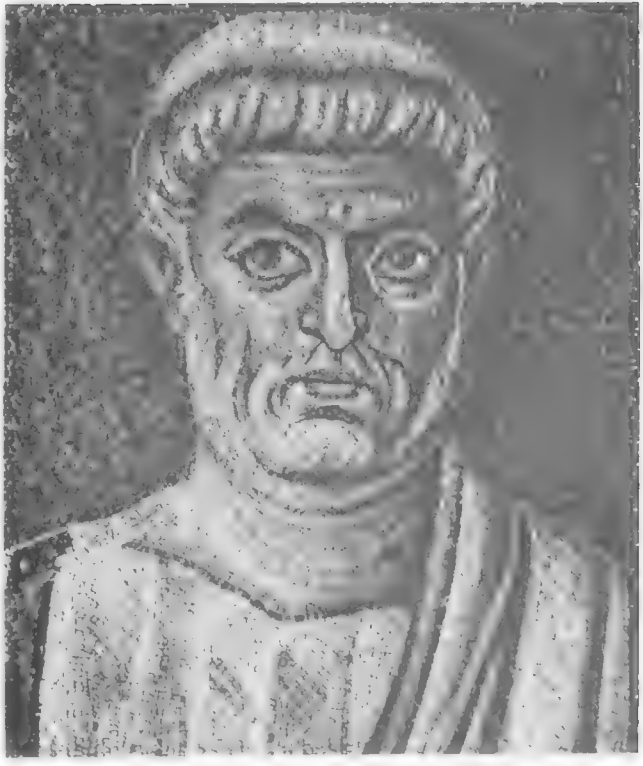


FIG. 5. – Head of St. Peter. Detail of mosaic in SS. Cosmas and Damian, Rome A.D. 526-530. Photo Soprintendenza ai Monumenti, Rome.

FIG. 6. – Head of St. Paul. Fresco in S. Maria Antiqua, Rome. A.D. 705-707. Photo P. J. Nordhagen.

FIG. 7. – Head of St. Andrew. Fresco in S. Maria Antiqua, Rome. A.D. 705-707. Photo P. J. Nordhagen.

PLATE V

PLATE VI

FIG. 8. – Mosaic head from the Great Palace, Constantinople. Here attributed to the second quarter of the seventh century. Author's photo.

FIG. 9. – Detail of Fig. 8. Author's photo.

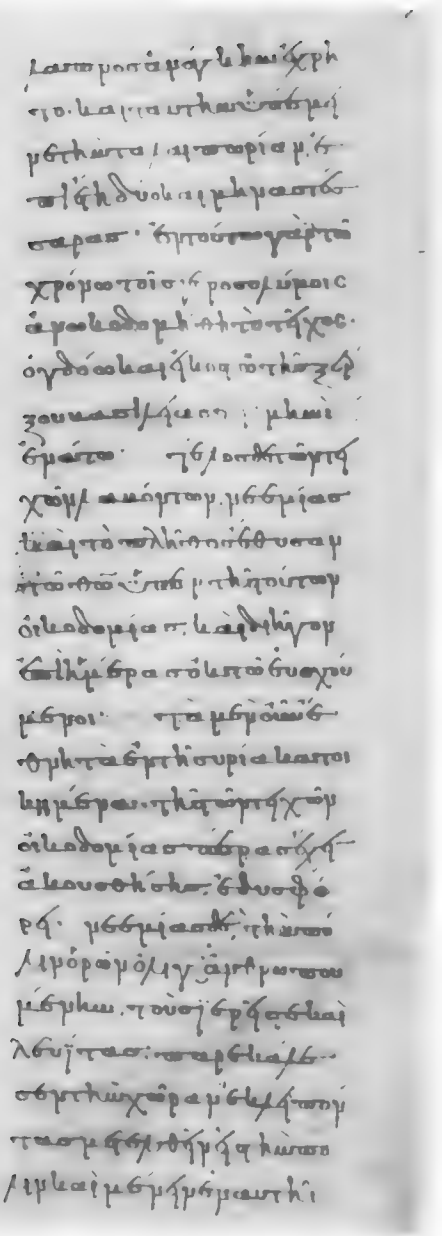
FIG. 10. – Detail of fig. 2. Saint here identified as Demetrius. Reproduced through the courtesy of the Michigan-Princeton-Alexandria Expedition to Mount Sinai.

FIG. 11. – Head of St. Demetrius. Detail of mosaic in St. Demetrius, Salonika. Middle of the seventh century. Photo Hirmer Fotoarchiv.

PLATE VIII

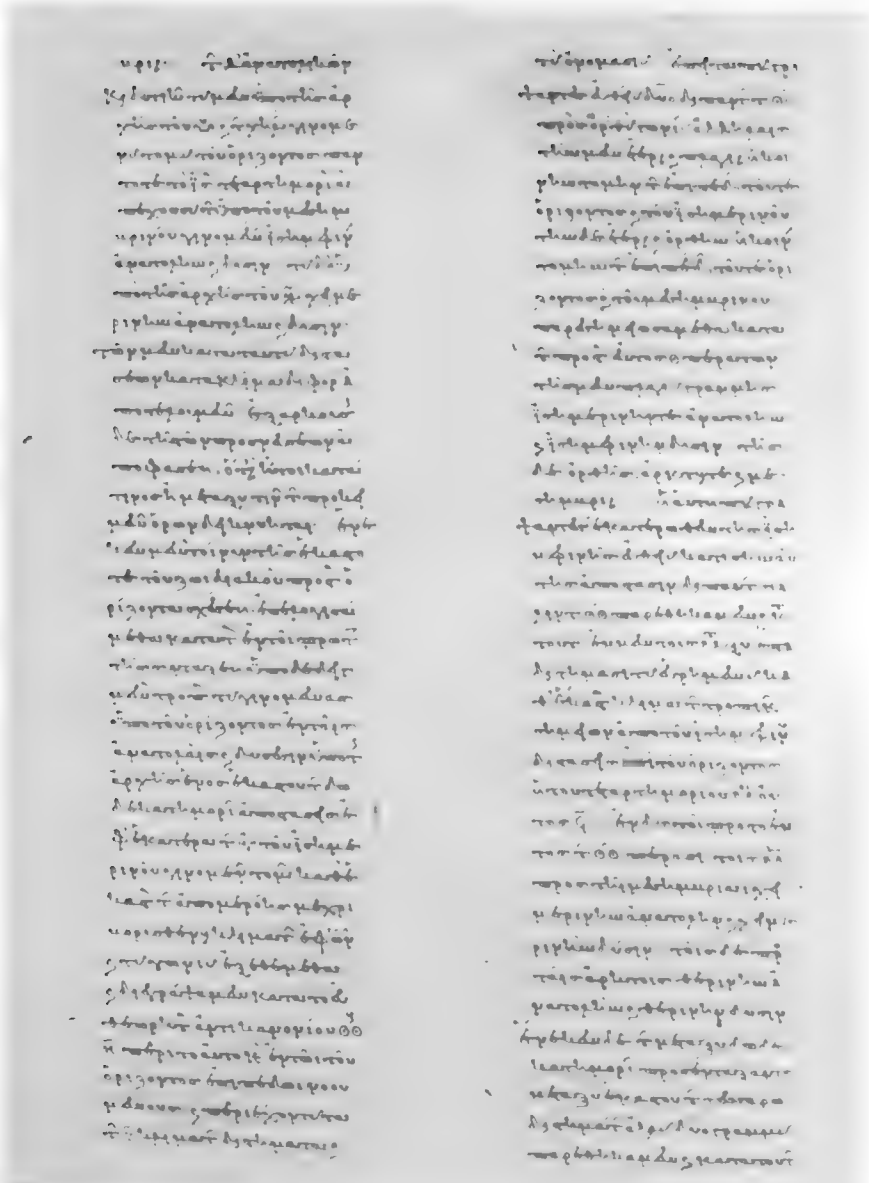
FIG. 12. – Detail of fig. 2. Head of the Virgin. Reproduced through the courtesy of the Michigan-Princeton-Alexandria Expedition to Mount Sinai.

FIG. 13. – Head of Salomone. Detail of fresco in S. Maria Antiqua, Rome. Second quarter of the seventh century. Photo P. J. Nordhagen.



Palatinus gr. 14, *fol.* 19r

TAVOLA II



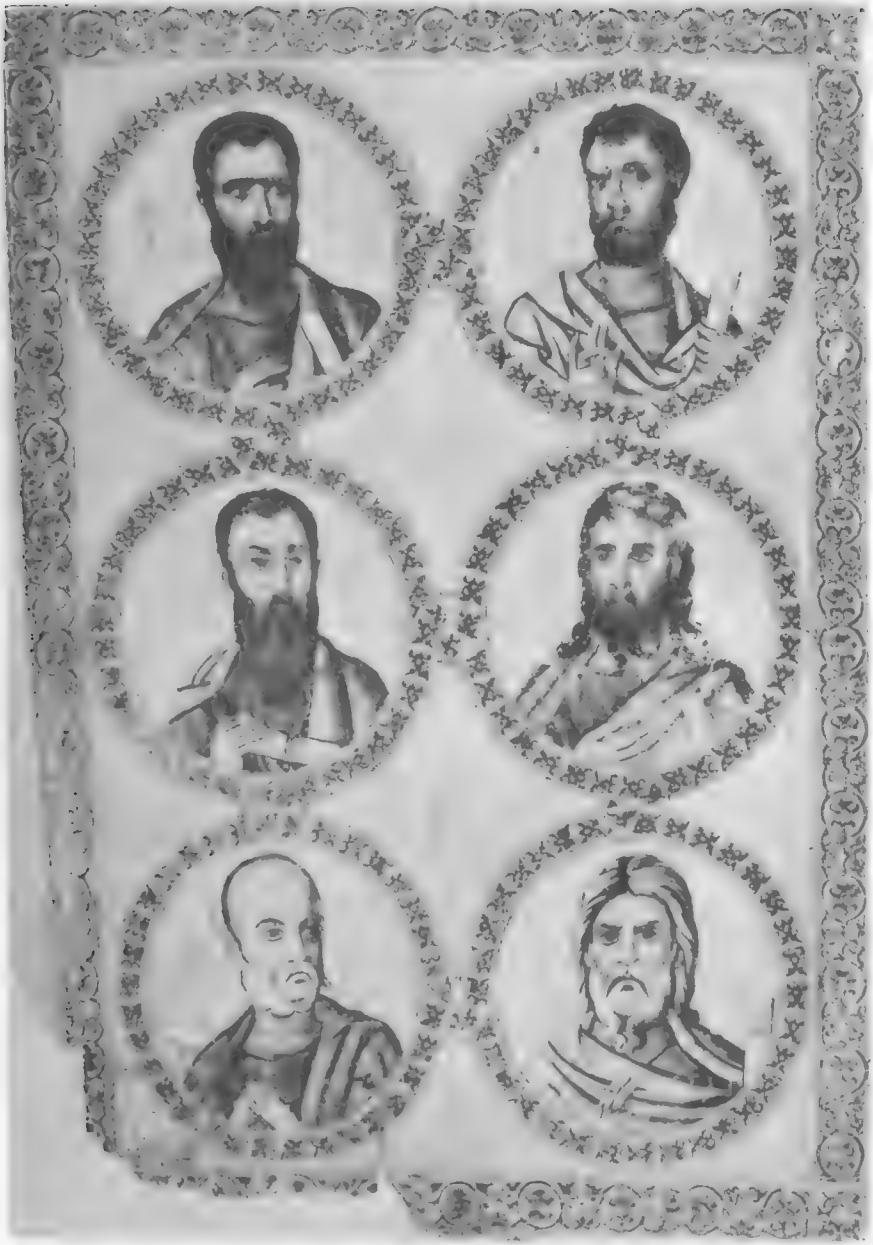
Vaticanus gr. 1594, *fol.* 142^{v}

Cod. Marc. gr. II, 103 fol. 277r

Florence, Bibl. Laur., *cod. plut.*, 5, 9, folio 128v, Jeremiah.

PLATE II

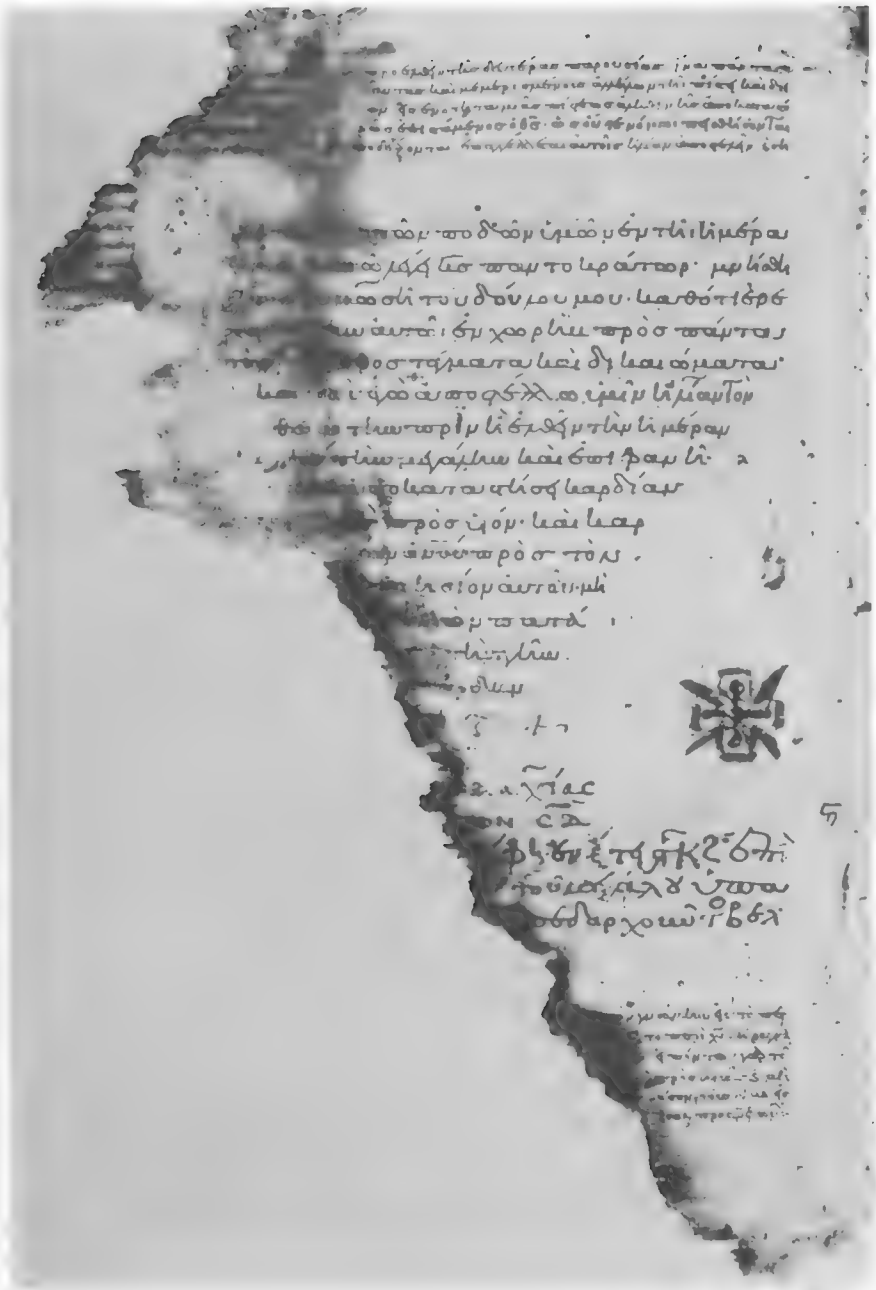
Copenhagen, Koneglige Bibl., *cod. GKS*, 6, folio 83v, Solomon and Sirach.



Turin, Bibl. Nazionale, *cod. B. I. 2*, folio 11v, Minor Prophets (Hosea, Joel, Amos, Obadiah, Jonah, Micah).

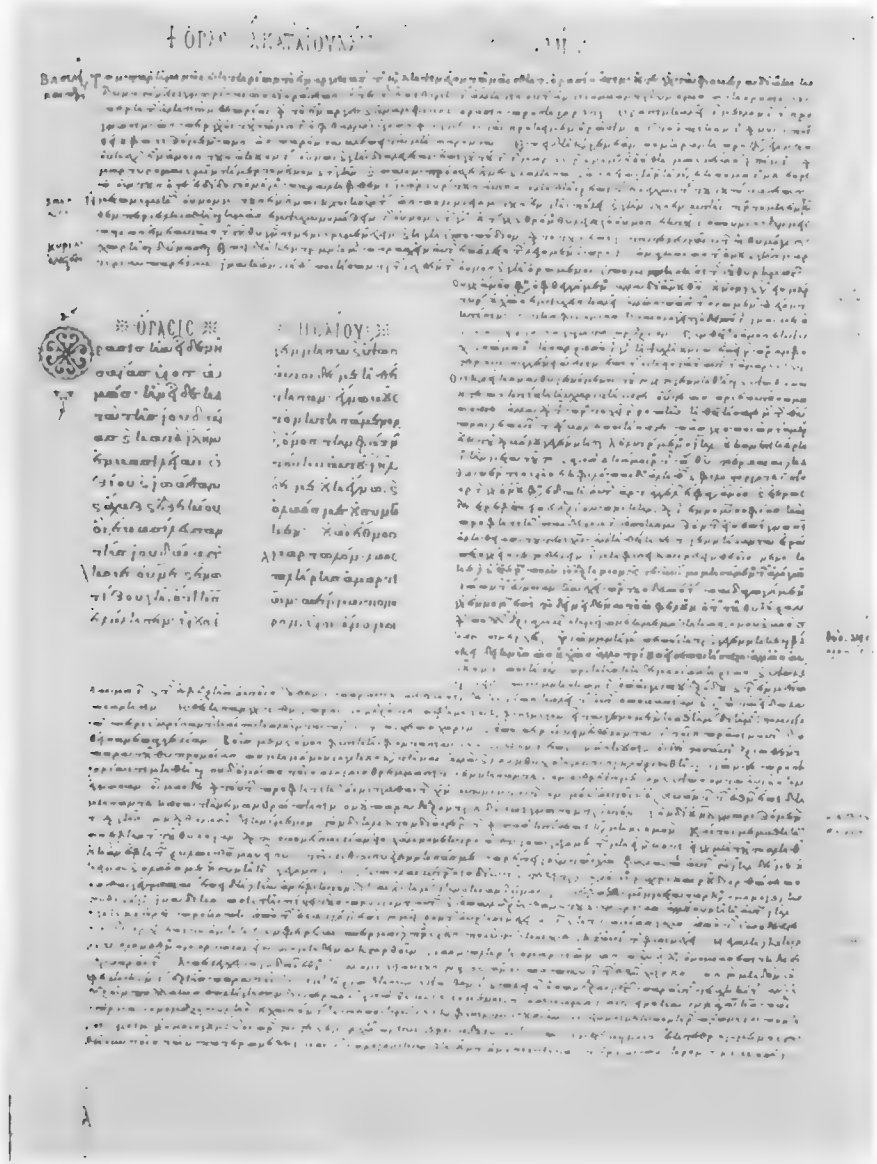
PLATE IV

Turin *B*. I. 2, folio 12, Minor Prophets
(Nahum, Habbakuk, Zephaniah, Haggai, Zachariah, Malachi).

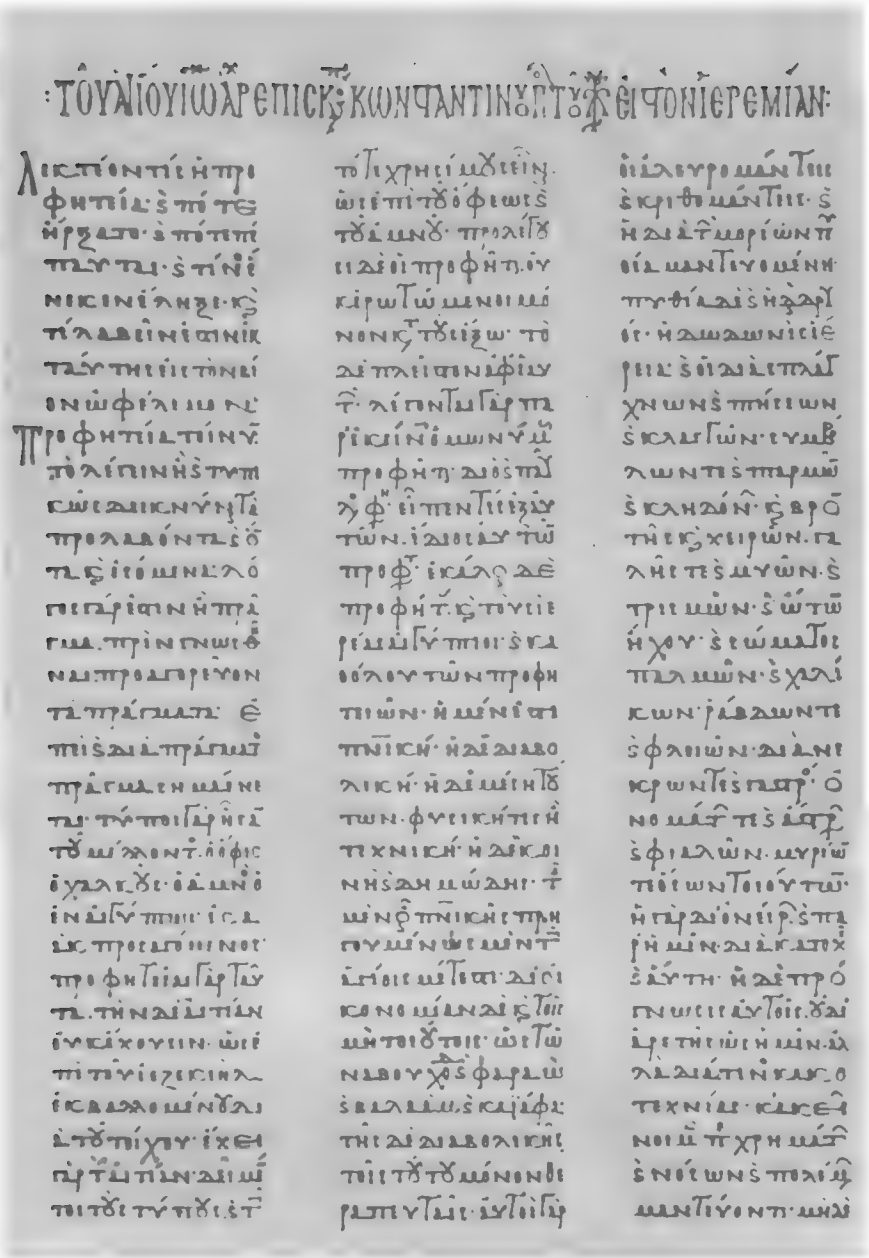


Turin *B*. I. 2, folio 93v, final page with colophon.

PLATE VI

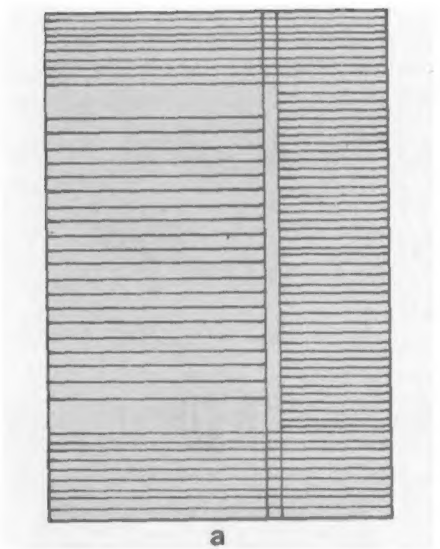


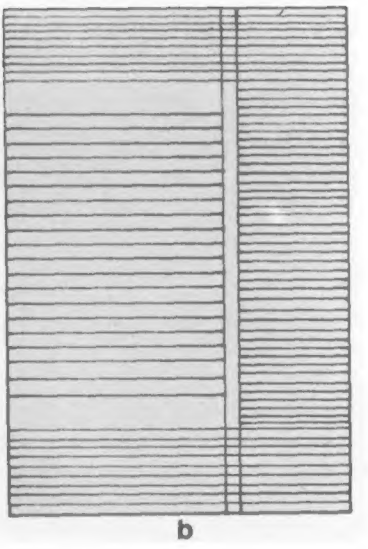
Florence, *Laur. plut.*, 5, 9, folio 4,
first page of Isaiah marked as quire A (i.e. one).

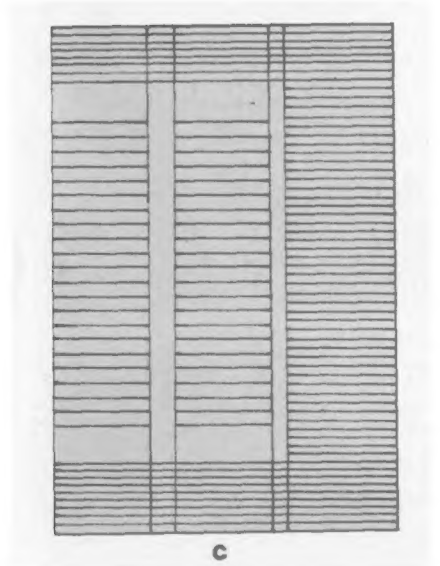


Florence, *Laur. plut.*, 5, 9, folio 124, preface to Jeremiah.

PLATE VIII







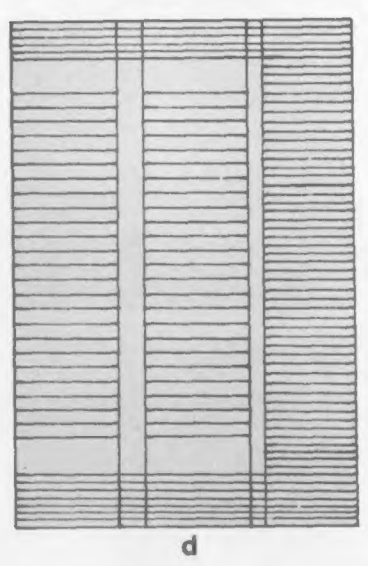


Diagram of ruling patterns in Turin and Copenhagen codices.

a Turin *B*. I. 2, folios 14-93 (= quires 1-10).
b Copenhagen *GKS*. 6, folios 2-82 (= quires 11-20).
c Copenhagen *GKS*. 6, folios 84-154 (= quires 21-29).
d Copenhagen *GKS*. 6, folios 155-232 (= quires 30-39).

Mt. Sinai, S. Catherine's Mon., *cod.* 204, folio 8v, S. John the Evangelist.

TABLE DES MATIÈRES

Articles

N. AUJOULAT, *Eusébie, Hélène et Julien*, II : *Le témoignage des historiens* 421

J. C. CHEYNET, *Dévaluation des dignités et dévaluation monétaire dans la seconde moitié du XIe s* 453

C. DATEMA, *Another unedited homily of ps. Chrysostom on the Birth of John the Baptist* 478

P. DE ANGELIS-NOAH, *La méditation de Barsanuphe sur la lettre ἦτα* 494

S. FRANKLIN, *The Empire of the Rhomaioi as viewed from Kievan Russia : Aspects of the Byzantino-Russian Cultural Relations* 507

A. KAZHDAN, *Hagiographical Notes*. 1) *Two versions of the Vita Athanasii*, 2) *On horseback or on foot ? A "sociological" approach in an eleventh century saint's life*, 3) *An attempt at hagio-autobiography : the pseudo-life of "saint" Psellus ?* 4) *Saint Lucia in twelfth century Byzantium* 538

J. LOWDEN, *An alternative Interpretation of the Manuscipts of Niketas* 559

J. MOORHEAD, *Italian loyalties during Justinian's Gothic War* 575

P. ODORICO, *La politica dell'immaginario di Leone VI il Saggio* .. 597

Fr. TROMBLEY, *A note on the see of Jerusalem and the synodal List of the sixth oecumenical Council (680-681)* 632

H.-H. UTHEMANN, *Der* Codex Vaticanus gr. *1409. Eine Beschreibung der Handschrift* 639

Notes et Informations

O. LAMPSIDIS, *Die vier Handschriften der Ausgaben der Chronike Synopsis von K. Manasses* 654

G. PRINZING, *Corrigenda* 660

A. MESSINA, *Noterella su Patmo e la Calabria* 661

Mémoires et Documents

A. ALLARD, *Les scolies aux arithmétiques de Diophante d'Alexandrie dans le* Matritensis Bibl. Nat. *4678 et les* Vaticani gr. *191 et 304* 664

Comptes rendus

Lexikon des Mittelalters (M. DE WAHA) 761
PHILON D'ALEXANDRIE, *Quaestiones et Solutiones in Genesim I et II e versione armeniaca* par Ch. Mercier (M. DEVRIENDT) 763
A. NEGEV, *The Greek Inscriptions from the Negev* (M. DEVRIENDT) 764
M. FORMENTIN, *I codici greci di medicina nelle tre Venezie* (A. DISPA-GRANDFILS) 765
P. ATHANASSIADI-FOWDEN, *Julian and Hellenism. An Intellectual Biography* (J. M. ALONSO-NÚÑEZ) 767
A.-J. FESTUGIÈRE, O.P., *Actes du Concile de Chalcédoine. Sessions III-VI (La définition de la Foi)* (E. LUCCHESI) 768
A. M. BARTOLETTI COLOMBO, *Lessico delle Novellae di Giustiniano nella versione dell'Authenticum. A-D* (G. LANATA) 771
D. SIMON (éd.), *Fontes Minores V* (M. DE WAHA) 775
F. GORIA, *Tradizione romana e innovazioni bizantine nel diritto privato dell'Ecloga privata aucta. Diritto matrimoniale* (M. DE WAHA) 777
C. LEPELLEY, *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire* (J.-M. SANSTERRE) 779
La cultura in Italia fra Tardo Antico e Alto Medioevo. Atti del Convegno tenuto a Roma, Consiglio Nazionale delle Ricerche, dal 12 al 16 Novembre 1979 (J.-M. SANSTERRE) 782
P. DELOGU, A. GUILLOU, G. ORTALLI, *Longobardi e Bizantini* (J.-M. SANSTERRE) 787
U. SCHWARZ, *Amalfi im frühen Mittelalter (9.-11. Jahrhundert). Untersuchungen zum Amalfitaner Überlieferung* (J.-M. SANSTERRE) 788
J.-Cl. HOCQUET, *Le sel et la fortune de Venise* (M. DE WAHA) 790